

THE ROYAL CANADIAN INSTITUTE

12. 6. 41.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/bulletin36inst>

1722
BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

131

BUREAUX DE L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Président de l'Institut : M. Henri FAZY, conseiller d'Etat.

Vice-Président : M. Emile YUNG, professeur à l'Université.

Secrétaire-général : M. le Dr John BRIQUET.

Bibliothécaire : M. le prof. J. DUVILLARD.

Section des Sciences naturelles, physiques et mathématiques :

Président, M. le prof. Emile YUNG ; secrétaire, M. le Dr B. P. G. HOCHREUTNER ; secrétaire-adjoint, M. le Dr H. OLTRAMARE.

Section des Sciences morales et politiques, d'Archéologie et d'Histoire : Président, M. Henri FAZY ; vice-président, M. le Prof. Louis WUARIN ; secrétaire, M. le prof. P. DUPROIX.

Section de Littérature : Président, M. le prof. J. DUVILLARD ; vice-président, M. le prof. E. REDARD ; secrétaire, M. le Dr J. BLANCHARD ; trésorier, M. J. COUGNARD.

Section des Beaux-Arts : Président, M. Henri JUVET ; vice-président, M. H. LE GRAND ROY ; trésorier, M. Henri HÉBERT ; secrétaire, M. Jules DOMPMARTIN.

Section d'Industrie et d'Agriculture : Président, M. Jean NICODET ; vice-président, M. G. VULLIÉTY ; trésorier, M. Jules GALÉ ; secrétaire, M. Emile CHATELAN.

Comité de gestion :

Le Président et le Secrétaire-général de l'Institut ;
MM. Emile YUNG, J. DUVILLARD, Henri JUVET, Jean NICODET,
Eugène RITTER.

P
Sci
IV

BULLETIN

DE

L'INSTITUT

NATIONAL GENEVOIS

TRAVAUX DES CINQ SECTIONS

1° DES SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES ; 2° DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES, D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ; 3° DE LITTÉRATURE ; 4° DES BEAUX-ARTS ; 5° D'INDUSTRIE ET D'AGRICULTURE.

TOME XXXVI

GENÈVE

H. KÜNDIG, LIBRAIRE DE L'INSTITUT, CORRATERIE, 11
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA SUISSE

1905

AS
322
155
T. 36

618835
20 9.55

Imprimerie Centrale, boulevard James-Fazy, 17, Genève

BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

DISCOURS

DE

M. le professeur Eugène Ritter, président de l'Institut genevois
à la séance annuelle du 21 mars 1900

MESSIEURS,

Victor Cherbuliez est mort l'année dernière. Töpffer et lui seront toujours cités comme les deux écrivains qui ont le plus honoré leur ville natale, au cours du siècle qui va finir.

Comme Töpffer, Victor Cherbuliez a eu le bonheur d'être le fils d'un homme très distingué. On reconnaissait chez le professeur André Cherbuliez une érudition solide, un bon sens exquis, éclairé, original, en même temps qu'une naïveté touchante, et l'honnête vertu d'une vieille et forte race. C'est dans un commerce familial, dans un entretien de tous les jours avec cet excellent maître, que Victor Cherbuliez s'est formé.

Avec des qualités éminentes qu'il n'avait pas eu le loisir de développer, et que la jeunesse qui suivait ses leçons a pu seule apprécier, M. Cherbuliez père était assez sincèrement et profondément modeste pour ne pas souffrir en se

sachant inconnu au dehors. Les vœux de son âme paternelle furent comblés quand son fils atteignit à la célébrité.

Je ne chercherai pas à faire l'analyse des dons brillants qui avaient été départis à Victor Cherbuliez : beaucoup mieux que moi, d'autres sauront peindre un esprit si bien doué, si soigneusement cultivé, et passer en revue des œuvres qui ont su plaire à toute une génération. Je me propose simplement de réunir quelques données précises et quelques notes, en vue de ceux qui voudront parler de notre ancien compatriote en connaissance de cause. ⁽¹⁾

Le meilleur de mes maîtres, autrefois, m'a recommandé une méthode qu'il avait lui-même apprise de Heeren : Quand on veut se rendre compte, me disait-il, de l'histoire d'un peuple ou de la vie d'un homme, il faut avant tout la partager en périodes. J'ai toujours suivi ce conseil, et à l'expérience je l'ai toujours trouvé profitable. Dans la vie de Victor Cherbuliez, les jalons qu'il faut placer sont aisés à indiquer. C'est la fin de ses études à l'Académie de Genève, dans l'été de 1847 ; — son premier roman dans la *Revue des deux mondes*, au printemps de 1862 ; — son installation à Paris en 1875 ; — enfin son entrée à l'Académie française, en mai 1882, qui a couronné une carrière où le talent, l'étude, et le probe emploi des dons naturels, ont été les seuls véhicules du succès.

En suivant le cours de la vie de Victor Cherbuliez, à côté de ses succès littéraires, — mêlés de rares échecs qu'il a

(¹) Dans le *Journal de Genève* du 4 juillet 1899 (article nécrologique, de M. Marc Debrit) et du 24 du même mois (*Victor Cherbuliez professeur, vieux souvenirs*) et dans la *Revue encyclopédique* du 26 août 1899 (*Le théâtre de V. Cherbuliez*, article de M. Ernest Tissot) on trouvera des renseignements de première main.

acceptés avec philosophie — on ne voit que deux événements : son mariage, qui eut quelque chose de romanesque ; et son changement de patrie, qui se fit aussi avec le cœur.

On peut regretter qu'il ait eu trop de réserve pour vouloir raconter ce qu'il avait fait et senti en ces deux occasions. S'il avait écrit quelques pages sincères sur ces deux chapitres de sa vie, ces documents, qui manqueront toujours à sa biographie, auraient été intéressants pour l'histoire du cœur humain. Mais il s'est condamné lui-même à laisser le récit de sa vie dans une certaine obscurité, en cachant jalousement ce que d'autres, comme M. Renan, ont su dire sans froisser la pudeur qui sied toujours quand on touche à des sujets intimes.

Victor Cherbuliez était Genevois :

par sa généalogie : une centaine d'années avant sa naissance, tous ses seize ascendants vivaient déjà dans l'étroite enceinte de nos murailles ; et tous ils étaient assis à des degrés divers de la hiérarchie républicaine d'alors : ils étaient ou habitants, ou natifs, ou bourgeois, ou citoyens ;

par son père : élève de notre faculté de théologie, consacré au saint ministère dans notre Eglise nationale, régent de notre Collège, professeur à notre ancienne Académie, M. Cherbuliez père était de toute manière un Genevois de la vieille roche ; le caractère national était fortement empreint en lui ; — et déjà cependant il se détournait de ce qu'il y a d'étroit dans nos traditions locales ;

par ses études : Victor Cherbuliez, après avoir suivi les classes de notre Collège, est entré à quatorze ans à l'Académie : dans l'auditoire de belles-lettres, comme on l'appelait alors. Dans la même promotion, dans la même volée, comme nous disons à Genève, on remarque parmi ses condisciples quelques hommes de talent, entre autres M. Louis Soret, physicien distingué, correspondant de l'Académie des

sciences de Paris; et MM. les pasteurs Coulin et Tournier, qui méritaient qu'on répétât pour eux l'éloge que Jean-Jacques a donné à leurs prédécesseurs : « Tout le monde sait avec quel succès le grand art de la chaire est cultivé à Genève » ;

par ses débuts : Victor Cherbuliez, après plusieurs années d'études à l'étranger et de voyages, quand il fut de retour dans notre ville, s'y voua à l'enseignement, donna des leçons particulières, se porta candidat à la chaire d'histoire vacante dans notre Faculté des lettres, et fit, pour un public d'amateurs, deux cours de littérature et d'histoire, qui eurent un notable succès : « C'est l'avènement de Victor Cherbuliez à Genève », disait Amiel. Mais cet avènement ne fut pas suivi d'un règne.

V. Cherbuliez fut éloigné de Genève par des raisons que nous ne connaissons pas toutes; il y en a deux que nous pouvons indiquer.

C'est d'abord l'inertie des prédécesseurs de M. Carteret au Département de l'Instruction publique. J'ai dit que Cherbuliez, en 1859, s'était porté candidat à une des chaires de notre Académie; il avait fait le premier pas; il fallait lui en tenir compte; il méritait bien qu'on ne le négligeât pas, qu'on sentit l'avantage de le retenir au pays, qu'on lui donnât une place digne de ses talents. On ne sut pas s'y prendre en temps utile : douze ans se passèrent sans qu'on fit quelque démarche dans ce but; et quand on y songea enfin, il était trop tard.

Je rappellerai en second lieu l'accueil que reçut à Genève, en 1864, le roman de Paule Méré. Quelques personnes s'en souviennent : chers contemporains, nous avons beaucoup vieilli. Mais ceux qui sont plus jeunes que nous, n'ont qu'à

prendre en mains un pamphlet où se fit jour le sentiment de répulsion d'une notable partie du public :

Quelques mots sur Paule Méré, lettre à l'auteur, (datée du 12 août 1864) 31 pages. L'auteur de cette brochure, M. Bungener, jouissait alors d'une autorité qui donnait quelque valeur à sa parole. Lisez-le. Il articule et répète le mot de *calomnie*; et écoutez-le quand il se propose d'épargner M. Cherbuliez: *Je ne voudrais pas, lui dit-il, avoir l'air de me débarrasser de votre livre en l'appelant une mauvaise action.* Il faut lire cette brochure pour avoir une juste idée d'une âpreté dogmatique qui ne se retrouverait plus aujourd'hui. Dieu merci, à un pareil degré.

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot.

M. Cherbuliez ne répondit pas un mot à M. Bungener. Mais il dut penser que ces sentiments si amèrement exprimés étaient ceux de beaucoup de ses concitoyens; et sans doute cela le détacha d'eux.

Chez Amiel, qui n'avait pas eu non plus à se louer du public genevois, le mécontentement que lui avait donné son injustice, n'avait en rien diminué le sentiment patriotique; et dans les dernières années de sa vie, lors du Centenaire de Rousseau, en 1878, ou lors du plébiscite qui sauva notre Eglise nationale au mois de juillet 1880, *l'amour sacré de la patrie* palpitait en lui aussi fort qu'en son adolescence. ⁽¹⁾

On ne trouve nulle part, dans l'œuvre abondante de Cherbuliez, de pareils témoignages de cette émotion naïve, mêlée de quelque ivresse, de cette flamme que le sol natal et les destinées de la vieille patrie inspirent à tant d'âmes. Une seule fois, Cherbuliez a parlé longuement de Genève.

⁽¹⁾ Lire dans les *Grains de Mil*, d'Amiel, *l'Ormeau de Plainpalais*, chanson datée de décembre 1838, en se rappelant de quel enthousiasme notre ville avait été saisie au mois d'octobre précédent.

dans la *Revue des deux mondes* du 1^{er} novembre 1878 : on peut voir avec quelle froideur.

Il faut se rappeler que la jeunesse de Cherbuliez a coïncidé avec une période assez maussade de notre histoire genevoise. L'ancien régime venait d'être renversé : on ne voyait qu'esprits aigris, la désunion, d'âpres luttes, un mécontentement tenace : heureux qui entre dans la vie en des temps de concorde et de calme !

La France souriait à Cherbuliez ; il l'aimait dans son passé, dans toutes ses riches et nobles traditions ; il l'a aimée dans les beaux jours du second Empire ; il l'a aimée surtout dans ses malheurs. Romancier, publiciste, Genève était trop étroite pour lui. Après la mort de son père, rien ne l'y retenait plus. En toute sincérité, sans regret, sans éclat, en homme réfléchi, en pleine connaissance de cause, il a suivi le penchant de son cœur ; il a dit adieu à notre pays, et il a reçu en France le droit de cité.

Du reste, il était trop équitable pour oublier tout ce qu'il devait à Genève, et il nous écrivait à ce propos :

« Soyez sûr qu'on ne cesse jamais d'être Genevois. Je le serai jusqu'à la fin, par mes souvenirs, par mon éducation, par le tour et les habitudes de mon esprit, par ma façon de raisonner et d'écrire. C'est indélébile comme la tonsure, et cette tonsure me sera toujours chère ». (*Lettre du 31 janvier 1881.*)

Je ne crois pas me tromper, messieurs, en signalant dans toute une partie de l'œuvre de Cherbuliez, quelque chose qui est d'un vrai fils de notre Genève, de cette ville qui depuis longtemps a un caractère cosmopolite, qui voit affluer chez elle les voyageurs de tout pays, et ses enfants partir pour arpenter le vaste monde dans toutes les directions.

Les articles signés du nom de Valbert ont des sujets variés ; Victor Cherbuliez s'y est attaché en particulier à tenir le

lecteur français au courant des hommes et des choses d'Allemagne. Mais on y remarque aussi un grand nombre d'articles, — une quarantaine, — qui sont des comptes-rendus intéressants et fidèles des livres qui traitent de l'expansion coloniale des nations européennes, en Afrique surtout. Cherbuliez estimait sans doute, et avec raison, rendre un service à la patrie française, en remplissant à cet égard un rôle d'informateur. Il mettait tout son talent à cette œuvre méritoire : son esprit étincelant savait animer des sujets ingrats. Avec un soin consciencieux qui avait quelque chose de genevois, je le répète, il s'appliquait à semer dans le public des idées justes et des renseignements sûrs.

M. Cherbuliez père avait été, en 1853, un des membres fondateurs de notre Institut, et son fils s'en souvenait bien. Quand il fut nommé membre correspondant de la Section de littérature, il nous écrivait en effet : « Mon père n'a jamais cessé de porter le plus sérieux intérêt au développement et à la prospérité de la Section que vous présidez. Je serais heureux si à mon tour je pouvais trouver quelque occasion de témoigner mon attachement à une institution qui fait honneur à Genève, et qui prouve que la plus petite des grandes villes, comme on l'a justement surnommée, demeure fidèle à ses précieuses traditions et aux gloires de son passé... J'attache un prix tout particulier, disait-il encore, aux marques d'estime et de bon souvenir qui me viennent de mon pays natal ».

Notre modeste Institut a enregistré avec plaisir ces aimables paroles ; nous sommes heureux de servir de lien entre ceux qui restent au pays, et ceux qui vont au dehors chercher un plus large espace pour y déployer leurs talents.

V. CHERBULIEZ,

recherches généalogiques.

« J'ai toujours admiré le culte des ancêtres tel que le pratiquent les Chinois; et j'ai toujours pensé que chacun de nous n'étant qu'un résultat, nous ferions bien de nous souvenir plus souvent des causes lointaines qui ont produit cet effet. C'est pour tous les hommes un élément essentiel du *γνώθη σεαυτού*. »

Voilà ce que M. Victor Cherbuliez m'écrivait un jour : il s'était intéressé aux recherches généalogiques que j'avais faites sur sa famille et ses ascendants. Ces études sont florissantes à Genève, quoique ceux qui les cultivent n'aient guères à se louer du public à qui nous offrons le fruit de notre travail : les uns en sont ébahis, les autres dédaigneux, les autres médisants, les autres grognons, d'autres encore soupçonneux, et tous décourageants.

Parlez-moi de Voltaire, qui savait apprécier les travaux de ce genre. Il écrivait à M. d'Ammon, le 13 avril 1768 : « Des généalogies raisonnées, sobrement enrichies de faits intéressants, et ornées des caractères des principaux personnages, peuvent fournir sans doute un ouvrage utile, et agréable pour les lecteurs. »

A vrai dire, ce programme n'est pas facile à tenir. Un esprit droit, qui ne veut que le vrai, ne trouve pas toujours des faits intéressants pour enrichir ses notices. Les personnages du passé ont eu chacun leur caractère, sans doute : mais les documents sont rares qui nous en offrent une vive

image. En abordant les études généalogiques, on voit bientôt que la plus grande part des résultats auxquels on peut aboutir, sont entachés de sécheresse : il faut s'y résigner, ou quitter la partie.

En feuilletant les notes généalogiques que j'ai recueillies sur les ancêtres de Victor Cherbuliez, il me semble qu'il n'y a que deux points qui offrent un véritable intérêt : 1. Cinq ou six de ses ascendants directs ont une place dans l'histoire littéraire de Genève : il y a lieu de dire quelques mots de chacun d'eux. — 2. Un grand nombre des familles dont il descend sont sorties de France et sont venues s'établir à Genève ; en suivant le détail de ces arrivées successives, on se rend compte de tous les liens ataviques qui rattachaient Victor Cherbuliez au pays auquel il a voulu appartenir.

Je traiterai successivement de ces deux points.

I

Sur le tableau qui suit, on verra d'un coup d'œil la parenté de notre auteur avec ceux dont je vais parler.

Isaac	Marc-Théodore	Jean-Pierre
CORNUAUD,	BOURRIT,	BÉRENGER.
publiciste.	alpiniste.	historien.
Louise-Sara CORNUAUD,	Charles	Charlotte
femme d'Abraham CHERBULIEZ,	BOURRIT.	BÉRENGER.
libraire.	pasteur.	
André CHERBULIEZ,	Marie	
prof. de littérature latine.	BOURRIT.	
Victor CHERBULIEZ		

Isaac Cornuaud. 1743-1820. a joué un grand rôle au milieu des lamentables dissensions politiques qui ont été la plaie de Genève au siècle dernier; il a beaucoup travaillé à agiter les esprits : de 1777 à 1798, il a publié plus de cent trente brochures: on les trouve énumérées dans le catalogue dressé par M. Rivoire : *Bibliographie historique de Genève au 18^e siècle*. La dernière de ces brochures est la seule dont on se souvienne; elle a pour titre : *Lettre d'un Genevois au citoyen M^{re}, à Paris, sur la réunion de Genève à la France*, 16 pages : elle est datée du 28 prairial an VI (16 juin 1798) et signée I. C.

« Nous étions arrivés, y est-il dit, à ce point de corruption où les petites Républiques périssent nécessairement dans les convulsions de l'anarchie. . . . Au lieu de ces fléaux humiliants au devant desquels nous marchions tête baissée, que nous est-il arrivé? D'abandonner notre misérable existence politique particulière, qui était enfin devenue la source incurable de tous nos maux, pour participer à celle d'une grande et triomphante Nation.... Nous n'avons pas à pleurer la perte d'une existence heureuse, à abandonner le ciel tempéré qui nous vit naître, à obéir à un Conquérant. . . . »

Cet assentiment si net, donné à l'annexion de Genève à la France, frappa beaucoup les contemporains; et plus tard ils se rappelèrent avec amertume les paroles de Cornuaud, quand elles eurent été cruellement démenties par la suite des événements, quand les conscrits genevois, pour obéir à un conquérant, allèrent mourir sous le soleil d'Espagne ou dans les neiges de la Russie.

Cornuaud a laissé des mémoires manuscrits en dix volumes. M. Karcher en a donné une courte analyse dans le *Bulletin de l'Institut genevois*, tome XXVIII. — Dans une de ses brochures (*Défense apologétique*, 4 novembre 1789), Cornuaud

avait esquissé son autobiographie en quelques pages intéressantes ; mais ce récit est antérieur à la seconde moitié de sa carrière.

Assurément, l'esprit brouillon de Cornuau est tout opposé au grand calme qui caractérisait Victor Cherbuliez, et déjà son père avant lui : on s'étonnerait de voir des descendants si différents de leur aïeul, si on ne se rappelait que les pères peuvent agir aussi par repoussement, pour ainsi parler. Les fils et les filles ont quelquefois tant souffert des mauvaises qualités de leurs parents, ils en ont si bien vu les suites, qu'ils sont singulièrement attentifs à en étouffer le germe chez les enfants qu'ils élèvent à leur tour. L'hérédité agit encore ; mais c'est un contre-courant qu'elle crée : les souvenirs de famille vous éloignent de la route suivie, et vous poussent en sens inverse.

Abraham Cherbuliez, 1765-1847. Il avait été commis des libraires Barde et Manget ; il succéda à ses patrons. Après lui, son fils Joël, son petit-fils Alfred, dirigèrent à leur tour la librairie, qui a été reprise par M. Philippe Dürr à la mort de M. Alfred Cherbuliez (30 janvier 1895). Abraham Cherbuliez s'est contenté d'être un bon négociant. Quatre de ses enfants ont été des écrivains. Nous parlerons tout à l'heure de son fils aîné, le professeur André Cherbuliez. Son second fils, Antoine Cherbuliez, professeur à la Faculté de droit de Genève et au Polytechnicum de Zurich, correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques) a publié des ouvrages estimés d'économie politique. Son fils cadet, Joël Cherbuliez, a publié de 1833 à 1866 la *Revue critique des livres nouveaux*. Sa fille enfin, madame Tourte-Cherbuliez, a écrit des romans, des nouvelles : « ouvrages où se combinent, avec bonheur et avec charme,

la morale et les douces scènes de la vie; pages calmes et pures, où la pensée du devoir s'anime doucement des couleurs de l'imagination. » C'est ainsi qu'en parlait Sainte-Beuve, toujours accueillant aux écrivains de la Suisse romande.

André Cherbuliez. 1795-1874. M. André Oltramare, qui lui a succédé dans la chaire de littérature latine, a écrit sur son prédécesseur, sur mon ancien maître, une notice exquise à laquelle je renvoie le lecteur (*Bulletin de l'Institut genevois*, tome XXI).

Il y a un point que M. Oltramare n'a pas touché dans les pages que je viens de citer, c'est la question « sur laquelle se fait le partage des esprits, la question du rationalisme et de la foi. » En recevant V. Cherbuliez à l'Académie française, M. Renan l'a effleurée en quelques mots :

« Monsieur votre père, disait-il à Victor Cherbuliez, après des études faites pour le ministère pastoral, rompit avec la tradition genevoise, et entra dans la voie de la philosophie et de la critique allemandes. Ce changement, comme il arrive souvent, ne modifia en rien ses règles morales. Monsieur votre père, quoique rationaliste, resta toujours un homme pieux et de mœurs exemplaires. Pour le bien comprendre, il faut avoir eu comme moi le bonheur de vous entendre parler de lui. Une vie entière était parfumée par le souvenir de ces croyances fécondes dont on pouvait sacrifier la lettre sans abandonner l'esprit. Vous avez bénéficié du combat intérieur de monsieur votre père; vous avez pu observer en lui cette heure excellente du développement psychologique, où l'on garde encore la sève morale de la vieille croyance, sans en porter les chaînes scientifiques. A notre insu, c'est souvent à ces formules rebutées que nous devons les restes de notre vertu. Nous vivons d'une ombre, monsieur, du

parfum d'un vase vide; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre; je crains par moments que ce ne soit un peu léger. »

— En vérité, je crois que M. Renan a vu les choses un peu vaguement, et qu'en les considérant de plus près, on en aura une idée plus vraie.

M. André Cherbuliez avait commencé en 1814 ses études de théologie; il a été consacré au saint Ministère en 1820. A ce moment de l'histoire de notre Eglise, les professeurs et la plupart des membres du clergé genevois étaient rationalistes, beaucoup plus que leurs prédécesseurs à l'époque de Jean-Jacques Rousseau et de d'Alembert. Voilà le point de départ.

En ce temps même, naissait le mouvement religieux qu'on a appelé le Réveil. M. André Cherbuliez y est demeuré étranger. Les Anglais apportaient sur le Continent les idées du méthodisme wesleyen: le protestantisme de langue française les accueillait avec ivresse. M. Cherbuliez, au contraire, eût voulu voir nos Eglises tourner leurs regards du côté de l'Allemagne; il aimait ces théologiens studieux, disciples et successeurs de Lessing et de Herder; il se plaisait, dans les premiers jours de l'année, à relire le beau sermon de Schleiermacher *am Neujahrstage : Die Aehnlichkeit der Zukunft mit der Vergangenheit*.

Mais ses idées ne trouvaient pas d'écho autour de lui; et quoique dans sa jeunesse il ait souvent prêché, il n'avait pas assez de talent oratoire pour les répandre. Il voyait d'un côté l'ancienne tradition genevoise, déjà vieille de plus d'un siècle, évidemment stérile; de l'autre, une foi vivante, mais hostile à la libre recherche: neutre au milieu de ces deux partis qui se combattaient dans l'Eglise de son pays. M. Cherbuliez s'est réfugié dans le silence. D'ailleurs, la carrière de l'enseignement absorba bientôt son activité.

Néanmoins, jusqu'à sa mort, il garda sa place au tableau officiel des ministres du saint Evangile.

Il y a plus : M. André Cherbuliez fut un des signataires de la pétition qui fut présentée au Consistoire de Genève au mois de mai 1869, et qui demandait que les pasteurs fussent autorisés à ne plus lire en chaire le Symbole des Apôtres; en d'autres termes: que la croyance aux miracles que les Evangiles racontent, ne fût plus considérée comme une des lois fondamentales de notre Eglise. Cette pétition, qui rappelait celles que les *représentants* du 18^e siècle adressaient aux Conseils, a été la première démarche où des électeurs genevois ont donné leur appui aux idées du protestantisme libéral, qui avaient été introduites à Genève par deux étrangers, M. Albert Réville et M. Ferdinand Buisson. C'est de cette pétition que date une série de luttes, qui aboutit à notre Loi constitutionnelle d'avril 1874, d'après laquelle : *chaque pasteur enseigne et prêche librement ; cette liberté ne peut être restreinte, ni par des confessions de foi, ni par des formulaires liturgiques.*

Le 25 juin 1869, quand le Consistoire répondit par un refus à cette pétition⁽¹⁾, c'est à M. André Cherbuliez que sa lettre fut adressée : sur la liste des 48 signataires, son nom était l'un des premiers, et le plus digne de respect. Ainsi ce vénérable vieillard ne se considérait point comme étranger à l'Eglise; c'était un homme de paix, un homme d'étude; il avait horreur de la lutte; mais ce n'était point un dilettante; et dans une occasion décisive pour le protestantisme libéral, c'est lui qui a marché en tête de la colonne, et qui a tenu le drapeau.

M. André Cherbuliez avait des cahiers de notes — comme

(1) Le texte de cette pétition est dans le *Bulletin* du Consistoire, n° 40, pages 197 et suivantes.

tant d'autres Genevois — où il inscrivait ses réflexions de chaque jour. Son fils avait eu le projet d'en publier quelques extraits; et c'eût été une occasion pour lui de tracer un portrait ému et ressemblant de son digne père. C'est encore, j'imagine, un sentiment exagéré de réserve, défaut national, qui l'a arrêté.

M. André Cherbuliez n'a fait imprimer que des opuscules de circonstance, et les premières parties d'un travail qui est resté inachevé, sur un écrivain grec, Aristide de Smyrne. Je donne la liste de ces publications :

De libro Job. Theses criticae quas, Deo juvante, palam tueri conabitur Andreas Cherbuliez, Genevensis. Genève, 1820. 22 pages 4°.

Essai sur la satire latine, par André Cherbuliez, candidat à la chaire de belles-lettres latines dans l'Académie de Genève, Genève, 1829. 56 pages 8°.

Quelques réflexions sur les écoles primaires. *Bibliothèque universelle*, avril 1834; tiré à part, 14 pages 8°.

Mémoire sur l'organisation des Universités anglaises, lu en 1853 et 1854 dans les séances de l'Institut genevois, analysé dans le Bulletin de cet Institut, tome premier, pages 67 à 70, 293 à 295.

Rapport sur le concours de prose ouvert par l'Institut genevois; séance du 14 juillet 1854. *Bulletin de l'Institut genevois*, tome premier, pages 168 à 183.

Explications sur le concours d'Esthétique, adressées à M. le prof. Chenevière par M. le prof. Cherbuliez. Genève, 1855, 22 pages 8°.

Discours prononcé le jour des Promotions, 2 juillet 1855 par André Cherbuliez, vice-recteur de l'Académie. Genève, 1856, 15 pages 8°.

Rapport sur le concours ouvert par l'Institut genevois sur la Poétique du roman; séance du 24 août 1867. *Bulletin de l'Institut genevois*, tome VII, pages 12 à 39.

La ville de Smyrne et son orateur Aristide. Première partie. Considérations historiques sur la ville de Smyrne, depuis son origine jusqu'au second siècle de l'ère vulgaire. Genève, 1863, 57 pages 4°. — Seconde partie. Vie d'Aelius Aristide. Genève, 1866, 37 pages 4°. *Mémoires de l'Institut genevois*, tomes IX et X.

Rapport sur le concours pour le prix de philosophie. Le sujet donné était : *Socrate d'après les travaux récents*. Séance académique du 31 décembre 1870. 18 pages 8°.

Notice nécrologique sur Elie-Ami Bétant, professeur de grec; séance du 17 octobre 1871. *Bulletin de l'Institut genevois*, tome XVIII, pages 199 à 215.

Marc-Théodore Bourrit. 1739-1819, chantre de la cathédrale de Saint-Pierre. On a de lui quelques ouvrages sur la musique d'Eglise; mais il est surtout connu comme alpiniste. Une notice écrite par son fils Charles Bourrit nous renseigne sur les circonstances qui déterminèrent sa vocation :

« Placé de bonne heure dans une classe de dessin, il fit des progrès si rapides que ses ébauches servaient bientôt de modèles pour les autres élèves. . . . Il peignait à l'huile ou au pastel; il gravait, soit à l'eau-forte, soit au burin, et il était à chaque instant distrait par la vivacité de son imagination,

et par un esprit avide de nouveautés. Les belles contrées qui environnent Genève attiraient incessamment ses regards, et il y multipliait ses courses, remplissant sa tête de projets, et son portefeuille d'esquisses.

« Dans l'une de ses promenades, à l'âge de vingt ans, il alla jusqu'à Jussy, petit village genevois, à une lieue de la montagne des Voirons. A son arrivée, on se rendait au temple; il y entre, et bientôt il aperçoit trois personnes dont l'une le frappa par sa beauté. A peine le service divin est-il terminé qu'il accumule question sur question, pour savoir quelles sont ces étrangères. On lui répond que ce sont les filles d'un Genevois qui vit retiré dans ses terres, à Moniaz, au pied de la montagne. A ces mots, son imagination s'enflamme; il traverse à la hâte les bois qui séparent Jussy de Moniaz; il s'égare, il revient sur ses pas, il retourne, et enfin le voilà à la porte de M. Dentand, sollicitant un verre d'eau fraîche et la permission de se reposer sur le banc placé devant la maison. Ce fut ainsi qu'il se lia avec une demoiselle qui devint la compagne de sa vie.

« Son mariage éprouva pourtant de longues difficultés. M^{me} Dentand était fille d'un citoyen de Genève, noble dans le duché de Savoie; et M. Bourrit n'appartenait qu'à cette classe des natifs, dont on contestait les droits civils et politiques. La famille Dentand possédait quelques biens-fonds avec de vieux titres de seigneurie. M. Bourrit n'avait pour lui que son talent et ses espérances. Il fallut une connaissance approfondie de son caractère, des égards continuels, des prévenances, et même des sacrifices de sa part, avant qu'il pût se concilier parfaitement le cœur et l'affection de tous les parents de sa femme.

« Cette circonstance déterminait son genre de vie. La proximité des Voirons lui inspira le désir d'y monter; et ce

fut là que pour la première fois, en 1761, il se sentit profondément ému et comme hors de lui-même, en découvrant la magnifique chaîne des Alpes et les majestueuses cimes du Mont-Blanc. Il ne rêva plus que montagnes, descriptions, gravures, et renommée. . . . »

Bourrit a publié en 1773 une *Description des glaciers du duché de Savoie* ⁽¹⁾; et dans le cours des trente années qui suivirent, il fit paraître encore huit volumes sur le même sujet. Mais depuis cent ans, la littérature alpestre a été tellement abondante que les ouvrages de Bourrit sont aujourd'hui négligés. Les récits des premiers voyages à Chamonix, par Windham et Martel, et les livres d'Horace-Benedict de Saussure, sont les seules œuvres de ce temps, qu'on relira toujours.

Charles Bourrit, 1772-1840, fils du précédent, pasteur et bibliothécaire. On a de lui quelques opuscules, cette jolie notice entre autres, que je citais tout à l'heure, des sermons, etc. Voir le *Catalogue de la bibliothèque de la Compagnie des pasteurs*, par MM. Bouvier et Heyer, Genève, 1896, page 121. Ce catalogue, pour le dire en passant, est un des documents les plus utiles parmi ceux qui servent à compléter l'*Histoire littéraire de Genève*, de Senebier.

Jean-Pierre Bérenger, 1737-1807. Il était *natif*, comme Cornuaud; et comme lui, il prit part aux discussions politiques qui agitèrent Genève pendant le dernier tiers du 18^e siècle. Comme lui, il publia des brochures (une quarantaine) quelques-unes desquelles contre lui; il est plaisant de les voir se chamailler : « Monsieur Bérenger, il y a bien de l'humeur,

⁽¹⁾ Bordier, qui avait écrit lui-même un *Voyage aux glaciers de Savoie*, a fait une critique mordante du livre de Bourrit. Catalogue Rivoire, n^o 1400 et 1403.

bien du dépit, bien de la méchanceté dans votre lettre du 28 mai. . . . » Catalogue Rivoire n° 2134. — « Monsieur Isaac Cornuand, vous m'avez fait une réponse bien amère, bien méchante. . . . » Catalogue Rivoire, n° 2147.

Il y a deux de ces brochures qui sont des lettres adressées à Condorcet, en date des 8 et 20 octobre 1792. La République de Genève, inquiète de l'entrée des Français en Savoie, avait demandé secours à ses alliés ; des troupes suisses étaient entrées dans notre ville ; on en était mécontent à Paris. Béranger voulut montrer que les Genevois ne faisaient rien qui ne fût conforme aux traités ; il s'adressa dans ce but à Condorcet, membre de la Convention, en lui rappelant leurs anciennes relations : « Il y a dix ans, monsieur, lui écrivit-il, que j'eus avec vous une correspondance passagère et trop tôt interrompue ; un ouvrage sur le moyen de rendre les nègres libres en avait été l'origine. . . . »

Voltaire a parlé de Béranger dans une lettre à M. Dupont, du 10 octobre 1773 :

« Quant aux natifs genevois, bannis de la république depuis l'espèce de guerre civile de Genève, et retirés à Versoix, ils ne sont qu'au nombre de trois ou quatre. Il n'y en a que deux qui travaillent en horlogerie, et qui soient utiles. Un troisième, qui se nomme Béranger, se mêle de littérature : il a fait une *Histoire de Genève*, dont le Conseil de la république a été très irrité. » (1)

Cette *Histoire de Genève* est en six volumes in-12 : le premier, daté de 1772 ; les autres, de 1773. Les deux premiers, après une rapide esquisse des temps antérieurs, racontent l'histoire du 16^e siècle : aujourd'hui que nous possédons

(1) Il l'avait condamnée (8 février 1773) à être lacérée et brûlée par le bourreau. Antérieurement, quatre brochures de Béranger avaient eu le même sort.

Gautier et Roget, on laissera de côté cette partie de l'œuvre de Béranger. Il y a peu de chose à dire de Genève au 17^e siècle, et Béranger a bien fait de ne pas s'y arrêter. Les quatre derniers volumes traitent de la période qui va de 1707 à 1761 : époque de troubles, de luttes sourdes ou violentes. Béranger en parle en connaissance de cause. Il avait vécu, pendant des années, au milieu de querelles semblables à celles qu'il raconte. Il avait vu à l'œuvre les agitateurs ; banni lui-même par les Conseils, il savait à quel esprit de hauteur le peuple se heurtait toujours, avec quelle raideur chaque parti allait à la lutte.

On comprend de reste le mécontentement des autorités genevoises, et le dédain de Voltaire pour le livre de Béranger. livre bien long à lire aujourd'hui, mais qui n'est pas inutile : sur beaucoup de points, l'auteur a eu des renseignements de première main.

Béranger a beaucoup écrit ; il vivait de sa plume, faisait des traductions. Il faut citer sa préface aux *Œuvres* d'Abauzit (édition de Londres) et une brochure : *J. J. Rousseau justifié envers sa patrie*, 1775. Son dernier ouvrage est une *Histoire des derniers temps de la république de Genève et de sa réunion à la France*, 1801. Son gendre rapporte qu'il en fit porter un exemplaire à Bonaparte : « Il essaya de faire naître dans cet homme un sentiment de générosité. M. l'avocat Martine, Genevois, osa, seul et sans recommandation, traverser tous les appartements des Tuileries, au milieu des gardes qui les occupaient, et parvint ainsi jusqu'au cabinet du Premier Consul. Celui-ci reçut le livre et la lettre qui l'accompagnait ; mais il se garda bien de répondre. »

Bonaparte, je m'en étonne, ne fit pas saisir l'ouvrage ; mais il n'y eut pas un libraire qui se chargeât de le vendre. En 1807, écrivant ses dernières volontés, Béranger faisait le

bilan de sa modeste fortune : « Peut-être, dit-il, l'*Histoire de la réunion* pourra se vendre un jour ; et comme il y en a 1500 exemplaires, à 21 sous l'exemplaire. . . . ».

M. Claudius Fontaine a écrit une notice sur Bérenger (*Bulletin de l'Institut genevois*, tome XXVII).

II

En recevant V. Cherbuliez à l'Académie française, M. Renan lui disait : « Le Dauphiné, dont votre nom est originaire, le Poitou, les Cévennes, vous ont fourni au complet la série de vos ascendants. » — En effet, si l'on se contente de remonter jusqu'au second degré, qui est celui des grands-pères et des grand'mères, la série est complète. Il est vrai que la famille Cherbuliez a sa souche dans le Jura vaudois, d'où elle est venue il y a plus de deux cents ans, et non pas dans le Dauphiné : sur ce point, M. Renan a été induit en erreur ; mais les Bérenger sont venus du Dauphiné, les Cornuand du Poitou, et les Bourrit des Cévennes. M. Renan, qui n'était pas généalogiste, était satisfait de s'arrêter là. Je prie le lecteur de ne pas s'impatienter si je le conduis un peu plus loin.

M. Richebé, qui a publié en 1894 *les trente-deux Quartiers de S. A. R. le prince royal de Portugal*, remarque dans son avant-propos que les ouvrages de généalogie ne donnent guères que des filiations descendantes, et que les recueils de quartiers sont très rares : « Nous n'en avons pas même une dizaine à citer », dit-il.

C'est que ces tableaux, en général, demeurent manuscrits. J'avoue que moi aussi je n'en connais que bien peu d'imprimés. Dans les mémoires de la Société savoisienne d'histoire,

on trouve au tome 38^e le tableau des trente-deux familles nobles de qui descendait saint François de Sales. Les *Archives héraldiques suisses* (revue trimestrielle qui paraît à Zurich) ont commencé la publication d'une série de tableaux de 32 quartiers : *Ahnentafel berühmter Schweizer*. Elles ont publié déjà : en 1899, le tableau ascendantal de Lavater, l'auteur de l'*Essai sur la physiognomonie* ; en 1900, celui du landammann Jean de Reinhard, † 1835.

Le tableau le plus développé que j'aie vu est l'œuvre du comte Franchi-Verney della Valletta : *Quadro genealogico d'gli ascendenti paterni e materni, sino all'ottavo grado* — au 8^e degré, on a 256 ascendants — *delle LL. AA. RR. il principe Umberto e la principessa Margherita di Savoia, pubblicato in occasione delle auspicatissime nozze dei medesimi principi*. Turin, 1868, une feuille grand in-folio.

On aime la symétrie, on voudrait être complet : or, quand on entreprend de semblables travaux, on se heurte bientôt à des cases vides qu'on ne peut remplir ; il faut en prendre son parti.

En dressant le tableau ascendantal de Victor Cherbuliez, on l'obtient sans lacunes, comme on le voit ci-contre, si l'on s'arrête au quatrième degré. On a là huit couples, dont les mariages s'échelonnent dans les années 1726 à 1742. C'est de là que je vais partir, en reprenant un à un ces seize ascendants, et en poursuivant l'ascendance de chacun d'eux aussi loin qu'il le faudra pour recueillir les noms de tous ceux qui sont sortis de France ou d'autres pays, et sont venus chercher un asile à Genève.

I. **Jean-Marc Cherbuliez**, né 7 octobre 1701, monteur de boîtes de montres, † 21 avril 1775, était fils de David Cherbuliez et de Marie-Marthe Resplandin.

Victor CHERBULIEZ	André CHERBULIEZ	CHERBULIEZ, Abraham,	CHERBULIEZ, François, ép. 1764	I. Jean-Marc CHERBULIEZ ép. 1731
				II. Elisabeth PERRET.
		épousa en 1791	Jeanne-Claudine CHOVIN.	III. Abraham CHOVIN ép. 1742
				IV. Jeanne-Gabrielle DELAGRANGE
		Louise-Sara CORNUAUD.	CORNUAUD, Isaac, ép. 1763	V. Gaspard CORNUAUD ép. 1740
				VI. Andrienne-Madeleine GAUDY.
			Marie-Judith SÉCHEHAYE.	VII. Louis-David SÉCHEHAYE ép. 1738
				VIII. Sara Gros.
	Marie BOURRIT	BOURRIT, Charles,	BOURRIT. Marc-Théodore, ép. 1761	IX. Pierre BOURRIT ép. 1734
				X. Marguerite TOURNIER.
		épousa en 1795	Anne DENTAND.	XI. Isaac DENTAND ép. 1726
				XII. Marthe RECLAN.
		Charlotte BÉRENGER.	BÉRENGER, Jean-Pierre, ép. 1773	XIII. Zacharie BÉRENGER ép. 1733
				XIV. Louise ANGELIN.
			Antoinette LORENZ.	XV. Gaspard LORENZ ép. 1742
				XVI. Charlotte CHASTEL.

David Cherbuliez est mort le 4 mai 1748 ; il était établi à Genève depuis plus de cinquante ans. Il est dit au registre du Conseil, séance du 11 octobre 1698 : « David Charbillier⁽¹⁾, de Novale au bailliage de Granson, charpentier, a été reçu habitant. » Mais cette date de 1698 est sans doute postérieure à celle où il est venu de son village dans notre ville : à cette époque, ce n'est pas à leur arrivée à Genève, c'est au moment de leur mariage que les étrangers demandaient à être reçus *habitants*.

Sa femme était la fille de Marc Resplandin, fermier. Un acte d'amodiation, du 16 janvier 1706 (minutes du notaire Pierre Deharsu, I, 47) nous donne des détails qui ont de la couleur locale : « Noble François Butini, ancien Auditeur, promet de faire jouir à honorable Marc Resplandin, natif de Genève, assavoir dix vaches à lait, lesquelles le dit Resplandin promet de mener à la montagne de Salève, dite ès Chavanes, ... sous la rente de trois *bajoures* (?) et quatre livres de beurre par vache, et quinze livres de fromage sur le totage ; et s'il y a quelques vaches de tarisses, il n'en paiera que moitié rente promettant de nourrir et assaler les dites vaches, et d'en avoir soin comme un bon père de famille ; la dite amodiation, sous les cas d'ovailles accoutumés. »

La famille Resplandin était originaire du marquisat de Saluces, dans les vallées vaudoises du Piémont.

II. **Elisabeth Paret**, $\frac{1}{4}$ le 3 avril 1789, était fille d'Antoine Paret, d'Annonay.

(¹) Je ne sais ce que fit le digne homme de sa lettre d'habitation : toujours est-il que d'après le registre du Conseil du 14 septembre 1784, son petit-fils n'en avait plus en mains qu'une autre, datée de 1707, au nom de Daniel Cherbulier.

III. **Abraham Chovin**, natif, né le 18 mars 1722, faiseur de ressorts, reçu bourgeois de Genève le 30 juin 1770, † le 10 décembre 1781, était petit-fils de Claude-Abraham Chovin, maître charpentier, habitant. Celui-ci était mort le 17 juillet 1732; son acte de décès, et celui de sa femme Sara Rojoux, † 13 février 1737, établissent que tous deux étaient français et réfugiés. Je n'ai pas réussi à trouver la mention de leurs provinces; mais un Daniel Chovin, de Montélimar, fut reçu bourgeois de Genève en 1665; il est probable que Claude-Abraham était de la même contrée.

IV. **Jeanne-Gabrielle Delagrance**, morte à trente ans le 8 septembre 1753, était née dans le gracieux village de Sâtigny, où Töpffer a placé la scène de son roman du *Presbytère*. Comme la femme et la mère de Marc Resplandin, elle était d'une famille de notre pays.

V. **Gaspard Cornuaud**, né le 27 janvier 1715, † 7 juillet 1779, est qualifié, à son contrat de mariage : *faiseur de boîtes et étuis de montres*, et à son acte de décès : *teneur de livres*. Il était fils de Jacques Cornuaud, de Moncoutant en Poitou, † à Genève, 21 décembre 1730, et de Domergue Gay, d'Uzès, † à Genève, le 2 février 1715, six jours après la naissance de Gaspard.

Quelques lignes d'une lettre de Victor Cherbuliez ont leur place ici : « Comme l'avait fait en 1847 mon oncle Antoine Cherbuliez, c'est en qualité de descendant de Cornuaud que je me suis fait réintégrer dans mes droits de Français; en remontant de ma grand'mère paternelle jusqu'au premier Cornuaud qui quitta le Poitou, cette filiation est de degré en degré tout à fait limpide. J'aurais pu faire valoir aussi, comme l'un de mes cousins germains, ma qualité de descendant des

Bourrit par ma mère. Quant à la généalogie directe des Cherbuliez, elle nous paraissait un peu confuse, et nous n'avons pas su la débrouiller. » — Ces derniers mots semblent faire allusion à une tradition de famille, d'après laquelle les Cherbuliez aussi seraient originaires de France : on a vu plus haut que M. Renan en avait entendu parler.

VI. Andrienne-Madeleine Gaudy. Voir, au tome VII des *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, de Galiffe, la généalogie de la famille Gaudy, qui est originaire du hameau de Bonvard, sur une colline des environs de Genève.

L'arbre ascendantal d'Andrienne-Madeleine est très touffu ; par une de ses branches, V. Cherbuliez était parent de Jean-Jacques Rousseau, au 12° degré, comme on le voit ci-contre. Sur le même tableau, pour ne pas avoir à revenir sur ce sujet, je donne aussi une autre filiation, qui établit la même parenté (au 11° degré) par l'ascendance maternelle de V. Cherbuliez.

VII. Louis-David Séchehayé, maître monteur de boîtes et étuis de montres, est mort à Malval le 18 juin 1784.

Son père, Joseph Séchehayé, maître menuisier, de Metz, † 28 janvier 1743, avait été reçu habitant de Genève en 1689.

Sa mère, Judith Durand, est morte à 77 ans, le 5 décembre 1735. Une branche de son arbre ascendantal nous donne un octaïeul de V. Cherbuliez, originaire d'Auvergne (voir Galiffe, *Notices*, III, 497).

Pierre MUSSARD ép. 1609 Marie CRESP.		Jean CARTIER ép. 1602 Mie PITTARD.	
Jean MUSSARD ép. 1653	Lydie MUSSARD femme. 1630,	Jacques CARTIER ép. 1638	Anne CARTIER femme, 1644
Anne DuCOMMUN	de Jean ROUSSEAU	Judith DUNANT	de J.-J. GAUDY
Ermonde MUSSARD femme, 1694,	David ROUSSEAU ^{ép. 1666}	Susanne CARTIER	Jacques GAUDY ép. 1669
e Juste DENTAND			Marthe MAGNIN
Isaac DENTAND ép. 1726	Isaac ROUSSEAU ép. 1704	Jean GAUDY ép. 1697	
Marthe RECLAM	Suzanne BERNARD	Aimée CHEVAUX	
Anne DENTAND femme, 1761,	Jean-Jacques ROUSSEAU	And.-Madeleine GAUDY femme, 1740,	
de M.-Th. BOURRIT		de Gaspard CORNUAUD	
Charles BOURRIT ép. 1794		Isaac CORNUAUD ép. 1765	
Charlotte BÉRENGER		Marie-Jud. SÉCHEHAYE	
Marie BOURRIT épousa		Louise-Sara CORNUAUD femme, 1791,	
André CHERBULIEZ		d'Abraham CHERBULIEZ	
Victor CHERBULIEZ		André CHERBULIEZ épousa	
		Marie BOURRIT	
		Victor CHERBULIEZ	

Laurent VIOLLIER, habitant,

† 13 janvier 1588

|

Elisabeth VIOLLIER,

femme, 1585, de Pierre ESCUYER, coutelier, habitant.

|

Jacques ESCUYER, coutelier,

reçu bourgeois de Genève en 1639,

ép. 1637, Elisabeth BONIVARD.

|

Françoise ESCUYER,

femme, 1666, de Jérôme DURAND, maître menuisier.

|

Judith DURAND,

femme, 1689, de Joseph SÉCHEHAYE.

VIII. **Sara Gros**, † à 61 ans, le 20 janvier 1772. Son arbre ascendantal a aussi des branches qui remontent jusqu'au 16^e siècle. J'en détache un rameau, qui nous donne plusieurs familles françaises.

Antoine ESCHARD, de Blois,

ép. 1581 (en troisièmes nocés) Catherine PAVIE, de Besançon.

|

Jeanne ESCHARD,

femme, 1609, de Paul ROMILLY, de Gien sur Loire.

|

Noé ROMILLY, maître chamoiseur,

ép. 1640, Jeanne BASTARD.

|

Jacques ROMILLY, maître chamoiseur,

ép. 1676 Jeanne, fille de David GIRARD, maître menuisier.

|

Marguerite ROMILLY,

femme, 1709, de Jean-Franç. Gros, maître faiseur de ressorts.

|

Sara Gros.

IX. **Pierre Bourrit**. † à 66 ans le 14 juin 1778. Il avait joué son rôlet dans les dissensions genevoises du 18^e siècle (Bérenger. *Histoire de Genève*, IV, 246). « Pierre Bourrit, dit M. Rilliet-de Candolle, était un copiste de profession, dont la belle écriture, moulée et sans retouches, se rencontre dans d'assez nombreux manuscrits ».

Son père, Antoine Bourrit, fils d'Antoine Bourrit et de Tammare Plantavide, de Saint-Etienne-Vallée-Française, dans les Cévennes, et sa mère Catherine Soulier, de Pont-de-Montverre, dans les Cévennes, s'étaient mariés à Genève en 1705.

X. **Marguerite Tournier**, † 24 décembre 1784, était fille de Pierre Tournier, né à Morat, pâtissier, et de Justine Rittel. Sur l'arbre généalogique de celle-ci, nous rencontrons quelques familles venues de loin.

Wendele SCHODEREN,
maître maréchal,
né à Heidelberg.

|
Pétronelle SCHODEREN,
née à Montreux, femme, 1591,
de Jacques ROSSET.

|
Jeanne ROSSET,
femme, 1616, d'André RITTEL,
de Metz.

|
Jean RITTEL,
monteur d'arquebuses,
ép. 1645 Elisabeth BOURDILLAT
(d'une famille d'origine
française)

Jacques CHRÉTIEN,
de Louppy en Lorraine,
ép. 1648 Pernette,
fille d'Aimé FOL,
de Tours.

|
Jacques RITTEL, maître horloger, ép. 1675 Jeanne CHRÉTIEN.

Justine RITTEL.

XI. Isaac Dentand. En 1582, son trisaïeul avait obtenu du duc de Savoie des lettres d'anoblissement, qui lui permettaient de tenir fief noble.

Noble Guillauma de la Maisonneuve, qui testa le 8 mars 1557, et fit un codicille six jours après (minutes du notaire Benjamin Neyrod, II. 91 et 94) est la quinaïeule d'Isaac Dentand : ce qui établit une parenté éloignée (au 20° degré) entre Victor Cherbuliez et madame de Staël.

Dans le *Bulletin* de la Société d'histoire du protestantisme français, année 1897, pages 187 et suivantes, j'ai montré que, comme beaucoup de Genevois contemporains, Victor Cherbuliez était l'arrière-neveu ⁽¹⁾ d'un des plus nobles théologiens de la Réforme française, Sébastien Castellion.

Isaac Dentand était fils de noble Juste Dentand et de Clermonde Mussard ; en suivant leur ascendance au tableau ci-contre, on y voit dix familles françaises. Aux tomes II, III et VII des *Notices généalogiques* de Galiffe, on trouvera la généalogie de la plupart d'entre elles.

XII. Marthe Reclan. La souche de la famille Reclan est un boucher savoyard, qui fut reçu bourgeois de Genève en 1532. Eteinte dans notre ville, cette famille est florissante en Allemagne ; une de ses branches a été anoblie en 1865 par le roi de Prusse. M. Charles de Reclam a publié la *Geschichte der Familie Reclan*, Leipzig, gedruckt bei Philipp Reclam junior, 1895, 82 pages in-4°, avec un tableau généalogique, onze portraits, et des armoiries.

L'arbre ascendantal de Marthe Reclan nous donne plusieurs familles venues de France ou d'Italie.

(1) Notre langue française est si pauvre en termes de généalogie, qu'elle n'aurait pas d'expression correspondante au rapport de parenté qui unissait le roi Louis-Philippe à Louis XIV — le quinaïeul du premier étant le frère du second — si l'on ne consentait pas, en étendant un peu le sens (*fils du neveu*) que les dictionnaires les plus autorisés donnent au mot *arrière-neveu*, à l'employer pour tous les descendants directs d'un frère ou d'une sœur.

Simon de LA CHANA,
de Milery en Lyonnais,
ép. Jaquema Prost
du Dauphiné.

Jean de TOURNES
célèbre imprimeur,
de Lyon.
|
Guillaume de LA CHANA
ép. Anne PASCHAL,
du Puy en Velay.

Jean de TOURNES ép. Sara de LA CHANA

Marie de TOURNES,
femme, 1627, de Denis de BENETIA,
de Dronier, au marquisat de Saluces.

|
Marie de BENETIA,
femme, 1664, de David DENTAND.

|
Juste DENTAND

Jean LE GRAND,
orfèvre, de Paris,
ép. Françoise BARDET,
de Lyon.

René JANVIER,
teinturier, de Blois,
ép. Marie ESCHARD,
de Blois.

|
Simon MUSSARD, Anne LE GRAND
de Châteaudun.
|
Jean CRESP,
de Grasse en Provence

Ruth JANVIER.

Pierre MUSSARD ép. 1609 Marie Cresp.

|
Isaac MUSSARD,
ép. 1653 Anne du COMMUN.

|
Clermonde MUSSARD

Isaac DENTAND

Isaac RECLAN,
ép. 1587 Esther,
fille d'Antoine MOISSONNIER.
d'Apt en Provence.

|
Jean RECLAN, orfèvre,
ép. 1635 Marie,
fille de Laurent MONTINI,
de Plaisance, médecin.

|
Jean RECLAN

Jacques PERACHON,
ép. 1608 Catherine,
fille d'Antoine COVELLO,
de Monteacuto (Capitanate).

|
Etienne PERACHON,
ép. 1631
Jeanne MAGNIN.

|
Jeanne PERACHON

Isaac RECLAN,
marchand quincaillier, ép. 1702, à Magdebourg,
Sara PERICARD, fille du pasteur Salomon PERICARD,
d'une famille champenoise.

|
Marthe RECLAN.

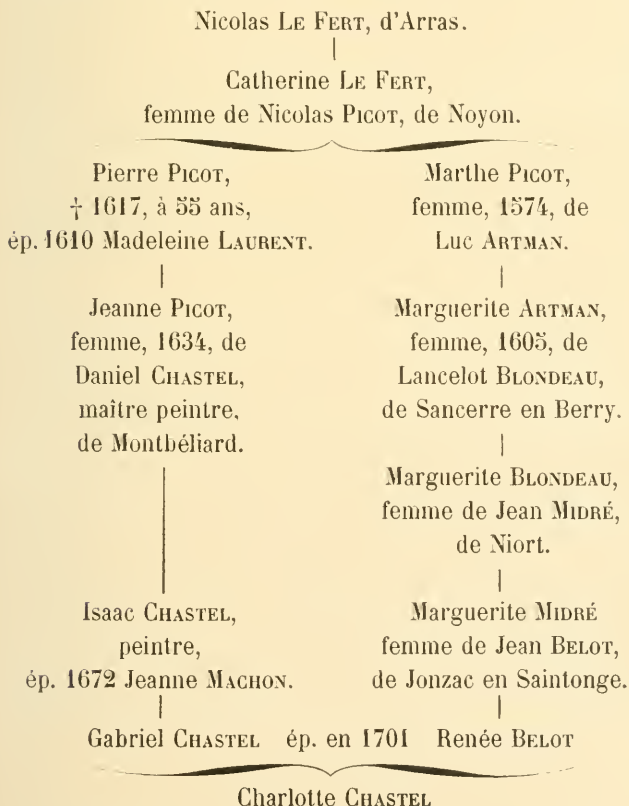
XIII. **Zacharie Bérenger**, voiturier, habitant. Ses père et mère : Jacques Bérenger, de la Baume-Cornillane en Dauphiné, et Marie Tourte, de Châteaudouble en Dauphiné, avaient fait passer à Genève leur contrat de mariage, le 19 septembre 1689 (minutes du notaire Jean-André Comparet, XXIV).

XIV. **Louise Angelin**, fille de Pierre Angelin, de l'Albenc en Dauphiné, et de Marie Doneou, est morte le 9 janvier 1766. Son contrat de mariage avec Zacharie Bérenger (minutes du notaire Alphonse Vignier, XXVIII) fut fait et passé le 21 août 1733, en la maison de spectacle Firmin Abauzit « docte et savant bourgeois de cette ville », qui y signa comme témoin. La dot de l'épouse était de 600 florins, « procédés de ses gains et épargnes. » Son frère Jacques Angelin assis-

tait aussi au contrat ; il « travaillait aux indiennes », et avait été reçu habitant de Genève le 23 décembre 1716.

XV. **Gaspard Lorenz**, ouvrier fourbisseur en laiton, de Grossenhayn en Saxe, avait été reçu habitant de Genève, le 16 mars 1736 ; il mourut dans cette ville le 10 mars 1782.

XVI. **Charlotte Chastel**. Voir, au tome VI des *Notices* de Galiffe, la généalogie de la famille Chastel, qui est originaire du pays de Montbéliard. Dans l'ascendance de Charlotte, il y a plusieurs autres familles françaises, comme on le voit au tableau ci-après :



Nous voilà au bout. Récapitulons maintenant, et faisons le compte de toutes les familles d'origine française, que nous avons rencontrées dans notre énumération. Il y en a plus de trente, qui sont venues de Lyon et de ses environs (trois familles), du Dauphiné (quatre ou cinq familles), de la Provence (deux familles), du Languedoc, des Cévennes (deux familles), du Vivarais, du Velay, de l'Auvergne, du Berry, du Poitou (deux familles), de la Saintonge, des bords de la Loire (quatre familles), de la Franche-Comté, du pays de Montbéliard, de la Lorraine (trois familles), de la Champagne, de l'Artois, de la Picardie, du Dunois et de Paris. En somme, plus de la moitié de l'ascendance de Victor Cherbuliez est française ; une étude plus soignée que la mienne et plus approfondie, si on l'entreprend un jour, ne pourra qu'accroître cette proportion : il y a quelques familles dont je n'ai su trouver que le nom, sans en pouvoir déterminer la provenance, laquelle est française sans doute pour plus d'une. V. Cherbuliez avait des ancêtres dans la plupart des provinces de France. En réclamant la nationalité française, il n'a fait que revenir au pays de ses pères.

Il semble naturel que les descendants de réfugiés protestants soient mal disposés pour l'Eglise catholique. Mais souvent les ressentiments héréditaires cèdent le pas à d'autres influences. Nous avons eu à Genève deux hommes d'Etat qui ont dirigé successivement nos affaires, et qui tous deux appartenaient à des familles de réfugiés français, James Fazy et Carteret : ils ont suivi, à l'égard de l'Eglise catholique, des politiques divergentes, et même opposées. Il en est de même des écrivains nés à Genève : Rousseau, madame de Gasparin et Amiel, par la souche même de leurs familles, — et Victor Cherbuliez, par maintes branches de son arbre ascendant, descendaient de réfugiés protestants ; mais,

quand ils ont eu à parler de l'Eglise catholique, ils se sont placés à des points de vue très divers. Quoiqu'Amiel fût à d'autres égards bien dégagé des préjugés genevois, on lui a reproché d'avoir parlé du catholicisme « avec les rancunes d'un réfugié ». Victor Cherbuliez aimait la France : cela a suffi pour que jamais il ne se soit montré hostile à l'Eglise.

Un dernier mot. A ceux qui ont pu s'étonner de la mention de tous les métiers exercés par les ancêtres d'un membre de l'Académie française : charpentier, coutelier, faiseur de ressorts, etc., je rappellerai le mot de Voltaire, dans la belle poésie qu'il écrivit à son arrivée dans notre pays : *On n'y méprise point*, dit-il, *les travaux nécessaires* ; — et je rappellerai aussi les pages du *Grand Œuvre*, où V. Cherbuliez a montré que la réhabilitation de la main d'œuvre est un des legs précieux que nous avons reçus du moyen âge.





LES ÉPIGRAMMES DE MARTIAL

ET LE

Témoignage qu'elles apportent sur la société romaine

MESDAMES ET MESSIEURS,

La littérature latine nous offre un certain nombre de poètes dont l'originalité principale a été de se constituer en témoins, amusés ou indignés, des habitudes et des goûts, des travers et des vices de leurs contemporains. Ce sont des observateurs sagaces et mordants, prompts à saisir les ridicules d'autrui, et habiles à fixer une physionomie, un caractère, en quelques traits nets et précis. Ils apparaissent d'ordinaire aux époques critiques de l'histoire morale de Rome. C'est ainsi que Lucilius assiste à l'entrée triomphale des idées, des arts et de la littérature helléniques, et par conséquent à la transformation brusque et profonde des mœurs romaines. Horace est merveilleusement bien placé pour voir comment une société s'effondre et comment on prépare un régime nouveau. Les épigrammes de Martial sont des instantanés pris au moment où le vieux monde commence à s'épuiser, et où apparaît avec évidence la nécessité d'une régénération morale de l'humanité.

Des trois poètes que je viens de nommer, c'est Martial qui est le plus immédiatement utilisable. Il ne se propose pas comme les satiriques proprement dits de corriger ses contemporains ; il ne les juge pas au nom de certains principes. Si parfois il s'indigne, le plus souvent, c'est en spectateur

désintéressé qu'il assiste aux scènes infiniment variées de la comédie humaine. Il n'a pas d'autre prétention que de présenter à ses lecteurs des portraits réels et vivants. Il se fait dire par la muse : « Assaisonne de sel romain tes aimables livres ; que ton temps y trouve et y reconnaisse ses mœurs (III, 3). » Comme d'ailleurs il a vécu dans des milieux très divers, nous ne saurions trouver de cicerone mieux informé pour nous guider dans ce monde curieux qui gravite autour de l'empereur Domitien.

Mais tant vaut le témoin, tant vaut le témoignage. Avant de nous remettre à sa conduite, il est bon de savoir à qui nous avons affaire. Et puisque Martial est un poète et qu'il a consigné ses observations dans des épigrammes, il est indispensable que nous nous assurions aussi de la portée d'une déposition qui se produit sous une forme pareille. Au surplus, l'homme lui-même et le genre qu'il a cultivé avec tant d'éclat, sont très caractéristiques pour l'époque dont nous voulons nous occuper quelques instants.

Martial était un Espagnol. Son enfance semble avoir été heureuse. Même lancé en plein tourbillon de la vie romaine, il conserve un souvenir attendri de sa ville natale, de l'existence facile qu'il y a menée, des amis qu'il y a laissés. Quand sa pensée se reporte vers le foyer domestique, il ne sépare jamais l'un de l'autre son père et sa mère ; n'est-ce pas l'indice d'une famille unie ? Ce sont ses parents qui l'ont poussé vers la littérature. L'Espagne de ce temps-là offrait certainement les ressources nécessaires à qui voulait parfaire son éducation. En effet elle s'est très vite romanisée, et pendant tout le premier siècle, elle a fourni un nombre considérable d'hommes distingués aux lettres, au barreau, à l'enseignement supérieur. D'ailleurs la patrie des Sénèque et de Quintilien ne pouvait pas manquer de bonnes écoles. L'aisance

parfaite avec laquelle Martial manie le latin le plus pur, son esprit affiné par l'étude des écrivains classiques, portent témoignage en faveur de l'enseignement qu'on y recevait.

Il avait environ 25 ans quand il quitta Bilbilis pour aller à Rome, le rendez-vous de tous les provinciaux qui avaient des ambitions littéraires. Espagnol, Martial devait se sentir doublement attiré vers une capitale où un compatriote était devenu un des plus puissants personnages de l'empire. Il ne faut pas s'étonner, par conséquent, si d'emblée il fréquenta les atriums des Sénèque. Par les Sénèque, il entra en relation avec Pison, l'homme le plus considérable de Rome après l'empereur. C'était là un début plein de promesses. Il pouvait croire son avenir assuré, quand la découverte de la conspiration de Pison plongea dans le deuil et dans la ruine les puissantes maisons où il avait trouvé si bon accueil. Martial, désemparé par cette catastrophe, semble avoir mené pendant les années qui suivirent, une vie très précaire, cherchant à étendre le plus possible le cercle de ses relations et mettant à la disposition de généreux patrons ses talents de poète et de causeur. Il aurait pu se faire avocat, et même c'est le conseil que lui donna un jour son compatriote Quintilien, un homme singulièrement qualifié pour juger de ses aptitudes à cet égard. Mais jusqu'au bout, il repoussa loin de lui toute occupation régulière, fût-elle lucrative, et préféra vivre au jour le jour, en bohème qui aime l'imprévu et suit sa fantaisie.

Cependant, sa position s'améliora avec le temps. Vers l'an 85, il habite comme locataire au 3^{me} étage d'une maison de la rue du Poirier, sur le Quirinal; quelques années plus tard, nous le trouvons propriétaire dans le même quartier; et quand il veut se soustraire un instant aux astreignantes obligations de la vie mondaine dans la capitale, c'est dans

sa voiture, avec ses propres mules, qu'il se rend dans son petit domaine de Nomentum, à 20 kilomètres de Rome. Bien plus, pour le remercier d'une collection de pièces où il célébrait les spectacles offerts au peuple lors de l'inauguration du Colisée, l'empereur Titus lui a conféré les privilèges accordés à tout citoyen père de trois enfants. Martial a même été revêtu du tribunat semestriel qui le faisait entrer dans l'ordre équestre. C'est qu'avec le temps, sa réputation s'est étendue jusque dans des provinces reculées. Il peut dire qu'il est plus célèbre de son vivant que la plupart des poètes ne l'ont été après leur mort. On s'arrache ses livres. Les libraires éditent avec luxe ses petits ouvrages. D'opulents amateurs placent son portrait dans leur bibliothèque. Domitien l'invite à sa table pour un festin de gala. Tout cela n'empêcha pas qu'il lui fallût jusqu'à la fin vivre des cadeaux de ses patrons; et, comme il est trop mauvais économiste pour avoir jamais un sesterce devant lui, quand il voudra retourner dans sa ville natale, il faudra que Pline le Jeune lui donne l'argent du voyage.

C'est en 98 qu'il quitta Rome. Pendant 34 ans, il avait vécu dans cette ville ou dans son voisinage. Mais déjà depuis longtemps, il aspirait à la vie large et libre de sa province; il voulait passer ses dernières années dans une retraite tranquille. L'assassinat de Domitien en 96 hâta peut-être l'exécution de ce projet. Le nouvel empereur Nerva était trop âgé pour modifier grandement l'état de choses existant. Mais Trajan prenait en janvier 98 possession de l'empire. Pour le coup, il y eut du changement à Rome : un personnel dirigeant tout nouveau, des pratiques gouvernementales, un esprit général bien différents. Martial, qui touchait à la soixantaine et qui n'avait plus la souplesse de ses années de début, n'eut évidemment pas le courage de recom-

mencer à faire antichambre chez les grands seigneurs. Il revint donc à Bilbilis; là, il eut le bonheur d'intéresser à son sort une dame fort distinguée qui le mit à l'abri des besoins matériels. Aussi la petite épître que tôt après son installation, il écrit à son ami Juvénal, est-elle débordante de joie et d'enthousiasme. Mais le premier enivrement passé, il se reprit à regretter les portiques, les cercles, les bibliothèques, les théâtres de Rome. Il fut assez vite désabusé sur les ressources intellectuelles et morales que sa ville natale pouvait lui offrir. N'ayant plus à sa portée les excitants nécessaires à son esprit, sa verve s'épuisa vite; il put encore, après trois ans, réunir une centaine d'épigrammes pour les offrir en présent de bienvenue à un riche Espagnol qui, lui aussi, rentrait au pays; ce fut sa dernière production. Il mourut deux ou trois ans plus tard, entre 103 et 107 de notre ère.

Martial avait des côtés charmants dans le caractère. Non seulement il avait fidèlement gardé l'amour du sol natal, si bien que ses amis de Rome se moquaient un peu des noms barbares dont il émaillait sa conversation et ses vers, mais encore il était parfaitement naturel, libre de toute affectation, plein de bon sens, simple dans ses goûts, d'une bonne humeur inaltérable et jouissant sans arrière-pensée de ce que la vie lui procurait d'agréments. Ce poète voulait qu'on l'aimât, non qu'on l'admirât. Ses succès dont il parle avec fierté, l'ont malgré tout laissé modeste jusqu'à la fin. Dans la fameuse pièce où il énonce l'idée que pour qu'il y ait des Virgiles, il faut qu'il y ait des Mécènes, il a soin d'ajouter que, pour lui, trouvât-il un Mécène, il serait, non pas un Virgile, mais un Marsus; or, Domitius Marsus est un épigrammatiste de l'époque d'Auguste que nous connaissons juste assez pour savoir qu'il a été fort inférieur à Martial. Bien

plus, il lui arrive de diriger son ironie contre ses propres œuvres. Témoin l'épigramme qu'il adressait à son ami Sabinus, en lui envoyant un volume de ses vers :

« Reine d'un lac sacré, Nymphé à qui la pieuse munificence de Sabinus a consacré un temple digne de durer, reçois avec bienveillance mes vers, et sois pour ma muse la fontaine de Pégase. En retour, je souhaite que les montagnards de l'Ombrie vénèrent toujours tes sources, et que Sarsina ne te préfère jamais les eaux de Baïes. — Quiconque fait hommage de ses poèmes aux temples des Nymphes indique lui-même ce qu'on doit faire de ses écrits. » IX, 58.

Enfin, il se montre si bon à l'égard de ses serviteurs, si paternellement tendre pour une gentille petite esclave qu'il eut le chagrin de voir mourir à six ans, si plein de cordialité et de délicatesse dans ses rapports avec ceux qu'il aime vraiment, qu'en dépit de ses défaillances morales, on ne peut se défendre de sympathie pour cette nature richement douée sous le rapport de l'intelligence et de la sensibilité. N'est-il pas exquis ce sentiment qu'il exprime dans l'épigramme que voici, envoyée à un ami en même temps que des fleurs achetées dans quelque magasin de la capitale :

« Soit que tu viennes de Paestum ou des champs de Tibur, que tu aies brillé de tout l'éclat de tes roses sur la terre de Tusculum ou qu'une villageoise t'ait cueillie dans les jardins de Préneste, soit qu'enfin tu aies fait l'orgueil de la Campanie, pour que tu paraisses plus belle à mon cher Sabinus, laisse lui croire, couronne fleurie, que tu as poussé sur mes jardins de Nomente. » IX, 60.

Or c'est à ce même Martial qu'on impute communément trois défauts particulièrement répugnants. On lui reproche d'avoir été mendiant jusqu'au cynisme ; d'avoir adulé des personnages indignes ; enfin, d'avoir exploité les plus vils

instincts de ses contemporains en étalant dans ses épigrammes une impudeur effrontée. A coup sûr, ce n'est point par la dignité, ni par la force du caractère que ce poète se recommande à notre admiration. Mais avant de le condamner, il est juste d'examiner jusqu'à quel point il a encouru de si graves accusations, et s'il n'est pas des circonstances atténuantes qu'on pourrait faire valoir en sa faveur.

Mendiant, il l'a été incontestablement. Beaucoup de ses épigrammes n'ont pas d'autre but que de rappeler à ses lecteurs qu'un poète a besoin d'argent, que c'est pour un riche un honneur de figurer dans une pièce de vers, et qu'il faut payer cet honneur. Sur le chapitre des cadeaux qu'on devrait lui faire, et qu'on ne lui fait pas ou qu'on lui fait trop chichement, sa verve est intarissable. Cependant, il n'est pas trop difficile d'excuser Martial sur ce point délicat. Les poètes romains ne vivaient pas du produit de leur plume. Quand leurs œuvres avaient du succès, tout le profit était pour l'éditeur. Si l'on n'était pas riche, il fallait bien compter sur la générosité de quelque protecteur. Et personne n'y trouvait rien à redire. Auguste et Mécène avaient soustrait Virgile et Horace à toute préoccupation matérielle. On leur était donc en une certaine mesure redevable des chefs-d'œuvre auxquels ces maîtres avaient consacré leurs loisirs, et Martial a pu dire avec quelque raison : « Qu'il y ait des Mécènes, les Virgiles ne manqueront pas. » D'ailleurs, en un temps où les services imposés aux clients étaient en quelque sorte tarifés, Martial avait le droit de penser que les vers qu'il écrivait pour de riches personnages, quelquefois même sur commande, méritaient une honnête rétribution. Il aime en effet à assimiler l'envoi d'une pièce de vers ou d'une collection de ses épigrammes à l'hommage rendu par un client à son patron. Enfin, il serait imprudent de prendre au pied

de la lettre beaucoup de morceaux qui ne sont évidemment que des badinages et n'ont pas eu d'autres raisons d'être que de divertir une société de joyeux convives. Il y a beaucoup d'humour chez Martial, et son ironie souriante n'épargne ni le poète lui-même, ni surtout ses protecteurs. Je suis convaincu qu'il faut se garder de prendre au sérieux certaines épigrammes où l'on a vu le comble du cynisme. Celles-ci, par exemple :

« Je n'ai plus chez moi un sou vaillant. Régulus, il ne me reste plus qu'à vendre les cadeaux que j'ai reçus de toi. Veux-tu les acheter ? » VII, 16.

A propos d'une toge qu'il avait reçue l'année précédente de Parthénus, le chambellan de Domitien, il écrit : « La voilà cette toge que j'ai tant chantée dans mes vers, cette toge que mes lecteurs savent par cœur et qu'ils aiment. Jadis elle était vraiment parthénienne ; c'était le présent mémorable d'un poète ; elle attirait sur moi les regards, quand elle enveloppait le chevalier que je suis, quand elle était neuve, quand elle avait tout l'éclat de sa laine brillante, quand, enfin, elle était digne du nom de son donateur. Elle est vieille maintenant ; à peine si un gueux transi de froid voudrait s'en vêtir. Ah ! c'est bien elle qu'on devrait appeler une robe de neige. Longue suite des jours et des ans, qu'est-ce que vous ne détruisez pas ? Elle n'a plus rien de Parthénus, cette toge ; elle est bien à Martial ». IX, 50.

Plus encore que de ses trop fréquents appels à la munificence de ses amis, on en veut à Martial d'avoir flatté d'indignes personnages. En fait de bassesse, les pièces adressées à Domitien semblent dépasser tout ce qu'on peut imaginer ; mais ce qui déconcerte encore plus le lecteur, c'est de voir ce poète célébrer des hommes aussi méprisables que le favori de Domitien, Earinus, ou que Régulus, un avo-

cat d'une irrésistible éloquence, mais sans scrupule, et qui acquit par la délation des richesses énormes.

Ceux qui font à Martial un crime de sa servilité oublient que dans les circonstances où il a vécu, il lui aurait fallu une force de caractère peu commune pour agir autrement qu'il n'a fait. Tacite et Pline le Jeune étaient fort riches; ils ont pu provisoirement garder le silence et ajourner à des temps meilleurs leurs débuts littéraires. Mais Martial, simple homme de lettres, n'avait pas les moyens de se draper dans sa dignité; il lui fallait entretenir la bonne volonté des protecteurs qui le faisaient vivre. Sa réputation le mettait très en vue, et ne le mettait point à l'abri du besoin, deux raisons pour une de ménager les puissances. En relation avec la cour dès le règne de Titus, il eût été infiniment dangereux pour lui de heurter de front les susceptibilités de celui qui dispensait toutes les faveurs et toutes les disgrâces. Et à quel titre l'eût-il fait? La cruauté implacable de Domitien s'est exercée aux dépens de l'aristocratie sénatoriale dont les intérêts devaient assurément laisser Martial fort indifférent.

D'ailleurs, c'est l'empereur qui avait exigé qu'on lui donnât, en dehors des documents officiels, les titres de seigneur et de dieu. Martial s'est conformé à l'usage établi, et cela est si vrai qu'on a pu se servir de ses épigrammes pour suivre le développement de cette triste nomenclature. Et depuis tant d'années qu'on abusait à l'égard des empereurs des formules les plus outrées, qu'à chaque génération nouvelle, les poètes, pour forcer l'attention du maître, se croyaient obligés d'enchérir sur leurs prédécesseurs, Martial a fait ce que firent les Stace, les Quintilien, les sénateurs les plus illustres: il a célébré les vertus de ce prince débauché, la bonté et la clémence de cet homme soupçonneux

et vindicatif, les talents poétiques de ce dilettante, les triomphes de ses armes trop souvent malheureuses.

Au moins ne voit-on pas qu'il ait directement bénéficié de ces complaisances. C'est à Vespasien et à Titus qu'il dut probablement les distinctions les plus flatteuses. Domitien semble avoir souvent payé en bonnes paroles le plaisir qu'il goûtait à le lire ; il lui refuse un jour quelques milliers de sesterces, un autre jour une concession d'eau pour sa maison du Quirinal. Il y a aussi beaucoup d'exagération à dire que le poète ait plus tard insulté à la mémoire du prince qu'il avait tant loué de son vivant. Il se peut que rééditant son X^e livre, il ait supprimé certaines pièces qui ne répondaient plus à la situation nouvelle créée par l'avènement de Nerva ; encore n'est-ce qu'une hypothèse qui ne va pas sans quelque difficulté. Ce qui est certain, c'est que les passages où l'on a vu des outrages à l'adresse de l'empereur tombé, ou bien peuvent s'interpréter autrement, ou paraissent d'une remarquable modération à côté de certains chapitres de Tacite et de Pline.

Martial, il est vrai, ne ménage pas non plus les flatteries à l'adresse de telle créature de Domitien. Mais faut-il attacher beaucoup d'importance à des pièces de vers qui sont faites sur commande ? et ne faut-il pas se souvenir que Martial n'avait probablement pas sur certains grands personnages de son temps l'opinion que nous nous sommes formée sur les allégations d'auteurs dévoués à la cause de l'aristocratie ? En tous cas, nous n'avons aucune raison de nous montrer plus sévère que l'écrivain qui a été l'ennemi acharné de Domitien et de son entourage, que ce Pline le Jeune qui, bien loin d'en vouloir à Martial de sa conduite sous le tyran, lui facilitait, comme nous l'avons vu, son retour en Espagne, et qui, dans une lettre écrite à l'occasion de sa mort, vantait

son *candor*, c'est-à-dire sa sincérité et la sûreté de son commerce.

Un troisième grief, c'est la grossièreté de fond et de forme qui rend illisibles un grand nombre d'épigrammes. Martial, il est vrai, nous dit qu'il ne faut pas le juger sur ce qu'il écrit, et que si sa muse est licenciée, sa vie est irréprochable. Ce langage que Catulle et Ovide avaient tenu avant Martial, ne saurait innocenter un poète. Il semble même qu'on pardonnerait plus facilement à un libertin de se complaire dans des descriptions répugnantes. Nous ne sommes plus d'humeur à distinguer, comme on le faisait autrefois, l'homme et son œuvre. Cependant, s'il est vrai que le dévergondage de Martial a sa source, non dans le tempérament du poète, mais dans les conditions mêmes de l'épigramme, nous voilà obligés à être très circonspects. Nous savons que nous ne sommes plus en droit de juger l'homme, le sommes-nous encore de juger son temps sur certains échantillons de son talent ? Nous ne pouvons répondre qu'en examinant rapidement l'origine et l'évolution du genre dont Martial est le plus illustre représentant.

L'épigramme -- son nom suffirait déjà à l'indiquer -- a commencé chez les Grecs par être une inscription poétique placée sur un monument. Chez les Alexandrins, l'épigramme prend les allures d'une brève élégie, et tout en conservant encore quelque chose de son ancienne destination, elle tend à devenir essentiellement érotique. Les pièces de l'anthologie grecque qui sont attribuées aux poètes des 3^e et 2^e siècles avant notre ère, s'occupent beaucoup des choses de l'amour ; mais il faut observer que c'est l'amour sensuel et souvent contre nature qui inspire d'ordinaire les Asclépiade, les Calimaque et les Méléagre. C'est sous cette forme que l'épi-

gramme a passé aux Romains. Ce genre s'appropriait à merveille à la verve latine, verve caustique, toute personnelle et d'ailleurs un peu courte. Il fut vite à la mode. Les épigrammes qui nous ont été conservées des poètes contemporains de Sylla, sont toutes érotiques. Celles de Catulle et de ses amis sont souvent extrêmement licencieuses. Nous connaissons de Cicéron une épigramme qui dément tout ce que nous connaissons du caractère et de la vie du grand orateur. Quand des rivaux reprocheront à Martial l'indécence de certaines de ses œuvres, il se retranchera derrière l'exemple de l'empereur Auguste, et citera de lui une pièce qui ne le cède guère à ce que lui-même a écrit de plus impudent. Qu'est-ce à dire, sinon que l'amour, même dénaturé, était le thème traditionnel de l'épigramme ? Or on sait quelle a été la puissance de la tradition littéraire sur tous les poètes antiques qui ont suivi la grande période créatrice. Ecrire des épigrammes, c'était se condamner à traiter sans vergogne les sujets consacrés. Non seulement les modèles étaient là qui poussaient tout naturellement dans cette voie, mais le public lui-même, et surtout le public des repas joyeux et des folles Saturnales, eût été fort déçu qu'on ne lui servît pas les mets littéraires auxquels il était habitué. Beaucoup d'épigrammes ne sont donc que des amusements, des badinages, comme Martial les appelle souvent. Tout y est fictif, les noms, les personnages, et certainement aussi le fait même qui est censé leur avoir donné naissance. C'est le cas de la pièce de Cicéron à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. Mais c'est également le cas de beaucoup des petits tableaux brossés par Martial. J'en veux pour preuve ce distique : « Lycoris a enterré toutes les amies qu'elle a eues ; ah ! si elle pouvait devenir l'amie de ma femme. » (IV, 24.) A prendre à la lettre cette boutade, nous devrions conclure

qu'il fut un bien mauvais mari, et d'autres passages viendraient à l'appui de cette opinion. Or Martial n'a jamais été marié. Il a donc fait comme faisait Horace qui emploie fréquemment les *je* et les *tu*, pour mettre un élément dramatique dans ses satires, et qui a l'air d'endosser lui-même ou de faire endosser à Mécène des idées, des habitudes qui leur étaient étrangères. Les poètes élégiaques ont pratiqué le même procédé de style. C'est qu'ils savaient que personne ne s'y laisserait prendre, personne sinon ceux qui le voudraient bien, qui avaient intérêt à clabauder contre un rival dont la gloire les offusquait. Asinius Pollion s'est servi de l'épigramme de Cicéron pour insinuer de fort vilaines choses sur son compte. Mais Asinius Pollion était une mauvaise langue, nous aurions grand tort de suivre son exemple.

L'épigramme romaine ne s'est pas contentée d'être fidèle à des traditions venues d'Alexandrie, c'est-à-dire de se complaire dans le domaine de la fiction et de la convention. De très bonne heure, on la voit aussi tendre à devenir réaliste et satirique, sociale et personnelle, préoccupée également des événements contemporains et des événements passés. C'est que, comme en général, tout ce que les Romains ont emprunté à la Grèce, elle a reçu profondément l'empreinte du pays qui lui donnait le droit de cité. Transplantés à Rome, l'art et la littérature, non seulement affectent volontiers des tendances moralisantes, mais encore prennent d'une manière marquée un caractère national et individuel. C'est dans la Rome impériale que fleurit par exemple l'art du portrait et du buste. A Athènes, quand on veut consacrer par la peinture un grand événement contemporain, on l'idéalise en le transposant dans la langue de l'allégorie et du mythe. A Rome, les bas-reliefs de l'arc de Titus et de la colonne Trajane sont

une suite de tableaux d'histoire. Les monnaies grecques présentent toujours des types symboliques ou religieux; les monnaies romaines sont des documents historiques au premier chef, et reproduisent non seulement des têtes d'individus ou des monuments, mais des scènes d'histoire figurées en abrégé. Il en est de même de beaucoup d'épigrammes romaines qui sont relatives aux événements du jour, et parfois même rappellent de grandes figures du passé. Moralisantes, elles le sont par le fait qu'elles sont souvent satiriques, qu'elles ridiculisent certains vices, certaines catégories sociales. Devenues mordantes et gouailleuses dès l'époque de Néron, elles ont si bien gardé ce caractère que leur nom n'éveille plus d'autre signification dans notre esprit. Ces traits divers, nous les retrouvons tous dans les épigrammes de Martial. Qu'on parcoure l'abondante collection qui nous est arrivée sous son nom, on sera frappé de la diversité des sujets traités : faits de la vie sociale, de la vie privée, de la vie publique; l'amour et la mort; des spectacles et des œuvres d'art, des anecdotes et des événements historiques; des tableaux de genre et des caractères; des pièces sentimentales et des pièces caustiques. On y rencontre même des inscriptions votives, tant il est vrai qu'à travers toutes ses transformations, un genre conserve quelque chose de ses origines. C'est cette variété de sujets qui fait qu'on peut sans fatigue lire les 1200 pièces de ce recueil; c'est ce qui fait aussi qu'en dépit de tout ce qu'on y trouve de convenu et de fictif, elles offrent une riche mine de renseignements à quiconque veut connaître la vie de ce temps. Cependant, la présence d'un élément traditionnel nous oblige à prendre certaines précautions; et puisque la tradition du genre comportait justement des peintures extrêmement licencieuses, nous y regarderons à

deux fois avant d'imputer au poète ou à ses contemporains les vices dont il fait de trop fréquentes descriptions.

Pour donner, ne fût-ce qu'un rapide aperçu de tout ce que ces documents nous apprennent de curieux ou d'essentiel, il me faudrait beaucoup plus de temps que je n'en ai à ma disposition. Guidés par Martial, c'est d'abord Rome elle-même que nous explorerions, Rome avec ses rues étroites, souvent boneuses et toujours bruyantes ; avec ses odeurs et ses cris ; avec ses splendides portiques, ses forums, ses temples, ses bains, ses fontaines, les œuvres d'art qui décorent ses places ; avec ses magasins de luxe, ses librairies, toutes les échoppes qui empiètent partout sur la voie publique ; avec ses charlatans, ses marchands ambulants, les processions tapageuses qui viennent sans cesse arrêter la circulation.

Puis le poète nous initierait à la vie publique de ses contemporains ; il nous mènerait au tribunal ; il nous ferait assister aux distributions de vivres, aux grandes fêtes données par ou pour l'empereur, en particulier, à ces concours littéraires, musicaux ou gymniques, qui avaient lieu soit au Capitole, soit, comme on disait communément, *in agone*, c'est-à-dire sur cette place Navone, qui a conservé, avec l'antique nom, la forme du stade construit par Domitien.

Mais c'est la vie sociale que nous apprendrions surtout à connaître, l'existence vide et pourtant affairée de grands seigneurs toujours harcelés par les devoirs mondains, condamnés à une perpétuelle représentation et obligés souvent de faire antichambre chez des affranchis, puissants fonctionnaires de la cour impériale ; les misères des clients, surmenés, harassés, toujours courant à droite et à gauche, achetant bien chèrement la maigre sportule que leur alloue un patron ; les ennuis inséparables du métier d'homme de

lettres, c'est-à-dire d'amuseur professionnel; les jalousies, les intrigues, les perfidies auxquelles les poètes sont exposés, et les plagiaires qui les pillent, et les vers diffamatoires que pour les compromettre on fait circuler sous leur nom. Nous saurions aussi comment on s'habille, comment on mange, — on trouve des menus complets dans Martial, — comment on s'amuse honnêtement ou vilainement, comment on s'embrasse, dans quelles occasions on se fait des cadeaux, et l'inouïe variété d'objets qu'on peut donner à son avocat, à ses amis et amies, à ses clients, à son poète. Nous connaîtrions les enthousiasmes de ces Romains pour un acteur, un musicien, un cheval; leur engouement pour des esclaves gigantesques ou nains, voire crétins, pour des animaux bizarres ou mal-faisants. Nous ne serions pas surpris de voir ces mondains las, écoeurés par moment de leur existence factice et surchauffée, aspirer à une vie retirée, en rase campagne, au milieu des arbres et des bêtes; et puis, à peine sortis de Rome, pris de nostalgie pour les thermes, les théâtres, les portiques, pour toutes ces servitudes sociales, passées chez eux à l'état de seconde nature.

Mais j'arrête une énumération qui serait fastidieuse et n'apprendrait rien; il vaut mieux pendant quelques instants porter notre attention sur deux ou trois points caractéristiques.

Quand on lit les épigrammes que Martial a écrites sous le règne de Domitien, on est frappé de l'éclipse totale que le sénat subit alors; il n'est jamais fait mention de lui. Ce qui rend ce silence encore plus éloquent, c'est que dans les pièces qui datent des règnes de Nerva et de Trajan, les sénateurs occupent une place, très modeste il est vrai, mais enfin une place qui suffit à montrer qu'il y a pour eux quelque chose de changé. Or nous touchons ici du doigt le fait

capital du règne, celui qui le marque comme une étape importante dans l'histoire de l'empire, la destruction du régime politique créé par Auguste. Ce régime bâtard partageait le pouvoir entre l'empereur et le sénat, non sans enchevêtrer leurs responsabilités et leurs attributions. L'inconvénient le plus grave de ce système, c'est que le principat demeurait une magistrature extraordinaire, et qu'aucune règle n'était posée pour la transmission de l'autorité impériale. Cette lacune encouragea dans son opposition une aristocratie qui n'avait cessé de regretter la constitution républicaine; et les empereurs, se sentant en butte à de perpétuels complots, en devinrent facilement soupçonneux et cruels. Plus solides, plus forts, ils n'auraient pas eu besoin de commettre tant d'abus de pouvoir. Plein de mépris et de haine pour une noblesse qui n'avait donné que trop de preuves d'incapacité, d'orgueil et de partialité, Domitien pensa que le moment était venu de mettre fin à un ordre de choses qui plaçait le prince dans une situation fautive, et qui compromettait les intérêts supérieurs de l'Etat. Il écarta résolument les sénateurs des affaires, sévit d'une manière implacable contre les conspirateurs, et concentra dans ses mains l'administration tout entière. L'aristocratie ne le lui pardonna pas. Après l'avoir fait assassiner, elle s'acharna contre sa mémoire, mais elle ne put défaire entièrement son œuvre. Quelques années plus tard l'unité administrative de l'empire s'accomplissait sans autre secousse. C'est que l'abcès avait été ouvert. L'opération avait provoqué une crise douloureuse, mais il est fort probable que sans Domitien, le monde ancien n'aurait pas connu les règnes bienfaisants de Trajan, d'Adrien et des Antonins. Martial était trop étranger à tout esprit de parti pour insulter les sénateurs pendant qu'on les humiliait et les décimait. Cette réserve est la marque de la

« candeur » que lui reconnaissait Pline le Jeune. Ce qui est significatif ici, c'est son silence même, car il nous fait comprendre que le rôle du sénat est fini.

En revanche, dans les épigrammes de Martial, l'empereur est tout et fait tout. Elles nous permettent de nous faire une idée du régime personnel inauguré par Domitien. Ce prince qu'on accuse de mollesse, mène une vie singulièrement occupée. Il guerroye sur le Rhin et sur le Danube. Il couvre Rome de constructions; son palais du Palatin fait l'émerveillement de Martial qui le voit dans toute sa splendeur; il fait encore le nôtre, bien qu'il ne soit plus qu'une ruine. Aucune partie de l'administration n'est étrangère à l'empereur. Il prend très au sérieux ses fonctions de censeur. La réforme des mœurs est un de ses soucis. Il est convaincu que si le gouvernement ne peut guère pour moraliser ses ressortissants, il a du moins les moyens d'empêcher que les petits ne souffrent des débauches des grands. Il rend plusieurs édits pour réprimer des pratiques révoltantes, et Martial ne se lasse pas de célébrer un prince qui a ramené la vertu dans Rome. On a dit que c'était pure hypocrisie de la part d'un souverain dont la vie privée ne fut rien moins qu'exemplaire. La chose n'est pas si sûre. Il y avait dans Domitien d'étranges contrastes. Il se faisait de son rôle une très haute idée, et sans doute, il distinguait en lui-même l'homme et le chef d'Etat, tout comme Martial demandait qu'on ne confondît point en ce qui le concernait l'homme et le poète. En tout cas, Martial a cru à la sincérité de l'empereur. C'est pour cela que par respect pour son caractère sacré, il a scrupuleusement éliminé du livre d'épigrammes qu'il lui a dédié ce qui aurait pu alarmer la pudeur la plus susceptible.

L'activité de Domitien se déploya aussi en faveur de la littérature. Il créa des concours poétiques, grecs et latins,

qui dans son intention devaient rivaliser avec ceux de la Grèce. S'il s'est imaginé que le patronage officiel galvaniserait une littérature où les signes de décadence n'étaient déjà que trop visibles, il s'est singulièrement trompé. Les concours qu'il a institués ont survécu de beaucoup aux lettres latines qu'ils étaient destinés à encourager. Les écrivains en tout cas ne se font pas illusion. Bien que les versificateurs soient légion, que les amis des belles-lettres soient suffisamment nombreux et généreux, que la littérature n'ait peut-être jamais tenu une place aussi considérable dans la société romaine, ils ont le sentiment très vif que la poésie se meurt, tout comme l'art oratoire.

Les épigrammes de Martial nous mettent à même de diagnostiquer une des maladies, et non pas la moins grave, dont souffre la littérature de ce temps. Il n'est pas besoin de les examiner de bien près pour constater qu'elles contiennent un nombre considérable de réminiscences et d'imitations. Catulle, Virgile, Horace, Ovide ont fourni au poète non seulement des thèmes et des idées, mais même des tours de phrase et des expressions. Et c'est sciemment et de propos délibéré que Martial se permet tant d'emprunts. La preuve qu'il ne s'en cache pas, nous est fournie par une épigramme qui évoque nécessairement le souvenir d'une pièce fameuse de Catulle; comme pour en faire ressortir la filiation, Martial y interpelle une femme qu'il appelle Catulla. On ne comprendrait pas qu'il eût si souvent enchaîné dans ses vers des bribes des grands poètes, s'il n'avait pensé procurer un plaisir de plus à ses lecteurs. Ces raffinés, élevés dans la connaissance et l'admiration des maîtres de l'âge d'or, devaient être charmés quand ils rencontraient à l'improviste sous une forme renouvelée et dans un contexte tout autre, un mot, une phrase éveillant dans leur esprit toute espèce

d'associations anciennes. C'est d'ailleurs un trait du caractère romain que le goût de ce qui est rétrospectif. Les discours, les livres multiplient les allusions aux faits du passé; les politiques invoquent sans cesse le *mos majorum*; le plaisir qu'on prend à une œuvre d'art s'accroît de toute l'illustration qu'ont eue ses premiers propriétaires. Cette tendance, en soi bien inoffensive, n'en a pas moins été très préjudiciable à la poésie. Celle-ci au lieu d'être créatrice, d'être libre et spontanée, a pris quelque chose de factice, d'étudié; elle a incliné de plus en plus du côté de l'érudition, c'est-à-dire vers ce qu'il y a de moins poétique au monde. Il faut que l'imagination soit vidée et la sensibilité très émoussée, pour qu'on arrive à se complaire dans des ornements qui tiennent du placage et de la mosaïque. La littérature épuisée semble en train de manger son propre fonds.

Quand il s'agit d'un poète en somme aussi insouciant que Martial, il peut paraître oiseux de lui demander quel était l'état moral et religieux de ses contemporains. Cependant même à ce point de vue, il ne laisse point de nous donner quelques indications précieuses. Domitien a fait de grands efforts pour remettre en honneur la religion nationale; il en a restauré les temples et les fêtes. En outre, il a entrepris de fortifier la religion proprement impériale; il sentait évidemment que le culte rendu à Rome et aux empereurs servirait de lien entre toutes les parties d'un immense empire d'ailleurs si profondément divisé par les cultes locaux. Comme enfin les progrès du christianisme étaient de nature à compromettre la réalisation de l'unité religieuse telle que la comprenait Domitien, il a dirigé contre les chrétiens une persécution qui semble avoir été à la fois très courte et très sanglante. Les épigrammes de Martial nous apprennent-elles quelque chose sur l'attitude observée à l'égard de la politique

religieuse de l'empereur par les cercles que fréquentait notre poète ?

Les noms des dieux de l'Olympe, les allusions à leurs légendes reviennent à chaque instant dans ses vers. Mais on s'aperçoit vite que la foi n'y est plus, que tout cet attirail mythologique relève avant tout de la littérature, qu'il en est de Martial évoquant les noms de Jupiter et de Vénus un peu comme de M. Anatole France quand dans ses livres les plus étrangers à la religion, il se plaît à employer une phraséologie toute biblique. Les lecteurs avaient à rencontrer les noms des divinités nationales un plaisir analogue à celui que leur procurait une habile réminiscence virgilienne. C'est qu'à ce moment l'indifférence religieuse est très répandue dans les classes dirigeantes ; l'exemple était parti de haut, s'il est vrai que Néron affichait le scepticisme le plus complet.

Martial a l'air de prendre plus au sérieux la divinité impériale qui avait apparemment des moyens efficaces de se faire redouter. C'est à propos de l'empereur qu'il a un mot profond que pourraient prendre pour épigraphe certaines théories modernes de philosophie religieuse : « Celui qui fait les dieux n'est pas l'artiste qui façonne leurs traits dans le marbre ou dans l'or ; celui-là fait les dieux qui les prie. » (VIII. 24). Il n'y en a pas moins une pointe secrète d'ironie dans les pièces où il assimile Domitien à Jupiter, et le met au dessus d'Hercule. Vu le cas qu'il fait de l'Hercule et de Jupiter, l'éloge en définitive est relativement creux. Il ne faut pas s'étonner si Martial se permet des plaisanteries qui venant de tout autre paraîtraient fort impertinentes. Je citerai comme exemple une des pièces les plus innocentes : « César, si tu réclamaux aux dieux tout ce que tu leur as donné, si tu te comportais à leur égard comme un créancier, quand même on ferait dans

l'Olympe une immense vente aux enchères, quand même on contraindrait les dieux à vendre tout ce qu'ils possèdent, le ciel ferait banqueroute, et le père des dieux transigeant avec toi pourrait à peine t'offrir $8\frac{1}{2}\%$ Il faut, Auguste, te résigner à attendre et à prendre patience; le coffre-fort de Jupiter n'a pas de quoi te rembourser. » (IX, 3). Etant donné les conditions dans lesquelles Martial écrivait ses épigrammes, un morceau semblable est instructif non pas seulement en ce qui concerne le poète, mais pour toute la société dont il interprète les sentiments.

Des chrétiens pas la moindre mention. On dirait que Martial ne s'est pas douté de la révolution religieuse qui se préparait autour de lui. Cette ignorance, de la part d'un homme très éveillé, peut paraître d'autant plus surprenante qu'il y avait des chrétiens jusque dans l'entourage immédiat de l'empereur. Il faut croire qu'à ce moment les membres des hautes classes qui avaient des sympathies chrétiennes, ne se croyaient pas pour cela tenus de changer leur vie officielle et sociale; et pour peu que les fonctions dont ils étaient revêtus leur en fissent un devoir, ils prenaient part aux cérémonies du culte païen. Quant aux chrétiens des classes inférieures, plus libres et plus fervents dans la manifestation de leur foi, ils appartenaient à un monde que Martial n'a certainement pas fréquenté.

A défaut de témoignage direct, Martial nous fait du moins sentir combien était urgente la régénération du monde antique. Dans les âmes déséquilibrées cohabitent les idées et les sentiments les plus contradictoires. On affecte de parler avec ironie des divinités officielles, et on a, à côté de cela, des besoins religieux, témoin Martial lui-même qui commence chacune de ses journées par une prière aux dieux. D'autres, comme Régulus, allient le scepticisme à la superstition la plus

grossière; ils ne croient plus à Jupiter Très Grand Très Bon, mais ils croient aux sorcières; tant il est vrai que, si la religion s'en va, c'est le vieux fonds d'animisme et de fétichisme qui remonte à la surface. La philosophie de Martial, celle du monde dans lequel il vit, se résume à savoir jouir de la vie. C'est la leçon qu'il répète sur tous les tons, et la maladie elle-même ne lui inspire pas de pensées plus sérieuses. Et pourtant c'est lui aussi qui dit dans une épigramme dirigée contre un stoïcien: « Il est facile d'accepter la mort, quand on est malheureux; celui-là a vraiment du courage qui sait supporter une vie malheureuse » (XI, 56). Le même manque de solidité affecte toute la vie morale. Martial ne ménage point l'expression de son mépris pour beaucoup de choses et pour beaucoup de gens; il malmène sans cesse les fats, les parvenus, les hypocrites, les ivrognes, les débauchés. Ce qu'il attaque mérite toujours d'être attaqué. Mais à voir en même temps son indulgence excessive pour certains de ses amis, on n'est plus si sûr qu'il en veuille au vice lui-même, et non pas simplement au vice des gens qui lui déplaisent. On voit qu'il était temps que le christianisme apportât une conception de la vie qui fût noble et sérieuse, et que, tout en délivrant l'esprit des entraves de la tradition, il vint donner à l'âme humaine plus d'assiette et de cohésion.

Mesdames et Messieurs.

Mon but était de vous donner une idée de la valeur de Martial comme observateur et comme peintre de la société de son temps. Je n'avais point l'intention de porter sur son œuvre un jugement d'ensemble. C'est pourquoi je n'ai rien dit de son mérite comme poète, de sa langue pure et ferme, de sa versification variée, souple, exempte de pédanterie, de l'adresse ingénieuse avec laquelle il sait tenir en suspens

l'attente du lecteur pour la satisfaire d'une manière imprévue par la pointe du dernier vers. Mais, je le répète, il ne s'agissait point de cela. Je serai heureux si j'ai réussi à montrer que Martial a tenu la promesse qu'il a faite à ses lecteurs : « *Hominem pagina nostra sapit.* » C'est l'homme lui-même qu'on sent dans chacune de mes pages. (X, 4).

Paul OLTRAMARE

prof. à la Faculté des Lettres.

SCIENCE ET CULTURE

Les Allemands ont un mot qui revient à tout instant sous la plume de leurs écrivains, critiques d'art ou de littérature, philosophes ou moralistes, et dont M. Sabatier, dans un de ses récents articles, remarquait combien ce mot, pourtant nécessaire, indispensable presque à la spéculation intellectuelle, est intraduisible en français. Je veux parler du terme : *Weltanschauung*. Je sais bien qu'on peut le traduire, très approximativement d'ailleurs, par « *vision ou conception du monde* », mais, dans le vocable allemand, il y a plus que l'impression plutôt passive qu'expriment ces trois mots français. Il y a un élément d'activité qui manque à notre version, il y a une notion complexe qui dépasse la simple manière dont on comprend les choses, celle de l'*attention voulue* qu'on leur prête, attention qui, on le conçoit du même coup, se traduira par l'orientation de la volonté.

Or, de *Weltanschauung*, — force m'est d'emprunter le terme, — il n'est à vrai dire, personne qui se passe. Chacun de nous a la sienne, même celui qui s'abandonne sans défense et sans remords au jeu de ses instincts et de ses passions. Celui-là, nihiliste pratique de la morale, croit à un monde où cette morale n'est qu'un fantôme engendré par la crédulité; c'est un disciple du dieu Hasard; il ne sait à quel clou accrocher la règle de sa vie, et se laisse balloter par les vagues, molles ou furieuses, d'une existence sans norme fixe, ou, pour tout dire, tout animale.

Plus digne à coup sûr est celui qui obéit à un idéal quel-

conque, pour qui il y a un Vrai, un Beau, un Bien, que sa conscience intime lui fait plutôt sentir que comprendre, qu'il se reproche de ne pouvoir atteindre, qu'il s'accuse surtout, hélas ! de trop souvent trahir.

Enfin, il y a celui qui veut savoir la raison des choses. qui, passant en revue tous les points de l'horizon, oriente sa barque vers celui où il aperçoit, ou croit apercevoir, la lumière du phare, à rentrer, en un mot, dans le rang qu'il s'assigne à lui-même, et à vivre, pour en revenir à notre point de départ, la *Weltanschauung* qu'il s'est faite de bonne foi.

Qui ne conviendra avec moi que, de ces trois types possibles, le troisième est le plus noble et le plus haut. Qu'on veuille, d'ailleurs, remarquer que je ne préconise point ici une conception particulière. Je puis avoir mes préférences ; ce n'est point le moment de les indiquer. Que le mobile soit la raison ou la foi, — peu importe à ma thèse, — pourvu que ce mobile cherché, trouvé, obéi en toute *sincérité*, plonge ses racines dans la *conviction* profonde de celui qui l'a choisi comme règle de vie. Seulement, j'observe en passant que l'homme complet réunira en lui l'homme de foi et l'homme de logique, car tout homme qui vit ce qu'il pense, au plus près de ses lumières et de sa conscience, fait, par la même, acte de foi.

Voilà pour le point de vue moral, mais le point de vue intellectuel nous ouvre encore d'autres perspectives, qui nous rapprochent de mon sujet, et à vrai dire, m'y conduisent tout droit.

Tout détail n'a de valeur que par sa place dans l'ensemble ; une brique ou une pierre, prises isolément, ne sont rien, mais dans l'édifice où l'architecte les incorpore, peuvent jouer un rôle considérable, capital peut-être. Tels, les faits qu'em-

magasine notre mémoire, à les considérer un à un, ne sont que des faits, et conservent ce caractère de brutalité qu'on leur a souvent reproché. Mais que la méthode intervienne, que le classement se fasse, et aussitôt ces faits s'éclairent d'une signification plus haute, se relient les uns aux autres comme les anneaux d'une chaîne, et plus ils s'accumulent et se coordonnent, plus cette chaîne s'allonge, si bien qu'un moment vient où, prenant un caractère d'universalité, elle revêt, du même coup, celui de la nécessité, et semble embrasser le monde. En un mot, l'observation des faits doit conduire à l'expression des *lois* qui les régissent, car qui dit loi, dit nécessité constatée ou, tout au moins, *presque* certaine.

Car il n'importe point à mon sujet que l'état toujours imparfait de nos connaissances, que l'incessante découverte de faits nouveaux nous obligent à remanier leur classement provisoire, à modifier peut-être les lois entrevues. Les lois en effet ne franchissent jamais le seuil de l'absolue certitude. elles demeurent en-deçà, dans le domaine d'une probabilité qui grandit au fur et à mesure que les faits qui s'ajoutent aux autres paraissent en confirmer la portée. Que m'importe, encore une fois ? N'est-il pas évident que, mieux j'apprendrai à classer les faits dont s'est emparée ma mémoire, et plus j'aurai de chances de leur donner leur véritable place et de peser leur valeur relative ? Ne voit-on pas, dès lors, l'intérêt capital que prend ici cette conception universelle, cette *Weltanschauung* dont je parlais tout à l'heure. N'est-elle pas, nécessairement, équivalente à l'angle visuel de notre esprit, secteur personnel de notre horizon où nous ferons rentrer, de gré ou de force, tous les éléments de nos connaissances ?

Et ne comprend-on pas, par là-même, l'importance sans

égale qu'il y a à donner à ce secteur toute l'amplitude, toute la *compréhensivité* possible, s'il m'est permis de forger un terme nouveau, mais transparent ? N'est-il pas indispensable, à tout le moins, de l'organiser, c'est-à-dire d'en faire un tout logique, et, s'il le faut, de l'élargir, pour donner plus d'espace au jeu des effets et des causes ?

Disons-le, une connaissance, pour utile et pratique qu'elle puisse être, n'acquiert toute sa valeur, ne resplendit de tout le jour possible, qu'alors qu'elle est mise à sa place dans ce que nous considérons comme l'ordre universel.

Donc, il est de notre devoir impérieux de nous faire, sur cet ordre universel, une idée d'ensemble. Si nous négligeons ce devoir, jamais nous ne posséderons de connaissances vraiment approfondies, et toujours nos acquisitions, tant mentales que d'expérience, conserveront un caractère imparfait et fragmentaire, se trouveront, si j'ose dire, suspendues entre deux nuits, entre deux néants.

C'est ici que se dessine, net et clair, le but auquel je veux atteindre. Ce qui sépare la culture de la science, c'est précisément l'importance consciente donnée par le sujet pensant à sa *Weltanschauung*.

J'ai dit, il est vrai, que chacun à la sienne, qu'il le veuille ou pas; mais il n'en est que trop qui se contentent à peu de frais, qui, adoptant un à peu près sans consistance, ne se donnent point le souci d'en préciser les lignes, et voguent, désormais, au petit bonheur, sur la mer intellectuelle. C'est ce qu'il ne faut point, vous en conviendrez avec moi; aux architectures de notre esprit, il faut une base solide; aux perspectives qui se déroulent devant notre pensée, il faut un point fixe, proche parent de celui qu'exige toute perspective graphique pour assurer la succession des plans et l'inclinaison relative des lignes.

C'est là une question de méthode, et point n'est besoin de démontrer que, sans méthode logique, il ne saurait y avoir de système, et, sans classement systématique des objets de la connaissance, il ne saurait y avoir, non seulement de culture intellectuelle, mais même de science vraiment digne de ce nom.

Mais ce n'est pas seulement de logique qu'il s'agit; il y a ici une question de hauteur, de niveau, si l'on veut. En effet, je parlais, il y a un instant, d'un point fixe : n'est-il pas évident que suivant que ce point se hausse ou s'abaisse, l'horizon qu'il embrasse se fera plus vaste ou plus étroit, et que plus il s'élèvera, plus la conception individuelle s'étendra, ou, en d'autres termes, participera du caractère d'universalité, et que, par conséquent, le classement des faits particuliers se fera, sinon plus incontestable, du moins plus admissible et plus probable ?

Plus donc le sujet pensant aura exploré les angles divers sous lesquels peuvent se présenter les données de son observation, de sa mémoire, de sa réflexion même, et plus il acquerra de force, de puissance pour leur enchaînement, bien plus, — mieux il les dominera.

Or, celui qui a fait son possible pour arriver à la diversité des points de vue, pour comprendre jusqu'à ceux qu'écarte son sens critique, pour donner ainsi à sa faculté de sympathie toute l'élasticité qu'elle comporte, celui-là mérite vraiment, mais mérite seul, le nom d'homme cultivé. Lui seul peut s'approprier, intellectuellement parlant, le vers de Térence :

Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que toute spécialisation, pour être vraiment féconde, pour garder un contact nécessaire

avec l'humanité, pour s'incorporer dignement dans le patrimoine commun de celle-ci, doit avoir pour base, pour avenue, devrais-je dire, l'étude et la contemplation des généralités ? La science, en un mot, ne doit-elle pas plonger ses racines dans une conception universelle, qui l'enveloppe et la dépasse, pour se hausser au niveau de la véritable culture ?

On devine, dès lors, quelle est la thèse que je prétends soutenir dans cette rapide esquisse.

Mon expérience personnelle remonte, malheureusement, à bien des années, car il y a plus de quarante ans que je poursuivais mes études, trop intermittentes, hélas ! trop coupées et tronçonnées par ma juvénile insouciance, amoureuse des entr'actes et des diversions, que je poursuivais, dis-je, mes études dans la vieille Académie genevoise. C'était à l'époque des Pictet de La Rive, des Amiel, des Cherbuliez, de tant d'autres dont les noms sont inscrits en lettres d'or dans nos fastes universitaires. Carl Vogt, lui-même, alors dans la pleine maturité de son talent, adonné tout entier à son enseignement, se multipliait, suffisait à la besogne de deux ou trois savants de taille ordinaire. Je ne crois pas que je jouerais ici le rôle traditionnel du *laudator temporis acti*, en osant affirmer que c'était vraiment une belle époque, mais, je puis dire, tout au moins et sans ambages, qu'elle m'a laissé une impression durable, féconde et qui — je viens d'en faire mon *meâ culpa* — eût pu être bien plus féconde encore.

Revenu dans cette ville après de longs circuits, je me suis aperçu bien vite, au contact de notre jeunesse universitaire, qu'il y a quelque chose de changé dans Genève. Hélas ! peut-être faut-il ajouter que partout le cas est le même et que je ne constatais ici qu'un phénomène universel et d'ordre tout économique.

Aujourd'hui, me paraît-il, la spécialisation précoce et, je ne crains pas de le dire, prématurée, l'emporte beaucoup. L'emporte trop sur ce domaine auquel nos aïeux avaient donné un nom superbe, profond et vrai : je veux parler des « humanités ».

Au temps lointain où j'étais jeune, il en était encore autrement : le métier, la profession à venir, j'ose l'affirmer, ne nous préoccupait guère. Futurs médecins ou futurs avocats, ingénieurs en herbe même, nous nous intéressions, avec une passion un peu puérile, peut-être, avec des outrances inséparables de notre âge, aux grandes questions littéraires et philosophiques. Nous ajournions, de notre mieux, l'époque où le souci du pain quotidien nous saisirait tout entier. Je ne crois pas, vraiment, qu'à rester en contact, le plus longtemps possible, avec les généralités, qu'à séjourner, si j'ose le dire, dans les larges avenues qui précèdent à bon droit le laboratoire ou le prétoire, je ne crois pas, dis-je, que nous ayons rien perdu.

Oh ! je sais bien ce qu'on va m'objecter : l'accumulation grandissante des matériaux à emmagasiner, les exigences de la lutte pour la vie, si âpre pour quelques-uns, le temps qui manque, que sais-je encore ? Le temps ! Ne se pourrait-il pas qu'à consacrer quelques mois de plus — non, pas même cela — qu'à dérober quelques heures au labeur proprement professionnel pour hanter les sommets de la pensée, afin d'écouter les grands écrivains qui, de ces hauteurs, montrent à nos regards des horizons plus vastes, ne se pourrait-il pas qu'à ce faire, nous gagnions du temps au lieu d'en perdre ? Sont-ils donc inutiles les moments que le soldat passe à assurer son armure et à aiguiser son glaive ? Et, lui fallût-il courir pour regagner son rang, les regrettera-t-il jamais à l'heure de la bataille ?

Car, même au point de vue restreint de la vocation choisie, est-il besoin de remarquer qu'il n'est pas de science sans méthode, et qu'à se rompre aux disciplines qui, mieux que tant d'autres, expliquent le mécanisme de cette méthode, apprennent, en d'autres termes, à raisonner avec justesse, on ne fait autre chose qu'imiter le soldat dont je viens de parler, que s'armer, si vous voulez, pour la lutte à venir ?

Mais il y a plus et mieux. Il ne s'agit pas seulement de devenir médecin, avocat, pasteur, chimiste, architecte, que sais-je ? Il s'agit avant tout, oui, avant tout, de devenir homme au large sens du mot, et homme cultivé, de se mettre à même de sortir, au besoin, des bornes étroites de la spécialité qu'on préfère, pour s'intéresser, comme l'homme de Térence, aux mille buts poursuivis par les autres hommes, d'accumuler en soi, si je puis ainsi m'exprimer, le maximum possible d'humanité totale, de discerner le Beau, de rechercher le Vrai, non seulement dans les détails, mais dans la majesté de son ensemble.

Qu'on me permette, ici, une réminiscence.

Il y a de cela quelque 25 années, je faisais partie d'un jury chargé par le Conseil d'Etat vaudois d'examiner les candidats à la chaire vacante de littérature française. Le même jour, un autre jury remplissait des fonctions analogues, aux fins de pourvoir à une vacance dans la faculté des sciences.

Selon l'usage, un banquet nous réunit tous, sous la présidence de M. Boiceau, alors chargé du portefeuille de l'Instruction publique.

Au dessert, un des membres du jury scientifique — c'était M. Lochman, aujourd'hui colonel fédéral, chef du corps du génie et du Bureau topographique, — se leva et porta un

toast aux Lettres dans des termes que je n'oublierai jamais :

« Ce n'est que dans les lettres, disait-il, qu'on apprend
« l'art de généraliser, que l'esprit se rompt et s'accoutume
« aux vues d'ensemble, qu'on s'habitue à savoir, par ins-
« tants, s'écarter de l'objet observé de près, de trop près.
« peut-être, pour l'envisager de plus loin, mais aussi de plus
« haut. »

Et l'orateur, avec une franchise et une modestie infiniment respectables, mais bien probablement un peu exagérées, déplorait ce qu'il voulait bien appeler les lacunes de son éducation, trop exclusivement scientifique, disait-il.

Est-il besoin d'ajouter que la proposition inverse de celle que soutenait M. Lochman n'est pas moins évidente que cette proposition elle-même ? Ne faut-il pas que le littérateur, que le philosophe aient quelque connaissance des faits scientifiques, qu'en un mot, pour eux aussi, la culture générale précède et accompagne, en les enrichissant, en leur donnant plus de corps, les généralités, pour hautes qu'elles soient, qui font leur nourriture habituelle ? Si les idées, au sens le plus élevé, classent et fécondent les faits, les faits ne sont-ils pas, en dernière analyse, le contrôle et la mesure des idées, parfois enclines à se vaporiser en spéculations inutiles et oiseuses, où l'imagination ferait vite perdre pied à la réalité ?

Pour les uns, comme pour les autres, il s'agit, non point tant de faire le tour des choses, entreprise impossible dans l'état actuel de nos connaissances, dont l'accumulation commande impérieusement la division du travail, mais tout au moins de se munir d'un bagage scientifique assez varié pour pouvoir s'intéresser à tout, pour pouvoir tout comprendre, pour garder leur esprit largement ouvert à tous les rayons de lumière qui tomberont sur la route à parcou-

rir. L'esprit, comme le cœur, doit connaître la sympathie, mieux encore, doit s'y exercer dans toute la mesure de ses forces. La vraie culture est le prix de l'universalité cherchée, pratiquée, croissante incessamment.

Et c'est pourquoi, à notre jeunesse studieuse, je voudrais donner un conseil. Il est un vieil adage qui exprime énergiquement les dures nécessités de l'existence: *Primum vivere, deinde philosophari*. Vivre d'abord, philosopher ensuite. Eh bien ! je serais tenté de crier à nos jeunes spécialistes, si pressés de se renfermer uniquement dans les branches auxquelles leur œil voit d'avance se balancer les fruits — j'allais dire les miches — du pain quotidien, je serais tenté de crier à ces jeunes *struggle for lifers* trop froidement pratiques: « Retournez le proverbe à votre usage. Dites: *Primum philosophari, deinde vivere*. Philosophons d'abord, « le plus et le plus longtemps possible, car notre vie « ultérieure ne saurait qu'y gagner en ampleur, en énergie « sûre d'elle-même, voire même en fructueuse activité. et. « à tout le moins en dignité et en distinction. »

Genève, mars 1900.

Alfred DUFOUR.

DE L'IMPORTANCE

DES

Monuments à Sculptures préhistoriques

Il s'agit ici d'un appel pour la conservation des monuments à sculptures préhistoriques. « Mais, qu'est-ce que ces monuments ? » demanderont bien des personnes, et même plus d'un savant. Je ne pourrais dans ces quelques pages décrire longuement les matériaux à ma disposition ; je me contenterai de présenter une simple définition. Cependant je raconterai une partie de ce que j'ai déjà entrepris pour la cause de la conservation, je rapporterai quelques correspondances avec les autorités et surtout les appréciations des savants. Vu l'indifférence générale avec laquelle on a traité le sujet jusqu'à présent, il est absolument indispensable de réunir tous ces documents. Cet ensemble fera mieux comprendre la portée de la négligence commise ; mais aussi il tracera clairement le chemin à suivre, — je veux l'espérer, — une fois pour toutes.

Il est d'autant plus indiqué de s'abstenir ici de tous les détails descriptifs, que l'Institut National Genevois s'est décidé depuis longtemps déjà à publier la monographie complète de tout ce qui reste encore en Suisse en monuments

de ce genre. Je vais m'y mettre incessamment ; ce travail sera le premier grand effort qu'une société scientifique aura entrepris pour la conservation des vestiges vénérables d'une époque reculée, et sera le bienvenu, non-seulement parmi nos compatriotes, mais parmi tous les hommes ayant à cœur ces études d'une si haute importance, qui sont aujourd'hui l'anthropologie en général, et l'archéologie préhistorique en particulier.

Sans m'arrêter à une introduction superflue, je vais droit à mon sujet. Les noms de savants et leurs paroles, que je citerai dans le cours de cet appel, suffiront à faire comprendre l'importance du sujet, mais peut-être aussi, — oserai-je l'espérer ? — à éveiller enfin l'attention des autorités pour éviter le danger de destruction que courent la plupart de ces monuments. Nous le devons non seulement à notre réputation de nation instruite et éclairée, donc pour sauver l'honneur du pays, et cela au dedans et au dehors de nos frontières, mais nous devons à nos générations futures de leur transmettre les monuments de nos ancêtres, et nous le devons d'autant plus que jusqu'à présent la science n'est pas encore parvenue à nous renseigner exactement sur la valeur de ces antiquités nationales. Mais elle fera des progrès rapides, et, plus heureux que nous, nos descendants, probablement déjà dans un temps peu éloigné, comprendront ces inscriptions, que nous avons eu le triste privilège d'admirer comme mystérieuses et incompréhensibles. Notre époque doit comprendre cette mission, non pas pour rendre service seulement et mériter la reconnaissance des générations futures, mais pour remplir un simple devoir. Et que mérite celui qui se moque de son devoir ? Chacun donnera la réponse à sa guise.

Peut-être la plus ancienne définition un peu générale de

ces monuments se trouve dans une publication sommaire à ce sujet, par le Dr F. Keller (1). Je la traduis comme suit :

« Ce qui distingue les pierres à écuellles des autres blocs erratiques, c'est d'être pourvues d'un certain nombre de cavités circulaires, creusées d'ordinaire à leur surface supérieure et mesurant de trois à quinze centimètres de diamètre et quinze à quarante-cinq millimètres de profondeur. »

Ensuite il faut citer à ce sujet la remarquable introduction d'un travail du professeur Desor (2). Ce savant distingué commence ainsi son livre :

« Là où l'histoire se tait, c'est aux pierres à parler. Cet adage ne saurait mieux s'appliquer qu'au sujet que nous nous proposons de traiter ici brièvement. Il s'agit des monuments les plus primitifs de notre sol, de quelques blocs épars, çà et là, mais qui n'en ont pas moins une histoire à raconter. Bien que peu connues comme monuments préhistoriques, ces pierres à écuellles ne sont cependant pas une nouveauté pour les amateurs d'anciens souvenirs, car elles sont souvent l'objet d'une certaine vénération de la part du peuple, qui les désigne volontiers sous quelque épithète à sensation, telle que pierres de sacrifices, autels druidiques, pierres de fées, pierres de sorcières, pierres des païens, etc.

« Il n'y a guère qu'un quart de siècle que l'on a commencé à s'enquérir, en Suisse, de leur véritable signification. Ce fut à l'occasion d'un bloc remarquable du pied du Jura vaudois, la pierre de Montlaille, près de Cossonay, qui a été décrite par feu M. Troyon, en 1849. Le savant auteur des « Habita-

(1) Dr Ferd. Keller. Helvetische Denkmäler, II. Die Zeichen- oder Schalensteine der Schweiz. Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft, Bd. XVII, Heft 3. Zurich, 1870.

(2) E. Desor. Mélanges scientifiques. Etude sur les pierres à écuellles. Paris 1879 (Pages 184-222).

tions lacustres » l'envisageait comme un autel de l'époque des palafittes, d'après une certaine analogie qu'elle lui semblait offrir avec les monuments préhistoriques de la Bretagne et de l'Angleterre, sur lesquels on remarque parfois des cavités semblables. Ces cavités lui ont valu le nom de *pierre des écuelles*, de la part des habitants de la contrée, et ce nom s'est généralisé depuis. Ce sont ces bassins ou écuelles, qui, au dire de M. de Caumont, le célèbre archéologue français, auraient imprimé à ces sortes de pierre leur signification, étant destinées à recevoir le sang des victimes qu'on y sacrifiait, et avec lequel le prêtre aspergeait la foule assemblée.

« D'autres écuelles, placées dans des cercles druidiques ou dans le voisinage des dolmens, sont supposées avoir servi de réceptacles pour l'eau que l'on employait dans les sacrifices. Enfin, il en est aussi qui se trouvent au sommet de certains rochers, et qui, d'après Caumont, pourraient avoir été employées au dépôt des offrandes. »

Toutes ces suppositions s'appliquent encore aujourd'hui à la signification de ces monuments. Seulement, comme le progrès des recherches a amené une certaine quantité de nouveaux monuments, présentant une grande variété de signes inconnus jusqu'à ce jour, à côté de ceux déjà connus, on est en droit d'étendre passablement la théorie sur leur emploi et leur importance. Il ne peut plus être question seulement de sacrifices et de lieux d'offrandes ; nous connaissons actuellement des séries de sculptures d'un caractère absolument monumental, qui exige une extension proportionnelle dans l'explication. Peu à peu on arrivera à les connaître mieux ; le tout est, pour le moment, de les conserver scrupuleusement pour la comparaison et une étude approfondie.

Au fur et à mesure que je poussais cette étude, j'instruisais

autant qu'il m'était possible, le monde qui m'entourait, les propriétaires et les autorités surtout. Quand je savais un monument en danger, je n'épargnais ni encre, ni clous de souliers. Bien des soirs, après des journées de travail pénible dans la montagne et dans les rochers, que j'aurais préféré passer en repos, s'employaient encore pour éclairer des citoyens bienveillants, même quelques magistrats, sur la question de ces monuments préhistoriques qu'ils ignoraient complètement.

Mais bientôt, surtout dans le Valais, mes découvertes furent tellement nombreuses et importantes que je me vis dans l'obligation de prendre des mesures en conséquence. Je vais en donner de suite un exemple par une lettre reproduite en entier :

Genève, le 4 novembre 1890.

Au Haut Gouvernement du Canton du Valais.

Monsieur le Président du Conseil d'Etat,

Messieurs les Conseillers.

Permettez-moi, dans l'intérêt de votre beau pays et aussi dans celui des sciences historique et archéologique d'attirer votre attention sur certains monuments des temps préhistoriques que j'ai découverts dans le Valais.

Il est impossible de vous les énumérer tous ici, mais je vous citerai particulièrement les monuments druidiques ou celtiques de Salvan, Marécotte, Grimenz, St-Jean, Vésenaux, etc. A Salvan et à Grimenz (Val d'Anniviers) j'ai trouvé des séries grandioses de sculptures préhistoriques, écuellés, rainures, croix, stries, entremêlées de sculptures triangulaires, quadrangulaires et autres, de telle sorte qu'on a le droit de se croire en présence de véritables inscriptions, mystérieuses et indéchiffrables pour le moment, mais de la

plus haute importance pour l'étude de cette époque très reculée. Les monuments de Salvan et de Grimenz sont uniques dans leur genre, l'étude approfondie avec figures étonnera les savants et leur inspirera des comparaisons avec les sculptures de cette époque dans d'autres pays.

La destruction ou la dégradation de ces monuments serait une perte irréparable et soulèverait les regrets de tout le monde. Je me permets donc de vous soumettre humblement la prière de bien vouloir faire en sorte que le pays et le monde scientifique aient la garantie que tous ces monuments des habitants préhistoriques de notre patrie resteront religieusement conservés.

A Salvan on a enlevé des parties au fameux « Rocher du Planet » et même on continue à en détacher des morceaux pour la construction, alors que partout ailleurs on trouverait suffisamment de matériel. Il faut conserver ce « Rocher » déjà célèbre aujourd'hui quoiqu'il n'y ait qu'une année que j'ai attiré l'attention sur lui.

Une partie des sculptures à Salvan est couverte par des chalets, une bonne partie a été détruite lors de la construction de la maison d'école; à Grimenz on a détruit le plus beau bloc à sculptures pour la construction de la maison d'exploitation de la mine, en ruines elle-même aujourd'hui.

Tous ces monuments seront continuellement en danger, aussi longtemps que le Haut Gouvernement n'aura pas pris toutes les précautions pour les conserver. Pour le moment je recommanderai particulièrement :

La série des sculptures préhistoriques sur le « Rocher du Planet » à Salvan, avec tout le rocher y compris, même la partie sans sculptures, pour lui conserver tout son cachet.

Les monuments du même genre à Grimenz, Val de Moiry, consistant, à commencer par la « Pirra Martera », en une

belle série de monuments les plus imposants et riches en sculptures.

Ensuite les monuments druidiques ou pierres à écuelles de St-Jean (Val de Moiry), St-Luc (Val d'Anniviers) et Marécotte, au-dessus de Salvan.

J'ai déjà fait quelques publications au sujet de mes trouvailles dans le Valais (*Journal de Genève* du 3 juillet 1889 et du 15 octobre 1890, d'où les nouvelles ont passé dans la presse suisse et étrangère). De Salvan, ainsi que des tombeaux au haut plateau de Verbier (Val de Bagnes) j'ai donné communication au Congrès anthropologique de Paris. Un certain nombre de publications à ce sujet se trouvent en préparation et sous presse.

J'espère que vous voudrez nous aider à conserver les monuments en question, surtout parce qu'ils constituent un grand attrait de plus pour le pays. Il ne faudrait pas perdre du temps, vu le danger continuel qu'ils courent.

En vous priant de vouloir bien prendre en considération la demande que je vous sou mets, j'ai l'honneur de vous présenter, Monsieur le Président et Messieurs les Conseillers, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

B. REBER.

Je n'ai jamais reçu de réponse. Mais la destruction des monuments en question continua un peu partout. Ayant à cœur de sauver au moins les plus importants, j'ai espéré rencontrer plus de succès auprès des communes. Dans ce but j'ai écrit la lettre suivante :

Genève, le 2 juillet 1891.

Monsieur le Président de la Commune de Salvan, Valais.

Monsieur,

Comme vous l'avez peut-être appris, j'ai fait à Salvan, sur le « Rocher du Planet », une découverte très importante de

sculptures préhistoriques. Ce sont plusieurs groupes de signes, datant de nos ancêtres préhistoriques et disposés sur les trois terrasses du Rocher du Planet. J'avais recommandé à tout le monde d'avoir les plus grands égards et un soin tout particulier pour ces sculptures du plus haut intérêt scientifique et je croyais pouvoir y compter, surtout en considérant la réputation universelle que ces écuelles et autres signes vont faire à Salvan, aussitôt que j'aurai fini mes publications à ce sujet ⁽¹⁾. Mais je me suis fort trompé. Je reviens de Salvan et qu'est-ce que j'ai trouvé ? A ma grande stupéfaction plusieurs tableaux, surtout les deux dans le Chemin Pavé, de suite après l'école, que j'avais encadrés de rouge, sont aujourd'hui plâtrés de ciment blanc et salis entièrement. Outre cela, il y a un groupe de sculptures triangulaires que des personnes malveillantes ont gratté avec des instruments durs et qu'ils ont regrettablement abîmées ⁽²⁾.

C'est avec le plus profond regret que je vois ce peu de

⁽¹⁾ Dans cette lettre au maire de Salvan, j'insiste particulièrement et à dessein sur « *mes découvertes* », parce qu'un certain clan haineux et malveillant se donnait beaucoup de peine pour discréditer ces sculptures. D'abord on prétendit qu'elles ne valaient rien : ensuite et lorsqu'on s'aperçut que des savants s'y intéressaient, « on les avait bien vues, mais sans que personne y fasse attention ». Mais lorsqu'on ne put plus les nier, un hôtelier raconta à des étrangers que c'était lui qui les avait découvertes, alors que jusqu'à ce moment, il les avait bien eues en grippe, ces pauvres sculptures. N'est-ce pas une conduite étonnante envers un homme qui jamais de sa vie n'a eu d'autres motifs que l'enthousiasme pour ces recherches et l'immense plaisir à l'occasion de chaque succès, qui croyait rendre un grand service à la science et qui accumulait des haines sur sa tête ?

⁽²⁾ Tout cela provient de la malveillance, et, feu César Revaz, ce citoyen regretté, m'en a clairement expliqué les causes, que je ne veux pas répéter ici, parce qu'elles sont trop étroitement liées avec les intérêts personnels et locaux, mais de très mauvais goût.

bienveillance et d'égard pour une découverte qui m'a causé le plus sensible plaisir et pour laquelle je n'ai épargné ni temps ni argent pour la faire connaître au monde scientifique. Dans ce moment s'imprime justement une monographie avec dix planches à ce sujet, et, si après cela les personnes qui s'y intéressent, et elles seront nombreuses, trouvent tout détruit ou endommagé, qu'est-ce qu'il faudra penser des gens de Salvan ?

Ce n'est pas la première lettre que j'écris dans le but de la conservation de mes découvertes dans votre endroit. J'espère que celle-ci aura plus d'effet que les précédentes ⁽¹⁾ et que vous voudrez bien prendre ma demande en considé-

(1) En effet, je me suis donné la peine d'écrire à des citoyens influents, en particulier à un conseiller municipal. D'une lettre du 17 juin 1891, à ce dernier, je citerai le passage suivant :

« J'espère bien que les habitants du village voudront mettre un peu de bonne volonté pour la conservation de toutes ces sculptures et ne jamais toucher au « Rocher du Planet », même aux endroits qui ne portent pas de sculptures, c'est le plus beau monument préhistorique qui existe en Suisse. Veuillez avoir la complaisance de me dire si votre chemin de fer est déjà commencé et s'il y a le moindre danger pour les sculptures. »

Comme je n'ai reçu de réponse ni du maire, ni du conseiller municipal, j'ai, quelque temps après, adressé à celui-ci une seconde lettre, toujours avec le même succès. Mais la réponse m'a été donnée par des faits déplorables. De plus en plus on a discrédité, maltraité et détruit ces sculptures. Je m'exprime ici avec tous les égards possibles, je ne nomme personne et je m'abstiens de raconter les faits à ma connaissance. J'espère bien qu'on ne me forcera pas à entrer dans de plus amples détails. Mais ce que je raconte ici est absolument indispensable pour faire comprendre aux autorités la difficulté qu'on peut rencontrer, en déployant le plus entier dévouement et désintéressement dans un but d'utilité publique. C'est bien désolant et décourageant et je peux, sans exagération, ajouter que ces tristes expériences m'ont profondément peiné.

ration et recommander à la première occasion de la réunion de tous les citoyens de la commune de Salvan, la conservation la plus religieuse de toutes les sculptures que j'ai découvertes chez vous. Malheureusement il ne me reste plus d'exemplaires de ma dernière brochure, mais si la chose vous intéresse, j'en ai envoyé à MM. Revaz (à l'Hôtel de l'Union) et Décaillet (à l'Hôtel des gorges du Triège). Ces citoyens mettront certainement avec empressement la brochure en question à votre disposition.

Dans l'espoir que vous voudrez faire ce qui dépend de votre autorité pour la conservation de monuments uniques dans leur genre et qui pourront contribuer à la fréquentation de votre jolie localité, j'ai l'honneur, Monsieur le Président, de vous présenter l'expression de mes sentiments très distingués.

B. REBER.

A part la spéculation brutale, l'ignorance, la mauvaise volonté et la jalousie d'industriels ou de savants, les sculptures préhistoriques ont rencontré encore des ennemis dans certains géologues entêtés, qui, sans se soucier beaucoup d'une étude approfondie, nécessaire cependant pour un jugement consciencieux, les ont de prime abord déclarées des produits de l'érosion. Cette dernière théorie a pris naissance avec le signalement des premières pierres à écuelles; à un moment donné, la discussion est même devenue assez vive, pour se calmer bientôt et disparaître ensuite très promptement. Les nombreuses découvertes et les publications de savants compétents mirent ces monuments hors de doute. Et cependant, dans une séance de l'Institut National Genevois, du 11 juin 1889, un géologue a prononcé textuellement ce qui suit :

« De toutes les pierres à écuellenes que j'ai vues, et de toutes celles qu'on a découvertes et déclarées pierres à écuellenes, il n'y en a pas une seule qui contienne des traces du travail de l'homme. Les prétendues écuellenes, cercles et rigoles ne sont autre chose que de l'érosion et s'expliquent très naturellement. Des géodes ou simples cristaux, qui se sont décomposés, ou qui sont tombés, ont laissé un trou qui par l'érosion s'est alors arrondi.

« Surtout le groupement qui est un argument pour les archéologues, n'en est pas un pour moi, au contraire. Les lignes d'écuellenes sont fort possibles par l'érosion, ainsi que les liaisons entre les écuellenes. C'est le même cas pour les dolmens, portant des écuellenes et des rainures.

« Aussi longtemps qu'on ne me montrera pas les traces de l'outil dans ces écuellenes et rigoles, je n'y admettrai pas la main de l'homme. »

Sans doute, à Genève, la question des sculptures préhistoriques n'avait jamais été soulevée et il fallait cependant, tôt ou tard, placer son opinion. J'ajouterai, de suite et avant de reproduire ma réplique, émise immédiatement en réponse à l'attaque, que ce même géologue, après avoir vu mes sculptures de Salvan, s'est lui-même très gentiment converti.

Comme les erreurs persistent, en général, bien davantage que la vérité et qu'il est même fort possible de voir, si ce n'est qu'isolement, surgir encore les mêmes idées fausses, tant de fois déjà réfutées et battues en brèche, je fais suivre ici quelques arguments qui prouveront clairement de quel côté siègent la vérité, l'équité et le bon sens, et de quel autre la prétention et l'entêtement, mêlés quelquefois de tant soit peu d'arrogance.

Donc, au commencement, soit par manie d'opposition ou

par jalousie de savants, soit qu'il y ait eu réellement erreur, la théorie de l'érosion a été en vogue contre les pierres à écuelles. C'était peut-être encore pardonnable à cette époque, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Comme la découverte des habitations lacustres, celle des pierres à sculptures a vivement impressionné, non-seulement les savants, mais notre génération tout entière. Il se peut, comme je viens de le dire, que quelques erreurs aient été commises, et que des creux déclarés artificiels ne fussent que le produit de l'érosion, il n'y a là rien d'étonnant du tout. Après la description des premiers échantillons, beaucoup de personnes qualifiées ou non, comme c'est toujours le cas, se sont empressées de signaler de ces produits. Je dois ensuite ajouter que je n'ai cependant jamais constaté personnellement le fait parmi les pierres à écuelles déclarées et reconnues comme telles par des personnes compétentes. Où se trouvent donc les exemplaires faux ? Evidemment je ne parle ici que des sculptures préhistoriques suisses et d'une partie de la France (la Savoie et le Jura français); il ne m'a pas encore été possible de vérifier les choses plus loin. Si on doit admettre qu'au commencement l'expérience et sans doute aussi le matériel de comparaison manquaient un peu, il en est autrement aujourd'hui que nous connaissons des milliers de sculptures semblables sur un très grand nombre de blocs et de rochers. Les plus grands savants s'en sont occupés et cette étude spéciale a été reconnue du plus haut intérêt scientifique. Vouloir soutenir encore la théorie de l'érosion serait tout simplement absurde et impossible.

En effet, il est facile de voir si les écuelles, circulaires ou ovales, sont arrondies et polies au fond. C'est ce qui est presque toujours le cas. L'outil employé consistait probablement en un silex ou autre caillou dur. Quelquefois on a

découvert des objets préhistoriques (outils en pierre ou en bronze) autour de ces monuments.

Le poli de l'intérieur des écuelles diffère notablement de n'importe quelle érosion naturelle. Que penser alors d'un professeur de géologie, qui nous prétend que les écuelles en question proviennent des cristaux ou géode? De quelle façon ce phénomène s'est-il produit? Est-ce que ce sont les cristaux et géodes qui se sont décomposés, ou la roche? Toutes les pierres à écuelles consistent en granit, gneiss, quartzite, serpentines ou autres roches très dures. Les minerais qu'elles contiennent sont très compacts et résistants : grenats, cristal de roche, feldspath, etc. Si quelque part un de ces cristaux vient à se détacher, il laisse l'empreinte exacte de ses facettes et angles, et cette excavation résistera sous cette forme aussi longtemps que la roche elle-même. Mais les écuelles ne présentent pas de facettes ; elles sont arrondies et polies. D'autre part, si on admet des cristaux et des géodes pour la surface, où se trouvent les écuelles, souvent au nombre de cent et plus, il faut pour être logique, en admettre pour l'intérieur du même bloc. Or, jusqu'à présent il a été impossible de constater ce phénomène. Et cependant, il n'y a rien de plus facile que de s'assurer de ce fait. Je me suis beaucoup occupé de minéralogie et de géologie, j'ai observé les produits de l'érosion sous mille formes différentes, mais jamais sous une seule qu'on ait pu confondre avec une écuelle artificielle. Il est impossible de prendre au sérieux l'affirmation que non-seulement les écuelles, quel que soit leur groupement, mais aussi les écuelles reliées par des cannelures régulières, souvent en forme géométrique différentes en largeur et en profondeur, les cercles autour des écuelles, enfin tout ce qu'on voit sur ces pierres, sur les dolmens et autres monuments mégalithiques,

soient dus au simple hasard de la nature. Quelqu'un qui la connaît, la nature, ne soutiendrait pas de pareilles choses. Mais lorsque ces camelures ou rigoles coupent à angle droit les stries glaciaires, comme c'est très souvent le cas, le rôle de ces prétendus géologues devient difficile, sans qu'ils s'en doutent, paraît-il. Ces traces sont parallèles et faciles à reconnaître. Les stries des glaciers, l'érosion par excellence, couvrent souvent de grandes surfaces de rochers. Par contre les rigoles et liaisons, c'est-à-dire toutes les sculptures préhistoriques, coupent dans tous les sens à travers ces stries glaciaires, elles ont donc été exécutées après celles-ci, et lorsque l'action des glaciers était terminée depuis longtemps.

Une seule sorte d'érosion pourrait, si l'action était arrêtée au moment voulu, donner à la rigueur un produit ressemblant plus ou moins aux écuelles artificielles. Ce sont les « moulins de glaciers ». Mais quand les écuelles sont placées sur des pentes verticales de rocher, comme j'en connais bien des exemples, l'argument tombe.

Je n'insiste pas davantage. Je sais que pour un grand nombre de personnes, cette explication ne fait que confirmer leur opinion. Si elle devait avoir le don d'en éclairer d'autres, tant mieux. Au reste je dirai : « Il n'est de pire sourds que ceux qui ne veulent pas entendre ».

Il me semble utile d'ajouter un exemple. Comme il y a des hommes superficiels qui, sans pouvoir ou vouloir étudier la question, nient tout simplement l'existence ou la possibilité des écuelles et d'autres sculptures primitives de ce genre, je me permets de les mettre en présence des beaux spécimens de Salvan, un joli coin de nature, facile à atteindre, prétexte admirable pour une courte et délicieuse excursion. Ils pourront se convaincre là qu'il n'y a plus possibilité

d'expliquer ces sculptures par l'érosion, argument très peu sérieux dès l'origine, et qui du reste n'a jamais été pris en considération par les archéologues, et encore moins par les géologues expérimentés.

Quant aux plaisants qui s'en moquent, pour lesquels ces traces mystérieuses des peuples primitifs ne présentent naturellement aucun intérêt, qui soutiennent qu'elles sont le fait de quelque berger, d'un oisif ou d'un enfant de notre époque, il suffira de leur montrer la pierre à sculptures découverte à Douvaine, dans un tombeau préhistorique de l'âge du bronze, et quelques autres, trouvées dans des stations lacustres du lac de Neuchâtel.

Pour clore le chapitre sur l'érosion, je dois ajouter que ces sculptures ont en général peu d'apparence, et que celui qui ne connaît pas leur signification pourrait bien, au premier abord, les prendre pour l'effet de la désagrégation ou un simple jeu de la nature. Mais l'observateur familier avec cette étude, lorsqu'il a enlevé sur un bloc erratique une couche séculaire de mousse et de lichen, et qu'il aperçoit de ces écuelles ou autres signes rentrant dans la même catégorie, sait bien vite qu'il se trouve, malgré la surface fruste de la pierre, en présence d'un monument laissé par nos ancêtres les plus reculés.

Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il y a toute sorte de gens qui se croient observateurs. Ainsi quelquefois des hommes d'instruction supérieure, des professeurs, des médecins, etc., s'avisent d'émettre leur opinion, sans s'inquiéter de ce qu'ils n'ont pas fait une étude spéciale de la question. Il n'y a pas toujours malveillance, mais leur appréciation, un peu prétentieuse et, surtout fausse, prononcée à la légère, peut nuire beaucoup à la cause et la faire rétrograder auprès des habitants de la campagne, déjà suffisamment indifférents.

Dans cette catégorie entre une communication qu'un honorable professeur m'a envoyée. Il s'agit d'un monument connu depuis longtemps et profondément ancré dans la tradition populaire. C'est celui sur Mont-Valère, près Sion, décrit par Keller ⁽¹⁾ et que j'ai simplement adopté dans ma série, vu qu'il avait un auteur, dont la compétence était universellement reconnue. Ces écuellenes sont hors de doute. Du reste, depuis cette époque, j'ai constaté dans le voisinage, des antiquités provenant d'habitations des plus anciennes époques ⁽²⁾. Celles-ci, même si les monuments à sculptures n'ont pas la même provenance, leur donneront cependant de la plausibilité.

La communication en question est ainsi conçue : « J'ai examiné l'un des monuments décrits par vous, c'est la Pierre Druidique de Sion. Mais je veux vous avouer ouvertement, que malgré la forme exactement ronde et le poli de ces écuellenes, j'ai l'impression qu'elles ont été produites par l'eau qui coulait de la roche surplombante. »

D'après mes mesures, cette dernière supposition n'est pas fondée. Ensuite la roche contenant ces écuellenes est du quartz blanc pur et compact, d'une dureté extraordinaire. Au surplus, cette partie forme la surface vers la crête de la colline et on se demande d'où serait venue l'eau pour couler complaisamment dans ces écuellenes, abstraction faite, que

(¹) Dr Ferd. Keller, l. c. (Zeichen- oder Schalensteine).

(²) B. Reber. Excursion archéologiques dans le Valais. Genève 1891 (p. 30 à 33). — *Bulletin de l'Institut National genevois*, tome XXXI.

B. Reber. Zusammenstellung meiner archäologischen Beobachtungen im Kanton Wallis. *Indicateur d'Antiquités suisses*. Sixième volume, p. 382 et 322.

B. Reber. Ein Instrument aus Kupfer von Tourbillon bei Sitten. *Indicateur d'antiquités suisses*, 1896, p. 34.

pour les creuser par ce moyen, telles qu'on les voit, des millions d'années ne suffiraient pas.

Quelques guides de voyageurs parlent de ces monuments, mais très sommairement et en débitant des erreurs. Je me suis donné la peine d'envoyer à ces auteurs mes publications et des rectifications. Peine inutile. Les éditions suivantes, dans plusieurs langues, persistent dans leurs phrases stéréotypiques et fausses. Et cependant ici, il n'aurait fallu qu'un tout petit peu de bonne volonté. C'est une preuve de plus que la fabrication de certains « guides de voyageurs » s'exécute loin des soucis d'une exactitude historique et scientifique.

Comme jeune enthousiaste pour nos antiquités nationales, je me suis, dans ce temps-là, passablement éloigné aujourd'hui, imaginé que tout le monde devait, à ce point de vue, tout naturellement penser comme moi. Mais la désillusion ne s'est pas fait attendre, elle est même assez complète.

En effet, tous mes efforts personnels pour la conservation des monuments à sculptures préhistoriques n'ont été couronnés que de très peu de succès ! ⁽¹⁾ Plein de découragement, je me suis décidé à publier le présent appel. Et pour justifier mon appréciation, je continue tout simplement à raconter très brièvement ce que j'ai fait dans ce but jusqu'à présent.

Comme je l'ai déjà mentionné, après chaque découverte de ces sortes de monuments, ma première pensée était toujours la recommandation la plus chaude de les conserver. Du reste, je n'ai jamais tardé à les faire connaître à leur juste valeur, en leur donnant la plus grande publicité possible. Cela est toujours de la première nécessité, et c'est

(1) Comparer la lettre de M. G. de Mortillet, p. 35 de cet opuscule. Elle parle du « succès » d'autres hommes dévoués.

le plus grand service à rendre à une cause : plus elle est connue, mieux elle est jugée. Pour rester fidèle à ce principe, je ne me suis pas contenté de la description des objets dans les revues scientifiques, mais j'ai largement utilisé la presse quotidienne. Depuis bientôt trente ans, je me suis fait un devoir patriotique de la conservation de nos antiquités en général, et non seulement des monuments à sculptures préhistoriques. Aussi je m'abstiens de répéter ici les nombreux appels à ce sujet, et je me permets de renvoyer les lecteurs aux travaux mêmes en question.

On croira peut-être qu'il n'y avait rien de plus facile que cela, et qu'il ne fallait pour ces publications qu'un peu de bonne volonté; c'est encore une erreur. Très souvent le dévouement pour une question de bien général suscite autant de haine et de jalousie qu'une affaire d'intérêt privé, et cela d'une façon d'autant plus intense que l'action sera plus méritoire. Après les jugements les plus bienveillants de la part des plus grands savants, donc non pas comme un inconnu, j'ai frappé à plusieurs portes pour publier, avec figures, les plus récentes découvertes de pierres à sculptures préhistoriques. « Pas d'argent », me répondait-on. Je me suis en attendant résigné à publier petit à petit les nouvelles trouvailles dans les revues de moindre valeur. Mais voilà tout-à-coup que le seul organe qualifié pour ces publications les refuse aussi, en me les renvoyant avec la remarque que cette revue « n'était nullement l'organe central pour les pierres à écuelles ». Il me restait encore l'étranger. Si on veut savoir comment je fus accueilli, à bras ouverts et avec enthousiasme, on n'a qu'à feuilleter les trois mémoires ⁽¹⁾ richement

⁽¹⁾ *B. Reber.* — Die vorhistorischen Sculpturen in Salvan, Kanton Wallis. Mit zwei Abbildungen und vier Tafeln. Ardiv für Anthropologie. XX. Bd., 4. Heft. Separat, 4°.

B. Reber. — Die vorhistorischen Denkmäler im Eufischthal

illustrés que j'ai publiés dans les *Archives d'anthropologie*, organe de tout premier rang de la Société d'anthropologie d'Allemagne.

Sans doute, après ces publications et les appréciations, on ne peut plus favorables, des premiers savants compétents, mes compatriotes sont nécessairement revenus de leur opposition. C'était un peu tard. Longtemps avant, les archéologues et les anthropologistes se déclaraient unanimement d'accord sur la grande valeur scientifique de ces découvertes. Ce jugement me suffisait complètement. Néanmoins, je constate avec d'autant plus de satisfaction cette heureuse tournure, que la lutte a été difficile, vu que le véritable ennemi se dérobait constamment et que dans la fumée qu'il soulevait, on ne voyait pas trop clair.

Je ne dois pas négliger d'ajouter que, vu le peu de succès que toutes mes démarches ont obtenu auprès des plus intéressés à la conservation de ces monuments, je me suis adressé aux autorités fédérales, et je vais brièvement relever les passages les plus importants de mes lettres.

Voici d'abord en entier celle que j'ai adressée à M. Ruffy, conseiller fédéral, en date du 5 octobre 1897.

Très honoré Monsieur,

.

Il s'agit de monuments préhistoriques à sculptures, qui sont de très précieux documents pour l'histoire des plus anciens habitants de la Suisse. Leur grande importance était

(Wallis). Mit sechs Abbildungen und fünf Tafeln. Archiv. f. Anthrop. XXI. Bd. Separat, 4°.

B. Reber. — Vorhistorische Sculpturenedenkmäler im Kanton Wallis. Mit 23 Abbildungen. Archiv f. Anthrop. XXVI. Bd., 1. und 2. Heft. Separat, 4°, 25 S.

déjà reconnue par nos savants comme Troyon, Desor, Dr Keller et d'autres. Mais à leur époque, on ne connaissait guère que des pierres à sculptures très simples. En suivant avec enthousiasme les traces de ces chercheurs d'un grand mérite et en travaillant énergiquement pendant plus de vingt ans, j'ai été assez heureux pour augmenter considérablement (environ d'une centaine) le nombre de ces monuments et pour en trouver de la plus haute importance. En effet, mes publications à ce sujet ont éveillé l'attention de tous les anthropologistes célèbres à l'étranger. Il faut avouer que parmi mes découvertes, il se trouve des sculptures très curieuses et compliquées, sans doute de nature à frapper particulièrement l'esprit et l'imagination. Sur leur signification, on se perd encore dans les hypothèses. Une chose est absolument sûre : leur très haute antiquité, la grande difficulté pour un peuple primitivement outillé de les produire exclusivement sur le granit et des roches quartzitiques très dures, d'où découlent leur grande importance et leur caractère monumental à cette époque reculée. Pour nous ce sont les plus anciens documents pour l'histoire suisse. Il semble donc tout naturel que tout le monde ait à cœur leur conservation. Mais on se trompe beaucoup en cela. Au contraire, les sociétés savantes, revues et musées, en Suisse, auxquels je me suis adressé ne m'ont nullement soutenu ou encouragé. Par contre la jalousie haineuse s'en est mêlée et on n'a rien négligé pour me décourager de cette étude, que je juge de la plus haute utilité et pour laquelle on me saura certainement gré, une fois le but de ces monuments un peu mieux connu. Cependant, pour les étudier et les comparer avec ceux d'autres pays, il faut les conserver et les respecter. Mais telle n'est pas non plus l'opinion des autorités cantonales et communales auxquelles je me suis adressé. Non seulement elles n'ont fait aucune démarche pour la conservation, mais

elles ne m'ont pas même répondu. Et comme par le passé, la destruction continue. Quand je parle de ces faits barbares aux congrès scientifiques, à l'étranger, tous les savants poussent un seul cri d'indignation et de stupéfaction. Aussi, de ce côté, il ne me manque pas de signes d'approbation et de célèbres sociétés savantes (toujours à l'étranger) m'ont témoigné leurs sympathies d'une façon bien encourageante. les anthropologistes du plus grand mérite me supplient de continuer mes recherches et surtout la campagne pour la conservation de ces monuments qu'on taxe d'une importance incalculable.

.
Grâce à nos hautes vallées, bien à l'écart de la grande circulation, la Suisse possède aujourd'hui encore le plus grand nombre de ces monuments, mais il serait fâcheux d'en perdre un de plus. Dans la plaine et à proximité des habitations, tous ces blocs ont disparu depuis longtemps.

Si le Haut Conseil fédéral voulait bien m'accorder son appui pour l'appel en question, afin de l'illustrer convenablement et de le répandre en grand nombre, il rendrait déjà un grand service à la question. Je me tiens volontiers à sa disposition pour des rapports détaillés et une statistique descriptive complète. C'est le plus grand moment si l'on veut sauver encore certains monuments de la plus haute valeur. Ce serait infiniment regrettable si le mouvement en faveur de ces reliques précieuses ne se produisait pas à présent, avant que ce soit trop tard.

En voulant bien prendre en considération ma demande, vous m'obligeriez infiniment et vous rendrez un véritable service à la fois à la science et à la patrie. Dans cet espoir, je vous présente, très honoré Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués.

B. REBER.

Dans la présente brochure, j'ai un peu modifié le plan de cette publication, me réservant la description et la statistique générale pour un autre livre. Quant aux propositions concernant la conservation proprement dite, il fallait d'abord attendre pour savoir si oui ou non, les autorités fédérales voulaient prendre en considération ma proposition. Dans le cas affirmatif, une entente n'aurait certainement pas tardé, vu que depuis longtemps je me trouve absolument au courant de la question. Aussi le Haut Conseil Fédéral semblait en très bonne disposition, ce qui me remplissait de joie. Je croyais enfin cette question, un véritable cauchemar qui me privait de mon repos, en bon chemin d'aboutir à un heureux résultat. Mais le tout est retombé à l'état léthargique; nous voyons et sentons le mal qui s'accomplit autour de nous, sans pouvoir bouger.

A ce sujet, M. le professeur Dr Th. Studer, de l'Université de Berne m'écrivit, en passant, dans une lettre sur une autre question : « Votre demande au point de vue des études archéologiques dans le Valais, m'a été communiquée et je l'ai vigoureusement approuvée. à ma satisfaction avec succès. »

Je suis profondément reconnaissant à l'éminent savant de la manière franche et loyale avec laquelle il a soutenu mes propositions. Mais, comme on le sait, le succès est resté bien « platonique ».

Du second savant auquel le Haut Conseil Fédéral a soumis ma proposition, M. J. Heierli, à Zurich, j'ai reçu, en date du 23 octobre 1897, la communication suivante : « Il vous intéressera d'apprendre que le Département fédéral de l'Intérieur a soumis votre demande à mon appréciation et que j'ai répondu dans un sens favorable. Naturellement, tout dépend à présent encore beaucoup de la façon dont la chose sera entreprise. »

Cela en dépend tellement, paraît-il, que rien du tout n'a pu être entrepris jusqu'à présent !

En effet, déjà quelques semaines après, le 15 novembre 1897, la question ne semblait plus, à l'autorité fédérale, « suffisamment étudiée et claire ». C'était significatif. En tout cas, les choses en sont restées là, quoique je me sois, par plusieurs lettres encore, efforcé de disposer favorablement le Haut Conseil Fédéral.

M. le Conseiller fédéral A. Lachenal m'a toujours honoré de son sympathique concours et s'est déclaré parfaitement convaincu de l'utilité de ma proposition. Je lui en suis bien reconnaissant. Espérons que tant d'efforts dans un but patriotique et scientifique ne resteront finalement pas sans trouver un écho auprès d'hommes éclairés, qui sauront encore distinguer entre dévouement et spéculation.

Voir aussi peu d'entendement sur le sol natal pour une cause de pareille importance, c'est bien décourageant. Mais j'ai tenu bon, la cause en valait la peine, et quoique je sois loin d'attendre la moindre reconnaissance, ma satisfaction personnelle me suffit amplement, et surtout j'ai agi par acquit de conscience. J'ai cru et je crois encore que nous devons à nos générations futures la conservation des monuments préhistoriques. On la doit bien davantage que celle des antiquités du moyen-âge ; celles-ci peuvent avoir un intérêt au point de vue artistique, même quelquefois historique. Mais tout cela n'ajoute que peu à la connaissance générale du développement de l'humanité, et ne peut par conséquent que très rarement être taxé de scientifique, tandis qu'avec l'étude du préhistorique, nous sommes encore sur le terrain des problèmes ; les questions les plus importantes sur les origines de la civilisation sont à résoudre. Et le problème de la première écriture, qui ne peut-être que symbolique, hié-

roglyphique, compte, et cela ne souffre aucune contradiction, parmi les questions les plus éminemment importantes et intéressantes. Mais il paraît qu'il y a encore des gens qui croient que « les pierres à écuclles n'intéressent personne ».

Il y a malheureusement du vrai dans cette dernière phrase, qu'on m'a lancée dans une lettre et c'est justement pour remédier à ce fâcheux état de choses que je me suis donné tant de peine.

N'est-il pas surprenant que, du temps qu'on ne connaissait que des sculptures préhistoriques rudimentaires, les Ferd. Keller, les Troyon, les Desor, les Quiquerez et d'autres savants suisses leur vouèrent la plus grande attention, et que, lorsque, j'ai complété l'étude et que j'ai eu la chance de trouver de véritables monuments, des documents incomparablement plus importants, le sujet ne vaut plus rien ? Mais si les savants que j'ai cités tout à l'heure n'ont pas trouvé de continuateurs chez nous, le vent a porté la semence qu'ils ont jetée, au-delà des frontières de notre petite pépinière de jalousies, et la plantation aujourd'hui robuste, en pleine croissance, portera, sans nul doute, de beaux fruits.

Depuis plusieurs années déjà, je me suis occupé de la reproduction en plâtre de ces sculptures, ce qui ne sera pas facile, et pour plusieurs raisons. Qu'on se figure d'abord comment on arrivera avec les matériaux et les outillages volumineux, des ouvriers, etc., sur des sentiers à peine praticables pour des mulets, en haut dans la vallée de Nendaz, sur le haut plateau de Verbier, (1,800-2,000 m.), sur les Hubelwängen, au-dessus de Zmutt (2,200 à 2,400 m.), dans l'alpe Cotter, sur le Col du Torrent (environ 2,500 m.) et ainsi de suite. Nulle part on ne trouve des auberges (il n'est pas question d'hôtels), pas même le nécessaire pour l'entretien, et cependant le travail de chaque endroit exigera

plusieurs jours. Le transport des empreintes, d'abord en bas, au fond de chaque vallée, et de là à une gare, souvent éloignée de 10 à 12 lieues, ne sera pas une mince besogne non plus. Mais avec un peu d'énergie on y arrivera, et ce sera un immense service à rendre à la science.

Quant à la technique, elle ne laisse plus rien à désirer. Je me suis entendu avec les artistes qui, au Village suisse (Exposition nationale de Genève en 1896) ont exécuté ces reproductions surprenantes de vieilles sculptures et de blocs taillés pour les constructions anciennes. J'ai pensé bien faire d'en nantir la direction du musée national, à Zurich, en recommandant beaucoup la reproduction au moins de quelques-uns des plus remarquables monuments. Ces empreintes sont nécessaires pour notre Musée fédéral et pour l'enseignement aux Universités. Elles formeront des objets d'échange avec les institutions similaires de l'étranger.

Nous allons, une fois pour toutes, prendre position dans la question de ces monuments à sculptures. Il est temps qu'on réfute catégoriquement toutes les attaques sournaises et haineuses, et qu'on les taxe comme elles le méritent; le présent appel doit être considéré comme un premier à compte. Il se peut que tout le monde ne comprenne pas ces allusions. Mon dossier me permettra, si on le désire, de renseigner plus clairement.

Comme on le voit, non seulement je n'ai pas rencontré beaucoup de bonne volonté, mais encore j'ai eu souvent à me défendre contre les mauvaises dispositions. Je m'abstiens de raconter comment même la haine et la jalousie personnelles de certains hommes qui, par leur instruction, devraient se trouver au-dessus de ces mesquineries, ont empêché l'œuvre de description, et par conséquent de conservation des monuments en question, parce que pour conserver, il

faut d'abord connaître. Il en ressort clairement que j'ai entrepris plutôt une lutte qu'une œuvre de paix et de science. Il est pénible de voir par là une fois de plus comment le dévouement pour une question d'utilité publique rencontre une résistance opiniâtre, surtout s'il se base à son début déjà sur quelques succès. Loin de moi de tenir compte de tout cela ici. J'ai au contraire écrit cet appel dans un langage modéré, sans personnalité, sans parti-pris. J'ai dû, il est vrai, me défendre souvent d'entrer dans des détails pesant un peu trop sur mon cœur. J'en ai éliminé tout ce qui aurait pu froisser ou vexer. Les faits que je raconte ne doivent pas être considérés comme des reproches, mais comme une constatation que jusqu'à présent on n'a pas voulu comprendre la valeur de ces monuments. Je pense avoir clairement prouvé que l'initiative privée n'arrive pas au résultat désirable. Il faut l'appui et même l'ordre des autorités. C'est une fois de plus le cas ici de se rappeler qu'il faut imposer le bien au citoyen, ce n'est que plus tard qu'il s'aperçoit de la faute qu'il aurait pu faire par sa résistance irréfléchie. Souvent, sans doute, surtout dans les cas négligés, c'est trop tard.

Il est donc bien heureux qu'à tous ces actes de grossière ignorance, de négligence ou d'autres causes encore plus méprisables, je puisse opposer le jugement d'hommes élevés de pensée et indépendants de caractère. Si cela ne détruit pas l'ignorance, au moins cela la signale au reste de l'humanité, et l'on arrivera finalement à voir clair.

Il est en effet réjouissant de lire les œuvres de célébrités comme Gabriel de Mortillet, les professeurs Capitan, E. Cartailhac (France), Sir John Evans (Angleterre), Maurice Hœrnes (Autriche), E. Harroy (Belgique), etc. La liste complète serait trop longue. On verra quelques-unes de leurs appréciations plus loin.

Allons à présent, avant tout, au plus triste chapitre de cet appel, à l'énumération d'un certain nombre de destructions. Je n'en citerai que très peu, car il est inutile de nous retourner le couteau dans la plaie. On trouvera du reste tous les détails dans mes écrits, car je tiens beaucoup, pour autant qu'une statistique de ces monuments sera encore possible, à les mentionner, même les disparus.

Il est juste de dire que, depuis des siècles, même depuis l'occupation de notre pays par les Romains, époque à laquelle les constructions monumentales sont devenues habituelles, le matériel à proximité des habitations a été naturellement le premier utilisé. Ainsi, depuis l'époque romaine à travers le moyen-âge jusqu'à nos jours, beaucoup de ces anciens monuments ont disparu dans les murs des châteaux, églises et autres édifices. Quelques-uns de ces monuments ont sans doute été extrêmement curieux, de sorte qu'aujourd'hui encore, souvent longtemps après leur destruction, les légendes qui s'y rattachaient persistent dans la mémoire du peuple. Ici je ne m'occuperai que des destructions de notre époque, et de monuments ayant été mentionnés par les archéologues.

En première ligne vient Salvan, car je considère les sculptures de cet endroit comme une des plus importantes découvertes jusqu'à ce jour. Non-seulement l'ensemble de ces inscriptions remarquables est traité avec le dédain le plus incompréhensible et le plus déplacé, mais on en a détruit plusieurs parties figurant dans mes descriptions, alors que de toutes façons tout le monde était suffisamment renseigné sur leur grande valeur. C'est un véritable vandalisme et une négligence impardonnable. Un groupe de sculptures tout entier a été enlevé pour faire place à un passage sans importance, ensuite sur la première terrasse une figure.

représentant un cavalier, a été détruite sans doute par malveillance.

Dans le petit village de Villa, val d'Evolène, la curieuse pierre de Riva est tombée sous le massacre, sans but et sans utilité.

Dans le val d'Anniviers, une belle pierre à sculptures a fait place à une construction pour l'exploitation de mines, tombée en ruine elle-même depuis longtemps. A St-Luc, on a fait sauter en mille morceaux une belle pierre à sculptures, en creusant les fondations d'un hôtel.

Au val de Bagnes, on a même à déplorer la destruction d'un assez grand nombre de blocs à sculptures très curieuses. De la Pierre Malla le souvenir est resté très vif, de la Pirra à Riva également ; la plus à regretter est une pierre avec figure humaine au-dessus de Verbier. A Curâ une figure unique dans son genre a été détruite par pur plaisir, et en même temps un grand nombre de blocs à sculptures.

Une petite pierre à sculptures de Vilette (Bagnes), décrite dans l'*Indicateur d'antiquités suisses*, Zurich, 1880, p. 1, avait disparu. Pendant plusieurs années, je me rendis sur les lieux pour la retrouver, mais sans résultat. Enfin M. Maurice Charvot, mon dévoué ami et compagnon de nombreuses excursions, l'a retrouvée dans une palissade bordant un pré. J'en ai fait l'acquisition et je l'ai expédiée à Genève.

Ces quelques exemples, choisis parmi le grand nombre se trouvant à notre connaissance, suffisent pour signaler les faits. Ajoutons aussi qu'aussitôt qu'on fait connaître de ces monuments et qu'on les abandonne sans surveillance, les étrangers comme les gens du pays s'y transportent et se croient obligés d'y gratter les initiales de leur nom, ce qui demande souvent une patience incroyable. Si on voulait employer la dixième partie de la peine qu'on se donne pour

détruire ou gâter ces antiquités, à une surveillance constante, nous n'aurions pas à déplorer la perte d'un nombre aussi considérable de monuments. Cette surveillance est nécessaire. Elle peut s'exercer sans beaucoup de peine par le Conseil municipal de chaque localité. Mais nous ne pouvons plus, sans broncher, assister encore longtemps à ce spectacle navrant de la destruction brutale et malveillante. Il faut prendre les décisions nécessaires pour la conservation de ces monuments; et c'est aux instruits, aux éclairés d'agir.

Je crois le moment venu de citer les appréciations des savants sur ces monuments. Un des plus éminents érudits, qui est mort dernièrement, était M. Gabriel de Mortillet, professeur d'anthropologie à Paris et conservateur au Musée national de St-Germain-en-Laye, considéré comme le chef de l'Ecole préhistorique actuelle. Je reproduirai de lui les jugements suivants :

« En Suisse, M. B. Reber, de Genève, vient de publier ses *Excursions archéologiques dans le Valais*. Touriste infatigable, il a visité toutes les pierres à légendes du canton, et il donne sur elles de fort intéressants détails. Il y en a de très curieuses. Après avoir précédemment démontré la fausseté des prétendus dolmens de Mont-Bayon, il cite une curieuse table soutenue par deux cales. Il s'occupe surtout des pierres avec cupules, dites pierres à bassins, recherches d'autant plus importantes que le sujet est malheureusement encore bien vague ».

(*Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 1891, p. 115.)

« Si un autre problème, celui des pierres à bassins, n'est pas complètement élucidé, ce n'est pas la faute des observateurs suisses. M. Reber, de Genève, vient sous le titre de

Sculptures préhistoriques de Salvan, canton du Valais, de grouper les observations qu'il a faites sur ce sujet dans toute cette partie de la Suisse. Il joint de bonnes figures au texte. C'est la meilleure méthode pour faire avancer les questions ».

(*Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 1892, p. 196.)

« Genève enregistre avec le plus grand soin les découvertes archéologiques qui sont faites sur son territoire et dans ses environs. Excellent exemple qui devrait être suivi partout. Nous avons à citer un travail très soigné de M. B. Reber, concernant cet inventaire (les pierres à sculptures y comprises) ».

(*Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 1892, p. 295.)

« Passant de cet inconnu à un autre inconnu, nous nous trouverons en face des pierres à écuclles. M. B. Reber qui s'est dévoué avec ardeur à leur étude, continue d'abord une investigation comme touriste; il a exploré cette année les vallées d'Evolène et de Binn, dans le Valais, et il a publié le résultat de ses précédentes recherches sous le titre de *Monuments préhistoriques dans le val d'Anniviers, Valais*. Non seulement l'auteur décrit avec soin les pierres à bassins qu'il a rencontrées et déjà signalées à Saint-Luc et à Grimentz, mais il en donne de grandes et belles figures. C'est une démonstration complète de la réalité de ces pierres comme monuments dus à l'intervention de l'homme. La démonstration est faite, mais il reste encore deux grands inconnus, l'âge de ces monuments et leur destination, leur sens. Espérons que M. Reber, par ses persévérantes recherches, arrivera à une solution complète ».

(*Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 1893, p. 28.)

* B. REBER. — *Vorhistorische Sculpturendenkmäler im Kanton Wallis* (Schweiz). Monuments avec sculptures préhistoriques, 1896, in-4, 23 fig. L'auteur de cette intéressante brochure, M. B. Reber, qui habite Genève, s'est adonné d'une manière toute spéciale à l'étude des pierres à cupules. Ces pierres en roches diverses présentent sur des surfaces plus ou moins planes de petits godets hémisphériques creusés régulièrement avec soin. On les avait appelées tout d'abord pierres à écuellen. Mais sous ce nom, on a décrit grand nombre de cavités, de formes et surtout de dimensions des plus variées, qui sont de simples excavations produites dans la pierre par les actions atmosphériques. Les godets, au contraire, sont beaucoup plus réguliers, varient dans des proportions bien plus restreintes et présentent des caractères plus ou moins nets d'un travail intentionnel. Dans quel but ce travail a-t-il été exécuté ? Nous l'ignorons encore. Raison de plus pour bien étudier ces monuments, afin de résoudre le plus tôt possible ce mystère.

M. Reber rend donc un véritable service à la science en poursuivant ses recherches. Non content de publier des notes en français et en allemand, il a offert au musée de l'Ecole d'anthropologie un bel échantillon de pierre à écuellen, provenant de la Haute-Savoie. C'est surtout dans le Valais que M. Reber poursuit ses recherches. Il présente aujourd'hui un travail d'ensemble avec nombreuses figures à l'appui. Le nombre des cupules est très variable sur chaque pierre. Il peut n'y en avoir qu'une seule, parfois elles atteignent la centaine. Tous les intermédiaires se rencontrent. Leur distribution paraît des plus irrégulières. Elles sont tantôt sur une surface horizontale, tantôt sur des surfaces inclinées et même verticales. Parfois les cupules sont entourées d'un cercle, plus rarement elles présentent un canal sinueux en forme de queue. Parfois même, d'après

M. Reber, il est des cercles qui portent une croix inscrite. L'auteur a bien voulu nous confier une de ses figures qui donne presque toutes les formes qu'on rencontre dans le Valais. En Ecosse, où il y a de fort curieuses pièces à cupules qui ont été décrites avec beaucoup de soin, les cupules complexes sont beaucoup plus abondantes. Leur constatation dans le Valais est un très intéressant rapprochement ».

*(Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie
de Paris, 1897, p. 58.)*

« La littérature ou bibliographie concernant les pierres à bassins, à écuelles ou plus exactement à cupules est déjà trop abondante pour que nous donnions la liste détaillée de tous les travaux publiés. Nous indiquerons seulement comme ayant écrit sur ce sujet en Angleterre, George Tate, pour le Northumberland; William Frazer et George Coffey, pour l'Irlande; John Stuart et J.-Y. Simpson, pour l'Ecosse.

Les Suisses ont aussi publié de nombreux et intéressants travaux sur ces pierres. Nous pouvons citer Ferdinand Keller, Vionnet, E. Desor, B. Reber. Rivett Carnac a décrit les rochers à cupules de l'Inde, Guiseppi Piotti, les pierres erratiques, également à cupules, du Piémont. En France, il s'est produit quelques travaux sur le même sujet. L'Ecole d'Anthropologie de Paris a reçu de M. Reber un fort intéressant échantillon de ces pierres à cupules, venant de la Haute-Savoie. La Revue de l'école de février 1897, page 58, a rendu compte de la dernière publication de M. Reber et reproduit une de ses figures. Enfin, dans ma *Formation de la nation française*, qui vient de paraître, à propos des écritures employées en France je résume la question des pierres à cupules ».

*(Association Française pour l'avancement des sciences.
L'intermédiaire de l'Alfas, tome II, 1897, p. 190.)*

Enfin pour connaître plus exactement son opinion au sujet de la valeur de ces monuments, je lui ai adressé une demande spéciale. Voici sa réponse :

« St-Germain-en-Laye, près Paris, le 12 août 1897.

Cher Monsieur Reber,

Vous avez parfaitement raison d'organiser une croisade en faveur de la conservation des monuments historiques et surtout préhistoriques. Ces derniers sont plus menacés que les autres, étant généralement plus simples et moins compris du grand public, *grand* comme nombre, mais malheureusement pas comme intelligence. Votre œuvre est d'autant meilleure que vous vous trouvez dans un milieu peu favorable. Un de vos compatriotes, M. le professeur Alphonse Favre avait pris en main la défense des blocs erratiques. Il en avait fait estampiller avec des plaques de bronze sur divers points du Salève, les vouant ainsi à l'immortalité. Eh bien, la plupart de ces blocs ont disparu avant leur sauveur. Je vous souhaite plus de succès, et j'espère que mon souhait se réalisera, car l'instruction se répand de jour en jour et doit produire de bon fruits, surtout quand elle est stimulée par un homme actif et éclairé comme vous.

(Signé) G. de MORTILLET. »

M. le professeur Dr J. Ranke, à Munich, sous date du 18 mai 1897 s'exprime ainsi : « C'est avec un profond regret que j'apprends la nouvelle de la menace de destruction que courent certains documents à sculptures préhistoriques et la disparition d'autres. La perte de ces monuments, ces plus anciens documents de l'histoire de l'humanité dont vous avez entrepris l'étude avec un si grand succès, serait tout à fait irréparable. Je considère donc comme un devoir de tous ceux qui ont consacré leur vie à ces études, de protester

coup de nouvelles découvertes. Mais surtout je souhaite aussi de réussir à intéresser les autorités à la conservation de ce précieux matériel, absolument unique dans son genre. Il semblerait que dans un pays comme le vôtre, où tant de vos compatriotes se sont déjà voués à l'étude préhistorique, on ne devrait pas rencontrer de pareilles difficultés. J'ose donc espérer que votre dévouement et vos démarches au point de vue de la conservation de ces monuments ne resteront pas vains.

« Je suis enchanté que mon étude sur le « Höhencultus » ⁽¹⁾ (le culte des hauteurs) vous ait pu rendre quelque service dans vos beaux travaux et puisse ainsi porter des fruits. C'est avec la plus grande impatience que nous attendons vos descriptions ultérieures de nouvelles découvertes. »

Très souvent déjà M. le Dr J. Naue dans sa Revue préhistorique a saisi l'occasion de recommander mes études sur les monuments à sculptures préhistoriques. Mais ici je dois traduire surtout une lettre qu'il m'a adressée spécialement au point de vue de la conservation des dits monuments : « Votre idée, dit ce savant, d'éditer une publication spéciale dans le but de rendre attentives à la valeur et à l'importance de vos études sur les monuments préhistoriques les autorités et la population de votre pays, sera saluée joyeusement par tous ceux qui connaissent la portée de vos découvertes. Depuis une longue série d'années, à grand'peine et en luttant avec beaucoup de difficultés, votre persévérance vous mène à faire connaître des résultats des plus surprenants de vos études sur les nombreux monuments préhistoriques de votre pays. Personnellement, je désirerais que votre appel pour la conservation de ces vénérables témoins

⁽¹⁾ *Ferd. Freiherr von Andrian*. Der Höhenkultus asiatischer und europäischer Völker. Eine ethnologische Studie, Wien 1891.

énergiquement contre une pareille barbarie. Je comprends qu'après avoir poussé aussi loin les recherches dans ce groupe d'antiquités, après avoir étudié vous-même avec autant de succès et en avoir découvert un si grand nombre, que la destruction de quelques-uns et la menace que courent d'autres de ces monuments, vous ébranle profondément et je souhaite que vos démarches pour les sauver soient couronnées du succès le plus complet. »

De plusieurs lettres de M. le baron Ferd. d'Andrian, président de la *Société d'Anthropologie* d'Autriche, j'extrais les passages suivants : « De retour du Congrès d'anthropologie de Lubeck, je ne peux pas m'empêcher de vous exprimer mes regrets que nous n'y ayons pas été favorisés par votre présence, ayant eu l'espoir de vous saluer personnellement et, en même temps, d'apprendre les nouveaux résultats de vos persistantes recherches sur les monuments à sculptures préhistoriques de la Suisse. Vos travaux qu'on ne saurait jamais assez estimer sont même au point de vue méthodique au-dessus de toute attaque. Vous avez inauguré un nouveau chapitre de l'histoire primitive de l'homme, dont on comprendra seulement la portée scientifique après une étude comparative de toutes les antiquités analogues de l'Europe. Quel dommage que vous n'ayez pas été avec nous au Musée de Kiel ! Au moyen de grandes pierres à écuelles qui s'y trouvent et qui me semblent présenter quelques ressemblances avec vos monuments suisses, vous auriez trouvé l'occasion d'y intéresser vivement les préhistoriens de l'Allemagne et du Nord, en même temps que de provoquer un élan tout nouveau dans l'étude de cette importante question. Espérons que ce vœu se réalisera l'année prochaine à Brunswick.

« Je souhaite que cet été (1897) vous favorisera de beau-

d'une grande et très ancienne époque rencontre non seulement partout dans votre patrie une attention bien méritée, mais surtout que vos efforts soient soutenus et qu'on ne néglige rien pour vous aider à conserver ces documents importants, qui semblent se trouver particulièrement nombreux en Suisse. Ces pierres monumentales avec leurs anciennes figures ou signes isolés sont incontestablement des documents, dont l'importance pour l'archéologie préhistorique, grâce à vos heureuses découvertes et à vos recherches persévérantes, ne sera plus méconnue.

« Votre œuvre mérite d'être généralement et énergiquement soutenue. Que chacun comprenne son devoir de protéger et de conserver, avec vous, ce qui reste encore de ces monuments.

« A vous je souhaite encore beaucoup de bonheur dans vos études et vos découvertes. Veuille le sort vous réserver la satisfaction de soulever toujours davantage le voile qui couvre encore ces monuments.

« Que toujours le même courage vous soutienne dans ces travaux studieux. Ce n'est que pour l'homme sérieux, qui ne pâlit pas devant les peines, que jaillira la source profondément cachée de la vérité. »

M. le Dr R. Lehmann-Nitsche, chef de la section d'anthropologie au Musée de la Plata (Argentine), a publié dans les « *Prähistorische Blätter* » de Munich une appréciation élogieuse, dont je ne reproduis ici que les principaux passages :

« M. Reber, de Genève, vient d'ajouter un nouveau chapitre à la série de ses découvertes préhistoriques en Suisse. et cela par la publication d'un mémoire dans les « *Archives d'Anthropologie* », qui contribuera à élargir le champ de nos connaissances dans le domaine si curieux des sculptures

primitives. Jusqu'à présent personne ne se doutait de l'extension de ces monuments en Suisse ; on avait bien signalé çà et là la présence de quelques pierres à écuelles, analogues à celles observées dans d'autres pays ; mais c'est à M. Reber que revient le mérite de les avoir étudiées systématiquement, d'avoir prouvé leur connexion et d'avoir mis hors de doute leur origine artificielle. Aussi longtemps qu'on ne connaissait que des cas isolés de ces monuments, on était tenté de les expliquer par des causes naturelles, comme l'érosion ; mais aujourd'hui que M. Reber a prouvé leur grande extension et les combinaisons les plus variées des sculptures, aucun doute n'est désormais permis. Très judicieusement nous voyons cet infatigable chercheur étendre le rayon de ces observations non seulement sur les sculptures, mais aussi sur le caractère du groupement des blocs, leur situation, les passages alpestres de l'antiquité pouvant avoir de la relation avec ces monuments, ensuite tous les blocs particulièrement frappants par leur grandeur ou leur forme et se trouvant dans le voisinage, même s'ils ne sont pas pourvus de sculptures, tout cela élargit l'horizon des suppositions sur ces monuments d'une façon imposante.

« Si d'un côté l'éloignement de tout courant du monde de ces hautes vallées alpestres a été favorable à la conservation de ces monuments, il était grand temps cependant de s'en occuper, car encore dans ces dernières années, on en a détruit un certain nombre parmi lesquels justement quelques-uns des plus intéressants. Il est vraiment opportun que l'Etat en prenne la protection en mains. C'est, depuis longtemps déjà, le cas pour la Hollande, la Suisse s'associera certainement à cette mesure pour conserver ces témoins de culture de la haute antiquité et pour les préserver du vandalisme de notre époque. »

M. le Dr Th. de Liebenau, archiviste cantonal de Lucerne ⁽¹⁾ écrit : « Les pierres à écuellen dont M. B. Reber a découvert un nombre particulièrement élevé dans le Valais, comptent parmi les plus anciens et les plus remarquables monuments préhistoriques de la Suisse ».

Toujours dans le but de faire le mieux possible ressortir l'importance de nos monuments préhistoriques, je me suis décidé à m'adresser aux sociétés scientifiques. Voici ma lettre à la section des Sciences Morales et Politiques, d'Histoire et d'Archéologie de l'Institut National Genevois, suivie de la réponse.

« Genève, le 14 octobre 1898.

Monsieur Henri Fazy, secrétaire général de l'Institut National Genevois.

Monsieur et très honoré Collègue,

« J'ai eu l'honneur de vous exposer, il y a déjà bien longtemps l'importance de la conservation des monuments préhistoriques, dont je m'occupe tout particulièrement depuis une longue série d'années. Pour intéresser nos autorités suisses et cantonales, d'une façon efficace, à cette œuvre, il me faudrait l'appui moral des sociétés scientifiques et c'est dans ce but que je me permets de vous rappeler notre conversation à ce sujet. Je vous prierai donc instamment de bien vouloir exposer cette demande au comité général de l'Institut National Genevois, pour obtenir son approbation et son soutien moral dans le travail compliqué et dur que j'ai entrepris pour conserver les vestiges monumentaux les plus anciens de notre cher pays. Il n'en reste plus beaucoup qui aient échappé au vandalisme et à l'ignorance, et ils

⁽¹⁾ Dr Th. von Liebenau. Zur Litteratur über die Schalensteine. (Katholische Schweizer-Blätter, 1899, p. 116).

tendent à disparaître également. Il est grand temps qu'on s'en occupe. Il faut un élan chaleureux et j'espère que, dans vos sentiments patriotiques, vous voudrez bien exprimer au nom du dit comité, votre satisfaction et quelques paroles d'encouragement.

« J'ai consacré beaucoup de temps et d'argent à l'étude des monuments en question, sans compter les peines qu'elle m'a causées. Les savants les plus célèbres du monde se sont prononcés avec enthousiasme sur le succès de ce travail considérable et je pense que mes compatriotes, qui devraient y avoir un bien plus grand intérêt, ne voudront certainement pas rester en arrière.

« En comptant sur votre bienveillant concours, veuillez agréer l'expression de ma haute considération.

B. REBER. »

« Genève, le 27 novembre 1898.

Monsieur et honoré Collègue,

J'ai communiqué à la section des Sciences Morales et Politiques, d'Histoire et d'Archéologie, la lettre que vous m'avez adressée en date du 14 octobre et la Section m'a chargé de vous féliciter du zèle et de la persévérance que vous déployez dans vos recherches archéologiques. Je suis heureux d'être l'interprète de la Section, et vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de ma considération distinguée.

Le Président de la Section :

Signé : HENRI FAZY. »

Je reproduis ici encore une démarche semblable à celle qu'on vient de lire, auprès de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, avec la réponse de son président M. E. Rivoire.

« Genève, le 7 novembre 1898.

Monsieur,

Malgré tous mes efforts que je fais depuis longtemps pour sauver les monuments à sculptures préhistoriques, toutes les années on en fait détruire, par ignorance, spéculation et même malveillance. Si on continue ainsi, d'ici à quelques années, il ne restera plus beaucoup de traces de ces vestiges anciens, extrêmement intéressants. Ils disparaîtront même avant qu'on ait eu le temps de les étudier d'une façon approfondie.

Dans un appel général, j'ai l'intention de m'adresser aux autorités, aux amis de nos antiquités nationales et à tout le monde, pour les avertir de l'importance de ces monuments et demander de les respecter et de les conserver.

Un certain nombre de savants, les plus renommés dans le monde au point de vue de l'anthropologie et de l'archéologie préhistorique, auxquels j'ai demandé l'appui moral dans cette œuvre, m'ont adressé des lettres élogieuses et soutiennent cette démarche énergiquement et de toute leur autorité. Dans le même but, je m'adresse à présent aux comités de quelques sociétés d'histoire et d'archéologie. Vous ne connaissez pas les peines que je me suis données depuis trente ans pour l'étude de ces monuments, mais vous savez que je suis arrivé à des résultats surprenants. J'espère que vous et votre comité, vous voudrez bien vous prononcer en faveur de la conservation de ces monuments et protester avec indignation contre la destruction par manque d'intérêt et ignorance.

Espérant pouvoir compter sur votre sympathie dans cette question purement de dévouement, veuillez agréer, Monsieur le président, l'assurance de ma considération très distinguée.

B. REBER. »

« Genève, le 13 novembre 1898.

Monsieur et cher Collègue,

J'ai donné lecture de votre lettre à la Société d'histoire dans sa séance du 10 courant. Votre programme est trop conforme au but qu'elle poursuit pour qu'elle n'approuve pas vos efforts en vue de la conservation des monuments anciens. Les occasions, malheureusement trop rares, où son intervention dans ce sens a pu être utile, ne l'ont jamais laissée indifférente et vous pouvez compter qu'il en sera toujours ainsi.

Veuillez agréer, Monsieur et cher collègue, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Signé : Emile RIVOIRE. »

Je pense avoir clairement démontré que tous les anthropologistes sont d'accord sur l'importance de ces monuments comme documents des époques préhistoriques, que leur conservation n'est pas seulement désirable, mais qu'elle incombe à chaque pays comme un devoir sacré, s'il ne veut pas mériter le reproche de négliger ses ressources scientifiques, et que jusqu'à présent presque rien n'a été fait, ni de la part des autorités, ni de la part des différentes sociétés pour leur conservation.

J'ajouterai ici, que partout où c'est possible, il faut conserver ces monuments sur l'emplacement même où on les découvre. Celui-ci est pour l'étude approfondie tout aussi important que le monument lui-même. Etant donné le caractère mystérieux de ces sculptures, en général peu artistiques, par contre très anciennes et certainement étroitement liées avec la contrée, les deux vont ensemble et leur valeur n'est complète que quand on a laissé un pareil monument intact à son emplacement original. Evidemment, s'il n'est pas pos-

sible de faire autrement pour les sauver de la destruction, on les transportera, après une observation très exactement prise sur place, dans des promenades publiques ou dans des musées. Ceux-ci aussi s'en sont peu souciés jusqu'à présent. Un très petit nombre en possède, et encore sont-ils relégués dans quelque coin ou recoin, on les dirait oubliés et en tout cas peu estimés. C'est que les savants qui connaissent leur valeur n'ont pas toujours le mot à dire dans les administrations (crédits, musées, etc.), tandis que les directeurs de musées préfèrent souvent d'autres spécialités, plutôt artistiques que scientifiques.

Quel serait donc le meilleur chemin à suivre pour une conservation méthodique et générale sur tout le pays ? Pour conserver, il faut d'abord connaître. Comme un bon nombre de ces monuments sont signalés dans les revues et livres, il ne manque qu'un rapport général, une statistique, mentionnant exactement le nombre, les lieux, les noms, sommairement les sculptures, l'année de la découverte, les noms des propriétaires, les points particuliers, etc.

Tous les monuments menacés de destruction ou dont l'avenir serait douteux seraient spécifiés sur une liste à part, de manière à rendre les démarches faciles et immédiates. Pour rendre encore plus facile cette entreprise, on grouperait ces monuments par commune, par canton, par vallée, etc., d'après leur nombre et leur disposition.

Pour le moment un certain nombre de monuments menacés de destruction ou absolument négligés se trouvent signalés dans mes écrits et l'œuvre pourrait commencer de suite. Pour tous les renseignements, du reste, je me tiens toujours avec plaisir, à la disposition des intéressés.

Les communes et les cantons voudront certainement, dans une certaine proportion, participer à cette œuvre

patriotique. Il suffirait probablement de rendre attentifs officiellement les gouvernements cantonaux respectifs pour qu'il soit procédé à une organisation convenable sur ce terrain.

Il est donc absolument indispensable que l'ordre parte d'un point central et autorisé, j'entends le Conseil fédéral qui nommerait un rapporteur ou remettrait la question à une commission.

Nous avons vu quel effet peuvent obtenir les démarches privées auprès des autorités cantonales et communales. Il en découle clairement que seulement d'autorité en autorité il peut se produire une plus heureuse influence et je veux espérer qu'on ne tardera pas à le reconnaître en haut lieu. Le moment d'agir est venu, si on a l'intention de sauver ces documents pour l'étude de l'histoire des peuples primitifs de la Suisse.

Dans ces hautes vallées, souvent dans des parties rocheuses et sauvages, sans chemins et éloignés d'habitations, l'étude et la recherche de ces monuments ont été très difficiles et coûteuses, les voyages ont exigé beaucoup de temps et de patience, mais le résultat a été supérieur à toute espérance. Veut-on, à présent, après tous ces sacrifices, laisser infailliblement perdre cette acquisition ? Est-ce que notre génération qui, dans son insouciance, ne semble pas toujours saisir l'importance des sujets, crevant cependant les yeux à certains observateurs et leur faisant pousser de grands cris, veut assumer encore les reproches de nos descendants, d'avoir laissé dépouiller le pays des ancêtres de tout ce qui lui aurait donné un véritable intérêt et de leur fournir le droit de nous maudire dans la tombe ?

J'ai déjà dit qu'une fois que la surveillance sera décrétée partout, les maires des communes feront respecter la loi, avec le concours des gardes-champêtres.

Les reproductions seront d'une grande utilité, au moins celles des principaux monuments. Beaucoup de ceux-ci se trouvent à des endroits inaccessibles pour la plupart des citoyens, et encore faut-il la chance de les trouver. Tandis que les reproductions exactes peuvent s'étudier commodément dans les musées ; ce sera le meilleur moyen de propagande. Il faudrait en outre en envoyer aux musées et aux écoles d'anthropologie de l'étranger ; on s'intéresse beaucoup à ce genre d'études, et ce sera là un excellent moyen d'attirer à notre pays de nouveaux amis et admirateurs.

Quoiqu'il s'agisse d'une spécialité dans les recherches préhistoriques, j'espère avoir démontré qu'elle vaut la peine qu'on s'en occupe, qu'on peut y placer son honneur, son patriotisme, et rendre service à la science et à son pays à la fois.

Plus l'époque d'observation est longue et plus elle est reculée, plus son étude présente d'intérêt pour l'anthropologie. Ceux qui font valoir surtout le moyen-âge et peut-être encore l'époque romaine, pour négliger les époques préhistoriques avec un certain dédain, en essayant même de regarder de très haut les savants qui s'en occupent, se trouvent dans une déplorable erreur. Leurs descriptions, je le répète, peuvent avoir de l'intérêt pour l'histoire des arts, des mœurs, etc., mais n'avanceront pas beaucoup les études anthropologiques. Il n'en est pas de même de l'étude du préhistorique ; chaque pas qu'on y fait est un pas en avant pour la science.

* * *

Il ne sera certainement pas superflu de connaître mes travaux ayant trait aux monuments à sculptures préhistori-

ques. Je me fais un devoir d'en joindre ici la liste pour clore cet exposé :

REBER B. — *Vorgeschichtliche Anzeichen aus der Umgebung von Solothurn*. ANTIQUA. 1883, S. 84 und 90.

— *Das Meyer'sche Denkmal bei Aarau*. ANTIQUA. Unterhaltungsblatt für Freunde der Altertumskunde, 1883, S. 92.

— *Les prétendus dolmens au Mont-Bavon en Valais*, dans LE MONDE DE LA SCIENCE ET DE L'INDUSTRIE, 1888, p. 167, avec figures.

— *Die vorgeblichen Dolmen auf dem Mont-Bavon*. Monatsrevue ANTIQUA, Spezialzeitschrift für Prähistorie, 1888.

-- *Notice sur les dolmens*. Communication faite à l'Institut National genevois, section des sciences naturelles, à la séance du 12 novembre 1888. BULLETIN DE L'INST. NAT. GEN., tome XXIX.

— *Causeries sur les monnaies gauloises*. I. Monnaies considérées comme remèdes. Avec une figure. II. Rapport entre les emblèmes et les symboles qui ornent les monnaies celtiques ou gauloises et les sculptures que l'on remarque sur certains monuments préhistoriques. BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ SUISSE DE NUMISMATIQUE, 1890, p. 258-261.

— *Notice sur un bloc erratique appelé La Plate, situé au Mont-Salève*. REVUE SAVOISIENNE, publication mensuelle de la Société Florimontane. Annecy, 1890, p. 195-198.

— *Die Einwohner der Schweiz in vorgeschichtlicher Zeit*. AUS : SAMMLUNG VON POPULÄREN VORTRÄGEN GEHALTEN IN DER TAFELRUNDE FREISINNIGER DEUTSCHSCHWEIZER IN GENÈVE. In 8°. 22 S., Genève, 1890.

— *Dernières recherches archéologiques aux environs de Genève*. Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique. Compte-rendu de la dixième session à Paris, 1889. Paris, E. Leroux, 1891, p. 621, avec 1 pl.

— *La Pierre-aux-Dames de Troinex-sous-Salève*. REVUE SAVOISIENNE etc. 1891, p. 382-385, avec 4 figures.

— *Zusammenstellung meiner archäologischen Beobachtungen im Kanton Wallis*. ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE. Zürich 1890, p. 382-385; 1891, p. 522-527.

— *Excursions archéologiques dans le Valais*. BULLETIN DE L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS, tome XXXI; 1891.

— *Vorhistorisches aus dem Wallis*. ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE. Zürich 1891, p. 565.

— *Vorhistorisches aus dem Eringerthal und den Nendaz-Alpen*. ANZ. F. SCHWEIZ. ALTERTUMSKUNDE. Zürich, 1891, p. 569.

— *Die vorhistorischen Sculpturen in Salvan, Kanton Wallis (Schweiz)*. ARCHIV FÜR ANTHROPOLOGIE. XX. Band, 4. Heft, 1891, nebst Abbild. II. Tfln.

— *Recherches archéologiques dans le territoire de l'ancien évêché de Genève*. MÉMOIRES ET DOCUMENTS DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE GENÈVE, tome XXIII.

— *Die vorhistorischen Denkmäler im Eifischthal (Wallis)*. ARCHIV FÜR ANTHROPOLOGIE. XXI. Band, 3. Heft. 1892.

— *Recherches archéologiques dans les vallées d'Evolène et de Binn en Valais*. Genève 1892.

— *Vorhistorische Monumente und Sagen aus dem Eringerthal*. ANZEIGER FÜR SCHWEIZER. ALTERTUMSKUNDE. Zürich, 1893, p. 174.

— *Vorhistorisches aus dem Binnenthal*. INDICATEUR D'ANTIQ. SUISSES. Zürich 1893, p. 179.

— *Vorhistorische Denkmäler im Bugnes-Thal (Wallis)*. Zürich, 1894, INDIC. D'ANTIQ. SUISSES, p. 354.

— *Die vorhistorischen Sculpturendenkmäler der Schweiz und speciell diejenigen des Kantons Wallis*. BERICHT ÜBER DIE II. GEMEINSAME VERSAMMLUNG DER DEUTSCHEN UND DER WIENER ANTHROPOLOGISCHEN GESELLSCHAFT IN INNSBRUCK VOM 24 BIS 28. August 1894, p. 112-117.

— *Verschwundene Schalensteine auf dem Alvier*. ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE. Zürich, 1895, p. 413.

— *Vorhistorische Anzeichen im Turtmannthal und Nachträge aus dem Wallis*. INDIC. D'ANTIQ. SUISSES, Zürich, 1895, p. 140.

— *Weiteres aus dem Bagnes-Thal*. INDIC. D'ANTIQ. SUISSES, Zürich, 1895, Nr. 4.

— *Vorhistorische Sculpturendenkmäler im Kanton Wallis (Schweiz)*. Dritter Bericht. ARCHIV FÜR ANTHROPOLOGIE. XXIV. Band, 1896, p. 91-115.

— *Ein Instrument aus Kupfer von Tourbillon bei Sitten*. ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE. Zürich, 1896, p. 34.

— *Zwei neue vorhistorische Sculpturensteine auf den Hubelwängen oberhalb Zermatt*. INDIC. D'ANTIQ. SUISSES, Zürich 1896.

— *Monuments préhistoriques et légendes de Zermatt*. LE VALAIS ROMAND, 1898, n° 51 et 52.

— *Le Val d'Illicz*, LE VALAIS ROMAND, 1898, n° 53.

— *Antiquités et légendes des environs de Leytron et de Saillon*. LE VALAIS ROMAND, 1898, n° 55 et 56.

— *Une visite au Val de Tourtemagne*. LE VALAIS ROMAND, 1898, n° 54.

— *Dans le Val de Bagnes*. LE VALAIS ROMAND, 1898, n° 63, 64 et 65.

— *Antiquités et légendes du Valais*, avec 6 figures, Genève, 1898, 8°, 67 pages.

— *Les monuments préhistoriques à Salvan, Valais*. LA PATRIE SUISSE, Genève, 1899, avec 7 figures.

En outre j'ai fait, dans le même but, les communications suivantes à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, aux séances du :

29 mars 1888. *Les tombeaux préhistoriques d'Hermance et de Douvaine.*

25 avril 1889. *Pierres à écuelles dans les environs de Genève.*

28 novembre 1889. *La station préhistorique de Salvan.*

26 janvier 1899. *Sculptures préhistoriques à Saizia, au-dessus de Bossey.*

23 février 1899. *La Pierre à Peny.*

27 avril 1899. *Les pierres à sculptures préhistoriques du Jura français.*

* * *

De même à l'Institut National Genevois, section des Sciences Naturelles, séances du :

13 novembre 1888. *Les monuments mégalithiques, particulièrement en Suisse.*

11 juin 1889. *Sur les monuments préhistoriques du Valais.*

14 novembre 1893. *Nouvelles découvertes archéologiques dans le Valais.*

A la section des Sciences Morales et Politiques, d'Histoire et d'Archéologie du même Institut, séances du :

21 février 1899. *Sur les monuments à sculptures préhistoriques en Suisse, et appel pour leur conservation.*

2 mai 1899. *Sur l'importance scientifique des monuments à sculptures préhistoriques.*

Les procès-verbaux de ces séances donnent un résumé que les intéressés pourront consulter.

B. REBER.



HYGIÈNE DES CONSTRUCTIONS MODERNES

AU POINT DE VUE

DE LA SÉCURITÉ ET DE LA SALUBRITÉ

Sous le terme d'hygiène, nous comprenons toutes les mesures qu'il est utile de prendre pour préserver les personnes qui ont affaire avec les constructions, soit pendant la période de leur exécution, soit après, alors que les bâtiments finis seront occupés d'une manière ou d'une autre.

Dans cette idée, nous avons à examiner les mesures concernant leur sécurité, puis celles ayant en vue leur santé, soit la salubrité des logements.

La sécurité est une branche de l'hygiène qui n'est pas suffisamment considérée comme telle, et cependant il semble que se garer contre un accident possible et qui peut être mortel, est une préoccupation qui devrait passer avant celle de la santé.

Examinons la question de plus près et entrons dans quelques détails.

Au début d'une construction, nous rencontrons le travail d'excavation, les fouilles. Elles ont une telle importance au point de vue de la sécurité des ouvriers, qu'il est dangereux de procéder à leur exécution, surtout si elles sont profondes, sans une étude préalable du terrain et un contrôle bien établi.

Quoi qu'il en soit, les talus des terrains meubles ne devraient jamais dépasser 45 degrés sans être dûment retenus par des appuis.

Passons aux échafaudages en élévation.

Ils se font, suivant les pays, de manières très différentes.

En pays allemands et italiens, on construit de vraies galeries extérieures en bois rond, devant rester pendant toute la période du gros œuvre, c'est une bonne garantie. Ici, à Genève, on se contente d'échafaudages partiels, faits, défaits, refaits, suivant les besoins. Ils sont très économiques, mais demandent de la part des ouvriers beaucoup de prudence et de savoir-faire, ainsi qu'une surveillance constante du patron. Malgré cela, il arrive des accidents. Nos constructeurs, qui sont parfois des anciens ouvriers, l'ont compris, alors qu'un certain nombre d'entre eux se sont associés pour instituer un surveillant commun des échafaudages.

L'entrepreneur restant responsable devant la loi, on comprend qu'il cherche à se décharger autant que possible de ce fardeau sur d'autres épaules, et l'idée de l'intervention de l'Etat se présente tout naturellement à lui.

Cette intervention a été en effet sollicitée et s'est manifestée, en 1898, dans une demande de la part des intéressés, d'une participation de l'Etat aux frais occasionnés par le surveillant commun, et qui a été accordée pour cette année 1899, sous la forme d'une subvention de 1000 francs en faveur de l'association des entrepreneurs, pour permettre à l'inspecteur privé de l'association d'exercer sa surveillance aussi sur les échafaudages des entrepreneurs ne faisant pas partie de l'association.

Pour ne pas être compromettante pour l'Etat, cette subvention ne doit être qu'un simple cadeau, une allocation sans conséquence pour l'avenir, comme cela se pratique si géné-

reusement en faveur d'autres sociétés plus ou moins d'intérêt général.

Ça n'en est pas moins un premier pas dans une voie qu'il serait dangereux de poursuivre.

Lors des débats sur cette question, notre Conseil d'Etat a formulé l'intention de créer un poste officiel adjoint à l'ingénieur hygiéniste, qui serait chargé de l'inspection des échafaudages.

A cette occasion on a voulu assimiler cette fonction à celle des inspecteurs de chemins de fer, de bateaux à vapeur, de fabriques. C'est une erreur, car ces industries sont des établissements permanents, circonscrits, tandis que celle du bâtiment est irrégulière, périodique, disséminée. Est-elle florissante, un seul fonctionnaire ne suffit pas. Y a-t-il calme plat, ce qui arrive périodiquement, le fonctionnaire devient inutile, mais la fonction reste, la situation est acquise et le titulaire n'y renoncera pas volontairement. La création du poste d'inspecteur officiel des échafaudages entraîne la responsabilité de l'Etat en cas d'accidents, et devient en même temps un oreiller de paresse et d'insouciance pour l'entrepreneur, ce que précisément il faut éviter.

Nous ne voyons de solution à cette question que dans des mesures réglementaires, tenant compte de l'expérience ainsi que des progrès modernes dans le mode de construire.

Le Département des Travaux publics s'en est préoccupé, son règlement d'application publié cette année en fait foi, et le § 12, traitant des mesures de sécurité à prendre pendant l'exécution des travaux, répond avantageusement à bien des égards.

Nous ne pouvons entrer dans l'examen de tous ces règlements, et n'en signalerons que quelques points incomplètement traités, d'autres que nous aimerions voir introduire.

Par exemple :

L'article 68 dit : que les escaliers des maisons de plus d'un étage sur rez-de-chaussée seront construits en matériaux incombustibles. Il y aurait à ajouter : et entièrement ceux des bâtiments publics, de réunion et de spectacle. Sous ce rapport, le propriétaire du Cirque a profité de cette lacune pour faire tous ses escaliers en bois. C'est très fâcheux !

Article à introduire :

Les barrières définitives des escaliers dits « suspendus », c'est-à-dire ayant un vide au milieu, doivent être construits, dans les bâtiments publics et les maisons à plusieurs étages, de façon à résister à la poussée d'une foule en cas d'incendie ou de panique.

Ce genre d'escaliers devrait être interdit dans les théâtres et les écoles, qui devraient être desservis par des escaliers à noyau plein ou évidé.

A l'article 101, il est dit : « Au fur et à mesure qu'une construction s'élève d'étage en étage, la dernière poutraison doit être suffisamment couverte pour éviter les accidents ».

Suffisamment est un terme trop vague, nous préférons dire franchement que les planchers bruts ou entre poutres seront posés à mesure que les poutraisons seront prêtes à les recevoir, qu'elles soient en bois ou en fer.

L'article 108, réservant à l'administration le droit d'inspecter en tous temps les immeubles en construction au point de vue de la sécurité des ouvriers, semble consacrer les intentions de l'Etat de créer un poste d'inspecteur, poste que nous condamnons en ce qui concerne les échafaudages.

Nouvel article à introduire :

Il y a lieu aussi d'ordonner que partout où le fer sera employé, soit en colonnes de support, soit en sommiers-porteurs, soit en poutraisons, soit comme armatures (chainages,

clefs, etc.), celui-ci soit enveloppé, baigné dans une maçonnerie de briques ou de béton au fur et à mesure de la construction ! Ceci autant pour éviter les accidents d'ouvriers, que pour retarder, sinon empêcher les dangers d'effondrement pendant ou à la suite de forts incendies ; car, comme on le sait, le fer en contact direct avec le feu à de hautes températures se dénature, se dilate considérablement, se tord et se plie quand il rencontre une résistance ou qu'il a un poids considérable à porter.

Garnier, l'architecte bien connu, dit que partout où il y a danger de feu dans les charpentes des combles, il évite le fer.

La question des démolitions n'est pas abordée par le règlement ; je ne la traite pas, parce qu'elle est très complexe et qu'il est très difficile de prescrire des règles.

. . .

Quant à la solidité de nos constructions au point de vue de l'écrasement ou de la dislocation des maçonneries, nous ne pouvons en être entièrement rassuré. Nos matériaux de construction sont de formes irrégulières, le plus souvent dépourvus d'assises ; d'autre part, nos maçons sont loin de savoir leur métier. L'épaisseur exigée des murs en pierre de Meillerie⁽¹⁾ en compense cependant la facture défectueuse.

En France (Paris), l'usage est d'employer la brique seule pour les murs intérieurs, généralement plus chargés que les murs de face, et en outre destinés à loger toutes espèces de canalisations : de fumée, de chaleur et de ventilation. C'est un mode de construction logique et très recommandable qui commence à s'établir à Genève. Le moëllon, réservé aux murs de face, trouve son complément de solidité dans son enchevêtrement avec la pierre de taille des ouvertures.

(¹) Meillerie, localité du bassin du Léman.

Maintenant, que penser de nos maisons de rapport et des transformations de façades, que nous voyons exécuter non sans une certaine inquiétude ?

On nous dira que depuis longtemps cela se fait ainsi, que ce mode de construire les immeubles à magasins a sa raison d'être dans le besoin d'étalages au grand jour, que la devanture doit primer toute autre considération, que les appuis de fer doivent prendre le moins de place possible et être dissimulés, sinon entièrement supprimés.

Cette prise de possession des rez-de-chaussée par la réclame, cet évidement de la base des immeubles, déroutent complètement nos anciennes idées d'esthétique, ainsi que nos sentiments instinctifs de la solidité. C'est surtout vers la fin de la période d'exécution que le spectateur en est frappé. Ces nombreux étages en grosse maçonnerie, posés sur le vide des rez-de-chaussée et entresols, sont loin de le rassurer, il les contemple avec stupeur et redoute de s'en approcher. Le fait est que ce genre de bâtir, bien que petit à petit il se soit fait sa place parmi nous, est loin d'être normal et logique. C'est un mode transitoire qui trouvera son dernier développement dans la façade de fer, de terre cuite, de faïence et de verre.

Déjà on en constate quelques exemples, même en Suisse. A Bâle; une maison de la rue Franche, le n° 29, réunit toutes ces conditions dans un ensemble qui ne manque pas de caractère. Cette heureuse tentative prouve que l'on peut, dans cette voie, rencontrer le succès matériel tout en créant une œuvre esthétique et logique.

Cette transformation ne se fera que lentement, mais elle se fera ; le moment arrivera où on éliminera ces charges de pierres de taille menaçant de s'effondrer sur les passants et les remplacera par des combinaisons de matériaux se prêtant à toutes les exigences modernes.

Malgré l'incombustibilité de ces éléments de construction, le danger toujours possible d'un grand incendie n'en sera cependant pas écarté; on en a constaté il n'y a pas longtemps (décembre 1898), un exemple terrible : la destruction complète par le feu d'une de ces maisons à vingt étages de la ville de New-York, malgré la construction en briques, fer et béton, de ses murs, cloisons et planchers.

L'incendie des boiseries intérieures et des ameublements, à lui seul, bien plus encore lorsqu'elle renferme des marchandises combustibles, produit une chaleur telle que les armatures de fer ne résistent pas.

Il y a par conséquent, dans chaque édifice, à prévoir et à appliquer les mesures nécessaires en vue de la protection des éléments qui la constituent, et notamment à isoler les pièces de construction qui sont le plus exposées au feu.

Sont-elles en bois ! il y a lieu de les recouvrir d'une gypserie bien adhérente (littelage gypsé), qui résiste longtemps et ne fuse pas au feu comme les enduits à la chaux.

Sont-elles en fer ! qu'elles soient traitées d'après le système Hennebique, qui les noie dans le béton, système que nous recommandons chaudement, en le complétant par des enduits épais au gypse.

Comment conclure en face de toutes ces difficultés ? Bien des questions peuvent être résolues par des règlements. Ceux qui ont été édictés par l'Etat devraient être plus répandus et gratuitement, afin que chacun puisse s'en rendre compte et se faire une opinion.

Nous pensons qu'il n'y a pas lieu de les considérer comme définitifs, car sous certains rapports, ils amènent insensiblement les constructeurs à se soumettre à une quasi-tutelle de l'Etat, tandis que d'autre part, ils doivent rester responsables de leurs entreprises devant la loi.

L'idée de restreindre la liberté du constructeur n'est pas nouvelle. Le moyen-âge, avec ses corporations, avait ses exigences (chefs-d'œuvre, diplômes). Le temps présent tend à y revenir avec ses syndicats ouvriers et de patrons. Espérons que ce recul n'aura pas lieu, et demandons à nos édiles ainsi qu'aux hommes de l'art de prendre plus sérieusement en considération, dans le choix des entrepreneurs de travaux, non seulement leur capacité morale et financière, mais aussi et surtout leurs qualités pratiques de techniciens. Chacun leur en saura gré, et nous aurons moins besoin d'inspecteurs officiels.

Après avoir considéré l'hygiène du bâtiment au point de vue de la sécurité, nous allons examiner l'autre face de la question, la santé — la salubrité.

Nos demeures doivent être distribuées de telle façon que chacun de ses habitants puisse jouir, dans le local qui lui est réservé, d'un quantum nécessaire d'espace, de jour et d'air auquel il a droit.

Les nouveaux règlements sous ce rapport entrent dans bien des détails, mais l'article 75 est si vague, si élastique, qu'il sera facilement éludé, et qu'on continuera à loger les domestiques ainsi que les enfants dans les alcôves donnant sur des cages d'escaliers ou couloirs obscurs.

Nous ne pouvons guère traiter cette question à fond, elle est du ressort de l'architecte, et du client honnête et bienveillant. Espérons que l'administration, d'autre part, voudra bien préciser l'article précité.

Passons maintenant à la construction au point de vue du matériel à employer.

Nos murs extérieurs doivent être capables de nous isoler, soit de l'humidité, soit des changements de température.

Un grand avant-toit sera toujours avantageux sous ce rapport.

L'humidité tend d'autre part à pénétrer, à s'infiltrer dans les murs par le contact des fondations avec le sol.

Les terrains de gros sable ou de gravier seuls sont une garantie contre cette invasion, tandis que les autres terrains et même le roc, suivant sa nature et l'inclinaison de ses bancs, peuvent être sujets à caution.

Le meilleur moyen d'isoler un bâtiment des influences du sol est d'établir un contremur extérieur à une distance et une profondeur permettant la pose d'un drain ou l'établissement d'un canal collecteur en communication avec l'égout le plus profond.

Généralement on croit avoir très bien fait en revêtant le bas des façades d'un socle de pierres de taille, dont les différents morceaux se relient avec la maçonnerie derrière. C'est une erreur ! Ce socle n'isolera complètement de l'humidité du sol que si une de ses assises, en roche imperméable, fait toute épaisseur de mur et que si ses joints verticaux sont bien cimentés.

Un moyen simple éprouvé et peu coûteux, qui remplace l'assise de roche avec avantage, est d'étendre une matière isolante sur les murs arrêtés (horizontalement) francs un peu au-dessus du sol, mais encore en contrebas de la première poutraison, qu'elle soit en bois ou en fer ; par exemple : une couche de un centimètre d'asphalte sans mélange de gravier, ou de la toile bitumée (qui est livrée par le commerce) ; après quoi on continue la maçonnerie.

Pour les édifices publics, notamment les musées et bibliothèques, on emploiera de préférence des feuilles de plomb.

L'humidité nous vient enfin des vapeurs d'eau se dégageant dans nos chambres par nous même ou autrement, et

sous ce rapport la tradition va souvent à fin contraire de l'hygiène.

Les médecins et chirurgiens le savent bien quand pour leurs malades et leurs blessés, ils réclament le système de baraquement de préférence à la maison de pierre.

Ce n'est pas que nous condamnons cette dernière pour faire retour à l'état primitif, nous demandons seulement à nous rapprocher le plus possible de bonnes conditions hygiéniques, tout en nous servant de matériaux susceptibles de satisfaire nos goûts artistiques ou de luxe.

Comment nous préserver de l'humidité ? est la première question.

Les mortiers employés dans la maçonnerie, surtout ceux à chaux hydraulique, renferment à l'état frais un excédant considérable d'eau. Un an ne suffit pas pour en accomplir l'évaporation, même pour des murs de cinquante centimètres d'épaisseur il faut au moins trois ans. En outre les enduits au mortier extérieurs et intérieurs devraient être retardés autant que possible.

Peu de personnes prennent ces précautions, le propriétaire languit de jouir de son immeuble, au risque d'en pâtir lui-même ou d'en faire pâtir ses locataires. L'article 66 s'en remet à l'autorité, qui décide. C'est ouvrir la porte à l'arbitraire.

L'humidité nous vient en temps de pluie par les murs extérieurs, il est donc important que ceux-ci soient spécialement bien armés pour nous en garantir.

Le premier enduit extérieur doit être fait si possible au mortier de ciment. Le second enduit ou plâtrissage fin conservera sa surface unie et ne sera pas agrémenté de ces jolis rustics qui ne font que retenir et absorber l'eau de pluie, à moins qu'il ne soit appliqué par dessus ce travail parfaitement sec, une peinture silicatée ou à l'huile.

venant se condenser contre les surfaces refroidies des murs.

Le fait de cette condensation tient souvent à la construction défectueuse du mur, plus encore à la négligence, si ce n'est à l'ignorance des habitants, concernant une des conditions élémentaire de l'hygiène : l'aération. Ouvrez fréquemment vos fenêtres, même par le froid et vous éviterez cet inconvénient ; vos murs resteront secs, vos papiers peints ne se décolleront pas.

.

La seconde condition que doivent remplir les murs extérieurs est de contribuer à garantir nos habitations contre les changements de température.

La physique nous enseigne, et l'expérience le prouve, que plus la matière est lourde relativement à son volume, meilleure elle est conductrice de la chaleur et plus elle est capable d'en absorber. Cela veut dire, dans la pratique du bâtiment, que nous devons éviter de nous servir de matériaux lourds et de donner la préférence à ceux qui, combinés ou non, contiennent le plus d'espaces vides sans être poreux.

Il résulte de ce fait que les murs et cloisons les plus légères offrent sous ce rapport les meilleures garanties. N'était la trop grande combustibilité du bois, nous aurions tout avantage à nous en servir exclusivement, tout au moins devons-nous nous rapprocher le plus possible de ce type excellent dans le choix des matériaux de maçonnerie.

Des deux parties qui constituent un mur, le mortier servant de remplissage, de matelas, de lien entre les pierres, est celle qui est la moins compacte, la moins lourde, la moins conductrice de la chaleur. Il y a donc lieu au

point de vue de l'hygiène, à ne pas la ménager, ce qui n'aura pas l'approbation de l'entrepreneur. Les moëllons et les pierres de taille qui composent l'autre partie du mur doivent aussi réaliser les qualités isolantes que nous recherchons.

La grosseur des pierres sera proportionnée à l'épaisseur du mur, en sorte qu'aucune d'elles ne le traversera de part en part.

Le petit moëllon est préférable au grand.

Tout vide ménagé à l'intérieur du mur (réserve faite de la question de solidité) est plutôt avantageux, car il en diminue la densité.

Ce principe développé pratiquement est à la base du système du dédoublement des murs que nous recommandons très chaudement.

Il peut s'exécuter par part égales ou inégales. Dans ce dernier cas, la partie la moins épaisse du mur peut être extérieure, en parement simple ou de luxe, ou intérieure comme doublage pouvant être réduit à une légère cloison en briques montée de champ à deux ou trois centimètres du mur principal. Ce travail peut même se faire très facilement après coup dans de vieux bâtiments mal construits sous ce rapport.

En général plus le mur emprisonne d'air, moins il sera sujet aux variations de la température, tout comme nos vêtements de laine et de fourrure.

Si l'on tient compte de cette règle dans le choix des matériaux de pierres, nous arrivons à les classer dans un ordre inverse à l'usage reçu.

Celui qui remplit le mieux les conditions voulues est le tuf calcaire sonnante au marteau, ainsi que toutes les pierres de même structure. Bien que criblé d'espaces vides, il ne

pompe ni ne laisse passer l'eau. Livré au constructeur en assises régulières facilement obtenues à la scie, il devient très dur et sèche vite. Nous citerons ensuite la brique, bien cuite, puis les moëllons artificiels, en bétons de différentes compositions. Viennent ensuite les molasses peu argileuses, les calcaires légers blancs et grenus. Enfin les calcaires durs et autres roches semblables à celles qui nous viennent de Meillerie.

Hâtons-nous de dire que les moëllons de cette dernière provenance sont très bon marché, mais leur structure irrégulière entraîne à des épaisseurs de murs relativement considérables, et leur dureté est telle, qu'ils ne se laissent pas tailler au ciseau.

Malgré ces défauts ils continuent à être le matériel à la mode.

Pour parer aux inconvénients dont il est la conséquence au point de vue hygiénique, nous indiquerons quelques moyens éprouvés :

Si la dépense importe peu, faites boiser les murs de vos chambres, c'est joli et chaud, non seulement à l'œil, mais en réalité.

Faut-il en tenir compte, cette boiserie peut être remplacée : par une paroi en planche littelée et gypsée, ou par un briquetage de champ, comme nous le disions plus haut ; par des tentures en étoffe non collées sur les murs ; par des châssis recouverts de toile avec papiers peints collés dessus.

Tous ces moyens sont bons par la qualité isolante de la matière employée et par le fait qu'ils emprisonnent une couche d'air.

Jusqu'ici nous avons eu en vue les murs extérieurs, qui sont exposés aux intempéries, ainsi que ceux qui entourent les cours ouvertes et ceux des cages d'escaliers.

Le choix des matériaux pour les autres murs intérieurs ou murs de refend a moins d'importance.

Lorsque les séparations entre les différentes pièces d'un logement sont en gros murs, il y a avantage à les faire en briques. Ce matériel est isolant et très commode sous d'autres rapports ; les murs peuvent être exécutés moins épais tout en conservant autant de solidité ; le minimum d'épaisseur est de 0^m10. Veut-on séparer deux pièces contiguës dont l'une n'est pas chauffable, le double galandage est de rigueur. La cloison de bois gypsée des deux côtés, comme elle se fait en France et dans le Nord, est préférable au galandage simple, mais ce dernier, en briques de champ, l'emporte pour le bon marché.

Maintenant que nous avons passé en revue les parties verticales d'une maison d'habitation, examinons les séparations entre les étages.

Elles se font en bois, en pierre, en fer, ou bien sont combinées de ces divers matériaux.

Ici, comme pour les parties verticales, nous appliquons le principe que plus ces séparations emprisonnent d'air, meilleures elles sont, hygiéniquement parlant. A ces conditions, il faut tenir compte de la rigidité, ainsi que de la propriété d'absorber le son, c'est-à-dire d'empêcher qu'on s'entende d'un étage à l'autre.

L'idéal du genre serait deux séparations (poutraison) distinctes, superposées à une faible distance, l'une pour le plancher ou sol de l'étage, l'autre pour le plafond en dessous, surtout si celui-ci doit recevoir des peintures ; l'une en poutraison de fer ou de bois supportant les parquets, l'autre en béton armé Hennebique, en voûtes légères ou poutraisons de bois lambrissées ou gypsées. Ces manières de construire n'ont qu'un seul défaut, qui est d'être très coûteuses ; nous les recommandons cependant vivement.

A l'ordinaire, on procède plus simplement et trop économiquement à notre avis : Le rez-de-chaussée doit être plus soigneusement établi que celui des autres étages, car il s'agit de l'isoler du sous-sol. La voûte ou la poutraison de fer garnie de maçonnerie, le béton armé, sont de bons moyens, à la condition de n'être pas en contact direct avec les planchers. Pour les étages supérieurs, on se contente de la simple poutraison littelée et gypsée par dessous, planchée par dessus ou entre les poutres, ce qui vaut mieux. Cette partie de nos constructions est peu soignée en général ; elle demande à être réformée, et nous ne pouvons recommander mieux que l'emploi des planches de gypse et roseaux appliquées à sec, ainsi que les corniches en staff ⁽¹⁾, qui ont un immense avantage sur le travail fait au gypse frais, en ce qu'on évite l'absorption d'une quantité considérable d'eau, très longue à sécher, condition ordinaire de tous nos immeubles locatifs et autres, actuellement.

La partie supérieure de la poutraison, le sol des appartements, s'exécute de manières très diverses.

Dans nos pays, le dallage n'est en faveur que pour les vestibules, les vérandas et autres locaux accessoires ; nous donnons la préférence aux mosaïques, qui, à l'œil et au toucher, sont moins froids que les marbres.

Le sol des pièces habitées est fait par contre en planchers ou parquets. Il faut choisir les bois tendres et légers pour les chambres à coucher, le sapin, le pitch-pin, le mélèze, l'érable, etc., et réserver les bois durs pour les pièces occupées de jour. La pose des planchers et parquets demande des soins spéciaux, et leur entretien des précautions qu'il est utile de mentionner. Cette pose se fait sur un cimentage solide à bain d'asphalte, ou sur un lattis ou lambour-

(1) Toile grossière revêtue d'un enduit de plâtre.

dage bien nivelé à une petite distance du faux-plancher ou des poutres, puis soigneusement garni, non avec des débris tamisés de démolitions (marain), remplis de microbes qui ne demandent pour se développer qu'un de ces écurages à grande eau encore usités, mais avec du sable pur, de la poussière de coke ou de scories, de la laine de bois, mieux encore avec du mortier bien conditionné et bien engagé partout, afin de ne laisser aucun espace libre permettant l'établissement de colonies de souris, ce qui arrive souvent quand le garnissage n'offre pas de résistance à leur passage; heureux encore quand elles ne choisissent pas ces recoins comme lieux de sépulture.

Au-dessus de l'étage supérieur se trouve la toiture, élément d'une grande importance pour la salubrité et l'agrément de nos maisons.

Qu'il soit destiné à être habité ou non, il doit être traité suivant les mêmes principes que les autres étages, sinon mieux. Les pentes de la toiture plus exposées aux intempéries et aux variations de température que les façades, doivent être parfaitement bien armées pour y résister. Sauf cas d'économie forcée, ces pentes seront planchéiées avec planches rainées arrêtées sur les chevrons. Un gypse par dessous, surtout des planches de gypse comme celles mentionnées plus haut, et si l'on veut mieux faire, avec un garnissage de mousse sèche, de laine de scories ou de bois entre deux, ne laisse rien à désirer.

Il en est de même de la dernière poutraison au-dessus de l'étage supérieur. La couverture est nécessaire pour la préservation des habitants contre les intempéries. Faire écouler les eaux aussi promptement que possible est son but. A cet effet, on a reconnu que plus les matériaux employés sont grands en surface et faibles en épaisseur, mieux ils rempliront ce but.

Il est de bonne construction de les faire se recouvrir au moins une fois, que ce soient des dalles, des tuiles, des ardoises ou des écailles de bois ou de métal. Avec un matériel relativement épais, pour obtenir un bon résultat, on sera obligé à une pente correspondante et d'autant plus forte.

De nos jours les tuiles façonnées sont très goûtées, mais elles ne vaudront jamais la tuile ordinaire, mince et de bonne qualité, qui dure très longtemps, qui, à égalité de poids, est plus épaisse que l'ardoise, et aussi meilleur marché.

N'étaient les règlements de police qui l'interdisent pour d'autres raisons, la couverture de tavillons, même de chaume, remplirait mieux les conditions exigées par l'hygiène. Il en est de même des feutres et toiles bitumées ou asphaltées, qui donnent une excellente couverture, même en cas d'incendie. Les couvertures en métal et en ciment ligné peuvent être rangées dans cette même catégorie.

Antony KRAFFT, architecte.



DISCOURS

DE

M. le professeur Eugène Ritter, président de l'Institut genevois
à la séance annuelle du 26 mars 1901

MESSIEURS,

Nous sommes entrés enfin dans le XX^e siècle, qui depuis quelques années était à l'horizon, et qui préoccupait nos imaginations. J'ai eu des amis, des parents âgés, qui m'ont confié leur désir d'atteindre au moment où nous sommes, de traverser vivants cette nuit du 31 décembre 1900 où un nouveau siècle a commencé, et de jeter un regard sur les premiers jours de celui-ci. Ils sont morts avant ce moment dont la prévision les attirait et les fascinait; et nous, qui leur survivons pour un peu de temps, nous nous sommes dit : « Eh bien ! nous y voilà, dans ce fameux XX^e siècle. Est-ce qu'il y a autour de nous quelque chose qui réponde à l'espèce de solennité chronologique de cette entrée dans un siècle nouveau ? ».

Nous voulions un coup de théâtre : il est venu. Ce sont les Parques, malheureusement, que nous avons vu arriver. Elles ont opéré un notable changement de décor dans le plus grand empire du monde. La reine d'Angleterre est morte. Elle était née dans le temps lointain où Napoléon souffrait à Sainte-Hélène; depuis deux âges d'homme, l'Europe la voyait sur son trône; et nous, chers contemporains, dont

les cheveux ont grisonné, dont les souvenirs politiques remontent à plus de cinquante ans, nous qui l'avions vue toujours à sa place, imperturbable en face de notre Continent agité, en la voyant à son tour, comme les anciens rois, « prendre le chemin de toute la terre », nous nous sommes inclinés devant la Destinée, qui a paru se prêter complaisamment à nos désirs frivoles : elle a bien fait les choses ; elle a donné un fier coup de faux pour inaugurer le nouveau siècle.

Felix etiam opportunitate mortis : c'est ce que les Anglais, en leur Parlement, ont dit de leur vieille reine. En effet, grâce à la date de cette mort, le long et glorieux règne de Victoria s'encadre exactement dans les deux derniers tiers du siècle écoulé.

Ah ! pendant la sombre semaine où ces insulaires attendaient d'heure en heure la funèbre nouvelle, alors que toutes leurs pensées se portaient vers le château où la pauvre femme s'acheminait à la mort, plutôt à Dieu qu'ils eussent pu répéter, en parlant d'elle, ce que La Fontaine a dit du sage :

Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour !

Si nous nous reportons par la pensée à cent ans en arrière, comme nous y invite le moment où nous sommes, nous serons assurément satisfaits de vivre à une époque moins troublée que celle où le grand poète allemand ¹⁾ saluait en beaux vers l'aurore sanglante du XIX^e siècle ; et nous remarquerons aussi combien s'est agrandi le théâtre des événements politiques. En 1801, il s'étendait depuis Aboukir et Saint-Jean d'Acre jusqu'à la maison de campagne où Washington venait de mourir. Aujourd'hui c'est dans les

¹⁾ Schiller. *Am Antritt des neuen Jahrhunderts.*

iles tropicales, c'est sur les rivages de la Chine, c'est autour des mines d'or de l'Afrique du Sud que se dirigent les regards, et que le monde civilisé envoie ses armées. C'est là que le sang coule encore, comme aux jours d'Abel; c'est là qu'on se jette sur le bien d'autrui, comme au temps des pirates normands.

Laissons le vaste monde à ceux qui le mènent. Rentrons chez nous, et parlons de notre Institut genevois; là aussi, nous trouverons des lits de mort, mais en même temps de dignes souvenirs, de belles carrières, des vies laborieuses, honorables: quelques-unes, nous le regrettons, ont eu une fin prématurée, et se sont arrêtées avant la vieillesse.

Dans ces deux dernières années, nous avons perdu M. le docteur Isaac Mayor, un de nos membres fondateurs; — M. Henri Silvestre, notre vice-président, un aimable collègue et un artiste distingué; — M. Emile Golay et M. Fontaine-Borgel, qui tous deux étaient véritablement de ceux pour lesquels notre Institut a été fondé: de ces Genevois aux goûts intellectuels, que l'histoire et la philosophie attirent, et qu'elles semblent posséder tout entiers; — MM. Louis Duchosal, Louis Pautry, Louis Plan, Poggi, Gabriel Tournier, membres effectifs; — MM. Louis Archinard et Baud-Bovy, membres émérites; — MM. Auguste de Beaumont, Charles Darier, Théodore Guillermin, Robert Kaiser, Pauchard, A. Pochelon, Louis Sené, David Tissot, Vailly, Vallouy, Van de Gumster, Edmond Vaucher, membres honoraires.

Je n'ai connu de près qu'un seul de tous ces défunts: M. le professeur Tissot, un de ces hommes, comme il y en a beaucoup parmi nos concitoyens, qui enfouissent leurs talents dans l'enseignement, et ne sont pleinement appréciés que

de ceux qui ont suivi leurs leçons. M. Tissot avait cette qualité précieuse et rare, de s'entendre à donner l'éveil aux jeunes esprits : ses proches ont reçu à cet égard bien des témoignages de la reconnaissance de ses anciens élèves.

Nous avons perdu plusieurs membres correspondants ; je vous parlerai de trois d'entre eux : de M. Herminjard, d'abord, l'éditeur de la *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*.¹⁾ Qu'il me soit permis de rappeler ici ce que je lui écrivais au nom de notre Institut, à l'occasion de son jubilé, le 7 novembre 1896, quatre-vingtième anniversaire de sa naissance, où tant d'hommages sont venus surprendre dans sa retraite cet homme érudit et modeste :

« Il était juste, monsieur, qu'après tant d'années d'un travail patient et assidu, après cette suite infinie de jours consacrés aux recherches de l'érudition, dans le silence du cabinet, dans le calme des bibliothèques et des archives : il était juste qu'un jour de fête et d'applaudissements vint couronner votre carrière utile et féconde.

« Vous avez, comme un bénédictin, élevé pierre à pierre un monument littéraire ; vous avez recueilli et commenté des documents qui éclairent l'histoire d'une grande époque. Tout inachevée que soit encore votre œuvre, elle est assez solidement bâtie pour être assurée de traverser les âges.

« L'Institut genevois se joint cordialement au flot de vos amis, qui viennent en ce jour vous offrir leurs félicitations et leurs vœux. Que votre paisible vieillesse se poursuive longtemps, vénérée de tous, et laborieuse encore ! Chaque fois que l'avenir fera le compte des savants qui auront été, dans ce siècle, l'honneur de la Suisse romande, votre nom, monsieur, soyez-en sûr, ne sera jamais oublié. »

¹ Neuf volumes in-8°, publiés à Genève de 1866 à 1897.

C'est aussi un monument historique, cet *Armorial et nobiliaire de l'ancien duché de Savoie*, que publiait M. le comte Amédée de Foras, et dont les premières livraisons ont paru en 1863. Comme M. Herminjard, M. de Foras a été retiré de ce monde avant l'achèvement de son œuvre; mais plus heureux que lui, plus heureux que M. Henri Bordier, l'auteur de la *France protestante*, il a su choisir et former son successeur. M. le comte de Mareschal de Luciane a déjà repris le travail après lui; nos vœux l'accompagnent dans l'accomplissement de sa tâche.

Enfin je tiens à rappeler le souvenir d'un autre membre correspondant de notre Institut, M. Aimé Constantin. Il est connu par d'intéressants travaux sur les patois de nos contrées. On aimait à le rencontrer aux congrès des Sociétés savantes de Savoie; il a présidé celui de Chambéry en 1899.

LES PROGRÈS DE L'ANTHROPOLOGIE

EN SUISSE

(Lu à la séance annuelle de l'Institut, le 26 mars 1901)

Par M. le Dr EUGÈNE PITTARD

Privat docent à l'Université

Depuis un demi-siècle environ, les études anthropologiques ont pris dans le monde civilisé tout entier un essor considérable. Longtemps elles furent mises à l'index, surtout pour des raisons de foi. Mais à peine constituées et dégagées des inévitables entraves du début, elles acquièrent une telle extension, que je crois que peu de sciences ont fait d'aussi grands progrès dans un espace de temps si court.

C'est qu'aussi l'« étude de l'Homme », de quelque côté qu'on l'examine est palpitante. Elle soulève des problèmes d'une envergure qui est en raison même de la position zoologique de l'espèce considérée. Partout, de la plupart des Etats de l'Europe au Japon, de Cuba à la Nouvelle Zélande, des Etats-Unis à l'Australie, des revues et des journaux spéciaux ont paru et rapidement se sont multipliés ; des Sociétés d'anthropologie et d'ethnographie ont surgi. Dans beaucoup de villes, les Ecoles supérieures ont ouvert leurs portes à l'enseignement nouveau. On m'accordera que celui-ci en vaut la peine. Son objet présente au moins autant d'intérêt qu'une ammonite fossile, un crustacé, un phanérogame quelconque — pour rester dans le domaine des sciences natu-

relles. En Suisse, cependant, — il est un peu douloureux de le constater, — on n'a pas l'air de s'en douter.

. . .

Au fur et à mesure que les découvertes se multiplient, le champ des investigations s'agrandit. Un fait nouveau peut faire naître une théorie nouvelle ou transformer nos conceptions premières. C'est ainsi que peu à peu, dans le domaine de l'archéologie préhistorique, on a reculé de plus en plus les limites assignées primitivement à l'ancienneté de l'Homme ; de l'âge du bronze à la pierre polie, de la pierre polie à la pierre taillée. De l'archéologie préhistorique on a passé à la paléontologie humaine et vous savez combien, après cependant de retentissantes trouvailles dans le quaternaire inférieur, une découverte récente dans le domaine paléontologique, a fait de bruit dans le monde. Je veux parler des restes recueillis dans le pliocène de Java, par le médecin hollandais Eugène Dubois, restes attribués par le plus grand nombre à un être intermédiaire entre les singes anthropoïdes et l'Homme, le *Pithecanthropus erectus*.

. . .

Actuellement l'anthropologie est devenue pour tout esprit non rétrograde, la base de l'histoire. Les faits historiques pris en eux-mêmes n'ont qu'une signification incomplète, si l'on ne passe de leur exposition à la recherche de leurs causes premières. Or celles-ci sont souvent plus éloignées que les documents consultés. Elles ont des racines lointaines dans ce que nous appelons les races. Or, à cet égard, il est quelquefois navrant de voir la pauvreté des explications fournies, le dénûment des connaissances qu'on devrait élémentairement posséder.

Cette base indispensable de l'histoire est en même temps celle des recherches de sociologie et de linguistique.

Il est pour le moins singulier qu'on étudie les œuvres de l'Homme, son activité dans tous les domaines, sans s'enquérir de la nature de cet être, de ses rapports avec le reste du monde organique, des premiers stades du développement des sociétés humaines !

Qu'est-ce que l'histoire, si ce n'est l'étude de l'évolution humaine dans le temps et dans l'espace ? Et alors où commence-t-elle ? Est-ce aux Grecs ? aux Phéniciens ? à Memphis ? Est-ce à l'homme du Neanderthal, à l'homme de Spy, ou à l'hypothétique tailleur de silex, du Tertiaire de Thenay, ou encore au Pithécanthropus de Java, dont je vous citais la découverte tout à l'heure ? Est-ce que les périodes géologiques dans lesquelles l'Homme a vécu sont séparées des époques historiques datées par des monuments figurés ? et celles-ci des époques où existent des monuments écrits ? La vie actuelle de tous peuples que peut enregistrer l'histoire est-elle différente de celle des Hommes qui ont rempli de leurs actes les siècles précédents ? Non, n'est-ce pas ? Les jours et les années se succèdent pareillement. Notre chronologie en enregistre quelques-uns. Mais avant ceux-là combien d'autres ont passé ! Et pourquoi ceux-là seraient-ils moins intéressants ? L'humanité actuelle n'est-elle pas, dans sa vie matérielle et morale, le résultat de l'élaboration des forces qui ont constitué les couches humaines précédentes, depuis la naissance de celles-ci ?

L'histoire commence avec l'Homme.

. . .

Pour l'Europe, les documents les plus anciens concernant

l'Homme et à propos desquels aucune discussion n'est possible, appartiennent au quaternaire inférieur. Ce sont des silex taillés, découverts en grand nombre dans les graviers du nord de la France et auxquels on donne le nom de coups de poing. Ce sont des instruments grossiers. Mais peu à peu l'homme perfectionne son industrie. A l'époque de la pierre taillée (paléolithique) succède la période de la pierre polie (néolithique) puis celle du bronze et enfin celle du fer. Inutile d'ajouter qu'il n'y a pas de synchronisme entre toutes les peuplades de la Terre ; plusieurs d'entre elles en sont encore à l'âge de la pierre.

. . .

Pour ce qui touche aux populations primitives de la Suisse, nous ne pouvons pas remonter si haut qu'on l'a fait en France et en Belgique. Cela s'explique aisément. Pendant que les hommes du quaternaire inférieur parcouraient ces divers pays à la poursuite du Renne, alors très abondant, l'Helvétie était recouverte par les glaces. Par suite de phénomènes météorologiques dans lesquels l'humidité a du jouer un rôle très important, les glaciers s'accrurent considérablement et s'avancèrent fort loin dans les vallées. C'est ainsi que le glacier du Rhône, pour ne prendre qu'un seul exemple, couvrit le Valais, la région du lac de Genève et avança sa moraine frontale jusqu'à l'endroit où existe actuellement la ville de Lyon.

Cette période d'extension glaciaire fut suivie d'une période pendant laquelle une température plus douce fit fondre les glaces et notre pays redevint habitable pour l'homme. Les rennes qui avaient émigré vers le sud au fur et à mesure que les glaciers s'avançaient, reprennent la route des régions arctiques où nous les retrouvons maintenant. De ce moment

commence l'habitat ininterrompu de l'homme sur notre territoire. Ces hommes préhistoriques nous ont laissé des preuves nombreuses de leur séjour. Ce sont des objets d'industrie en silex ou autres roches, en cornes ou bois de rennes et de cerfs, en terre (poteries), des débris de leur squelette.

D'abord ils vécurent dans les cavernes, et sous l'abri des roches avançantes (abris sous roche). Ces stations ne sont pas rares en Suisse. Parmi les plus connues il convient de citer celles de Thayngen, de Veyrier ⁽¹⁾, des moulins de Liesberg, du Schweizersbild. Beaucoup de stations n'ont pas encore été fouillées. Parmi celles qui l'ont été jusqu'à ce jour, c'est sans contredit l'abri sous roche du Schweizersbild, au nord de Schaffhouse, connu de tout le monde savant, qui a fourni les documents les plus nombreux et les plus variés : objets d'industrie, objets d'art, squelettes d'hommes et d'animaux. Ces documents précieux ont permis de reconstituer non seulement l'existence des hommes qui habitaient cette station, mais encore leur type physique, et les espèces animales au milieu desquelles ils accomplissaient leur existence.

Pendant qu'une partie des habitants de la Suisse vivaient ainsi en Troglodytes dans les cavernes, d'autres s'établissaient au bord des lacs et des étangs. Ils construisirent les nombreuses palafittes dont les traces ont été retrouvées en grand nombre, un peu partout dans nos lacs du plateau.

Ces stations lacustres, découvertes pour la première fois en 1853-1854, à Meilen, au bord du lac de Zurich par Ferdinand Keller, alors qu'un hiver exceptionnellement sec et froid avait fait baisser les eaux, ont livré des débris d'industrie en très grand nombre et de genres très divers.

(1) Près de Genève, sur territoire français.

Les plus anciennes habitations lacustres remontent à l'âge de la pierre polie. Beaucoup datent de l'âge du bronze. Certaines ont traversé les deux âges, fournissant les preuves matérielles d'une occupation continue et peut être d'accroissements successifs.

Malheureusement les restes squelettiques sont particulièrement rares. Les Lacustres des premières périodes, sauf peut-être quelques exceptions, n'enterraient pas leur morts. Ils pratiquaient probablement l'incinération. Et nous sommes réduits, pour étudier leurs caractères morphologiques, à quelques crânes et os longs exhumés de la vase de nos lacs et de nos tourbières. Ce qui a été recueilli est peu de choses jusqu'à ce jour, cependant nous avons pu démontrer quelques faits de haute importance.

On divise volontiers les temps paléolithiques en Suisse en trois périodes. Les plus anciennes stations lacustres sont caractérisées par des instruments grossiers, frustes, des haches de petites dimensions, mal façonnées, des poteries épaisses, massives, sans ornements. Il n'y a pas de minéraux étrangers. Les instruments sont construits avec des pierres indigènes. La deuxième période se rapporte au plein du néolithique. Elle a vu s'élever la plus grande partie des constructions palafittiques. Les armes découvertes et les instruments y sont beaucoup plus perfectionnés. La poterie est confectionnée avec de la pâte plus fine ; elle revêt des formes élégantes et présente déjà des essais d'ornementation. Chose intéressante, les roches ne sont plus des roches locales, mais des roches étrangères, dans la proportion de 5 à 8 pour cent environ : néphrites, jadéites, chloromélانيتes, etc. Le déclin du néolithique et l'aurore de l'âge des métaux caractérise la troisième période.

Après avoir réussi à démêler ces successives modifications dans les pratiques industrielles, on doit se poser la question suivante : les constructeurs des palafittes sont-ils les ancêtres des hommes qui employèrent la hache en pierre polie d'origine souvent étrangère et les instruments en bronze ? Ou, les diverses manifestations industrielles correspondent-elles, chacune pour leur compte, à l'apparition d'un groupe humain différent venu dans notre pays en envahisseur pacifique ou guerrier ?

A cette question qui s'étend cela va sans dire aux populations troglodytiques, seule, l'anthropologie physique pouvait répondre.

. . .

De la période qui a suivi immédiatement le retrait des glaciers nous ne possédons aucun reste squelettique. Mais la similitude de l'industrie de cette époque avec celles d'autres stations datant du même moment, en France par exemple, nous permet de penser que les hommes qui habitaient alors la Suisse étaient des Dolichocéphales, de ceux dits Magdaléniens. La provenance de ces dolichocéphales est inconnue. Les anthropologistes français ont fait de ces hommes la race de Laugerie-Chancelade. Leurs descendants auraient donné naissance à la race dite de Baumes-Chaudes, laquelle se serait continuée en Gaule durant toute la période néolithique.

Mais au cours de cette période néolithique se substitue à la race dolichocéphale une population de type brachycéphale. Ceux-ci, appelés par quelques-uns proto-brachycéphales ont un indice céphalique peu élevé. Cette race à laquelle on attribue une origine ouralo-altaïque est considérée comme ayant formé l'avant-garde d'une plus grande émigration des peuples asiatiques vers l'occident.

Nous la retrouverons en Suisse. C'est probablement à elle que remonte la construction des palafittes. Nous possédons quelques crânes plus ou moins bien conservés qui sont sous-brachycéphales et mésaticéphales et qui se rapportent à cette race.

Au plein du néolithique, les stations lacustres sont habitées par des individus appartenant à deux races distinctes : l'une brachycéphale ou sous-brachycéphale — et les représentants de cette race sont considérés comme les descendants directs des constructeurs palafittiques ; l'autre dolichocéphale.

L'abri sous roche de Schweizersbild met en présence, pour la même époque, les deux types. De l'étude publiée par Kollmann il résulte que les hommes qui parcouraient à ce moment-là les environs de Schaffhouse, les uns étaient mésocéphales (mésaticéphales), les autres étaient dolichocéphales. A cette forme crânienne s'associait tantôt une face courte et large (chamaeprosopes) ; tantôt étroite et allongée (leptoprosopes).

Nous voyons donc que jusqu'à ce moment trois types humains étaient apparus sur notre sol. 1° Les dolichocéphales hypothétiques de l'âge de la pierre taillée (paléolithiques) ; 2° les sous-brachycéphales et brachycéphales du néolithique ; 3° les dolichocéphales de la même époque. En France, ces dolichocéphales de deuxième arrivée dominent dans les sépultures dolméniques. Ils ont été appelés par Hamy dolichocéphales néolithiques. On leur attribue une origine septentrionale et on peut les homologuer, comme type, aux populations des Reihengräber allemands.

Les brachycéphales néolithiques ont accompli dans l'Europe occidentale une révolution sociale considérable. Ce sont eux qui ont apporté la culture des céréales, plusieurs animaux domestiques, le culte des morts.

Vers la fin de l'âge du bronze, un élément ethnique nouveau qui acquerra en Suisse une expansion considérable, arrive de l'est à travers les cols des Alpes. C'est une bande d'une armée très nombreuse qui paraît s'être arrêtée au pied des Alpes après avoir remonté la voie du Danube. Un flot a passé au nord et a envahi l'Europe par la région ardennaise, laissant le long de son passage les individus qui formèrent le fond de la population de l'Allemagne du sud. L'autre flot a passé au sud des Alpes. C'est lui qui a peuplé la Suisse, l'Italie du nord, la Savoie et la Haute-Savoie, le Dauphiné, etc. On a dénommé ces émigrants, néobrachycéphales par opposition aux protobrachycéphales leurs prédécesseurs de l'âge de la pierre. Quelques caractères morphologiques les différencient de ceux-ci. La brachycéphalie est plus nette, (l'indice céphalique est incomparablement plus élevé, en moyenne) le crâne est plus capace. Quand arrive l'âge du fer, ces néobrachycéphales ont acquis une prépondérance numérique incontestable. Cette prépondérance, ils l'ont gardée de nos jours dans certaines parties de notre pays.

Avec ce dernier groupe humain nous nous trouvons maintenant en face de quatre apports successifs. Le dernier confine aux périodes historiques.

. . .

Pendant les premières périodes historiques de nouvelles invasions humaines eurent-elles lieu ? Le furent-elles de manière à constituer des groupes ethniques ? Quelle influence imprimèrent-elles à l'ethnologie de la Suisse ?

Les mouvements humains des temps historiques nous sont assez mal connus. Les géographes de l'antiquité et les historiens (Strabon, Polybe, Diodore de Sicile, Plin, César, etc.) ne nous fournissent que des renseignements confus et

très insuffisants. Ce ne sont pas des bases sérieuses. Pendant longtemps tout ce qui était au-delà des Alpes est resté ignoré. Après la conquête romaine nous sommes encore dans l'incertitude. Même les noms donnés par les auteurs à des populations vivant dans des territoires plus ou moins circonscrits, ne concordent pas : Caturiges, Centrons, Allobroges, Vibériens, Nantuates, Séduviens, Salasses, etc., pour ne parler que de la partie occidentale des Alpes, sont mentionnés, sans qu'on sache au juste leur délimitation géographique, la puissance de leur nombre, leurs origines probables ou leurs affinités ethniques.

Au moment des grandes invasions, arrivent les Francks, les Allemanes, les Lombards, les Burgundes, les Vandales, etc., plus tard les Sarrasins, etc. Beaucoup de peuplades ont traversé la Suisse ou certaines parties de notre pays. Quant à savoir le rôle ethnique qu'elles ont joué, c'est une autre affaire. On a essayé de tenir compte de l'influence de ces bandes sur les divers caractères de notre race. J'avoue que nous sommes encore bien mal renseignés. N'oublions pas que, dans beaucoup de cas, ces noms de populations ne sont que des termes nationalistes. Ils ne représentent pas, chacun d'eux, un groupe ethnique. Au contraire, plusieurs sont d'une commune origine. Je laisse de côté, cela va sans dire, d'autres populations, les Huns par exemple, dont la fixation au sol, chez nous, est encore hypothétique.

Au surplus, il ne suffit pas que les historiens viennent démontrer qu'un peuple ait envahi un territoire donné, qu'il ait même séjourné longtemps sur ce territoire, pour que ce soit une preuve que ce peuple a donné son expression ethnique à la contrée envahie. L'envahisseur peut chasser l'envahi. S'ils restent tous deux côte à côte, ils peuvent même ne pas se mêler. S'ils se mêlent, il peut arriver

qu'étant de noms différents, mais de souche ethnique commune, aucune modification ne soit apportée dans les caractères morphologiques de l'un et de l'autre.

. . .

Lorsqu'il s'agit de rechercher les liens de parenté des divers peuples, lorsqu'il s'agit de renouer les liens de races disparus dans les bouleversements politiques — cela peut avoir lieu pour des groupes humains formant des unités géographiquement éloignées — on peut s'adresser à diverses sources. Ce sont les comparaisons des caractères morphologiques, linguistiques, sociologiques, qui sont les clefs de ces problèmes. Les plus importants, et, à l'heure actuelle personne n'émet de doutes à cet égard, sont les caractères morphologiques basés sur l'anatomie comparative des divers groupes humains considérés. La langue, les traditions, le genre de vie, peuvent varier. Nous en possédons des preuves nombreuses. Pour tous ces caractères l'envahisseur peut même être absorbé par le vaincu. Les caractères morphologiques demeurent.

. . .

En Suisse qu'avons nous fait jusqu'à présent pour essayer de jeter un peu de lumière sur toutes ces questions ?

Hélas ! pas grand chose. Si nous restons sur le terrain où l'étude des caractères morphologiques tient la place prépondérante — et à notre avis c'est le seul terrain scientifique — nous devons avouer que notre pays est bien en retard, si on le compare aux autres pays civilisés. Sans doute, nous avons déjà fait quelques pas, exprimé quelques faits intéressants. Ce que je vous disais tout à l'heure des découvertes dans les cavernes, abris sous roche, dans les stations

lacustres, en est une preuve. Mais ce sont là, si je puis dire, des observations d'ordre analytique. Aucune espèce d'enchaînement n'a été tenté jusqu'à présent, pour savoir au juste, quelle est l'empreinte fournie par ces anciens occupants du sol sur les populations qui se sont succédé jusqu'à nos jours.

Nous sommes trop ignorants des caractères morphologiques des populations suisses, dans leur ensemble, pour essayer de formuler les rapports ou les différences qui existent entre ces groupes humains et ceux qui nous ont précédés — qu'il s'agisse des lacustres ou des hordes historiquement connues. Et cela est triste à constater dans un pays où l'on recense chaque année les bœufs, les moutons, les chevaux, les chèvres, les ânes ; où l'on dépense pas mal d'argent pour l'amélioration de toutes ces espèces. On n'a rien fait jusqu'à présent, pour connaître un peu mieux l'habitant humain. Deux ou trois initiatives individuelles ont fourni quelques renseignements. Mais ceux-ci ne concernent que de petites parties seulement de notre territoire. Il est impossible à l'heure actuelle de rien coordonner. Et pourtant ce que nous réclamons présenterait quelque intérêt, semble-t-il, non seulement au point de vue purement scientifique, mais encore au point de vue pratique. Nous pourrions en fournir des preuves.

. . .

Les signalements descriptifs qu'il s'agit de relever dans un groupe humain sont nombreux. Quelques-uns d'entre eux cependant sont considérés comme les principaux et à défaut d'indications plus complètes on peut s'y borner. Parmi ces caractères principaux, la taille et la forme du crâne sont à retenir en premier lieu.

J'ai déjà dit ailleurs, il y a trois ans ⁽¹⁾, la pauvreté de nos documents sous ce rapport. Je le redis ici. Pour ce qui concerne la taille, nous n'avons que quelques rares publications concernant une ou deux régions de notre pays et l'annuel rapport du Bureau fédéral de statistique ⁽²⁾ sur la taille des recrues dans lequel M. Chalumeau ⁽³⁾ a puisé quelques indications d'ordre général.

Nous ne savons rien de la taille des femmes, nous ne savons rien du rythme de croissance, ni dans un sexe, ni dans l'autre; rien de la prétendue influence du milieu sur le développement de la taille (influence du milieu géologique, influence de l'altitude, etc., etc.). Et pourtant, combien, avec un peu de bonne volonté, on pourrait faire naître de travaux intéressants. Nous avons acheminé, nous même, plusieurs élèves de notre laboratoire, à faire des recherches dans cette direction. Prochainement nous publierons en commun et, pour commencer, les deux premiers résultats acquis concernant les cantons de Vaud et du Valais ⁽⁴⁾.

A l'égard de la taille, nous ne cesserons de réclamer contre la classification géographique adoptée par le Bureau fédéral de statistique suisse, dirigé d'ailleurs, avec tant de compétence, par M. le Dr Guillaume. Les renseignements reçus sont groupés par districts. Evidemment c'est commode;

(1) Eug. Pittard. *Sur l'ethnologie de la Suisse*. Cong. Soc. Géog. Genève, 1898, et l'Anthropologie, Paris, 1898.

(2) *Résultats de la visite sanitaire des recrues*. publiés par le bureau de statistique fédérale.

(3) Chalumeau. *Les races et la population suisse*. Journal de statistique suisse, 1896.

(4) Eug. Pittard et J. Kappeyne. *Essai sur la taille dans le Canton de Vaud*.

Eug. Pittard et O. Karmin. *Essai sur la taille dans le Canton du Valais*.

mais ce n'est guère scientifique. En Suisse, nos districts sont souvent des groupements à caractères hétéroclites, au point de vue géologique, ethnique, géographique même. Nous en pourrions citer de bien curieux parmi ces districts. Dans le canton du Valais, par exemple, le recrutement militaire s'effectue dans treize districts. Ceux-ci sont presque tous conventionnels. Il y en a qui comprennent aussi bien des territoires sur la rive gauche que sur la rive droite. C'est ainsi que le district de Sierre est formé des régions principales suivantes : une portion de la vallée du Rhône ; puis, sur la rive gauche du fleuve, le Val d'Anniviers ; et sur la rive droite, la région montagneuse qui s'étend du pied du Weisshorn au Rhône. Cette division conventionnelle se retrouve dans les Grisons et ailleurs.

Deux grands groupes ethniques au moins sont en présence dans notre pays. Dans les villes et, d'une manière générale, sur le plateau, l'habitant actuel est le résultat du mélange de ces deux groupes principaux. L'un est le Celtique, l'autre le Kymrique. Le premier type, possède une taille modérée (1,65 en moyenne, peut-être), le second une taille plus élevée. Le Celte est un brachycéphale ordinairement brun ; le Kymris est un dolichocéphale ordinairement blond. Les Kymris qui paraissent avoir laissé l'empreinte la plus profonde, au moins dans la Suisse occidentale, sont probablement les Burgundes.

. . .

Si nous ne connaissons presque pas la taille des populations de notre pays, nous sommes un peu mieux renseignés à l'égard du crâne, cette partie du squelette étant considérée uniquement au point de vue ethnologique.

L'ouvrage le plus ancien qui ait essayé de déterminer les

types crâniens existant en Suisse est l'Atlas de Rutimeyer et His ⁽¹⁾. Ces auteurs ont consacré quatre formes crâniennes types : Type de Hohberg ; type de Sion ; type de Bel-Air ; type de Disentis.

Après quelques publications partielles dûes à plusieurs auteurs sur les divers crânes découverts de ci de là, notamment dans les stations lacustres, est apparu le bel atlas de MM. Studer et Bannwarth : *Crania helvetica antiqua* ⁽²⁾. Précédemment comme après cette luxueuse publication, Kollmann ⁽³⁾, Virchow, Houzé, His, Baer, Scholl ⁽⁴⁾, Schenk, Schürch, avaient et ont publié de nombreuses notes sur les crânes de notre pays. Moi-même j'ai étudié plusieurs importantes séries provenant du canton du Valais ⁽⁵⁾ et j'ai commencé l'étude détaillée du canton des Grisons et d'une partie limitrophe de la Suisse, la Savoie et la Haute-Savoie ⁽⁶⁾.

Malgré ces travaux déjà nombreux, nous n'avons pas une idée exacte de la forme du crâne des Suisses. Dans son consciencieux mémoire sur l'indice céphalique en Europe.

(1) Rutimeyer et His. *Crania Helvetica*, 1 vol. in-4°. Bâle et Genève. 1864.

(2) Studer et Bannwarth. *Crania helvetica antiqua*. Leipzig 1894.

(3) Kollmann. Liste de publications (fort longue, que nous ne pouvons détailler ici).

(4) Scholl. *Ueber rhetische und einige andere alpine Schädelformen*, Iena 1892.

(5) Pittard. *Etude de 114 crânes de la vallée du Rhône*, Rev. mens. Ecole anthrop., Paris, 1898, fasc. III. *Etude de 59 crânes de la vallée du Rhône*, idem, fasc. V 1898. *Etude de 64 crânes*, etc., etc.

(6) Idem. *Contribution à l'étude ethnographique de la Savoie et de la Haute-Savoie*, bull. Soc. géogr. Genève 1900.

Indice céphalique, facial n° 2 et nasal de 165 crânes savoyards. Arch. sc. phys. et nat., Genève 1901.

M. J. Deniker ⁽¹⁾. laisse presque tout notre pays sans indication. En dehors des cantons du Valais, de Vaud, de Genève et des Grisons et d'une partie de la Suisse centrale à propos desquels il existe quelques documents, la carte de la Suisse reste en blanc. Nous partageons cet avantage avec la Turquie, une partie de la Russie et de la péninsule des Balkans et cela, sans détours, doit nous flatter. Plusieurs pays que nous considérons quelquefois dédaigneusement au point de vue intellectuel ont leurs cartes complètement remplies; souvent avec des détails qui nous étonnent. L'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Belgique, les Etats autrichiens sont dans ce cas. Faut-il insister? A quoi bon! le nombre des taureaux reproducteurs et des brebis existant en Suisse est bien plus important à connaître et leur recensement n'aurait garde d'être oublié.

L'indice céphalique, rapport de la largeur à la longueur du crâne, fournit une indication générale sur la forme de celui-ci. Or, l'indice céphalique séparant le genre « Homo » en ses deux groupes extrêmes : les brachycéphales (crânes courts et larges) et les dolichocéphales (crânes longs) et en leurs subdivisions, demeure un caractère ethnique de première importance. La forme du crâne est un caractère héréditaire d'une grande persistance.

Nous croyons qu'en Suisse ce sont les brachycéphales qui dominent numériquement. Les dolichocéphales sont rares, en temps que nationaux. La forme intermédiaire mésaticéphale, produit probable du croisement des deux autres, paraît dominer dans les villes — au moins dans la partie occidentale du pays — et peut être aussi dans la région du plateau. Nous venons d'en parler à propos de la taille.

(¹) J. Deniker. *L'indice céphalique en Europe*. Ass. franç. p. avanc. des sciences, 1899.

Dans les cantons alpins (nous parlons principalement des Grisons et du Valais que nous connaissons personnellement assez bien), les brachycéphales l'emportent de beaucoup sur les autres. Ces brachycéphales ont un indice céphalique élevé, oscillant, semble-t-il, autour de 84-85. Ce caractère de leur crâne les apparente au grand groupe celtique : Celto-Alpins, Celto-Ligures, Celto-Rhétiens, des différents auteurs. Les habitants de nos Alpes sont sans doute les descendants des brachycéphales néolithiques et des émigrants de l'âge du bronze dont je vous ai entretenu tout à l'heure. C'est dans les vallées reculées, dans celles surtout qui ne sont pas des voies d'accès dans une autre région, qu'ils se sont le mieux conservés.

La connaissance de l'indice céphalique des populations suisses s'impose absolument. Nous ne cesserons de la réclamer.

Mais l'étude du crâne ne se borne pas à ce caractère. Il y en a d'autres qui devraient être mis en lumière. Nous ne savons rien par exemple du rythme de croissance suivant l'âge et suivant le sexe. D'accord avec le Département de l'instruction publique du canton de Genève, nous avons entrepris cette recherche dans les écoles. Nous ne savons presque rien de la capacité crânienne des Suisses. Nous seul jusqu'à présent, sauf erreur, avons publié des chiffres en assez grand nombre. La capacité crânienne des Brachycéphales suisses doit être élevée si nous croyons les chiffres que nous avons obtenus sur des crânes valaisans (1565 cm³ chez les hommes et 1462 cm³ chez les femmes). Elle place les crânes suisses parmi les plus capaces qui figurent dans les listes d'Européens actuellement publiées. La capacité crânienne des femmes serait surtout remarquable. Mais

nous ne pouvons encore rien affirmer, car nos observations n'ont pas été faites sur une assez grande échelle. Rappelons d'ailleurs que les crânes brachycéphales l'emportent, d'une manière générale sur les crânes dolichocéphales, pour leur capacité.

En même temps que le crâne, la face doit être étudiée. Notre vénéré ami, M. le professeur Kollmann, de Bâle, a classé les faces en deux groupes principaux suivant qu'elles sont hautes et étroites, ou courtes et larges. Cette classification est basée sur le rapport du diamètre transversal maximum au diamètre vertical (indice facial). Le premier groupe est constitué par les crânes leptoprosopes (indice dépassant 50), le second par les crânes chamæprosopes. Nous ne connaissons pas en Suisse la répartition de l'un et de l'autre groupe. Nos populations paraissent, dans leur majorité, posséder des faces leptoprosopes; mais nous ne pouvons pas l'affirmer.

A côté de la face, se place comme facteur principal déterminant un groupe ethnique, l'indice nasal, c'est-à-dire le rapport de la largeur à la longueur à l'ouverture nasale. Les individus dont l'ouverture nasale est étroite et allongée sont dits leptorrhiniens; ceux qui, au contraire, possèdent une ouverture nasale large et courte sont plâtyrrhiniens. Entre deux se placent les mesorrhiniens. Nous ne savons pas encore en Suisse la répartition de ces caractères. Il est probable que nos populations sont à la limite des mesorrhiniens et des leptorrhiniens.

Et il en est ainsi pour tout le reste du crâne et de la face. Rappelons avant de quitter ce sujet, l'intéressante reconstitution opérée par M. le professeur Kollmann, de la

tête complète d'une femme lacustre. L'ensemble de cette figure est celui de nos femmes actuelles.

Pour ce qui concerne les autres caractères somatologiques ou ostéologiques nous sommes encore bien plus ignorants. Comme nous ne savons presque rien de la taille, il est évident que nous ne savons rien, non plus, de la grande envergure, des rapports du tronc et des membres; chacun devine cependant qu'il y a dans ce domaine des caractères nombreux à reconnaître et à interpréter. Je n'en citerai que deux ou trois se rapportant aux principaux os de la jambe, au fémur et au tibia.

On appelle platymérie un aplatissement du tiers supérieur de la diaphyse du fémur. Quand la platymérie est très forte, le bord interne de la diaphyse est presque tranchant. Ce caractère était assez commun chez les populations préhistoriques; il semble marcher de pair avec une modification du tibia dont nous allons parler dans un instant. La platymérie n'est pas un caractère de race, c'est un caractère individuellement acquis, lié probablement à un effort musculaire plus puissant dans la marche en flexion. Nous ne savons rien de la platymérie non plus que du degré de fréquence du troisième trochanter, cette protubérance qui existe le long de la branche de bifurcation que la ligne âpre envoie au grand trochanter et qui sert à l'insertion du muscle grand fessier.

Et pourtant pour l'interprétation de ces deux caractères nous avons un admirable champ d'observation avec nos populations montagnardes. Nous publierons prochainement à leur égard une note préliminaire qui montrera ce que nous avons observé dans les fémurs des habitants de quelques vallées du Valais, pratiquant continuellement la marche en flexion. Sans empiéter sur cette publication

disons que la présence du troisième trochanter semble être liée à la longueur du fémur. Ce caractère est plus fréquent dans les fémurs de petite taille que dans ceux de grande taille.

Le tibia, os principal de la jambe proprement dite, présente quelquefois un aplatissement latéral appelé platycnémie, découvert en 1863 par Busk sur des squelettes de Gibraltar, et relevé en 1868 par Broca sur les ossements des Eyzies. Des observations faites jusqu'à ce jour il résulte que la platycnémie est assez rare chez certains sauvages (nègres d'Afrique, indiens de Californie, etc.), qu'elle était plus commune aux temps néolithiques et qu'elle semble diminuer sous l'influence de la civilisation. La platycnémie n'existe point dans l'enfance; elle commence à se produire avec l'adolescence; elle n'existe pas non plus chez les singes anthropoïdes. Elle est considérée par M. Manouvrier comme un caractère de supériorité évolutive, comme la ligne âpre du fémur permettant la station verticale; elle est le résultat de la résistance aux causes qui tendent à faire fléchir le tibia. Ce caractère serait particulier aux peuples chasseurs, aux hommes marchant sur des pentes.

A propos des populations suisses la platycnémie valait la peine, tout comme la platymérie et la présence du troisième trochanter, d'être examinée de près. Nous avons réussi à réunir un assez grand nombre de tibias provenant de populations montagnardes. Le résultat de nos observations n'est pas encore prêt à être publié.

Vous le voyez, par ces quelques exemples, les études anthropologiques en Suisse, même limitées aux hommes de notre pays, ont encore bien du chemin à parcourir. Et jus-

qu'à présent nous n'avons abordé que les observations à faire sur le squelette. Sur le vivant beaucoup de choses sont à connaître qui n'ont pas même été esquissées. Sans entrer dans plus de détails, signalons les caractères anthropométriques relatant le développement des diverses parties du corps, les proportions du tronc, de la tête, des membres. Nous ne savons pas s'il existe une unité ou une pluralité des types de proportions. On pourrait à ces fins commencer par prendre les diverses mesures — en en modifiant plusieurs — préconisées par M. R. Martin⁽¹⁾. Espérons qu'on s'y mettra quelque jour.

Il resterait enfin à connaître — et nous ne quittons pas le domaine de l'anthropologie physique descriptive — la couleur des yeux et des cheveux. Le seul document important qui ait paru jusqu'à présent est le résultat de la grande enquête faite dans les écoles de la Suisse et publié par Kollmann. Mais ces résultats sont exposés par districts et nous avons suffisamment discuté cette classification pour ne pas rappeler qu'elle est défectueuse. D'autre part, nous savons de bonne source que beaucoup d'observations ont été recueillies sans grande attention dans diverses écoles, et cela n'est pas pour augmenter notre foi dans ce résultat.

. . .

Nous pourrions continuer longtemps à montrer tout ce qu'il aurait à faire dans notre pays. Ma communication a pour titre : *Les progrès de l'anthropologie en Suisse*. On pourrait croire à m'entendre maintenant que nous n'en avons fait

(¹) Dr R. Martin. *Ziele und Methoden einer Rassenkunde der Schweiz*, separatabdruck aus dem Schweizerischen Archiv. für Volkskunde Band I. Heft I., Zurich, 1896.

aucun. Je vous reporte au début de cette conférence où, pourtant, je vous en ai signalé plusieurs. Nous avons déjà appris quelques faits. Il en reste encore beaucoup à connaître. Je fais le vœu que nous nous mettions sans tarder à la besogne, et que de nouvelles forces se joignent à celles qui existent déjà. Elles trouveront de quoi se satisfaire.

La lutte contre la tuberculose à Genève ⁽¹⁾

Un médecin français écrivait récemment : « On naît suffisamment en France, par contre on y meurt trop ». Nous pouvons en dire autant chez nous. La natalité est faible et la mortalité dépasse la norme ; son taux serait moindre si les règles connues de l'hygiène étaient observées ; on ne fait pas tout ce que l'on peut faire et ce que l'on devrait faire pour éviter les maladies évitables. Les organes gouvernementaux, corps législatifs et exécutifs, restent tièdes en présence des questions sanitaires et préfèrent le terrain plus populaire des luttes politiques.

En attendant et pour ne parler que de la tuberculose, cette maladie cause chez nous plus du sixième de la mortalité totale et si, jusqu'ici, la médecine est restée plus ou moins désarmée en présence de cette maladie, une fois qu'elle est déclarée, l'hygiène, elle, n'est point désarmée pour en enrayer le développement, pour arrêter la maladie à la porte des familles menacées.

Mais l'hygiéniste a besoin de l'appui des autorités et du public dans la campagne qu'il a entreprise, car le trop beau vaccin antituberculeux qu'il eût pu préparer silencieusement dans la retraite paisible du laboratoire, cette panacée tant rêvée, n'existe malheureusement pas encore.

Un savant distingué, Léon Petit, a défini la tuberculose : « une grave question sociale qui, à l'heure présente, se pose dans toutes les sociétés civilisées dont elle affaiblit la vitalité et compromet l'avenir ». Or, chez nous, on se préoccupe

(1) Travail lu à l'Institut national genevois, dans sa séance du 17 juin 1901.

beaucoup de reconstituer notre population qui diminue; l'admission dans la famille genevoise d'éléments étrangers est rendue toujours plus facile. Genève disparaît, il faut assimiler nos hôtes, en faire des Genevois. Ne sera-ce pas bien plutôt l'étranger qui assimilera notre canton, l'étranger indifférent aux traditions qui font notre gloire : une Genève cosmopolite se substitue à la Genève historique, fière de son nom. Commençons donc, pour autant que faire se peut, par conserver la vitalité, la santé de nos concitoyens, ce sera une besogne non moins utile.

Je n'ai pas besoin de rappeler longuement, tout le monde le sait aujourd'hui, ce qu'est la tuberculose, la phtisie (ou l'« étiisie » comme on dit dans nos campagnes), la maladie de poitrine que chacun, sans doute, ne connaît que trop pour l'avoir vue autour de soi miner peu à peu, puis finir par emporter misérablement de précieuses existences, enlevées le plus souvent dans la fleur de l'âge. On sait aussi, mais encore trop peu, ce qui favorise, ce qui ouvre la porte à la tuberculose. Parmi ces causes, la principale peut-être est l'alcoolisme; il intervient ici non seulement comme prédisposant chez le sujet alcoolisé lui-même, mais, et je dirai presque surtout, chez ses enfants. Le scrophuleux, candidat à la phtisie, se recrute pour une forte proportion, parmi les sujets issus de buveurs. D'autres causes cependant entrent en jeu : la misère, les logements insalubres, les excès, le surmenage contribuent à l'éclosion de la tuberculose.

Au point de vue médical, la tuberculose est une infection introduite dans l'organisme par un microbe spécial, le bacille de Koch. Comment y arrive-t-il ? Non point par hérédité, comme on l'a cru longtemps, — c'est la disposition au mal qui est héréditaire, pas le mal lui-même. — mais par le transport direct du bacille, des milieux dans lesquels il se

trouve jusque dans nos organes. Nous ne devenons tuberculeux que si, — dans des conditions spéciales de dépression de notre résistance vitale, — nous sommes envahis par le bacille de Koch et qu'il trouve en nous un terrain favorable à sa propagation. Mais, je me hâte de l'ajouter, il n'est personne qui n'en ait absorbé en grand nombre, et la lutte contre la tuberculose ne consiste pas seulement à combattre le bacille, mais aussi et surtout à armer l'organisme contre ses atteintes. Il vaut à cet égard cent fois mieux s'aguerrir, se fortifier, se rendre résistant à la maladie par une vie active, que de s'étioler dans une craintivité constante à l'égard de ces microbes devant lesquels d'aucuns tremblent tant, qu'ils se mettent dans les conditions les plus favorables pour en devenir les victimes.

Ceci dit, examinons pourtant comment nous pouvons et devons combattre l'infection et la matière infectieuse.

Le principal mode de transmission de la tuberculose est la contagion par un sujet tuberculeux ; cette contagion ne se produit que par les déjections du tuberculeux, en particulier par ses expectorations, ses crachats. Le crachat est contagieux soit par la projection directe de particules de mucosités par la toux, (chez les personnes en particulier qui n'observent pas la précaution élémentaire de mettre la main devant la bouche en toussant), soit par le crachat lui-même s'il est projeté sur le sol. Dans ces conditions toutefois, il ne devient dangereux qu'une fois desséché, car, à ce moment, il participe à la poussière qui s'élève du sol et arrive comme tel sur les muquenses des passants. Inutile de dire que ce danger existe surtout dans les locaux fermés, chambres, vestibules, voitures, etc. ; en plein air, le soleil, même la lumière diffuse, agissent comme de puissants désinfectants et atténuent le risque d'infection. Autrement

que par ses expectorations, le phthisique n'est pas dangereux à celui qui l'approche, et il convient de ce fait, — s'il observe les règles de prudence qui lui sont enseignées par le médecin, — aussi peu de l'isoler que de le fuir. La charité bien entendue exige au contraire qu'on l'entoure, qu'on égaye son existence gravement menacée, qu'on lui prodigue tous les soins dont il a besoin.

Les autres modes de transmission du bacille tuberculeux sont les aliments qui en contiennent, le lait cru en première ligne, et, à un degré moindre, la viande non cuite ou trop peu cuite. J'aurai à revenir plus loin sur ce sujet. Un dernier mode de contagion, constaté depuis peu de temps, et qui ne joue sans doute pas un rôle inappréciable dans la morbidité tuberculeuse, provient de certains insectes porteurs du bacille de Koch.

Les renseignements qui précèdent indiquent quelle doit être la prophylaxie de la tuberculose ; il s'agit avant tout de supprimer autant que possible les causes de dispersion du bacille. A cet égard on enseignera, entre autres, au public, au besoin au moyen de règlements, que cracher par terre est dangereux ; on cherchera à réduire le nombre des vaches tuberculeuses et à supprimer la vente de la viande tuberculeuse, enfin on visera à améliorer l'hygiène corporelle et l'hygiène du bâtiment pour assainir les foyers où se loge le poison bactérien.

Je reviendrai sur ces différents points à propos de l'examen de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire chez nous dans la lutte contre la tuberculose.

Un autre côté de la question, le plus urgent sans doute, reste à examiner, celui du soin à donner aux malades atteints de tuberculose : Il faut les soigner aussi bien pour eux-mêmes que pour leur prochain. Pour eux, car, outre le

principe que tout malade a droit aux soins, ne fût-ce que pour être soulagé de ses maux, l'on sait aujourd'hui pertinemment que, pris à temps, tout au début de sa maladie, le phthisique peut, je dirai même doit guérir s'il est mis dans les conditions voulues pour cela. Pour le prochain aussi, car soigner judicieusement un tuberculeux, c'est, pour toutes espèces de raisons, combattre puissamment la propagation de la tuberculose.

Aborder cette face de la question en parlant de la lutte contre la tuberculose, c'est nommer les *Sanatoriums* pour tuberculeux, les *Sanatoriums* alpestres tout particulièrement, qui sont devenus une des conditions principales de traitement de cette grave maladie.

Sur les données énoncées dans cette courte entrée en matière, examinons quelles ont été les mesures mises en vigueur dans notre canton pour combattre la tuberculose et ce qu'il pourrait rester à faire dans ce sens.

Il y a bien des années que les médecins s'occupent de cette question chez nous, non pas que nous soyons particulièrement mal partagés à l'égard de cette maladie, si nous nous comparons à divers pays d'Europe, mais nous sommes loin de tenir, cependant, un bon rang parmi les cantons suisses; notre population urbaine, proportionnellement plus forte que celle des autres cantons, en est sans doute une des principales raisons. Comme je l'ai dit, plus du sixième de notre mortalité résulte de la tuberculose ⁽¹⁾.

Sans remonter trop haut dans l'histoire de la question qui nous occupe, qu'il me suffise de rappeler le rapport que

(1) De 1885 à 1894 (10 années) il y a eu, à Genève, sur un total de 22,615 décès, 4,069 décès dus à la tuberculose, dont 2,326 hommes et 1,743 femmes. (D^r VINCENT.)

présenta, le 13 mars 1897, M. le Dr Vincent, alors directeur du Bureau de Salubrité, (auquel, soit dit en passant, nous devons presque toutes les améliorations dans ce domaine pendant ces dernières années), comme rapporteur de la Commission nommée en 1896 par le Conseil d'Etat pour étudier les mesures à prendre contre la tuberculose humaine. Ce rapport, fort précis, invitait le Conseil d'Etat à introduire différentes réformes dans notre réglementation, réformes sur lesquelles j'aurai à revenir. Il était accompagné d'une petite publication : « *Instructions concernant la tuberculose* », destinée au public. Ces instructions, tirées à 24,000 exemplaires, ont été largement distribuées, il y a trois ans, dans la population: elles sont courtes et bonnes ⁽¹⁾.

Mais la Commission abordait en même temps une tâche plus difficile et de longue haleine : celle de la création, par les efforts de l'initiative privée, d'un « *Sanatorium pour les indigents tuberculeux genevois* ».

J'examinerai en première ligne cette question du Sanatorium qui est actuellement à l'ordre du jour chez nous, qui est dans toutes les préoccupations, et qui exige une solution aussi prompte que possible.

I. Sanatorium

Pour se faire une idée des besoins à cet égard, et de l'importance à donner à un Sanatorium genevois, le rapporteur de la Commission de 1897, M. le Dr Vincent, a fait une enquête auprès du corps médical genevois pour arriver à connaître approximativement le nombre des phthisiques traités dans notre canton, le nombre de ceux qui devraient

(1) Nous voudrions recommander au Département de l'Intérieur de renouveler de temps en temps la distribution de cette excellente brochure.

être hospitalisés et le nombre de ceux qui, à une date donnée, se trouvaient dans la phase de début de la maladie, phase pendant laquelle le traitement d'altitude donne des résultats plus ou moins décisifs.

Il est résulté de cette enquête qu'en 1897 nous avons, en chiffres ronds, à Genève, 600 malades de tuberculose, sur lesquels 240 à hospitaliser, c'est-à-dire ne pouvant être soignés à domicile, et, parmi ces derniers, 80 en première période, c'est-à-dire en état de bénéficier du séjour dans un Sanatorium d'altitude.

J'ai eu la curiosité de faire relever à l'Hôpital le nombre des cas de tuberculose qui ont été reçus pendant ces dernières années, et cela d'après leur nationalité. Un relevé de ce genre a un intérêt particulier au point de vue du Sanatorium genevois, puisque, créé par nos concitoyens, pour nos concitoyens, ce sont nos concitoyens qui doivent en bénéficier en première ligne. Du reste, d'autres cantons ayant leur Sanatorium ou étant occupés à en construire, nos Confédérés tuberculeux habitant Genève seront sans doute le plus souvent soignés dans leurs cantons respectifs. Or, la moyenne annuelle de phthisies soignées à l'Hôpital cantonal, ces dernières années, a été de 95 à 100 Genevois, de 80 à 85 Suisses d'autres cantons et de 110 à 115 étrangers. Donc environ 300 malades parmi lesquels un peu plus d'étrangers que de Genevois et un peu plus de Genevois que de Suisses d'autres cantons. Si, nous servant de ces chiffres et d'autres données dans le détail desquelles il serait un peu long d'entrer ici, nous établissons la proportion entre les malades en première période et les autres, nous pourrions compter, lorsque le Sanatorium sera bâti, sur un nombre de demandes qui pourra s'élever à 70 à 80 malades parmi les seuls Genevois.

Devrons-nous y recevoir des étrangers ?

Les traités avec les pays voisins font un devoir au Département de Justice et Police de recevoir à l'Hôpital cantonal, à ses frais, les indigents malades étrangers qui se présentent avec leurs papiers en règle. Nous dépensons de ce chef chaque année près de 300,000 francs.

Le traité d'établissement avec la France est périmé depuis 9 ans déjà et pas encore renouvelé. Notre Département de Justice et Police a demandé au Conseil Fédéral qu'à l'occasion du renouvellement de ce traité, des facilités plus grandes soient prévues pour le rapatriement des malades indigents. Cette demande sera-t-elle suivie de mesures efficaces ? C'est plus que douteux, et pourtant quelle amélioration il pourrait en résulter dans la situation de notre canton-frontière, car « les malades indigents français sont les seuls étrangers que nous ne pouvons pas rapatrier et ils sont de beaucoup la classe la plus nombreuse » (1). Nous hospitalisons, soignons, nourrissons nos voisins, ceux de la zone surtout, aux frais des contribuables genevois : 300,000 francs ; cela fait environ 3 francs par contribuable chaque année ! Et il doit encore s'y ajouter la taxe d'hôpital que va voter le Grand Conseil et qui est devenue nécessaire en suite des dépenses considérables qui sont résultées de la nouvelle loi sur l'Assistance publique.

C'est l'assistance publique qui, avec les hautes études, est une des principales dépenses qui mettent annuellement nos budgets en déficit ; et ce sont surtout les étrangers qui en bénéficient. Il est bon qu'on le sache de l'autre côté de la frontière !

Pour en revenir au Sanatorium, le Département de Justice et Police devra-t-il faire pour les indigents tuberculeux

(1) Rapport de M. le Conseiller d'Etat Didier au Grand Conseil à propos du projet de loi sur la Taxe d'hôpital.

étrangers des « Bons de pension » pour plusieurs mois de séjour dans cet établissement ? C'est difficilement admissible puisqu'il s'agit dans l'espèce non seulement d'une maladie chronique de longue durée, mais de malades dont l'état ne présente le plus souvent, à l'époque où la cure d'altitude est indiquée pour eux, aucun caractère d'urgence. Au fond le traitement dans le Sanatorium est un traitement non pas médical, mais hygiénique et préventif. Nous ne le devons pas à des non-ressortissants de notre petit canton.

Du reste tout malade admis dans le Sanatorium devra répondre d'un prix de pension.

Pour les Genevois indigents, le répondant est, d'après la nouvelle loi sur l'Assistance publique, entrée en vigueur au 1^{er} janvier de cette année, *l'Etat*. Le Grand Conseil, sur la proposition du Conseil d'Etat, a décidé l'année dernière de décharger l'Hospice général de cette lourde tâche et de la mettre en entier sur les épaules de l'Etat. L'Etat doit donc à l'indigent tuberculeux genevois sa pension dans le Sanatorium, comme il la lui doit à l'Hôpital, puisqu'il doit les soins complets à tout indigent genevois malade.

Mais l'Etat doit-il porter seul cette charge ? Non. Il peut et doit se faire aider par les *sociétés de secours*. Nous avons actuellement à Genève environ 120 sociétés d'assurances et de secours mutuels, payant à leurs ressortissants des indemnités pour les jours de chômage et de maladie. Je relève dans la liste de ces sociétés : 20 sociétés genevoises générales de secours mutuels et 25 sociétés étrangères ; 58 sociétés professionnelles de secours, etc. Evidemment les caisses de ces sociétés auront à contribuer à la pension des hôtes du Sanatorium. A l'Hôpital cantonal, les sociétés de secours payent actuellement, sauf erreur, 2 francs par jour pour leurs ressortissants. Ces sociétés comprendront qu'il est de

leur intérêt bien entendu de faciliter par tous les moyens en leur pouvoir l'admission aussi précoce que possible dans le Sanatorium, de leurs sociétaires menacés de phthisie. En Allemagne différentes sociétés de secours ont si bien compris l'avantage d'une mesure de ce genre qu'elles ont créé entièrement à leurs frais et entretiennent de leurs seules ressources de vastes sanatoriums pour tuberculeux. L'expérience leur a prouvé que, malgré les sommes colossales englouties de ce chef, elles réalisent une économie considérable, la durée moyenne de traitement des pensionnaires de ces établissements variant de trois à six mois, tandis qu'elles les avaient antérieurement sur les bras pour de longs mois, quelquefois des années. En outre, fait d'une importance capitale pour les caisses, une proportion très forte des sociétaires sortant des sanatoriums sont rendus au travail et diminuent d'autant les familles orphelines à soutenir.

Ce ne sont guère que les sociétés de secours qui pourront résoudre la délicate question de l'admission, dans le Sanatorium, d'indigents tuberculeux étrangers résidant dans notre canton. Quelques-uns d'entre eux sont attachés à notre sol par d'anciennes attaches, ils y ont leurs familles; les rapatriera-t-on d'office dans leur pays qui les a oubliés et ne les connaît plus ? C'est souvent impossible et inhumain, et il faut rendre cet hommage à notre Département de Justice et Police qu'il comprend la chose ainsi et se montre généralement clément pour les pauvres malades chroniques étrangers, demeurant depuis longtemps ou nés chez nous et qui viennent frapper à la porte de nos asiles.

Les sociétés de secours seront bien placées, me semble-t-il, pour payer la pension intégrale de leurs ressortissants étrangers pour lesquels on demandera l'admission dans le Sanatorium. On ne saurait donc mieux faire que d'engager

vivement les ouvriers étrangers habitant ou travaillant chez nous, à se faire admettre dans des sociétés de secours. Certaines communes de la Suisse obligent les étrangers domiciliés à se faire admettre dans des sociétés de ce genre; cette mesure, toute autoritaire qu'elle est, me paraît légitime. Une administration a le droit de se défendre contre un risque de ce genre provenant des non-ressortissant à son budget normal.

Un autre ordre de secours s'imposera du fait du séjour prolongé d'un malade dans le Sanatorium, ce sera celui des familles privées d'un chef, d'un soutien. Ce genre de secours doit souvent être prolongé pendant un temps plus ou moins considérable et il est d'un caractère urgent.

Chez nous il dépend normalement de l'*Hospice général* qui, d'après la récente loi sur l'Assistance publique, reste chargé du soin des indigents genevois non malades. Cette tâche lui sera sans doute plus aisée que par le passé puisqu'il a été déchargé par l'Etat de tout ce qui concerne les indigents malades.

En résumé, l'indigent soigné dans notre Sanatorium, le Genevois en particulier et sa famille auront, de par nos institutions, des répondants tout naturels : l'Etat et l'*Hospice général*. Toutefois il convenait d'assurer à cette grande œuvre de charité nationale une vitalité aussi grande que possible, une position indépendante, sans laquelle elle serait condamnée à végéter, car les rouages officiels ne sont pas toujours d'un fonctionnement très aisé. Il vient donc de se fonder à Genève, en conformité des dispositions de l'art. 716 du Code fédéral des obligations, une *Société auxiliaire du Sanatorium de Clairmont-sur-Sierre*, (c'est le nom de notre futur asile), qui a pour but :

1° De faciliter aux malades tuberculeux indigents le

séjour dans le Sanatorium, en contribuant au payement du prix de pension ;

2^o De venir en aide aux familles des malades en séjour au Sanatorium ;

3^o De fournir dans la mesure où ses ressources le lui permettront, des subsides pour l'exploitation du Sanatorium.

La Société auxiliaire du Sanatorium désire recruter dans son sein les personnes, sociétés et corporations qui, adhérant à ses statuts, verseront une cotisation unique de 100 francs au moins, ou une finance annuelle de 3 francs au moins. Il sera fait en outre des collectes et la Société auxiliaire espère avoir à enregistrer des legs et dons aussi nombreux que possible.

Les statuts de cette société nouvelle, rédigés par M. Gampert, notaire, et discutés dans le Comité genevois du Sanatorium, ont été votés dans ce Comité au mois de mai de cette année.

Dans la même séance, le Comité du Sanatorium, a, encore sur la proposition de M. Gampert, adopté les statuts d'une *Fondation du Sanatorium genevois de Clairmont-sur-Sierre*, créé en conformité de la loi sur les fondations du 22 août 1849. Soumis au Conseil d'Etat, ces statuts devront passer à la sanction du Grand Conseil et le Comité du Sanatorium attend, non sans une certaine impatience, ce moment solennel pour commencer et pousser activement les travaux de construction.

Je relève parmi les différents articles de ces statuts, l'article 1^{er} qui spécifie que « le but du Sanatorium est l'hospitalisation des seuls tuberculeux indigents ou peu fortunés dont l'état est susceptible d'amélioration ou de guérison ». Il est indiqué en outre que « ce Sanatorium est destiné en première ligne aux citoyens genevois et, pour autant que

l'espace disponible le permettra. aux Confédérés et aux étrangers habitant le canton de Genève; exceptionnellement, est-il ajouté, il pourra y être admis des ressortissants d'autres cantons non domiciliés dans le canton de Genève ». Les sommes nécessaires à la création du Sanatorium seront fournies au moyen : *a)* des fonds recueillis par souscription nationale; *b)* des subventions de l'Etat et des communes; *c)* des dons et legs qui pourront être faits dans ce but. Il sera d'autre part pourvu aux frais d'entretien et d'exploitation du Sanatorium au moyen : *a)* du prix de la pension des malades; *b)* des dons et legs faits dans ce but; *c)* des subsides de la Société auxiliaire du Sanatorium; *d)* des subventions de l'Etat et des communes et *e)* des revenus des biens de la Fondation. Il est spécifié enfin « qu'il devra être payé un prix de pension pour tout malade admis dans le Sanatorium ».

De tout ce qui précède il résulte que nous pouvons être tranquilles sur le sort de nos tuberculeux soignés dans le Sanatorium genevois : Fondation, Société auxiliaire, Etat, Communes, Sociétés de secours mutuels, fourniront autant de bourses dans lesquelles on pourra puiser pour leur assurer un séjour suffisant au recouvrement de leur santé. Mais il ne sera pas inutile, avant de se mettre en route, de bien spécifier la part qu'aura chacun de ces organismes financiers à l'entretien des malades, car plus tard la chose serait moins aisée sans doute et pourrait amener à quelques tirages. Avis au Comité de la Fondation nouvelle.

Un mot encore sur la construction du Sanatorium.

C'est le 13 mars 1897 que la Commission nommée par le Conseil d'Etat pour étudier les mesures à prendre contre la tuberculose humaine dans notre canton a décidé en principe la création de cet asile. Deux ans et demi plus tard, après

de longs travaux, en octobre 1899, l'ancienne Commission, transformée en Comité libre, annonçait au public, comme chose faite, l'acquisition d'un magnifique domaine sur le plateau, remarquablement salubre, de *Cran-Montana*, en même temps il lançait une vaste souscription demandant à la charité publique 350,000 francs pour la construction d'un bâtiment suffisant aux premiers besoins.

Voici plus de 18 mois que la souscription a été ouverte. Au bel élan des premiers mois a succédé une période de lassitude; et pourtant que d'efforts faits, que de soirées artistiques, musicales, littéraires, que de fêtes, que de kermesses, de cagnottes, poules aux boules, tombolas, etc., pour le Sanatorium! Il serait intéressant de pouvoir évaluer toutes les absinthes, tous les distacts, tous les cafés, thés, champagnes, bus pour nos pauvres tuberculeux. Vraiment, il eût été difficile de faire davantage pour eux! Et pourtant ils attendent toujours, et le champ sur lequel doit s'élever l'Hospice de Clairmont attend aussi la pioche des terrassiers! ⁽¹⁾ La charité genevoise semble avoir donné tout son effort, et, hélas, nous n'avons encore récolté que la moitié ou un peu plus de la somme nécessaire, soit 240.000 francs. D'après les devis, revus et serrés de près par l'habile architecte du Sanatorium, M. Peyrot, il manque encore 130.000 à 140,000 fr. pour solder les dépenses totales, terrain compris.

Que faut-il faire ?

Un nouvel appel à la charité? C'est ce qui vient d'être tenté, en juin dernier; cela a-t-il amené la somme demandée? Hélas non! Et pourtant si nous regardons chez nos voisins, nous constatons que Bâle a construit un Sanatorium de 525.000 fr. dont 330,000 ont été réunis par la charité publi-

(1) Quelques travaux de nivellement viennent d'être exécutés pour préparer l'emplacement du futur bâtiment (août 1901).

que, et Berne, un Sanatorium de 550,000 fr., dont 367,000 fr. ont été recueillis par souscription, et remarquez ceci: il ne s'est écoulé dans ce dernier canton que neuf mois depuis le dépôt du rapport de construction jusqu'à la pose de la première pierre et une année encore jusqu'à l'installation des premiers malades.

Sept à huit autres cantons ont construit depuis lors des Sanatoriums, dûs en grande partie à la charité publique.

Le premier sentiment en face de notre impuissance est une certaine honte. Mais la population de Genève manque-t-elle de charité? Loin de là: c'est par centaines que les œuvres qui vivent de la charité publique viennent s'alimenter chez nous. Il est peu de villes, sans doute, où l'on donne autant qu'à Genève. Mais la charité a des limites, ne fût-ce que dans les ressources de chacun. Les bourses des particuliers sont fatiguées par les demandes continuelles de contributions qui pleuvent de tous côtés.

Rappelons-nous pourtant que, chez nous, le péril de la tuberculose est menaçant, qu'il grandit chaque jour. Dans notre petit canton cette maladie ravit chaque année près de 500 existences, sur un peu plus de 2,000 décès. Il n'y a pas de temps à perdre. Nos pauvres tuberculeux gèlent en hiver sous nos brouillards humides, ils toussent, crachent, et se morfondent à attendre et à attendre encore! Il faudrait pourtant, en fait de charité, commencer par le plus pressant, par ce qui nous touche de plus près.

Un dernier effort sera tenté l'hiver prochain pour réunir, sinon la somme entière exigée pour terminer la construction, du moins une somme un peu ronde. Le Bazar pour St-Pierre a rapporté, il y a quelques années, près de 100,000 fr., le *Grand Bazar* qui sera organisé pour le Sanatorium nous réserve-t-il d'aussi alléchantes surprises? Espé-

rons-le : mais que n'y a-t-on songé déjà l'hiver dernier, on aurait gagné du temps.

Il n'y a pas à hésiter, il faut que le Sanatorium se construise cette année, ou du moins soit assez avancé en automne pour se terminer l'année prochaine ⁽¹⁾. Renoncerons-nous au vœu exprimé, il y a 18 mois par un médecin de notre ville, dans une excellente publication sur le sujet qui nous occupe : « Il faut disait-il, que les Genevois puissent se dire en fêtant en 1902 le 300^{me} anniversaire de l'Escaladé, que leurs compatriotes peu fortunés et blessés dans le combat de la vie, peuvent manger, au Sanatorium de Clairmont, la soupe au riz de la mère Royaume, avec l'espoir de reprendre sous peu leur place à l'atelier, au bureau, aux champs, partout où ils pourront de nouveau être utiles à leur famille et à leur pays. »

La vente pour le Sanatorium ne pourra rapporter qu'une partie de la somme nécessaire. Faudra-t-il demander le reste à l'*Etat* ? Dans tous les cantons qui possèdent un Sanatorium l'*Etat* y a contribué pour une part plus ou moins importante. L'*Etat* de Genève ne songera pas à se soustraire à cette grande œuvre d'intérêt national. La *Ville de Genève*, de même, qui vient de faire un héritage considérable, me paraît placée très favorablement pour coopérer à cette entreprise qui profitera tout particulièrement à ses nécessiteux atteints de maladie de poitrine, car les agglomérations urbaines fournissent à cette maladie un contingent de victimes qui est sans proportion avec celui que peut fournir la campagne. Aussi attendons-nous un fort appoint de la Ville qui permettra d'aller dès maintenant de l'avant dans la construction du Sanatorium.

(1) Les travaux n'ayant pu encore être commencés, rendent ce vœu malheureusement irréalisable (fin août 1901).

On me demandera peut-être encore : Les Sanatoriums qui existent actuellement ont-ils rendu tous les services qu'on en attendait, ou bien est-ce une manière charitable sans doute, mais stérile pour la société, de conserver plus longtemps en vie de malheureux tuberculeux ?

Voici, à titre de documents à cet égard, quelques chiffres publiés par l'Office sanitaire impérial allemand et que j'emprunte à l'intéressante brochure publiée l'année dernière, sous le titre de *Tuberculose et Sanatoriums*, par M. le Dr Maillart : « Sur 2259 malades dont on a pu avoir des renseignements et qui avaient fait un séjour plus ou moins prolongé dans les sanatoriums populaires allemands, 66 % en sont sortis capables de reprendre leur ancien métier, 6 % ont été capables de gagner leur vie avec une autre profession, 13 % n'en sont sortis qu'avec une capacité de travail réduite et 15 % seulement sont restés entièrement à la charge de la caisse d'assurances. Il résulte de ce relevé que le $\frac{7}{10}$ des malades soignés dans les sanatoriums en sortent, sinon absolument guéris, du moins de nouveau aptes à gagner leur vie. » Ainsi les sommes placées sur ces entreprises par les caisses d'assurances, quelque considérables qu'elles soient, se trouvent compensées et bien au delà par la diminution des dépenses qui leur incombaient par l'assistance prolongée de phtisiques traînant des années, et combien misérablement, jusqu'à la mort. Quelle différence dans les résultats !

Mêmes observations favorables en Suisse : « 68 % des malades renvoyés du Sanatorium bâlois de Davos avaient, une année après leur retour à Bâle, encore augmenté de poids ; ceux qui étaient entrés anémiés par la tuberculose dans le sanatorium y ont récupéré un sang normal et l'ont gardé tel après le retour à la ville. »

Donc, ajoute encore M. le Dr Maillart, « nous voyons que

les sanatoriums rendent à la vie active plus des $\frac{2}{3}$ des tuberculeux qui s'y font soigner, que l'amélioration ou la guérison persistent pour la plupart d'entre eux, grâce aux habitudes d'hygiène qu'ils y ont contractées, et nous voyons d'autre part que dans cette œuvre d'humanité et d'économie sociale, nous nous sommes laissé devancer par tous les cantons confédérés qui sont à la tête du progrès en Suisse.»

II. Tuberculose du bétail ⁽¹⁾

La question du sanatorium n'épuise pas, loin de là, celle de la lutte contre la tuberculose chez nous. Sans doute il est du premier devoir de l'Etat et de la Société de vouer toute leur sollicitude aux pauvres malades; mais il faut, en outre et avant tout, chercher à diminuer le nombre des victimes de la maladie. Soigner le tuberculeux c'est fort bien, mais rendre l'individu impropre à cultiver le bacille de Koch, c'est mieux. A cet égard les enseignements de la bactériologie ont été précieux. L'on sait aujourd'hui, comme je l'ai dit au début, que la tuberculose ne se prend que par l'introduction du dit bacille dans l'organisme, et que cette introduction se fait presque uniquement par la poussière des expectorations desséchées des tuberculeux, d'une part, et par le lait et la viande des bêtes tuberculeuses de l'autre. Il en résulte qu'au point de vue bactériologique, la vraie prophylaxie de la tuberculose consistera d'un côté à isoler le crachat tuberculeux et de l'autre à éteindre la tuberculose des bovidés.

(1) Jusqu'à nouvel avis et malgré les récentes déclarations du Prof. Koch, nous en restons à l'opinion, généralement admise jusqu'ici parmi les médecins et les bactériologues, de la contagion de la tuberculose des bovidés à l'homme et vice-versa.

Examinons d'abord, en ce qui concerne notre canton, ce second point : *La tuberculose du bétail.*

De même que l'homme, beaucoup plus même que l'homme, le bœuf, la vache sont atteints de tuberculose. Cette maladie se transmet d'autant plus facilement dans les étables que les bêtes boivent au même abreuvoir, mangent à la même crèche, et qu'ainsi les bacilles qui se trouvent sur les muqueuses buccales et nasales d'une bête, se transportent plus facilement aux bêtes voisines. On a observé que dans les étables à abreuvoir coulant, avec orifice d'entrée et de sortie de l'eau, les bêtes qui se trouvent en amont d'une bête tuberculeuse restent indemnes, tandis que celles qui sont en aval d'elle, deviennent tuberculeuses. Les veaux séparés de bonne heure des étables où il y a des bêtes tuberculeuses ne sont jamais tuberculeux, ils ne le deviennent que s'ils sont exposés plus tard à la *contagion*.

La tuberculose est-elle une maladie exceptionnelle du bétail, un accident fortuit, localisé, comme la fièvre aphteuse, par exemple ? Loin de là, elle y est d'une fréquence désespérante, même loin des villes, dans les fermes éloignées, même dans les pâturages de la montagne.

Bien que je me sois adressé aux sources les plus autorisées pour savoir quelle est la proportion des bovidés tuberculeux chez nous, je n'ai pu obtenir de chiffres tant soit peu précis. Les étables du canton ne sont en effet pas l'objet d'une surveillance spéciale à cet égard, la tuberculose ne rentrant pas dans les maladies soumises au règlement de police sur la surveillance sanitaire du bétail du 24 septembre 1878, ni de la loi fédérale sur les épizooties du 14 octobre 1887 ; l'agriculteur se prête du reste le moins possible à une investigation de ce genre. Les abattoirs qui semblaient devoir fournir une statistique très nette, par

L'inspection des bêtes abattues, nous laissent pourtant aussi sans réponse à l'égard de la situation de notre canton sur ce point, vu que la très forte proportion des animaux qui y sont abattus proviennent de l'étranger, de l'Italie en particulier.

En suite de l'intransigeance de la France à l'endroit de l'entrée du bétail suisse dans ce pays, le gouvernement fédéral s'est vu depuis deux ans, obligé d'user de représailles, et refuse l'entrée des bovidés, (les veaux exceptés), provenant de France sur le territoire de la Confédération. Soit dit en passant, les mesures vexatoires du Gouvernement français à l'égard de notre bétail, interdisant jusqu'au transit avec l'Espagne, portent le plus grand préjudice à notre industrie agricole et devront faire l'objet de démarches spéciales, en 1903, lors du renouvellement des traités de commerce qui seront dénoncés à cette époque.

Pour en revenir à notre canton, il n'est pas fait aux abattoirs une statistique distincte des bêtes tuberculeuses de provenance locale ou étrangère et aucun chiffre n'a pu m'être donné à cet égard par le vétérinaire cantonal. Toutefois je tiens de lui que la tuberculose est rare, très rare même parmi les bœufs qui nous viennent d'Italie et que cette catégorie constitue près des neuf-dixièmes de la viande tuée ici. Pour le dixième qui est de provenance locale, la proportion des bêtes tuberculeuses y est sensiblement plus forte, non pas tant parmi les bœufs toutefois que parmi les vaches.

Les vaches qu'on abat pour la boucherie sont généralement de vieilles bêtes, et une très forte proportion, la moitié m'a-t-on affirmé, sont tuberculeuses. Heureusement que, sur la totalité de la viande consommée chez nous, — viande qui nous arrive aussi dépecée par la frontière, où elle est soumise à une inspection sanitaire — la proportion des va-

ches de provenance locale est très minime. Toutefois certains cantons, Fribourg entre autres, nous expédient pas mal de bétail tuberculeux. Nous verrons comment il échappe, à l'entrée sur le canton, aux inspections sanitaires quand à la tuberculose.

Comment reconnaît-on qu'une bête est tuberculeuse ?

Ce n'est ni son apparence extérieure, ni nécessairement la toux qui guide le diagnostic; la vache tuberculeuse donne généralement beaucoup de lait, et si elle finit par maigrir, on attribue volontiers son état à la lactation : « c'est une trop bonne vache laitière », dit-on. On est resté longtemps sans moyen net de diagnostic de la tuberculose des bovidés jusqu'au jour où l'on a découvert un sérum spécial, la *tuberculine de Koch*, qui, injectée en faible quantité sous la peau des bêtes saines, les laisse indemnes, sans réaction fébrile, tandis qu'elle procure à la bête malade de tuberculose un court, mais fort accès de fièvre. En injectant un troupeau, on peut donc avec la plus grande facilité séparer du jour au lendemain, ou peu s'en faut, toutes les bêtes saines de toutes les bêtes tuberculeuses qui s'y trouvent.

Il y a une exception toutefois, exception malheureuse qui a ouvert la porte à toutes les fraudes : la bête vaccinée depuis quelques jours, même quelques mois, ne réagit pas à une nouvelle vaccination, quand bien même elle serait tuberculeuse; la vaccination, qui n'est [point curative, mais révélatrice de la maladie, lui confère une immunité plus ou moins prolongée contre une nouvelle réaction par le sérum. Vous voyez d'emblée le parti qu'ont su en tirer certains propriétaires de bétail : ont-ils une vache tuberculeuse ou suspecte de tuberculose, ils commencent par la faire inoculer en cachette, puis la mettent en vente. Une nouvelle épreuve, faite devant l'acheteur, reste sans résultat et la

bête de passer pour saine. Ce fait oppose une sérieuse entrave aux mesures qu'on cherche à prendre contre le commerce des bêtes tuberculeuses, il sert même ce trafic, tout propriétaire peu scrupuleux ayant hâte de se débarrasser sur le voisin d'une bête qu'il sait malade et de peu de durée. Toutefois il semble que cet abus trouvera bientôt un correctif, et déjà le laboratoire Pasteur, à Paris, a réussi récemment à réaliser une tuberculine (*tuberculine de Nocard*) qui obtient une réaction même après tuberculinisation préalable. Notre excellent bactériologiste, M. Massol, en a fait, il n'y a pas longtemps, l'épreuve concluante dans un cas qui a singulièrement contrecarré les plans d'un gros commerçant en bétail, aussi expert en tuberculinisation préventive que peu scrupuleux. Avis à Messieurs les vétérinaires.

Il est très malheureux, dans l'intérêt de la surveillance du bétail, que la tuberculine soit entrée dans le commerce et que chacun puisse vacciner ou faire vacciner sa vache, loin de l'œil de l'autorité compétente. La tuberculinisation du bétail, même avec le nouveau sérum, n'aura une réelle efficacité que, lorsqu'après entente internationale, — car pour être efficace, la mesure doit être générale, cela saute aux yeux, — la tuberculine ne pourra être employée que par des délégués de l'autorité.

C'est ce qui se fait en Danemark, où la lutte contre la tuberculose du bétail est pratiquée systématiquement depuis quelques années et avec des résultats excellents, ainsi que l'a relaté notre regretté compatriote, M. le Dr H. Gosse, dans une intéressante brochure publiée il y a deux ans.

Il est fâcheux que nos autorités fédérales n'aient pas hardiment marché dans la même voie que le Danemark, du moins pour autant que la chose eût été possible dans notre

pays dont la situation géographique est peu favorable, il est vrai, à des mesures radicales dans ce domaine.

Examinons maintenant ce qui a été fait à Genève ?

En 1893, la Commission genevoise pour l'étude de la tuberculose nommait une sous-commission chargée d'étudier plus particulièrement la question de la tuberculose du bétail. Un rapport trop peu connu, car il est fort bien fait, dû à la plume de MM. L. de Candolle et Dr Vincent a clos les travaux de cette commission, en mai 1894.

Ce rapport émettait un certain nombre de vœux, parmi lesquels la nécessité de l'inscription de la tuberculose, parmi les maladies contagieuses du bétail. Cette mesure eût placé les animaux atteints de cette maladie au bénéfice de la loi fédérale sur les maladies contagieuses, avec obligation de déclaration, séquestration, abattage éventuel, etc. Des mesures transitoires eussent été prises pendant un temps suffisant pour ménager les intérêts des agriculteurs. La France a déjà adopté cette mesure, dès 1888, il est vrai sur le papier seulement, car elle n'y serait, semble-t-il, pas ou à peine observée. Il convient d'ajouter que cette mesure ne comporte, dans ce pays, aucune indemnité pour le propriétaire d'animaux malades; cela seul explique que cette loi y soit restée lettre morte.

La réforme demandée chez nous eût, sans doute, aggravé les charges des agriculteurs, du moins pendant une période de quelques années; en effet, il eût fallu séparer les bêtes malades, isoler les bêtes jeunes, exclure de la reproduction les animaux qui auraient réagi à la tuberculine, interdire la vente du lait des bêtes tuberculeuses, etc. Des indemnités payées par l'Etat fussent allées très loin, prétendit-on.

Une motion unanime fut adressée toutefois au Conseil Fédéral par la Fédération même des Sociétés d'agriculture

de la Suisse romande, avec l'approbation, unanime aussi, de la Société médicale de la Suisse romande, motion qui fut appuyée plus tard, auprès de notre Conseil d'Etat, par la Société d'hygiène de Genève : « Dans l'intérêt de l'agriculture suisse, y était-il dit, comme dans celui de l'hygiène publique, il est demandé qu'on poursuive par tous les moyens, en y comprenant l'indemnisation aux intéressés, le principe de la séquestration et de la destruction des animaux atteints de tuberculose ».

Plus récemment, l'année dernière sauf erreur, le Congrès international des vétérinaires, tenu à Berne, a émis le vœu que les gouvernements s'occupent de la question de la prophylaxie de la tuberculose dans le bétail, et adoptent d'une manière générale la tuberculinisation obligatoire.

Le Conseil exécutif de la Confédération n'a pas cru néanmoins devoir entrer dans ces vues, et cela en se basant sur un rapport de M. Muller, chef de division au Département de l'agriculture. M. Muller semble n'avoir eu en vue que de ménager les intérêts immédiats des agriculteurs ; sur les autres points, ses arguments étaient incomplets, et, aujourd'hui, la sanction du temps les a démontrés comme absolument erronés : La tuberculine n'est point un moyen trompeur, la transmission de la tuberculose par la viande et le lait n'est point un accident exceptionnel et rare, enfin les dépenses énormes pour l'Etat que prévoyait M. Muller, reposent sur des chiffres qui n'ont pas de base sérieuse et l'agriculteur soucieux de ses propres intérêts doit être le premier à réclamer des mesures destinées à diminuer la morbidité tuberculeuse dans le pays. « Rarement, disait M. Vincent dans son rapport de 1894, l'argent des contribuables aura été mieux employé qu'à la lutte contre la tuberculose du bétail ». Cette affirmation n'a rien perdu aujourd'hui de

sa valeur, et l'on ne peut que regretter que nos autorités se soient actuellement plus ou moins désintéressées de cette question.

Pour se faire une idée du danger que court la santé publique par la consommation de viande tuberculeuse, une statistique établie par MM. Arloing et Nocard, — en tenant compte de la proportion des bovidés tuberculeux en France et de la proportion approximative des cas d'infection chez l'homme par la consommation de viande tuberculeuse, — a amené ces savants à estimer à 12,000 le nombre annuel des cas d'infection, en France, par cette voie-là. Tout approximatifs que soient des chiffres de ce genre, on peut, tout au moins, se fiant à l'autorité des auteurs que je viens de citer, se convaincre de l'importance très grande que joue la contagion par le bétail dans la tuberculose humaine.

Si le Conseil fédéral n'a pas, jusqu'ici, inscrit la tuberculose parmi les maladies contagieuses du bétail, comme on le lui demandait, il a du moins cherché à favoriser parmi les agriculteurs l'emploi de la tuberculine. Par son arrêté du 24 juillet 1896, il a décidé de faire délivrer gratuitement cette substance aux agriculteurs qui en feraient la demande, s'engageant à remettre des certificats de santé pour les bêtes saines, tandis que les bêtes malades doivent être poinçonnées à l'oreille. Un règlement détaillé fixe les conditions dans lesquelles il y a lieu de pratiquer ces vaccinations. Les noms des agriculteurs ayant fait inoculer leurs animaux sont publiés dans la feuille fédérale d'agriculture.

En théorie cette mesure semblait devoir donner des résultats très heureux pour la santé du bétail. En pratique, la présence dans le commerce de tuberculines non officielles et la mauvaise foi de certains propriétaires et vétérinaires l'a rendue plus ou moins inefficace ; les bêtes tuberculeuses

sont même peut-être celles qui circulent le plus dans le commerce sous le couvert d'inoculations inofficielles, allant d'une étable à l'autre infecter leurs congénères, en attendant de prendre le chemin de l'abattoir, peut-être d'un abattoir de campagne, d'une tuerie clandestine où aucune surveillance sanitaire n'en arrêtera la vente.

Plus efficace a été la mesure adoptée par notre Conseil d'Etat en 1898, dans son règlement du 27 septembre, en vertu duquel les propriétaires d'animaux dont la viande est rejetée pour cause de tuberculose reçoivent une « indemnité égale à la moitié de la valeur de la viande inutilisable ». Avec cette indemnité le propriétaire, s'il a pris la précaution de faire partie d'une société d'assurance sur le bétail, peut rentrer dans la totalité ou la presque totalité du capital que représentait la bête abattue. Ce règlement prescrit en outre qu'il doit avoir été constaté, pour bénéficier de l'indemnité, que la tête de bétail a été reconnue indemne de maladie lors de son entrée sur le canton et qu'elle y a séjourné sans interruption depuis trois mois au moins. Cette clause oblige, semble-t-il, les agriculteurs à fournir un certificat de tuberculinisation des bêtes abattues, et constituerait donc ainsi, si elle est régulièrement observée, une mesure très favorable à la lutte contre la tuberculose du bétail.

Examinons maintenant sommairement quelles ont été les mesures adoptées dans notre Canton quant à l'inspection des viandes et du lait :

INSPECTION DES VIANDES

Le règlement de l'abattoir prévoit une visite du bétail par un inspecteur sanitaire. Actuellement cet inspecteur, bien que très capable, n'est pas vétérinaire, ⁽¹⁾ mais il est placé sous le contrôle du vétérinaire cantonal. A l'entrée du bétail

⁽¹⁾ Contrairement à l'art. 39 du règlement du 4 février 1876 sur les abattoirs.

dans l'établissement, l'inspecteur séquestre les animaux malsains ou malades; après l'abattage il procède à une seconde vérification; si la viande est bonne, il la timbre et vise le bulletin; si elle est malsaine, elle est séquestrée; pour chaque saisie il doit en être référé, sauf erreur, au vétérinaire cantonal. Les intéressés peuvent demander une contre-expertise. Les dépouilles des bêtes malsaines, les viandes gâtées ou nuisibles sont, sous la surveillance de l'inspecteur, immédiatement enfouies et détruites. ⁽¹⁾

La mesure demandée par M. le Dr Vincent dans son rapport de 1894, pour les viandes tuberculeuses, semble avoir été mise en pratique chez nous d'une façon générale; il s'agit d'une destruction plus radicale que le simple enfouissement, qui ne tue pas les bacilles tuberculeux, et permet leur retour, comme cela a été constaté, par le moyen des vers de terre, dans les cultures de la surface du sol, dans l'herbe et les légumes. Je constate, en effet, dans le rapport de gestion du Conseil d'Etat pour l'année 1900 que le clos d'équarissage cantonal a détruit, pendant cette année, par l'acide sulfurique, 85,000 kilos d'animaux morts, soit tout ce qui a été abattu officiellement sur le canton. Cette destruction par l'acide sulfurique, destinée à réaliser des engrais, assure la stérilisation de ce produit au point de vue des bactéries pathogènes, donc aussi de la tuberculose.

Du fait du règlement indiqué plus haut, quelques saisies ont été faites dans nos abattoirs pour cause de tuberculose; malheureusement, comme nous l'avons vu, une statistique manque à cet égard, et M. le Vétérinaire cantonal n'a pu m'indiquer aucun chiffre, même approximatif, permettant de se faire une opinion à ce sujet. Du reste, je relève dans le rapport de M. le Dr Vincent que les inspecteurs ne saisis-

(1) Art. 41 à 43 du même règlement.

sent « pas toutes les viandes tuberculeuses », mais limitent la saisie aux cas « estimés dangereux » pour la consommation. Cette distinction entre les viandes plus ou moins tuberculeuses, les unes étant prises et les autres laissées, ne laisse pas que d'inspirer quelque inquiétude.

Toutefois le Vétérinaire cantonal a établi, pour ces viandes un peu suspectes, une mesure qui me paraît présenter une excellente garantie : elles sont, avant leur mise en vente, fortement salées, de manière à nécessiter, avant leur consommation, une cuisson prolongée suffisante pour détruire le bacille tuberculeux. Cette mesure me paraît bien préférable à celle de la « Freibank » en usage dans les cantons allemands : ce « banc libre » est un étal spécial, avec désignation affichée indiquant qu'on y vend de la viande tuberculeuse; l'acheteur sait donc ce qu'il vient prendre; une indication imprimée, mise sous ses yeux, spécifie dans quelles conditions (cuisson prolongée) cette viande peut être consommée sans danger. C'est fort bien pour l'acheteur consciencieux, mais on m'a affirmé que plus d'un restaurateur vient se fournir de cette viande à bon marché et en nourrit ses pensionnaires, sans s'inquiéter d'en faire, comme il est recommandé, du bouilli (viande très cuite), plutôt que des beefstecks, ou telles autres préparations laissant la viande peu cuite et encore contaminée éventuellement par des principes organiques vivants.

A défaut de statistique sur la proportion des bêtes tuberculeuses saisies dans nos abattoirs, j'ai consulté la récapitulation des animaux conduits au clos d'équarissage, récapitulation qui fournit tout au moins le chiffre des bêtes abattues pour cause de consommation dangereuse. Je trouve, pour l'année 1900, qu'il a été détruit 69 $\frac{1}{2}$ bovidés adultes, dont 65 $\frac{1}{2}$ proviennent des communes du canton et 4 seu-

lement de nos abattoirs. Admettant que ces 4 bêtes malades ne relèvent d'aucune autre maladie que de la tuberculose, ce qui est peu probable, ce serait là l'infime proportion de viande tuberculeuse qui n'entrerait pas dans la consommation annuelle de notre ville, du fait de ce service de surveillance officiel. C'est très peu et cela laisse pensif si l'on sait que le recensement du bétail de notre canton, fait en avril 1900, a constaté que nous possédons 111 taureaux, 183 bœufs, 758 veaux et génisses et particulièrement 6747 vaches, dont, on nous l'a affirmé, la moitié ou près de la moitié seraient tuberculeuses. Réduisant cette proportion au quart ou même à moins, la saisie de 4 bêtes malades dans nos abattoirs et de 65 $\frac{1}{2}$ sur le canton, resterait encore un chiffre bien peu élevé.

Nous recevons des autres cantons de la Suisse une certaine quantité de viande, quantité faible toutefois, malgré son prix relativement peu élevé, car la production serait assez limitée et suffirait à peine à la consommation locale. Je ne crois pas que cette viande soit l'objet d'aucun contrôle à l'entrée dans notre canton, depuis la suppression des octrois; mais l'inspecteur a la charge de visiter « fréquemment » les viandes exposées en vente dans les boucheries. Cette mesure ne présente qu'une garantie très relative, sans doute. Quant aux bêtes vivantes, elles sont soumises à une inspection à leur arrivée en gare et séquestrées si elles sont malades (règlement du 27 juillet 1880); toutefois cette séquestration ne s'applique pas aux bêtes tuberculeuses qui échappent aux inspections puisqu'elles ne rentrent pas dans la catégorie des animaux atteints d'une des maladies visées par la loi sur les épizooties.

Du reste, la viande qui sort de nos abattoirs et celle qui nous vient de Suisse ne représentent qu'une proportion relative-

ment faible de ce qui en est consommé dans notre canton. Ce fait résulte de l'arrangement commercial avec la France, (à défaut de traité de commerce avec ce pays), qui permet l'entrée par la frontière de la viande morte à un prix très inférieur à celui qui est exigé pour les bêtes vivantes : un veau de 100 kilos paye vivant à la frontière environ 11 à 12 fr., tandis que le même poids de viande de veau ne paye plus que 4 fr. 50 à 5 fr. Il en résulte naturellement que le vendeur a tout intérêt à tuer en dehors de notre frontière ; il y est obligé, du reste, pour les bêtes adultes qui ne sont pas admises vivantes, comme nous l'avons vu, à la frontière française. Il entre de ce fait dans notre canton une quantité très considérable de viande dépecée. Qu'on en juge par un simple chiffre officiel relevé au hasard dans le tableau sous cette rubrique : dans les mois de novembre et décembre derniers, il est entré dans notre canton, par la seule frontière française, le chiffre énorme de 465.552 kilos de viande soit pas moins 7,700 kilos en moyenne par jour.

L'autorité fédérale, il est vrai, a paré au danger d'introduction de viande malsaine par cette voie, dans son règlement du 14 octobre 1887 (art. 100) qui est très précis à l'endroit des visites sanitaires à la frontière. Quelques personnes estiment que cette inspection ne peut empêcher l'entrée de viandes gâtées ou tuberculeuses, que la présence des viscères attachés aux quartiers, ainsi que le règlement l'exige, ne suffit pas, dans bien des cas du moins, pour permettre de poser le diagnostic de viande malsaine, bref qu'il entrerait par cette voie beaucoup de mauvaise viande chez nous. M. le Vétérinaire cantonal nous a affirmé toutefois que cette visite se fait très exactement dans les différents postes douaniers de la frontière de notre canton, et cela à des jours et heures connus des marchands de la zone et par les

soins de vétérinaires désignés à cet effet. Il n'en reste pas moins vrai que la quantité très grande de viande morte introduite de l'étranger dans notre canton est un fait fâcheux et ne laisse pas que d'inspirer quelque arrière pensée; la double visite sanitaire faite dans nos abattoirs offre à cet égard, nous semble-t-il, une meilleure garantie.

La Chambre du commerce de Genève, par les soins de son distingué secrétaire-général, M. Georg, a pris cette question en mains et la mènera, espérons-le, à bonnes fins à l'occasion du renouvellement des traités de commerce avec nos voisins, en 1903. En attendant, la Suisse ne pouvant nous fournir la viande nécessaire à la consommation locale, il n'y a rien à changer à l'état actuel des choses jusqu'à ce que l'ouverture du Simplon permette l'introduction plus facile du bétail de boucherie italien dans notre pays.

Je conclus, quant à la question de la viande de boucherie, que nous sommes garantis par de bonnes mesures cantonales dans nos abattoirs et par de bonnes mesures fédérales à la frontière, mais que nous ne possédons pourtant pas toute la garantie désirable en ce qui concerne le danger de consommation de viandes malsaines. Cette garantie ne pourrait être obtenue que par des mesures internationales sur la surveillance du bétail de boucherie et par des traités de commerce qui nous soient plus avantageux.

INSPECTION DU LAIT

Le rapport de M. le Dr Vincent, en 1894, concluait en demandant au Conseil d'Etat une surveillance plus stricte de l'industrie laitière. « Nos règlements, disait le rapporteur, sont incomplets, la vache laitière est un foyer d'irradiation de plusieurs maladies transmissibles et nous laissons le consommateur à peu près sans défense, nous n'imposons

aux vacheries aucune de ces mesures que réclament à bon droit plusieurs législations étrangères. Ces établissements doivent être placés sous un contrôle permanent. L'emploi de la tuberculine devrait y être obligatoire ».

Conséquent avec le vœu exprimé en 1893, M. le Dr Vincent a obtenu du Conseil d'Etat, en 1896, un excellent règlement sur les vacheries ⁽¹⁾. Ce règlement prescrit à l'égard de ces établissements des mesures hygiéniques précises et complètes, la tuberculinisation des vaches y est obligatoire. Malheureusement les vacheries ne représentent qu'une infime proportion dans la production de lait chez nous, attendu que ne sont désignés comme « vacheries » que les rares établissements urbains ou suburbains où l'on vend le lait au public au pis de la vache. Ce sont à peine 200 à 300 litres sur les 40 à 50,000 litres de lait que nous consommons journellement. Du reste, de l'aveu de M. le Vétérinaire cantonal, la surveillance des vacheries à l'endroit de la tuberculose est illusoire en raison de l'absence de garantie quand aux inoculations de tuberculine, d'après les motifs indiqués plus haut. Ainsi ce petit règlement modèle, qui fait honneur à ceux qui l'ont conçu, reste malheureusement lettre morte, on peu s'en faut. En fait de laiteries sûres à l'égard de la tuberculose, nous n'avons que celles, comme Lancy, la ferme Rochat et quelques autres, qui, dirigées d'une manière tout à fait consciencieuse et compétente, pratiquent scrupuleusement et de leur propre initiative la tuberculinisation et observent, sous leur propre contrôle, les mesures hygiéniques indiquées dans le règlement du 14 avril 1896.

Tout le lait qui nous vient du canton, et celui en très grande quantité qui nous arrive de la zone, n'est donc pas et ne peut pas être considéré comme exempt de tuberculose.

(1) Règlement du 14 avril 1896.

d'autant plus que, nous l'avons vu, une forte proportion des vaches laitières sont tuberculeuses, aussi bien en dehors de notre frontière que chez nous, malgré le règlement français qui n'existe que sur le papier.

Ici encore il n'y a rien à espérer avant l'adoption de mesures internationales rendant la tuberculinisation du bétail obligatoire et en limitant strictement l'usage aux autorités compétentes. Ajoutons que le système de l'assurance et celui des indemnités seront, ce jour-là, une garantie absolument suffisante pour sauvegarder les très légitimes intérêts des agriculteurs.

En attendant il dépend de chacun de se garer contre le bacille de la tuberculose par les moyens qui sont à sa portée. Ce bacille ne résiste pas à une température de 100 degrés ; il suffit donc de soumettre à une cuisson prolongée les aliments qui en peuvent contenir pour les rendre indemnes. L'essentiel est que cette cuisson soit assez complète pour arriver à cette température de 100 degrés dans toutes les parties de l'aliment placé sur le feu. On n'oubliera pas toutefois, que certains aliments, le beurre, la crème, certains fromages, la viande saignante, etc., n'ont pas passé par l'ébullition, ou y ont passé d'une manière insuffisante, et qu'ils peuvent contenir, et contiennent quelquefois effectivement, comme cela a été démontré, le bacille tuberculeux. On y pensera en particulier pour les anémiques, pour les sujets prédisposés par hérédité aux maladies de poitrine ; d'autant que des observations récentes ont démontré que la viande crue et le jus de viande crue constituent un puissant moyen thérapeutique contre la tuberculose, et qu'il s'agit donc, chez les malades qu'on traite par ce procédé, de ne pas introduire d'une main ce que l'on combat de l'autre.¹

¹ V. Ch. Richet, La tuberculose expérimentale. *Revue scientifique*, du 22 juin 1901.

Pour les biens portants ils feront bien, par contre, de ne pas trop penser au danger d'infection, cela risquerait peut-être de les rendre malades ! Autant les précautions sont utiles, autant la peur est fatale. Ne l'oublions pas.

III. Infection par l'air

Il est, dans la prophylaxie de la tuberculose, un côté de la question non moins important que les précédents, c'est l'urgence de la propreté. La tuberculose ne provient que du bacille de Koch, ce bacille ne se trouve que dans le corps des hommes et des animaux malades de tuberculose, et il ne sort de leur corps que par les déjections et en particulier, pour ce qui regarde l'homme, par les crachats. Le crachat, a dit un hygiéniste, voilà l'ennemi !

Or, chez nous, on crache et on laisse cracher partout ou presque partout ; le sens de la propreté à cet égard manque encore trop à notre population. Que n'avons-nous de règlements sur cette matière ! Dans les grandes villes de l'Australie orientale, cracher par terre, même sur la rue, expose à une amende d'une livre sterling. Quelle ressource nous aurions là pour construire notre Sanatorium ! Nous en ferions un palais où seraient logés et nourris gratuitement tous les tuberculeux de la Suisse entière !

Je ne demande pas une loi contre cette malpropre habitude, je n'imiterai pas le député qui réclamait récemment du Grand Conseil qu'il statue sur la question des pelures d'oranges qui font glisser les passants ! Mais j'appelle de mes vœux un bon petit règlement municipal, affiché un peu partout, dans les mairies, dans les écoles, dans les établissements publics, à l'Hôtel de Ville, au Palais de Justice, au Batiment électoral, devant les postes de police, dans les gares, dans les rues même, pourquoi pas ? Ce ne serait pas chose inouïe, jamais vue ! Le Conseil municipal de Paris n'a-

t-il pas, en effet, décidé il y a une année, sur la proposition de M. Fortin, « que des affiches seraient apposées dans les rues invitant le public à ne pas cracher sur les trottoirs. » Il est vrai qu'un des conseillers riposta : « Dès que vous aurez fait poser un poteau invitant à ne pas cracher, je suis convaincu qu'il y aura cinquante personnes qui cracheront sur le poteau » ! Mais M. Fortin répondit avec esprit : « Ce seraient cinquante imbéciles ! »

Nos édiles, descendant des hautes sphères de la politique locale, songeront-ils un jour au danger réel, mille fois constaté, sur la santé publique, des poussières contaminées par des germes tuberculeux et autres ? Comprendra-t-on, entre autres, que les balayages secs de nos rues, dont on est prodigue surtout en temps de bise, sont le meilleur moyen pour propager les maladies contagieuses, le procédé absolument sûr pour envoyer sur le terrain idéal des cultures microbiennes, c'est-à-dire dans les voies respiratoires des passants, tous les bacilles possibles, de tuberculose, de diphtérie, etc...

Il y a des années que tous les hygiénistes réclament les balayages humides partout, dans les rues comme dans les maisons. En attendant le passant, chez nous, continue néanmoins à absorber partout aussi les poussières que lui projettent au visage, balayeurs dans les rues et concierges dans les escaliers, jusque bien au delà des heures soit-disant réglementaires.

« Avouons-le en toute humilité, disait M. le Dr Vincent dans son excellent ouvrage sur l'hygiène publique à Genève, publié en 1896 à l'occasion de l'Exposition nationale suisse, avouons-le, il reste beaucoup à faire. En veut-on un exemple, ajoutait-il : Chacun est d'accord pour reconnaître que l'expectoration des malades constitue le danger le plus grave et le

plus immédiat au point de vue de la dissémination des germes; quelles précautions sont prises dans les immeubles officiels et sur nos voies publiques pour empêcher ou atténuer l'invasion de l'atmosphère par les bacilles? Le balayage à sec n'est-il pas pratiqué quotidiennement dans tous les locaux? Ne voyons-nous pas partout des crachoirs soigneusement garnis de substances pulvérulentes qui semblent placés là tout exprès pour favoriser la dessiccation des produits nocifs et leur dispersion dans l'air que nous respirons? Et en matière de voirie? Notre édilité s'est-elle pénétrée des paroles que prononçait le prof. Schrötter, de Vienne, dans une conférence faite au Club scientifique de cette ville: « Le balayage des rues et des trottoirs avec soulèvement de poussières est un crime contre nos semblables! » Voilà ce que disait M. le Dr Vincent en 1896. Quel progrès a été réalisé chez nous depuis lors? Aucun que je sache!

Nous sommes très pauvres de règlements en ce qui touche à la dispersion des poussières contaminées. Un arrêté du 6 novembre 1891 prescrit il est vrai, « que les tapis et couvertures ne pourront être nettoyés que sur les emplacements désignés pour cela; mais que le nettoyage des petits tapis, toutefois, descentes de lits, etc., est autorisé dans les escaliers des maisons avant 8 heures du matin en été, avant 9 heures en hiver. » Ce règlement est illusoire au point de vue de la santé publique, car les balayages tardifs des concierges dans les escaliers, balayages toujours secs, se chargent, après la première dispersion des poussières faite par les ménagères et les domestiques, d'amener soigneusement, dans les poumons des personnes qui y circulent, les microbes infectieux et autres accumulés sur les descentes de lits, ces confidentes par excellence des infections de la chambre à coucher. Que n'a-t-on, pour le

moins, ajouté dans ce règlement, que les balayages d'escaliers doivent être faits par voie humide et terminés pour le plus tard une demi-heure après le battage des petits tapis.

Signalons toutefois un progrès réalisé depuis quelques années, c'est celui des récipients à balayures ordonné par le règlement du 16 mai 1888; depuis lors nous n'avons plus dans nos rues les ruclos qui s'y étalaient toute la matinée et faisaient le bonheur des chiffonniers.

Un mot de digression encore à propos des balayages: Dans son dernier rapport au Grand Conseil, la commission du compte rendu administratif a signalé au Conseil d'Etat la fréquence des épidémies d'écoles et a attiré son attention sur ce point. Une simple inspection de nos établissements scolaires, de nos écoles enfantines et primaires surtout, où ont sévi plus particulièrement les épidémies signalées par la commission, aurait fixé celle-ci sur la, ou du moins sur l'une des causes du mal. Ce n'est sans doute pas tant la rentrée précoce d'enfants ayant eu telles maladies contagieuses que l'insuffisance de propreté des leçons qu'il faut incriminer ici. Je recommande à cet égard la visite de nos écoles primaires à l'issue des leçons, les mercredi et samedi en particulier; on en jugera. Le règlement concernant l'inspection sanitaire des écoles primaires, du 3 juillet 1888 prescrit que « les salles d'école doivent être balayées au moins deux fois par semaine et que deux fois par année l'autorité municipale fera procéder au lavage des planchers, pupitres, plafonds, parois et fenêtres ». C'est peu! Il est vrai qu'un règlement ultérieur, de 1896, exige « le nettoyage journalier des salles d'école, par voie humide (sciure, torchons, etc.) et un lavage des planchers au moins trois fois par an ». Mais il semblerait que c'est plutôt le règlement de 1888 que celui de 1896 qui

prévaut dans nos écoles primaires. Ne conviendrait-il pas à cet égard de revoir le « règlement concernant les inspections sanitaires des écoles », au point de vue des visites des médecins inspecteurs, qui n'auraient lieu régulièrement, d'après les termes de ce règlement, que deux fois par an ? C'est beaucoup trop peu. Certaines prescriptions contenues dans les règlements sur l'hygiène des écoles, celles concernant les nettoyages entre autres, devraient, d'autre part, être affichées dans les classes et dans les vestibules ; cela rafraîchirait les mémoires.

Pour en revenir à l'influence des poussières sur la propagation de la tuberculose, il importe de rappeler l'importance qu'ont, à cet égard, toutes les mesures qui favorisent la propreté des immeubles. Une propreté scrupuleuse, l'éloignement systématique des poussières, pour autant que la chose est possible, sur la rue, dans les immeubles, dans les appartements, dans les vêtements, la propreté du corps, voilà des moyens sûrs pour combattre les causes d'infections tuberculeuses et autres.

Un nouvel argument a été fourni à cet égard par la constatation, faite d'une manière absolument scientifique, de la transmission de diverses maladies infectieuses, la tuberculose incluse, par les parasites de l'habitation humaine : mouches, moustiques, puces, punaises, sont d'actifs propagateurs de toute espèce de germes morbides, ils sont même les principaux véhicules de diverses maladies fort graves, dont le mode de transmission avait longtemps échappé aux recherches des savants, la peste et la malaria, pour ne nommer que les plus redoutables.

Cette question de propreté quant à la lutte contre les infections, fait toucher du doigt l'importance de *l'hygiène du logement*. Les statistiques démontrent que la tuberculose se

développe surtout dans les logements insalubres ; c'est là que se constituent les foyers tuberculeux.

En Angleterre, où la tuberculose pulmonaire suit une marche rapidement décroissante, contrairement aux autres pays d'Europe, les logements insalubres tendent chaque année davantage à disparaître, grâce aux excellents règlements et aux inspections des logements. On y a en surtout en vue les deux facteurs les plus importants de la salubrité des habitations : l'aération et l'ensoleillement. Dans les 25 ou 30 dernières années, cette diminution dans l'extension de la tuberculose dans les centres peuplés de l'Angleterre peut être évaluée à près du trente pour cent, ce qui est énorme.

Au fond, la question de la prophylaxie de la tuberculose est intimement liée à celle de l'hygiène de l'habitation. De même que c'est par l'eau que se prend la fièvre typhoïde, c'est par l'air surtout que nous contractons la tuberculose. C'est dans les quartiers à rues et à cours étroites, à appartements trop petits, surhabités surtout, c'est dans les réduits obscurs, donc malpropres et poussiéreux, que se développe la tuberculose. « C'est de ces chambres étroites, mal aérées, sombres, que la maladie descend dans les appartements des maîtres », a dit un hygiéniste célèbre, Brouardel. Sans ces causes accessoires, contingentes, le bacille tuberculeux ferait bien moins de victimes.

Nombreux heureusement sont ceux qui, bien qu'ayant hébergé jusqu'à un âge avancé des bacilles de Koch dans leurs voies respiratoires, ne sont pas devenus phthisiques pour cela, leur force de résistance ayant neutralisé le développement du parasite. Mais ces voies respiratoires ont-elles été irritées par des poussières, ou affaiblies par le manque d'oxygène d'appartements trop étroits, ou intoxiquées par

les miasmes du confinement, et le bacille de la tuberculose de trouver un terrain tout préparé pour sa pululation.

Les causes contingentes de la tuberculose sont donc souvent plus dangereuses encore que le bacille lui-même; on ne saurait l'oublier quand on s'occupe de la prophylaxie de cette maladie.

Encourageons donc chez nous toute entreprise qui cherche à doter notre ville de *logements salubres* et à transformer nos quartiers étouffés en quartiers sains, dût l'archéologie en pâtir un peu. Quant à l'esthétique, point n'est besoin de la malmenier pour cause d'hygiène; et qu'on ne confonde pas à cet égard salubrité et lésinerie! On peut construire avec goût en même temps qu'hygiéniquement; l'art en architecture peut même être hygiénique en ce qu'il inspire le sens de l'ordre et de la propreté.

Les mesures administratives concernant l'hygiène de l'habitation se butent au principe de l'inviolabilité du domicile. Toutefois la réfection des quartiers malsains, l'établissement de logements salubres en ville et hors de la ville, sont du ressort de l'Etat. Il est inutile de rappeler ici ce qui a déjà été fait à cet égard chez nous. Beaucoup de progrès ont été réalisés depuis peu d'années et une bonne part du mérite en revient sans doute à l'initiative prise au début de ce mouvement par la « Société pour l'amélioration du logement ».

Comme réalisation dans le domaine des mesures administratives adoptées chez nous, il convient de signaler la loi du 2 février 1897, « favorisant la construction et la vente des maisons ouvrières », et surtout la « loi générale sur les constructions et la voirie » du 15 juin 1895, ainsi que le « règlement d'application » qui en est le corollaire. Nous y trouvons différentes prescriptions utiles visant, entre autres, les

dimensions et la ventilation des cours et courettes, (art. 62 à 64), les loges de concierges, (art. 74), les alcôves et cuisines (art. 75), les canalisations d'eaux ménagères, (art. 78 et suivants), etc. Il existe sans doute bien des règlements urbains plus complets que le nôtre, on peut rêver mieux ; toutefois, tel qu'il est, il rend de réels services à notre population et l'on pourrait surtout en souhaiter l'observation plus exacte de la part de nos architectes et de nos régisseurs ; dans bien des bâtiments neufs, les chambres de bonnes, les logements des concierges, ne répondent pas aux exigences du règlement et encore moins à celles de l'hygiène. Peut-être l'inspection des habitations neuves avant leur occupation, devrait-elle être un peu plus stricte. Qu'on se le dise bien, on ne fera jamais trop pour l'hygiène de l'habitation si l'on veut poursuivre efficacement la lutte contre la maladie et contre la misère.

Un mot, en terminant, sur un côté, non le moins important, certes, de la question de la défense contre le bacille tuberculeux : il s'agit de l'aguérissement physique. C'est en armant l'organisme par une saine hygiène, c'est en combattant le confinement et le surmenage sous toutes ses formes, c'est en développant les muscles, les poumons, tous les organes, c'est en fortifiant le corps, en un mot, que l'on combat le plus efficacement la tuberculose de même que toutes les tares organiques. Dans les villes, il arrive trop souvent que l'école prépare le terrain par la sédentarité, à l'âge où le corps a le plus besoin d'entraînement ; puis vient la caserne, avec ses fatigues d'autant plus exagérées que l'organisme y a moins été préparé, avec la promiscuité de ses dortoirs trop habités, avec ses encouragements à l'alcoolisme, résultat de l'ennui et de l'abus de la discipline. Dans les armées permanentes, les recrues de première année four-

nissent un chiffre effrayant à la statistique de la tuberculose. Sans doute nous échappons en Suisse à cet esclavage social exagéré, et d'autre part un courant se manifeste, très heureusement, en vue d'une meilleure éducation physique de la jeunesse. Tout ce qui sera fait dans ce sens sera autant de gagné pour la lutte contre l'affaiblissement physique, donc accessoirement contre la tuberculose. La question de l'hygiène du travail dans son ensemble, travail physique comme travail intellectuel, est à l'étude actuellement; l'homme produit d'autant plus et d'autant mieux qu'il est plus valide et en possession de tous ses moyens physiques; on commence enfin à le comprendre, et pourtant ceux pour lesquels le combat pour l'existence exige le plus une santé résistante, ont encore bien de la peine à faire valoir leurs revendications à cet égard.

Comme on le voit, la question de la lutte contre la tuberculose touche à toutes les questions d'hygiène publique; partout où des progrès seront réalisés à cet égard, il y aura quelques chiffres à retrancher à la liste, aujourd'hui énorme, de la mortalité par tuberculose. Qu'il me suffise donc d'avoir indiqué ce côté de la question sans m'y arrêter davantage.

Mais j'ai hâte de conclure après cette excursion un peu longue, bien que sommaire, dans le domaine de la défense contre la tuberculose en ce qui concerne notre petit canton.

Je constate qu'à Genève, nous suivons la marche de progrès qui a été réalisée partout en Europe à ce point de vue depuis quelques années: *nous suivons, nous ne devançons pas*, loin de là.

Il reste beaucoup à faire: autorités fédérales, autorités cantonales, autorités municipales, particuliers, chacun a, dans son domaine, des réformes à accomplir pour réaliser le

but. De l'avant donc ! N'ayons ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'un mal néfaste qui décime nos populations, qui cause année après année plus de victimes que les plus grandes guerres du siècle, ait plus ou moins disparu de la surface du monde civilisé. Dans l'état actuel des connaissances de la médecine, la chose, impossible il y a peu d'années, *est devenue possible*.

Mais il faut pour cela plus que le travail assidu des savants et des médecins ; il faut l'effort de tous, particuliers et autorités. Ainsi un progrès pourra être réalisé dans la santé publique, progrès tel qu'il n'en aura jamais été effectué d'aussi grand, d'aussi bienfaisant ; l'extinction progressive de la tuberculose.

D^r F. FERRIÈRE.

LE SONGE DE BERTHELIER

PROJET DE PIÈCE DE FÊTE EN 10 TABLEAUX

AVEC MUSIQUE :

ORCHESTRE, CHŒURS ET SOLI

Avant le lever du rideau, l'orchestre et le chœur (celui-ci composé de messieurs, de dames et d'enfants), exécutent une ouverture ou prélude : le chœur exprime son intérêt et sa joie d'assister à l'histoire du pays rendue vivante par une succession de tableaux représentant l'un des épisodes les plus fameux de cette histoire. Il dit : Nous allons voir les héros dont les noms ont bercé notre enfance, et, réunis pour célébrer une date mémorable, nous ne manquerons pas de saluer les hommes qui ont aimé la patrie, ni de glorifier cette patrie et le Dieu qui nous l'a donnée.

(Le chœur et l'orchestre sont placés sur une large avant-scène.)

(Le chœur par son action, doit symboliser le peuple de Genève ; il pourrait être costumé.)

PREMIER TABLEAU

Le cachot

Le théâtre représente le cachot de la Tour de l'Île dans lequel fut enfermé Berthelier.

Au lever du rideau, Berthelier est au fond de la scène près d'une porte par laquelle sont en train de sortir les

personnages qui sont venus pour l'interroger (le lieutenant Desbois et un prêtre). Il parle à ce groupe d'une voix forte, répétant qu'il n'accepte d'être interrogé que par les syndics, ses juges naturels. Quand ces personnages sont partis et que la porte s'est lourdement refermée, Berthelier revient en scène.

Dans un court monologue, Berthelier établit la situation, il remémore ce qu'il a fait pour son pays, il dit son amour profond pour Genève, ses espérances dans la liberté ; il exprime aussi, en homme de courage, ses pressentiments, son angoisse en songeant au sort qui l'attend. Enfin, ayant indiqué son extrême lassitude après les heures qui viennent de s'écouler, il va vers le grabat qui orne le cachot ; il s'y étend, puis bientôt il s'endort.

Alors le chœur chante. Puis, sur un accompagnement doux et grave, une voix d'homme s'élève (chanteur ou récitant). Cette voix bénit le repos dans lequel le prisonnier trouvera un instant d'oubli avant la mort ; elle dit que pour le fortifier et le consoler, le Très-Haut va lui envoyer un songe ; ce songe lui montrera Genève traversant une crise terrible, attaquée par trahison, plus près de sa perte qu'elle ne l'a jamais été, mais délivrée et conquérant la liberté définitive. Ce songe, le peuple de Genève en suivra les phases avec Berthelier lui-même.

Après ce solo le chœur reprend en sourdine et la toile se baisse sur une musique lente et caressante comme une berceuse.

(Dans ce tableau qui sert de prologue à la pièce, ainsi que dans le dernier qui est l'épilogue, les personnages parlent en vers ; dans les autres tableaux les acteurs s'expriment dans une prose dont la forme très discrètement archaïque donnera une idée du langage employé à l'époque. Le texte des chœurs sera, bien entendu, en vers.)

II^m. TABLEAU

Le Conseil de guerre

Le théâtre représente une salle du château d'Etrembières.

Le Duc de Savoie et ses principaux officiers sont assis autour d'une table ; ils tiennent un Conseil de guerre avant le départ de la troupe.

Sur l'invitation du Duc, Brunaulien et Sonnas donnent communication de leur plan d'attaque et des mesures qu'ils ont prises. Ces rapports, par leur précision, par les détails qu'ils renferment, par la promesse, la certitude de victoire qu'ils trahissent, fournissent un élément dramatique. D'Albigny s'engage à envoyer à Son Altesse un courrier pour lui annoncer la prise de la ville.

Après l'audition de ces exposés, le Duc prenant la parole, réitère ses ordres et ses recommandations : ordres cruels et féroces, car ils visent la destruction complète de Genève, sa mise au pillage, le partage de tout le butin entre les soldats.

Puis le conseil est levé ; le Duc donne congé à ses officiers ; ceux-ci, en uniforme de combat, cuirassés et casqués, quittent la salle en saluant le Duc avec le cérémonial d'usage. Le Duc reste seul. Il va vers une fenêtre qu'il ouvre. On entend des voix criant des ordres, des bruits d'armes et de chevaux ; puis on aperçoit, dans la nuit, la lueur mouvante des torches.

Au bout d'un instant, il referme la fenêtre, puis dans un court monologue, il exhale sa haine triomphante. A travers les carreaux il regarde au dehors. Le chœur chante, *piano*, quelques phrases indiquant l'angoisse et la crainte. Pendant cette musique, une porte au fond s'ouvre lentement et

dans l'ouverture obscure, se dessine pour apparaître bientôt, une éclatante figure d'homme, puis on entend une voix forte, la voix de Berthelier, qui reproche au Duc sa trahison et lui prédit la défaite. (Cette apparition, cette voix dans la coulisse pourraient être remplacées par un solo chanté à l'orchestre.)

Le Duc, inquiet, tout-à-coup agité et fébrile, exprime des doutes sur le succès de son entreprise et les remords dont il est soudain assailli. Mais bientôt il se ressaisit et, en quelques mots, justifie son acte et se rassure, et lance encore des menaces contre Genève.

Enfin, ayant appelé un valet, il lui ordonne de le conduire dans une chambre voisine ; il désire se reposer un peu en attendant des nouvelles. Précédé du valet qui porte un flambeau, il sort pendant que le rideau se baisse et que le chœur traduit son angoisse en quelques phrases poignantes, dans lesquelles pourtant perce comme une lueur d'espoir réveillé par cette voix mystérieuse qui prédit la défaite au Duc.

III^m. TABLEAU

Le Défilé

Court tableau essentiellement musical et plastique. Dans un paysage de la campagne genevoise, sous la nuit noire, mais pourtant animée d'une vague clarté, défilent les troupes du Duc : officiers, porteurs d'échelles et d'étendards, pétardiers, arquebusiers, etc., etc. Ce défilé est accompagné par la musique de l'orchestre et des chœurs. Les soldats marchent rapidement et silencieusement. Toutefois, de temps en temps, un ordre proféré à voix basse circule de rang en rang, répété par les officiers subalternes, et à un certain moment, sur un commandement, toute la troupe

s'arrête : un obstacle est sans doute survenu. Les officiers se rassemblent et se consultent étonnés. Mais bientôt la marche est reprise. Le chœur dénombre l'armée avec une terreur croissante, se demandant ce que deviendra la chère ville sous l'assaut de ces hommes farouches et formidablement armés ! Et le rideau se baisse sur le spectacle de cette troupe en marche dans l'ombre, et dans l'angoisse de tout un peuple, exprimée par la musique.

IV^m^e TABLEAU

Sarabandes et Pavanes

Le théâtre représente un salon bourgeois du temps.

Des jeunes gens, les élégants de l'époque, dont l'un est fils de réfugiés français, sont réunis en cachette pour passer la soirée à deviser et à danser. Des jeunes filles sont là avec leurs parents. Le père de l'une d'elles, un vieux magistrat qui ne s'est décidé qu'à grand'peine à venir, se fait remarquer par la peur comique qu'il manifeste. Il insiste pour que l'on ne fasse pas de bruit, s'enquiert à chaque instant du soin que l'on a mis à fermer portes et fenêtres. Il meurt de peur à l'idée que cette petite fête pourrait être découverte et parvenir à la connaissance du Consistoire. Cette crainte qu'il montre constamment s'exprime d'une manière plaisante et amène quelques scènes d'un comique discret et naturel.

Cependant la soirée se déroule selon le cérémonial accoutumé : les « damoiselles » font circuler des rafraîchissements et des friandises ; les vieilles personnes s'installent à des tables pour jouer à « la Triomphe », les jeunes gens jouent également, groupés dans une autre partie du salon, aux jeux de l'époque : à l'Oie, à la Chance, etc., etc.

Mais bientôt on parle de danser. Immédiatement, on passe de la parole à l'action. Le jeune Français, qui a voyagé et connaît le monde, dirige les mouvements, indique les danses nouvelles encore ignorées des Genevois.

Plusieurs danses du temps sont donc exécutées de manière à fournir au musicien un prétexte à tableaux musicaux variés et intéressants, à une évocation de la musique ancienne. Ces danses fourniraient également l'occasion à de charmants effets de scène et de costumes. Les danseurs pourraient exécuter le pas décrit par M. Du Bois-Melly dans « Ceux de Genève » et qui est accompagné par une chanson chantée par les exécutants. Cette chanson pourrait être reprise par le chœur.

Mais la soirée finit. Elle s'est prolongée outre mesure ; il est tard. Les invités veulent se retirer ; ils doivent le faire discrètement pour ne pas être aperçus, mais ils sont empêchés par divers incidents : une ronde qui passe dans la rue qui les oblige à rentrer, le guet, une lumière qui brille à la croisée d'un voisin. Ces divers incidents qui provoquent le désespoir du vieux magistrat, retardent le départ des invités et conduisent l'action jusqu'à l'heure nécessaire à la vraisemblance de la scène. Mais tout à coup, l'on entend au loin une rumeur, des cris d'alarme, un bruit de mousqueterie. On ouvre une fenêtre et les cris, arrivant plus distincts, font comprendre que la ville est attaquée. Alors, les jeunes hommes qu'enflamme la perspective du danger, se vêtent et s'arment en hâte et courent faire leur devoir.

Les dames et les vieillards restent seuls, éperdus. Puis, après un moment d'attente pendant lequel les bruits du combat augmentent et se rapprochent les femmes se mettent à « vaquer à oraisons ».

Le chœur, *pianissimo*, accompagne ces ardentes prières et la toile descend lentement sur ce tableau de femmes agenouillées et de vieillards aux écoutes.

V^{me} TABLEAU

Les Echelles

Le théâtre représente les fossés du bastion de l'Oie. Au fond la muraille.

La nuit et le silence règnent. Un instant d'attente, puis, on entend des pas ; c'est une patrouille genevoise qui passe au haut de la muraille. Une main se montre tenant une lanterne dont la faible lumière se promène, éclairant vaguement le fossé, et une voix dit : « Tout va bien ». La lanterne disparaît et l'on entend de nouveau les pas de la patrouille qui décroissent dans le lointain.

Après quelques phrases du chœur indiquant la terreur, arrivent dans un solennel silence les premiers ennemis : un groupe d'officiers et les porteurs d'échelles. Des ordres sont donnés à voix basse, ou par signes, et les hommes dressent la première échelle ; aussitôt qu'elle est debout, Brunaulieu, Sonnas et quatre officiers y montent ; ils enjambent la muraille et disparaissent. On procède au montage et à la pose des autres échelles ; pendant ce temps les soldats arrivent et se rangent au pied de la muraille ; quelques-uns, groupés sur le devant de la scène, s'entretiennent ; ils disent cyniquement la joie qu'ils se promettent à piller les maisons, à s'emparer, selon ce qui leur a été promis, de tout ce qui leur tombera sous la main : argenterie, meubles, monnaie, femmes et jeunes filles.

Au bout d'un instant, Brunaulieu et ses compagnons réapparaissent. Avec enthousiasme, il déclare que la ville

est endormie et sans défiance, puis il donne l'ordre aux soldats de monter aux échelles ; un peu d'hésitation accueille cet ordre. Le père Alexandre va vers les hésitants, les encourage, leur promet une récompense et leur distribue les billets dont parle l'histoire. L'ascension commence. Après qu'un certain nombre d'hommes ont disparu, on entend un cri : Qui vive ! puis un coup d'arquebuse, suivi de cris d'alarme qui se perdent dans l'intérieur de la ville. A ces cris succède un cliquetis de combat. Bientôt les soldats du Duc poussent des clameurs : Ville gagnée ! Avanti Savoia !

Une détonation lointaine se fait entendre ; aussitôt après, un cavalier apparaît à la droite et dit aux officiers : Nous venons de faire sauter la porte de la Tertasse, la victoire est certaine, je cours l'annoncer à Son Altesse, puis il repart.

Les soldats continuent de monter aux échelles.

Cependant la rumeur du combat devient plus forte, traversée de cris d'alarme et de cris de blessés.

Enfin le tocsin se met à sonner ; d'abord à l'un des clochers de la ville, ensuite et successivement aux autres, plus éloignés.

Alors, dès ce moment, l'orchestre et le chœur accompagnent le bruit de la bataille. La musique — le rôle du musicien est, ici, considérable — devra exprimer l'angoisse et la terreur d'un peuple attaqué, la nuit, par surprise, devra traduire avec puissance l'horreur de la situation. (Un solo pour voix de femme ou d'homme pourrait ici, avant l'ensemble indiqué, faire le commentaire dramatique de la situation.) Tous les bruits : tocsin, cris, détonations, ordres, devront se mêler dans un vaste ensemble.

Ici se place un effet théâtral : Au plus fort de l'ouragan

musical, le silence se fait soudain et la nuit devient complète sur la scène; on ne voit et n'entend plus rien. Puis, au devant de la scène, apparaît subitement, éclairé par une vive lumière, un personnage : l'ombre de Ph. Berthelier. Il se détache tout illuminé sur l'obscurité profonde. Alors il se tourne vers la droite et s'écrie d'une voix retentissante : « Artilleur ! Artilleur ! voici l'instant fixé par Dieu, sans pointer ton arme, tire ! ô soldat de la patrie, tire ! »

Ces paroles, naturellement, ne sont pas définitives; il faut ici quatre vers d'une large envergure !

Puis, la vision disparaît. L'action reprend au point où elle avait cessé. La musique et le tumulte du combat continuent comme s'ils n'avaient pas été interrompus. Mais soudain une forte détonation retentit, précédée d'une lueur. Les échelles tombent, entraînant les soldats. Désarroi dans le fossé et premiers signes de déroute; les officiers consternés ne savent à quel expédient recourir. On perçoit les premiers cris de victoire des Genevois.

Des soldats éclopés se dégagent du fossé et se sauvent en boitant; d'autres se laissent tomber de la crête de la muraille.

Pendant ce temps, le chœur, prévoyant la victoire, exprime sa joie par un chant de triomphe auquel se mêlent encore les bruits de la bataille (tocsin, clameurs, coups de feu), ce qui constitue, au moment de la chute du rideau, un grandiose finale.

VI^m TABLEAU

La Mère Royaume

Décor : A la Monnaie, la nuit; au fond, la maison qu'habite la Mère Royaume; une fenêtre — seule — est allumée. La scène est vide.

Après un peu de musique, on perçoit les premiers bruits du combat.

La fenêtre allumée s'ouvre et la Mère Royaume paraît. S'adressant à une personne à l'intérieur, elle dit entendre des bruits inquiétants. Mais, rassurée par la réponse qui lui est faite, elle referme la fenêtre et se retire.

Le bruit devient plus précis : des Genevois arrivent, traversant la scène en courant et se perdent dans les rues en criant : A l'arme ! Des soldats du Duc apparaissent bientôt après, mais des citoyens surviennent, à demi vêtus, des maisons voisines ; rencontre, combat ; les citoyens sont frappés et tombent ; les ennemis avancent et pénètrent dans l'intérieur de la ville. Des femmes apparaissent aux fenêtres, éclairant la rue au moyen de torches (des *paillasses*, selon l'histoire).

De nouveau, des ennemis affluent criant : Ville gagnée ! Mais des Genevois surviennent ; nouveau combat dans lequel les ennemis sont repoussés et pendant lequel les premiers ennemis entrés dans la ville reviennent, poursuivis par des citoyens. Pendant cette escarmouche, la Mère Royaume a ouvert sa fenêtre ; elle lance sur les assaillants une quantité d'objets, entre autres la fameuse marmite, sous le choc de laquelle s'affaisse un soldat ennemi.

A ce moment, et pendant que sur le théâtre passent, repassent et se mêlent les combattants et les soldats du Duc en fuite, les enfants qui font partie du chœur chantent un couplet joyeux et goguenard, louant la Mère Royaume et raillant les ennemis.

Pendant, les lumières se font plus nombreuses et la défense s'organise ; des groupes d'Enfants de Genève surviennent, en bon ordre ; les ennemis sont tout à fait repoussés ; le combat s'éloigne. Mais les citoyens armés continuent à affluer et traversent la scène au pas de course.

Enfin l'ordre se fait et, peu à peu, un silence relatif s'établit. Et le chœur, — avec différents soli, — commente ce qui vient de se passer. Pendant l'exécution de cette musique, des patrouilles, des blessés passent, défaits, ensanglantés, seuls ou soutenus par des camarades. Puis, par degrés, lentement le jour apparaît, éclairant le désordre de la rue, les cadavres étendus çà et là. (La musique cesse dès que commence la scène suivante.) Avec le jour arrive, par petits groupes, le peuple, des femmes, des enfants, des vieillards, une foule inquiète, agitée, terrifiée. On se raconte la bataille ; quelques citoyens, combattants à demi vêtus et encore en armes, s'en vont à la recherche des blessés qu'ils ramènent.

D'autres combattants arrivent, pour la plupart porteurs de dépouilles opimes : casques, cuirasses, armes. On les acclame. L'un d'eux raconte ce qu'a fait la Mère Royaume ; on l'appelle, elle descend dans la rue : on lui fait une ovation ; un citoyen, beau parleur, lui adresse un petit discours. Cependant, d'autres personnages arrivent, parmi lesquels des magistrats que l'on entoure aussitôt ; puis de nouveaux blessés apparaissent, quelques-uns accompagnés de leurs femmes. On cherche à connaître les morts : leur nombre et qui ils sont. On l'apprend par ceux des citoyens qui ont parcouru les différents lieux de combat ; scènes de tristesse ; des femmes pleurent, des magistrats vont à elles et les consolent. En somme, tableau aussi exact, aussi mouvementé et aussi vivant que possible d'un lendemain de grande émotion populaire.

Tout-à-coup, apparaissent, conduits par des citoyens, les prisonniers ennemis que l'on emmène vers le Conseil. La foule les hue, les menace, criant : Au gibet ! au gibet ! On veut les frapper, les soldats les défendent ; il s'en suit une courte mêlée qui est soudain dispersée par l'arrivée de Th.

de Bèze. Les prisonniers sont entraînés par leur escorte, et la foule fait silence et s'écarte respectueusement devant le vénérable ministre. Celui-ci manifeste sa surprise, son émoi, sa douleur, puis après quelques paroles échangées avec les citoyens, il s'adresse à la foule : Mes enfants, dit-il, montons à la maison de l'Eternel !

Et il part le premier, suivi par les notables et par le peuple. Pendant ce défilé lent, silencieux et recueilli, le chœur chante, accompagnant cette marche de tout un peuple allant remercier et louer Dieu qui l'a aidé à vaincre.

Au moment où les personnages en scène quittent le théâtre, le chœur, tout en continuant de chanter, se lève et, en ordre, entre sur la scène et se place à la suite du cortège. La toile se baisse sur ce défilé et ces chants qui se perdent dans le lointain. Cette combinaison donnerait de la variété au spectacle et permettrait aux exécutants du chœur de prendre quelque repos dans l'intérieur du théâtre.

(Ce tableau, un peu long, pourrait être scindé : la deuxième partie, à dater de la venue du jour, pourrait fournir la matière d'un autre tableau dont la scène se passerait ailleurs, près de la porte de la Tertasse, par exemple.)

VII^m. TABLEAU

A Saint-Pierre

Tableau très court, analogue au troisième, c'est-à-dire musical et plastique. Le théâtre représente l'intérieur de la cathédrale. La scène est vide.

Sur un air de marche triomphale et religieuse, les exécutants du chœur, sortis au précédent tableau, entrent sur la scène et viennent reprendre leurs places. Dès qu'ils sont installés, une voix dans le chœur célèbre la majesté du lieu et annonce l'arrivée du peuple.

Le cortège de la scène précédente, toujours dans le même ordre, entre. On prend place. Moment de silence et de recueillement.

Th. de Bèze monte en chaire ; il prie et lit le psaume de David, qui fut lu ce dimanche-là dans tous les temples. Ensuite, le peuple chante le psaume 124, qui est repris par le chœur. Le tableau prend fin sur un grand ensemble religieux traité au gré du musicien.

VIII^m. TABLEAU

Le 12 juillet 1603

Dans un décor représentant aussi favorablement que possible une rue de la vieille Genève, apparaîtrait un cortège. En tête, le secrétaire d'Etat Gautier, accompagné des auditeurs et du sautier et suivi d'un peloton de trompettes et de tambours ; les trompettes sonnent ; les tambours battent. Une foule d'*escholiers* et de citoyens escortent la petite troupe. Arrivé en scène, le secrétaire d'Etat proclame la paix qui vient d'être conclue à St-Julien. Acclamations de la foule. Des Savoyards qui sont là manifestent aussi leur joie. On fraternise. Puis le cortège repart comme il est venu et le rideau se baisse sur le bruit des fanfares et des tambours qui diminue dans l'éloignement.

(Une fois le cortège parti, un certain nombre de citoyens pourraient rester sur le théâtre et se livrer à des réjouissances populaires, par exemple danser le *violet*.)

IX^m. TABLEAU

Le premier anniversaire (12 décembre 1603)

Le rideau se lève sur le banquet qui fut donné en 1603 en commémoration de l'Escalade. Pendant un instant on

n'entend que le brouhaha des conversations particulières. La scène devra avoir, — le plus possible, — un caractère de vérité locale et historique. A la place d'honneur est assis un magistrat de la République. A sa gauche et à sa droite sont des notables et les blessés de 1602.

Le banquet touche à sa fin.

Après la courte scène qui vient d'être esquissée, le principal personnage de la cérémonie se lève et, au milieu du silence, prononce un discours. Il fait l'historique de l'évènement, célèbre avec enthousiasme le traité de paix conclu peu de mois auparavant avec la Savoie et, enfin, donne lecture des noms des glorieux morts de l'Escalade; cette lecture est écoutée debout. Il termine, — comme cela a dû se faire à cette époque, — en remerciant le Ciel de la protection qu'il a accordée à Genève.

Après ce discours, d'autres orateurs se font entendre. Ce sont pour la plupart, des blessés de l'Escalade; ils font le récit de ce qu'ils ont vu et accompli. Quelques-uns de ces récits sont comiques par leur naïveté, par leur évidente exagération, par les gasconnades toutes genevoises que se permettent leurs auteurs. L'un d'eux, un personnage du quatrième tableau, raconte la petite fête après laquelle il dut courir au combat; il dit qu'un des invités est mort devant l'ennemi.

Entre chacun de ces discours, les conversations recommencent, de manière à bien rendre la physionomie d'un banquet populaire; après les discours, on applaudit, on fait « carrousse ».

Enfin, l'un des convives demande la permission de chanter; elle lui est accordée. Alors il se lève et chante les couplets du *Ce qu'é l'aino* encore inconnu. L'enthousiasme est immense, on acclame le chanteur, on lui fait répéter ce chant,

on le chante avec lui, le chœur le reprend et ainsi finit ce tableau dans un formidable ensemble.

X^m. ET DERNIER TABLEAU

Le cachot

Même décor qu'au premier acte.

Berthelier est étendu sur un grabat ; il dort. Le chœur, en sourdine, chante quelques mesures : il dit que Berthelier va sans doute se réveiller, réconforté et consolé par son rêve.

BERTHELIER (se levant à demi)

Ah ! quel merveilleux rêve a charmé mon sommeil !
Et dont la douceur fait plus amer le réveil.
J'ai vu ce coin de terre adoré, ma Genève,
Surprise, secourue, affranchie !... et ce rêve
Si consolant, dut m'être envoyé par le Ciel !
Hélas ! Songe est mensonge (il regarde autour de lui)
et voici le réel !

(A ce moment, le fond du théâtre s'ouvre : on voit Genève de la rade ; c'est un jour d'hiver ; les toits sont blancs, mais le ciel est extrêmement bleu ; la lumière est éclatante. A gauche, au-dessus des maisons, les clochers de Saint-Pierre, au milieu, l'Ile Rousseau, à droite et devant, une grande place. Les maisons sont pavoisées.)

Mais non ! non ! ce n'était pas le réveil ! La sainte,
La haute vision que j'avais crue éteinte,
Comme l'heure d'amour qu'on ne retrouve plus.
Se rallume devant mes yeux irrésolus !
Ce vent vif et piquant, cette eau rapide et claire,
L'azur qui me sourit d'un sourire de frère,
Ces toits serrés, unis ainsi qu'un peuple heureux,
Et ces clochers, ces trois clochers dressés sur eux,

Cette blanche cité dans ce séjour tranquille.
C'est elle, ma Genève ! oh ! mon Dieu ! c'est ma ville !
C'est elle et ce n'est plus la même cependant ;
Pauvre et vieille, elle est riche et jeune maintenant !
Et c'est elle pourtant ! une voix dans mon âme,
Une indicible joie en moi me le proclame !
Puis, un je ne sais quoi de fier, de soucieux,
Qu'elle exhale, malgré son abord somptueux,
Me dit que c'est bien elle et que dans sa richesse
Elle a gardé le pli de l'antique rudesse !
Mais pourquoi ne voit-on ni fossés, ni remparts,
Ni donjons s'élevant dans l'air, de toutes parts,
Pour écouter, au loin, aux heures d'embuscades,
Le pas des ennemis ou les arquebusades ?
Elle n'en a donc plus d'ennemis ? Ont-ils fui ?
Ou bien s'est-il levé, par miracle, aujourd'hui,
— Car c'est bien l'avenir que ce rêve suscite, —
S'est-il levé soudain, la jugeant si petite
Et si faible au milieu de l'éternel danger,
Un protecteur que Dieu vers elle a dirigé
Pour lui donner la paix qu'elle a tant demandée ?

(On entend au dehors crier : Vive la Suisse ! vivent les
Confédérés !)

....Ils ont crié : Vive la Suisse ! oh ! quelle idée !
Ce protecteur, je le devine, je le vois.
C'est le peuple puissant des anciens combourgeois ;
Ce sont eux : c'est la Suisse agrandie et prospère !
Oh ! je comprends et je vois tout ! Comme une mère
Elle est venue, elle a tendu son bras plus fort :
Genève l'a saisi dans un filial transport,
Et maintenant, blottie en cette chaude étreinte,
Elle respire, elle est plus calme, elle est sans crainte !
Ses fils qu'avait glacés l'attente du péril
Renaissent au soleil d'un magnifique Avril !
Ainsi donc, ce désir qui conduisait ma vie
Comme le pur rayon d'une étoile bénie,
S'est accompli ! Genève est à la Suisse enfin !

Si mes pauvres Eidgnots pouvaient voir ce destin,
Combien, pour le combat, grandirait leur courage !
Ah ! maintenant je puis tout supporter : l'outrage,
Les cruautés du Duc et de tous les félons ;
La mort qu'on me promet pourra me dire : Allons !
Il faut venir, voici s'ouvrir la porte sombre !
J'entendrai sans trembler l'appel crié dans l'ombre,
Et je le franchirai, le seuil mystérieux,
En homme qui connaît les grands desseins des cieux !

(Le décor se referme, la vision disparaît. Berthelier est entièrement réveillé.)

Mais, c'est fini ! Le rêve adorable s'efface.
Je suis seul et ces murs ont un air de menace.

(Desbois, le lieutenant du vidomme, entre, accompagné d'un prêtre et suivi de gardes.)

DESBOIS

Philibert Berthelier, aujourd'hui comme hier,
Je viens t'interroger ; je compte que, moins fier,
Tu vas enfin répondre aux ordres du vidomme.
Parle donc ! Berthelier ! parle comme on prend l'homme.

BERTHELIER

Je te l'ai déjà dit, en m'adressant à toi,
Laquais du Pharaon qui nous tient sous sa loi,
Lorsque je répondrai, c'est aux syndics, mes juges !
Et va-t-en ! va toucher l'or qu'on paie aux transfuges !
Laisse-moi, je puis seul attendre ce qui vient !
Obéis à ton sort, moi, j'obéis au mien.

DESBOIS

Puisqu'ainsi tu nous fais insulte et résistance,
Tu mourras, Berthelier, et voici la sentence :

(Il lit) :

« Puis donc, Philibert Berthelier, qu'en ceci comme en d'autres choses, tu as été rebelle à mon très redouté prince

et le tien, t'étant rendu coupable du crime de lèse-majesté et de plusieurs autres méritant la mort, nous te condamnons à avoir la tête tranchée, ton corps à être pendu au gibet de Champel, la tête attachée avec un clou à un poteau près de la rivière d'Arve, et tes biens confisqués au prince. »

(Desbois sort ; à peine est-il dehors que le bourreau paraît à la porte. Le prêtre va à Berthelier.)

LE PRÊTRE

C'est l'heure, Berthelier, prépare-toi, mon fils.

BERTHELIER

Déjà !... la mort est là !... la mort !... oh ! les maudits !
O l'infamie épouvantable et clandestine !
L'on ne me juge pas, mon Dieu ! l'on m'assassine !
Et, mon père, c'est vous qui leur prêtez les mains !

LE PRÊTRE

Apaisez-vous, cessez ces discours inhumains :
Modérez ces fureurs que condamne l'Eglise.
Humblement, saintement, mon fils, avec franchise.
Et soumis au destin juste, quoique cruel,
Répandez vos péchés dans mon cœur paternel.

BERTHELIER

J'y suis tout prêt, mon père, et n'ai plus de faiblesse.

LE PRÊTRE

Je vous écoute.

BERTHELIER

Eh ! bien ! mon père, je confesse
Que j'ai souvent jeté des paroles au vent :
Que je fus libertaire, ami des bons vivants ;
Qu'en recherchant le bien, par un goût de nature
J'ai fait le mal de ci, de là, par aventure.
Mais si j'ai fait ainsi, c'était pour mon pays.
Que d'autres, ses enfants, ont lâchement trahi....

Je confesse que j'ai bien aimé ma patrie,
Que je la voulus libre et que je l'ai servie
Toujours et seulement dans cette volonté !

LE PRÊTRE

Cet amour n'est point crime et vous sera compté....
Mais... pour toucher au but, objet de sacrifices,
Vous ne marchiez pas seul, vous aviez des complices ?
Pour le bien du pays que vous dites aimer,
Et pour que Dieu pardonne, il vous faut les nommer.

BERTHELIER

N'allez pas plus avant ! Vous vous trompez, mon père !
Je suis prompt, je le sais, aux cris de la colère,
Mais je ne le suis guère aux frissons de la peur,
Et ma bouche est fermée à tout mot délateur....
Mais j'en ai dit assez ! Allons vers le supplice !
S'il m'est amer d'entendre acclamer l'injustice,
Je suis calme, car je connais les temps prochains.
Je sais que mes efforts n'auront pas été vains ;
Malgré les trahisons de cette heure obscureie,
En dépit des méchants et de la tyrannie,
Genève secouera tous les jougs, fièrement !
Je le sais et ce n'est pas l'erreur d'un moment :
Dieu me l'a confié dans le secret d'un rêve !
Et j'ai vu mon pays, je t'ai vue, ô Genève !
Belle, jeune, riant sous le ciel enchanté,
Heureuse dans ta force et dans la liberté !

(Il sort la tête haute. Le prêtre le suit. La porte se referme :
la scène est vide.)

Alors l'orchestre joue une marche triomphale ; le décor change ; il représente la vue de tout-à-l'heure : Genève par un jour d'hiver et de soleil, et en fête. Un cortège apparaît, défilant aux sons de la marche. C'est, en partie, le groupe historique qui figure au cortège du 3^me centenaire. Il est suivi par le peuple de Genève représenté dans tous ses éléments : Magistrats, officiers, soldats, étudiants, gymnastes,

vieillards, femmes, jeunes filles, enfants, corporations, paysans, etc., etc.

La foule se range au fond et de chaque côté du théâtre, et assiste aux réjouissances qui lui sont offertes sur un signal donné par une voix dans le chœur :

Ballets de jeunes hommes et de jeunes filles :

Exercices et préliminaires de gymnastique accompagnés par des chants.

Défilés de soldats sur l'air de *Roulez tambours*.

Chœurs isolés de groupes différents et autres spectacles qui pourront être suggérés par les sociétés et associations du canton.

Après ces productions, un groupe de femmes et de jeunes filles s'avance au milieu de la scène et dans un chœur gracieux dit en substance : Dans ce beau jour de fête, nous ne devons pas oublier de faire monter les accents de notre gratitude vers Celui qui a protégé Genève, vers Celui qui peut tout !

Ces paroles sont le prélude et le signal d'un grandiose hymne final entonné par les acteurs et les spectateurs.

L'auteur du précédent travail prend la liberté de présenter au Jury une variante de son projet.

La nouvelle pièce qui serait intitulée : *1602-1902*, comprendrait le même nombre de tableaux et comporterait la même disposition musicale : orchestre, chœur et soli.

Voici, sommairement, l'idée de la nouvelle pièce de fête.

1^{er} TABLEAU

Projets de fête

Pour le moment, l'orchestre seul est placé devant la scène : il prélude par une ouverture.

Le décor représente une vue synthétique de notre pays : au premier plan un quai ; au fond, à gauche, le lac ; à droite, une montagne.

Au lever du rideau, le peuple, en costumes de fantaisie, apparaît par groupes.

(Ce sont les chœurs composés de messieurs, dames et enfants qui représentent le peuple.)

Les groupes vont à la rencontre les uns des autres et, — en chantant, — s'interrogent.

Ces groupes forment donc une réunion de chœurs séparés dont les différents thèmes se mêlent, s'enchevêtrent, se répondent et s'harmonisent au gré du musicien.

Ces groupes s'interrogent, disant : Aujourd'hui est un grand jour de fête ; il commémore une des dates les plus importantes de notre histoire. Que ferons-nous pour célébrer ce jour avec toute la pompe et la solennité désirables ?

Après ce premier ensemble, chaque groupe s'avance et chante isolément.

Les gymnastes : Pour célébrer dignement cette fête, nous représenterons dans des exercices variés la Force assouplie et gracieuse.

Les soldats : Nous, par des défilés et des manœuvres, dans nos rues et sur nos routes, sous l'éclair rouge des drapeaux, nous montrerons que les Fils sont comme les Pères, capables de défendre la Patrie.

Les enfants : Par des rondes, par des chants que nous avons appris, nous saurons avec zèle célébrer l'Escalade.

Les jeunes filles : Vêtues de fraîches et riantes toilettes, secondées par nos frères et par les amis de nos frères, nous danserons les danses de nos aïeules.

Les artistes : Fidèles au culte du Passé, nous le reproduirons savamment et ingénieusement en revêtant les beaux

costumes d'autrefois et en nous montrant ainsi dans les rues pavoisées et fleuries !

Si la place et si le nombre des exécutants le permettent, d'autres groupes pourraient se joindre à ceux-là et proposer des réjouissances : des bateliers, des artisans, des paysans, etc., etc.

Cette énumération achevée, l'ensemble reprend, exprimant sa joie, mais aussi son indécision devant la multiplicité des projets présentés.

Alors au haut de la montagne apparaît une belle jeune femme somptueusement vêtue et éclairée par une vive lumière.

Elle est escortée par trois jeunes hommes aux riches habits.

C'est la Poésie avec trois poètes.

Ce nouveau groupe descend de la montagne, lentement, sous la lumière, et aux sons d'une marche triomphale jouée par l'orchestre.

Quand il est arrivé en scène, la jeune femme s'adresse au Peuple (elle chante ou déclame). Elle dit : O Peuple ! dans ton grand amour pour la Patrie, tu hésites au moment de célébrer ses annales. Dans ton ardent désir de les fêter dignement, tu ne sais quoi choisir qui soit assez beau et assez grand. Eh bien ! moi, la Poésie, qui habite les hautes et bleues solitudes de la montagne, je descends aujourd'hui vers la ville et viens à ton aide. Avec le secours de mes fils, de mes disciples, nous allons édifier la vraie Fête, la fête digne du Pays. Toutes les idées que tu viens d'émettre, ô Peuple ! nous allons, de nos mains habiles et fraternelles, les assembler en un vaste spectacle dont la beauté grave et tendre satisfera tous les vœux de ton cœur !

Le premier poète : Moi, je dirai les hauts faits des aïeux,

leur héroïsme, leur mépris du danger. Je chanterai la Patrie sauvée par la volonté du Très-Haut !

Le deuxième poète : Moi, je dirai le cri des mourants, la plainte des blessés, la douleur des veuves et des orphelins au lendemain du 12 décembre 1602.

Le troisième poète : Moi, je chanterai la gaité des ancêtres après la victoire, je répéterai leurs chansons goguenardes et je célébrerai en termes choisis l'acte héroïque de la mère Royaume !

Enfin, la Poésie prend une dernière fois la parole ; elle dit : C'est cela, c'est convenu ! Viens, ô peuple de Genève, nous allons te montrer dans une suite de tableaux d'histoire vivante, tragique et splendide !

Suivie des trois poètes et du peuple qui les acclame joyeusement, elle sort de la scène par devant et tout le monde vient se ranger après elle sur une large avant-scène, entre l'orchestre et le rideau. Ces exécutants forment le chœur, exactement comme dans le *Songe de Berthelier*.

Les soli seront chantés par la Poésie et par les trois jeunes hommes lesquels diront, entre autres, les paroles dites par le personnage de Ph. Berthelier au deuxième et au cinquième tableau.

Les autres tableaux jusqu'au neuvième seront pareils à ceux du premier projet.

Le neuvième tableau offre les changements suivants (il s'intitule : *Le rêve de Th. de Bèze*) :

Par une fiction permise au Théâtre, Th. de Bèze assiste au banquet. On l'a mis à la place d'honneur, mais comme il est sourd, il ne prend pas la parole ; il s'entretient avec ses proches voisins, qui le traitent sur le pied d'une familiarité respectueuse.

La scène du banquet se passe comme il a été indiqué ;

mais, vers la fin, fatigué par la veille prolongée plus qu'à l'habitude, de Bèze s'endort sur son siège. Après l'ensemble mentionné, tous les convives s'en vont, sauf deux, deux des blessés de l'Escalade, qui restent avec le vieillard, promettant de le reconduire chez lui. Il ne reste plus en scène que ces trois personnages et des serviteurs qui débarrassent la salle. Quand les serviteurs ont fini, les compagnons de de Bèze sortent pour aller quérir une chaise à porteurs. De Bèze demeure seul, il parle dans son sommeil, prononçant le nom de Genève.

Alors le fond de la scène s'ouvre et l'on aperçoit la ville, représentée comme dans le dernier tableau du premier projet. Cependant, on voit, à droite, un monument symbolisant l'Escalade.

Ainsi commence le dixième tableau.

Sur un air joué par l'orchestre, la Poésie se lève et suivie par le peuple, vient à de Bèze, le fait lever de son siège et l'emmène jusque vers le Monument au pied duquel elle s'assied avec le vieillard. Le Peuple se groupe sur la scène et, sur un appel de la jeune femme, le cortège décrit dans le premier projet entre en scène et évolue; puis les réjouissances ont lieu avec l'hymne final projeté.

Charles BONIFAS.



DISCOURS

DE

M. le professeur Eugène Ritter, président de l'Institut genevois

à la séance annuelle du 8 avril 1902

Saint François de Sales
et la nouvelle édition de ses œuvres

MESSIEURS,

Un de nos anciens, un des hommes qui ont été le plus attachés à notre Institut genevois, un érudit et un collectionneur, M. Jules Vuy, a écrit la vie de madame de Charmois (1), une âme d'élite que saint François de Sales avait distinguée, et qu'il a conduite dans les sentiers de ce qu'on appelait autrefois *la vie dévote*.

Au temps de M. Vuy, on ne possédait pas encore une bonne édition des œuvres de celui qui demeure le premier des écrivains de la Savoie. Cette *étude philologique*, cette *curiosité éclairée*, que M. Cousin réclamait un jour pour qu'on pût voir en pleine lumière les œuvres littéraires du XVII^me siècle, saint François de Sales les a attendues cinquante ans : cinquante ans et huit jours, pourrait-on dire si l'on voulait à la fois plaisanter et être exact. L'appel de M. Cousin, en effet, a été lu à l'Académie française le

(1) *La Philothée de saint François de Sales*. Paris. tome premier, 1878 ; tome second, 1879.

1^{er} avril 1842; et c'est le 9 avril 1892 que le pape Léon XIII a accepté la dédicace de la nouvelle édition des œuvres de saint François de Sales, qui lui était offerte par les religieuses du premier monastère de la Visitation, à Annecy.

Un esprit de piété, un esprit de *religion* --- c'est le mot propre, employé par M. Cousin — a présidé à cette publication. Le soin en a été confié à un érudit anglais, Dom Mackey, membre de l'ordre de Saint-Benoît. Au temps de sa première jeunesse, il avait traduit dans sa langue maternelle quelques-uns des écrits de saint François de Sales. En s'adressant à lui, les Visitandines ont eu la main heureuse: nous le voyons à l'œuvre depuis dix ans; et notre estime, conquise par lui dès le premier jour, s'affermirait encore, à mesure que les volumes se succèdent. Nous allons les passer en revue, et jeter ainsi un coup d'œil sur la vie du célèbre écrivain, qui a été trop courte, et qui apparaît si remplie, quand on l'étudie de près.

Destiné par son père à la magistrature, François de Sales avait fait d'excellentes études aux Universités de Paris et de Padoue. « En l'école de Paris, dit-il quelque part, j'ai premièrement étudié en lettres humaines, et puis en philosophie, avec tant plus de fruit et de facilité que ses toits mêmes et ses murailles semblent vouloir philosopher, tant elle est adonnée à la philosophie et théologie ! » ⁽¹⁾

(1) Ailleurs encore, saint François de Sales fait de Paris un éloge semblable : « Ne vois-tu pas, dira-t-on à cet évêque, que Dieu veut que tu chantes le cantique pastoral de sa dilection emmi ton troupeau ? Que me répondras-tu ? — Qu'à Rome, *qu'à Paris, il y a plus de délices spirituelles, et qu'on y peut pratiquer le divin amour avec plus de suavité.* »

Cela semble étrange, et ç'a été vrai pourtant : il fut un temps où tout Paris, gens du peuple et savants, était plein de foi et de vie religieuse.

A Padoue, il avait partagé son temps entre la jurisprudence et la théologie, donnant chaque jour quatre heures à l'étude du droit, pour obéir au vœu de son père, et réservant aussi quatre heures pour ses auteurs préférés. C'étaient les scolastiques et les mystiques : il avait toujours la Somme de saint Thomas ouverte sur son pupitre ; c'était saint Bonaventure ; c'étaient les saintes Ecritures, et les Pères de l'Eglise. Ces derniers surtout, il les avait lus avec fruit. Le commerce familial que l'étudiant de Padoue avait eu avec eux, se trouva grandement utile au controversiste, quelques années plus tard. L'antiquité chrétienne avait fleuri chez ce fils de la Renaissance : il y a peu d'écrivains dans la littérature française, qui se soient comme lui pénétrés de l'esprit de ces vieux auteurs, et qui aient aussi bien su renouer la chaîne de la tradition ecclésiastique, et la rattacher à ces anneaux vénérables.

Le père jésuite Possevin avait deviné l'avenir du jeune étudiant en droit, quand il lui disait : « Continuez d'étudier en théologie. Croyez-moi : votre esprit n'est pas au tracassin du barreau ; n'est-ce pas une chose plus glorieuse d'annoncer la parole de Dieu à plusieurs milliers d'hommes, dans les hautes chaires des églises, que de s'échauffer les mains à battre les bancs parmi les discussions des procureurs ? » Ces avis ne furent pas perdus ; ils répondaient au secret penchant d'un esprit né pour la religion, et qui n'eût pas trouvé en dehors d'elle sa vocation vraie. Le jour vint où François de Sales put obéir à ses goûts ; mais les études juridiques qu'il avait faites ne furent pas une mauvaise préparation aux travaux du controversiste, qui, après son entrée dans le clergé, l'occupèrent longtemps.

La controverse entre catholiques et protestants est aujour-

d'hui assez démodée. M. le professeur Bouvier, dans une excellente étude, ⁽¹⁾ a dit les raisons de ce changement de goût du public religieux, autrefois très friand de ce genre de discussions. Mais si ces luttes ne nous passionnent plus, les anciens livres de controverse conservent un intérêt historique. On ne comprend pas complètement le seizième siècle, si l'on n'est pas descendu dans cette salle d'escrime, si l'on n'a pas considéré quelques-uns de ces assauts d'armes, après lesquels le sort des peuples a été décidé pour des siècles. Si le pays de Vand est protestant, si le Chablais est catholique, sans doute c'est parce que les ducs de Savoie, dans les guerres, un jour n'ont pas su se défendre, un autre jour ont été vainqueurs. Mais c'est aussi parce que, dans le cliquetis des controverses, les peuples un jour ont aimé la voix âpre de Farel, un autre jour, la « langue enchanteresse » de saint François de Sales.

Les *Controverses* ne sont qu'une rédaction partielle, incomplète, de cette apologie du catholicisme, que le jeune prévôt du chapitre de Saint-Pierre de Genève a prêchée en Chablais pendant les années de sa mission. Elles étaient encore en manuscrit, cinquante ans après sa mort. Et quand on les mit au jour en 1672, le premier éditeur, dont le texte a été suivi par tous les autres, s'est servi des papiers laissés par saint François, avec la même liberté que les éditeurs de Pascal prenaient à la même époque pour accommoder au goût de leur temps le manuscrit des *Pensées*. Dom Mackey a pu rétablir le vrai texte, au moyen des autographes mêmes, ou des copies que saint François avait fait exécuter par un de ses gens. A vrai dire, ce travail de rectification ne s'est pas fait sans peine, et « plusieurs heures d'étude et

(1) La controverse dans l'avenir. *Etrennes chrétiennes*, Genève, 1891, pages 43 à 89.

de comparaison ont été quelquefois nécessaires pour déchiffrer un seul mot ».

Les *Controverses* sont le premier ouvrage de saint François de Sales, et déjà son talent d'écrivain s'y fait jour. On se plaît à y suivre le beau courant d'un style aisé, souple et ferme; mais on voit bien qu'on n'est pas en face d'une œuvre d'art. Le jeune docteur écrivait pour réfuter des adversaires, pour raffermir ses lecteurs, ou les convaincre. L'amateur désintéressé des belles choses littéraires n'était pas, comme il eût dit, de son gibier.

A une autre époque de sa vie, quand il a eu obtenu, dans des cercles d'élite, les succès qu'il méritait si bien, il n'a plus ignoré qu'il savait écrire avec charme; il a consenti à se servir, pour attirer les âmes à la dévotion, de cet attrait qui avait été mis en lui, et qui appartenait à ses écrits comme à sa parole et à toute sa personne. Mais dans les années pénibles qu'il passa à Thonon, et où il écrivait ses *Controverses*, il n'y avait pas, dans ce coin de province, un public cultivé, capable d'animer sa verve et d'éveiller son goût délicat. On trouve cependant maintes fois dans ce livre la trace de ces qualités, et beaucoup de chapitres se lisent avec agrément, surtout quand saint François parle des choses contemporaines, et que sa plume s'égaie ou que son âme s'émeut en face de ses adversaires.

La *Défense de l'étendard de la Sainte Croix* a un sujet moins riche et varié que le livre des *Controverses*. J'ai dit ailleurs,⁽¹⁾ avec beaucoup de détail, à quel propos cet ouvrage

(1) *Recherches sur un ouvrage de saint François de Sales* (l'Étendard de la Sainte Croix) dans le *Bulletin de l'Institut genevois*, tome XXVI. — Tiré à part, 23 pages. Genève, 1884.

Dans deux articles de la *Revue savoisiennne*, 1886, pages 171 à 184, et page 225, j'ai recueilli de nouvelles données, avec lesquelles j'ai pu préciser quelques autres points du même sujet.

a été composé. Il s'agissait, pour saint François, de répondre à un livret de controverse du pasteur genevois Antoine de la Faye : *Brief traité de la vertu de la Croix et de la manière de l'honorer*, « à l'encontre duquel, dit malicieusement La Faye, M. de Sales s'est tellement escarmouché, que pour combattre quatre petites feuilles, il a dressé un livre de 326 grandes pages ».

C'est une tâche ingrate que saint François s'était donnée : suivre pas à pas son adversaire, et composer une longue réponse sur un sujet étroit et sans horizon, c'était accepter un terrain où ses meilleurs dons n'avaient pas assez d'espace. Dans ses *Controverses*, il était libre de ses mouvements, et portait son attaque sur les points où il avait quelque chose d'intéressant à dire. Dans la *Défense de la Croix*, au contraire, il est enfermé dans un cercle tracé, il piétine dans une enceinte close ; et cette gêne est sensible au lecteur comme elle a dû l'être à l'écrivain.

Dom Mackey a reproduit l'édition originale de la *Défense de la Croix* (1600) et donné en note les variantes d'un manuscrit autographe qui contient le premier jet de l'auteur. La comparaison qui se peut faire des deux textes est intéressante, soit qu'elle montre comment l'auteur a modéré çà et là ce qui s'était glissé d'un peu violent sous sa plume, soit qu'on rencontre dans le texte inédit des passages remarquables, comme celui-ci, qui témoigne du succès qu'avait obtenu le *Brief traité* de La Faye : « J'ai vu des personnes du parti schismatique, d'assez bon esprit, faire compte de ce traité comme d'un gentil ouvrage. J'admiraïs ce jugement, et ne savais d'où ils en pouvaient prendre l'occasion, sinon qu'à l'aventure la variété a cette propriété d'avoir grâce, où qu'elle se trouve. »

La Faye ne laissa pas le dernier mot à son antagoniste :

il écrivit un livre à son tour. Ainsi la controverse allait s'éternisant : heureusement saint François de Sales ne jugea pas à propos de la poursuivre plus loin : les éditeurs et les lecteurs de ses *Œuvres* doivent lui en savoir gré.

L'*Introduction à la vie dévote*, qui a été remaniée à plus d'une reprise par saint François, est donnée dans l'édition de Dom Mackey, d'après le texte de 1619, qui est le dernier que l'auteur ait revu. Les variantes de la seconde édition (1609), de la troisième (1610), de l'édition de 1616, et celles des manuscrits conservés, sont données en note. Quant à la première édition — qui avait paru avec le même millésime que la seconde, mais huit ou dix mois auparavant — le texte en est reproduit en entier dans un appendice. On peut suivre ainsi les plus légères modifications du texte de l'*Introduction à la vie dévote*, depuis le premier jet jusqu'à la dernière révision.

Ce chef-d'œuvre de morale aimable et sainte était digne de cette étude soigneuse, qui nous permet d'en suivre l'élaboration depuis qu'il a été mis sous la presse. Quant à la genèse de l'ouvrage, antérieure à ce moment, une tradition constante, dont M. Vuy a recueilli tous les témoignages, indique la part qu'y a prise madame de Charmois, cousine de l'auteur. Mais tous les papiers qui nous en feraient voir le détail, ont disparu. On ne sait ce que sont devenus les mémoires écrits par saint François de Sales, qu'elle communiqua au père Forier; et nous ne sommes pas en mesure de dire ce qu'il y a de vrai dans la séduisante conjecture de M. Vuy, qui pense que l'ordre des matières, dans l'*Introduction à la vie dévote*, se rattache au classement qu'avait ébauché madame de Charmois, comme s'il y avait là un gracieux négligé, qui dénoterait une main de femme.

Le succès de ce livre, qui a été très vif dès le premier jour, ne s'est jamais arrêté. La renommée de saint François de Sales a subi une éclipse au 18^e siècle : le public ne demandait plus aux libraires ses OŒuvres complètes. Elles ont eu sept éditions dans les cinquante ans qui ont suivi sa mort, et plusieurs dans le cours du dix-neuvième siècle; mais aucune, entre 1672 et 1821, tandis que l'*Introduction à la vie dévote* a continué toujours à être recherchée des lecteurs. Même au temps où Voltaire et Rousseau semblaient les maîtres de la pensée européenne, de 1760 à la Révolution, il est intéressant de voir se succéder les éditions de ce livre; à ce moment encore, c'est comme un fourmillement :

Texte français. Paris, 1764, 1772. Lyon, 1769, 1772, 1775. Liège, 1781. Rouen, 1781, 1783, 1787, 1792, 1793. Annecy, 1792.

Traduction latine. Cologne et Francfort, 1764. Tyrnau (en Hongrie) 1766.

Traductions italiennes. Padoue, 1761, 1767. Venise, 1769, 1778, 1783, 1792, 1793. Vérone, 1772, 1782.

Traduction espagnole. Madrid, 1760, 1768, 1770, 1790, 1793.

Traduction anglaise. Londres, 1762, 1794.

Traduction allemande. Buda, 1766. Augsburg, 1769, 1773. Strasbourg, 1768.

Traduction tchèque. Prague, 1780.

Traduction en grec moderne. Constantinople, 1780. Vérone, 1782 (1).

Je ne sais si je m'abuse : il me semble que cette série de

(1) Ces dates sont empruntées à la notice bibliographique de M. Perrin, qui accompagne la belle édition de l'*Introduction à la vie dévote*. Moutiers, lib. Duclos, 1895, 2 volumes in-8°.

dates est parlante. On y touche du doigt la persistance de la piété, de la foi chrétienne en Europe, dans ces années où l'incrédulité avait le verbe haut, où les apologistes étaient débordés, et battaient en retraite.

M. Ducloz, imprimeur à Moutiers en Tarentaise, a publié de son côté, avec la collaboration de MM. Perrin et Grand-Carteret, l'*Introduction à la vie dévote*, d'après le texte de la troisième édition (1610) en y joignant d'intéressants appendices : une liste bibliographique de plus de 400 éditions de ce livre, et une étude iconographique sur les portraits de l'auteur. Cette édition luxueuse est ornée de la reproduction de beaucoup de ces portraits.

Toutefois, à côté de ces éditions savantes, on peut en souhaiter, en imaginer une autre, qu'on pourrait appeler une édition *pour les corbeilles de mariage* : d'un format élégant, d'une belle impression ; donnant le meilleur texte, celui de 1619, que Dom Mackey a reproduit ⁽¹⁾ ; mais le donnant avec l'orthographe d'aujourd'hui, comme on fait pour les poésies de Malherbe, contemporain de François de Sales ⁽²⁾.

Je n'ai jamais aimé à redire à mon tour, et moins bien, ce que d'autres ont dit avant moi. Je ne parlerai donc pas du charme de ce beau livre ; et je ne dirai qu'un mot du bon sens souverain qui y accompagne les conseils de la dévo-

(1) Quand on prend en mains, pour les examiner de près, les éditions courantes de l'*Introduction à la vie dévote*, les éditions à bon marché, on constate avec peine le peu de soin avec lequel elles ont été faites : les mots sont changés, quelquefois sans raison : vieilles erreurs qui se perpétuent, même dans les éditions qui sortent de bonnes maisons, comme la librairie Lecoffre.

(2) Malherbe était né plus de dix ans avant lui ; et ses premiers vers : *les Larmes de saint Pierre* (Paris, 1587) sont du temps où François de Sales était un tout jeune étudiant.

tion. Le sage Baulacre a eu grand tort de vouloir reprendre saint François de Sales à ce propos ⁽¹⁾. D'une manière générale, on peut dire que sur certains sujets, les auteurs catholiques savent et osent entrer dans le vif, tandis que les moralistes protestants se tirent d'affaire en gardant le silence, et font comme les personnes qui traitent leurs rhumes par le mépris. Il y a tel verset de saint Paul, sur les rapports entre les époux, dont madame la comtesse de Gasparin n'a pas dit un mot dans les trois volumes qu'elle a écrits sur le *Mariage au point de vue chrétien*, tandis que saint François de Sales, plus hardi et plus vrai, sans cesser d'être un écrivain pur et chaste, n'a pas craint de marcher avec ses pieds d'évêque sur le terrain que madame de Gasparin se garde d'effleurer ; il dit en quelques lignes (*Introduction à la vie dévote*, II, 20 et III, 39) tout ce qu'il faut pour orienter ses lectrices.

Le *Traité de l'Amour de Dieu* est un ouvrage fait pour les âmes d'élite, qui s'élèvent dans la solitude à une étroite union avec la Divinité ; on n'en saurait parler dignement, si l'on n'est pas familier avec ces hautes méditations ; aussi dirai-je, avec un vieux poète qui est cher à la Savoie :

J'aime trop mieux, puisqu'assez je ne peu,
N'en dire rien, que d'en dire trop peu.

Les premières religieuses de la Visitation ont fait pour le fondateur de leur Ordre ce qu'avaient fait dans l'antiquité Xénophon pour Socrate, Arrien pour Epictète, et les auteurs des Évangiles pour un plus grand Maître ; elles ont rédigé

⁽¹⁾ (*Œuvres historiques et littéraires de Léonard Baulacre, bibliothécaire de Genève* († 1761). Genève, 1857, tome second, page 161. — Cp. *Introduction à la vie dévote*, III, 25 et 33.

les entretiens du saint évêque, et les ont publiés après sa mort. Des notes, prises le soir même des jours où elles l'avaient entendu, ont été le point de départ de leur œuvre. Les Visitandines ont certainement réduit au minimum la part qui leur revient dans la rédaction qu'elles ont donnée de ces entretiens ; la parole familière et vivante de l'aimable prélat nous est parvenue dans un texte plus fidèle, sans doute, que celui des philosophes grecs.

A vrai dire, les *Entretiens* ne revêtent pas la forme de dialogues ; dans le petit cercle intime où saint François prenait la parole, chacun se taisait pour l'écouter. Mais ce silence même est parlant ; nous l'entendons, pour ainsi dire ; nous entendons ce silence unanime et recueilli dans lequel tombaient, aussi doucement que la neige sur la terre, les conseils, les vues pénétrantes, les idées mystiques, tout ce qui sortait naturellement de l'âme du père spirituel, parlant aux filles qu'il chérissait. L'auréole que les peintres ont mise plus tard sur la tête de saint François de Sales, se dessinait déjà confusément dans l'air : en écoutant la voix de l'évêque, on croyait entendre quelque chose de plus qu'une parole toute humaine.

Le lecteur de nos jours, s'il est attentif à cette confiance filiale avec laquelle saint François de Sales était écouté de ses religieuses, pénètre dans un monde très ancien, qui n'a point encore disparu de la terre, heureusement. Dès qu'il y a un cloître, et que ses murs s'élèvent pour mettre à l'abri quelques âmes choisies, un régime nouveau est créé ; et ne fût-ce que pour la compréhension historique du passé et du présent, il y a lieu de suivre ce qui se passe dès lors, dans l'enceinte monastique, entre les cœurs dévots qui ont accepté une règle austère, et l'autorité paternelle qui dirige leur obéissance.

Oùissance, chasteté, pauvreté : les Pères du Désert, qui ont placé ces trois vœux au fondement de la vie cénobitique, connaissaient bien le cœur humain; et si le mot d'ordre qu'ils ont donné sonne étrangement aux oreilles des socialistes nos contemporains, il n'a pas perdu son attrait séculaire. Les vocations éclosent de nos jours comme autrefois. Il y a dans l'âme des richesses qui ne se déploient à leur aise que derrière ces murailles et dans ces jardins fermés. Témoignage intime et sincère des idées qui règnent dans les cloîtres, les *Entretiens* de saint François de Sales n'ont pas vieilli.

Le savant et soigneux éditeur a joint au texte qui avait été établi par madame de Chantal, une foule de variantes et d'additions puisées dans les manuscrits de l'époque; il a soigneusement recueilli les moindres parcelles des discours du Docteur de l'Eglise.

Les Sermons de saint François remplissent quatre volumes. La première édition (1641) en avait fait judicieusement deux parts, selon qu'ils étaient publiés d'après les notes autographes du prédicateur, ou d'après les notes prises par les religieuses qui les avaient entendus. Cette division a été conservée.

Les tomes VII et VIII contiennent cent soixante sermons du premier groupe; pour beaucoup d'entre eux, on n'a que quelques pages de notes en latin, en sorte que ces deux volumes forment, dans la collection des *Œuvres*, une partie assez ingrate. Les tomes IX et X renferment soixante-dix sermons, dont le texte a été recueilli par les religieuses de la Visitation; ils appartiennent aux dernières années de la vie du saint. Ils sont très authentiques pour le fond, et souvent sans doute ils rendent avec netteté les termes

mêmes dont s'est servi un prédicateur écouté avec tant de piété; mais enfin sa parole n'est pas arrivée sur le papier sans avoir perdu quelque chose de son originalité; et la dernière révision de l'auteur a manqué à l'ouvrage.

Toujours est-il qu'au jugement du lecteur d'aujourd'hui, ces sermons seront à coup sûr parmi les meilleurs spécimens de l'éloquence sacrée, telle qu'elle florissait au temps de Malherbe et de Maynard, à l'époque

... de ce règne où Nervèze
Fut le premier des orateurs.

C'est dans la chapelle d'un couvent que parlait saint François : les récits de miracles trouvaient là leur place et leur auditoire; en cette enceinte cloîtrée, le moyen-âge durait toujours. L'imagination avait conservé son essor; les légendes gracieuses, écloses dans l'air tiède d'un temps heureux, n'étaient pas encore flétries; saint François les cueille au passage et en fait respirer le parfum; Bourdaloue et Massillon ont été à cet égard plus réservés que lui. Il n'a rien de la sécheresse gallicane; il a du laisser-aller et du charme. C'est un enfant du Midi; à cet égard, la liste dressée par Dom Mackey, des auteurs cités dans ses sermons, est très instructive. Les théologiens catholiques des temps modernes, chez lesquels on voit qu'il a cherché des instructions, sont au nombre de 54. On y compte seize Espagnols, six Portugais et douze Italiens : entre eux, ils forment la majorité. On voit que les écrivains du Midi ont été les maîtres préférés de François de Sales : en cela très différent de Pascal, de Bossuet et de Fénelon.

C'est en 1840 que Sainte-Beuve, — parlant des lettres de François de Sales à la mère Angélique, abbesse de Port-Royal, et à madame de Chantal, et y signalant une difficulté

chronologique qui paraît provenir d'une erreur de date. — disait que la Correspondance du saint évêque de Genève « attend encore un travail sérieux d'éditeur. » ⁽¹⁾

Après soixante ans écoulés, le vœu que Sainte-Beuve indiquait ainsi, est en voie de s'accomplir. Deux volumes ont déjà paru. Mais cette Correspondance en aura plus de douze peut-être; et c'est seulement quand la publication sera plus avancée, qu'on comprendra tout le prix du travail qu'accomplit le savant et soigneux éditeur.

Un travail de bénédictin, une patience de bénédictin, ce sont des expressions consacrées, qui reviennent souvent dans le langage courant; il est bon de les retremper à leur source. Dans la belle œuvre que Dom Mackey a commencée il y a plus de dix ans, et qui l'occupera encore, s'il plaît à Dieu, pendant un temps encore plus long, l'occasion est heureuse de suivre cette patience et ce travail d'un bénédictin, dans la marche régulière et ordonnée de son long et intéressant labeur, de voir à l'œuvre l'érudition qui réunit tous les textes; le sens critique et délicat qui apprécie leur valeur; le large esprit qui preside à l'ensemble, et trace les grandes lignes de l'ouvrage; l'attention minutieuse et précise, qui ne néglige aucun détail. Joignez-y l'humilité qui efface la trace personnelle, et qui aime à se confondre avec ces aides, ces collaborations anonymes, joyeuses de leur obscurité, comme l'Eglise catholique sait en obtenir de ses fidèles. On se plaît à voir ce concert de pieux efforts, par lesquels vient au jour cette édition magistrale, qui mérite d'être appelée un monument littéraire.

. . .

Chaque année, messieurs, je suis appelé à enregistrer les

⁽¹⁾ *Port-Royal*, livre premier, chapitre VIII, avant-dernière note.

pertes que notre Institut a faites. Inclignons-nous une dernière fois devant ceux qui nous ont quittés : M. Peter, membre effectif ; MM. Dupont, Rérolle et Rollanday, émérites ; MM. Appia et Belz, honoraires ; MM. Payot, Rieu et Sabatier, correspondants. De tous ces défunts, je n'ai guère connu que le dernier.

On sait que dans le *Journal de Genève*, M. Auguste Sabatier, ce savant professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, chaque semaine pendant près de trente ans, a entretenu notre public local de ce qui paraissait en littérature française. Je l'entendais un jour (au printemps de 1895) me dire qu'il pensait à se décharger de cette correspondance hebdomadaire, qui devait quelquefois lui peser comme un fardeau ; il l'a heureusement continuée jusqu'à la fin, et nous devons lui en rester reconnaissants. Il savait choisir les bons livres, au milieu du flot abondant et trouble que déverse la librairie parisienne ; il les jugeait avec l'indulgence optimiste d'une belle âme ; il était attentif à tous les courants d'idées qui pouvaient s'harmoniser avec les nobles espoirs qui étaient les siens, ceux d'un homme attaché à sa foi et à son pays ; il eût voulu que chacun, comme lui, sût associer les saintes traditions du passé avec un ferme regard jeté sur l'avenir, sans regrets, sans faux rêves ; avec l'amour viril du vrai, dont la prééminence est la caractéristique des temps nouveaux où nous sommes entrés.

JULES VUÿ

ESQUISSES ET SOUVENIRS

Mes années d'enfance et d'études

Vers la fin de l'Empire, lorsque, à la suite d'événements mémorables, la Savoie se trouvait divisée en deux parties, l'une demeurée française, l'autre réunie de nouveau au Piémont, je naquis le 21 septembre 1815, à Malbuisson, petit village de la commune de Copponex, situé sur les dernières pentes du Salève, du côté d'Annecy. Mon père habitait alors momentanément, avec sa famille, ce hameau, chez les parents de ma mère, respectables et excellents vieillards, dont j'ai gardé le meilleur souvenir. Mes premières années s'écoulèrent ainsi sur la pente de la montagne, près des sapins, dans ce coin de pays solitaire ; j'étais né français sur terre savoisienne.

L'année précédente, les armées autrichiennes avaient passé sur ces hauteurs ; mon père, militaire de bonne heure par l'intraitable force des circonstances, avait servi dans les cuirassiers français, environ dix ans, comme chirurgien. Seul dans la contrée, il parlait allemand. Précisément syndic de la commune de Copponex, il rendit alors, par cela seul, au pays, et aussi par son activité, son savoir-faire et son courage, de véritables services, non sans courir quelques dangers sérieux.

Plus tard, quelques années après la Restauration, et sur la demande qui lui en avait été adressée, il s'établit à Carouge, fut reçu citoyen suisse, et remplit les fonctions de maire dans sa commune adoptive. Elu membre du Conseil Représentatif, il faisait partie encore de cette haute autorité, le 22 novembre 1841, lorsque la Constitution de 1814, fortement ébranlée, allait bientôt disparaître et céder la place à des principes nouveaux, fort différents de ceux qui avaient prévalu à l'époque de la Restauration.

Pour moi, enfant d'une nature essentiellement délicate et chétive, j'avais peu de chance de vivre; aussi mon père me laissa-t-il encore, un certain temps, séjourner à Malbuisson pour me fortifier; je ne connaissais absolument rien du monde que ce petit village; j'y passai des jours heureux, jouissant d'un air vivifiant et frais, d'une vue lointaine et d'un vaste horizon, sous la protection dévouée de parents bien-aimés.

Ma timidité était extrême; et lorsque des visites, peu fréquentes d'ailleurs, à raison de l'isolement de la contrée, venaient animer parfois notre demeure, je disparaissais volontiers, avec une alerte promptitude; ma sauvage enfance se cachait derrière les lits ou sous les meubles, dans cette grande maison blanche qu'entouraient des noyers et des frênes, et qu'on apercevait à distance sur la pente du Salève.

Enfin, quand, à mon grand regret, il me fallut descendre dans la plaine, j'éprouvai une impression de tristesse extraordinaire, et comme une violente secousse, en quittant cet humble village où je devais à l'avenir passer régulièrement mes vacances. Pour la première fois, j'aperçus alors une ville: Carouge me parut un monde, et ce n'est pas sans peine que je parvins à supporter cette existence nouvelle;

la liberté de la montagne et le grand air me manquèrent longtemps.

Aussi suis-je demeuré constamment plus ou moins gauche et timide, plus ou moins sauvage, pour ainsi dire; préférant toujours la solitude au bruit, les paysages du Salève à l'animation des rues, et à tous les charmes citadins, les torrents, les sapins, les glaciers, les Alpes. J'ose à peine le dire : à une époque où les voyages sont si faciles, où il m'était si aisé de voir les grandes capitales, où les occasions étaient si nombreuses, je n'ai jamais visité Paris. Rarement libre dans une vie occupée et laborieuse, lorsque je l'étais, je me dirigeais avec prédilection vers les hauteurs.

Il fallut plus tard choisir une carrière qui ne me forçât point à m'exiler de mon pays; elle m'obligeait à prendre souvent la parole en public; j'éprouvai fréquemment, surtout les premières années, une vive émotion dont je n'étais pas maître, et j'eus à soutenir plus d'une fois de rudes combats contre moi-même.

Cette timidité ne m'abandonna jamais entièrement; chose singulière ⁽¹⁾, elle demeura toujours beaucoup plus vive dans une conversation avec quelques personnes, dans une simple société, que devant un grand public, soit dans les cours d'assises ou les cours civiles, soit dans les assemblées politiques.

Devant un nombreux public, je ne voyais personne; dans un public restreint, je voyais tout le monde: c'était ainsi, et j'ai eu constamment quelque difficulté à m'expliquer pour-

(1) J'écris ces lignes le 14 décembre 1887; et je suis fort surpris de lire ensuite, dans le volume de Léon Say, qui a paru tout récemment et qui est intitulé *Turgot*, que je ressemble exactement à ce dernier, au point de vue de la timidité.

quoi ma timidité se manifestait davantage, là où il semble qu'elle aurait dû moins se montrer.

Une existence absolument nouvelle avait donc commencé pour moi à Carouge; les moindres choses éveillaient ma surprise, ou plutôt tout était surprise; pour la première fois, je voyais une synagogue juive, un temple protestant; les rues m'étonnaient par leur largeur, la petite ville renfermait tant de maisons! J'étais bien jeune encore, et l'heure du travail avait sonné.

Après avoir pris part à une petite école qui ne comptait que quelques élèves, j'entrai dans l'école primaire catholique, il y avait parallèlement une école protestante.

On inaugurait alors un système qui est aujourd'hui absolument abandonné, et dont on attendait merveille; le nom même n'est plus connu de beaucoup de personnes : le système lancastérien.

Durant trois années consécutives, je fus soumis à ce régime. Mes parents, sévères pour eux-mêmes, nous donnèrent, de bonne heure, à mon frère et à moi, l'habitude et l'amour du travail; sous leur direction dévouée, je fis alors l'apprentissage d'une vie laborieuse.

Les écoles primaires étaient réunies à Carouge, ainsi qu'une classe de français et les trois premières classes de latin, dans l'ancienne caserne de gendarmerie, qui avait aussi servi de prison sous l'Empire. Mon régent s'enrôla quelques années plus tard, je ne sais pourquoi, dans les troupes suisses, de service en France; il fut tué dans une des trois journées de Juillet 1830.

En général, les mœurs étaient encore bien rudes, on se ressentait du voisinage des grandes guerres, nous étions élevés à *la dure*, et les tempéraments d'une éducation molle furent inconnus à nos jeunes années. C'était le niveau

général; nous attendions avec d'autant plus d'ardeur les semaines de vacances qui nous ramenaient à la montagne, où le régime était plus doux qu'à l'école.

Mon père avait un cheval, et il était appelé souvent à une assez grande distance, auprès de ses malades; de loin en loin, quand l'heure le permettait, il nous prenait en croupe avec lui dans ses courses, mon frère ou moi, chacun à tour de rôle; mon frère, jeune homme vigoureux et d'une bonne santé, qui devait mourir jeune encore; et moi, débile et maladif, auquel la providence de Dieu réservait une longue vie.

J'apprenais ainsi à connaître peu à peu le pays d'alentour; originairement, j'étais surpris de ne pas trouver davantage de montagnes dans le voisinage immédiat de Carouge, mon extrême naïveté en espérait volontiers un plus grand nombre.

Ces trois années *lancastériennes* furent suivies d'une année de français sous un professeur fribourgeois, M. Pasquier, qui a rempli, dès lors, de hautes fonctions dans l'instruction publique de son canton d'origine, et qui est mort à un âge avancé, en 1886; et de trois années d'études de latin et de grec, sous MM. Maret et Châtelain qui ont été, depuis, l'un et l'autre, membres du Grand Conseil: M. Châtelain a, en outre, pris assez longtemps part aux travaux de l'Institut national genevois.

Toutes ces études furent faites à Carouge; le collège n'allait plus au delà, et n'était plus complet comme autrefois à l'époque du régime sarde.

Aussi, dès l'année 1828, je fus appelé à entrer dans la troisième classe du collège de Genève: encore un monde plus ou moins nouveau pour moi. En conséquence, je dus subir une espèce d'examen, devant le principal du collège;

c'était un petit monsieur, portant de grandes bottes à l'écuylère, assez bienveillant et qui ne m'intimida pas ; un ministre, si je ne me trompe, ou un ancien pasteur.

Une fois admis, mon premier thème me plaça juste au milieu de la volée : ayant, avant moi et après moi, le même nombre d'élèves ; plus tard, je gagnai du terrain. Quelques-uns de mes condisciples me firent, en outre, subir un examen inofficiel : j'étais le seul catholique de la volée, et, en cette qualité, un personnage à part, plus ou moins curieux à examiner, avec lequel toutefois on prit bientôt l'habitude de vivre.

Au moment de mon entrée au collège de Genève, le régent de la première classe était encore M. Couronne, un petit vieillard portant aussi de longues bottes à l'écuylère, cheminant fort droit, et ayant dans l'allure quelque chose d'un peu fier et de courageux. On parlait de lui comme ayant fait partie du gouvernement provisoire de 1813 ; sans ambition politique et ne ressemblant pas, sous ce rapport, à quelques-uns de ses collègues. On ajoutait qu'il ne leur ressemblait pas à un autre point de vue : on disait en effet, que, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe et parut avoir quelque chance de ramener à lui la victoire, dans un moment fort critique où une extrême incertitude régnait en Europe, M. Couronne n'avait pas voulu quitter Genève et prendre la fuite comme ses collègues ou la plupart de ses collègues, et qu'il avait gardé tout son sang-froid à l'heure du danger.

C'est une page d'histoire qui, à certains égards, est loin d'être intéressante, que je n'ai jamais approfondie, sur laquelle on passe bref, et dont généralement on parle fort peu. Plus tard, j'ai lu, dans les *Mémoires* de M. le premier syndic Rigand, qu'un des magistrats les plus en vue du gouvernement provisoire n'avait jamais pu se consoler d'a-

voir cédé, en cette circonstance, à ce qu'il appelait un acte de faiblesse, et que le serrement de cœur qu'il éprouvait fut cause de la maladie qui, moins de deux ans après, mit fin à sa carrière ⁽¹⁾.

M. Couronne mourut précisément lorsque j'étais au collège de Genève ; mon régent de troisième, M. Willemain, le remplaça comme régent de la première classe. Vers le même temps, on nomma régent de la seconde classe un helléniste distingué, M. Bétant, ancien secrétaire de Capo d'Istria ; il passait pour avoir des idées libérales, et ce n'était pas une recommandation à cette époque. Je fis partie de la première volée qui fut confiée à ses soins. Plus tard, je devins un de ses collègues, membre effectif comme lui de la section de littérature de l'Institut national genevois.

Le régent d'arithmétique était M. Elie Ritter ; il me tenait pour un de ses meilleurs élèves.

En l'année 1830, je devais entrer dans la première classe du Collège avec mes condisciples ; je fis un grand effort, et me décidai à passer des examens pour gagner une année, et devenir directement élève de la Faculté des lettres.

Nous subissions ces examens exceptionnels — qui durèrent plusieurs jours — dans la seconde moitié du mois de juillet 1830, lorsque éclatèrent à Paris des événements graves et qu'une révolution, comme un coup d'orage, emporta le trône du roi Charles X.

On sut bientôt que le duc d'Orléans devenait roi de France, et, ce qui nous intéressait personnellement davantage alors, que nos examens avaient bien réussi, qu'il n'était définitivement plus question de collège pour nous, que nous étions reçus élèves de l'auditoire de Belles-Lettres. Je n'a-

⁽¹⁾ *Jean-Jacques Rigaud, ancien premier syndic de Genève. Genève, 1879, page 352.*

vais pas encore quinze ans accomplis. C'était un grand événement, un régime absolument nouveau allait commencer pour moi.

J'allais suivre désormais les cours qui se donnaient dans la chapelle des Macchabées, à côté de la cathédrale de Saint-Pierre.

C'était une carrière, à bien des égards nouvelle, qui s'ouvrait devant moi ; je n'étais plus tenu en quelque sorte à la lisière comme un enfant, j'allais avoir plusieurs professeurs, suivre des cours différents, jouir de plus de liberté dans l'étude, travailler plus ou moins à mon goût et d'une manière indépendante.

Deux années entières allaient être consacrées à des occupations essentiellement littéraires, aux études grecques et latines, à la langue française, à la rhétorique, aux antiquités ; en un mot, à des études qui me plaisaient, auxquelles je me livrais avec ardeur, dans lesquelles les progrès devaient être d'autant plus rapides et plus grands qu'elles me souriaient davantage et que je les cultivais spontanément et avec plaisir.

A peine quelques premières notions d'algèbre et de géométrie sous un maître jeune encore, ancien élève de l'Ecole polytechnique : un professeur bienveillant, mais malade, blessé à l'aile, souffrant beaucoup, nerveux et violent parfois à raison de la douleur, mais d'une nature toujours sympathique. Il mourut en effet bien jeune, c'était M. Delaplanche.

Le vieux M Duvillard, professeur de grec, donnait un cours pour la dernière fois ; déjà brisé par la vieillesse, il était encore, quoique tout tremblant, plein de vie et d'entrain ; mais la parole semblait se refuser à venir. Il interprétait une pièce d'Eschyle ; il avait dû le faire avec âme et

talent, autrefois ; son discours était coupé par des intervalles de silence, et l'on aurait dit que le souffle lui manquait à la montée. Il était encore tout à fait sous le coup des violentes luttes politiques de Genève dans le dix-huitième siècle. Il tonnait de tout son cœur contre les tribuns et les démagogues d'Athènes ; mais ses apostrophes s'adressaient directement au monde genevois : ce qui paraissait drôle, dans une chaire de grec, à quelques-uns de ses élèves ; mais il le faisait avec tant de conviction et d'ardeur qu'on le lui pardonnait volontiers.

Il avait pour gendre notre professeur de latin, ministre protestant, précédemment instituteur à l'étranger, qui devint, dès lors, professeur d'histoire, et nous donna même déjà un cours d'histoire littéraire du siècle d'Auguste. On le tenait pour l'homme qui, dans Genève, connaissait le mieux le siècle de Louis XIV ; il passait pour écrire dans des journaux et des revues ; il fut, en effet, quelques années plus tard, à la tête d'un journal conservateur qui paraissait à Genève ; c'était M. Roget. Il ne manquait ni de goût, ni de finesse ; avec un air plus ou moins insouciant, il n'avait pas en réalité l'indifférence et le laisser-aller qu'on lui supposait volontiers ; il était capable d'aborder les problèmes sérieux, les questions élevées, graves, mais il le faisait sans bruit, comme retenu par une espèce de timidité. De tous les professeurs de la Faculté des lettres, il était évidemment le premier comme penseur ; et à ce titre, supérieur aussi à son fils, M. Amédée Roget, quoique moins connu peut-être que ce dernier. Une ou deux lettres de M. Roget père ont eu, après sa mort, quelque retentissement, et ont été honorées d'un certain silence par la presse genevoise.

Le professeur de grec, successeur de M. Duvillard, était, comme M. Roget, un ecclésiastique protestant, M. Conte,

pasteur du Petit-Saconnex ; on attribuait sa nomination au fait qu'un de ses plus proches parents, son père si je ne me trompe, avait été l'une des victimes de la Terreur genevoise. Comme professeur, sa parole était claire et assez facile, mais il dansait légèrement sur la phrase, d'une manière désagréable, plus ou moins pédantesque, qui prêtait quelque peu au rire, et le rire est facile chez les jeunes gens ; il avait, d'ailleurs, dans son maintien, dans sa tenue, dans tout son être, une espèce de tic qui rappelait involontairement, tantôt le sermon, tantôt la danse et qui ne se peut décrire. A côté de ces bizarreries, son cours n'était pas absolument sans mérite, surtout pour des commençants ; mais il ne nous initiait guère au génie de la langue grecque, et ne nous laissait pas entrevoir de larges horizons.

Il était, d'ailleurs, d'une bonne nature ; et j'eus le plaisir de voir que la plupart de ses élèves n'abusaient pas de ces légers défauts.

A la fin de chaque semestre, je lui faisais une visite au Petit-Saconnex, et je dois dire, que généralement auprès de lui, comme auprès de ses collègues, je reçus un accueil bienveillant. Je m'efforçais, de mon côté, de leur être agréable à tous, ce qui m'était d'autant plus facile que les études auxquelles je me livrais correspondaient à mes goûts.

Il restait encore, dans cette Faculté des lettres, un professeur qui, sous certains rapports, avait une physionomie à part : M. le professeur Boissier, un vieillard, d'un extérieur gracieux et facile, d'une bonne nature, avenant, qui aspirait à conserver quelque chose de jeune dans sa personne malgré son âge. Il était toujours, comme on dit, tiré à quatre épingles ; on reconnaissait aisément en lui un homme du monde et de salon ; on se laissait aller à deviner sur ses lèvres quelque aimable repartie ou quelque compliment de société.

Il tenait de près à de grandes familles aristocratiques genevoises ; malgré l'ardeur de ses sympathies d'autrefois, dont on ne parlait plus guère que tout bas, sa bonne mine, sa position, ses manières distinguées lui avaient facilement permis de prendre part aux soirées de Madame de Staël, à Coppet ; il avait connu les principaux personnages qui y figuraient : Benjamin Constant, dans sa plus grande faveur, et toute cette société célèbre dont le souvenir n'est pas éteint ; on en concluait que lui-même n'avait point déplu à la noble dame, souveraine de ce microscopique royaume, qui trouvait son exil un peu long, et, malgré la cour qu'elle réunissait autour d'elle, se sentait involontairement et de jour en jour, plus à l'étroit dans son petit château.

M. Boissier nous enseignait la rhétorique et l'esthétique ; il nous faisait faire des compositions, et quelques récitations qui n'étaient pas sans intérêt ; dans la querelle, alors très vive, entre l'école classique et la nouvelle école, il prenait chaudement parti contre cette dernière. On prétendait que ses cahiers de professeur ne changeaient guère d'année en année, et que le domaine littéraire dans lequel il vivait ne connaissait pas de grands orages ; nous n'avions pas à déchiffrer ce problème.

Il appartenait à cette classe assez nombreuse d'hommes dont les sympathies genevoises étaient redevenues d'autant plus fortes, et se manifestaient d'autant plus vives, qu'ils avaient autrefois, non sans ardeur, adoré un autre Dieu sous l'Empire.

M. Boissier avait été recteur de l'Académie et chevalier de l'ordre impérial de la Réunion ; il avait fait partie du Conseil municipal de la ville de Genève. A ces titres divers, et lorsque commençait à pâlir l'étoile napoléonienne, il avait été, le 14 octobre 1813, avec deux de ses concitoyens, aux-

quels on adjoignit le secrétaire de la préfecture, M. Kunler, chargé par une délibération unanime de ce Conseil, de rédiger une adresse de sympathie à l'*Impératrice-régente Marie-Louise* et de porter au pied du trône l'hommage du dévouement, de l'amour et de la fidélité à *Sa Majesté l'Empereur et Roi*, de sa bonne ville de Genève ⁽¹⁾.

Comme nous étions bien rapprochés des temps de la Révolution et de l'Empire, on en parlait souvent, de l'Empire surtout; il n'avait pas encore surgi d'événements assez graves et qui pesassent d'un poids assez fort pour détourner en partie sur d'autres sujets l'attention générale. Le *département du Léman* était loin d'être oublié, comme il l'est aujourd'hui, en 1888, au moment où j'écris ces lignes. Dès lors on a tâché de faire naître plus d'une légende historique; et, d'ici à quelques années, il y aura un travail sérieux de redressement à accomplir.

Pour moi, le monde était, à bien des égards, chose nouvelle, en 1830; je n'étais encore bien au courant ni du passé contemporain, si ces deux expressions peuvent aller ensemble, ni des idées nouvelles qui s'agitaient déjà autour de nous. Mes quinze ans qui n'étaient pas encore accomplis, s'instruisaient chaque jour; et mes études, suivies avec ardeur, étaient mes premières et mes plus vives préoccupations.

Une société d'étudiants, qui s'était formée à Genève peu d'années auparavant, et qui avait une couleur essentiellement littéraire, eut alors, sur quelques-uns d'entre nous, et je puis le dire, notamment, sur moi, une influence toute particulière. Je veux parler de la *société de Belles-Lettres*.

(1) *J.-B. Galiffe. D'un siècle à l'autre. Deuxième partie. 1878. page 338-360.*

Elle se réunissait toutes les semaines et, indépendamment d'exercices facultatifs, des travaux obligatoires étaient à sa base; les membres de la société s'engageaient à faire à tour de rôle, des compositions écrites, des biographies ou des critiques littéraires, des récitations; les poésies étaient également admises.

J'en fis partie de bonne heure, je m'y intéressai beaucoup: sans qu'elle nuisît le moins du monde à mes autres études, je comptai au nombre de ses membres les plus actifs, non seulement pendant les années durant lesquelles je fus étudiant, mais encore pendant bien des années plus tard. Je la connus tour à tour, ordinairement dans des époques prospères, animées, pleines de vie, une ou deux fois, dans des époques fort languissantes et où elle ne comptait que peu de membres, où elle ne vécut que grâce au travail et à l'activité exceptionnelle de ses adhérents qui en tirèrent, par cela même, pour parler un langage utilitaire, un plus grand profit intellectuel.

J'assistais très régulièrement à ses séances, qui avaient lieu le vendredi; nous en sortions quelques minutes avant dix heures, et nous nous hâtions, — ceux qui habitaient hors de la ville, — de franchir la Porte Neuve, pour échapper au péage de sortie, notre bourse n'étant pas bien lourde alors. Passé dix heures, nous devions payer trois sols genevois, comme marchandises en douane.

Durant bien des années, soit pendant mes cours de sciences et de droit, soit longtemps encore après, j'ai suivi avec une grande régularité les séances de la société de Belles-Lettres qui m'inspiraient un vif intérêt; j'y prenais part à la fois, comme auditeur et comme collaborateur. Elles ont maintenu en moi l'amour des lettres, et, au milieu du prosaïsme sans cesse renouvelé des affaires de chaque jour, entretenu et

vivifié comme une ombre rafraîchissante sur mon chemin, en une existence solitaire, toujours silencieuse et retirée.

Dans le sein de cette société, j'ai connu d'assez près un certain nombre de jeunes gens qui, à des titres divers, ont dès lors joué un rôle dans plus d'un domaine; ainsi, parmi ceux qui furent mes contemporains, ou un peu plus âgés que moi, ou légèrement plus jeunes, *Henri Blanvalet*, caractère plus ou moins fantasque, aimable, homme de société, auteur d'une touchante poésie : *la petite Sœur* ; *Antoine Carteret*, ardu, raide et difficile dans les luttes du forum : qui, avec plus de nuances et de délicatesse dans le style, eût pu nous laisser une ou deux jolies fables ; *Marc Fournier*, publiciste distingué qui a composé, fait représenter plusieurs pièces de théâtre, le *Pardon de Bretagne*, les *Libertins de Genève*, etc., fait différentes publications non sans valeur, et qu'on a nommé, à un certain moment, le *roi de Paris* ; *Elie Le Royer* qui, après avoir été un avocat éloquent, est devenu président du Sénat de France ; bien d'autres encore à la tête desquels je devrais citer, s'il n'était pas mon frère, *Alphonse Vuy*, auteur d'un remarquable ouvrage sur l'emphytéose, couronné par l'université de Heidelberg, hautement apprécié par des savants de premier ordre en Allemagne, en France, en Italie et ailleurs (Thibaut, Mittermaier, Portalis, Béranger de la Drôme, Sclopis, Cibrario, Laboulaye, etc.). Alphonse Vuy, fort mal traité, malgré son grand mérite, par la Genève sectaire, et décédé trop jeune, s'était fait connaître encore par des articles distingués insérés dans des Revues de Législation, mais n'a pu malheureusement achever de savantes études sur la philosophie, qui ont absorbé ses dernières années.

Dans les plus jeunes, j'ai connu de très près *Henri-Frédéric Amiel* qui a entretenu avec moi une longue et familière

correspondance; très faible comme professeur, presque ignoré de son vivant, auquel on a fait après coup une réputation peut-être exagérée; auteur, suivant M. Eugène-Melchior de Vogüé, de *l'œuvre la plus dissolvante de notre temps* (*Journal des Débats*, 7 septembre 1885) (1); *Claparède*, savant hors ligne, mort jeune; *Marc Monnier*, homme de beaucoup d'esprit; je l'avais encouragé dans ses premiers essais; je l'introduisis dans la rédaction de la *Revue suisse*, qui se publiait alors à Neuchâtel et à laquelle il fournit bien des articles qui commencèrent à le faire connaître; je le présentai à l'auteur des *Bluettes et Boutades*, *Petit-Senn*, chez lequel nous allâmes souvent ensemble, et qu'il imita à plusieurs égards, ce que les critiques littéraires n'ont pas suffisamment remarqué; d'autres encore, par exemple, *Louis Tournier*, futur pasteur, dont les poésies ne sont point sans mérite; *Marc Debrit*, journaliste conservateur, un des élèves distingués d'*Ernest Naville*; si j'entrais dans de plus amples détails, cela me mènerait loin; j'étais, comme l'a dit *Amiel*, *le patron de leurs muses adolescentes*, des *Bellettriers*, comme on les appelait, et je dois le dire, plus d'un d'entre eux ne m'a pas oublié.

Somme toute, la société de Belles-Lettres n'éveille en moi que des idées heureuses et riantes, elle fait revivre les heures matinales et le temps de la jeunesse, qu'entoure pour nous une sereine auréole.

On dirait que l'homme est, jusqu'à un certain point, élastique; plus je donnais mes loisirs à la littérature, plus je consacrais mon temps, avec zèle et avec suite, aux cours que je suivais et à mes études proprement dites. Je vivais,

(1) Amiel est beaucoup moins original qu'on ne l'a dit : la plupart des idées qu'on lui attribue appartiennent à d'autres, en particulier aux *Réveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau.

pour ainsi dire, tout entier dans cette atmosphère spéciale, dont je ne sortais guère, même durant le temps que je passais à Malbuisson, à l'époque des vacances. Les événements extérieurs et les bouleversements de diverse nature qu'amena à sa suite la révolution de Juillet, ne me préoccupaient point; j'y demeurais plus ou moins étranger, je me laissais absorber par cette vie intellectuelle qui avait pour moi un charme tout particulier; mais il était impossible de ne pas entendre de temps en temps le bruit des vagues qui battaient le rivage, et, sous des formes diverses, venaient jusqu'à moi.

Ainsi, au moment où commençait l'agitation saint-simonienne — dont le nom est presque oublié aujourd'hui, et dont beaucoup de gens, de nos jours, n'ont pas même la première idée — lorsqu'elle semblait, aux yeux de quelques naïfs, devoir envahir le monde, deux de leurs partisans arrivèrent à Genève, dans leur bizarre costume; ils se proposaient de donner une séance publique, ce qui constituait un véritable événement. Ils avaient connu, je ne sais pas comment, deux élèves de l'Académie qui leur procurèrent, à ces fins, le local où se tenaient les séances de la société de Belles-Lettres, entre la rue basse des Allemands et la rue du Rhône.

Le local n'était pas très grand, il fut, dit-on, bientôt envahi entièrement par les curieux, et les Saint-Simoniens ne purent y pénétrer eux-mêmes qu'au moyen d'une échelle et par les fenêtres. Ils exposèrent à leurs auditeurs le merveilleux remède qu'ils offraient à la société malade; cette assemblée préoccupa vivement le public le lendemain et les jours suivants, on en parlait comme d'un véritable scandale; on signifia aux Bellettriens, le vendredi suivant, un congé immédiat, poli à la forme, quelque peu sec, raide au

fond, par l'intermédiaire du pharmacien Vignot, qui avait plus ou moins, *doré la pilule*, comme on le dit alors. On ajoutait que tout s'était fait fort vite, et que la police si elle avait été avertie à temps n'aurait certainement point permis cette réunion qui compromettait Genève. On accusait même la société de Belles-Lettres qui n'y était pour rien ; il paraît toutefois que les introducteurs avaient été deux *Bellettriens* qui jouèrent un rôle plus tard en France.

Comme j'habitais hors de la ville, je n'appris tout cela qu'après coup ; c'est ainsi que j'eus quelques notions sur les saint-simoniens, je lus dès lors, de temps en temps, leur journal (*le Globe*), qu'ils répandaient gratuitement ; je ne me laissai pas *enfariner* par ce nuage de poussière que devait bientôt emporter le vent.

Je pourrais dire à peu près la même chose, relativement à moi, de quelques autres événements, en particulier de l'*expédition des Polonais* qui, vers les mêmes années, agita fort la petite république genevoise, et à certains égards, la Suisse entière, fit dérailler un ou deux jurisconsultes, parut, un moment, vouloir tout ébranler et mit sur pied, pendant quelques jours, hauts syndics et Conseil, gendarmerie, garnison, police, auditeurs en costume et toutes les forces militaires du canton. En sa qualité de docteur-médecin, mon père soigna, pendant quelques semaines, à cette époque un de ces *Polonais* qui s'était blessé, en maniant un pistolet ; c'était un *Italien* qui portait le nom d'un célèbre *jurisconsulte allemand*.

Remontons à une époque un peu plus ancienne que celle de l'*expédition des Polonais*.

Mes deux années de lettres, une fois terminées (1832), furent suivies de deux années de sciences, qui rentraient moins dans mes goûts, et que je suivis, non pas avec en-

thousiasme, mais au moins avec la plus grande régularité. C'est pendant ces nouvelles études que le célèbre criminaliste *Rossi*, qui donnait des cours officiels d'histoire, suivis par un nombreux public, rédigea un nouveau projet de pacte fédéral, qui fit naître de vives discussions dans le monde politique, et fut finalement rejeté, pour être repris plus tard.

Dans le domaine des sciences, de beaucoup le plus considéré de tous à Genève, où on dédaignait plus ou moins la littérature, le professeur vraiment distingué à tous égards et fort supérieur à tous les autres, c'était M. *Augustin-Pyramus de Candolle*; il enseignait, dans deux années successives, la botanique et la zoologie, avec un grand succès; il avait un grand nombre d'élèves. Il parlait de la manière la plus simple et la plus naturelle; il joignait à la science une très grande clarté, et une élocution inconnue à d'autres à Genève, si facile et si agréable qu'il semblait faire disparaître toutes les difficultés de la science. Tous ceux qui ont eu la bonne chance d'être ses élèves ont conservé de ses cours les meilleurs souvenirs.

On s'apercevait sans peine, en le comparant à ses collègues, qu'il avait séjourné en France assez longtemps, que ce séjour lui avait été très profitable, et que le savant savoisien d'un haut mérite, qui l'avait protégé et recommandé, loin de sa ville natale, avait compris avec beaucoup de perspicacité, que M. de Candolle était un homme d'un vrai talent. A deux ou trois années de distance, sa mort, celle de Bellot et le départ de Rossi furent pour l'Académie de Genève des pertes irréparables.

Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi un homme d'une telle portée, un homme vraiment supérieur comme M. de Candolle, partageait l'étroitesse des préjugés genevois con-

tre la philosophie ; à peine aurait-il voulu, disait-on, conserver dans l'Académie un petit cours de logique, cependant la philosophie est d'une incontestable utilité à tous égards, en particulier pour les sciences elles-mêmes.

La mécanique était enseignée par M. Maurice, l'astronomie par M. Gautier, les mathématiques avec facilité par M. Pascalis ; il y avait encore un ou deux professeurs, entre autres M. Auguste de la Rive, professeur de physique, qui se fit connaître davantage dans les années qui suivirent. Son enseignement ne manquait pas d'entrain ; malheureusement son éloquence assez abondante révélait un certain désordre, suite d'absence d'études philosophiques, et n'était pas servie par un timbre qui fût bien sympathique.

Je suivis aussi, sans y être obligé, le premier cours public donné par M. Rodolphe Töpffer, l'auteur des *Nouvelles genevoises*. Il parlait souvent de Rabelais, qui paraissait être son auteur favori et qu'il avait beaucoup étudié. La *Bibliothèque de mon Oncle*, malgré son peu d'étendue, avait fait du bruit et m'avait plu ; c'était une œuvre de valeur ; je m'attendais à un cours distingué. Malheureusement, malgré ma bonne volonté à son égard, je dus reconnaître que le professeur était bien au-dessous de l'écrivain. Töpffer cédait volontiers le pas au caricaturiste et il fut loin de relever la littérature dans les hautes études à Genève : il ne donna pas ce qu'on pouvait raisonnablement attendre de lui.

Il formait, déjà alors, avec Pascalis, de la Rive et quelques autres, sous la haute direction d'un théologien genevois, habile, intrigant et d'une grande ardeur, une association inofficielle et puissante qui joua, quelques années après, un rôle actif et influent dans les affaires genevoises.

Pendant mes années de sciences, j'avais fait bien des démarches pour créer à Carouge une société littéraire qui de-

vait avoir quelque rapport avec la société de Belles-Lettres, avec cette différence essentielle toutefois qu'elle recevait dans le nombre de ses membres, des personnes plus âgées que des étudiants. Je m'étais adressé, dans ce but, à droite et à gauche, un peu de divers côtés, soit dans la commune de Carouge, soit dans son voisinage immédiat ; quelques étudiants, amis des lettres, s'étaient joints à nous. Nous cheminâmes ainsi une année environ, grâce en particulier au zèle exceptionnel dont je faisais preuve ; mais la société ne put, à mon grand regret, tenir à la longue, et ce fut pour moi une déception pénible dans ma jeunesse.

On commençait à parler, dans ce temps là, de deux hommes, encore jeunes, qui firent leur chemin dans la science et donnaient leurs premiers cours : Messieurs Pictet-De la Rive et Alphonse de Candolle. Le premier, plein de vie et d'entrain, le second, plus calme et qui passait pour avoir contrairement aux goûts paternels, plus de penchant pour les études d'économie politique que pour les sciences naturelles et notamment pour la botanique. On prétendait qu'il y avait en lui, à ce sujet, un combat intérieur très prononcé. Ce que je sais fort bien et ce que je puis affirmer, c'est que, quelques années plus tard, lorsque j'eus achevé mes études de droit et que je choisis, pour la dissertation que j'étais tenu de faire imprimer et de défendre, un sujet d'économie politique : la *taxe mobilière*, ou, comme on disait officiellement encore, la *taxe des gardes*, M. Alphonse de Candolle eut l'obligeance de me remettre une douzaine de pages manuscrites que j'ai conservées et qui ont une certaine valeur, à raison de la réputation actuelle de l'auteur, encore vivant au moment où j'écris ces lignes (8 juin 1888).

Mon père, qui était docteur-médecin, assez heureux dans

la pratique, aurait vu avec plaisir que je suivisse la même carrière que lui, ce qui m'aurait permis facilement d'hériter d'une bonne partie au moins de sa clientèle ; j'y étais peu porté par mes goûts ; après avoir assisté dans le printemps de 1834, en un jour chaud, à la dissection d'un cadavre, je renonçai complètement à ce projet, et je me décidai à étudier en droit.

Comme d'ordinaire, j'allai passer mes vacances à Malbuisson et j'abordai ce nouveau champ d'études, en me familiarisant, dans mes loisirs, d'aussi près qu'il me fut possible, avec les Institutes de Justinien.

La faculté de droit, dont j'allais faire partie à Genève, était plus ou moins microscopique, si je puis me servir de cette expression ; elle ne comptait pas, comme les sciences et la théologie, au nombre de celles que l'ardeur calviniste entourait de sa protection et de sa sympathie. Lorsque les cours commencèrent, dans l'automne de 1834, nous étions seize élèves réguliers, en tout, dans les quatre volées qui composaient la faculté ; c'était donc, comme en petit comité que se donnaient les cours. Le départ de Rossi, que quelques personnes accusaient d'ingratitude ; qui était, disait-on, parti avec plaisir de Genève, avait porté un coup violent à la Faculté de droit. On entendait même émettre l'opinion que, pour seize élèves, c'était beaucoup que quatre professeurs, et, comme on est volontiers calculateur à Genève, que ces deux chiffres juraient avec ceux du budget ; c'est ce que je ne veux pas examiner ici. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la vieille Genève, antérieure à la Réformation, les jurisconsultes étaient nombreux, qu'ils jouèrent un rôle assez grand dans l'intérêt de la ville, et que le nombre des étudiants en droit devait être supérieur à celui-là, quoique le titre de faculté de droit n'existât pas alors. A Saint-

Pierre, chez les Dominicains, ou ailleurs, les professeurs érudits ne manquaient pas ; si la petite barque genevoise, dans divers orages antérieurs à la Réformation, n'a pas sombré, c'est à eux en partie que nous en sommes redevables. A cet égard, comme à tant d'autres, avons-nous bien toujours la mémoire du cœur ?

Le plus distingué des quatre professeurs était M. Bellot, une belle tête, pleine d'animation, avide de science. C'était un parvenu ; à force de persévérance, de peine et de travail, il s'était formé lui-même. Il fit au Conseil Représentatif des rapports qui furent remarqués ; la loi sur la procédure civile contentieuse est son œuvre capitale, elle a une réputation dans le monde savant et ne doit pas être séparée des motifs qui l'accompagnent. Par une série de démarches, notamment à l'aide du célèbre et sympathique professeur Mittermaier, nous pûmes, durant notre séjour en Allemagne, mon frère et moi, contribuer à faire connaître M. Bellot et à étendre sa réputation. Il mourut précisément lorsque nous étions encore étudiants à Heidelberg ; il avait fait partie de la minorité opposante en 1814 et ne fut point complice des lourdes erreurs, des tristes injustices qui furent commises à cette époque.

Sans s'élever à une grande hauteur, M. Trembley, essentiellement praticien, enseignait le droit civil avec clarté ; une douzaine d'années plus tard, chargé, en sa qualité de colonel, de commander les troupes qui avaient l'ordre de canonner le faubourg Saint-Gervais, il se brisa sur les écueils genevois. Aussi la fin de sa vie ne fut pas exempte d'amertume ; les préjugés de caste jouèrent un rude tour à cet homme au fond très bienveillant.

M. Antoine Cherbuliez, qui fut dès lors professeur à l'école polytechnique de Zurich, était un travailleur ; il donnait avec

une élocution désagréable et sèche, des cours sur le droit romain, qu'il n'avait pas approfondi (il était loin de connaître tous les travaux allemands, par exemple), et sur le droit pénal, en s'inspirant, à ces deux égards, de Rossi. Il visait à l'originalité en laissant trop voir le parti pris, penchant tour à tour un peu trop à droite ou à gauche, suivant les occurrences; ses cours avaient, du reste, une certaine valeur; mais, soit comme professeur, soit comme écrivain, il fut loin d'égaliser son maître. Il eut une vive polémique à propos de Rossi, en 1836; elle était dirigée contre le *Fédéral*, journal de l'aristocratie genevoise; quelques années après, il se fit, à divers égards, le champion de celle-ci, dans l'assemblée constituante de 1841. Deux personnages différents se débattaient en lui.

Le plus jeune des professeurs, nature bienveillante, frêle et délicate, était M. Pierre Odier; il eût sans doute laissé un nom s'il avait pu vivre. Il joignait à la science une grande bonté; ses travaux sur le *contrat de mariage* et sur les *systèmes hypothécaires* indiquent une véritable érudition, et sont trop peu connus. M. Odier est malheureusement mort bien jeune. Il aurait eu besoin d'un horizon plus large, de plus d'air, de soleil, de plus d'encouragements et de quelque sympathie; le séjour de Genève lui pesait par moments à un point extrême : *la langueur du désert*, disait-il avec Chateaubriand, *me pèse malgré moi*. Ces aveux significatifs ne se faisaient, il est vrai, que tout bas; ils n'en ont que plus de portée. J'ai lu, dans ce sens, des lettres de lui qui en disent plus que ne pourraient le faire toutes mes paroles.

Mes deux condisciples, — de la même volée que moi, — étaient Adrien Naville et Disdier. Le premier, de famille aristocratique, petit-fils d'une des victimes de la Terreur genevoise, eut le malheur de devenir Conseiller d'Etat et il

l'était précisément lorsque éclata la révolution d'octobre 1846; il fut ensuite président de l'union évangélique genevoise. Le second, espagnol de naissance, bouillant comme un méridional, avait été élevé à Genève, et pratiqua, en sa qualité de jurisconsulte, un certain nombre d'années, à la Havane, dans l'île de Cuba. Ils m'ont tous deux précédé dans la tombe.

Le premier m'a donné en souvenir un volume imprimé contenant un extrait des mémoires de M. le premier syndic Rigaud, son beau-père; le second prisait fort le Christianisme, comme étudiant; mais sa conviction avait changé, il s'était perdu dans les bas-fonds de la libre pensée, et il annonçait tout haut, à Genève où il a passé ses dernières années, il a même annoncé en son testament que, dans moins de deux siècles, il n'en serait plus question, que le Christianisme serait absolument oublié. Nous étions en plein désaccord.

Il disait tout haut : Naville est un ardent piétiste, je suis un libre penseur, vous êtes un catholique convaincu, nous avons toujours vécu dans les meilleurs termes ensemble, malgré ces divergences essentielles.

Il publiait des volumes philosophiques, qu'il n'a pas pu achever et dont on ne parle plus; il tranchait hardiment les plus graves questions, maltraitant fort le clergé, surtout le clergé protestant. Il valait mieux en réalité que toutes ses divagations.

Le gouvernement de la Restauration, qui se sentait plus ou moins ébranlé par les événements, exerçait une surveillance suivie sur la petite école de droit; le comte de Seillon, qui écrivait contre la guerre et pour l'abolition de la peine de mort, s'étant mis en rapport avec nous, reçut l'ordre de ne plus paraître dans le local des cours. Cet incident, qui

donna lieu à quelques commérages, nous valut communication d'une brochure spéciale. Beaucoup de bruit pour rien, simple aventure de petite ville, sans importance réelle. C'est ainsi que nous commençons à entrer dans la vie publique ; la moindre misère prenait de l'importance alors, les temps ont bien changé.

Malgré l'état somnolent de la section zolinguienne de Genève, je me décidai, dans le printemps de 1835, sur les sollicitations d'un de mes amis, à me présenter comme candidat ; je le mentionne ici parce que, deux ou trois années plus tard, après mes études d'Allemagne, dont je vais dire quelques mots, je pris une part active à ses séances.

Depuis deux ans, mon frère étudiait le droit à Berlin, et nous pensions en famille qu'il serait utile pour moi de faire un séjour en Allemagne, soit en raison de mes études juridiques, soit en raison de la langue allemande elle-même, de plus en plus indispensable à Genève. Je consultai, à cet effet, mes quatre professeurs et entendis successivement de leur bouche des conseils si opposés les uns aux autres, des raisonnements si contradictoires, des avis si différents, que j'en éprouvai la plus grande incertitude. Je pris, en conséquence, d'accord avec les miens, le parti du départ ; j'avais à cœur de bien utiliser mon temps et je désirais vivement ne pas rentrer à la maison sans avoir obtenu un grade académique de quelque valeur. Nous nous donnâmes rendez-vous, mon frère et moi, pour nous rencontrer, dans l'automne 1835, à Heidelberg, et y continuer nos études. J'allai faire mes adieux à mes professeurs.

M. Bellot m'honora d'une recommandation pour un maître célèbre, M. Mittermaier ; ma visite à M. Cherbuliez m'a laissé un bizarre souvenir.

Il était en villégiature dans la propriété de Sainte-Croix,

à deux pas de Carouge, la même qui, moins de 40 ans après, a été confisquée par l'Etat, à propos du Culturkampf; elle appartenait alors à la famille de Chaumont.

M. Cherbuliez s'assit gravement sur un canapé, en me disant d'aller prendre un escabeau qui était à quelque distance; cela me parut parfaitement dans la règle; la sécheresse de l'accueil ne me surprit point.

Lorsque, quelques semaines plus tard, je fus arrivé en Allemagne, j'allai présenter ma lettre de recommandation au savant étranger, je le trouvai travaillant au milieu de sa bibliothèque où je fus de suite introduit. Il me reçut simplement, avec la plus grande cordialité, et, de la manière la plus naturelle, sans aucune façon, me fit asseoir sur un canapé; son siège à lui était un escabeau. J'éprouvai une vive surprise, et, en même temps, une véritable émotion; ce fut un événement pour moi; dès ce jour, sa bibliothèque m'était ouverte pour mes études. Je n'avais reçu de ma vie d'un professeur quelconque un accueil pareil. Quelle différence avec Genève!

Le départ pour l'Allemagne était mon premier voyage; jusqu'alors je ne m'étais éloigné que de quelques lieues à peine, et, pour tout dire, j'étais encore bien novice.

Un étudiant de Genève, M. Jacques Adert, se décida à cheminer avec moi, il allait passer quelque temps au-delà du Rhin, pour se fortifier à divers égards, spécialement sur la langue latine qu'enseignait avec distinction, à Heidelberg, M. le professeur Behr. M. Adert, qui était citoyen français, très fier de cette qualité, désirait entrer à l'école normale de France; il avait échoué dans ses examens, et se proposait de subir une seconde épreuve qui lui fût favorable. De retour à Genève, plus tard, il se fit recevoir citoyen, entra dans l'enseignement et, en définitive, fut pendant de longues

années, rédacteur du *Journal de Genève*, et défenseur ardent des intérêts plus ou moins exclusifs du vieux protestantisme genevois. Nous n'avons eu que de bons rapports personnels; il ne m'épargna guère dans sa polémique, comme journaliste.

Nous fîmes, à pied, le havresac sur le dos, le voyage de Genève à Bâle, en traversant le Jura bernois et en improvisant une excursion à Saint-Ursanne et aux usines de Bellefontaine, au bord du Doubs. J'appris à connaître Lausanne, Fribourg, Berne et Bâle; je vis, de plus près, notre nature suisse; ce fut pour moi, malgré la tristesse du départ et la fatigue, une grande jouissance.

Nous vîmes, à Colmar, le père d'un de mes amis; à Strasbourg, nous visitâmes, entre autres, la cathédrale près de laquelle mon père avait logé, vingt-cinq ans auparavant, en 1810, lorsqu'il revenait de l'armée; c'est à Strasbourg qu'il avait pris son grade de docteur-médecin, ayant été obligé de partir comme militaire lorsqu'il était à la veille d'achever ses études à Paris; dans la maison qu'il habitait alors, nous ne pûmes retrouver personne qui se souvint de lui.

Il n'était point question de chemin de fer alors; avec la diligence et ses arrêts çà et là, il nous avait fallu vingt-quatre heures environ pour aller de Bâle à Strasbourg.

Nous étions à Heidelberg quelques jours avant mon frère, après avoir visité Carlsruhe; c'est dans ce voyage que je vis pour la première fois le Rhin, je ne me doutais point que je le chanterais quelques années plus tard, à propos de Becker et d'Alfred de Musset.

Mon frère ne tarda pas à arriver et bientôt nous étions installés à Heidelberg où les professeurs que nous visitâmes nous reçurent avec bienveillance; c'est là que je devais

passer, avec mon frère qui était un travailleur modèle, deux années studieuses et bien employées.

Le premier semestre me fut pénible, à raison de la langue; mon frère la connaissait très bien, à ce point de perfection qu'on le prit plus d'une fois pour un Allemand du Nord. Heureusement, j'entendais, entre autres, sur les Institutes de Justinien, le cours d'un jeune docteur fort savant qui débutait dans la carrière et parlait très lentement; il lui importait beaucoup d'avoir quelques auditeurs. Nous étions inscrits au nombre de six, mais souvent j'étais seul présent, c'était pour moi comme un cours particulier, et le docteur me donnait, avec une grande complaisance, les explications dont j'avais besoin.

Aussi, dès le commencement du second semestre, je comprenais bien les professeurs qui, à l'origine, me semblaient incompréhensibles, comme s'ils eussent couru en parlant, sans que j'eusse eu la possibilité de les suivre.

Outre les leçons de droit, qui formaient la partie essentielle de mes études, j'entendis, dans deux années, des cours d'antiquités romaines, du célèbre, mais vieux Creutzer : c'était son dernier cours, — d'un économiste politique distingué, mais bien endormi, M. Rau, — et plusieurs cours d'un illustre historien, M. Schlosser, très animé, plein de vie, et qui enchevêtrait trop ses phrases, généralement longues, les unes dans les autres; ses cours, d'ailleurs, étaient savants et instructifs. Dans la Faculté de droit, indépendamment de quelques maîtres qui n'étaient point sans valeur, il y avait trois illustrations européennes : Thibaut, romaniste d'un haut mérite et artiste de cœur; il possédait une fort rare collection de chants populaires; Mittermaier, éminent dans plusieurs branches du droit, homme excellent, s'il en fut jamais; et Zacharie, surnommé le *Montesquieu allemand*, vieil ori-

ginal avare, très bon professeur, tous trois auteurs de divers ouvrages.

Nos rapports avec les divers professeurs furent constamment des meilleurs, et nous n'eûmes, du reste, qu'à nous louer d'eux ; nous nous liâmes même, avec quelques-uns, beaucoup plus que nous n'aurions pu l'espérer. Mon frère devint l'élève favori de Thibaut qui avait plusieurs centaines d'auditeurs ; Mittermaier nous aima comme un père, nous étions, pour ainsi dire, de sa famille : Schlosser, qui recevait peu d'étudiants, nous invitait avec tant de plaisir, que nous devions pour être discrets, refuser souvent. Il nous lisait, avant de les livrer à l'impression, des pages entières de ses travaux historiques. Ces rapports ne furent brisés que par la mort de nos maîtres, il me semble qu'ils durent encore.

Dans l'automne qui précéda la grande guerre prussienne, Mittermaier vint à Genève, où plusieurs de ses petits-enfants firent des études, il y passa trois semaines et je le vis tous les jours. Quand arriva l'heure de la séparation, nous nous embrassâmes comme de vieux amis ; je vois encore ce grand vieillard de quatre-vingts ans, droit comme un sapin, belle tête blanche, avec cette physionomie de bonté et d'intelligence qui le distinguait. Il parlait si affectueusement de mon frère ! Nous ne devions pas nous revoir ; il nous avait tant aimés, cet homme d'une rare excellence !

A raison du grand nombre des cours de l'université de Heidelberg, il s'en donnait à toutes les heures ; nous habitions heureusement près de l'université, je suivis des cours à cinq heures du matin en été, à huit et à neuf heures du soir en hiver. Aucun devoir extérieur, pour ainsi dire, ne nous dérangeait dans nos études, nous travaillions avec une ardeur sans pareille, mon frère me donnant l'exemple : les étudiants se divisaient en deux grandes classes, les uns assi-

du et rudes au travail, l'acceptant volontiers, sentant son importance, le recherchant et s'apprêtant dignement à porter le fardeau de la vie, les autres tout aux courses et aux joyeusetés, amateurs de chiens, de duels, de cabarets, hommes de rapière, en somme peu dignes et vilipendant plus ou moins leur jeunesse.

Les étudiants suisses étaient au nombre d'une cinquantaine; plusieurs d'entre eux ont marqué dès lors, notamment Knüsel, de Lucerne, qui a été longtemps conseiller fédéral, O. Aepli, de Saint-Gall, tour à tour président du Conseil des Etats, du Conseil National et du Tribunal Fédéral, ministre plénipotentiaire, depuis plusieurs années, de la Confédération Suisse, à Vienne en Autriche, au moment où j'écris ces lignes (14 juin 1888), d'autres encore, parmi lesquels il faut citer ce malheureux Alfred de Werra qui devait périr de mort violente dans les guerres civiles du Valais. Nous nous rencontrions parfois le soir, au bord du Neckar, en été, après les heures de travail; avarés de notre temps, nous l'utilisions bien.

Dans le printemps de 1836, à l'époque des vacances de Pâques, je fis, avec un autre étudiant, en grande partie à pied, un petit voyage le long du Rhin. Ce voyage me parut très court, j'admirai avec enthousiasme cette magnifique nature, surtout au-delà de Mayence. Nous descendîmes par la Bavière rhénane, visitâmes Worms et revînmes par le Nassau, Francfort sur le Mein qui avait alors une garnison, moitié autrichienne, moitié prussienne, et l'Odenwald. Ce petit voyage me fit un bien extrême et un grand plaisir.

L'année 1836 fut solennelle pour nous, surtout pour mon frère: il se préparait à concourir pour le grand prix de la faculté de droit de Heidelberg, qui ne se donnait qu'à des œuvres véritablement de valeur et originales. Ce prix n'avait

été obtenu par personne depuis plusieurs années. Il consacra à son ouvrage, qui roulait sur *les origines et la nature de l'emphytéose en droit romain*, douze grands mois d'un travail opiniâtre, durant lesquels il ne perdit pas, pour ainsi dire, un seul instant. C'est ce qui l'avait empêché de faire avec moi ce petit voyage du Rhin. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il put terminer son travail avant l'heure de clôture du concours. Si je n'avais pas dicté son manuscrit, dans les trois derniers jours, pour le mettre au net, il ne serait pas arrivé à temps. Ce fut, vers la fin, pour lui et pour moi, une véritable fièvre.

Les juges étaient des savants d'une haute capacité, ils comprenaient les trois professeurs célèbres, dont j'ai parlé tout à l'heure, et un quatrième professeur ordinaire. M. Rosshirt, nous attendions leur décision avec la plus vive impatience; nul ne savait que mon frère avait concouru, c'était un secret entre lui et moi.

Le résultat fut favorable : mon frère obtenait le grand prix qui, pour la première fois, était accordé à un étudiant de langue française. C'était pour Genève un véritable honneur, la ville du Léman fut fière d'un succès qui eut du retentissement dans la colonie suisse de Heidelberg.

Le vieux Zachariae, un des juges du concours, tout en louant beaucoup le travail, ne put s'empêcher de dire, à propos de la médaille d'or remise à mon frère : Notre or va donc en France. Pour lui, la langue était la limite du pays ; j'ajoute, pour être juste, que les professeurs eux-mêmes furent très joyeux de ce succès bien mérité à tous égards.

L'ouvrage fut imprimé : des juges très compétents, notamment d'Allemagne, de France et d'Italie, en ont parlé avec éloges : Troplong lui a fait l'honneur d'en discuter

certain passages. et Laboulaye lui a consacré un très long article, des plus bienveillants, dans la *Revue de Législation* on le cite encore, comme un ouvrage classique, dans les écoles de droit. Bref, il a laissé un nom à son auteur.

Alphonse Vuy, qui était un travailleur infatigable, séjourna plus de six années en Allemagne et fit du droit romain une étude approfondie ; à son départ de Heidelberg, la faculté de droit, par une honorable exception, lui délivra, contrairement à l'usage, un certificat des plus élogieux, signé par tous les professeurs individuellement et qui prouverait, à lui seul, de quelle haute estime il jouissait. Il obtint son grade de docteur en droit de la manière la plus honorable, soit avec le premier degré, qu'on ne donnait que rarement, *summa cum laude*, suivant la vieille formule.

Un certain nombre d'années plus tard, Marc Monnier passa quelques mois à Heidelberg et eut l'occasion de voir plusieurs des professeurs ; dans une longue lettre, datée du 19 septembre 1851, il m'écrivait qu'il *avait beaucoup entendu parler de nous, que j'avais laissé à Heidelberg, ainsi que mon pauvre frère, une trace bien profonde*. Il ajoutait : *J'ai rarement entendu parler d'un homme avec autant d'affection et d'estime. Or ici, disait-il encore, ces mots ne sont pas des lieux communs comme en France*. Ces lignes, corroborées par d'autres témoignages, sont d'autant plus significatives que Marc Monnier qui s'est fait connaître par divers écrits, était devenu quelques années plus tard, fort antipathique à l'Allemagne contre laquelle il a déchargé plus d'une boutade assez maligne.

Tout en consacrant à mes études de droit la plus sérieuse attention, j'avais un vif désir d'étendre le cercle de mes connaissances et de n'être pas absolument novice dans d'autres branches de la science ; une instruction générale

et un peu variée est loin d'être inutile au jurisconsulte qui parle en public, et je ne tardai pas à m'en apercevoir. Il est bon de prendre à temps ses mesures, et de n'être pas au dépourvu lorsque vient le moment ; il faut être aussi prêt que possible lorsque l'heure sonne.

Comme je devais subir à Genève des examens sérieux sur l'ensemble des matières du droit, je me proposai de subir en Allemagne, avant mon retour, d'autres examens pour tâcher d'obtenir dignement le grade de docteur en philosophie. A teneur des réglemens universitaires, je devais choisir trois branches particulières à ma volonté, me soumettre à des examens sur ces trois branches et à des épreuves qui avaient leurs difficultés. Je pris, à ces fins, durant quelques semaines, des leçons de latin, de deux maîtres différens ; le premier avait été élève du collège germanique de Rome, le second était le professeur Behr, dont j'ai déjà parlé ; tous deux étaient allemands, très forts sur la langue latine, j'appris avec eux à converser en latin avec une facilité dont je serais incapable aujourd'hui.

Tous mes efforts tendirent dès cette heure, peut-être avec quelque exagération, au but que je voulais atteindre ; j'employai la méthode qui réussissait si bien à mon frère, celle de n'épargner ni peine ni travail.

C'est en latin et en allemand, que, dans la règle, les épreuves devaient avoir lieu, un des professeurs me fit la gracieuseté de m'interroger en français, ce qui facilita ma tâche ; ainsi trois langues furent employées tour à tour, c'était dans la seconde moitié du mois d'août 1837, j'allais bientôt avoir vingt-deux ans accomplis. Les épreuves roulaient sur l'économie politique, les antiquités romaines et l'histoire, le champ était vaste et je fus assez heureux.

Obtenir le deuxième ou le troisième degré, comme la

plupart des concurrents (en général ils n'étaient pas nombreux), n'aurait pas satisfait mon ambition de jeune homme, ou, si l'on veut, mon orgueil ; j'obtins le premier degré *summa cum laude* ; et, comme l'on dit, j'y avais pris peine. J'étais d'un contentement fou, joyeux du résultat de mes examens ; un enfant n'eût pas été plus gai ; j'allais, d'ailleurs, bientôt rentrer, après deux ans d'absence, au pays où m'attendaient de nouvelles études, d'autres épreuves académiques, et où je devais, dans une dernière année bien remplie, suivre les cours, me mettre au courant de ceux qui avaient été donnés en mon absence, présenter et défendre une dissertation sur un sujet de droit ou d'économie politique. Fatigué plus d'une fois sans doute en Allemagne, mais très tranquille et tout à l'étude, je n'avais eu le temps de connaître ni l'ennui, ni l'oisiveté, ni la maladie du pays qui eût pu facilement s'emparer de moi et que je redoutais particulièrement. C'est dans cette disposition que je faisais mes adieux et que je préparais mon prochain retour dans ma famille.

Pendant une partie de mon séjour à Heidelberg, habitait à deux pas de cette ville, au-delà du Neckar, un écrivain français encore peu connu à cette époque et qui a laissé un nom mêlé à la polémique des partis, Edgar Quinet. Sa première femme, d'une grande douceur, originaire de la Bavière rhénane, vivait encore. Ce n'est que plus tard qu'il fut nommé professeur à Paris ; il était venu étudier de plus près la science allemande. Il avait la réputation d'un très grand travailleur ; j'eus l'occasion de le rencontrer chez M. le professeur Schlosser et de le voir quelquefois. Je vis aussi, à son passage, un jurisconsulte, un savant d'une grande espérance qui devait mourir jeune, M. Klimrath, il m'a laissé une excellente impression. Malheureusement la mort ne distingue pas.

C'est à peine si, dans les centaines d'étudiants de l'Université, se trouvaient, sans compter les jeunes gens de la Suisse romande, un ou deux Français; je connus un élève en droit, parisien, M. Langlet, il était au nombre des étudiants laborieux.

Ces jours d'adieux furent pour moi des jours de repos; j'étais comme sous le coup d'un long voyage, une halte de deux ou trois semaines m'était nécessaire.

Je profitai de ces loisirs pour saluer professeurs et condisciples; je voulus aussi, par curiosité, voir, au moins une fois, avant de quitter l'Allemagne, un de ces duels à la rapière, beaucoup trop fréquents dans les universités germaniques; on devait me prévenir à temps, lorsqu'un duel aurait lieu, pour que je pusse y assister. C'était souvent pour les prétextes les plus futiles qu'ils avaient lieu : quelques mots en l'air, dans une rue, une querelle de chiens appartenant à des étudiants, une misère, un rien. Rarement ces rencontres étaient mortelles, mais les balafres, plus ou moins bien appliquées, étaient fréquentes; les bons vivants de l'Université en étaient fiers, et nombre de figures en portaient témoignage.

Les duels étaient bien défendus et punis, mais on dépitait la police par une espèce de contrebande; c'était une question tacite d'honneur, entre les étudiants, de ne pas trahir des camarades. Celui qui aurait commis un tel acte aurait été perdu. Ces tristes préjugés, qui n'existent ailleurs qu'entre les jeunes gens, conservent une force inouïe. Francs et Germains baissent la tête devant ces regrettables traditions. Ce n'est pas d'aujourd'hui.

Le duel auquel j'assistai, ou plutôt les duels auxquels j'assistai avaient lieu à une certaine distance de Heidelberg, sur la rive opposée du Neckar, entre trois Suisses et trois Alle-

mands de Souabe; on postait des gardes sur la route pour être averti de suite, si la police se montrait, et, au besoin, on disparaissait à temps, au moindre signal. La vigilance sauvait le préjugé.

L'affublement bizarre et semi-gothique des combattants nous transportait à des siècles en arrière; on respirait avec eux une espèce de barbarie renaissante, et on se demandait, comme on se demande encore souvent dans des circonstances analogues, si l'on vivait bien dans le dix-neuvième siècle, si nous avions réellement droit, à tous égards, d'être fiers de notre civilisation.

À côté des combattants et de leurs témoins, se tenaient des médecins prêts à soigner les blessures; comme tout pressait un peu, à raison de la police qui pouvait survenir, on ne perdait pas de temps; on soignait l'un pendant qu'un second duel s'engageait et qu'on préparait une seconde besogne au docteur. De même pour le troisième duel. Les trois Allemands furent blessés, mais le vent ne souffle pas toujours du même côté; j'ai ouï dire, après mon retour, que, l'année suivante, un des vainqueurs fut atteint assez grièvement à la main et faillit perdre un bras.

Ce fut la seule fois que j'assistai, pour en avoir une idée nette, à une scène de cette nature, je fus loin d'en être émerveillé; je ne désirais pas en voir d'autres et j'en avais largement assez ainsi.

Mes condisciples les plus laborieux voulurent me faire passer quelques heures d'un après-midi avec eux, dans les environs de Heidelberg; je fus extrêmement joyeux et ces trois ou quatre heures comptèrent parmi les plus agréables. Au retour, nous fîmes une visite à un Glaronais qui, se préparant à ses examens de docteur, n'avait pu être des nôtres. Comme il m'avait vu toujours très sérieux, il ne

me reconnaissait, pour ainsi dire, pas ; il eut l'idée que le vin du Rhin avait produit sur moi un effet particulier. Il fut surpris d'apprendre que je n'avais jamais bu de vin, et que ma boisson avait consisté uniquement en une tasse de lait. Le résultat de mon examen et le prochain retour dans mon pays avaient seuls produit cette gaieté qui l'étonnait outre mesure.

Nous ne tardâmes pas à partir, j'avais pour seul camarade de voyage, Alfred-Otto Aepli, de Saint-Gall, notre futur ambassadeur à Vienne. Nous remontâmes la vallée du Neckar et fûmes assaillis, près de Ludwigsburg, par un violent orage qui faillit renverser la diligence où nous nous trouvions ; nous saluâmes, à quelque distance, en passant, Marbach, la patrie de Schiller, l'auteur de *Guillaume Tell*. Nous visitâmes Stuttgart, la capitale du Wurtemberg et ses environs, l'Université de Tubingue, la petite ville où demeurait le célèbre poète Uhland, que nous ne vîmes pas. Pour nous rendre à Schaffhouse, nous traversâmes la principauté des Hohenzollern, berceau de la maison impériale d'Allemagne, nous saluâmes avec enthousiasme la frontière suisse, et, le lendemain de notre arrivée sur terre helvétique, la fameuse chute du Rhin. De là, à travers le canton de Zurich et par Winterthur, nous nous rendîmes à Saint-Gall où je reçus, pendant deux à trois jours, l'affectueuse hospitalité de mon plus cher condisciple, auquel devait, avec le temps, m'unir, chose rare, une amitié de plus de cinquante ans.

Nous parcourûmes les environs de Saint-Gall, je pus apercevoir le lac de Constance ; je pus admirer, sans être connaisseur, les manuscrits et les raretés si précieuses de l'ancienne abbaye de Saint-Gall. Ce séjour, je n'ai pas besoin de le dire, fut agréable et passa vite ; les demoiselles de la maison nous servaient à table avec une simplicité,

une grâce, une dignité sans façon que j'admiraïs tout bas.

Mon condisciple avait étudié à Lausanne, et nous parlions tour à tour français ou allemand; nous parlions français lorsqu'il m'accompagna à la diligence qui devait me conduire à Rapperschwyl, au bord du lac de Zurich; des dames parlaient en même temps que moi et s'imaginèrent naïvement que je ne comprenais pas la langue allemande, ce qui me valut une scène qui ne manquait pas d'originalité, et où je jouai le rôle de muet, même si l'on préfère, d'indiscret malgré moi. Elles se prirent à me *disséquer* plus ou moins dans leur conversation et à jouer un rôle critique qui m'amusa par moments; je paraissais, suivant elles, bien sérieux pour un Français; une série de remarques découlaient de celle-là, et une étude à la *Lavater* basée sur ma physionomie. J'écoutais malgré moi la conversation, et je crois même en avoir tiré quelque profit.

Le lendemain matin, je traversai le grand pont jeté sur le lac de Zurich et qui conduisait sur l'autre rive, dans le canton de Schwytz, où je me promenai une bonne partie de la journée pour avoir une idée du pays; je vis, à plusieurs reprises, passer des pèlerins étrangers qui se rendaient à Notre-Dame des Hermites, où se trouvent, comme à Saint-Gall et à Saint-Maurice, des manuscrits et des raretés d'une grande valeur. Vingt-quatre heures plus tard, le bateau à vapeur, la « Minerve », me conduisait à Zurich, que j'allais voir pour la première fois et où devaient se rencontrer un certain nombre d'étudiants suisses qui se rendaient à la fête annuelle de Zofingue.

Réunis, nous formions un chiffre assez respectable, composé d'étudiants de deux ou trois cantons de la Suisse française et surtout de cantons de la Suisse allemande; nous nous embarquâmes sur deux grandes barques et descen-

dîmes ainsi la Linmat, en passant près des célèbres bains de Bade, en Argovie, en nous arrêtant près du confluent des rivières; cette descente, qui n'était peut-être pas sans danger, s'effectua heureusement.

La fête de Zofingue, à laquelle nous prîmes une part active, fut affectueuse et intéressante, elle avait un caractère à la fois sérieux et enjoué. Il y avait dans cette jeunesse bien des hommes de mérite qui ont marqué depuis, d'une manière assez saillante, dans notre histoire; j'eus l'occasion d'en connaître plusieurs; que j'en mentionne au moins quelques-uns : Alfred Escher, que je portai sur mes épaules dans une *cavalerie zofingienne*, et qui fut, dans la suite, pendant plusieurs années, l'homme le plus influent de l'assemblée fédérale suisse; le jeune Frédéric Tschudi, étudiant alors à Schaffhouse, plus tard Conseiller d'Etat, auteur d'un ouvrage fort connu : *le Monde des Alpes*; Frédéric Fiala qui fut très versé dans les sciences historiques, prélat digne et respecté, évêque du grand et difficile diocèse de Bâle; Blumer, écrivain juriconsulte fort savant, futur président du Tribunal fédéral, et qui alors se distingua par son extrême complaisance envers ce docteur nouveau-né qui revenait de Heidelberg, quelques autres encore. Durant cette réunion de deux jours, eurent lieu des lectures sérieuses et des discussions nourries et dignes.

Avant de rentrer à Genève, je visitai tour à tour, avec quelques camarades, Berne, Fribourg et Lausanne, nous fîmes à pied une partie de la route. Je revis enfin ma famille et bientôt, chargé de nouveaux soucis, je fis sans retard mes préparatifs d'études, ma tâche n'était pas des plus minces, ni des plus faciles.

Mon frère était resté encore en Allemagne pour approfondir de plus en plus ses connaissances en droit romain;

ce n'est que l'année suivante qu'il prit son grade de docteur dont j'ai parlé plus haut. J'appris qu'il avait, dans ses examens, fait preuve de beaucoup de science et de distinction; il avait obtenu, avec toutes les félicitations académiques, le premier degré, *summa cum laude*. Il s'était lié de plus en plus avec ses professeurs, spécialement avec Mittermaier et Thibaut, qui avaient, pour son caractère, son amour du travail et ses connaissances, la plus haute estime.

L'année qui s'écoula de l'automne 1837 à l'automne 1838 fut pour moi comme une âpre montée, rude et fatigante, dont je vins à bout pourtant, non sans satisfaction. Les professeurs m'interrogèrent principalement sur des sujets qu'ils avaient traités pendant mon absence; j'avais tenu prudemment compte de cette possibilité, et pris mes mesures en conséquence. La dissertation que j'avais produite roulait sur l'*impôt mobilier*, qu'on appelait encore à cette époque à Genève, *la taxe des gardes*. Lorsque je fus reçu licencié en droit, j'avais environ vingt-trois ans; j'en avais un peu moins de vingt-deux, lorsque j'obtins le grade de docteur en philosophie. J'avais précisément vingt-deux ans lorsque je partis de Rapperschwyl pour aller passer une journée au-delà du lac; j'avais ainsi fêté tout seul l'anniversaire de ma naissance, en face d'une noble nature, dans un canton des Hautes Alpes.

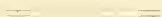
Mon père désirait que j'entrasse dans la carrière de l'enregistrement; je la suivis pendant plus d'une année, pour lui être agréable; mais elle était peu dans mes goûts, et c'était, d'ailleurs, plus ou moins renoncer à mon indépendance personnelle, ce qui ne me souriait absolument pas. Je me décidai à faire mon stage et à courir les chances du barreau.

J'eus pour patron le doyen des avocats, un ami de Petit-

Sem : Congnard aîné, jurisconsulte qui ne dédaignait pas la littérature et les chansons, et qui, sous un air un peu lourd, cachait une grande finesse. J'étais dans son cabinet, en même temps qu'un Carougeois, M. l'avocat Charles Brocher, qui avait fait de fortes études en Allemagne, dont j'ai été le collègue au barreau, puis à la Cour de cassation, lorsque j'ai eu l'honneur de présider cette haute Cour; il a été longtemps professeur de droit et a laissé par ses travaux un nom dans la science.

Dans mes moments de loisir et comme distraction, je me venais à la littérature.

.



LES QUATRE DICTIONNAIRES

F R A N Ç A I S

La rédaction d'un dictionnaire est une œuvre de longue haleine. L'Académie française a mis soixante ans à préparer la première édition du sien. Les frères Grimm ont publié en 1854 le premier volume de leur dictionnaire allemand, auquel une association de philologues a travaillé après leur mort, et qui n'est point encore terminé. M. Littré a mis trente ans à élaborer et publier son dictionnaire. MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas ont eu besoin pour le leur du même espace de temps.

Aussi, quand une œuvre de ce genre, originale et consciencieuse, réussit à voir le jour à travers mille difficultés, et arrive à conquérir une juste autorité, elle est assurée d'un long avenir. La place qu'elle a prise ne peut pas de longtemps lui être ôtée.

A l'heure qu'il est, la France possède quatre dictionnaires, qui effacent tous les autres et se complètent mutuellement; ils ont chacun leur prix et leur utilité, et la réunion en est indispensable à qui veut être en mesure de répondre à tou-

tes les questions dont la solution doit se trouver dans un dictionnaire français.

Je ne saurais dire si le dictionnaire de l'Académie est très utile à ceux qui vivent à Paris; mais en province et à l'étranger, il rend des services essentiels à ceux qui veulent écrire purement. A Genève, par exemple, notre parler a un cachet local; le style courant de nos journaux et de nos livres n'est pas irréprochable; dans nos doutes, nous voulons avoir recours à une autorité indiscutée : à cet égard, le dictionnaire de l'Académie est tout indiqué; et si nous hésitons sur une alliance de mots, aucun autre n'éclaire aussi bien ceux qui le consultent.

Le dictionnaire de Littré a obtenu heureusement tout le succès auquel il avait droit. Les dictionnaires qui s'étaient succédé depuis la dernière édition (1771 : huit volumes in-folio) du dictionnaire de Trévoux : Gattel (1797), Boiste (1800), Laveaux (1820), Bescherelle (1843-46), Poitevin (1854-60) ont été éclipsés par Littré. Ils sont mis de côté, définitivement; et ceux qui sont aujourd'hui restés en possession de leurs œuvres vieilles, ont tous appris que le dictionnaire qu'ils ont en mains n'est pas le meilleur de ceux qu'on possède.

Le vaste plan qui avait été conçu par M. Littré, et qui a été si magistralement exécuté, avec une solidité, avec un soin qu'on apprécie toujours davantage à mesure que les années s'écoulent pendant lesquelles on est appelé si souvent à feuilletter ces volumes si remplis; l'ampleur de chaque article; le caractère judicieux dont toute l'œuvre est empreinte : ce sont des qualités de premier ordre qui ont assuré à ce dictionnaire une place éminente.

Pendant il n'était pas achevé encore, que déjà les côtés faibles en avaient été reconnus; et deux hommes de talent

s'étaient mis à l'œuvre pour composer un dictionnaire qui fût, sur quelques points essentiels, supérieur à celui de Littré.

M. Hatzfeld et ses collaborateurs : M. Arsène Darmesteter et M. Antoine Thomas, ont pensé qu'ils réussiraient — et ils ont réussi en effet — à rédiger de meilleures définitions des mots, à en mieux classer les sens divers, et à en donner des étymologies plus précises et plus assurées; ils se sont attachés aussi à déterminer pour chaque mot le plus ancien exemple qu'on en puisse trouver.

Les premières livraisons de leur ouvrage ont été publiées dans l'été de 1890, et l'été de 1900 a vu paraître les dernières. Ce dictionnaire est maintenant tout entier soumis au jugement du public, qui ne saurait manquer de lui être favorable.

Enfin un quatrième dictionnaire, le Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes, du 9^e au 15^e siècle, a été mis au jour par M. Godefroy. Les lettres A à Z ont paru de 1881 à 1895, et occupent sept volumes et demi, in-4°. La fin du huitième volume, et deux autres dont le dernier vient de paraître, contiennent un complément du corps de l'ouvrage : en tout, huit mille pages environ. Ce vaste travail est presque exclusivement un recueil d'exemples, d'une richesse incomparable.

Voilà les quatre dictionnaires français qui existent aujourd'hui; je parlerai successivement de chacun d'eux; et je donnerai ensuite, classées par ordre alphabétique, quelques centaines de remarques sur des mots qu'on trouve, ou qu'on devrait trouver, dans l'un ou l'autre de ces quatre recueils.

I

Dès que l'Académie française se fut constituée, à sa seconde séance, le 20 mars 1634, sur la question qui fut proposée de sa fonction, dit Pellisson dans son *Histoire de l'Académie*, M. Chapelain représenta qu'à son avis, elle devait être de travailler à la pureté de la langue : que pour cet effet, il fallait premièrement en régler les termes et les phrases par un ample dictionnaire, et une grammaire fort exacte. Cet avis, qui tombait dans le sentiment de tous les autres académiciens, fut généralement suivi. Mais d'autres idées vinrent à la traverse; les difficultés qu'on rencontra, entraînèrent de longs retards, en sorte qu'on n'entreprit réellement le travail que cinq ans plus tard, après qu'on eut témoigné au cardinal de Richelieu, que l'unique moyen de venir bientôt à bout du dictionnaire, était d'en donner la charge principale à M. de Vaugelas⁽¹⁾, et de lui faire rétablir pour cet effet par le Roi une pension de deux mille livres, dont il n'était plus payé. Ainsi fut fait; et Vaugelas alla remercier le cardinal, qui « le voyant entrer dans sa chambre, dit

(1) Dans la biographie de Vaugelas, il y a des chapitres qui n'ont pas encore été écrits. Je n'en veux pour preuve que ces mots que Balzac lui adresse : « Je ne pense pas vous avoir rendu auprès des dames de si mauvais offices... Au contraire, si mon témoignage est suivi de leur créance, il n'y en aura point à l'avenir qui ne vous regarde comme sa dernière félicité, et qui ne vende toutes ses perles pour acheter une de vos nuits » (*Lettre du 9 octobre 1625*). Ces paroles ne seraient qu'une impertinence (qui ne s'accorderait pas du tout avec le caractère de Balzac) si Vaugelas, qui avait déjà quarante ans, à la date de cette lettre, n'avait pas été en son beau temps, sous le règne d'Henri IV et sous la régence de Marie de Médicis, un jeune seigneur aimable, brillant et recherché.

Le portrait de Vaugelas est au musée de Chambéry : il porte cuirasse, et a une figure de gentilhomme.

Pellisson, s'avança avec cette majesté douce et riante qui l'accompagnait presque toujours, et s'adressant à lui : *Hé bien, monsieur*, lui dit-il, *vous n'oublierez pas du moins dans le dictionnaire le mot de Pension* : sur quoi M. de Vaugelas, lui faisant une révérence fort profonde, répondit : *Non, monseigneur ; et encore moins celui de Reconnaissance* ».

La lettre A, commencée le 7 février 1639, fut achevée le 17 octobre : à ce compte, il n'eût fallu que dix à douze ans pour arriver à Z. Mais après la mort du cardinal de Richelieu, l'Académie se relâcha beaucoup de l'ardeur qu'elle avait eue d'abord ; puis vinrent les troubles de la Fronde. Dans une épître adressée à Balzac, Boisrobert lui disait :

Depuis six ans, dessus l'F on travaille,
Et le Destin m'aurait fort obligé
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'au G.

Et Balzac lui-même un peu plus tard, le 25 avril 1652, écrivait à Conrart : « Je suis tout étourdi de la corvée que je viens de faire ; sans cela, je vous demanderais bien des choses que j'ai grande envie de savoir ; je vous prierais de m'apprendre ce qu'on fait dans l'Académie, où l'on en est du dictionnaire ? » — Nous n'avons pas la réponse de Conrart, mais nous savons par Pellisson qu'à cette date, l'Académie était arrivée à la lettre I.

Après une quarantaine d'années, elle arriva enfin au bout de l'alphabet. On reconnut alors que l'ouvrage était inégal et mal digéré, et qu'il fallait entreprendre une revision générale : celle-ci dura près de vingt ans. L'Académie, dans la préface du dictionnaire qui parut en 1694, pour excuser sa lenteur, cita l'anecdote suivante :

M. Colbert, qui était de l'Académie, y vint sans qu'on l'y attendît, pour être témoin de la manière dont on travaillait. On voyait le mot d'ami. On demanda si le mot d'ami supposait

une amitié réciproque, c'est-à-dire si un homme pourrait être appelé l'ami d'un autre qui n'aurait pas les mêmes sentiments pour lui⁽¹⁾. Cette question occupa l'Académie assez longtemps. Il fallut que chacun dit son avis : et enfin la définition de ce mot fut arrêtée : Celui, celle qui a de l'affection pour quelque personne, et se porte à lui rendre toutes sortes de bons offices. *Il se dit principalement quand l'amitié est réciproque.*

On y ajouta les épithètes qui se joignent naturellement à ce mot, et ensuite on examina les phrases et les proverbes où il s'emploie.

M. Colbert dit en se levant que l'Académie ne l'avait pu faire plus promptement : et son témoignage doit être d'autant plus considéré, qu'on sait que jamais homme n'a été plus laborieux, ni plus diligent.

Cependant de si longs retards ne pouvaient avoir lieu sans mécontenter le public. Le besoin d'un dictionnaire français se faisait sentir de plus en plus. On savait que l'Académie de la Crusca n'avait mis que 21 ans pour venir à bout d'une tâche toute semblable, et l'on s'impatientait de voir l'Académie s'éterniser dans cet interminable travail de revision qui semblait ne pouvoir jamais aboutir. S'il faut reconnaître que le mérite et la durée de l'ouvrage qu'elle tenait ainsi sur le chantier, ont bien répondu à la longue attente qui en a précédé la publication, on devine que l'idée devait venir à plus d'un écrivain, de satisfaire les vœux du public en composant une œuvre indépendante, qui devancerait facilement celle que l'Académie fit attendre à la France pendant soixante ans.

(1) « On peut aimer sans être aimé, et lors il y a de l'amour, mais non pas de l'amitié : d'autant que l'amitié est un amour mutuel, et s'il n'est pas mutuel, ce n'est pas amitié. »

S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote*, III, 17.

« L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié... Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami est très sûrement un fourbe : car ce n'est qu'en rendant, ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir. »

J.-J. Rousseau. *Emile*, livre III, note.

En outre, le principe que suivait l'Académie dans le choix des mots qui devaient figurer au dictionnaire : s'en tenir à la langue élégante, à la langue du beau monde et des lettrés, écarter les termes spéciaux; ce principe paraissait à quelques-uns trop étroit. L'Académie était donc à la fois bien lente et bien rigoureuse.

Un homme se trouva qui sentit vivement ces deux défauts de l'œuvre des Quarante, et qui se crut en mesure de faire à lui seul plus vite et mieux qu'eux tous. L'abbé Furetière était membre de l'Académie : il avait écrit le *Roman bourgeois*, qu'on a réimprimé cinq fois dans ces derniers temps. La composition du dictionnaire, à laquelle il prit une part active pendant plus de vingt ans, l'intéressait vivement; mais il avait à ce sujet des vues personnelles qu'il s'efforçait en vain de faire partager à ses confrères. Il eût voulu que le dictionnaire de l'Académie fût un inventaire complet de tous les mots de la langue, où les termes des métiers, des arts, des sciences, seraient entrés en masse et sans distinction.

Le plan de l'Académie était tout autre : elle voulait s'en tenir à la langue des gens du monde. Son parti était pris; ses membres étaient d'accord. Furetière, qui avait eu quelque temps un appui dans le secrétaire-perpétuel, Mézeray, quand celui-ci fut mort, se trouva isolé dans les discussions; il se plaignait de l'âcreté et de l'incivilité qu'il y rencontrait.

Il conçut le projet d'entreprendre lui-même le travail que l'Académie ne voulait pas faire, et de composer un *Dictionnaire universel, comprenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts* : c'est l'abrégé du titre qu'il donna à son ouvrage.

Un seul homme, qui consacre tout son temps à son entreprise, arrive au terme de son travail plus vite qu'une Compagnie qui se réunit chaque semaine pendant deux ou trois

après-midis. Le moment vint où Furetière était en mesure de livrer son œuvre à l'impression. Mais il se heurtait là contre une grave difficulté : l'Académie avait obtenu du roi un privilège exclusif, daté de Fontainebleau, 28 juin 1674.

Le feu Roi de glorieuse mémoire, notre Seigneur et père, disait Louis XIV dans cet acte, ayant établi dans notre bonne ville de Paris une compagnie de gens doctes, et recommandables par la connaissance des belles lettres, sous le titre de l'Académie française, pour avoir soin de polir et de perfectionner la langue française, ils auraient résolu, avant toutes autres choses, de s'appliquer à la composition d'un Dictionnaire français qui, par son abondance et le choix exact des mots et des façons de parler les plus élégantes, *fixerait le bon usage de la langue, en s'opposant à la licence des nouveautés, et à la rudesse de l'antiquité...*

Mais, comme l'impression de ce dictionnaire sera de très grands frais, voulant traiter favorablement la dite Académie, nous faisons défense à tous les imprimeurs-libraires, dans tous les lieux de notre obéissance, d'imprimer ci-après aucun dictionnaire nouveau de la langue française, soit sous le titre de dictionnaire, soit sous un autre titre, avant la publication de celui de l'Académie française, ni pendant l'étendue de vingt ans [après].

Ce privilège était rédigé en termes si nets que l'abbé Furetière ne pouvait pas faire imprimer en France son dictionnaire. Il se crut assez malin pour tourner l'obstacle : il n'aboutit qu'à se placer dans une situation fautive, dont les conséquences remplirent de trouble et de chagrin les dernières années de sa vie.

Ses premières démarches furent habiles. Pour obtenir l'autorisation d'imprimer, il avait à faire à l'un de ses confrères, censeur royal, Charpentier. S'il lui avait envoyé son manuscrit, le censeur, en l'examinant à loisir, aurait bientôt vu qu'il s'agissait d'un de ces dictionnaires que le privilège

accordé à l'Académie interdisait de publier. Furetière lui représenta qu'il avait composé un vocabulaire des termes spéciaux des sciences et des arts ; que c'était un prodigieux travail, que son manuscrit remplissait de grands coffres qui demanderaient trois crocheteurs pour être transportés. « Venez dîner chez moi, lui dit-il ; vous verrez mon ouvrage, vous pourrez le feuilleter à votre aise, reconnaître qu'il ne s'agit que d'un vocabulaire des arts et des sciences. » Le jour fut pris ; Furetière avait invité en tiers un homme de lettres de ses amis. On fit bonne chère, ce fut un excellent repas : c'était le jeu de Furetière de régaler et de griser son censeur ; il n'y épargna rien. Une fois Charpentier suffisamment lesté, Furetière lui montra sept ou huit caisses pleines de papiers : « Tenez, monsieur, lui dit-il, voilà de quoi il s'agit. Je suis effrayé moi-même quand je songe que j'ai fait cet ouvrage en six ans ! Voyez, prenez où il vous plaira, je ne cherche pas à vous surprendre. »

Furetière avait eu soin de bien choisir, et de placer à portée de la main les cahiers ou les feuilles volantes qu'il voulait faire passer sous les yeux du censeur. Il se doutait bien — c'est Charpentier lui-même⁽¹⁾ qui le raconte — que son convive, retenu par la politesse, n'irait pas fouiller au fond, et renverser ce qui semblait arrangé avec un ordre très exact. Charpentier prend bonnement les premières feuilles qui lui tombent sous la main, et qui contiennent des termes d'anatomie et de chirurgie ; il n'y trouve rien à redire, il les remet à leur place. Il prend un autre cahier : ce sont des termes tirés des ordonnances sur les eaux et forêts ; il les parcourt, il les approuve ; Furetière sourit ; le tiers

(1) *Recueil des factums d'Antoine Furetière* publié par Asselineau, Paris, 1839, Tome II. Dialogue de M. D[espréaux] et de M. L. M. (on ne sait qui ces initiales désignent), page 231.

applaudit; l'examen s'arrête. On apporte du café, et l'on se remet dans les contes plaisants et les propos agréables. Le moment de s'en aller arrive, et Charpentier signe le certificat que Furetière attendait de lui.

Notre abbé crut avoir cause gagnée; il entre en pourparlers avec un libraire. Mais le libraire de l'Académie eut vent de ce qui se préparait : la prochaine mise en vente d'un dictionnaire qui ferait concurrence à celui qu'il devait éditer lui-même. Il porte ses plaintes à l'Académie. Furetière n'y était pas aimé; ses ennemis propagent les soupçons; on se demande si Charpentier s'est rendu un compte exact de l'ouvrage qui lui avait passé sous les yeux; on comploté une nouvelle expertise; on la fait décider dans une séance de l'Académie, où l'esprit de corps ligne tous les membres contre le faux frère. Un examen attentif, opéré cette fois par des experts à jeun, établit que le dictionnaire de Furetière n'est pas simplement un vocabulaire des termes spéciaux des sciences et des arts; il fera concurrence au dictionnaire de l'Académie, ce qui est interdit par le privilège qu'elle a obtenu. Elle s'adresse au Chancelier de France, qui révoque l'autorisation d'imprimer qu'il avait donnée à Furetière.

L'Académie n'en demeure pas là : elle chasse de son sein le pauvre abbé (22 janvier 1685).

Dans cette extrémité, celui-ci en appelle au public; il écrit une série de spirituels pamphlets, où il prend l'Académie à partie, et dévoile ses petites misères. Souvenirs et indiscretions. Les contemporains purent trouver à redire à ce procédé; madame de Sévigné, entre autres, en parle avec indignation. Mais la postérité qui prend son bien où elle le trouve, profite avec plaisir de cette occasion de surprendre le petit ménage et le tous-les-jours de l'Académie. On en pourra juger par la lecture de quelques morceaux.

M. Patru, qui était une des lumières de l'Académie, s'en bannit volontairement longtemps avant sa mort, parce qu'il fut scandalisé de la longueur énorme du temps qu'on fut à disputer si la lettre A devait être qualifiée simplement voyelle, ou si c'était un substantif masculin. Cette question dura cinq semaines ; les bureaux furent partagés et départagés plusieurs fois.

Il y a quelque temps qu'il s'agissait de définir l'Océan ; on proposa de dire que c'est la grande mer qui entoure toute la terre. L'abbé Tallemant s'y opposa, et dit qu'au contraire c'est la terre qui environne la mer. On lui répliqua qu'il fallait dire pareillement que ce n'était pas les fossés qui entouraient la ville, mais que c'était la ville qui entourait les fossés. Il persista en son opinion, disant qu'il n'y avait point de mer qui n'eût son rivage, et cette contestation ne finit point qu'il n'en eût coûté quarante francs au Roi. (*L'Académie avait en effet des jetons de présence ; une somme de 40 francs était allouée pour chaque séance.*)

Le sieur Quinault (*autre académicien*) quand il veut parler des cataractes du Nil, et qu'il soutient que ce sont ses embouchures, comme il l'a imprimé dans son opéra d'Isis, se fait une affaire avec l'abbé Tallemant qui soutient que ce nom de cataractes appartient aux sources de ce fleuve : et ils disputent longtemps.

L'Académie un jour était en peine de définir le mot de *mât*. Le sieur Doujat, doyen de la Compagnie, se leva en pieds, et sortit de la chaise directoriale, en disant qu'il allait être bientôt au fait : car il avait vu, en passant par le cloître Saint-Germain, entre les estampes étalées d'un imager, celle d'un navire qui avait au bas l'explication de toutes ses parties. Il dit qu'il l'allait acheter pour en tirer la définition de *mât*. De fait, il partait pour faire cette belle emplette, quand M. Racine le retint par sa robe de Doyen des Professeurs, et l'empêcha d'aller chercher ce ridicule éclaircissement. Il fallut se contenter de feuilleter Nicot, Monet et Calepin. (*c'est-à-dire les dictionnaires qui étaient sur la table*) pour y trouver cette difficile définition.

Benserade soutint opiniâtement, pendant toute une après-dîner, que le mot de *fin de non-recevoir* n'avait point de singu-

lier, parce que son procureur lui avait dit qu'il avait perdu un procès par des fins de non recevoir : ne prenant pas garde que son procès ne valait rien de tous les côtés, et qu'il y avait contre lui plusieurs fins de non-recevoir.

Chacun pointille sur chaque article, et le juge bon ou mauvais, selon sa connaissance ou son caprice : très souvent on le réforme au pis, ou on ne fait que changer peu de chose dans l'expression. Mais cela se fait avec tant de bruit et de confusion que les plus sages se taisent, et que l'avis des plus violents l'emporte. Celui qui crie le plus haut, c'est celui qui a raison ; chacun fait une longue harangue sur la moindre bagatelle. Le second répète comme un écho tout ce que le premier a dit, et le plus souvent ils parlent trois ou quatre ensemble. Quand un bureau est composé de cinq ou six personnes, il y en a un qui lit, un qui opine, deux qui causent, un qui dort, et un qui s'amuse à lire quelque dictionnaire qui est sur la table. Quand la parole vient au second, il faut lui relire l'article, à cause de sa distraction dans la première lecture. Voilà le moyen d'avancer l'ouvrage. Il ne se passe point deux lignes qu'on ne fasse de longues digressions, que chacun ne débite un conte plaisant, ou quelque nouvelle, qu'on ne parle des affaires d'Etat et de réformer le gouvernement.

Quand on veut faire une définition, on consulte tous les dictionnaires qui sont sur le bureau ; on prend celle qui paraît la meilleure, on la copie mot à mot dans le cahier, et alors elle est sacrée, et personne n'y oserait plus toucher.

La première demi-heure se passe à faire le procès à l'horloge : car il n'y a de participants aux jetons que ceux qui sont arrivés quand l'heure sonne, ce qu'on observe avec une précision géométrique. On voit alors une grande joie sur le visage des diligents, et une grande consternation sur celui des paresseux ; ceux-ci accusent les autres d'avoir avancé l'aiguille, comme il est arrivé souvent : on confère les montres, on cite les cadrans qu'on a vus en chemin, les brailleurs tâchent à se faire rétablir et y réussissent quelquefois : et quand on vient à opiner là-dessus, cela s'étend jusqu'à la fin de la vacation. J'ai marqué entre autres que cela est arrivé le 6 novembre 1684.

La question des participants aux jetons étant terminée, on

tire le cahier auquel on doit travailler de dessous la clé; le secrétaire en lit un article, et si par malheur on relit le dernier qui a été fait à la séance précédente, pour en avoir la suite, ceux dont l'avis n'a pas été suivi reprennent courage, et le font examiner tout de nouveau par ceux qui n'y ont point assisté. Il arrive très souvent qu'on le refait et qu'on le réforme tout au contraire du premier arrêté. De là vient que cet ouvrage est une vraie toile de Pénélope, dont on défait en un jour ce qu'on a fait en un autre, ce qui est cause qu'on ne doit pas s'étonner des cinquante ans employés à n'en faire que la moindre partie. Je me souviens entre autres que cela est arrivé depuis peu au mot d'*oreille*. Après avoir pendant trois vacations fait la définition du mot, on en employa deux autres à la corriger, et on trouva à la fin que l'*oreille* était l'*organe de l'ouïe*. Cette définition coûte deux cents francs au Roi. Richelet et Monet auparavant, en avaient donné une, à meilleur marché et en meilleurs termes.

Si l'on s'en tenait aux dires de Furetière, on croirait que les séances de l'Académie étaient désagréables et ridicules. Mais ce n'était qu'un mécontent. Les académiciens étaient gens d'esprit; et La Fontaine, dans les dernières semaines de sa vie, écrivait à Maucroix : « Voilà deux mois que je ne sors plus, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, *afin que cela m'amuse*. » De ces séances que Furetière a crayonnées en charge, on aura une plus juste idée en lisant les *Remarques et décisions de l'Académie française, recueillies par M. L. T.* (M. l'abbé Tallemant), Paris, 1698; et le *Journal de l'Académie française* (1696) par l'abbé de Choisy, publié dans les *Opuscules sur la langue française, par divers académiciens*, Paris, 1754. Ce sont deux morceaux qui mériteraient d'être réimprimés.

A écrire ses pamphlets, Furetière avait usé le reste de ses forces; il mourut trois ans après son exclusion de l'Académie, sans avoir pu faire imprimer son dictionnaire, qui fut

publié en Hollande, après sa mort, et qui eut bientôt plusieurs éditions. C'est dommage que le pauvre lexicographe n'ait pas pu jouir de ce succès mérité, dont témoigne une lettre de Racine à Boileau, écrite au moment où le dictionnaire de l'Académie venait enfin de paraître.

Fontainebleau, 28 septembre 1694.

M. de Tourreil est venu ici présenter le dictionnaire de l'Académie au roi et à la reine d'Angleterre, à Monseigneur et aux ministres. Il a partout accompagné son présent d'un compliment, et on m'a assuré qu'il avait très bien réussi partout.

Pendant qu'on présentait ainsi le dictionnaire de l'Académie, j'ai appris que Leers, libraire d'Amsterdam, avait aussi présenté au roi et aux ministres une nouvelle édition du dictionnaire de Furetière, qui a été très bien reçue. Cela a paru un assez bizarre contre-temps pour le dictionnaire de l'Académie, qui me paraît n'avoir pas tant de partisans que l'autre.

A vrai dire, s'il n'avait « pas tant de partisans », le dictionnaire de l'Académie avait plus d'avenir. A plus d'une reprise, sans doute, le dictionnaire de Furetière a été repris, révisé, développé⁽¹⁾; et le dictionnaire dit *de Trévoux* — lui-même plus d'une fois réimprimé, en dernier lieu à Paris : 8 volumes in-folio, 1771 — n'en est, pour ainsi dire, qu'une édition très augmentée. Mais les remaniements successifs subis par cet ouvrage avaient abouti à en faire une compilation sans caractère, quoiqu'elle ne soit pas inutile à consulter⁽²⁾.

(¹) M. Stengel a publié (Oppeln, 1890) un catalogue des grammaires françaises, du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle; il avait fait le dépoillement de 122 bibliothèques, et il est arrivé à énumérer 625 grammaires, et les éditions successives de chacune d'elles.

Il est regrettable qu'il n'ait pas dressé en même temps la liste des dictionnaires français; elle eût été aussi intéressante, et plus suggestive peut-être : car les dictionnaires sont, beaucoup plus que les grammaires, dépendants les uns des autres.

(²) Voyez plus loin, au mot *Plongeon*.

Je ne sais pas si, dans le dictionnaire de l'Académie, tel qu'il parut en 1694, on saurait retrouver les traces du travail de Vaugelas, qui s'en était occupé au commencement; mais un autre grammairien, digne d'être son successeur, l'abbé Regnier Desmarais, avait pendant plus de vingt ans pris une part prépondérante à la rédaction de cet ouvrage, pour lequel il avait composé, dit d'Alembert, « un grand nombre d'articles importants et fondamentaux : articles qui contribuèrent beaucoup au succès de la première édition, et dont le mérite a été si bien reconnu, qu'on les a conservés presque sans changement dans les éditions suivantes. Car le public remarqua dans ce dictionnaire que les longs articles qui s'y trouvaient, et qui devaient avoir coûté le plus de travail, étaient faits avec plus de soin que les autres; c'est que la brièveté des articles peu étendus permettait qu'ils fussent l'ouvrage de la Compagnie entière; et qu'une Compagnie en corps, troublée dans ses décisions par vingt avis qui se croisent et se détruisent, doit parvenir difficilement à se satisfaire elle-même et ses lecteurs; au lieu que les grands articles, confiés presque indispensablement à un seul homme, qui pour l'ordinaire était l'abbé Regnier, acquéraient en passant par ses mains toute la perfection que pouvait y donner l'amour-propre du rédacteur, animé de plus par toute la ferveur académique ».

Dans cette première édition du dictionnaire, les mots étaient groupés par familles. On cherchait le mot *complaisance* : voyez *plaire*; le mot *découper* : voyez *coup*; le mot *perclus* : voyez *clorre* ⁽¹⁾. Il fallait alors feuilleter le livre une

(1) Le mot *beaucoup* est placé à la suite de *beau*; et il reparait à *coup*, avec des développements différents : pure inadvertance.

A *choir* sont rattachés *chûte*, *rechûte*, *déchoir*, *échoir*, *échéance*; mais non pas *chance*, *chanceux*, *déchet*.

seconde fois, et souvent reposer l'un des deux volumes in-folio, et prendre l'autre : c'était incommode; et dès la seconde édition (1718) on rangea tous les mots dans un ordre strictement alphabétique.

Les mots isolés sont très rares dans le vocabulaire de la langue courante, et il faut se donner quelque peine pour en trouver. On peut citer certains noms de parenté : *oncle, tante, gendre*; beaucoup de noms d'animaux : *alouette, chacal, homard, hyène, mouette*; et aussi des mots comme *émoi, étui*, qui avaient, en vieux français, des racines ou des dérivés que la langue a depuis longtemps abandonnés.

Le trésor de la langue est formé de familles de mots, et non pas de mots indépendants les uns des autres : c'est ce que faisait ressortir le groupement adopté dans la première édition du dictionnaire de l'Académie. Il a fallu y renoncer : je viens de dire pourquoi ; mais on peut regretter un mode de classement, qui mettait en pleine lumière un fait essentiel, et qui aidait à mieux comprendre le sens de beaucoup de mots.

Les revisions incessantes auxquelles le dictionnaire de l'Académie a été soumis depuis 1694, y ont effacé toute différence entre les premières lettres de l'alphabet et les dernières : tout a été égalisé; ce qui n'a pas eu lieu pour les dictionnaires de Littré et de Hatzfeld, qui n'ont eu encore, l'un et l'autre, qu'une seule édition. Ainsi les lettres A, B, C, occupent dans le dictionnaire de l'Académie 460 pages sur 1870; dans celui de Littré, 944 sur 4646; dans celui de Hatzfeld, 616 sur 2270 : soit une fraction du total respectivement égale à 0,235 : Acad.; — à 0,203 : Littré; — à 0,272 : Hatzfeld. C'est que Littré s'est espacé en avançant dans son travail, et a donné à ses articles une étendue, un développement qui allait en grandissant toujours; tandis que

Hatzfeld, tenu en bride (à ce qu'on dit) par son éditeur, s'est resserré en avançant ⁽¹⁾. Ce sont deux écarts en sens inverse. Quand ces dictionnaires auront une seconde édition, les successeurs de Littré et de Hatzfeld, en procédant à la revision dont ils seront chargés, sauront faire comme l'Académie, et mettre chaque partie de l'ouvrage en harmonie avec l'ensemble.

Pendant le 18^e siècle, les éditions du dictionnaire de l'Académie se sont succédé à intervalles assez réguliers : 1718, 1740, 1762. Une nouvelle édition était prête au moment de la Révolution. La Convention, qui avait supprimé l'Académie, chargea des libraires, dans une de ses dernières

(1) Ainsi Hatzfeld donne, comme l'Académie, les mots *aristotélisme* et *aristotélicien*; et même *aristotélique*, que l'Académie ne donne pas : mais il ne donne pas comme elle *calvinisme*, *calviniste*, *cartésianisme*, *cartésien*, *kantisme*, *luthéranisme*, *luthérien*. Il donne pourtant *darwinisme*.

Luthérien a pour dérivé *luthéranisme*; et *hégélien*, *hégélianisme*. On dit *voltairien* et *spinosiste*. Puisque ces dérivés ne se forment pas uniformément, n'est-ce pas la tâche d'un dictionnaire de renseigner, sur les mots de ce genre, les ignorants qui voudront le consulter ?

L'Académie donne *augustin*, *dominicain*, *franciscain*, *oratorien*. Hatzfeld ne donne que les premiers de ces quatre mots; il emploie *franciscain* dans la définition de *capucin*, sans le donner à son rang alphabétique.

Hatzfeld donne *Algol* et *Antarès*, étoiles; il ne donne pas *Sirius*. Il donne *Adonis*, il ne donne pas *Vénus*.

Il donne, à la lettre *a*, des expressions vieilles comme *acrahanter*, *aniécér*; des mots comme *antipathe* qu'un seul auteur a employés; des néologismes comme *acquisivité*, *autonomiste*. Si tous ces mots avaient eu l'initiale *o*, on ne les verrait pas dans son dictionnaire.

Il est vrai qu'on y trouve *ganelonnerie* : c'est un article qui serait mieux placé, s'il était en note dans une édition des Lettres de madame de Sévigné. M. Thomas avait une remarque ingénieuse à présenter, et il l'a colloquée où il a pu.

séances (17 septembre 1795) du soin de publier cette cinquième édition du dictionnaire; elle ne parut cependant qu'en 1798. Au 19^e siècle, on n'a eu que les éditions de 1835 et de 1877.

Dans l'édition de 1718, l'Académie n'avait touché que très légèrement à l'ancienne orthographe : les mots *exploré*, *noircisseure*, *syrop*, par exemple, avaient été simplifiés, et amenés à la forme que nous leur connaissons aujourd'hui.

Ce fut tout autre chose en 1740. M. Didot ⁽¹⁾ a compté que sur près de 5,000 mots (le quart environ du vocabulaire) l'orthographe se trouva simplifiée; et il cite à ce propos une lettre de l'abbé d'Olivet au président Bouhier, du 1^{er} janvier 1736, qui explique cet heureux résultat.

A propos de l'Académie, il y a six mois que l'on délibère sur l'orthographe : car la volonté de la Compagnie est de renoncer, dans la nouvelle édition de son dictionnaire, à l'orthographe suivie dans les éditions précédentes : mais le moyen de parvenir à quelque espèce d'uniformité ? Nos délibérations, depuis six mois, n'ont servi qu'à faire voir qu'il était impossible que rien de systématique partît d'une compagnie.

Enfin, comme il est temps de se mettre à imprimer, l'Académie se détermina hier à me nommer seul plénipotentiaire à cet égard.

Il faut observer à ce propos qu'en matière d'orthographe, les réformes ne se font que dictatorialement. Depuis près de quatre siècles, les novateurs n'ont eu que deux fois de grands succès : dans cette troisième édition du dictionnaire de l'Académie, à cause de l'autorité que l'abbé d'Olivet avait su acquérir auprès de ses confrères ; — en ce qui concerne l'a des imparfaits, grâce à Voltaire, qui se piqua d'introduire cette petite réforme, qu'il réussit à implanter dans l'usage, quoiqu'elle ne soit devenue définitive que longtemps après lui.

(1) *Observations sur l'orthographe française*. Paris, 1868, page 12.

Dans ces deux occasions, un seul homme a mené l'attaque contre la routine, et l'unité de direction a assuré le succès. Au contraire, au 16^e et au 19^e siècle, les novateurs nombreux qui se sont mis en avant, et qui avaient chacun leur système, n'ont pas réussi à s'entendre, à se présenter au public avec des idées simples et arrêtées. En face d'eux, les partisans du système établi ont eu le dessus, parce qu'ils avaient l'union qui fait la force, étant d'accord à dire : Pas de changement dans l'orthographe !

On s'étonne que ce soit l'abbé d'Olivet qui ait donné de si forts coups de balai, ou de serpe, dans la vieille orthographe : il l'avait quasiment défendue dans son *Histoire de l'Académie*, qui parut en 1729. En rendant compte de la publication de la première édition du dictionnaire, celle de 1694, il disait en effet :

A l'égard de l'orthographe, comme en tout ce qui concerne la langue, l'Académie ne prétendit rien innover, rien affecter. Sa loi, dès son établissement, fut de s'en tenir à l'orthographe reçue; il fut résolu qu'on travaillerait pourtant à ôter toutes les superfluités qui pourraient être retranchées sans conséquence. Et c'est aussi ce qu'elle a voulu faire insensiblement; mais le Public est allé plus vite et plus loin qu'elle. Peut-être est-il allé trop loin et trop vite.

M. Didot s'est trompé ⁽¹⁾ en appliquant à la troisième édition du dictionnaire, celle de 1740, ces paroles : *le Public est allé plus vite et plus loin qu'elle*. Elles se rapportent seulement à ce qui s'était passé entre 1694 et 1729. Et quant à l'accueil qui a été fait aux réformes introduites en 1740, écoutons d'Alembert, qui écrivait ⁽²⁾ trente ou quarante ans après :

(1) *Op. cit.*, page 13.

(2) Dans une note de l'*Eloge du président Cousin*.

Dans l'édition du dictionnaire de l'Académie, donnée en 1740, on a supprimé quelques lettres doubles, très inutiles en effet dans certains mots, comme *appeller*, *jeter*, etc., qu'on a écrit *appeler*, *jeter* : cette orthographe est très raisonnable, la réforme est très légère. *Cependant, il n'y a jusqu'à présent qu'un très petit nombre d'écrivains qui aient adopté cette réforme.*

Dans la correspondance de Voltaire, une lettre adressée à Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie, se rapporte à l'édition de 1762 :

11 août 1760.

Je suis entièrement à vos ordres pour le dictionnaire de l'Académie ; je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire : j'en serai peut-être bien indigne, car je suis un pauvre grammairien, mais je ferai de mon mieux pour mettre quelques pierres à l'édifice. Votre plan me paraît aussi bon que je trouve l'ancien plan, sur lequel on a travaillé, mauvais. On réduisait le dictionnaire aux termes de la conversation, et la plupart des arts étaient négligés. Il me semble aussi qu'on s'était fait une loi de ne point citer ; mais un dictionnaire sans citations est un squelette.

Nous ne savons pas ce que Duclos avait pu écrire à Voltaire ; à lire celui-ci, on dirait que sa collaboration lui eût été demandée pour la nouvelle édition. Mais on sait que le premier exemplaire du dictionnaire fut présenté au Roi le 10 janvier 1762, en sorte que ce serait plutôt parce que l'impression allait commencer, que Duclos écrivit à Voltaire, dans l'été de 1760, une lettre de compliment : il n'y a fait sans doute que l'informer du plan que l'Académie avait adopté, et des changements qu'elle voulait introduire : séparer l*i* et le *j*, l*u* et le *v* ; ce qui portait de 23 à 25 le nombre des lettres de l'alphabet.

Voltaire observe que *la plupart des arts étaient négligés*. L'Académie était d'accord avec lui. « L'édition que nous

donnons aujourd'hui, dit-elle dans sa préface, est augmentée d'un très grand nombre de mots qui appartiennent aux arts et aux sciences ».

Voltaire continue : *un dictionnaire sans citations est un squelette*. Ici, l'Académie se sépare de lui ; et elle semble lui répondre, en disant dans sa préface : « Des phrases composées exprès pour rendre sensible toute la force d'un mot, et pour marquer de quelle manière il doit être employé, donnent une idée plus nette et plus précise de la juste étendue de sa signification, que des phrases tirées de nos bons auteurs, qui n'ont pas eu ordinairement une pareille vue en écrivant ».

Aussi Voltaire, quand il eut en mains la quatrième édition du dictionnaire, ne cacha pas son mécontentement :

On n'est pas content de notre dictionnaire : on le trouve sec, décharné, incomplet, en comparaison de ceux de Madrid et de Florence.

Lettre au cardinal de Bernis, 26 mai 1762.

Je voudrais savoir comment réussit la nouvelle édition du dictionnaire de notre Académie. Les étrangers se plaignent qu'il est sec et décharné, et qu'aucun des doutes qui embarrassent tous ceux qui veulent écrire n'y est éclairci. Il est triste que nous ne puissions parvenir à donner un dictionnaire tel que ceux de la Crusca ⁽¹⁾ et de Madrid.

Lettre à Damienville, 28 mai 1762.

(¹) Dans un de ses écrits sur la langue italienne (*appendice alla Relazione intorno all' unità della lingua e ai mezzi di diffonderla*, 1869) Manzoni compare le plan suivi par l'Académie française et par l'Académie della Crusca dans l'élaboration de leurs dictionnaires ; il donne délibérément la préférence au premier.

Ailleurs, dans sa *Lettera intorno al vocabolario*, adressée à M. Bonghi (*Sulla lingua italiana*, 1868) il cite la rédaction des articles du dictionnaire de l'Académie française comme un exemple à suivre dans un dictionnaire italien.

J'avais bien prévu, quand je vis le dictionnaire de l'Académie, que le libraire ferait banqueroute. La veuve Brunet a très bien justifié ma prédiction.

Lettre à Damilaville, 15 septembre 1763.

Les idées de Voltaire à ce sujet étaient ancrées dans son esprit. A la fin de ses jours, quand il revint à Paris en 1778, accueilli en triomphe à l'Académie française, qui le nomma directeur par acclamation, il voulut faire exécuter le plan qu'il avait en vue. On lit dans le registre de l'Académie :

7 mai. Il a été résolu, sur la proposition de M. de Voltaire, qu'on travaillerait *sans délai* à un nouveau dictionnaire qui contiendra :

L'étymologie de chaque mot :

La conjugaison des verbes irréguliers :

Les diverses acceptions de chaque terme, *avec les exemples tirés des auteurs les plus approuvés* ;

Toutes les expressions pittoresques et énergiques de Montaigne, Amyot, Charron, etc. qu'il est à souhaiter qu'on fasse revivre.

En ne s'appesantissant pas sur aucun de ces objets, mais en les traitant tous, on peut faire un ouvrage aussi agréable que nécessaire : ce serait à la fois une grammaire, une rhétorique, une poétique⁽¹⁾, sans l'ambition d'y prétendre. Chaque académicien peut se charger d'une lettre de l'alphabet.

18 mai. M. le secrétaire a dressé, sous les yeux et d'après l'avis unanime de la Compagnie, le projet des additions à faire au dictionnaire de l'Académie pour l'améliorer.

(1) Le projet de Voltaire se réfère ici aux idées de Chapelain sur la fonction de l'Académie, qui devait être « de travailler à la pureté de la langue ; que pour cet effet, il fallait premièrement en régler les termes et les phrases par un ample dictionnaire et une grammaire fort exacte, qui lui donnerait une partie des ornements qui lui manquaient ; et qu'ensuite, elle pourrait acquérir le reste par une rhétorique et une poétique que l'on composerait, pour servir de règle à ceux qui voudraient écrire en vers et en prose ». Pellisson, *Histoire de l'Académie française*, 1.

25 mai. On a délibéré sur la manière de procéder au travail nécessaire pour les additions proposées; et les avis s'étant trouvés partagés, on a arrêté qu'on remettrait le partage du travail, au temps où M. le Directeur pourrait venir à l'Académie, et qu'on le prierait alors de se charger de quelque article du nouveau dictionnaire, pour juger d'après cet article, et après l'avoir examiné, quelle serait la meilleure forme à donner à ce nouveau dictionnaire.

Le 30 mai, Voltaire était mort. A un moment où il n'avait pas un mois à vivre, il avait entrepris une œuvre qui eût demandé de longues années de travail pour être menée à bien : ç'avait été de la part du vieillard, si l'on ose le dire, un trait d'étourderie sénile.

Sauf cette alerte, qui ne dura que quelques jours, le principe posé par l'Académie en 1638 : « qu'on ne marquerait point les autorités dans le dictionnaire », est toujours demeuré stable; et c'est à lui que la France doit une œuvre d'un caractère original, qui n'a sa pareille nulle part ailleurs.

Cà et là néanmoins, on peut reconnaître dans le dictionnaire de l'Académie quelques réminiscences, qui sont presque des citations. Au mot *gent*, « la gent qui porte le turban » est un vers de Malherbe (*Ode à la Reine, sur sa bienvenue en France.*)

Dans la dernière édition du dictionnaire, au mot *laquais*, l'Académie a ajouté deux lignes : « On dit, dans un sens analogue, *avoir l'âme d'un laquais*, avoir l'âme basse ». C'est une réminiscence d'un vers de Ruy Blas :

J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme !

Au mot *quelque*, « quelque soixante ans » rappelle une réponse de la comtesse de Pimbesche à Chicaneau, dans les *Plaideurs*.

Pour le dire en passant, il y a eu un moment où *quelque*, employé dans le sens de *environ*, a cessé d'être en usage. Dans ses *Vrais principes de la langue française* (1), à la fin du VII^e *Discours*, l'abbé Girard cite l'exemple allégué par Vaugelas : *ils étaient quelque cinq cents hommes*. « Cette façon de parler, dit l'abbé Girard, était sans doute en usage du temps de cet illustre auteur. Mais je remarque que *quelque* est aujourd'hui adverbe dans un autre sens; on ne s'en sert plus, ce me semble, pour *environ*, et l'exemple cité ne serait pas du bon usage ».

Si l'Académie nous atteste aujourd'hui, contrairement à ce que disait l'abbé Girard, que *quelque* peut toujours être employé dans le sens de *environ*, c'est sans doute parce que Racine s'en est servi dans le passage cité. C'est ainsi que *jouvenceau* serait sorti de l'usage, si La Fontaine n'avait pas écrit la fable du *Vieillard et des trois Jeunes hommes*.

Les éditions du dictionnaire, postérieures à celle de 1762 (1798, 1835, 1877) n'y ont pas apporté de grands changements. Malgré quelques retouches orthographiques, quelques mots nouveaux qui ont été ajoutés, quelques mots vieillis qu'on a enlevés, l'ensemble a gardé le même aspect.

Mais un grand progrès s'est accompli pendant la première moitié du 19^e siècle : l'autorité du dictionnaire de l'Académie s'est établie silencieusement et universellement. Sans

(1) Voltaire a parlé de cette Grammaire de l'abbé Girard avec une injuste sévérité. Il écrivait à d'Argental, le 14 février 1748 : « Je serai charmé de me trouver confrère de l'auteur du *Méchant*. Il ne nous donnera point de *Grammaire* ridicule, comme l'abbé Girard son devancier; mais il fera de très jolis vers, ce qui vaut bien mieux ».

L'abbé Girard est surtout connu par son livre sur *les synonymes*; mais les *Vrais principes de la langue française* sont un ouvrage remarquable, qui contient beaucoup d'idées originales.

qu'il y ait eu ni effort d'un côté, ni résistance de l'autre, sans qu'il y ait eu nulle part ou concert ou débat, une déférence instinctive est venue aboutir à une entière soumission; si bien qu'en matière d'orthographe, par un consentement spontané et unanime, l'Académie s'est trouvée investie d'une autorité absolue à laquelle elle ne prétendait pas.

On était loin de là au 18^e siècle, nous l'avons vu : en 1729, l'abbé d'Olivet constatait que le public avait devancé l'Académie; et sous le règne de Louis XVI, d'Alembert avouait que le public ne l'avait pas suivie.

A quel moment s'est-on ainsi tacitement accordé à suivre l'orthographe de l'Académie? De longues et minutieuses recherches seraient nécessaires, et se feront sans doute un jour, pour fixer les étapes successives de cette marche vers l'uniformité. Mais il est clair qu'elle s'accordait avec l'esprit des temps révolutionnaires et napoléoniens, et qu'ensuite, elle fut pour ainsi dire réclamée par la diffusion de l'enseignement populaire et de la presse périodique. Une orthographe arbitraire et flottante, telle qu'on l'avait eue jusqu'alors, créait de l'incertitude, et n'était qu'une source d'embarras⁽¹⁾; tout se trouvait simplifié, au contraire, dès qu'on voulait bien se rallier à l'orthographe de l'Académie. Une pente naturelle amenait ce mouvement : l'Académie y assistait, tranquille et satisfaite, ou plutôt indifférente ; elle n'en prit pas occasion pour s'attacher, dans le choix de ses membres, à appeler à elle les hommes les plus versés dans l'étude de la langue.

On peut remarquer en effet que sous l'ancien régime, l'Académie a été plus favorable aux grammairiens que dans les temps nouveaux. Je ne sache pas qu'on ait jusqu'ici

(1) Déjà au xvi^e siècle, Olivetan avait fait à ce sujet de judicieuses remarques. Elles ont été citées par les éditeurs des *Opera Calvini* (tome III, préface, page xxiv).

remarqué cette différence; mais les listes qu'on va voir pour ces deux périodes ⁽¹⁾, en sont assurément la preuve.

Avant sa suppression en 1793, l'Académie, sur 277 membres, en a compté 17 qui se sont occupés de grammaire. Je donne pour chacun d'eux la date de sa nomination et le titre de ses ouvrages.

1634. VAUGELAS. *Remarques sur la langue française*, 1647.
— *Nouvelles remarques sur la langue française*, 1690.

1639. LA MOTHE LE VAYER. *Lettres touchant les nouvelles Remarques sur la langue française*, 1647.

1640. PATRU. *Observations sur les Remarques de Vaugelas*. Elles n'ont paru qu'en 1714, dans la troisième édition des œuvres de Patru.

1650. CHARPENTIER. *De l'excellence de la langue française*, 1683.

1650. DOUJAT. *Dictionnaire de la langue toulousaine*, 1638.
— *Grammaire espagnole*, 1644.

1662. L'ABBÉ FURETIÈRE. *Dictionnaire universel*, 1690.

1666. L'ABBÉ TALLEMANT. *Remarques et décisions de l'Académie française, recueillies par M. L. T.*, 1698.

1670. L'ABBÉ REGNIER DESMARAIS. *Traité de la grammaire française*, 1706.

1682. L'ABBÉ DE DANGEAU. *Essais de grammaire*, pages 5 à 242 des *Opuscules sur la langue française, par divers académiciens*, publiés en 1754 par l'abbé d'Olivet. « On s'est souvent adressé à moi, dit l'*Avertissement*, pour avoir ce que

(1) Notons aussi qu'au temps de Louis XV, quand les grammairiens avaient fait un chef-d'œuvre, les plus beaux yeux y jetaient un regard. L'abbé Girard a dédié son livre sur *les Synonymes* (1718) à la duchesse de Berry, fille du Régent. Après la mort de Dumarsais, l'éditeur de son *Traité des Tropes* l'a dédié (1757) à madame de Pompadour.

M. l'abbé de Dangeau a écrit sur notre langue ; c'est-à-dire sept ou huit petites brochures, publiées au commencement de ce siècle, chacune séparément. Je suis parvenu à les rassembler, et je me flatte que les curieux me sauront gré de leur en offrir un recueil ».

1685. THOMAS CORNEILLE. *Dictionnaire des arts et des sciences*, 1694. Th. Corneille a annoté les *Remarques* de Vaugelas, dans l'édition qu'il en a donnée en 1687. — D'après Niceron, (XXIII, 144) les *Observations de l'Académie française sur les Remarques de Vaugelas* « ont été recueillies « par Thomas Corneille, qui a pris soin de les donner au « public », en 1704.

1687. L'ABBÉ DE CHOISY. *Journal de l'Académie française*, pages 243 à 340 des *Opuscules de la langue française*, cités plus haut.

1723. L'ABBÉ D'OLIVET. *Essais de grammaire*, 1732. — *Traité de la prosodie française*, 1736. — *Remarques de grammaire sur Racine*, 1738. Ces trois ouvrages, retravaillés par l'auteur, ont été réunis dans ses *Remarques sur la langue française*, 1767, dont la préface donne des renseignements qu'on ne trouve pas ailleurs, sur une dernière tentative que l'Académie avait faite (après avoir publié en 1740 la troisième édition de son dictionnaire) pour venir à bout de la seconde partie de sa tâche, la publication d'une grammaire française.

1744. L'ABBÉ GIRARD. *L'orthographe française sans équivoque et dans ses principes naturels*, 1716. — *La justesse de la langue française, ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*, 1718. — *Les vrais principes de la langue française*, 1747.

1747. DUCLOS. *Mémoire sur l'origine et les révolutions des langues celtique et française*, 1743. — *Essai de grammaire française, ou Dissertation sur les prétérits composés*, 1754. —

Remarques sur la Grammaire générale de Port-Royal, 1754.

1754. D'ALEMBERT. *Synonymes*. La plupart ont été publiés dans l'*Encyclopédie*; ils n'ont été réunis que dans ses *Œuvres posthumes*, en 1799.

1758. SAINTE-PALAYE. *Remarques sur la langue française des XII^e et XIII^e siècles, comparée avec les langues provençale, italienne et espagnole, dans les mêmes siècles, 1756.* (Mémoires de l'Académie des inscriptions, tome XXIV.)

1772. BEAUZÉE. *Grammaire générale* ⁽¹⁾, ou *Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage, pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues, 1767.* — Beauzée a donné en 1769 une édition des *Synonymes* de l'abbé Girard, « considérablement augmentée, mise dans un meilleur ordre, et enrichie de notes ».

Ajoutons que si quelques noms de grammairiens distingués manquent à cette liste, nous connaissons pour chacun d'eux les raisons qui les ont tenus éloignés de l'Académie :

MÉNAGE. « La *Requête des Dictionnaires*, du savant Ménage, pièce satirique contre l'Académie, lui en ferma pour jamais

(1) Voltaire écrivait à Beauzée, qui lui avait envoyé ce livre : « Je vois avec beaucoup de plaisir, les vues philosophiques qui règnent dans votre *Grammaire*. Il est certain qu'il y a, dans toutes les langues du monde, une logique secrète qui conduit les idées des hommes sans qu'ils s'en aperçoivent, comme il y a une géométrie cachée dans tous les arts de la main, sans que le plus grand nombre des artistes s'en doute. Un instinct heureux fait apercevoir aux femmes d'esprit si on parle bien ou mal : c'est aux philosophes à développer cet instinct. Il me paraît que vous y réussissez mieux que personne.

« L'usage, malheureusement, l'emporte toujours sur la raison. C'est ce malheureux usage qui a un peu appauvri la langue française, et qui lui a donné plus de clarté que d'énergie et d'abondance : c'est une indigente orgueilleuse qui craint qu'on ne lui fasse l'aumône. Vous êtes parfaitement instruit de sa marche, et vous sentez qu'elle manque quelquefois d'habits. »

les portes.... L'Académie sembla pourtant, à la fin, oublier son ressentiment, et parut vouloir adopter, sur la fin de ses jours, l'auteur de la *Requête* qui l'avait tant blessée. Mais contre son attente, Ménage qui, vingt ans plus tôt, eût été touché de cette faveur, se montra pour lors très peu empressé de l'obtenir. *Ce ne serait plus, disait-il, qu'un mariage in extremis qui ne ferait honneur ni à l'un, ni à l'autre.* » D'Alembert. *Eloge de Charpentier*, note (a).

BOCHOURS. Il était jésuite : or « l'usage de la Compagnie, lequel a toujours eu force de loi et tenu lieu d'un statut, est de ne point recevoir aucun régulier ⁽¹⁾, ni aucune personne de communauté ». *Registres de l'Académie française*, 23 avril 1740.

DUMARSAIS. « L'Académie aurait bien désiré que le public pût voir ces deux hommes (l'abbé Girard ⁽²⁾ et Dumarsais) assis l'un auprès de l'autre dans nos assemblées. Mais feu M. Dumarsais, sans être aussi modeste que M. l'abbé Girard, ignorait encore plus que lui les moyens de se procurer les honneurs littéraires : non seulement il était sans intrigue,

(1) La nomination du père Lacordaire (2 février 1860) a montré que l'Académie, de nos jours, ne se considère plus comme liée par cet ancien usage.

(2) Quelques pages auparavant, d'Alembert avait expliqué le retard de l'entrée de l'abbé Girard à l'Académie : « Quelques académiciens, presque uniquement occupés de l'étude de la langue, et par là très utiles à notre travail, craignaient de voir ce mérite s'évanouir aux yeux de leurs confrères, s'il était partagé par quelques fâcheux nouveaux venus. Ils regardaient la Grammaire comme leur domaine, qui, déjà petit et peu brillant par lui-même, ne leur paraissait plus rien, s'il cessait de leur appartenir en propre.

« Ils employèrent donc — ce qu'il faut peut-être pardonner à la faiblesse humaine — tous les petits moyens dont ils purent s'aviser pour éloigner l'adjoint ou le rival qu'ils redoutaient : mais le cri public l'emporta enfin sur leurs menées sourdes et ténébreuses. »

sans manège, sans art pour se faire des prôneurs et des amis; mais il avait eu le malheur ou la maladresse de se faire des ennemis dans une Société alors très puissante, en voulant défendre, contre les attaques ridicules du jésuite Baltus, l'ouvrage de M. de Fontenelle sur *les Oracles*. Les mêmes ennemis accusaient M. Dumarsais d'avoir, sur des matières encore plus délicates, des opinions libres; ils avaient, par ces imputations, très mal disposé en sa faveur les suprêmes arbitres des grâces, dont l'aveu était alors indispensable pour obtenir même le fauteuil académique. Il se vit donc, au grand regret de cette Compagnie et du public, exclu par cette cabale, et un peu par son imprudence, d'une place à laquelle son mérite lui donnait des droits incontestables. » D'Alembert. *Eloge de Dumarsais*.

Depuis la restauration de l'Académie en 1803 (1), on ne compte que huit membres sur 235, qui aient publié des ouvrages de grammaire ou de philologie :

(1) Dans l'organisation primitive de l'Institut (1795) une *Section de grammaire* faisait partie de la *Classe de littérature et beaux-arts*. C'est à elle qu'il eût appartenu de remplacer l'Académie pour le dictionnaire; mais elle s'en désintéressa, et laissa des libraires publier la troisième édition (1798) sans y prendre part.

Le 5 floréal, an IX (25 avril 1801) Andrieux lut à l'Institut le rapport d'une commission, où il avait pour collègues Naigeon, Domergue, Dacier, le mathématicien Bossut et le naturaliste Lacépède; et fit adopter un projet d'après lequel chacune des trois Classes de l'Institut choisirait dans son sein quatre membres: les douze élus devant former une commission chargée de continuer le travail du dictionnaire de la langue française.

L'arrêté consulaire du 23 janvier 1803 remit les choses sur l'ancien pied, en enlevant au corps entier de l'Institut le soin de s'occuper du dictionnaire, et en le réservant à la *Classe de langue et de littérature française*: c'est le nom que cet arrêté donnait à l'Académie.

1803. DOMERGUE. *Grammaire française simplifiée*, 1778. — *Décisions révisées du Journal de la langue française, depuis le 1^{er} septembre 1784, époque de son établissement, jusqu'au 1^{er} octobre 1791.* — *Mémorial du jeune orthographeur*, 1790. — *La prononciation française*, 1797. — *Grammaire générale analytique*, 1799. — *Manuel des étrangers amateurs de la langue française*, 1805. — *Solutions grammaticales, recueil qui contient les décisions du Conseil grammatical*, 1808. — *Exercices orthographiques*, 1810.

1807. RAYNOUARD. *Choix de poésies originales des troubadours*, 1816 à 1821⁽¹⁾. Le premier volume contient une grammaire de la langue des troubadours; et le sixième, une grammaire comparée des langues de l'Europe latine, dans leurs rapports avec la langue des troubadours. — *Observations philologiques et grammaticales sur.... quelques règles de la langue des trouvères, au 12^e siècle*, 1829. — *Influence de la langue romane rustique sur les langues de l'Europe latine*, 1835. — *Lexique roman, ou dictionnaire de la langue des troubadours*, 1838 à 1844.

1833. NODIER. *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, 1808. — *Examen critique des dictionnaires de la langue française*, 1828. — *Notions élémentaires de linguistique*, 1834.

1833. — GUIZOT. *Dictionnaire des synonymes de la langue française, contenant les synonymes de Girard, Beauzée, Roubaud, d'Alembert, etc. : généralement tout l'ancien dictionnaire*,

(¹) Il n'est pas sans intérêt de rappeler en quels termes Stendhal a parlé de cet ouvrage, dans une lettre datée de Paris, 1^{er} janvier 1823 :

« M. Raynouard est de Marseille : il a fait cinq volumes ennuyeux sur les troubadours qui, vers l'an 1300, créèrent une littérature si originale, dans les environs de Carcassonne. M. Raynouard a remis un peu à la mode, en Provence, les poésies en langue du pays. »

(Stendhal, *Correspondance inédite*. Paris. 1855. I, 220.)

mises en meilleur ordre, corrigé, augmenté d'un grand nombre de nouveaux synonymes, et précédé d'une Introduction, 1809.

1847. AMPÈRE. *Histoire de la formation de la langue française*, 1841.

1871. LITTRÉ. *Dictionnaire de la langue française*, 1863 à 1877. — *Histoire de la langue française*, 1862. — *Études et glanures*, pour faire suite à l'*Histoire de la langue française*, 1880.

1878. REXAN. *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, 1853. — *De l'origine du langage*, 1858.

1896. PARIS. Ses travaux de philologie romane sont en trop grand nombre, et trop dispersés, pour que j'entreprenne d'en dresser la liste.

Il y a bien à dire sur quelques-uns de ces académiciens. Domergue, grammairien très sec, avait moins de portée et d'esprit qu'aucun de ses prédécesseurs des 17^e et 18^e siècles. M. Guizot, à un moment de sa carrière où il travaillait pour les libraires, n'a fait que rééditer une compilation qu'il n'a pas beaucoup enrichie; et lui-même, certainement, ne plaçait pas cette publication parmi celles dont il était fier. Et dans le dernier tiers du 19^e siècle, au moment où tout un groupe de philologues éminents, animés par le désir patriotique de ne pas laisser la science allemande se placer à la tête de la philologie romane, approfondissaient et renouvelaient l'étude de la langue française, l'Académie sans doute a choisi, parmi ces hommes de talent, ceux qui étaient les premiers par le mérite, M. Littré et M. Gaston Paris; mais M. Littré a été nommé à 70 ans, M. Paris à 56 ans; ils n'ont pu collaborer au dictionnaire que pendant un temps trop court.

L'ancienne Académie avait été plus accueillante pour leurs prédécesseurs. Vaugelas y entra au moment où elle se fondait. L'abbé Regnier Desmarais y a été reçu à 37 ans; dans

son *Traité de la grammaire française*, il dit avoir employé à cet ouvrage « tout ce que j'ai pu acquérir de lumières par cinquante ans de réflexions sur notre langue, par quelque connaissance des langues voisines, et par trente-quatre ans d'assiduité dans les assemblées de l'Académie, où j'ai presque toujours tenu la plume ». L'abbé d'Olivet y entra à 41 ans, et dans la préface de ses *Remarques sur la langue française*, écrite au 85^e anniversaire de sa naissance, il pouvait dire à ses confrères : « Vous me voyez depuis plus de quarante ans, la même assiduité, la même ardeur à partager vos travaux ».

Quand le dictionnaire de Johnson parut en 1755, les Anglais opposèrent avec complaisance cette œuvre magistrale d'un seul individu⁽¹⁾ au dictionnaire que l'Académie française avait eu tant de peine à mener à terme. *Notre brave Johnson*, disait un de ces insulaires dans une épigramme qu'Andrieux a traduite,

De quarante Français est demeuré vainqueur,
Et quarante de plus ne lui feraient pas peur !

Mais les siècles s'écoulent, les meilleurs dictionnaires demandent à être remis à jour, et l'Académie a ici un avantage inappréciable : elle se perpétue, elle est fidèle à ses traditions. Dix générations se sont succédé depuis le temps de Louis XIII, et toujours elle a continué, dans le même esprit l'élaboration de son dictionnaire. Rédigé avec la collaboration et sous le contrôle des meilleurs écrivains de chaque époque, il possède une autorité incomparable.

(1) Combien de fois n'a-t-on pas répété ce que Diderot disait à l'impératrice Catherine :

« L'Académie française n'a fait qu'un mauvais dictionnaire... Si le dictionnaire de notre langue se fait bien, ce sera par un seul homme ». Tourneux. *Diderot et Catherine II*, pages 445 et 446.

Cette autorité n'est pas restrictive : il faut se garder de vouloir écarter toute manière de parler qui ne peut pas s'appuyer sur le dictionnaire de l'Académie ⁽¹⁾, mais on doit reconnaître que toute manière de parler est irréprochable, qui peut se réclamer de lui. Il sauvegarde ainsi des expressions familières ⁽²⁾, des tournures d'aspect irrégulier, auxquelles des puristes pourraient chercher chicane. Du reste, il y a beaucoup de locutions et de manières de s'exprimer qu'on n'y trouve point, et qui n'en sont pas moins bonnes pour cela. Le dictionnaire de l'Académie n'épuise pas la langue ; mais il met à l'abri de toute objection ce qu'il en a recueilli. On y rencontre notamment une foule de proverbes, qui tous en conséquence seront considérés comme étant de bon usage ; mais à l'homme le plus soigneux de son style, il ne sera pas défendu d'en citer d'autres.

Dans le dictionnaire de l'Académie, ce sont les définitions qui prêtent le plus à la critique : il fourmille de cercles vicieux. Hatzfeld, dans son dictionnaire, a pris à tâche de les éviter. A chaque pas, le lecteur, en comparant ces deux ouvrages, se rend compte de la supériorité que le second possède sur ce point. On en jugera par quelques exemples.

Dictionnaire de l'Académie.

Avenir. Le temps futur. — **Futur.** Qui est à venir.

Clarté. Lumière. — **Lumière.** Ce qui éclaire. —

Eclairer. Répandre de la clarté.

(1) Littré dit que « certaines personnes se font un scrupule d'employer un terme qui n'ait pas la consécration de ce corps littéraire ».

(2) Celle-ci, par exemple, que l'Académie pourrait supprimer, à vrai dire : « Figurément et populairement, *c'est Jocrisse qui mène les poules pisser*, se dit d'un homme qui se mêle des moindres détails du ménage. »

Economie. Epargne dans la dépense. — **Epargne.** Economie dans la dépense.

Etonner. Surprendre par quelque chose d'inspiré, d'extraordinaire. — **Surprendre.** Se dit dans le sens d'étonner.

Rencontrer. Trouver une personne, une chose, soit qu'on la cherche, soit qu'on ne la cherche pas. — **Trouver.** Rencontrer quelqu'un ou quelque chose, soit qu'on le cherche, soit qu'on ne le cherche pas.

Dictionnaire Hatzfeld.

Avenir. Le temps futur. — **Futur.** Qui sera.

Clarté. Effet de la lumière, qui rend visibles les objets. — **Lumière.** Rayonnement de certains corps, qui rend les objets visibles.

Economie. Gestion où l'on évite toute dépense inutile. **Epargne.** Action d'épargner. — **Epargner.** Ménager (qq. ch.) pour mettre en réserve.

Etonner. Frapper l'esprit par quelque chose d'extraordinaire. — **Surprendre.** Frapper l'esprit par quelque chose d'inattendu.

Rencontrer. Trouver sur son chemin. 1. Par hasard. 2. En allant au-devant. — **Trouver.** 1. Voir se présenter enfin (ce qu'on cherche). 2. Voir se présenter par hasard (ce qu'on ne cherchait pas).

M. Villemain, dans la préface du dictionnaire de l'Académie, (édition de 1835), reconnaît galamment ce défaut ; il l'excuse en disant que la tâche est impossible : ce qui n'est pas toujours vrai, comme on vient de le voir. C'est l'affaire du lexicographe, de réduire au minimum le nombre des mots qui ne peuvent être définis qu'en se résignant à un

cercle vicieux. M. Hatzfeld, dans une lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, décrivait le procédé qu'il a employé, en termes plus précis encore que ceux qu'on trouve dans son Introduction, page xv : « Pour éviter les cercles vicieux, me disait-il, il suffit d'observer les règles de la définition : c'est-à-dire définir par le genre et la différence, et comme dit l'Ecole, par le genre prochain et la différence spécifique. »

C'est bien, pourvu qu'on ne soit pas en présence d'une idée *sui generis* : auquel cas, on ne saurait éviter le cercle vicieux ; en voici un exemple chez Hatzfeld :

Droit. Qui va d'un point à un autre, sans déviation.

Déviation. Action de dévier. — **Dévier.** S'écarter de la droite voie, du chemin droit.

M. Hatzfeld se fût tiré d'affaire, il me semble, en citant ce qu'a très bien dit M. Cournot : « L'idée de la ligne droite est une idée indéfinissable, *sui generis*, que nous acquérons par l'intuition immédiate, et pour laquelle rien ne peut suppléer à l'intuition immédiate ». *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*, I, 43.

Nous ne reprocherons donc point au dictionnaire Hatzfeld d'avoir défini *espace* par *étendue*, et *étendue* par *espace* ; *distance* par *intervalle*, et *intervalle* par *distance* ; *aversion* par *répulsion*, et *répulsion* par *aversion*. Nous le louerons même d'avoir évité des naïvetés choquantes, comme ces définitions du dictionnaire de l'Académie : « **Chaleur.** Qualité de ce qui est chaud. — **Chaud.** Qui a de la chaleur » ; quoiqu'en définitive, il soit aussi tombé dans un cercle vicieux : « **Chaud.** Qui a une température élevée. **Température.** Degré de chaleur d'un corps. — **Chaleur.** Température élevée d'un corps ».

Mais une lecture attentive du dictionnaire Hatzfeld permet d'y découvrir des cercles vicieux qu'il eût été facile d'éviter. Je n'en citerai qu'un exemple : **Chiffonner**. Froisser comme un chiffon. — **Froisser**. Friper brusquement. — **Friper**. Défraîchir en chiffonnant.

La difficulté eût été levée par une définition comme celle-ci : **Chiffonner**. Manier sans soin quelque chose de flexible, de manière à lui faire prendre des plis irréguliers.

On dira qu'il est malaisé, dans une première édition, d'éviter quelques inadvertances ; assurément, puisque l'Académie en a laissé, même dans sa septième édition ; par exemple : « **Double**. Qui vaut une fois autant. — **Quintuple**. Qui vaut cinq fois autant ». Ces deux définitions ne s'accordent pas entre elles.

En suivant la série : **Sextuple**. Qui vaut six fois autant. **Septuple**. Qui vaut sept fois autant. — **Décuple**. Qui vaut dix fois autant. — **Centuple**. Qui vaut cent fois autant, on voit que l'Académie, dans toute cette suite, se sert du mode de définition qu'elle a adopté au mot *quintuple*. Elle s'est donc trompée au mot *double*. Et pour le dire en passant, la définition de Littré ne vaut pas mieux : **Double**. Formé de *deux* choses semblables. — **Deux**. Nombre *double* de l'Unité.

On pourrait multiplier ces remarques. C'est ce qu'avait fait, il y a une cinquantaine d'années, un grammairien genevois, homme de mérite, quoiqu'il appartint à la vieille école, M. Benjamin Pautex : son travail ⁽¹⁾ a été utilisé pour l'édition du dictionnaire que l'Académie a publié en 1876.

(1) *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie française*. Paris, 1856. — La seconde édition de cet ouvrage a paru sous le titre d'*Errata du Dictionnaire de l'Académie française*, xxxii et 352 pages, 8°, Paris 1862.

Aujourd'hui, le dictionnaire Hatzfeld s'étant appliqué à donner de meilleures définitions de chaque mot du vocabulaire français, et y ayant généralement réussi, c'est là qu'il faut chercher ce qui demande encore quelque rectification.

II

On connaît le joli morceau : *Comment j'ai fait mon dictionnaire, causerie*, que M. Littré a publié dans ses *Etudes et glanures*. L'illustre lexicographe y a raconté, avec une très aimable sincérité, la genèse et la marche de son œuvre.

La critique paraît facile en face d'un ouvrage qui, touchant à tout, ne saurait manquer d'être faible sur une foule de points : un seul homme ne peut pas se mettre en mesure de rendre compte de tout, avec une compétence partout parfaite. Il semble que chaque savant à son tour, et même chaque lecteur, en suivant pas à pas M. Littré dans son dictionnaire, puisse remarquer çà et là quelque faute ou quelque omission. Cependant cette facilité n'a tenté presque personne ; on ne trouve guère à citer qu'un article de M. Paul Meyer dans la *Revue critique* du 13 juillet 1867, et quelques notes étymologiques de M. Gaston Paris dans les *Mémoires de la Société de Linguistique* (I, 283).

Le dictionnaire de Littré est, d'un bout à l'autre, une œuvre originale : mérite essentiel, qui le place bien au-dessus de ses prédécesseurs. En particulier, le dépouillement des auteurs des trois derniers siècles a été fait sous sa direction, et les citations sont presque toujours de première main. Mais à la table de ces auteurs, on remarquera l'absence de quelques ouvrages qui ont eu le plus grand succès, et que tout le monde a lus en leur temps : l'*Astrée*, les romans de mademoiselle de Scudéry, et dans un autre genre, le livre d'Antoine Arnauld sur la *Fréquente Communion*. C'est là

qu'on eût pu recueillir beaucoup de ces citations capitales qui sont comme l'acte de naissance d'un mot, ou son acte de naturalisation.

Il y a cependant un certain nombre de citations que Littré donne comme tirées de Pougens, ou du dictionnaire de Dochez.

Celui qui préparera la seconde édition du dictionnaire de Littré devra tout vérifier sur les originaux, et supprimer ces indications de seconde main : ce qui facilitera le travail de ceux qui aiment à vérifier les citations. Au mot *papillonnage*, par exemple, Littré cite Desmahis, *Poésies*, page 25, dans Pougens ; et Hatzfeld copie cette indication, en supprimant la mention de Pougens. Mais j'ouvre mon édition de Desmahis : le passage cité n'est pas à la page 25 ; je le trouve à la page 17, dans l'*Épître à Madame de Marville*.

Quelquefois même, un renvoi à Pougens entraîne l'omission du nom de l'auteur, si Pougens ne l'a pas donné. Au mot *fastidieux*, une citation est donnée avec cette indication : « *Opuscules sur la langue française*, page 253, dans Pougens ». On ne sait pas, avec tout cela, quel est l'auteur cité. Ouvrez les *Opuscules* en question, à la page indiquée : vous verrez que c'est l'abbé de Choisy, dans son *Journal de l'Académie française*.

Il semble aussi que Littré ne cite que d'après Pougens les *Remarques* de Vaugelas *sur la langue française* (voir par exemple aux mots *féliciter*, *on*, *tempe*, *un*). La *Grammaire de Port-Royal* n'est citée que d'après Duclos. Au mot *raisonner* un passage qu'on retrouvera dans cette grammaire, au chapitre I de la seconde partie, est indiqué comme tiré des Œuvres de Duclos.

Ce sont là des peccadilles. En somme, si Littré a laissé beaucoup à faire, à celui qui élaborera la seconde édition de

son dictionnaire, pour le dépouillement des anciens auteurs, jusqu'à d'Urfé inclusivement, il a fait presque tout ce qu'il y avait à faire pour le dépouillement des grands siècles de notre littérature, de Corneille à Victor Hugo. Quelques auteurs secondaires fourniraient néanmoins un certain nombre d'exemples à glaner. En cherchant bien, on en trouverait même chez Voltaire. Ainsi Littré ne donne point d'exemple pour la première signification du mot *académicien* : philosophe de la secte de l'Académie. Il eût pu citer ce passage de Voltaire, dans les notes du *Poème sur le désastre de Lisbonne* : « Bayle est comme Cicéron, qui souvent, dans ses ouvrages philosophiques, soutient son caractère d'Académicien indécis. »

Aux mots *civisme*, *classement*, *dépopulariser*, *pessimiste*, *versatilité*, Littré remarque qu'ils ne figurent pas dans les éditions du dictionnaire de l'Académie, antérieures à l'édition de 1835. Aux mots *bienfaisance*, *condisciple*, *disgracieux*, *strict*, Littré remarque qu'ils ne sont dans le dictionnaire de l'Académie qu'à partir de l'édition de 1762. Au mot *éblouir*, Littré remarque qu'il a été omis dans la première édition du dictionnaire de l'Académie. Littré eût bien fait, ce semble, de ne pas se borner à des remarques isolées comme celles-là. Pour chaque mot qui figure — ou qui a figuré — dans le dictionnaire de l'Académie, il eût été utile de noter celle des sept éditions de ce dictionnaire où ce mot se rencontre pour la première fois ; et aussi, le cas échéant, celle où il a été supprimé.

Le supplément du dictionnaire de Littré n'en est pas la meilleure partie. L'auteur avait vieilli, il était fatigué ; il a trop facilement accueilli tous les mots nouveaux que le hasard lui offrait dans ses lectures ; il les a fait entrer sans choix dans ce supplément, qu'on devra émonder quand l'œuvre entière sera reprise.

On ne sait quand les hoirs de M. Littré et la librairie Hachette jugeront le moment venu de songer à préparer une nouvelle édition de son dictionnaire. Il y a quelques *desiderata* auxquels on saura sans doute avoir égard : revoir les étymologies : il est un certain nombre de problèmes pour lesquels on a trouvé d'heureuses solutions ; — compléter largement l'histoire de la plupart des mots, ce qui sera aisé ; beaucoup de textes du moyen âge ayant été publiés depuis trente ou quarante ans, et la plupart d'entre eux étant accompagnés de lexiques ; — enrichir sobrement la suite abondante des citations d'écrivains modernes que Littré avait réunies ; — mettre enfin les mots qui commencent par les premières lettres de l'alphabet, sur le même pied que les autres : Littré, je l'ai dit, s'est espacé en avançant ; et il faudra, non pas restreindre les articles des derniers volumes, mais donner à ceux du premier volume le même développement qu'aux autres. Il n'y a rien là que de conforme aux vues et au plan de Littré ; il ne semble pas qu'il y ait lieu d'aller plus loin, et de modifier ce plan. Ce qui est désirable, ce qui le deviendra chaque année davantage, c'est une édition revue et mise à jour, et non pas une œuvre nouvelle, différente de celle que le public apprécie si justement.

III

A deux reprises, M. Gaston Paris a parlé du dictionnaire de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas. Au moment où la première livraison venait de paraître, il a publié dans le *Journal des Savants* (octobre et novembre 1890) une étude approfondie, où il discutait le plan de cet ouvrage. Quand il a eu été terminé, M. Paris en a donné un compte rendu dans deux articles de la *Revue des deux mondes*, des 15 septembre et 15 octobre 1901.

Je n'ai rien à ajouter ⁽¹⁾ à l'appréciation d'un maître si regretté; en se taisant pour toujours, sa voix n'a pris que plus d'autorité.

On verra plus loin, sur une série de points, les observations que j'ai faites à propos d'un grand nombre d'articles. Ces critiques de détail ne sauraient offusquer le mérite de ce bel ouvrage. Le maniement journalier de ce dictionnaire m'a inspiré pour lui une estime solide et durable, je dirai même, de l'admiration : c'est un sentiment que j'ai eu l'honneur d'exprimer un jour à feu M. Hatzfeld.

IV

« Je voudrais qu'on nous donnât l'explication de tous les vieux mots français, de tous ceux au moins que l'on trouve dans les auteurs du 16^e siècle. J'en rencontre tous les jours que je n'entends pas, et qui ne sont ni dans Nicot, ni dans Monet. Par exemple, je ne trouve dans aucun dictionnaire le mot *timbre*, signifiant *la jambe*, ou *le genou*, ou quelque partie voisine; et cependant je l'ai lu, en ce sens-là, dans un ouvrage ⁽²⁾ imprimé l'an 1581.

« *Payer la galatine d'une chose* ⁽³⁾ est un proverbe que M. Camus, évêque de Belley, employa dans un livre de controverse. Le ministre qui lui répondit, avoua qu'il ignorait absolument cette phrase. Je ne l'ai trouvée dans aucun lexicon français. Il serait donc nécessaire qu'il y eût des expli-

(1) En 1901, dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, tome XXIII, pages 1 à 45, M. Behrens a signalé une source abondante de renseignements, qui a été négligée par les auteurs du dictionnaire Hatzfeld : ce sont les dictionnaires publiés en Allemagne aux 16^e, 17^e et 18^e siècles.

(2) Le *Traité des danses*, de Lambert Daneau. Le passage est donné par Godefroy, et prête à quelque discussion.

(3) Galatine n'est pas dans Godefroy.

cations de toutes sortes de mots dans cette espèce d'ouvrages: faute de quoi, il faut passer, en lisant, sur des mots sans les entendre. »

C'est à l'aube du 18^m siècle, dans une lettre à Mathieu Marais, datée du 14 mars 1701, que Bayle, ce grand précurseur de tant d'idées fécondes, indiquait ainsi un *desideratum* qui ne fut obtenu que deux cents ans plus tard : *Tantæ molis erat...!*

M. de Montaiglon a esquissé en quelques pages trop courtes ⁽¹⁾ le travail qui a été fait au 18^m siècle pour remettre au jour quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'ancienne poésie française. Un des studieux amateurs qui y ont coopéré, l'éditeur de la *Dance aux aveugles, et autres poésies du 15^m siècle* ⁽²⁾, une cinquantaine d'années après Bayle, répétait le même souhait; et parlant dans sa préface du petit vocabulaire qu'il avait mis à la fin de son volume pour faciliter l'intelligence du texte : « Ce vocabulaire, disait-il, peut aider aussi à déchiffrer les vieilles pancartes, que la connaissance de l'histoire ou des intérêts de famille rendent toujours recommandables.

« Quoique ma mémoire vienne de me rendre un assez bon office, j'ai été obligé, faute de secours, d'expliquer seulement par conjecture le peu de mots marqués d'une astérisque, et j'en ai laissé deux ou trois autres aux recherches et à la pénétration des lecteurs. C'est ici véritablement que j'ai senti la nécessité d'un *dictionnaire gaulois*, et quel service rendrait au public celui qui serait assez laborieux pour l'entreprendre. »

(1) Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société des anciens textes français, le 27 décembre 1880.

(2) Liège, 1748. Quérard et Brunet disent que l'éditeur s'appelait Lambert Doux fils: on ne sait rien de lui.

Doux fils savait-il que déjà l'entreprise était formée ? Un savant de Paris, La Curne de Sainte-Palaye, s'était attelé à cette laborieuse besogne : il a travaillé toute sa vie à réunir les matériaux d'un dictionnaire du vieux français. En 1756 — il approchait de la soixantaine — il fit paraître le prospectus d'un Glossaire français, qui aurait été destiné à faciliter la lecture des anciens auteurs. L'affaire traina ; et quand il mourut, vingt-cinq ans après, rien n'avait paru.

Une œuvre de ce genre est comme le bateau de Robinson : l'avoir fait, n'est que la moitié du travail : il faut ensuite le lancer à la mer.

C'est La Curne de Sainte-Palaye, dit-on, qui fit commencer l'impression de son dictionnaire ; elle continua après lui, par les soins de Mouchet ⁽¹⁾. On a conservé quelques exemplaires d'un premier volume inachevé, qui s'arrête à la page 735 et au mot *asseureté*. A ce compte, l'ouvrage eût été complet en quinze volumes.

Survint la Révolution française : au milieu de cette terrible et sanglante catastrophe, l'impression de ce dictionnaire de l'ancienne langue française fut arrêtée, c'est tout simple. Ce fut le cadet des soucis des contemporains, mais en réalité, une des graves mésaventures que la Révolution a entraînées en si grand nombre. La science française en a souffert pendant trois générations.

Quand un éditeur entreprenant a voulu enfin mettre sous presse l'œuvre du vieil érudit, ⁽²⁾ le temps était passé où elle pouvait être un facteur important dans l'étude de l'ancienne langue française, et de la littérature du moyen âge.

(1) Georges-Jean Mouchet, 1737-1807, employé au Département des manuscrits de la Bibliothèque.

(2) La Curne de Sainte-Palaye. *Dictionnaire historique de l'ancienne langue française*, publié par L. Favre, avec le concours de L. Pajol, Niort et Paris, 1875-1882, 10 volumes in-4°.

En 1870, en parlant des *Glanures lexicologiques* de M. Scheler, d'un travail où ce savant lexicographe avait recueilli des mots inexpliqués ou de sens encore douteux, M. Gaston Paris disait : « La publication de M. Scheler est une véritable humiliation pour la philologie française. On voit se produire en public un fait qui est bien connu en particulier de tous ceux qui font de l'ancien français, à savoir qu'il n'y a pas un texte qui n'offre, même à ceux qui sont le plus familiers avec notre ancienne littérature, des mots inconnus, et souvent énigmatiques. Mais il faut dire que cette *terra incognita* se restreindra singulièrement, le jour où un glossaire, je ne dis pas bon, mais passable, permettra à chacun de nous d'avoir une base pour ses constatations lexicographiques. » ⁽¹⁾

A cette époque, M. Godefroy en France, et M. Adolphe Tobler, en Allemagne, préparaient tous deux la publication d'un dictionnaire du vieux français. Seul, M. Godefroy a réussi à mettre au jour son œuvre, et M. Littré s'est félicité de ce que son compatriote avait « enlevé ainsi à l'érudition allemande, qui s'y préparait allègrement, l'honneur de nous donner, à nous Français, un glossaire de notre vieille langue. » ⁽²⁾

L'adverbe *allègrement* n'était pas le mot propre. Les dictionnaires définissent *allègre* : dispos, agile; — prompt à faire; — qui a de l'entrain. Et voilà justement ce qui a manqué à M. Tobler. On peut croire que le glossaire de notre vieille langue eût été meilleur, s'il eût été rédigé par lui. Toujours est-il que l'ouvrage de M. Godefroy, malgré tous les défauts que M. Darmesteter a signalés ⁽³⁾ avec compé-

⁽¹⁾ *Jahrbuch für englische und romanische Literatur*, IX, 147.

⁽²⁾ *Etudes et glanures*, page 394.

⁽³⁾ *Romania*, juillet 1881; tome X, pages 420 à 439.

tence. dès l'apparition des premiers fascicules, a comblé enfin une lacune séculaire.

Mais M. Godefroy ne nous a pas donné une œuvre définitive, comme les dictionnaires de l'Académie, de Littré, de Hatzfeld, qui n'appellent que des revisions. C'est un ouvrage tout autre, conçu sur un plan meilleur, qu'on voudrait avoir. Souhaitons que M. Tobler trouve un jeune et distingué collaborateur, qui l'aide à tirer parti de tout son travail inédit, de ces pages où son vaste savoir et son esprit ingénieux ont dû accumuler des milliers de notes précieuses.

Tantus labor non sit cassus !

REMARQUES LEXICOGRAPHIQUES

A côté des remarques proprement dites, on trouvera dans ce recueil de simples citations : ce sont des phrases qui m'ont paru utiles à noter pour l'histoire de l'emploi d'un mot, ou à cause de quelque nuance de sens. J'ai signalé les derniers exemples de quelques mots vieillis, et inversement, pour certains mots, des exemples plus anciens que ceux qu'indique le dictionnaire Hatzfeld.

Litré a regretté que beaucoup de mots, dans son dictionnaire, soient restés sans citation : pour quelques-uns d'entre eux, j'ai glané des exemples qu'il aurait volontiers accueillis, j'imagine, si j'avais pu les lui soumettre. ⁽¹⁾

On ne s'étonnera pas de voir que ces remarques sont en plus grand nombre pour les premières lettres de l'alphabet. Litré, et les auteurs du dictionnaire Hatzfeld, en avançant dans leur travail, se sont trouvés peu à peu plus expérimentés ; une fois arrivés au milieu de leur tâche, ils ont su éviter des fautes ou des oublis analogues à ceux qu'ils avaient laissé échapper au commencement.

(¹) Voir une note de Litré, dans la préface du supplément de son dictionnaire.

Abîme. Je ne veux pas révoquer en doute la puissance des abîmes. Je demeure d'accord que les sorciers peuvent donner de l'amour à une femme par divers enchantements, et par la force de quelques simples, dont les démons ont une parfaite connaissance.

(Le Maistre. *Plaidoyer pour un gentilhomme accusé de crimes*. 1634.)

Littre et Hatzfeld disent qu'*abîme* est parfois féminin au XVI^me siècle. Il en a été de même au dix-septième :

Il fait éclater sa miséricorde jusque dans ces profondes abysmes.

(Sainte Catherine de Gènes. *Purgatoire*, traduction nouvelle, Paris, 1679, page 222.)

Abonner. Je crois qu'on s'abonnerait pour que vous voulussiez ne rien dire.

(Lettre de Hennin à Voltaire, 17 février 1770.)

Abord. Il ne songeait qu'à la Tartarie : ce qui lui fit prendre le dessein d'aller en Italie et à Rome, comme à l'abord de tout l'univers, et où il espérait trouver quelque facilité de regagner son pays.

(Bossuet, Lettre à M. de Pontchartrain, 6 juin 1703.)

Aboyer. Il faut quitter cette hantise folâtre, si cela nuit à la renommée. Mais si, pour l'exercice de piété, pour l'avancement en la dévotion et acheminement au bien éternel, on murmure, on gronde, on calomnie : laissons aboyer les mâtins contre la lune.

(S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote*, III, 7.)

Absolu. La chasteté, tandis qu'elle est entière, comme elle est es vierges ; ou qu'elle est absolue, es veuves et autres qui sont en estat d'une continence totale.....

(S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote*, III, 12 : ébauche manuscrite publiée par Dom Mackey, dans son édition des Oeuvres de saint François de Sales, en cours de publication.)

Abstractif. Les substantifs *blancheur, bonté, force*, sont des abstractifs : nommant les choses comme modes et simples qualités.

(Girard. *Les vrais principes de la langue française*, V.)

Abstractivement. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1731.

Il n'y a qu'à se perdre abstractivement dans l'excellence de l'être divin.

(Bossuet. *Instruction sur les états d'oraison*, X, 29.)

Accent. Il n'y a proprement dans la langue française qu'une sorte d'accent, qui est l'accent sur la dernière syllabe de chaque mot.

Car encore que dans les mots qui finissent par un *e* muet, l'accent ne soit point sur la dernière syllabe, mais sur la précédente : ce qu'on vient de dire ne laisse pas d'être vrai, parce que la dernière syllabe, qui est muette, n'est alors comptée pour rien. C'est pourquoi dans la poésie française, les vers féminins sont toujours plus longs d'une syllabe, que les masculins.

(Regnier Desmarais. *Traité de la grammaire française*. Des verbes *tenir, venir*, et de leurs composés.)

Accident. Littré et Hatzfeld citent l'un et l'autre une phrase de J.-J. Rousseau : Les rayons du soleil enrichissaient de mille accidents ce tableau. *Emile*, I.

Cette phrase se trouve, non pas au premier livre, mais au livre IV d'*Emile*, dans la page qui précède la Profession de foi du vicaire savoyard ; et le texte vrai est celui-ci : Les rayons du soleil levant... enrichissaient de mille accidents de lumière le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être frappé.

Accoissement.... en un agreable repos, avec un accoysement si parfait qu'il n'y a plus aucun sentiment...

(S. François de Sales. *De l'amour de Dieu*, VI, 9.)

Ces réflexions regardent moins l'avantage particulier de madame Guyon que le bien de la paix et l'accoissement des esprits.

(Lettre du duc de Chevreuse à M. Tronson, 16 août 1696.)

Acérer. De sa main gauche, elle tenait un cœur enflammé, et de l'autre elle acérait un poignard.

(J.-J. Rousseau. *Œuvres inédites*, publiées par Streckeisen, p. 182.)

Adagio. Hatzfeld : Ex. le plus ancien. de 1751.

M. le maréchal de Richelieu trouve que vous avez joué supérieurement, et que jamais action ne lui a fait plus d'impression ; mais il trouve aussi que vous avez un peu trop mis d'*adagio*. Il ne faut pas aller à bride abattue ; mais toute tirade demande à être un peu pressée : c'est un point essentiel.

(Voltaire. Lettre à M^{me} Clairon, janvier 1750.)

Adire. Déclarant le dit testateur qu'il a toujours adi, ainsi qu'il adit au besoin de nouveau, l'hoirie de François Rousseau son frère...

(J.-J. Rousseau. Testament dicté à Chambéry le 27 juin 1737.)

Les dictionnaires n'ont pas le verbe *adire*, mais seulement *adition*, acception tacite d'un héritage, d'une succession.

Adopter. Les maîtres des généalogies... ont l'art de faire descendre des rois ceux qui en sont aimés, et d'adopter chacun comme il leur plaît, en telle race qu'il venille choisir.

(Voiture. *Eloge du comte-due d'Olivarès.*)

Adroit. Figurez-vous la plus jolie petite mignonnée, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit; pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée...

(Beaumarchais. *Barbier de Séville*, II, 2.)

Toutefois, contemplant ta taille longue et droite,
Ta main blanche et polie, et ta personne adroite...

(Ronsard. *Réponse aux injures et calomnies...* (*Euvres*, éd. Blanchemain, VII. 104.)

Taille *adroite*, personne *adroite*, sont ici comme l'opposé de *tournure embarrassée et gauche*. Et dans ces vers de Claude de Buttet :

Ce port royal, cette divine adresse,
Ce large front, ce bel œil ravisseur...
Ce front divin, cet œil étincelant,
Ce corps gentil, ce beau port, cette adresse,...
Tout lui sied bien : toute grâce et adresse,
Jointe aux beautés, sont en elle d'accord.

(*Euvres*, éd. Scheuring, pages 268, 243 et 346.)

adresse, de même, a le sens d'*élégance dans la tournure et les manières*.

Affecter. Le sens de *rechercher avec ambition* (Littré) de *rechercher de préférence* (Hatzfeld) me paraît complètement vieilli; et je ne sais pas si on pourrait en citer un exemple autorisé, et plus récent que ces vers où Voltaire parle du cardinal de Fleury :

Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus.
Le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus.
Econome, sensé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême.

Épître à Boileau, 1769.

Agenouilloir. Allant par nos maisons, on lui préparait souvent un agenouilloir avec des coussins, au chœur : jamais elle ne s'en voulut servir. « Otez cela, mes sœurs, disait-elle ; où est la pauvreté ? » et s'est toujours agenouillée à plate terre.

(Chaugy. *Vie de sainte Chantal*, III, 14.)

Agrégation. Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature : mais quels sont ces individus ? cette pierre est-elle un individu, ou une agrégation d'individus ?

(J.-J. Rousseau. *Profession de foi du vicaire savoyard*, note.)

Agriffler.

Un lion cassé de vieillesse,
Ne pouvant chasser désormais,

.
Il feint d'être malade, et couché dans son antre.

Pousse un plaintif gémissement.
Les bêtes vont le voir ; et dès que chacune entre,
Il l'agrippe, il la croque . . .

(Perrault. *Traduction des fables de Fæerne*, IV, 15.)

Aiglat. Aussi n'est-il (*le Traité de saint François de Sales sur l'Amour de Dieu*) que pour les âmes des-jà fort avancées, pour les aigles, et non pour les aiglats qui barbaillent encore à l'esclat de ceste trop grande lumière.

(C.-A. de Sales. *Vie du bienheureux François de Sales*, VIII.)
— Voir le supplément de Godefroy, au mot *aiglat*, et le dictionnaire de Mistral au mot *barbaia*, bégayer.

Ains avait quelquefois le sens de : *et même !*

C'est une erreur, ains une hérésie, de vouloir bannir la vie dévote de. . .

(S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote*. I. 3.)

Ainsi. *Ainsi comme ainsi*. Cette locution, que ne donnent ni Littré, ni Hatzfeld, est quelquefois employée, et n'est pas nouvelle dans la langue :

Il se fallut résoudre à faire le passage, lequel, ainsi comme ainsi, il lui fallait faire un jour.

(Mathieu. *Histoire de Henri IV*. Livre V, 4^{me} n.)

Air. Signifie aussi : morceau de poésie destiné à être chanté. Dans les poésies de madame Deshoulières, beaucoup de courts morceaux sont intitulés : *Air*.

Pour sa fille...., elle eût mérité un air avec trois couplets de votre façon, si elle eût paru du temps que vous étiez le grand chansonnier de France.

(Balzac. Lettre à M. de Boisrobert. VI, 49.)

Je pourrai ajouter quelques airs aux divertissements, et surtout à la fin.

(Voltaire. Lettre à d'Argental. 11 juillet 1743.)

Ajourner. Assigner. Hatzfeld : *Ajourner*, assigner en justice à un jour déterminé. — *Assigner qqun*, le citer à comparaître à jour fixe devant un magistrat.

Dans le procès de Beaumarchais contre la dame Gæzman, on voit que celle-ci avait été *assignée* ; et le premier, *ajourné à comparoir en personne*, pour être tous deux ouïs et interrogés ; et l'arrêt rendu distingue « l'état de décret d'assigné pour être ouï » et « l'état d'ajournement personnel ». Il y avait entre ces deux termes une différence. En quoi consistait-elle, et subsiste-t-elle encore ?

Alchimille. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1611.

Et cellela, qui les lieux molz retereint,
Dite Alquimile....

1572. (Peletier, du Mans. *La Savoie*, III, 472.)

Alerte. Vous savez que je suis alerte (*que ma jalousie est en éveil*) sur le compère Dangeau.

(Madame de La Fayette. Lettre où elle fait parler un amant jaloux à sa maîtresse ; écrite pour se moquer de ce qu'on appelle *les mots à la mode* ; citée par madame de Montmorency dans une lettre au comte de Bussy, du 1^{er} mai 1670.)

Le public est alerte sur les fautes des gens de lettres.

(Voltaire. *Les honnêtetés littéraires*, VI.)

Algarade. Le marquis de Montferrat luy faisoit (*au duc de Savoie*) mille esgarades en son pays de Piedmont ; mais il aimoit mieux plumer le poulein que se garder d'estre plumé du sacre.

(Bonivard. *Chroniques de Genève*, III, 17.)

Le *Tesoro de las tres linguas*, Genève, 1609, traduit l'esp. *algarada* par tumulte, sédition, vacarme ; et ajoute : Nous disons aussi en français *algarade* ; mais il signifie : affront, huée.

Allée. Un nouveau siècle se forme chez les Ibériens. La douane des pensées n'y ferme plus l'allée à la vérité.

(Voltaire. Lettre à d'Alembert, 1^{er} mai 1768.)

Allégoriste. Les honnêtes gens doivent rembarrer avec vigueur les méchants allégoristes qui trouvent partout des allusions odieuses.

(Voltaire. Lettre à Thieriot, 9 août 1769.)

Allemand. ...en compilant bonnenient, à l'allemande, et sans me gêner beaucoup sur le choix, une grande quantité de choses.

(Bayle. Lettre à Marais, 2 octobre 1698.)

Il (*le prince royal de Prusse*) a raison de faire des vers français ; car combien de Français font des vers allemands !

(Voltaire. Lettre à Thieriot, 22 mars 1738.)

Alluvion. En Phrise, d'une alluvion, ou inondation, furent submergez plus de cent mille hommes.

(Paradin. *Chronique de Savoie*, chap. 33°).

Alpestre. Hatzfeld : « Emprunté du latin *alpestris* ».

Ce mot ne vient-il pas plutôt de l'italien *alpestre* ?

Alpin. Hatzfeld : « Dérivé de Alpes ».

Ce mot n'est-il pas emprunté à l'italien *alpino* ?

Altération. Un pieux cardinal, à l'égard duquel Dieu m'est témoin que mon cœur n'a jamais ressenti la moindre altération.

(Fénélon. Lettre au père Le Tellier, 12 mars 1711.)

Ambre. Hatzfeld : « ambre gris, substance céracée... » On cherche le mot *céracé* ; mais Hatzfeld, qui l'emploie, on vient de le voir, ne lui a pas donné place dans son dictionnaire.

Ambulatoire. Hatzfeld : « *Par plaisanterie, figurément* : changeant, mobile. La volonté de l'homme est bien ambulatoire. Regnard. *Distrain*, V, 10. »

C'est par plaisanterie que Regnard a employé *ambulatoire* au sens de *changeant*. Mais avant lui, dans les occasions les plus sérieuses, ce mot se prenait dans le même sens :

S'il advient que le père partage ses biens entre ses enfants, ce n'est pas, dit la Loi, une donation simple, mais une division de volonté dernière. Cet adjectif *dernière* porte en son essence qu'ayant trait au futur, elle soit librement muable, ambulatoire, et sujette à changer, jusqu'au dernier soupir.

(Marion. *Plaidoyers*, XIII.)

Ameuter. Faites un corps, Messieurs; un corps est toujours respectable. Amentez-vous, et vous serez les maîtres. Je vous parle en républicain; mais aussi il s'agit de la république des lettres.

(Voltaire. Lettre à d'Alembert, 19 janvier 1758.)

Amirauté. Au sens 2 de Hatzfeld, ni Hatzfeld ni Littre n'ont d'exemple de ce mot.

On m'ouvre en Russie à deux battants les portes de l'amirauté, des arsenaux, des forteresses et des ports.

(Voltaire. Lettre à madame de Bassewitz, 25 décembre 1761.)

Analogue. Qu'entend-il par ce mot grec *analogue*, mis depuis peu à la mode, et qui veut dire : convenable ?

(Voltaire. *Procès de Claustre*.)

Anastrophe. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1751.

Ces trois premières espèces [*de solécismes*] sont honorées du nom de tropes et de figures par quelques auteurs, qui appellent la première un *pléonasme*, c'est-à-dire une adjec-tion; la seconde une *ellipse*, c'est-à-dire une détraction; la troisième une *anastrophe*, c'est-à-dire une inversion.

1718. (Quintilien. *De l'Institution de l'Orateur*, I, 5; traduction de Gédoyen.)

Anglais. Ah ! fi, fi, messieurs ! cela est bien vilain. Je dirai comme mes chers compatriotes, quand on leur raconte quelque trait dur et féroce : *cela est bien anglais*.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 21 avril 1766.)

Anglican. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Bouhours.

Il est dit (*dans les Constitutions ecclésiastiques d'Angleterre*) que le roi d'Angleterre sera reconnu en tous ses États pour chef de l'Eglise anglicane.

(Davity. *Les Etats, empires et principautés du monde*, éd. de 1613 ⁽¹⁾, page 25.)

Gresset (que cite Hatzfeld) et Voltaire, ont employé *anglican* comme synonyme d'*anglais*.

Irais-je, ...

.

Par une éloquence anglicane

Saper et le trône et l'autel?

Gresset. *La Chartreuse*.

Mon cher ange, aidez-moi à venger la patrie de l'insolence anglicane. Un de mes amis, ami intime, a broché ce mémoire (*Appel à toutes les nations de l'Europe, ou manifeste au sujet des honneurs du pavillon entre les théâtres de Londres et de Paris*). Je m'intéresse à la gloire de Pierre Corneille plus que jamais.

(Voltaire. Lettre à M. d'Argental, 6 janvier 1761.)

Anglomane. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1798.

L'anglomane, ou l'orpheline léguée, comédie en un acte, en vers, de Saurin, a été représentée pour la première fois le 23 novembre 1772.

Anglomanie. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de d'Alembert, dans *Acad. Histor.* — *L'Histoire des membres de l'Académie française*, par d'Alembert, a six volumes, dont le premier a paru en 1779, et les cinq autres après la mort de l'auteur. Il ne serait pas facile d'y retrouver un exemple si brièvement indiqué. — C'est dans l'éloge de Marivaux que d'Alembert a employé ce mot.

L'anglomanie est ici une maladie épidémique.

(Piron. Lettre à Maret. 2 août 1769.)

⁽¹⁾ J'ai parlé de cette première édition (inconnue aux bibliographes) de l'ouvrage de Davity, dans le *Bulletin de l'Institut genevois*, XXXIV.

Anoblir. Ennoblir. Il a esté décidé dans la Compagnie qu'*anoblir* est rendre noble; et *ennoblir*, rendre illustre. DOUJAT. — J'appelle *ad majus concilium* sur la distinction prétendue d'*anoblir* et *ennoblir*. Je croy le dernier mauvais. PELLISSON.

(Notes datées de 1673, citées dans les *Cahiers de remarques sur l'orthographe françoise, pour estre examinez par chacun de Messieurs de l'Académie*, publiés en 1863 par Marty-Laveaux, page xxi.)

Anthologie. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1704.

Anthologie morale et chrestienne, par S[imon] G[oulart], S[enlisien]. Genève, 1618.

Antivermineux. Ne conviendrait-il pas de lui ôter (*à un enfant malade*) sa tisane antivermineuse, qui peut l'échauffer ?

(Voltaire. Lettre au docteur Tronchin. (*Œuvres*, éd. Moland. XLI, 150.)

Aoriste. Voltaire, comme Malherbe, comme l'Académie, dans les premières éditions de son dictionnaire, emploie ce mot pour désigner le passé défini. C'est dans son commentaire sur les tragédies de Corneille, à propos de ces vers du Cid :

Nous partimes cinq cents ; mais par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en approchant du port.

L'Académie, dit Voltaire, n'a point repris cet endroit, qui consiste à substituer l'aoriste au simple passé. *Je vis, je fis, j'allai, je partis*, ne peut se dire d'une chose faite au jour où l'on parle.... L'Académie ne prononça point sur cette faute, uniquement par la raison que Scudéry ne l'avait pas relevée.

— Pour le dire en passant, que faut-il penser de la règle indiquée par Voltaire ?

Aparté. Hatzfeld : EYM. Expression latine : *a parte* (*sua*) de son côté.

Ce mot ne vient-il pas plutôt de l'ital. *a parte*, ou de l'esp. *a parte* ?

Apostasie. Hatzfeld : *Par extension*. Action de détester un parti. « Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes » Massillon. *Rechûte*, 2.

Je reproduis, dans tout son développement, le passage cité de Massillon :

« Aussi nous voyons tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres, que ceux qui, après avoir fait quelque temps profession de piété et suivi des routes saintes, se rengagent dans les plaisirs et se rendent au monde et à ses charmes ; il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes et légères. »

Evidemment, il faut lire, dans la définition citée plus haut : action de *désert*er un parti.

Apostiller. Hatzfeld : EYM. Composé de *à* et *postille*.

Vous cherchez le mot *postille* dans le dictionnaire Hatzfeld ; il n'y est pas. Quand Hatzfeld écrivait la page 113, où est le verbe *apostiller*, il comptait bien donner *postille* à sa place alphabétique. Mais arrivé aux mots *postiche* et *postillon*, entre lesquels *postille* devait s'intercaler, Hatzfeld a omis ce mot comme inusité, oubliant qu'à la page 113, il l'avait, pour ainsi dire, promis.

La définition que Littré donne de ce mot *postille* (Glose littérale sur l'ancien Testament) paraît trop étroite, à en juger par ce passage d'un écrit du père Garasse :

« Je suis comme l'écho du public, qui vous rendrai fidèlement ce que j'ai entendu, sans y ajouter mes passions en qualité de postilles ou commentaires. »

Réponse du sieur Hyduspe au sieur de Balzac. OŒuvres de Théophile, éd. Alleaume. I. ccvij.

Appesantissant. C'est une rude et appesantissante besogne, d'être commentateur et éditeur ; cela ne m'arrivera plus.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 6 février 1762.)

Apré. Si j'étais âpre après les nouvelles, je me plaindrais....

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 7 juillet 1780.)

Araignée. Araignée du matin, chagrin ; araignée du soir, espoir.

(Mérimee. *Les Mécontents*, scène IX.)

Ce dicton superstitieux a été fait sur le modèle d'un autre, qui est très raisonnable : Rougeur du matin, chagrin ; rougeur du soir, espoir. Un proverbe analogue est cité par Littré au mot *pélerin* : Rouge au soir, blanc au matin, c'est la journée du pèlerin.

Arbre. Hatzfeld donne, aux mots *arbre* et *généalogique*, deux définitions de *arbre généalogique* :

1. figure où l'on représente comme sortant d'un tronc les diverses branches d'une famille ;

2. tableau de la généalogie d'une famille, sous la forme d'un arbre dont les premiers parents sont la tige, et les descendants les rameaux.

L'Académie en donne une seule, au mot *arbre* : Figure tracée en forme d'arbre. d'où l'on voit sortir comme d'un tronc, diverses branches de consanguinité, de parenté ; — et cette définition est plus complète que celles de Hatzfeld, puisqu'un tableau de 16, 32 ou 64 quartiers, qui est figuré souvent sous forme d'arbre généalogique, en est un selon la définition de l'Académie, et n'en serait pas un, si l'on s'en tenait à celles de Hatzfeld.

Archéologie. Aux mots *esthétique* et *monnaie*, Hatzfeld, en en donnant l'étymologie, dit fort bien qu'ils ne viennent pas directement du grec, mais du latin moderne. Hatzfeld aurait dû donner de la même manière l'étymologie du mot *archéologie*.

Je ne sais si le livre de Potter, *Archæologia græca*, 2 vol. 1698-99, est le premier où se trouve le mot *archæologia*.

Archevêché. Il est difficile à l'esprit humain de renoncer à ses opinions. Il n'y a que l'auteur de *Télémaque* à qui cela soit arrivé. C'est qu'il aime mieux sacrifier le quietisme que son archevêché.

(Voltaire. Lettre à Mairan, 1^{er} avril 1741.)

Archevêché signifie ici la dignité d'archevêque : sens qui est vieilli selon Littré, et que Hatzfeld n'indique même pas.

Ardélien. Je suppose même qu'il (*M. Sabatier*) est un de ces ardéliens spirituels, qui se remuent et qui parlent beaucoup trop.

(Fénelon. Lettre à l'abbé de Langeron, 1^{er} juillet 1700.)

Je trouve, monsieur, que votre préface est une belle réponse aux ardéliens.

(Voltaire. Lettre au marquis Albergati Capacelli, 29 juillet 1765.)

Aréopage. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Bossuet.

Vray est qu'en toute chose il faut garder un decorum, et en un lieu tel qu'un Aréopage, auquel l'orateur Eschines disoit qu'il n'estoit pas licite de rire.

1614. (Ayrault. *Plaidoyers*, VI.)

Arien. Le monde est étonné aujourd'hui de se voir janséniste, comme il le fut autrefois de se voir arien.

(Fénelon. Lettre au père Daubenton, 2 janvier 1714.)

Arlequinade. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1769.

J'ai annoncé à l'Académie l'Iléraclius de Calderon, et je ne doute point qu'elle ne le lise avec plaisir, comme elle a lu l'arlequinade (*la traduction du Jules-César*) de Gilles Shakespeare.

(D'Alembert. Lettre à Voltaire, 25 sept. 1762.)

Armet. En faveur de l'étymologie *helm*, on peut citer les noms de famille Guillarme, Guillarmat, Guillarmin, Guillarmod, Guillarmon, Vouillarmet, qui correspondent à Wilhelm (Willahalm).

Armoisin. Il y avait en la ville d'Annecy une coutume profane, approchant le temps de carnaval, que les jeunes fripons et débauchés allaient par les rues, baillant aux hommes et aux femmes des bullettes de papier, d'armoisin ou de satin, dans lesquelles étaient écrits les noms des hommes et des femmes, mais principalement des garçons et des filles, que celles-ci appelaient leurs Valentins. et ceux-là leurs Valentines. qu'ils étaient obligés de conduire au bal et de servir tout particulièrement le reste de l'année.

(C. A. de Sales. *Vie de saint François de Sales*, V.)

Arpent. L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France, pour quelques arpents de neige, en 1756.

Voltaire. (*Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire.*)

Arrière-cousin. Trente personnes trouvent que je n'ai pas dit assez de bien de leurs arrière-cousins.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 8 septembre 1752.)

Madame Denis embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins.

(Voltaire. Lettre à madame de Fontaine, 31 mai 1757.)

Arrière-grand-père. Le dictionnaire Hatzfeld, qui omet ce mot à sa place alphabétique, l'emploie aux mots *bisaïeul* et *immédiatement*.

Arrière-nièce. Que nul mariage ne se puisse contracter..... d'oncle à nièce ou arrière-nièce, de tante à neveu ou arrière-neveu, et conséquemment.

(*Ordonnances ecclésiastiques de l'église de Genève*, 1609, chapitre IV.)

Hatzfeld, qui donne les mots *arrière-neveu* et *arrière-petite-nièce*, a omis le mot *arrière-nièce*. Mais le mot se rencontre ailleurs que dans le passage cité : par ex. dans Comenius, *Janua linguarum*, édition de Duez (1661), page 288.

Arrière-petit-fils. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1701.

Les substitutions font que la prudence du bisaïeul conserve pour l'arrière-petit-fils ce que l'imprudence du père aurait perdu pour son fils.

1637. (Le Maistre. *Plaidoyer pour la substitution de la maison de Chabanes*.)

Arrière-petite-fille. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1701.

« Vous dites que vous n'approuvez point un mariage entre deux personnes qui sont issues de germain... En vérité, le souvenir du bisaïeul est bien loin, quand l'arrière-petite-fille est présente avec tous ses agréments. »

1683. (Fontenelle. *Lettres du chevalier d'Her****, 21.)

Aspic. Hatzfeld : ETYM. Du latin *aspis*, *aspidis*. Aspic semble un emprunt du provençal *aspit*.

J'imagine que la terminaison d'*aspic* est venue de *basilic* par allitération, à cause de la phrase biblique souvent citée : « Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic. » Psaume 90 (91 suivant une autre supputation) au 13^e verset.

Astre. Cette sainte discipline, qui fut si longtemps l'astre et la gloire des Eglises cathédrales.....

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti*.)

Astreindre. Nous nous sentions obligés, pour donner des bornes à ses pensées, de l'astreindre (*Fénelon*) par quelque signature.

(Bossuet. *Relation sur le Quiétisme*, III, 2.)

Astrophile. Voulant donc satisfaire à la curiosité de tous bons compagnons, j'ay revolvé toutes les pantarches des cieulx. calculé les quadratz de la lune, crochetté tout ce que jamais penserent tous les astrophiles.....

(Rabelais. *Pantagrueline pronostication*, préface.)

Quant en pleurant au monde je fu né,
Trois fois Junon avoit ouï ma mere.
Lors, de mon sort mon trop curieux pere
Voulut savoir quel astre étoit tourné.

Un astrophile alors est amené ;
Il mire, il voit ce que le Ciel veut faire.
Et consultant l'astrolabe et la sphere.

Dit :

(Clande de Buttet, *Œuvres*, éd. Scheuring, page 232.)

Austérité. C'est quelquefois en se servant des moyens les plus simples que Hatzfeld arrive à donner des définitions préférables à celles de Littré. Ainsi Littré définit *austérité* : 1° Manière de vivre rigoureuse à soi-même ; 2° Mortification. — Et il dit plus loin : « On est surtout austère pour soi. » — Mais on l'est quelquefois pour les autres, comme on le voit dans l'un des exemples qu'il cite :

Mais la franchise plaît, et non l'austérité.

(Voltaire. *Tancrède*, I, 2.)

et dans tel autre qu'il aurait pu citer aussi :

Le peuple ne peut souffrir ceux qui s'enrichissent ; c'est un genre d'austérité dont rien ne saurait l'engager à se départir.

(Madame de Staël. *Considérations*, I, 19.)

Les définitions de Littré ne vont pas bien à ces deux exemples, tandis que Hatzfeld, en définissant *austérité* : « caractère de ce qui est austère », donne une définition qui leur convient parfaitement, soit qu'on adopte pour *austère* la définition de l'Académie : « sévère, rude », soit qu'on préfère celle de Hatzfeld : « dont rien n'adoucit la rigidité ».

Autochtone. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Ils (*les Grecs*) aimaient se croire, dans la rigueur du terme, *autochtons*, enfants de la terre qu'ils habitaient.

1745. (Gédoyn. *Œuvres diverses*, page 79.)

Aveuglement. Je suis sourde et muette ; ce qui joint à l'aveuglement, me rend, comme vous pouvez juger, d'une agréable société.

(Madame du Deffand. Lettre à Voltaire, 15 mai 1771.)

La vieillesse, l'aveuglement, la surdité sont bien tristes.

(Madame du Deffand. Lettre à Walpole, 3 mai 1779.)

C'est au temps de l'abbé Delille qu'on voit le mot de *cécité* prendre la place d'*aveuglement*.

Baillement. Je fais une grande différence entre les baillements des voyelles au milieu des mots, et les baillements entre les mots, parce que les syllabes d'un mot se prononcent tout de suite, et qu'on doit très souvent, dans le discours soutenu, séparer un peu les mots les uns des autres.

(Voltaire. Lettre à d'Alembert, 19 mars 1770.)

Baiser. La loi de Constantin adjuge à la fiancée la moitié des bagues et des choses données à cause des noces, lorsque le mariage ne s'en est pas ensuivi... Cette loi, qui donne cet avantage à la fiancée, en récompense du baiser qui semble avoir effleuré sa pudicité, n'est pas reçue en ce royaume. L'humeur des Français, pleine d'honneur et

de franchise, ne saurait condamner l'usage de ce gracieux compliment. Cette sévérité incivile n'appartient qu'aux Italiens et aux Espagnols.

(Simon d'Olive. *Actions forenses*, III, 4.)

Balade. Dans la citation de Palissy que donne Godefroy (VIII, 276) : « Desja les jeux, danses, balades, etc., avoyent presque toutes cessé », *balades* semble synonyme de *danses*.

Balayer. La paresse des Espagnols est si grande, qu'on ne les a jamais pu contraindre à balayer devant leurs portes.

(Voiture. *Nouvelles lettres*, lettre 23.)

Bamboche. J'ai reçu votre lettre, monsieur, au chevet du lit de mes filles... je vous en aurais remercié sur-le-champ ; mais j'ai voulu en même temps vous marquer les suites de la maladie de mes bamboches.

(Lettre de madame de Verdelin à J.-J. Rousseau, du 26 septembre 1762.)

Bamboche a ici le sens d'*enfant*, que les dictionnaires ne donnent pas.

Banneret. Voltaire a employé la forme banderet, en parlant d'un magistrat bernois, dans une lettre à Bertrand, du 12 septembre 1755.

Baptistaire. Madame Geoffrin est réellement une perte ; je ne crois pas qu'elle soit de mon âge ; — *elle était née le 2 juin 1699, et Voltaire en 1694* — mais la mort consulte rarement les extraits baptistaires.

(Voltaire. Lettre à d'Alembert, 22 octobre 1776.)

Barbouillerie. J'ai donné à M. le curé de Pomeuse l'audience qu'il souhaitait. Je vous prie de l'encourager à faire juger son affaire avec le curé de Saint-Augustin, et à n'écouter aucun accommodement avec cet homme, qu'abso-

lument je ne veux point à Pomeuse, et qui n'aura jamais à lui proposer que des barbonilleries.

(Bossuet. Lettre à l'abbesse de Farmoutiers, du 26 mai 1695.)

Bardé..... des gens de l'Ancien Testament, qui auraient fait scrupule de manger d'un poulet bardé.

(Voltaire. Lettre à madame Denis, 9 septembre 1752.)

Bas. A la fin du long historique de ce mot, Littré cite La Boétie : Les bois, les monts, les baisses vois [je vais] tranchant [franchissant les vallées]. *Baisse* est dans ce passage un mot du parler méridional, qui n'a pas été admis dans la langue française. *La Besse, les Besses, les Baisses*, noms de lieu dans les départements de la Corrèze, de la Dordogne, du Puy de Dôme, du Tarn, des Bouches du Rhône et de la Haute-Saône. Voir le dictionnaire de Mistral aux mots *baïssou* et *beïssau*, et celui de Ducange au mot *bessa*.

Basilic. Faites mettre le feu en ce basilic que voyez, près le chasteau guillard. — C'est bien dit, répondit Pantagruel. Faites-moy icy le maistre bombardier venir.

Pantagruel luy commanda mettre feu au basilic, et de fraïches pouldres en tout evenement le recharger.

(Rabelais, IV, 66.)

Batelage. Littré : Métier, tour de bateleur. — Hatzfeld : Métier de bateleur. — Hatzfeld aurait dû laisser le mot *tour*, qui était utile et à sa place.

Les trois premiers actes (de *Rome sauvée*) sont absolument changés. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

(Voltaire. Lettre au duc de Richelieu, 13 novembre 1751.)

Batelet. Je serais déjà chez vous, par le coche ou par les batelets, sans la lettre que M. Thieriot m'a écrite.

(Voltaire. Lettre à madame de Bernières, 27 juin 1755.)

Batz. Petite monnaie suisse et allemande, valant environ trois sous. Les premiers batz furent frappés en Suisse au XV^{me} siècle; les derniers y furent démonétisés en 1848.

On donne plus aisément trois baches qu'un louis d'or.

(Voltaire. Lettre à MM. Cramer, 26 déc. 1755.)

Après avoir déjeuné le matin et compté avec l'hôte, je voulus pour sept batz, à quoi montait ma dépense, lui laisser ma veste en gage.

(J.-J. Rousseau. *Confessions*, IV.)

Vous avez un louis d'or; vous me dites : *Mettons nos louis d'or ensemble*. Je sais que je n'ai pas un louis d'or, mais seulement une pièce de trois baches, et je dis non.

(Lettre de Sainte-Beuve à Juste Olivier, citée dans les *Œuvres choisies* de celui-ci. l. *cvj*.)

Bavardage. Hatzfeld : Mot de la fin du XVIII^{me} siècle. — J. de Maistre (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, second entretien, note 33) dit que madame de Sévigné a souligné le mot *bavardage* dans une lettre du 11 décembre 1695. Mais je ne trouve pas de lettre à cette date dans l'édition Hachette, dont le lexique n'indique que *bavarderie* (lettre du 18 novembre 1676).

Bavarderie. Je ferais mieux, madame, de réprimer ma bavarderie.

(Voltaire. Lettre à l'impératrice Catherine, du 18 octobre 1775.)

Béatilles. On ne doit jamais permettre de travailler aux béatilles les dimanches et fêtes.

(Fénélon. Lettre à une supérieure de religieuses, sans date.)

Beau. Hatzfeld. Avoir beau. avoir l'occasion favorable. A beau mentir qui vient de loin.

Ce sens n'a-t-il pas vieilli ? Il est resté dans ce proverbe ; mais ailleurs, si on se servait de l'expression *avoir beau* en la prenant dans ce sens, il me semble qu'un malentendu en naîtrait aussitôt.

Beau-père. Qu'il y ait des circonstances moins propices que d'autres à l'invention et à la conservation en fait de mots, on n'en saurait douter, quand on voit nos bons aïeux, après avoir laissé perdre les mots latins, si utiles pour les relations domestiques, de *socer*, *soerus*, *vitricus*, *noverca*, *privignus*, *privigna*, ne rien trouver de mieux pour les remplacer que les sots euphémismes de *beau-père*, *belle-mère*, *beau-fils*, *belle-fille*, sans distinguer entre des modes d'alliance que le latin distingue avec raison. Voilà une défectuosité de naissance ou de bas âge, destinée à durer autant que la langue.

(Cournot. *Matérialisme, vitalisme, rationalisme*. Page 201.)

Béguinage. Ils appellent ici béguinages certaines sociétés de religieuses. On y voit jusqu'à onze cents filles logées ensemble, qui ne font point de vœu, qui vont par la ville quand il leur plaît, qui reçoivent dans leurs chambres les visites des hommes, et qui sont libres autant qu'on le peut être, sans que parmi elles on sache que jusqu'ici il soit arrivé la moindre galanterie, ni le moindre désordre scandaleux.

(Le Pays. *Amitiés, Amours et Amourettes*. Relation d'un voyage de Flandre.)

Beloce. « Ce mot, dit Littré, confiné aujourd'hui dans la Normandie.... » Il est employé aussi dans la Suisse romande. Voir Humbert, *Glossaire genevois* ; Bridel, *Glossaire du patois de la Suisse romande*, etc.

Bénédictin. Je travaille comme un Bénédictin.

(Voltaire. Lettre au duc de Richelieu, 31 août 1751.)

Il est intéressant de remarquer que c'est Voltaire qui le premier a employé *bénédictin* dans le sens élogieux qui est banal aujourd'hui ; et le fait que c'est un éloge qu'il s'adressait à lui-même, ne diminue pas la valeur de cette remarque.

Benêt, claudé, nicodème. Hatzfeld fait dériver *benêt* du mot *benedictus* et non pas du nom *Benedictus*, Benoit ; dans *claudé*, il voit une allusion au mari de Messaline ; dans *nicodème*, le souvenir d'un personnage d'un mystère qui reste à trouver. Mais les simples noms propres prennent quelquefois un sens de moquerie. Voir le *Glossaire genevois* de Humbert aux mots *diozet* et *jeannette*.

Bengali. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1835.

Des bengalis ... faisaient entendre sur leurs nids leurs doux concerts.

(Bernardin de Saint-Pierre. *La chaumière indienne*.)

Biaiseur. Le parti qui plaît aux honnêtes gens est celui de la franchise et la simplicité.... Peut-être qu'en suivant cette maxime, on ne sera pas heureux en tout ; et les biaisieurs, le sont-ils ?

(Méré. *Quatrième conversation avec le maréchal de Clérambaud*.)

Bibliothèque. Ce mot avait autrefois le sens de *Revue*. La *Bibliothèque universelle et historique* de Jean Le Clerc commença à paraître à Amsterdam en 1686. Ce sens n'est pas entièrement hors d'usage : *Bibliothèque universelle*. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*.

Bilingue. Hatzfeld : Néologisme.

Bon pour les bilingues, pour ceux qui parlent autrement en particulier qu'en public.

1618 (Turretini. *Défense de la fidélité des traductions de la sainte Bible, faites à Genève*. Réponse à la préface de Coton. Sur le chapitre XIII.)

Biribi. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, du 1^{er} juillet 1739.

J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi.

(Voltaire. Lettre à Cideville, 3 septembre 1732.)

Blason. Le blason est moins que rien ; mais aussi on le peut apprendre en peu de temps.

(Bossuet. Lettre à madame d'Albert de Luynes, 30 septembre 1695.)

Bluet. Dans les mots bluet, bluette, fluet, fluide, cruel, gruan, truand, Hatzfeld tient *u* pour une voyelle ; en sorte que, même en prose, blu, flu, cru, gru, tru, comptent pour une syllabe distincte ; tandis que dans duel, lueur, muet, puant, puer, tuer, Hatzfeld tient *u* pour une consonne ; en sorte que chacun de ces mots, en prose, ne compte que pour une syllabe.

De même, brouet a deux syllabes. prouesse en a trois ; et couard, rouet n'en ont qu'une seule (en prose) d'après Hatzfeld.

Mais dans le mot buée, Hatzfeld tient *u* pour une voyelle ; et dans nuée, *u* est consonne d'après lui. Bu dans buée est, même en prose, une syllabe distincte ; et non pas nu dans nuée. — Je ne comprends pas sur quoi s'appuie cette différence. Est-ce une simple inadvertance ? Ou bien Hatzfeld, en avançant dans son œuvre, aurait-il changé d'avis ?

Bon : qui est du bon parti :

Il est à craindre que de bons cardinaux ne viennent à mourir.

(Bossuet. Lettre à sa sœur, 21 déc. 1698.)

Etre des bons N (N étant un nom de famille), appartenir à

la famille qui est la plus distinguée, qui est hors de pair parmi toutes celles qui portent le même nom.

Un abbé irlandais, qui se disait de l'ancienne maison de M^{re}, s'associa avec un Ecossais, nommé Ramsai, qui se disait aussi un des bons Ramsai...

(Voltaire, *Ode sur l'Ingratitude*, note.)

Un sur mille : c'est à peu près le nombre de la bonne compagnie.

(Voltaire, Lettre à d'Alembert, 5 avril 1765.)

Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est le bon bourgeois, c'est l'habitant des villes.

(Voltaire, Lettre à Damilaville, 1^{er} avril 1766.)

Bord. Dans ce vers de Boileau :

L'honneur est comme une ile escarpée et sans bords

bord a le sens de : rivage où l'on peut aborder. Je ne connais pas d'autre exemple de ce sens.

Boréal. Il y a déjà du temps que l'on a quelque connaissance d'une certaine lumière particulière aux pays fort septentrionaux, tels que la Norvège ou l'Islande. M. Cassendi l'a nommée aurore boréale.

(Histoire de l'Académie royale des sciences, 1716. *Sur une lumière septentrionale*.)

Bourgade. Hatzfeld : Emprunté de l'italien *borgata*, même sens.

Pourquoi l'italien au lieu du provençal, qui est tout indiqué, puisque Bourgade (ou la Bourgade) est le nom de quinze localités disséminées dans le Midi de la France ?

Brachistochrone. Ce mot ne vient pas directement du grec, comme le dit Hatzfeld ; il vient du latin moderne *brachistochrona*.

Les *Acta eruditorum* de Leipzig, au mois de mai 1697,

annonçaient : *Johannis Bernoulli solutio problematis a se in actis 1696 propositi, de invenienda linea brachistochrona.*

Brahmane. Ce n'est pas seulement Chapelain qui emploie la forme *bramin* ; on la trouve chez La Fontaine (*La souris métamorphosée en femme*) et Fénelon (Fable 19^e, *les deux souris*).

Braillard. Hatzfeld : XVII^e s. Voir à l'article.

Mais dans l'article on ne voit rien qui soit du XVII^e siècle. En revanche, dans le dictionnaire de Littré, il y a une citation de La Fontaine, que sans doute la rédaction du dictionnaire Hatzfeld se proposait de reproduire : un accident l'aura fait disparaître.

Brandevin. Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1751.

Monsieur *** s'est trompé dans l'étymologie qu'il a donnée de brandevin dans ses Remarques. Ce mot vient de brandwin, qui en flamand signifie vin brûlé.

(*Furetiriana*. 1698.)

Le brandevin, qu'ils ont soin d'avaler avant que de se mettre en marche, peut aussi contribuer à les étourdir.

1725. (Muralt, *Lettres sur les Anglais*, III.)

Brandi. Hatzfeld : *Vieilli*. Vif. (Usité seulement dans l'expression : tout brandi.)

Je crois que *tout brandi* signifie : tenu debout comme un cerge. C'est un sens qu'autorise le passage de Scarron, cité par Hatzfeld, — je le reproduis plus au long — et qui me paraît exigé par la phrase de Voltaire que je cite ensuite.

On ne put l'empêcher (*Ragotin*) de joindre la grande servante, qu'il ne put empêcher aussi de lui donner un grand coup sur la tête. Il en fit trois pas en arrière ; mais c'eût été reculer pour mieux sauter, si l'Olive ne l'eût retenu par ses chausses, comme il allait s'élancer contre sa redoutable

ennemie. L'effort qu'il fit, quoique vain, fut fort violent; la ceinture de ses chausses s'en rompit, et le silence aussi de l'assemblée, qui se mit à rire. Le seul Ragotin n'avait pas envie de rire; et sa colère s'était tournée vers l'Olive qui, s'en sentant injurié, le prit tout brandi, comme on dit à Paris, le jeta sur le lit que faisait la servante...

(Scarron. *Roman comique* II, 7.)

De grands carreaux de vitre, à travers lesquels vous passerez (*passeriez?*) toute brandie.

(Voltaire. Lettre à madame de Champbonin, 1734.)

Bras. On ne parle et l'on n'entend autre chose ici que comédie. On répète un rôle, d'un côté: on fait les beaux bras, de l'autre; on essaie des habits...

(Lettre de Mlle d'Ette à M. de Valory, dans les *Mémoires* de Mme d'Epinay.)

« Faire les beaux bras: affecter les belles manières », dit Hatzfeld. N'est-ce pas plutôt prendre des poses, se pavaner, en personne qui se sait belle et qui se plaît à parader?

Brave. Brave se refere plus tost aux habillemens qu'à l'esprit.

(Ronsard. *Épître au lecteur*, 1564. Œuvres, éd. Blanchemain, VII. 148.)

Il y eut beaucoup de coups de poing donnés en Allemagne pour ces braves querelles...

(Voltaire. *Sottise des deux parts*.)

Brésil. Elles (*les femmes hollandaises*) commandent aux hommes en véritables maîtresses; et ils leur sont si soumis, que jusqu'à cette heure, il ne s'est pas entendu dire qu'en Hollande un mari ait donné un soufflet à sa femme. Si cet emportement arrivait à quelqu'un, quand même il aurait rai-

son, on l'enverrait scier du brésil pour trois ou quatre années.

(Le Pays. *Amitiés, amours et amourettes*. Relation d'un voyage d'Hollande.)

Brunâtre. Hatzfeld : Néologisme.

Le rouge a sous soy la couleur de Roy, ou jaune brunâtre.

1661. (Comenius. *Janua linguarum*, éd. de Duez, page 146.)

Cabaliste. Il a accompagné cette violente action d'un sermon, dans lequel il a traité ces pauvres persécutées de vierges folles, de cabalistes, et de révoltées.

(Patru. *Plaidoyer pour madame de Guenegaud*.)

Cadeau. Voltaire encore a employé ce mot dans le sens de divertissement offert à une dame :

CONSTANCE

Non, je ne comprends pas
Les contrariétés qui s'offrent à ma vue :
Cette rusticité du seigneur du château,
Et ce goût si noble, si beau,
D'une fête si prompte et si bien entendue !

MORILLO

Eh bien donc ! Notre tante approuve mon cadeau ?

LÉONOR

Il me paraît brillant, fort heureux et nouveau.

(*La Princesse de Navarre*, l. 6.)

Cadenas. Elle (*la supérieure d'un couvent*) a quantité de vaisselle d'argent, jusqu'à une bassinoire, une coupe, une soucoupe, une cuiller et une fourchette de vermeil doré : il ne lui manque qu'un cadenas pour faire en toutes façons la princesse.

(Patru. *Plaidoyer pour madame de Guenegaud*.)

Cailleter. Les femmes sont faites pour cailleter, et les hommes pour en rire.

(Rousseau. Lettre à DuPeyrou, 19 juillet 1766.)

Canarder. J'ai un bon ami parmi ceux qui s'exposent tous les jours à être canardés par les Corses.

(Voltaire. Lettre à M. de Wargemont, 18 octobre 1768.)

Canevas. J'approuverais fort la méthode de ceux qui bouchent les jours de leurs serres avec du canevas, et dans le froid extrême, avec des volets de paille ou de roseau par dessus le canevas.

(Buffon. *La statique des végétaux*, de Hales. trad. de l'anglais. Chap. VII.)

Cantabile. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1776.

Dans les *cantabile*, le musicien laisse à un grand chanteur un libre exercice de son goût et de son talent ; il se contente de lui indiquer les intervalles principaux d'un beau chant.

1757. (Diderot. *Entretien sur le fils naturel*. Œuvres, éd. Tournoux. VII, 105.)

Capelan. Cet homme (*Mgr Biord*, prince-évêque de Genève) écrivit au roi de France ; il le pria de lui faire le plaisir de chasser un vieillard de soixante-quinze ans, et très malade, de la propre maison qu'il avait fait bâtir, des champs qu'il avait fait défricher... Le roi trouva la proposition très malhonnête et peu chrétienne, et le fit dire au capelan.

(Voltaire. *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade*.)

Savez-vous que frère Berthier a pensé être instituteur des enfants de France ? Heureusement ce ridicule choix n'a pas eu lieu. Voilà en effet un plaisant instituteur qu'un capelan sans philosophie, sans goût, sans connaissance des hom-

mes ! Si on le faisait balayeur de la bibliothèque du Roi, je le trouverais mieux placé.

(D'Alembert. Lettre à Voltaire, 8 septembre 1762.)

Hatzfeld définit *capelan* : Prêtre besogneux. La définition de Littré (Prêtre... dont on parle avec mépris) concorde mieux avec ces exemples.

Capucinade. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, tiré du second livre des *Confessions* de Rousseau, écrit en 1766. et publié en 1782. Mais Littré avait cité un exemple antérieur :

C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

1724. (Lesage. *Gr. Blas*, VII, 4.)

Capucinière. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1798.

Je vois Rousseau tourner tout autour d'une capucinière où il se fourrera quelqu'un de ces matins..., c'est un homme excessif, qui est ballotté de l'athéisme au baptême des cloches.

(Diderot. Lettre à Mlle Volland, 25 juillet 1762.)

Caraque. Si les vents ont porté briser contre la côte de Guyenne les caragues qui se devaient décharger dans Lisbonne...

(Voiture : *Eloge du comte-duc d'Olivarès*.)

Carreau. Hatzfeld : « Dans les cartes à jouer, carreau rouge qui sert de marque distinctive à un certain groupe de cartes. *Locution proverbiale.* Diction fondé uniquement sur l'assonance : Qui garde carreau (*pour le dernier coup*) n'est jamais capot. *Dans le même sens* : Se garder, être gardé, avoir garde à carreau ; *et figurément* : avoir quelque expérience, quelque ressource en réserve pour sortir d'affaires. »

Dans une longue chanson patoise, *les Cris de Genève*, je relève ces vers :

Vers 120. Terivo à caro.

Vers 121. Pregni garde à boi !

c'est-à-dire : tirez-vous de côté ou en arrière ; prenez garde au bois qu'on porte ou qu'on transporte dans la rue. — Et j'imagine que la locution : se garder à carreau, n'a pas du tout son origine dans le jeu de cartes, et qu'elle veut dire : se bien garder, sur les côtés et sur ses derrières aussi bien que par devant. — Il faudrait trouver d'autres exemples.

Casemater. Hatzfeld . Ex. le plus ancien, de 1771.

Les plus grandes forteresses, maçonnées, casematées et minées, ne coûtent pas aussi cher aux princes qui les prennent, que ce méchant retranchement aux Brandebourgeois.

1751. (Frédéric II. *Mémoires de Brandebourg*, à l'année 1677.)

Catachrèse. Fréron vit encore ; il n'y a que ses ouvrages qui soient morts ; et quand on a dit de lui qu'il est ivre-mort presque tous les jours, c'est par catachrèse.

(Voltaire. *La Défense de mon oncle*, chap. V.)

Catéchèse. Littré : Instruction orale. — Hatzfeld : Enseignement oral.

Zoroastre était beaucoup plus ancien [*que Sanehoniaton*], et ses livres étaient la catéchèse des Persans.

(Voltaire. *La Défense de mon oncle*, chap. XXI.)

Cautèle. Saint-Evremond, dans son *Epître à madame Hervart*, l'appelle une *nouvelle Eve*, et ajoute :

Elle aurait peu crainit la cautèle

Du serpent, du fin séducteur.

Cautèle a ici le sens de *manège tortueux*. Les définitions de Littré : « précaution mêlée de défiance et de ruse », et de Hatzfeld : « défiance prudente », sont trop étroites, puisqu'elles semblent indiquer que le personnage cauteleux se borne à la défensive.

Cavagnole. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1771.

On croirait que le jeu console :
Mais l'Ennui vient, à pas comptés,
A la table d'un cavagnole,
S'asseoir entre des Majestés.

(Voltaire. *Stances à la princesse Ulrique de Prusse*. Il en parle dans une lettre à d'Argental, du 14 février 1748, et dit qu'elles avaient été écrites « il y a plus d'un an ».)

Céladon. Les céladons ne connaissent les rivières que pour s'y jeter de désespoir.

(Fontenelle. *Lettres du chevalier d'Her****, 37.)

Cendré. Hatzfeld : Dérivé de *cendre*, sur le modèle du latin *cinereus*.

Mais *cendré* est formé de *cendre* comme azuré d'azur, camphré de camphre, cuivré de cuivre, givré de givre, membré de membre, mitré de mitre. Et -é, dans tous ces mots, n'est pas le latin -eus, c'est le latin -atus. Au mot *pourpré*, Hatzfeld dit : Cp. le latin *purpuratus*.

Certain. A quel âge commence-t-on à avoir *un certain âge* ?

Plus vous avez de talent, monsieur, plus vous devez sentir que vous avez d'ennemis et de jaloux. Fermez-leur donc la bouche pour jamais, par une conduite digne d'un homme sage, et d'un homme qui a déjà acquis un certain âge.

(Lettre du lieutenant de police à Voltaire, 2 mars 1735.)

A la date de cette lettre, Voltaire n'avait que quarante ans.

Chacun, chacune. Acad. : Pronom indéfini. sans pluriel. — Littré : *Chacun* n'a pas de pluriel.

Les preuves de l'écriture sont convaincantes par elles-mêmes ; celles de la tradition ne le sont pas moins ; et

encore que chacunes à part puissent subsister par leur propre force, elles se prêtent la main, et se donnent un mutuel secours.

(Bossuet. *Défense de la tradition et des saints Pères*. II. 6.)

Changer. Les choses sont bien changées de ce que vous les avez vues.

(Voltaire. Lettre à Colini, 29 déc. 1760.)

Chapelet. Si une fille, soit de la ville ou du pays, estoit si mal sage et avoit si peu soin de son honneur, que de se laisser desbaucher à un homme marié, le sçachant estre tel, sous esperance de tirer de lui beaucoup pour son chapelet : l'homme qui aura fait cela ne sera tenu de luy bailler autre, pour la défloration, qu'une paire de souliers. Et seront en oultre tous deux chastiez comme adulteres. à forme de la Loy.

(*Lois et ordonnances du Consistoire de la ville de Berne*, 1640, page 31.)

Charité. Quand Hue vit son frere gesir à terre navré, il s'adressa à Charlot et l'occist. Les traittres s'esbahirent quand ilz virent Charlot occis, sy aviserent quel mensonge ilz pourroient controuver pour donner la charité de che fait à Hue de Bordiaulx.

(*Romania*, XXIX, 213.)

Le français moderne dit : *prêter* une charité à.....

Charpenter. Le Grand Duc de Moscovie.... a assez de génie pour les mathématiques.... mais du reste, quels travers d'esprit ! Il ne se plaît guères qu'à charpenter, et il passe des jours entiers à travailler, comme un ouvrier, à la construction des vaisseaux ; on le voit aux ateliers, comme le plus vil manœuvre.

(Bayle. Lettre à M^{re}, 28 novembre 1697.)

Ce passage curieux est fait pour nous engager à la retenue, dans les jugements que nous autres critiques et hommes de cabinet, qui tenons Bayle pour un de nos maîtres, nous portons sur les hommes d'action et de gouvernement.

Châtain. Il avait les cheveux et la barbe d'un châtain obscur.

(Bouhours. *Vie de saint François Xavier*, VI.)

Chêmer.

Comme un enfant, de langueur il se chesnie.

(Regnier-Desmarais. *Poésies : Les biens et les maux du mariage*, IV.)

Chênevière. Voltaire a employé le masculin *chenevier* : c'est une forme savoyarde.

.....ne jouissant que d'un petit jardin et chenevier, qu'on a tout dévasté.

(Lettre à M. Fabry, 1^{er} juillet, 1767.)

Chevalerie. Quoique vous soyez née de l'ancienne chevalerie, vous ne voulez pas que le reste du monde soit esclave.

(Voltaire. Lettre à M^{me} de Saint-Julien, 17 avril 1776.)

Chevaucher. Au sens figuré, l'Académie, Littré et Hatzfeld sont d'accord à donner pour définition : *se croiser*. On peut en donner une autre : *avoir, pour ainsi dire, une jambe d'un côté, et une jambe de l'autre*. Il y a plusieurs branches de nos connaissances qui chevauchent sur la limite de deux facultés universitaires. Ainsi la médecine légale (Facultés de Médecine et de Droit) et l'histoire des religions (Faculté des Lettres et de Théologie.)

Chiffon.... ne pas négliger de couper les branches chiffonnées et inutiles qui consomment une grande quantité de sève.

(Buffon. *La statique des végétaux*, de Hales, trad. de l'anglais. Chapitre VIII.)

Chorévêque. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1694.

L'office des chorévêques, auxquels les doyens ruraux ont succédé, était de veiller sur les paroisses de la campagne.

1634. (Lemaistre. *Plaidoyer pour les droits des doyens ruraux*.)

Chouan. Je copie la définition du dictionnaire Hatzfeld :

1^o *Dialect.* Le moyen duc, sorte de hibou. 2^o *Fig.* Nom donné aux défenseurs de la royauté, pendant la Révolution.

Ainsi le nom de chouan aurait été donné par métaphore aux royalistes, parce qu'ils étaient, aux yeux de leurs adversaires, des espèces d'oiseaux de nuit. Mais je lis dans un opuscule de M. Maurice Tourneux : *Les sources bibliographiques de l'histoire de la Révolution française*, Paris, 1898, page 58 : « La *chouannerie* a eu pour parrain un ancien faux-saunier ou contrebandier, nommé Cottereau, et surnommé Jean *Chouan* qui périt d'ailleurs dès 1792, et que rien ne recommandait à la célébrité posthume qui l'attendait. »

Chrestomathie. Même observation que pour *archéologie* (voir ce mot). Je ne sais si les ouvrages de Harless : *Chrestomathia græca poetica*, 1768, et *Chrestomathia latina poetica*, 1770, sont les premiers où se trouve le mot *chrestomathia*.

Christ. D'après l'Académie et Hatzfeld, les protestants sont seuls à dire : Christ, sans article. Ce n'est chez eux qu'un archaïsme. Les catholiques, au 16^me siècle, et La Fontaine encore, au 17^me, disaient : Christ, sans article.

En Saxe je l'ay veue (*cette secte*) en mes jours commencer,
Non comme Christ la sienne : ains par fraude et puissance,
Dessous un apostat elle prit sa naissance.

(Ronsard. *Response aux calomnies des prédicans*. OEuvres, éd. Blanchemain, VII, 132.)

En me moquant de lui, je me moque de Christ ?

... l'Eglise

Que vous nommez contraire à l'Eglise de Christ

(Du Bellay. *Les Regrets*. Réponse de l'auteur au sonnet d'un quidam.)

De même, Jodelle, dans les *Sonnets contre les ministres de la nouvelle opinion* :

Des nations que Christ à son saint nom soumet.

(XVII^{me})

Est-ce suivre de Christ et pour Christ le martyr ?

(XXXI^{me})

L'éternité que Christ en l'Eglise a promise,

(XXXV^{me})

.....avant qu'un saint Concile

Réunisse de Christ les membres différens.

(XXXVI^{me})

Les promesses ont esté dites a Abraham, dict saint Pol, et a sa semence. Il n'est pas dict : *ses semences*, comme en plusieurs, mais comm' en une : *et a ta semence*, qui est Christ.

(S. François de Sales. OEuvres, éd. de dom Mackey, I, 151.)

...le serpent dont Christ est le vainqueur.....

Quitte, quitte ces lieux où Christ n'habite pas.

(La Fontaine. *Poème de la Captivité de saint Male*, vers 16 et 380.)

Circonstanciel. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1782.

.....Voilà donc sept parties constructives, ou sept différentes fonctions que les mots doivent remplir dans l'harmonie de la phrase. Donnons maintenant à ces parties constructives des noms convenables :

Ce qu'on emploie à exposer la manière, le temps, le lieu, et les différentes circonstances dont on assaisonne l'attribution, gardera le nom de circonstanciel, puisque toutes choses y paraissent d'un air de circonstance.

1747. (Girard. *Les vrais principes de la langue française*. III.)

Cette dame, monsieur, ne parut pas trop contente des nouveaux mots de *subjectif*, *objectif*, *circonstanciel*, etc.

(Dumarsais. *Lettres à l'auteur des Vrais principes de la langue française*. Œuvres, III, page 323.)

Civilisation. Il ne faut flatter personne, pas même son pays ; cependant je crois qu'on peut dire sans flatterie que la France a été le centre, le foyer de la civilisation de l'Europe. Il serait excessif de prétendre qu'elle ait marché toujours, dans toutes les directions, à la tête des nations ...

(Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, 1^{re} leçon. 18 avril 1828.)

La phrase souvent répétée : marcher à la tête de la civilisation, a son origine là, semble-t-il.

Club. Ce mot est un peu antérieur à 1789, comme le prouve une lettre sans date — mais publiée en 1788 — adressée à Henri Meister :

Vous voilà donc fatigué de la sécheresse et de l'ennui de votre club, de ce club où l'on était si impatient d'entrer. Eh bien ! lisez mon projet.....

(Œuvres du marquis de Villette, 1788. Page 211.)

Cœur. Littre : « 8° Ces deux personnes ne font qu'un cœur et qu'une âme, elles sont liées par la plus étroite

affection. Les deux princesses ne firent plus qu'un même cœur. BOSSUET. *Anne de Gonzague*. »

L'expression que Littré mentionne se retrouve plus complètement dans une phrase de Fénelon, dont les derniers mots en indiquent l'origine biblique (*Actes des apôtres*, IV, 32.)

Elles (*les religieuses*) ne doivent faire toutes ensemble qu'un cœur et qu'une âme, comme les premiers fidèles.

(*Lettre à une supérieure de religieuses*, sans date.)

Cogner. Dans ce trou, j'ai fait entrer, à coups de marteau, une forte et solide cheville de bois ; après l'avoir cognée.....

(Buffon. *La statique des végétaux*, de Hales, trad. de l'anglais. Appendice, 33.)

Cohober. Dans le feu de l'adolescence, les esprits vivifiants retenus et cohobés dans son sang (*le sang d'Emile*) portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards.

(J.-J. Rousseau. *Emile*, livre III.)

Collocatif. L'abbé Girard emploie ce mot dans *les vrais Principes de la langue française* (1747) au chapitre des Prépositions :

« Les collocatives, au nombre de huit, sont *chez, dans, sous, sur, devant, derrière, parmi, vers*. Elles servent toutes à indiquer un rapport de place ; mais chacune a de plus une idée accessoire qui la distingue.

« *A* est collocative lorsqu'elle indique le lieu ou la place : demeurer à Paris, se placer à la tête, etc. *En* est collocative dans ces exemples : dîner en ville, être en prison, etc. »

Commandite. Hatzfeld : Dérivé de l'ancien français *command*

De l'ital. *accommodata*, à ce qu'il me semble.

Commémoraison, commémoratif. Hatzfeld : Dérivés de *commémorer*, mot qui a été omis à sa place, un peu plus loin, et qui est d'ailleurs, d'après Littré, un néologisme, dont les anciens mots qui datent des 14^m et 16^m siècles, ne peuvent pas dériver.

Commenter. A été employé comme verbe intransitif :

On commençait dès lors à commenter sur les articles : on les tournait, on les expliquait à sa mode.

(Bossuet. *Relation sur le Quiétisme*, V, I.)

Comparoir. Dans trois jours, je m'irai mettre entre vos mains, pieds et poings liés, afin que vous me le fassiez comparoir aussi chèrement que je l'ai desservi, et que vous donniez en moi un exemple qui fasse à l'avenir trembler tous les ingrats.

(Voiture. Lettre à la marquise de Vardes.)

Je crois que *comparoir* est ici pour *comperer*, et que Voiture a voulu dire : que vous me le fassiez payer aussi cher que je l'ai mérité. — Peut-être n'y a-t-il là qu'une faute d'impression qui, de la première édition, a passé dans toutes les autres.

Compatible. « Absolument, dit Littré, *compatible* ne se dit qu'au pluriel, ou, au singulier, avec quelque mot qui ait un sens collectif. »

On fera bien de se conformer à cette règle ; toujours est-il que Voltaire l'a enfreinte, par plaisanterie sans doute, et en profitant de la liberté du style épistolaire :

« Vous m'avez laissé ignorer la bonne plaisanterie de la grand' chambre, qui voulait députer à l'enfant, et empêcher qu'aucun conseiller du Parlement connût jamais les intérêts d'aucun Etat. Enfin vous voilà compatible. »

(Lettre à d'Argental, 29 juin 1759.)

Complaisance. Hatzfeld, au mot *complaisant*, note un ancien sens de cet adjectif : qui se complait en lui-même.

Il eût fallu dire de même au substantif *complaisance* : *Vicilli*, le fait de se complaire en soi-même.

La complaisance vent avoir l'honneur des bonnes œuvres.

(Massillon. *De la conduite des clercs dans le monde.*)

Complaisante. Je sais, en général, qu'il y a beaucoup d'inconvénient à s'attacher une complaisante.

(Lettre de la duchesse de Luynes à madame du Deffand, 7 avril 1754.)

Les uns pourraient vous croire ma propre fille, les autres ma complaisante, etc., et sur cela faire des commentaires impertinents.

(Lettre de madame du Deffand à mademoiselle de Lespinasse, 13 février 1754.)

Il est toujours sous-entendu, dans une liaison intime entre une femme riche et une fille qui ne l'est pas, que toutes les complaisances et les gênes seront du côté de cette dernière ; que, sans faire semblant de rien, elle sera l'esclave des volontés de l'autre : tout haut son amie, et tout bas sa complaisante.

(Buffenoir. *J.-J. Rousseau et Henriette, jeune Parisienne inconnue*. Lettre d'Henriette, avril 1764.)

Compulsion. S'il faut un plus grand éclaircissement, monseigneur l'intendant est supplié de donner ses ordres pour que le requérant demande en son nom, à la république de Genève, la compulsion des archives.

(Voltaire. Lettre à l'intendant de Bourgogne, au printemps de 1760 ; n° 4149, dans l'édition Moland.)

Concetti. Hatzfeld : « Le mot ne s'est d'abord employé qu'au pluriel. » Ex. le plus ancien, de 1753.

Les vers de Chimène : *Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau ! La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.....* consistent dans une pensée recherchée, tirée, affectée, dans une subtile et froide antithèse. C'est un ridicule *concelto*.

1739. (Desfontaines. *Racine vengé*, page 117).

Condamnation. Littré et Hatzfeld citent tous deux Massillon : Il a mangé et bu sa condamnation. — C'est une expression biblique :

Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'il mange ainsi de ce pain et boive de ce calice : car quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation.

(Saint Paul. 1^{re} Epître aux Corinthiens, XI, 28 et 29.)

Condition, Qualité. Hatzfeld : *Condition* : Une personne de condition noble, ou elliptiquement : une personne de condition. *Qualité* : Absolument. Condition de celui qui est noble.

« Condition noble » et « condition de celui qui est noble » sont des définitions qui s'équivalent, et qui ne marquent pas la différence qu'on faisait entre « une personne de condition » et « une personne de qualité ».

Homme de qualité est en notre langue quelque chose de plus qu'*homme de condition*.

(Bouhours. *Remarques nouvelles sur la langue française*.)

On est de condition dans l'état de la bourgeoisie ; on est de qualité dans l'ordre de la noblesse.

(Girard. *La justesse de la langue française*.)

Voilà qui est net ; et semblablement, Necker, dans le passage qui suit, où il fait une espèce d'énumération ascendante,

indique bien que dans l'ancienne hiérarchie sociale, une femme *de qualité* était quelque chose de plus qu'une femme *de condition*.

C'est le goût, c'est le tact qui aide à régler les manières d'une grande dame, maîtresse de maison ; c'est le goût, c'est le tact qui l'empêche de se tromper dans les distinctions fines qu'elle voudrait faire au milieu de son salon ; les femmes de condition, les femmes de qualité, les femmes de la cour, les femmes titrées, les femmes d'un nom historique...

(Necker. *Sur les usages de la société de France, en 1786.*)

Conditionnel. Je n'ai fait qu'une démarche purement conditionnelle, selon mon devoir.

(Fénelon. Lettre au père Le Tellier, 15 déc. 1713.)

Confédéré. Définition de Hatzfeld : membre d'une confédération (temporaire).

Pourquoi temporaire ? « Fidèles et chers confédérés !... » est une apostrophe du style courant, en Suisse ; et la Confédération suisse n'est pas temporaire.

Confesseur. « L'Eglise a honoré de ce nom tous les saints qui n'ont pas été martyrs. » *Acad.* — Je ne sais pourquoi Hatzfeld donne une définition plus étroite : « Chrétien qui, *au temps des persécutions de l'Eglise*, confessait sa foi chrétienne ».

La définition plus large de l'Académie est conforme à l'usage du mot.

Confidemment. Je vous dirai confidemment, afin que leurs Majestés seules en aient connaissance, que...

(Lettre du cardinal Mazarin, citée par Bouhours : *Suite des Remarques nouvelles*, au mot *entamer*.)

Confidence. Je suis assuré que l'un ou l'autre auraient en horreur de la moindre pensée de simonie ou de confidence.

(Rossnet. Lettre à M. Dirois, 12 août 1684.)

Confier. Cette vérité n'a pas besoin de preuve; et nous nous confions dans le Seigneur, qu'elle ne regarde pas ceux qui nous écoutent.

(Massillon. *De la conduite des clercs dans le monde.* — *Œuvres*, éd. de 1821. X. 318.)

Confort. Ce que les Anglais appellent confort, et que nous exprimons par l'aisance...

(M^{me} de Staël. *Dix années d'exil*, XII.)

Confortable. Hatzfeld : Néologisme.

.... les confortables rayons de notre soleil.

1628. (*Quò vadis, ou Censure des voyages*, nouvellement tirée de l'anglais de M. Joseph Hall, par Th. Jaquemot.)

Congre. En traversant Lorient, nous avons vu toute la place couverte de poisson, des chiens de mer, des congrès monstrueux qui serpentaient sur le pavé.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Voyage à l'île de France*, lettre III.)

Congrégationaliste. Littré : « sectaire chrétien des Etats-Unis ». Mais il y a des congrégationalistes ailleurs qu'aux Etats-Unis. Une église congrégationaliste est un groupe de chrétiens protestants, qui ne reconnaît au-dessus de lui aucune autorité humaine. Le système congrégationaliste est opposé au système presbytérien, dans lequel les églises particulières sont soumises à un synode.

Congruiste. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1753.

En décidant que ce système (*de Jansenius*) est hérétique, le Vicaire de J. C. coupera d'un seul coup le nœud gordien...

Les congruistes seront charmés, toutes les écoles demeureront en paix.

(Fénelon. Lettre au cardinal de Rohan, 27 juillet 1714.)

Conjugalement. La polygamie directe et formelle doit être d'avoir deux femmes ensemble, avec lesquelles on vit conjugalement.

(Bossuet. *Quatrième avertissement aux protestants*, IX.)

Consécution. Hatzfeld : « 1° *Peu usité*. Poursuite. La mémoire fournit une espèce de *consécution* aux animaux, qui imite la raison, mais qui en doit être distinguée. Leibnitz. *Monadologie*, 26. »

En mettant *poursuite* à la place de *consécution*, dans la phrase de Leibnitz, elle n'en est pas plus claire; elle ne se comprend bien que si on en donne la suite :

« Par exemple, quand on montre le bâton aux chiens, ils se souviennent de la douleur qu'il leur a causée, et crient, et fuient. »

Si l'on ne se contente pas de la définition de Littré : *enchaînement, rapport d'antécédent et de conséquent*, on peut dire que Leibnitz a employé *consécution* dans le sens de : *prévoyance de ce qui va suivre*.

Conserviteur. Est-il possible que vous croyiez que nous invoquions les saints comme Dieu ? N'avons-nous pas dit que nous ne les appelions à notre secours que comme nos conserviteurs ?

(Bossuet. Lettre au ministre Ferry, 28 oct. 1666.)

Consistorial. Nous entendons que souz le dict mot *consistoriaux*, doivent estre compris les chiefz. superintendens, anciens, surveillans, diacres, et finalement tous ceulx qui se sont aucunement meslez des affaires du dict consistoire.

si comme d'avoir collecté argent et aumônes, ou d'avoir eu la charge de édifier et ériger le temple.

(Lettre du duc d'Albe, 12 avril 1567 ; dans Gachard. *Correspondance de Philippe II*, II, 664.)

Consœur. Les consœurs doivent respecter leur supérieure et lui obéir.

(Fénelon, Lettre à une supérieure de religieuses.)

Consoler. Hatzfeld, dans un autre article : « *Endormir*, faire dormir. Endormir un enfant en le berçant. — *S'endormir*, commencer à dormir », a su faire une juste distinction, qui eût été aussi à sa place au mot *consoler*. Il le définit « soulager quelqu'un dans son chagrin ». Cette définition ne s'applique pas bien au verbe employé dans le pronom réfléchi. De même que pour *s'endormir*, il eût fallu pour *se consoler* une définition spéciale, par exemple : être en train de perdre son chagrin, sentir son chagrin s'évanouir, voir s'évaporer son chagrin.

Consomption. Dans la consommation des espèces, tous ceux qui croient la réalité sont obligés de reconnaître qu'il arrive une cessation de l'être que Jésus-Christ acquiert dans ce sacrement ; et cette cessation n'est toujours qu'une mort mystique, puisque la personne de Jésus-Christ demeure toujours inviolable en elle-même.

(Bossuet. Lettre au ministre Ferry, 28 octobre 1666.)

Constamment. Les ecclésiastiques de saint Augustin, bien qu'ils n'eussent avec lui qu'une même table et qu'une même maison, pouvaient pourtant posséder quelque chose en propre. Constamment donc, ils ne faisaient aucun vœu de pauvreté.

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti*.)

Constamment donc signifie ici : il conste donc que...

Consulte. A vous, monsieur Marin... Vous m'apprires tout ce qu'il y avait à m'apprendre sur l'objet de ma consulte.

(Beaumarchais. *Addition au supplément du mémoire à consulter.*)

Consulter. Vous, grande nation, dans peu rassemblée pour consulter sur vos droits...

(M^{me} de Staël. *Lettres sur J.-J. Rousseau*, IV.)

Contagion,... pour la punition des jansénistes qui répandent la contagion.

(Fénelon. Lettre au père Le Tellier, 15 déc. 1713.)

Contradictoire. La lumière qui éclaire nos âmes ne vient-elle pas de Dieu? Les vérités qu'elle nous présente peuvent-elles être contradictoires avec celles qu'il nous a révélées?

(Buffon. *Epoques de la nature.*)

L'Académie, Litré et Hatzfeld ne donnent que *contradictoire* à....

Contribution. Depuis quelques années, les savants français emploient les mots *contribution* à... dans le sens de l'allemand : Beiträge zu...

Le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier indique plus de quatre-vingts ouvrages dont le titre commence par *Mémoires pour servir à*... Cette ancienne expression française ne valait-elle pas mieux que le germanisme qui la remplace?

Coquin. Quand on voit qu'un homme de qualité est grand et bien formé, on dit qu'il est de belle taille; si c'est un valet, on dit : voilà un puissant coquin.

Théophile. *Apologie.* (*Euvres*, éd. Alleaume, II. 270.)

Le 13 au soir, on lui apporta (à Nicole) de la part de la comtesse de Grammont, quelques gouttes d'Angleterre qu'on

battit dans du vin d'Espagne et qu'on lui fit prendre.... Je fus témoin qu'il dit à une personne qui lui promettait encore de ces précieuses gouttes, « qu'à la vérité il en admirait l'effet si prompt et si puissant, mais qu'il était tout honteux qu'on donnât à un coquin un remède fait pour les rois ».

(Vuillart. Lettre du 21 novembre 1695, citée par Sainte-Beuve. *Port-Royal*, 5^e éd. IV, 512.)

Hatzfeld définit *coquin* : 1^o *Vicilli*. Gueux, qui mendie. — Dans les passages qu'on vient de voir, *coquin* semble signifier : homme de peu, homme de rien.

Cordé. Les fibres de cette partie blanche (*des asperges*) sont dures et cordées, en comparaison des fibres dans la partie verte.

(Buffon. *La statique des végétaux*, de Hales. trad. de l'anglais. Chap. VII.)

Cordonnier. Croiriez-vous que *cordonniers* vient de ce qu'ils donnent des cors ? Je le fis l'autre jour croire à un bien honnête homme.

(Voiture. Lettre 125. à M. Costar.)

Cortège. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1642.

Je pense que vous ne vous lasserez jamais d'aller au cortège.

(Balzac. Lettre à l'évêque d'Aire, 25 septembre 1622.)

Corvée. Si l'on considère le droit de corvées comme un droit qui affecte la personne, ainsi que semble d'abord l'indiquer la propre étymologie du nom de *courvées*, qui, dérivant sans doute du mot latin *CURVUS*, présente aussitôt l'idée d'une personne qui est contrainte de fléchir et de SE COURBER elle-même à l'ouvrage, à la première volonté du seigneur, il est indubitable qu'en ce cas un Bourgeois ne doit ni ne

peut y être astreint, et qu'il serait absurde qu'une personne qui a l'avantage d'être membre de la République, fût tenu à des prestations personnelles, et assujetti à miséricorde envers un seigneur particulier, qui est vassal de cette même République! Mais si au contraire, l'on regarde ici ces droits de corvées et de *roides* comme une servitude réelle...

(Conclusions de Sp. Jean-Antoine Butini, prises le 29 avril 1695, en qualité de substitut du procureur général, au sujet de la cause pendante entre noble Jean-Antoine Lullin, seigneur de Dardagny, ancien syndic, et sieur Antoine Rey, de Dardagny, maître horloger, bourgeois de Genève. Ms. 141 de la Société genevoise d'histoire.)

Costume. Ce mot a été employé par Voltaire dans le sens de ce qu'on a appelé plus tard *couleur locale* :

Si les Français n'étaient pas si français, mes Chinois auraient été plus chinois, et Gengis encore plus tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le costume, pour ne pas effaroucher une nation frivole, qui rit sottement, et qui croit rire gaiement, de tout ce qui n'est pas dans ses mœurs, ou plutôt dans ses modes.

(Lettre à Dumarsais, 12 octobre 1755.)

Cotonnade. Hatzfeld : Nèologisme.

Deux petits lits, de cotonnade rayée de bleu et de blanc comme la tenture de sa chambre, une commode, une table et quelques chaises, faisaient tout son mobilier.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Essai sur Jean-Jacques Rousseau*.)

Cotte. On y voit (*sur les théâtres de Londres*) Annibal avec une longue perruque poudrée sous son casque, des rubans sur sa cotte d'armes.

(Muralt. *Lettres sur les Anglais*, II.)

Coucher. Aux définitions de Littré et de Hatzfeld :
1° *Mettre au lit*, il faut ajouter : *donner un logement, une couche.*

J'attends Lekain ces jours-ci; nous le coucherons dans une galerie. et il déclamera des vers aux enfants de Calvin.
(Voltaire. Lettre à Thieriot, 24 mars 1755.)

Coucherie. Hatzfeld : Néologisme.

Si *Tancrède* avait un plein succès, il faudrait hardiment donner *la Femme qui a raison* : car elle est gaie, et la morale est bonne. Il y a beaucoup de coucherie; mais c'est en tout bien et en tout honneur.

(Voltaire. Lettre à madame d'Argental, 20 sept. 1766.)

Personne n'aura à se plaindre si la presse, la religion et la coucherie sont également libres en France.

(D'Alembert. Lettre à Voltaire, 8 déc. 1763.)

Couleur. Après cela, que peut-on dire contre cet acte ?
Le peut-on calomnier avec couleur ?

(Patru. *Plaidoyer pour l'archiprêtre de Gignac.*)

Couleur locale a d'abord été employé au pluriel :

Quant au style, à la poésie, à la couleur de tout l'ouvrage, aux couleurs locales, à la force et à la grâce, mes acteurs ont été dans une espèce d'enchantement. Voici le titre de ma tragédie : *Fædor et Mikalef, ou les Orphelins de la Sibérie.*

(Ducis. Lettre à madame Babois, 16 pluviose an VIII.)

On a dit aussi *coloris local* :

Un poète dramatique n'est plus qu'un déclamateur lorsqu'il parle par l'organe de ses personnages, au lieu de leur conserver les idées propres à leur situation, et les discours qui tiennent à leur caractère : c'est ce que les maîtres de la scène appellent *coloris local*.

(*Mélanie*, drame de La Harpe. *Avertissement des éditeurs*, 1804.)

Coulis. L'île de Ruac... était une île où les habitants ne vivaient que de vent, et on n'y donnait aux malades que des vents coulis.

(Voiture. Lettre 127, à M. Costar.)

Coup. Ce grand édifice, qui déjà avait pris coup, s'en allait presque en ruine.

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti.*)

Coupeau. Cime, sommet. L'Académie, Littré et Hatzfeld sont d'accord à dire que ce mot est vieux. Mais il est encore d'usage courant en blason. Les armes de Hongrie, par exemple, se blasonnent ainsi : De gueules à la croix patriarchale d'argent, issant d'une couronne d'or posée sur une colline à trois coupeaux de sinople.

Courageux. La sève que le froid avait condensée, s'étendit en sentant ce petit retour de chaleur, et fit pousser plusieurs plantes plus courageuses que les autres.

(Buffon. *La statique des végétaux*, de Hales, trad. de l'anglais. Chap. VII.)

Courir. Un arbre que la foudre a couru, depuis le faite jusqu'à la racine.

(Théophile. *Épître d'Actéon à Diane.*)

Coutelas. Hatzfeld : Dérivé de couteau.

De l'ital. *cottellaccio*, à ce qu'il me semble.

Craindre. Je crains qu'il ne vienne, dit le Dict. Acad.

— Racine a dit :

Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son père :

On craint qu'il *n'essuyât* les larmes de sa mère.

(*Andromaque*, I, 3.)

Il aurait pu dire : On craint qu'il n'essuie les larmes de sa mère. Mais le sens n'eût pas été le même ; pour s'en

rendre compte, il faut rétablir une phrase sous entendue :

On craint que, si on le laisse vivre, il n'essuie. . .

On craint que, si on le laissait vivre, il n'essuyât. . .

Au présent de l'indicatif, *laisse*, correspond le présent du subjonctif, *essuie* ; à l'imparfait *laissait*, l'imparfait *essuyât*.

Si on le laisse vivre, c'est une hypothèse qu'on formule en terme froids et simples ; il n'y a pas de parti pris ; le pour et le contre sont en balance.

Si on le laissait vivre implique une autre idée ; le parti est pris : il faut tuer l'enfant ; car, pense-t-on, si on le laissait vivre, il arriverait malheur. C'est ce parti pris qui effraie Andromaque, et qui lui fait dire : *n'essuyât*.

Crapoussin. Ces gros petits crapoussins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger ; ils crèvent comme des monches ; et nous, maigrelets, nous vivons.

(Voltaire, lettre à madame de Fontaine, juin 1757.)

Crédibilité. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1694.

Ce ne sont pas, comme on parle, de simples arguments de crédibilité.

(Balzac, Lettre à Conrart, 12 juin 1651.)

Crédit. Si j'avais quelque credit pour écrire, je m'étendrois bien volontiers dans le récit particulier des grâces que ce grand saint (*Joseph*) m'a faites. . .

(Ste Thérèse, *Autobiographie*, traduite par Arnauld d'Andilly, Ch. VI.)

Cri. Terme de blason.

Si Flory a peu donné à sa sœur, du vivant de sa mère, les biens de Monlaur, il est certain que par mesme raison il les pouvoit pareillement donner à une estrangère, du vivant de Louys, son ayeul maternel. Et qui ne croira qu'il n'eust abhorré de penser seulement que luy, que sa fille, vivans et

le voyans, on peust malgré eux disposer du leur ? Que leur aîné peust, en despit d'eux encore plains de vie, enter sur telle plante qu'il voudroit choisir, leur nom, leur cry, leurs armes, coherens à leur terre ; et que tous leurs puisnez fussent à leur veue, comme branches steriles, sans feuilles et sans fruits ?

(Marion. *Plaidoyers*, XIII.)

Crier. La dépense fut si excessive que Louis le jeune était à peine aux portes de Hongrie, que par les lettres qu'il écrit à Suger, il criait déjà à l'argent.

(Patru. *Traité des décimes*.)

Criminaliser. L'affaire a été extrêmement grave. Elle a été portée au conseil des parties ; on a voulu la criminaliser et la renvoyer au parlement.

(Voltaire. Lettre au duc de Richelieu, 9 février 1767.)

Critique. A toutes ses qualités, l'auteur du livre dont nous parlons, ajoute celle d'être *critique*, c'est-à-dire, de peser les mots par les règles de la grammaire.

(Bossuet. *Défense de la tradition et des saints Pères*, préface.)

Croquant. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, dans la *Comédie des proverbes*, de Monluc, dont la première édition, d'après Brunet, est datée de 1633.

Discours sur l'entreprise de Genève, tiré au vray par un croquan savoyar. A Chambéry, 1603.

Crotu. Littré : Erym. crotte. — Hatzfeld : Dérivé de crotte.

N'est-il pas plutôt dérivé du vieux français *crot*, creux ? La petite-vérole laisse des creux au visage.

Cuveau. Je vous ai fait expédier lundi dernier un cuveau contenant deux fromages.

(J.-J. Rousseau, Lettre au libraire Duchesne, 28 octobre 1764.)

Dame. Si ma nièce..... aimait mieux être dame de château que citadine de Paris malaisée, je trouverais bien à la marier.

(Voltaire. Lettre à Thieriot. 21 déc. 1737.)

Est-il vrai que Gaussin se retire, qu'elle va en Berry être dame de château ?

(Voltaire. Lettre à d'Argental. 28 août 1760.)

Dansel.

Ce dansel, beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A. dans mon chaupêtre séjour,
Dessiné le maigre contour;
D'un vieux visage à faire rire.

(Voltaire. Lettre à M. de Villette, 11 décembre 1765.)

Datisme. Littré et Hatzfeld disent que Datis est un personnage d'une comédie d'Aristophane : on dirait, à les lire, qu'il y paraît sur la scène.

Datis est simplement cité par un des personnages de la comédie de *la Paix* : « Voici l'instant, dit Trygaeos, de répéter ce que chantait Datis, se caressant au milieu du jour : *Quel plaisir, quel délice, quelle jouissance !* »

Dauphin. Hatzfeld : « Il. Titre du fils aîné des rois de France. »

Il y a eu des dauphins d'Auvergne, qui ont porté ce titre depuis le 11^e siècle, et qui l'ont conservé jusqu'au 17^e. (*Histoire généalogique de la maison royale de France*, par le père Anselme et ses continuateurs. 1726, tome premier, *passim*, notamment page 358.)

Après avoir tout examiné, elle (*madame de Chantres*) s'arrêta au prince Dauphin, fils du duc de Montpensier : il était alors à marier.

(M^{me} de la Fayette. *La princesse de Clèves*.)

Davantage. Rien ne me plairait autant que d'avoir tous les soirs chez moi six ou sept personnes de bonne compagnie, et non pas deux fois la semaine vingt ou vingt-cinq personnes, comme cela arrive, qui ne se soucient non plus de moi, et dont je ne me soucie pas davantage que de ceux qu'on rencontre dans les églises et dans les spectacles.

(M^{me} du Deffand, Lettre à Walpole, 3 mai 1779.)

C'est un exemple à ajouter à ceux que Littré a recueillis de l'emploi de *davantage* avec *que* : « usage, dit-il, que les grammairiens de la fin du 18^e siècle ont réussi à abolir. » A vrai dire, déjà en 1689, dans ses *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*, Andry de Boisregard disait : « *Davantage* ne veut point *que* après soi ». Mais je crois que Sainte-Beuve a eu tort d'écrire :

La première phrase de la préface des *Lettres persanes* ressemble fort à un solécisme : « Rien n'a plu davantage dans les *Lettres persanes* *que* d'y trouver.... » *Davantage que* est proscrit depuis Vaugelas. Montesquieu le savait sans doute en prenant la plume ; mais au lieu de dire *n'a plus plu*, ou de changer de tour, il a risqué le solécisme, sachant bien que de broncher tout au début ne tirait pas à conséquence pour un coursier de sa race.

(*Port-Royal*, livre III, chap. 7.)

On ne voit pas ce que vient faire ici Vaugelas, qui n'a pas parlé de *davantage que*. Après Vaugelas, et pendant deux générations encore, Pascal, Bossuet, La Bruyère, Massillon, ont employé cette expression ; et si Montesquieu est le dernier des grands écrivains qui s'en soit servi, ce n'était pas encore un solécisme sous sa plume. Ce n'est pas la seule occasion où Sainte-Beuve ait pris un archaïsme pour une faute de français. Il a dit par exemple :

Je n'ai pas parlé du *style* chez M^{me} de Charrière ; les cita-

tions en ont pu faire juger. C'est du meilleur français, du français de Versailles que le sien, en vérité. Elle ne paie en rien tribut au terroir... en rien ; pourtant je lis en un endroit de *Caliste* : « Mon parent n'est plus si triste d'être marié, parce qu'il oublie *qu'il le soit*, » au lieu de *qu'il l'est*. Toujours, toujours, si imperceptible qu'il se fasse, on retrouve le signe.

(*Portraits de femmes*. M^{me} de Charrière, article publié dans la *Revue des deux mondes*, du 15 mars 1839.)

Mais cet emploi du subjonctif, que Sainte-Beuve relève comme une faute, est un simple archaïsme. Balzac, par exemple, écrivait à Chapelain, le 4 janvier 1641 : « Je suis tendre jusqu'à la faiblesse, je vous l'avoue ; mais je pensais que vous le sussiez il y a longtemps. » — et il écrit à Du Plessis : « Ceux-ci (*les barbares*) croient que ce soit lâcheté de fuir quand une rivière se déborde... Si vous jugez que la Philosophie, que vous avez autrefois tant estimée, soit encore assez sage pour vous conseiller, elle vous dira... »

Voiture, dans l'*Histoire d'Alcidalis et de Zélide*, rapporte que son héros « avait toujours les yeux et le cœur attachés à la jalousie par où il croyait qu'elle (*Zélide*) regardât. »

Dans le *Menteur* de Corneille (I, 4), Dorante parle à Cliton de Clarice et de Lucrèce qui viennent de sortir : Dorante préfère celle qui s'est entretenue avec lui, et Cliton réplique :

La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

Dans les *Mondes*, au second soir : « Parce que la lune est éloignée de nous, dit Fontenelle, nous ne la voyons que comme un corps lumineux, et nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la terre. »

Et au 18^e siècle encore, Voltaire écrivait au marquis d'Argence de Dirac, le 12 octobre 1765 :

S'il (*le parlement de Toulouse*) croit avoir bien jugé les

Calas, il doit publier la procédure, pour tâcher de se justifier; s'il sent qu'il se soit trompé, il doit réparer son injustice ou du moins son erreur.

De. Les articles *de, du, des*, après un de ces titres, *mon-sieur, monseigneur*, etc., sont encore à remarquer : car si on les dit sans faire précéder un de ces titres d'honneur : *monsieur*, etc., on supprime la particule *de* devant les noms qui ont plus d'une syllabe : ainsi au lieu de dire : *Monsieur de Turenne, Monsieur de Villars*, on dira : *Turenne, Villars*; cependant on conserverait l'article *de* : 1° dans les noms d'une syllabe, comme *De Thou*; 2° dans les noms de deux syllabes, dont la dernière a pour voyelle un *e* muet : *De Vardes*; 3° dans les noms qui commencent par une voyelle : *d'Armagnac, d'Etampes*.

(Buffier, *Grammaire française*. Remarques sur des bizarreries d'usage.)

Me permettez-vous, monsieur, de vous faire une petite chicane grammaticale ? La particule *de*, en français, ne peut se joindre à un nom propre commençant par une consonne, à moins qu'elle ne suive un titre; ainsi vous pouvez fort bien dire : *le vicomte de Bonald a dit*, mais non pas : *De Bonald a dit*; il faut dire : *Bonald a dit*; et cependant on disait : *D'Alembert a dit*. Ainsi l'ordonne la grammaire.

(Joseph de Maistre, Lettre à M. de Syon, 14 novembre 1820.)

Telles étaient les règles, qui étaient bonnes; mais l'usage les abandonne. Alexandre Dumas fils les a carrément violées, quand il a dit, dans son discours de réception à l'Académie française : « Songez, messieurs, qu'à ce moment... Casimir Delavigne n'a que vingt-cinq ans, de Vigny vingt, Hugo et Dumas dix-sept, de Musset est au collège, et plusieurs d'entre vous ne sont pas nés. »

On fait plus : les éditeurs modernes se permettent de corriger sur ce point les meilleurs écrivains. Voltaire, dans ses lettres à Cideville, du 25 février, et à Thieriot, du 15 mai 1733, leur avait dit : « Le *Paresseux* de Launay paraîtra après Pâques. » — « Launay a donné son *Paresseux*. »

C'est ce qu'on lit dans l'édition de Kehl ; mais prenez l'édition de M. Moland, vous y lisez : « Le *Paresseux* de de Launay paraîtra après Pâques. » — « De Launay a donné son *Paresseux*. »

Débagouleur. Et vous, vieux débagouleur de Sarrazin, vous n'avez jamais joué Alvarès comme moi, entendez-vous.
(Voltaire. Lettre à d'Argental, 12 mars 1758.)

Débiteur. Peut avoir un régime précédé de la préposition à :

Si saint Paul a été débiteur aux fous et aux sages, je vous confesse que je ne suis pas assez riche pour payer les dettes de saint Paul.

(Balzac. Lettre à Conrart, 20 juillet 1652.)

Débrider. Encore une fois, débridez, avalez des détails.
(Voltaire. Lettre à M^{me} Clairon, 12 janvier 1750.)

Déchiré. Vous ai-je dit que madame de Pompadour et M. le duc de Choiseul m'honorent d'une protection très marquée ? Croyez-moi, mes frères, notre petite école de philosophes n'est pas si déchirée.

(Voltaire. Lettre à Helvétius, 12 décembre 1760.)

Je n'ai jamais cru la France si déchirée qu'on le dit.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 28 déc. 1760.)

Décime. Il faut remarquer que du même mot latin *decima*, nous avons fait deux mots français ; car nous appelons dimes, celles que le peuple paie à l'Eglise ; et décimes, celles que le clergé paie au pape ou au roi.

(Fleury. *Introduction au droit ecclésiastique*, II, 13.)

Déclarateur. Littré cite d'après le Dictionnaire de Laveaux, et cite mal, une phrase de Voltaire : « Il est bien triste pour l'humanité que ceux qui se disent les déclarateurs des commandements célestes, les interprètes de la divinité, en un mot les théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous. »

(Voltaire. Lettre au prince royal de Prusse, 26 août 1736.)

Déclinable. Cette inversion :

O Dieu dont les bontés, de nos larmes touchées,
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées.

pour dire : *ont arraché les armes*, était d'une grande commodité pour la rime, parce qu'elle rend le participe déclinable ; au lieu qu'étant mis avant son régime, il ne se décline jamais.

(D'Olivet. *Remarques sur Racine*, XV. Ed. de 1767.)

Décliner. Littré, dans le supplément à son dictionnaire, cite la Grammaire des Grammaires, qui dit que l'Académie prononça le 3 juin 1679 : La règle est faite ; on ne déclinerait plus les participes *présents*. La *Grammaire des Grammaires* avait emprunté cette citation aux *Opuscules sur la langue française*, par divers académiciens, publiés à Paris en 1754. A la page 341, l'éditeur de ce recueil, l'abbé d'Olivet, cite un Extrait des registres de l'Académie, du 3 juin 1679, qui se termine en ces termes : Ainsi la règle est faite, qu'on ne déclinerait point les participes *actifs*.

Déconfès. de peur que je ne sois excommunié et que je meure déconfès.

(Voltaire. Lettre au président de Ruffey, 26 mai 1762.)

Découverte. Lorient est une petite ville de Bretagne... On y distingue de beaux magasins, une tour qui sert de découverte.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Voyage à l'Ile-de-France*, lettre II.)

Décrépitude. Hatzfeld : Etat de celui qui est décrépît.

Décrépit. Hatzfeld : Arrivé au dernier degré de la décadence physique, produite par la vieillesse.

Ces définitions ne s'accordent pas avec l'emploi que fait madame du Deffand du premier de ces mots, dans une lettre à Walpole, du 4 décembre 1771 : « Mes insomnies ne me tiennent point ; mais elles accéléreront la décrépitude. »

On accélère une marche, un mouvement ; on n'accélère pas l'état de celui qui est *arrivé* au dernier degré de la décadence, etc.

Décrétoire. L'exercice de la religion, la juridiction, ainsi que les droits et biens ecclésiastiques, sont et doivent être réglés d'après l'état et la possession de l'année 1624, qui pour cela est appelée *décrétoire*, ou normale.

(Scholl. *Histoire abrégée des traités de paix*. 1817. I, 197.)

Décrire. Avait le sens de *recopier*.

... Pardonnez-moi les ratures que je fais à chaque bout de champ dans mes lettres, qui m'embarrasseraient fort s'il fallait que je les *décrivisse*...

(Boileau. Lettre à Brossette, 10 novembre 1699.)

Andry de Boisregard (*Réflexions sur l'usage présent de la langue française*, 1689) signale et condamne cet emploi de *décrire* dans le sens de *transcrire*.

Définition. On a écrit à Lausanne pour faire prier l'auteur des *Lettres toulousaines* de suspendre le débit de son livre jusqu'à la définition du procès des Calas.

(Voltaire. Lettre à Jacob Vernes, 14 mars 1763.)

Déiste. Hatzfeld et Littré (supplément) citent d'après Sayous, *Etudes littéraires sur les réformateurs du XVI^e siècle*, tome II, page 203, un passage de l'*Exposition de la doctrine*

de la foy chrestienne, par Pierre Viret, Genève 1564 ; passage, qui se trouve dans l'épître liminaire du second volume, adressée *aux fideles qui font profession de la vraye doctrine chrestienne en l'église de Mompelier*. folio V, verso : « Il y en a... qui s'apelent Deistes, d'un mot tout nouveau, lequel ils veulent opposer à Atheiste. »

Mais ouvrez le livre de Sayous à la page 203 du second tome, vous n'y verrez pas ce passage, qui est à la page 187 du premier tome. L'erreur de Littré a été reproduite par Hatzfeld.

Déjouer. *Déjouer* est un de ces mots parasites que la Révolution a mis à la mode, et l'un de ceux qui sont le plus souvent répétés.... Combien de fois a-t-on *déjoué* Pitt, qui pourtant joue encore son jeu, quoique ce jeu coûte un peu cher !

(La Harpe, *Mémorial*, 21 mai 1797.)

Délivre. J'oubliais de vous mander l'accouchement de la reine ; ce fut hier samedi 19... il y eut quelque intervalle entre l'accouchement et le délivre.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 20 décembre 1778.)

Démembré. J'avoue que la Bavière, sans le haut Palatinat, est un corps démembré.

(Fénelon. Lettre à l'Electeur de Cologne, 8 mars 1713.)

Démonstration. On se sert quelquefois en français du mot de *démonstration* pour signifier fausses apparences.

(Voltaire. Lettre à Damilaville, 19 mai 1764.)

Départ. Dans *Voltaire. bibliographie de ses œuvres*, II, 125, M. Bengesco dit :

« Dans ces diverses éditions, le titre de départ porte : *Traité sur la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas.* »

Ni Littré, ni Hatzfeld n'expliquent ce que c'est que le *titre de départ*.

Dépenaillement. Hatzfeld: Ex. le plus ancien, de 1798.

Que madame de Champhonin vienne dans le dépenaillement de Cirey, et que Voltaire ait le bonheur de vous y voir !

(Voltaire. Lettre à madame de Champhonin, datée de Cirey, et classée par Moland sous le n° 445. parmi les lettres des dernières semaines de 1734.)

Dépraver. Etait-ce là expliquer ou dépraver nos principes ?

(Bossuet. *Relation sur le quiétisme*, VI, 22.)

Dérogeant. Si Fléchier avait été gentilhomme, il n'aurait pas pris l'emploi dérogeant de secrétaire de M. Talon, aux grands jours d'Auvergne.

(D'Alembert. *Eloge de Fléchier*, dernière note.)

Désaimer. Je crains enfin, si nous demeurons ainsi sans dire mot, ma très chère fille, que votre cœur n'apprenne petit à petit à me désaimer.

(S. François de Sales. Lettre à une dame, 2 août 1621.)

On y sent partout une maturité puissante, une douce et riche saveur d'automne ; il n'y a plus là les âcretés de la jeune passion. Il faut, pour être venu à ce point, avoir aimé bien des fois, désaimé, puis aimé encore.

(Michelet. *Histoire de France*, Livre X, chapitre premier, sur l'*Imitation de Jésus-Christ*.)

Désaimer est chez S. François de Sales un italianisme ; et chez Michelet, un néologisme formé sur le modèle de *désarmer*, *désenclaver*.

Désappointement. Un tel désappointement m'est fort

égal, à moi qui suis tout à fait indifférent à ce que disent et pensent les personnes que je n'aime pas.

(M^{me} de Staël. *Delphine*, III, 32.)

Nodier (*Critique des dictionnaires*, page 135) avait remarqué avec justesse que ce mot, dans son sens actuel, est d'origine anglaise.

Désappropriation. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Fénelon.

Dans les *Entretiens spirituels de S. François de Sales*, publiés en 1629, le huitième Entretien est intitulé : De la désappropriation et despoillement de toutes choses.

Descente. Le duc Emmanuel-Philibert était de la juste descente des ducs de Savoie et des rois de Portugal.

(Mathieu. *Histoire de Henri IV*. Livre II, 5^e narration, § 4.)

Pour se dire d'une race, c'est peu d'en porter le nom et les armes, si avec ces marques (trompeuses assez souvent) on ne montre sa descente.

En ce long espace de six cents ans et davantage, vous ne trouvez pas un seul homme pour lier votre descente ; pas un seul homme que vous puissiez avouer, ou prendre pour votre père.

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti*.)

Désengagé. Mon Dieu ! que bienheureux sont ceux qui, désengagés des cours et des compliments qui y règnent, vivent paisiblement dans la sainte solitude au pied du crucifix !

(S. François de Sales. Lettre à une dame, 19 déc. 1622.)

Désespérer (se). Autrefois synonyme de *se suicider*,

L'anathème que l'Eglise fulmine contre les désespérés ne va qu'à les exclure de la communion des fidèles, privant de l'honneur de la terre sainte leurs corps qu'ils ont indigne-

ment souillés par une mort infâme et abominable. La justice séculière passe plus avant, et elle punit encore leur impiété par la confiscation de leurs biens.

Mais si cette punition doit être générale, et si elle doit avoir lieu aussi bien contre ceux qui se donnent la mort, ennuyés de la vie, que contre ceux qui se portent à cette action par la crainte du supplice qui les attend, c'est chose qui a reçu grande difficulté en nos jugements. Cette question fut amplement agitée au mois de décembre 1634.

Il s'agissait de la succession de Jeanne Agelle qui, poussée de quelque déplaisir, s'était désespérée.

(Simon d'Olive, *Questions notables du droit*, I, 40. *Des morts volontaires et de la peine qui leur est imposée.*)

Désinvolture. Les femmes de ce pays... ont naturellement une certaine *disinvoltura* qui n'est pas dépourvue de grâces.

(Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, II, 21. — En note : Le sens propre de ce mot (*disinvoltura*) est *l'air libre et dégagé, l'aisance dans les manières.*)

Désobligeamment. Voltaire me conseillait l'autre jour, assez désobligeamment, de mettre plus de temps à mes ouvrages.

(Piron. Lettre du 31 décembre 1730, citée par Desnoires-terres, *Voltaire*, I, 419.)

Dessous. Dessus.

Vous dormez dessous les courtines
Et des Grâces et des neuf Sœurs.

(Voltaire, *Épître à Desmahis*, 1750.)

Des fluxions horribles m'ôtent la vue, dès que la neige est dessus nos montagnes.

(Voltaire. Lettre à madame du Deffand, mars 1765.)

Dessus nos montagnes : c'est ce qu'on lit dans l'édition de Kehl; dans l'édition de Moland, il y a : *sur nos montagnes*. Je ne sais pas quel est celui des éditeurs de Voltaire qui a jugé à propos de faire cette correction.

Dessu. Ha! Florice, que c'est une traîtresse passion que la jalousie, et qu'elle se glisse aisément en nous, au desceu de notre raison!

(Voiture. *Lettres amoureuses*, I.)

Destituable. Il y a apparence qu'il avait été pourvu à titre onéreux; et que, partant, il n'était pas destituable qu'en cas de forfaiture.

(Patru. *Factum par G. Tallemant, sieur des Réaux*.)

Détourbier. Nous aperçumes venir droit à nous quatre grands taureaux, qui parurent enchantés à ceux avec qui je cheminais; mais pour moi, je crois assurément qu'ils ne l'étaient pas, parce qu'ils nous laissèrent passer sans détourbier, et qu'ils ne jetaient point de feu par les naseaux.

(Voiture. Lettre LXX. A M^{me} de Rambouillet.)

Détrancher.

Vous croirez voir partout des Huons, des Rolands.

Chevaliers toujours prêts à pousser l'estocade,

Hâcher des Fierabras, détrancher des géants.

(Du Cerceau. *Epître à M. de R^{rr}*.)

Deux. Je ne suis paresseux que parce que vous l'êtes toute la première. J'entends lorsqu'il s'agit d'écrire; car en d'autres choses vous ne l'êtes pas, Dieu merci: vous faites assez d'ouvrage, vous deux M. Vitart.

(Racine. Lettre à mademoiselle — *c'est le nom qu'on donnait alors aux femmes mariées* — Vitart, 15 mai 1662.)

Savez-vous qu'à nous deux Charles, cette collection (*de tableaux*) commence à avoir un nom?

(Mme de Souza. Lettre à la comtesse d'Albany, 23 juillet 1813.)

Deviner. Dieu, pour le désaltérer [Noé] créa la vigne et lui révéla l'art d'en faire du vin. Par l'aide de cette liqueur (*in vino veritas*) il découvrit mainte et mainte vérité; et depuis son temps, le verbe *deviner* a été en usage, signifiant originairement *découvrir* au moyen du *vin*.

(Lettre de Franklin à l'abbé Morellet, citée par celui-ci dans ses *Mémoires*, chap. XV.)

Diallèle. Hatzfeld : Néologisme.

Que pensez-vous de ce diallèle ?

(Rousseau. *Profession de foi du vicaire savoyard*.)

Diète. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1611.

.... pour prier Mons^r de Savoye qu'il envoyast quelcun à une diete qui se devoit tenir aux Suisses pour luy.

(Claude de Seyssel. Lettre au roi Louis XII, 4 juillet 1512. *Mémoires de la Société genevoise d'histoire*, XXIV. 631.)

Dilater. trois arrêts de l'Aréopage, qui le dilatent homme de bien.

(Balzac. Lettre à M. de Brassac. Livre VI, 18).

Dilemme. On trouve quelquefois le mot écrit : *dilemme*, et je me demande pourquoi.

Dilettante. Hatzfeld : Néologisme.

Je suis un dilettante en tout genre.

(Frédéric II. Lettre à Voltaire, 1^{er} mai 1760.)

Discret. Madame la Supérieure n'a rien fait qu'avec conseil. Les Constitutions de saint Louis lui donnent toute la puissance des corrections ; mais en ces rencontres elle prend toujours l'avis des Discrètes et des Mères anciennes.

(Patru. *Plaidoyer pour madame de Guenegaud*.)

Dissertation. Vous me demandez la dernière production que vous avez vue : à votre exemple, je l'appelle ici ma Dissertation, parce que nous vivons ici en pays de liberté. Mais je n'aurais garde d'être si téméraire à la cour, où il n'y a plus de grâce pour les mauvais mots, ni de sûreté pour les innovateurs de la langue.

(Balzac. Lettre à M. Bardin. Livre VI, 45.)

Dit.

Car dans sa tête sont écrits
Et tous les faits, et tous les dits
Des grands hommes, des beaux esprits.

(Voltaire. *Épître à M. de Vendôme.*)

Diversement. On parle diversement de quelqu'un : euphémisme pour insinuer que la bonne réputation de quelqu'un est très discutée. Ex. :

Quand je vous dis qu'on en parlait très diversement et que je vous demandais quel homme c'était...

(Beaumarchais. *Addition au supplément du mémoire à consulter*, soit 3^e mémoire.)

Doctorat. Tout l'épiscopat et tout le doctorat est contre lui (*contre Fénelon.*)

(Bossuet. Lettre à son neveu, 19 janvier 1699.)

Doctrine. Dans une phrase de La Bruyère : « Où le riche parle, et parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire », Hatzfeld interprète les mots *de doctrine* : « Où le riche parle, et parle *de science certaine*.... »

N'est-ce pas plutôt : « ... et parle *de questions de science ou d'érudition*... » ?

O Sparte ! opprobre éternel d'une vaine doctrine !

(J.-J. Rousseau. *Discours sur les sciences.*)

Dogmatiquement. C'est l'Eglise qui doit dans le doute

décider dogmatiquement si les termes dont le directeur s'est servi expriment la doctrine hérétique, ou non.

(Fénelon. Lettre au père Le Tellier.)

Dolman. Hatzfeld : Néologisme.

J.-J. Rousseau a employé ce mot dans une lettre au libraire Duchesne, 15 oct^r 1763, en lui décrivant un costume arménien : « Le dolman, ou robe de dessous, est toujours uni ; le cafetan, ou robe de dessus, est uni de même en été ; mais, pour l'hiver, j'en ai un doublé, et bordé de renard de Sibérie. »

Ce passage peut servir aussi à rectifier la définition que Hatzfeld a donnée de *cafetan* : « pelisse d'honneur que les sultans offrent aux principaux officiers, aux ambassadeurs étrangers, aux personnages de distinction, etc. »

Domestique. Au 8^e paragraphe, Littré parle d'une signification de ce mot, aujourd'hui inusitée : « Anciennement il se disait des individus attachés à une grande maison, même quand ils étaient gentilshommes, et que l'emploi était important. » Comme la nuance de cet ancien sens est à la fois importante et délicate à établir, il fallait une sévérité particulière dans le choix des exemples. Littré me paraît avoir mal choisi le premier :

Faites-en faire essai par quelque domestique.

Commençons par rétablir le vrai texte de ce vers :

Faites faire un essai par quelque domestique.

(*Rodogune*, acte V, sc. 4.)

Comme il s'agit d'une expérience à faire *in anima vili*, d'une coupe de poison, *domestique* a ici le sens d'*homme de service*, et même d'*esclave*. — Je n'aime pas non plus le dernier exemple, où il est question du roi Charles XII « qui bravait dix mille Turcs avec ses seuls domestiques ». Le roi

de Suède se défendait avec toute sa suite, avec ses valets de chambre et ses laquais aussi bien qu'avec ses gentilhommes. Ces deux exemples seraient avantageusement remplacés par les passages suivants : On lui rend aussi ce témoignage (*au chancelier Séguier*) qu'il est impossible d'en user plus civilement qu'il fait avec tous les Académiciens ; et qu'il préside avec la même familiarité que pourrait faire un d'entre eux ; jusqu'à prendre plaisir qu'on l'arrête et qu'on l'interrompe, et à ne vouloir point être traité de *Monseigneur*, par ceux-là même de ces Messieurs, qui sont ses domestiques.

(Pellisson. *Histoire de l'Académie française*, II.)

Je sais bien que les évêques et les abbés peuvent avoir des personnes de condition pour domestiques.

(Patru. *Plaidoyer pour l'archiprêtre de Gignac*.)

Daignez considérer, madame, que je suis domestique du Roi, et par conséquent le vôtre ; mes camarades, les gentilshommes du Roi....

(Voltaire. Lettre à la Reine de France, 10 octobre 1748.)

Donner. Le courrier, qui porta en si grande diligence cette nouvelle au vicaire, pouvait bien faire deux ou trois lieues davantage, et donner jusqu'à Peyrassé et à Cassans.

(Patru. *Plaidoyer pour l'archiprêtre de Gignac*.)

Dragon. Académie : Animal fabuleux, qu'on représente avec des griffes, *des ailes*, et une queue de serpent, — Littré : Terme de blason. Reptile qu'on représente avec deux pieds et une longue queue, *sans ailes*. Dragon monstrueux, se dit d'un dragon ailé. — Hatzfeld : *Spécialement* (Blason). Reptile figuré dans l'écu avec deux pieds et une queue. Dragon monstrueux, figuré avec des ailes.

Je crois que l'Académie, en donnant des ailes au dragon, a raison contre Littré et Hatzfeld, qui ont tort aussi en ce

qui concerne les *dragons monstrueux*, lesquels sont ceux qui ont des faces humaines.

M. de Foras (*Le Blason*, dictionnaire et remarques, 1883), définit le dragon : animal fabuleux, ailé, à deux pattes et à queue en pointe.

Palliot, dans son édition de l'*Indice armorial* de Geliot (1661) donne les armoiries de trois familles (Vervins, Bourghese, Le Granger de la Picquemenie) dans chacune desquelles les dragons sont ailés : il donne aussi les armoiries des d'Ancezune, barons de Caderousse près d'Avignon, qui portent de gueules à deux dragons monstrueux ou sphinx, ayant faces humaines, affrontées, d'or.

Dramaturgie. Hatzfeld : Néologisme.

La traduction française de la *Dramaturgie* de Lessing a paru en 1785, à Paris, et c'est alors que ce mot est entré dans l'usage courant. Jean-Baptiste Rousseau l'avait employé dans une épigramme :

Par le démon de la Dramaturgie
Ce fanatique au théâtre agrégé....

Droit. J'ai tâché d'exposer... l'établissement des sociétés politiques,... indépendamment des dogmes sacrés qui donnent à l'autorité souveraine la sanction du droit divin.

(J.-J. Rousseau. *Discours sur l'inégalité, in fine.*)

Duchesse. Espèce de siège.

Ils (*les notaires qui écrivaient le testament que dictait madame du Deffand*) furent embarrassés à désigner le siège que j'occupais : ce n'était point, disaient-ils, une chaise, ni un fauteuil, ni un canapé, ni une bergère, ni une duchesse.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole. 17 février 1771.)

Dyscole. Au fond, mes frères, je ne suis pas surpris que ces pasteurs dyscoles fuient nos assemblées.

(Massillon. *Discours synodaux*, XX.)

Écart. « Les armes principales de la maison, dit Littré, se mettent au 1^{er} et au 4^e écart, c'est-à-dire à ceux de la partie supérieure de l'écu. »

Non. Les écarts sont numérotés comme on le voit dans le tableau ci-contre ; la partie supérieure de l'écu est occupée par le premier écart et le second.

1	2
3	4

Echauguette. Je ne veux vous voir de ma vie dans cette mandite échauguette que vous habitez ; on y monte avec une peine extrême, on en descend avec un péril infini.

(Chanlieu. Lettre à mademoiselle de Launay, éd. Lescure, II, 181.)

Econome. Je sais le respect que nous devons à tout ce qui vient de la main des papes ; je sais qu'ils sont les économes souverains de l'héritage du Seigneur.

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti.*)

Economie. Parler par économie : c'est une expression consacrée, aux Pères de l'Eglise ; elle signifie *parler selon les temps et selon les lieux.*

(Voltaire. *Dictionnaire philosophique.*)

Economique. Honorius... calcula mal si l'on veut ; il ne vit pas les suites funestes des moyens économiques qu'il crut pouvoir employer.

(J. de Maistre. *Du Pape*, I, 15.)

L'adjectif *économique* a ici le sens de *politique*, et s'applique à ce qu'on fait en cherchant à esquiver les difficultés.

Economiste. Hatzfeld : Ex, le plus ancien, de 1773.

Je fondai chez moi un dîner et une assemblée tous les mardis. C'est de ces assemblées que nous est venu le nom d'*économistes*.

(Lettre du marquis de Mirabeau à J.-J. Rousseau, du 20 décembre 1767.)

Eduquer. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1771.

Une princesse, dans un roman, *est bien éduquée* : cela veut dire qu'elle a reçu une éducation digne d'elle, qu'elle est bien élevée.

(Voltaire. *Lettres sur la Nouvelle Héloïse*, 1761.)

La langue s'embellit tous les jours : on commence à *éduquer* les enfants, au lieu de les élever.

(Voltaire. Lettre à Linguet, 13 mars 1769.)

Effarouchement. Ce mot est dans Littré avec une citation de Saint-Simon. Hatzfeld l'a laissé de côté, le considérant sans doute comme inusité ; mais Fénelon aussi l'a employé : Il (*l'évêque de Chartres*) en est la dupe, et son effarouchement sur mon livre, qu'on a soin d'entretenir, l'empêche de voir ce qui se passe sur tout le reste.

(Lettre à l'abbé de Chanterac, 25 septembre 1697.)

Efféminément. Ronsard n'estoit point mortel, il n'estoit point sujet à la mort ; c'est offenser le rang et le mérite de sa condition, que de le plaindre et regretter en ceste qualité : c'est faire tort à la force et à la grandeur de son courage, que de le pleurer et lamenter ainsi efféminément.

(Du Perron. *Oraison funèbre de Ronsard*.)

Email. Hatzfeld dit très bien qu'en blason il y a sept émaux ; à savoir deux métaux : or, argent ; et cinq couleurs : gueules, azur, sable, sinople, pourpre. Mais voyez les définitions de *azur*, *gueules* et *or* : elles ne sont pas en harmonie avec cela.

Azur : un des *neuf métaux* des armoiries, de couleur bleue.

— Ici l'erreur vient de Littré.

Gueules : une des *six* couleurs de l'écu, la rouge.

Or : *couleur* représentant le premier des émaux.

Emmuseler. ...des gueux ivres, qu'il faut emmuseler comme des ours.

(Voltaire. Lettre à l'impératrice Catherine, 3 décembre 1771.)

Empierrer. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1776.

Ce sépulcre est couvert d'une pierre : marque convenable aux tombeaux, pour signifier aux passants combien dure et stable est cette demeure, et combien insensible et empierrée est la condition de ceux qu'elle tient en dépôt.

(Simon d'Olive. *Actions forenses*, III, 9; procès plaide en 1620.)

Emulsion. Je lui donnai (à un enfant malade) une décoc-tion de rue, de petite centaurée, de menthe, de chicorée sauvage; et pour adoucir la vivacité que cette tisane pourrait porter dans ce sang irrité par la fièvre, je lui fais prendre de demi-heure en demi-heure, entre ces potions, une émulsion légère.

(Voltaire. Lettre au docteur Tronchin. Œuvres, éd. Moland, XLI, 150.)

Encyclopédiste. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1771.

... les encyclopédistes, c'est-à-dire ceux qui ont traité de toutes les sciences en abrégé.

1683. (Lamy. *Entretiens sur les sciences*, VI.)

Enfonceur. M. le duc de Choiseul m'a écrit, mon cher frère, qu'il avait parlé pour la pension de M. d'Alembert; qu'il n'y avait nul mérite, et qu'il n'avait été qu'un enfonceur de portes ouvertes.

(Voltaire. Lettre à Damilaville, 3 janvier 1766.)

Enfonceur de portes ouvertes signifie ici : celui qui fait effort pour surmonter des obstacles qui n'existent pas; — et non pas : celui qui se vante d'avoir surmonté des obstacles

qui n'existaient pas (c'est la définition de Hatzfeld, qui d'ailleurs est sans doute le plus souvent la bonne).

Enjolivure. C'est de toi que j'ai appris à ne point rechercher ces petites enjolivures dont tout le monde fait tant de cas, et où mon esprit se portait assurément, et encore avec quelque avantage et quelque apparence d'y réussir.

(D'Ablancourt. Seconde lettre à Patru.)

Énonciation. Ne sait-on pas qu'une simple énonciation, dans les choses anciennes, est un titre ?

(Patru. *Plaidoyer pour la Fontaine-Desprez*.)

Ensaboté. Hatzfeld : Néologisme.

On a oublié de consulter le *Lexique de la langue de Racine* (Ouvres de Racine, éd. Hachette, VIII, 488.)

Enseigner. Ni mon cœur, ni ma bouche ne firent de paix avec un homme qui m'avait trompé, et qui payait par une ingrate jalousie les soins que j'avais pris de l'enseigner.

(Voltaire. Lettre à Formont, 28 février 1754.)

Enthousiasme. Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1573 :

Ne sentant plus la première ardeur de cet enthousiasme, qui me faisait librement courir par la carrière....

1552. (Du Bellay. Epître à J. de Morel.)

Entortillage. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1790.

Vous serez charmante, tant que vous vous laisserez aller à votre naturel, et que vous serez sans prétention et sans entortillage.

(M^{me} du Deffand. Lettre à mademoiselle de Lespinasse, 13 février 1754.)

Entre-considérer (s'). Cette curiosité mutuelle avec laquelle les planètes s'entre-considèrent.

(Fontenelle. *Les mondes*, IV.)

Entre-expliquer (s'). L'ordre fait qu'on trouve toutes

les propositions de chaque genre rassemblées pour s'entre-expliquer.

(Fénelon. Lettre au père Daubenton, 12 oct. 1713.)

Entresol. Hatzfeld ; Ex. le plus ancien, de 1690.

Entresuelo : c'est une petite chambre faite en souspente, entresolle.

Sopalco : Ce mot est plutôt italien qu'espagnol, et signifie une souspendue ou entresolle.

(*Tesoro de las tres lenguas francesa, italiana y española*, Genève, 1609.) Il y a au moins une édition antérieure, que je n'ai pas vue. — Dans les trois articles cités, je n'ai donné que l'espagnol et le français. Le mot *entresol* vient peut-être de l'espagnol *entresuelo*.

Epaule. Frapper quelqu'un sur l'épaule, à l'épaule, c'est lui donner un coup. — Lui frapper l'épaule, au contraire, c'est un geste amical et familier.

Je dinais un jour chez madame de Staël, avec Joseph Bonaparte, et quelques membres de cette opposition éphémère... « Vous êtes mécontent, me dit Joseph, en causant à part ; mais permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas non plus avec ces messieurs ; ils voudraient une rotation de Directeurs, qui disent, en leur frappant l'épaule : *Aujourd'hui, c'est moi ; demain, ce sera toi* ; au lieu que, si nous avions un régime conforme à vos principes, vous verriez avec plaisir que mon frère en restât le chef. »

(La Fayette. *Mes rapports avec le Premier Consul*.)

Épilogueur. Employé adjectivement : Vous me trouverez bien épilogueuse ; mais je vous jure que je ne le suis sur rien, excepté sur ce qui altère la sincérité : sur cet article, je le suis sans miséricorde.

(M^{me} du Deffand. Lettre à mademoiselle de Lespinasse, 13 février 1754.)

Epique. Elles seraient bien fâchées d'avoir dit : un poème héroïque ; elles disent toujours : un poème épique.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 30 septembre 1638.)

Epitomer. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1690.

Et Julian l'Antecesseur, en épitomant le texte de la Novelle de Justinian, dit...

1638. (OEuvres du sieur d'Olive du Mesnil. *Questions notables du Droit*, III, 12.)

Epoque. Puisse la paix servir d'époque à la naissance du prince que j'attends !

(Voltaire. Lettre à l'électeur palatin, 9 juin 1761.)

Epouser. Littré indique un ancien sens de ce verbe : marier, rendre époux.

Notre très honorée mère, Péronne-Marie de Chastel, demoiselle savoisiennne, était en Allemagne, où elle donna à la sainte Vierge, dans la célèbre chapelle de Notre-Dame-des-Ermites, une bague qui lui était fort chère, afin qu'elle l'épousât avec son divin Fils.

(De Chaugy. *Mémoires sur la vie et les œuvres de sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal*, I, 26.)

Erater. Vous m'avez vu extrêmement touché de Mad... Je suis parfaitement content, et de sa beauté, et de son esprit, et de son cœur ; il n'y a que sa rate qui me fait enrager. Lui appartient-il, à cette rate, de venir gâter l'effet de tant de belles parties ? Qui pourrait érater Mad..., ce serait une personne parfaite.

(Fontenelle. *Lettres du chevalier d'Her**, LXIV.)

Erronément. Dans toute la 9^e question de la cause 35^e, il n'est parlé que de sentences où, sur des faits erronés, l'Eglise et les souverains Pontifes ont erronément prononcé.

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti*)

Es. Cette particule se retrouve dans quelques noms de lieu en Bretagne : la Ville-ès-chiens, la Ville-ès-coqs, la Ville-ès-fleurs, la Ville-ès-prêtres, la Ville-ès-saints.

Escale. Hatzfeld : Emprunté de l'ital. *scala*.

Oui sans doute, quand le mot se présente comme dans Rabelais, sous la forme de *scale*. Mais *escale* a pu venir aussi du provençal *escalo* ; et il semble naturel que le français tiennne ce mot des marins de Marseille, plutôt que des Italiens.

Escalque, escarque. Mot emprunté de l'ital. *scalco*, maître d'hôtel.

Frère Jean, associé des maistres d'hostels, es'arques, panetiers,... apporta quatre pastés de jambons.

(Rabelais. IV. 64.)

Puis, quand l'escalque a la nappe levée....

(Olivier de Magny. *Épître à M. d'Avanson*.)

Esplanade. Littré : « Terme de fauconnerie. Route de Poiseau qui plane. » Hatzfeld : « Fauconnerie. Espace où le faucon plane dans les airs. »

Ni l'un ni l'autre ne citent d'exemple de ce sens spécial. S. François de Sales a dit : Les pigeons se payament quelquefois en l'air, et font des esplanades çà et là.

(*Amour de Dieu*, IV, 3.)

Dans cet exemple, *esplanade* peut se définir : action de planer.

Esquipot. C'est le nom qu'on donne à une espèce de petit coffre, dont le maître a la clé, et où les garçons barbiens mettent par une petite ouverture, l'argent qu'ils reçoivent pour les barbes.

(*Journal helvétique*, janvier 1760, page 101.)

Estropier. Les truchements de profession ne savent

presque pas la langue des étrangers auxquels ils servent d'interprètes : c'est pitié de voir comme ils altèrent, et comme comme ils estropient, si j'ose parler ainsi, les choses qu'ils veulent faire entendre.

(Bouhours. *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, II.)

Étaleur. Il y a quelques mois que je trouvai, chez un homme qui étale des livres à Versailles, une nouvelle édition de la *Henriade*, 1748.... On peut à l'amiable, savoir de cet étaleur où se vend cette édition...

L'étaleur en question est un relieur nommé Fournier.
(Voltaire, cité par Bengesco, *Bibliographie de Voltaire*, IV, 30.)

Étêter. Il serait bien triste pour nous deux que vous eussiez pu imaginer un moment qu'on eût eu la bêtise d'étêter des arbres en les ébranchant, et que moi j'eusse eu l'autre bêtise de vendre mes ébranchages....

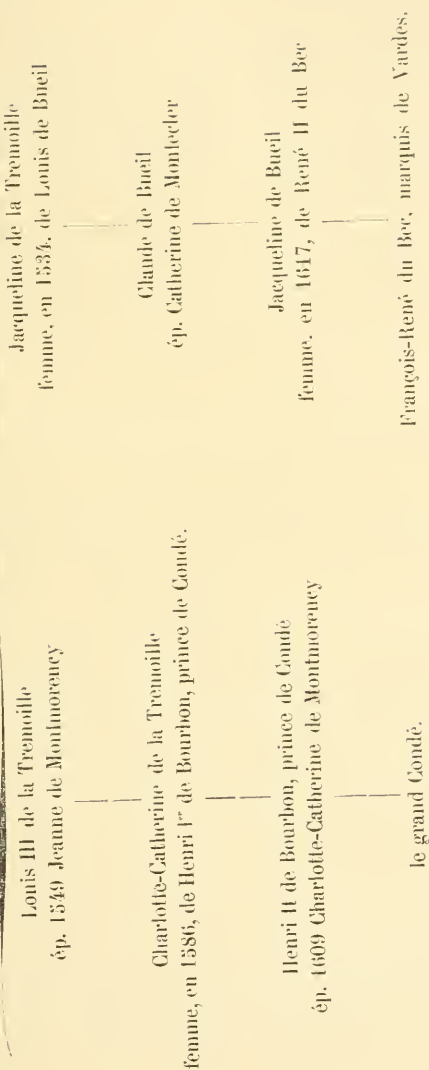
(Voltaire. Lettre à M. de Brosses, 21 février 1770.)

Etre. Littré : « 8^e Terme de généalogie. Etre du trois au quatre, du cinq au quatre avec quelqu'un ; être dans un degré de parenté tel que les deux personnes dont il s'agit, appartenant à deux branches différentes, aient un bisaïeul, un trisaïeul commun. Ainsi la parenté du grand Condé avec M. de Vardes était du cinq au quatre : c'est-à-dire qu'ils avaient un trisaïeul commun, La Trémouille.

« Ce qui fait qu'on exprime ainsi cette parenté, c'est que le point de départ n'est compté qu'une fois : La Trémouille, une fille, une fille, une fille, Condé, cinq ; de l'autre côté, une fille, un garçon, une fille, Vardes, quatre »

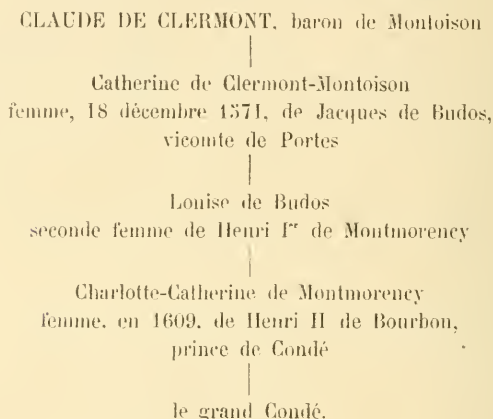
J'ai voulu vérifier les dires de Littré ; j'ai compulsé le bel ouvrage du père Anselme et de ses continuateurs : *Histoire généalogique de la maison royale de France*, etc. Paris, 1726-1733, tome I, pages 336 à 338 ; II, 87 et 88 ; IV, 169 et 170 ; VII, 851 et 852 ; et j'ai dressé le tableau ci-contre :

FRANÇOIS DE LA TREMOILLE, viconte de Thouars
épousa en 1521 Anne de Laval



On voit que ce tableau ne concorde pas avec ce que dit Littré. Au lieu de trois filles entre La Trémoille et Condé, nous avons : un garçon, une fille, un garçon, Condé.

Et si l'on essaie de remonter de Condé à sa mère, de celle-ci à sa mère, etc., selon la formule de Littré, on arrive, en compulsant à nouveau le père Anselme (I, 336 à 338; III, 605; VIII, 919 et 920) au tableau qui suit :



Comme on le voit, en remontant la filiation selon la formule de Littré, on n'arrive pas à La Trémoille.

Ce n'est pas tout. Au lieu de dire comme Littré : « Ce qui fait qu'on exprime ainsi cette parenté, c'est que *le point de départ* n'est compté qu'une fois... » je préférerais dire : « c'est que la souche commune n'est comptée qu'une fois : Condé, un garçon, une fille, un garçon, La Trémoille : cinq ; — une fille, un garçon, une fille, Vardes : quatre. »

Eutychien. Il va jusqu'à reprocher au Pape qu'il a avancé dans sa véritable chaire, en prononçant un de ses sermons, une proposition formellement eutychienne.

(Fénelon. Lettre au père Lami, 4 mai 1706.)

Évangéliser. Hatzfeld : Malheur à moi, si je n'évangélise !
(Fénelon. *Épiphanie*, l.)

C'est un mot de saint Paul (I Corinthiens, IX, 16) que saint François de Sales (Lettre à Mgr Fremyot, 5 octobre 1604) a cité comme Fénelon.

Évangile. Au paragraphe 7, qui traite de l'expression : *Évangile éternel*, Littré n'en indique pas l'origine, qui se trouve dans un passage de l'Apocalypse, au chap. XIV, verset 6 : Je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple.

Exactitude. Littré, dans une remarque à ce mot, cite Vaugelas entre guillemets : « C'est un mot que j'ai vu naître comme un monstre, et auquel on s'est accoutumé; on lui a en vain opposé *exacteté*. » Qu'on compare ces deux lignes au texte de Vaugelas : « Pour *exactitude*, c'est un mot que j'ai vu naître comme un monstre.... mais enfin on s'y est apprivoisé.... Quelques-uns ont écrit depuis peu *exacteté*..... mais je ne crois pas qu'il puisse jamais prendre la place de l'autre. »

La citation est faite trop librement; Littré n'eût pas dû employer les guillemets. Heureusement il met en général, dans ses citations, une tout autre exactitude.

Exalté. Je crois que Fénelon n'était point hypocrite; qu'il a été de bonne foi martyr de ses systèmes; c'était ce qu'on appelle aujourd'hui un esprit exalté. Ce mot est devenu à la mode pour exprimer l'enthousiasme.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 20 avril 1777.)

Excellence. Louis de Gonzague, fils de Frédéric II, duc de Mantoue, se présenta en 1593 à la cour de Rome comme ambassadeur du roi Henri IV; on lui donna le titre

d'Excellence, « qu'on donnait, — dit l'Art de vérifier les dates. tome XI, page 248, — indifféremment avec celui d'Altesse, aux princes des maisons souveraines. Les partisans de l'Espagne en prirent occasion de qualifier de même l'ambassadeur de cette couronne; et de là, le titre d'Excellence a passé à tous les ambassadeurs des têtes couronnées, celui d'Altesse étant réservé aux princes des maisons souveraines. »

Excentricité. Il n'y a pas de nation où l'on trouve autant d'exemples (*qu'en Angleterre*) de ce qu'on appelle l'*excentricité*, c'est-à-dire une manière d'être tout-à-fait originale, et qui ne compte pour rien l'opinion d'autrui.

(M^{me} de Staël. *Considérations sur la Révolution française*, Sixième partie, chapitre VI.)

Exclamatif. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1784.

Le point interrogant et le point exclamatif se placent dans les occasions où le tour de phrase le demande, c'est-à-dire à la fin de l'interrogation et de l'exclamation.

1747. (L'abbé Girard. *Les vrais principes de la langue française*, XVI.)

Exécuter. Littré et Hatzfeld, qui disent que ce mot a été employé adjectivement, ne citent point d'exemple pour le masculin *exécuter*, et ne citent pour *exécutrice* que des exemples de Montesquieu.

C'est par une inexactitude de la langue en ces matières, que M. de Montesquieu, qui la savait si bien, n'a point laissé de dire toujours *la Puissance exécutrice*, blessant ainsi l'analogie, et faisant adjectif le mot *exécuter*, qui est substantif. C'est la même faute que s'il eût dit : *le Pouvoir législateur*.

(Rousseau. *Lettres écrites de la montagne*, VII.)

Exertion. Lorsque le voyageur fixe ses regards sur le fleuve qui se précipite du haut des rochers de Schaffouse,

il perd la mesure du temps, il contemple à la fois le mouvement et l'éternité des flots sans cesse renouvelés et sans cesse engloutis, une direction toujours la même, une impulsion toujours aveugle : son âme s'engourdit à force de sentir, et il s'éloigne de ce spectacle, accablé par une exertion trop grande et trop rapide de ses facultés morales.

(M^{me} de Staël. *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*. Avertissement pour la seconde édition. Paris, An VI.)

Il y a bien des virtualités sans *exertion* (mot fort juste qui nous manque, Amaury, et que la marquise⁽¹⁾ prononcerait beaucoup mieux que moi) bien des germes qui avortent obscurément. . .

(Sainte-Beuve. *Volupté*, VI.)

Je ne puis plus travailler, parce qu'il n'y a plus personne pour prendre en considération mon travail. Je voudrais aller quelque part, et le courage me manque pour la moindre exertion.

(Mérimée. *Une correspondance inédite*, page 14.)

Exhaustion. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1756.

Archimède, Apollonius, Viviani, Grégoire de S. Vincent ont connu l'Infini ; leurs méthodes d'approximation et d'exhaustion en sont tirées.

1740. (Buffon. *La méthode des fluxions*, de Newton, trad. de l'anglais. Préface du traducteur.)

Exigence. L'exigence, c'est-à-dire le besoin d'un retour quelconque de la part des autres, est le point de ressemblance par lequel l'amitié et les sentiments de la nature se rapprochent des peines de l'amour.

(Mme de Staël. *De l'influence des passions*, II, 1.)

(¹) Dans ce roman, la marquise de Couaën est Anglaise de naissance. — *Exertion*. en anglais, exercice. effort.

Existence. Hatzfeld : *Spécialement*, la vie de l'homme ici bas. *Mener une existence précaire. Une existence obscure.*

La définition de ce sens spécial serait plus précise, il me semble, en disant : *le genre de vie que mène une personne.*

Il veut me ruiner en saisissant ce que je possède : il a tort ; car je dois mourir bientôt, et il est dur de m'ôter à présent l'existence à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie.

(M^{me} de Staël. *Delphine*. II, 27.)

Expatrier. Le roi ne se servira pas de son pouvoir pour expatrier dans sa soixante-quinzième année, un malade qui n'a fait que du bien dans le pays sauvage qu'il habite.

(Voltaire. Lettre à madame du Deffand, 13 juillet 1768.)

Cet exemple contredit la remarque de Littré.

Expédient. Je commencerai, vous dis-je ; il ne me manque que des lumières et des expédients, et j'espère les trouver en vous.

(Diderot. *Le fils naturel*, acte IV, scène V.)

A quelle époque a-t-on commencé à prendre ce mot en mauvaise part ?

Fabrique. Hatzfeld : *Par analogie*, dans la peinture de paysage, ce qui est construit par l'homme (édifices, ponts, etc.).

Je crois que ce sens spécial n'a pas été créé par analogie ; il est venu de l'italien.

Fadasse. Hatzfeld : Néologisme.

Ce benêt de Ramire (personnage de la tragédie de *Cassandre*) ne sera jamais qu'un beau fils, un fadasse, un blanc-bec.

(Voltaire. Lettre à M. d'Argental, 12 décembre 1761.)

Fadement. Je ne dirai pas fadement que cette pièce

fasse fondre en larmes ; mais je vous dirai que cette pièce intéresse quiconque pense.

(Voltaire. Lettre à Saurin, 5 avril 1769.)

Faible. On sait que *faible prince* ne signifie pas *prince faible*. Un *prince faible* est tel par son caractère, et un *faible prince* l'est par la comparaison de ses forces avec celles de son ennemi.

(Voltaire. Lettre à Walther, 8 avril 1752.)

Faiseur. Hatzfeld : ABSOLUMENT. *un faiseur*, un intrigant.

Est-ce que ce mot n'est pas employé quelquefois en parlant d'un écrivain qui produit beaucoup, et travaille avec plus de rapidité que de soin ? « On a reproché à M. Gaullicur, a dit M. Xavier Kohler, d'être parfois un *faiseur* en littérature ; mais s'il était *faiseur*, du moins il *faisait*, et souvent il *faisait* bien. Si seulement nous avions en Suisse plusieurs travailleurs de sa trempe ! »

Falaise. Hatzfeld : Escarpement de terre ou de roche, qui borde la mer. — L'Académie et Littré donnent des définitions analogues.

Il y a des escarpements de terre ou de roche, qui bordent une rivière ou un fleuve. Ne peut-on pas les appeler *falaises* ?

2. **Faune.** Hatzfeld : EtyM. Tiré de *faune* 1, d'après *flore*.

Fauna Sueciae regni est le titre d'un livre que Linné a publié en 1746. Dans le sens de : ouvrage contenant la description des animaux d'un pays, le mot *faune* a pour origine ce mot du latin moderne, *fauna*.

Au mot *faune*, Hatzfeld met en première ligne le sens : Ouvrage contenant la description des animaux d'un pays ; et il ajoute : *Par extension*, l'ensemble des espèces animales d'une région.

Au mot *flore*, inversément, Hatzfeld met en première ligne

le sens : Ensemble des plantes d'un pays, d'une région; et il ajoute : *Par extension*, livre contenant la description de ces plantes.

Je crois que dans l'un et l'autre cas, les deux sens sont simultanés. Les mots *Flora*, *Fauna*, Flore, Faune, sont les titres des premiers livres qui ont employé ces mots, et ils servent à désigner ces ouvrages; mais ils les désignent en en indiquant l'objet, qui est l'ensemble des plantes, l'ensemble des animaux d'un pays.

Féminin. Littré, supplément : « Ajoutez (à l'article FÉMININ du Dictionnaire) S. m. Ce qui est propre aux femmes. » Littré cite, à l'appui de cette définition, une phrase de M. Blaze de Bury : ... des yeux d'un bleu foncé, et respirant toutes les suavités de l'éternel féminin.

L'éternel féminin n'est que la traduction d'un mot de Goethe, dans les derniers vers de la seconde partie de Faust :

Das ewig-weibliche
Zieht uns hinan.

Feu. Si on comptait, en exagérant, dix personnes par feu.... Jamais on ne compte que cinq à six habitants par feu : mettons-en six.

(Voltaire. Lettre à M. de la Michodière. sans date certaine, vers 1757, n° 3,422 de l'édition Moland.)

En 1404, on compta (*dans la ville de Genève*) treize cents feux, faisant au moins treize mille âmes.

(Rousseau. *Lettres de la montagne*, VII, note l.)

Dans une nouvelle Histoire de France, on prétend qu'il y avait huit millions de feux en France, dans le temps de Philippe de Valois. Or on entend par feu une famille.. On ne peut donner à un feu moins de quatre personnes, l'un portant l'autre.

(Voltaire. *Remarques pour servir de supplément à l'ESSAI SUR LES MOEURS*, XIX.)

Pour un territoire qui représente à peu près la moitié du royaume, on comptait, en 1328, 2,411,149 feux : ce qui, d'après les estimations les plus modérées, c'est-à-dire de 4 habitants par feu, donnerait pour la France de vingt à vingt-deux millions d'habitants.

Paris avait 61,098 feux imposables : ce qui doit donner une population totale, voisine de trois cent mille âmes.

(Lavissee. *Histoire de France*, IV, 20.)

Fiacre. Frère Kroust dira à madame la Dauphine que je suis athée; mais par le grand Dieu que j'adore, je les attraperai bien, eux et l'abbé Guyon, et maître Abraham Chau-meix...., je suis meilleur chrétien que tous ces fiacres-là.

(Voltaire. Lettre à madame d'Epinay, 26 décembre 1760.)

Le fiacre, qui ne veut pas perdre sa course, descend de son siège.

(Diderot. *Salon de 1765*. Œuvres, X, 337.)

Fieux. Je vous dis, moi, qu'il y a plus de trente fautes dans l'édition de Prault, que Prault fils est un franc fieux.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 27 août 1761.)

Figue. Hatzfeld : ETYM. Emprunté du latin *figus*.

Ne faut-il pas chercher l'étymologie de ce mot dans la forme provençale *figa*, le nom venant du Midi, en même temps que le fruit ?

Fin. Il y a longtemps que j'ai prétendu que le souper était une des quatre fins de l'homme; je ne me souviens pas quelle est celle dont je lui fais prendre la place : la mort, le paradis et l'enfer, voilà les trois dont je me souviens.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 4 mai 1779.)

Finir. L'Académie, Littré et Hatzfeld sont d'accord à dire

que *finir* s'emploie avec la préposition *de*, suivie d'un infinitif. Mais quelquefois on le fait suivre d'un nom :

Non, tout cela est précaire, et notre public est mobile ; nous n'en avons fini de rien.

(Lettre du comte Molé, 6 juin 1837.)

Si vous entendez dire qu'avec des Chambres et le gouvernement représentatif, on n'en finira jamais d'Alger....

(Lettre de M. de Barante, 23 juillet 1837 ; citée, comme la précédente, dans les *Souvenirs* du baron de Barante, tome VI ; pages 28 et 43.)

Fixer. L'expression : *fixer une personne, un objet*, dans le sens de *fixer ses regards sur cette personne, sur cet objet*, est notée par Littré comme fautive. Il la signale dans Malfilâtre, Delille et Lamartine. Avant eux, Jean-Jacques Rousseau l'avait employée :

Leur manière intrépide et curieuse de fixer les gens...

(*Nouvelle Héloïse*, II, 21.)

Flanquer. M^{me} la princesse de Conti, voulant faire une politesse à une dame qui avait soupé chez elle, lui demanda ce qu'elle avait fait au jeu : Ah ! dit-elle, je m'en suis flanqué pour cinquante francs.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 14 mars 1779.)

Fleur. A quel moment cesse ce qu'on appelle la *fleur de l'âge* ?

« Trente ans, dit l'Académie, c'est la fleur de l'âge pour un homme. »

« Il est mort à la fleur de son âge, » a dit d'Alembert dans l'Eloge de l'abbé Mallet, qui a vécu jusqu'à sa 42^e ou 43^e année.

Et Voltaire, écrivant le 1^{er} novembre 1773 à l'impératrice Catherine, lui disait : « Ce n'est pas à un barbouilleur inutile

qu'il faut de longues années, c'est à une héroïne, née pour changer la face du monde. Elle est encore dans la fleur de son âge. » — L'impératrice Catherine, née le 2 mai 1729, avait quarante-quatre ans.

Fois. Voltaire a dit dans une lettre à d'Argental, le 11 juillet 1744 : Morillo est d'une nécessité absolue ; il est le père de sa fille, une fois, et on ne peut se passer de lui.

Une fois est ici une locution adverbiale et elliptique, signifiant : une fois qu'il en est ainsi, la question est décidée.

Fond. L'heure que la reine lui avait donnée pour l'entendre était à cinq heures du matin : c'est-à-dire, en Suède, dans le fond de l'hiver, cinq ou six heures avant le jour.

(*Relation de la mort de M. Descartes*, par mademoiselle Descartes.)

Le fond de l'air est toujours froid.

(Bernardin de Saint-Pierre. Lettre du 1^{er} prairial an XIII, à M. Robin.)

Fondateur. Les seigneurs des Réaux sont fondateurs de la nef de l'église de Chouzé ; car il n'y a point de plus certaine marque de fondateur que les armes dans la voûte : cela est des maximes les plus communes.

(Patru. *Factum pour Gédéon Tallemant, sieur des Réaux*.)

Fondue. Si vous pouviez trouver un morceau de bon fromage de Gruyère, et plutôt nouveau que vieux, nous nous régalerions d'une fondue. Cela nous rappellerait la montagne de Salève, et me ferait grand plaisir.

(J.-J. Rousseau. Lettre à Coindet, 10 février 1768.)

Forestal. Tous les dits bois, injustement distraits du forestal, sous prétexte d'une vente simulée, appartiennent légitimement à l'acquéreur de la terre.

(Voltaire. Lettre à M. de Ruffey, 30 septembre 1761.)

Fortune. Il me semble que le maréchal de Richelieu n'a pas été traité bien favorablement par la cour des pairs. J'ai bien peur que les neveux de madame de Saint-Vincent, et le major, et les autres qui ont été emprisonnés à sa réquisition, et à ses risques, périls et fortune, ne demandent de gros dommages et de grandes réparations.

(Voltaire. Lettre à M. d'Argental, 5 avril 1776.)

Fossé. — Je passerai ce qui me reste de vie à faire de la terre le fossé, et à mettre mes voisins les jésuites dans la voie du salut.

(Voltaire. Lettre à M. Tronchin, 5 décembre 1760.)

Fraternité. Quand on n'est pas uni avec le corps de l'Eglise, et avec toute la fraternité.

(Bossuet. *Lettre pastorale sur la communion pascalle*, IV.)

Frisoir. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1723.

Les cheveux frisés et annelés se frisent avec un frisoir.

1661. (Comenius. *Janua linguarum*, éd. de Duez.)

Fromental. Ce sera à vous, monsieur, que je devrai des prés artificiels. Je sème du trèfle dans les uns, et du fromental dans les autres.

(Voltaire. Lettre à M. Abeille, octobre 1761.)

Il n'y a point de détérioration dans le changement d'une mauvaise vigne en un pré semé de fromental.

(Voltaire. Lettre à François Tronchin, 4 janvier 1765. *Le Conseiller Tronchin*, page 190.)

Fromentée, adjectif féminin (Littré). — Fromenté. Néologisme (Hatzfeld).

François de Sales avoit les cheveux fromentez et chas-tains.

(Charles-Auguste de Sales. *Histoire du bienheureux François de Sales*, livre X, *in fine*.)

Frontispice. Cette croix de bois se trouvait placée tout juste vis-à-vis le portail de l'église que je fais bâtir, de façon que la tige et les deux bras l'offusquaient entièrement, et qu'un de ces bras, étendu juste vis-à-vis du frontispice de mon château, figurait réellement une potence, comme le disaient les charpentiers.

(Voltaire. Lettre à M. Arnoult, 6 juillet 1761.)

Fugace. Quelle apparence qu'au bout de plusieurs années, je puisse retrouver la trace de cette petite et fugace plante ?

(J.-J. Rousseau. Lettre à la duchesse de Portland. 19 juillet 1772.)

Furtif. Au mot *méprisable*, Hatzfeld dit : xiv^e s. Se déduit de l'existence de *méprisablement*. — De même au mot *originel*.

Au mot *furtif*, il aurait pu dire de même : xiv^e s. Se déduit de l'existence de *furtivement*. — Au lieu de cela, il ne fait remonter l'existence de *furtif* qu'à l'année 1549, époque où cet adjectif se rencontre dans le dictionnaire de Robert Estienne.

Galbanum. Hatzfeld : Donner du galbanum à quelqu'un, l'amadouer.

La définition de Littré est meilleure : « Donner du galbanum, donner de fausses espérances. »

Je vous nommerai dix personnes qui ont votre *épître à Horace*. Vous m'en parlez, vous me l'offrez, vous n'attendez que mon consentement pour me l'envoyer ; je me hâte de marquer mon empressement ; votre réponse se fait attendre mille ans, et finit par être un refus : c'est là comme vous traitez vos amis !... Si vous voulez que je ne vous croie pas un donneur de galbanum, vous m'enverrez, sans tarder un moment, votre *épître à Horace*.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Voltaire, 28 octobre 1772.)

Gagner. Hatzfeld : gagner pays, prendre de l'avance.

Diderot écrivait à Rousseau : On ne trouvera sur le chemin de l'Ermitage que quelques philosophes pédestres, gagnant pays le bâton à la main, mouillés jusqu'aux os et crottés jusqu'au dos.

Gagner pays, ici, signifie : avancer dans son chemin, se hâter d'arriver ; ce n'est pas tout à fait le même sens.

Galoche. Au commencement du règne de Louis XIII, on allait à pied avec des galoches, ou avec des bottines, qu'on laissait dans l'antichambre, quand on rendait quelque visite. J'ai vu, moi enfant, un reste de cet ancien usage.

(L'abbé Gély. *Œuvres diverses*, page 356.)

Galvauder. M. Dorat m'a galvaudé deux fois ; je lui ai pardonné deux fois. Comme je me meurs et que je veux mourir en bon chrétien, s'il me fait une troisième algarade, je lui pardonnerai pour la troisième, parce que je trouve qu'il a beaucoup de talents et de grâces ; mais ne lui en dites mot.

(Voltaire. Lettre au comte de la Tourette, 15 sept. 1770.)

Garde-marteau. N'est-ce point un garde-marteau qui devrait avoir marqué ces bois ?

(Voltaire. Lettre à M. de Ruffey, 30 septembre 1761.)

Garus. Hatzfeld : Ex, le plus ancien, de 1757.

Prenez la bouteille de garu chez Geoffroy : c'est votre voisin.

1736. (Voltaire. Lettre à l'abbé Moussinot ; Edit. Moland, n° 585.)

Gaupe. Nous fûmes reçus (*chez Voltaire*) par la nièce Denis, qui est la meilleure femme du monde, mais certainement la plus gaupe.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 22 février 1778.)

Gaz. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1690.

Premièrement, il n'y a point lieu de douter que la flamme est une fumée allumée; secondement, que la fumée est une vapeur, nommée (d'un nouveau nom) Gas.

(*Euvres de Van Helmont*, de la traduction de M. Jean Leconte. Lyon, 1670; page 93.)

Le charbon,... en brûlant... et généralement tous les corps qui immédiatement ne s'en vont pas promptement en eau, jettent un certain esprit sauvage, nommé Gas. Par exemple, soixante-deux livres de charbon, consommées, ne laissent guère plus d'une livre de cendres. Donc les soixante livres de surplus ne seront qu'esprit. Cet esprit ou ce gas ne peut pas être détenu dans des vaisseaux, ni être réduit en corps visible, que sa vertu séminale ne soit préalablement éteinte.

(Ibid., page 99.)

Texte latin : Carbo ergo, et universaliter corpora quaecunque non abeunt in aquam, necessario eructant spiritum silvestrem.... Hunc spiritum, incognitum hactenus, novo nomine GAS voco.

Gazette. Il y a autant de journaux que de gazettes.

(Voltaire. Lettre à M. Bertrand, 27 décembre 1758.)

On se demande ce qui distinguait, aux yeux de Voltaire, un journal d'une gazette.

Génératrice. Littré : ligne qui, par son mouvement, produit une surface. — Hatzfeld : *triangle générateur*, dont la révolution autour d'un de ses côtés engendre un cône; *génératrice*, ligne formant l'axe autour duquel a lieu cette révolution.

Ces deux définitions ne sont pas d'accord, et c'est celle de Littré qui me paraît la bonne.

Génial. Littré, dans son Supplément, aux mots *génial*,

généialement, génialité, condamne l'emploi de *génial* dans le sens : *qui est de génie*. Il est certain que le latin *genialis* a un autre sens, et se définit ainsi : *pertinens ad Genium, naturae et voluptatis Deum*.

Exemples : *genialis torus* ;

Ducuntur raptae, genialis praeda, puellae.

Mais, quel que soit le sens qui est propre au latin *genialis*, la langue française a bien le droit de tirer, du substantif *génie*, qui lui appartient, l'adjectif *génial*, qui est formé comme *colonial* dérivé de *colonie*, *colossal* de *colosse*, *papal* de *pape*, et *vertébral* de *vertèbre*.

Génie. Dans l'usage actuel, ce mot semble ne pouvoir s'employer qu'en parlant de la supériorité d'esprit de quelques hommes extraordinaires, un Copernic, un Shakespeare, un Napoléon. Autrefois, il emportait une signification moins haute et rare ; le génie était à la portée de beaucoup de gens.

« Il avait plus de génie que d'étude et de savoir », a dit Pellisson (dans l'*Histoire de l'Académie française*) de M. de l'Estoile, auteur de *la Belle Esclave*, tragi-comédie, de *l'Intrigue des filous*, et de poésies diverses dans les recueils de son temps.

Dans ses *Réflexions sur les éloges académiques*, d'Alembert appelle Dumarsais « un grammairien de génie ». Voltaire, à maintes reprises, parle à ses correspondants de leur génie, ou du génie de quelque littérateur contemporain :

Je crois que vous avez fait une très bonne acquisition dans M. Saurin (*qui venait d'être nommé membre de l'Académie française*). Il est littérateur et homme de génie.

(Voltaire. Lettre à l'abbé d'Olivet. 10 avril 1761.)

Je suis le plus trompé du monde, s'il (*Arnaud*) n'est né avec du génie...

(Voltaire. Lettre à Helvétius, 2 avril 1739.)

Je viens de lire des morceaux admirables dans une tragédie de génie. (*Mahomet II*, par La Noue.)

(Voltaire. Lettre à Cideville, 3 avril 1739.)

Il y a de bien beaux vers dans la tragédie de *Mahomet II*. L'auteur a du génie.

(Voltaire. Lettre à Le Franc, 14 avril 1739.)

La Coquette, [comédie de madame Denis] me tourne la tête. Les choses charmantes dont elle est pleine me remplissent d'admiration. Je suis tout glorieux d'avoir une nièce qui soit un génie.

(Voltaire. Lettre au marquis de Thibouville, 15 juillet 1732.)

Cette ode (*l'Ode sur la guerre*, de Borde) me paraît d'un homme de génie; mais il y a trop de fautes contre la langue.

(Voltaire. Lettre à M. Pierre Rousseau, 16 septembre 1761.)

Vous me paraissez faire trop peu de cas du génie aimable avec lequel vous êtes né. Vous joignez à ce génie un goût fin et cultivé, qui est presque aussi rare que le génie même.

(Voltaire. Lettre au cardinal de Bernis, 26 mai 1762.)

Je lui sais bon gré (à DeVosge, qui dessinait des estampes pour les tragédies de Corneille) de mettre du génie dans ses dessins.

(Voltaire. Lettre à M. Fyot de la Marche, 25 août 1762.)

Vous avez la noble sincérité qui appartient au génie.

(Voltaire. Lettre à La Harpe, 25 mai 1764.)

Gentry. La noblesse dont cette Chambre (*des Communes*) est composée, semble être ce qu'il y a au monde de plus heureux : j'entends cette espèce de noblesse qu'ils appellent

Gentry. Ce sont des gens riches, que leur naissance n'oblige à aucun scrupule incommode, et qui peuvent gagner du bien par le négoce, lorsqu'ils en manquent.

(Muralt. *Lettres sur les Anglais*, I.)

Géologie. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1779.

Dans l'*Explication du système des connaissances humaines*, qui fait suite au Discours préliminaire de l'Encyclopédie (1751), Diderot indique la « Géologie, ou science des continents », comme une des quatre parties de la cosmologie.

Je n'entends ici par cosmologie que la connaissance de la Terre, et non celle de l'Univers. Dans ce sens, *géologie* eût été le mot propre ; mais je n'ose m'en servir, parce qu'il n'est pas usité.

(J.-A. De Luc. *Lettres*, publiées en 1778, sur quelques parties de la Suisse, page viii.)

Ce mot *géologie* ne vient pas du grec, comme le dit Hatzfeld, mais du latin moderne *geologia*. Je ne sais pas si ce mot a été employé avant le livre d'Erasmus Warren : *Geologia : or, a Discourse concerning the Earth before the Deluge*. Londres, 1690.

Germanisme. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1752.

... Ce joli mot de germanisme, dont il (*Voltaire*) fait depuis douze ans son épée de chevet pour combattre tous mes écrits, passés, présents et à venir.

(Lettre de Jean-Baptiste Rousseau, 22 mai 1736 ; citée par Desnoiresterres. *Voltaire*, I, 244.)

La première édition du livre de Mauvillon : *Remarques sur les germanismes*, a été publiée en 1747.

Gestatoire. Littré : EtyM. Lat. *gestare*, porter.

Il faut plutôt dire : du lat. *gestatorius*, adjectif employé par Suétone, qui dit de Néron : *Gestatoria sellu delatus in theatrum*, ...

Girandole. La Girandole est un grand bassin rempli de dragons, qui jettent quantité d'eau avec une impétuosité étrange et un bruit extraordinaire.

(Description de la belle cascade de Tivoli, dans les *Lettres choisies de Messieurs de l'Académie française*, Paris. 1710.)

Girouette. Hatzfeld : en vers, -rou -et. — Et cependant Voltaire a compté -rouet pour une seule syllabe dans ces vers :

Les girouettes ne tournent plus
Lorsque la rouille les arrête.

(Lettre à M. de Cideville, 19 septembre 1755.)

Glacier. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1757.

Une autre assiette, étreinte de gelée :
Cens du païs glacier l'ont appelée.

1572. (Peletier, du Mans. *La Savoie*. I, 164.)

Golille. Pour Alvarès et son fils (*personnages d'ALZIRE*) le mieux serait l'ancien habit à l'espagnole, la veste courte et serrée, la golille, le manteau noir doublé de satin couleur de feu, les bas couleur de feu, le plumet de même . . . Voilà, madame, tout ce que votre tailleur peut dire.

(Voltaire. Lettre à la duchesse de Saxe-Gotha. 15 janvier 1760.)

Gondole. Le maréchal de Saxe, dangereusement malade, était posé dans une gondole d'osier, quand ses douleurs et sa faiblesse l'empêchaient de se tenir à cheval.

(Voltaire. Notes du *Poème de Fontenoy*.)

Je débarrasse encore ma protectrice du logement des histriens. Je prie seulement l'intrépide et exact Ganchet de m'envoyer lundi, à une heure précise, une gondole, et un carrosse à quatre, qui amèneront et ramèneront conjurés et consuls.

(Voltaire. Lettre à la duchesse du Maine, ce samedi juin 1753.)

Gothique. Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1556.

. . . le latin barbare, . . . sentant encore les vieux siècles de la barbarie gothique.

1554. (Buttet, *Apologie pour la Savoie.*)

De Bèze, ce n'est pas une terre gothique,
Ni une région tartare ni Scythique, . . .
Si Gédéon avait commis vos brigandages.
Vos meurtres, vos larcins, vos gothiques pillages...

(Ronsard, *Continuation du discours des misères de ce temps.*)

Connaissez-vous l'architecture de nos vieilles églises, qu'on nomme gothique ? . . . Cette architecture qu'on appelle gothique, nous est venue des Arabes.

(Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, II.)

Si l'on excepte Milan et Naples, l'Italie ne renferme pas un seul monument considérable qu'on puisse appeler *gothique*; et ce nom même, dans la pensée de l'Italie, est synonyme de barbare.

Je ne doute pas que l'origine tant cherchée du nom de *gothique* ne soit italienne. Dans le souvenir de l'Italie, tous les barbares destructeurs de l'empire romain s'appelaient indistinctement *Goti*; *gotico* devint ainsi synonyme de *barbare*; les *temps gothiques* sont les temps barbares, et voilà pourquoi la Renaissance, dans son dédain pour les édifices du moyen-âge, les appela *gotici*.

(Renan. Article publié en 1857, et recueilli dans ses *Nouvelles études d'histoire religieuse*, page 403.)

Grandelet. Comme dit le pape Grégoire, ceux-là errent grandement, qui estiment que les enfants grandelets ne sauraient faillir : ce que la Glose entend de ceux qui ont atteint l'âge de sept ans.

(Simon d'Olive. *Actions forenses*, III, 7.)

Granger. Littré cite une phrase des *Confessions* de Rousseau (dans le récit de la promenade à Thônes, au 4^e livre) : « Elles baisaient de temps en temps les mains de la grangère. » Non pas *les mains*, mais *les enfants* de la grangère.

Grichard. Ma mère tourmente Charles, elle le querrelle. . . . Je dis quelquefois à Charles : Mon ami, quand nous serons vieux et infirmes, nous serons peut-être aussi grichards que ma mère.

(M^{lle} de Lespinasse. *Suite du VOYAGE SENTIMENTAL*, chap. 16^e.)

Griffon. Littré : Il porte d'or au griffon d'argent.

L'exemple n'est pas bien choisi : ces armoiries ne seraient pas correctes.

Il eût été mieux de copier littéralement le dictionnaire de l'Académie : *Il porte d'or au griffon de sable*, ou de dire, par exemple : Les armes des princes de Wenden sont d'azur au griffon d'or, lampassé de gueules.

Griffonnement. Je les ai lues (*les lettres de Balzac*) . . . on prendrait les unes pour des grotesques, ou des griffonnements de vitrier, et d'autres pour des originaux de Tempesta.

(Le père Garasse. *Réponse du sieur Hydaspes au sieur de Balzac*. Œuvres de Théophile, éd. Alleaume, I, ccvj.)

Grimauderie. S'il venait à parler de quelques grimauderies, de quelques déclinaisons de noms, ou bien de quelque *amo*, *amas*. . . .

(Buttet. *Apologie pour la Savoie*, page 117 de la réimpression faite par M. Mugnier).

Grimeliner. Cet épineux d'Espagnac. . . devrait bien

plutôt songer à tirer le pays de Gex de la misère, qu'à grimeliner des lods et ventes.

(Voltaire. Lettre au marquis de Chauvelin, 11 décembre 1759.)

Grisse. Je leur donnerais pour jouer de petits bâtons de pain dur, ou de biscuit semblable au pain de Piémont, qu'on appelle dans le pays : des grisses.

(Rousseau. *Emile*, I.)

Cp. le *Glossaire genevois* de Humbert, au mot *glisse*.

Grivoise. On raisonne toujours sur les vices, et rarement sur les vertus. Les enjouées de Languedoc, les coquettes de Paris et de Touraine, et les grivoises de Flandre, sont plus souvent sur le tapis que les simples de Picardie.

(*Furetieriana*, 1696.)

Gruyère. Hatzfeld : Etym. Nom propre : Gruyère, ville de Suisse.

C'est tout le pays de Gruyère — l'ancien comté de ce nom, qui comprend toute la haute vallée de la Sarine, — plutôt que la très petite ville de Gruyère, qui a donné son nom au fromage de Gruyère.

Guerdon.

Autrefois, de ta félonie

Thémis te donna le guerdon.

(Voltaire. *Temple du goût*, variantes. C'est à Jean-Baptiste Rousseau que ces vers s'adressent.)

Guéret. L'agriculture n'est point un sujet riant pour des Parisiens. Ils ne savent pas la différence d'un sillon à un guéret.

(Voltaire. Lettre à l'abbé d'Olivet, 25 avril 1764.)

Même remarque que pour *gazette*.

Guillemet. Plût à Dieu qu'elle (l'*Encyclopédie*) fût en effet un recueil de tout ce que les autres livres renferment d'excellent, et qu'il ne lui manquât que des guillemets !

(D'Alembert. *Préface du 3^e volume de l'Encyclopédie.*)

Hadji. . . avec plus d'ardeur que les adjes ne soupirent après la vue de la pierre noire de la Caaba.

(Voltaire. Lettre à l'abbé Aunillon, oct^e 1742.)

Héréticité. L'héréticité du texte d'un livre n'est pas plus un fait, que celle du texte des propositions.

(Fénelon. Lettre au père Lami, 22 mai 1704.)

Hétérodoxie. Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1740.

Quel que soit le temps où dans la foi on dise autre chose que ce qu'on disait le jour d'auparavant, c'est toujours l'hétérodoxie : c'est-à-dire une autre doctrine, qu'on oppose à l'orthodoxie.

(Bossuet. *Instruction pastorale sur les promesses de l'Eglise.* I, 28.)

Hippogriffe. Littré et Hatzfeld s'accordent à dire que cet animal fabuleux est moitié griffon, moitié cheval : — le griffon lui-même, autre animal fabuleux, étant selon les mêmes : moitié aigle et moitié lion.

Cette définition de l'hippogriffe implique l'idée qu'il a quelque chose du lion : ce qui n'est pas. Arioste (IV, 18) a décrit en effet le cheval ailé qu'il a imaginé, en ces termes :

....il destrier....

Ch' una giumenta generò d'un grifo :
Simile al padre avea la pinna e l'ale,
Li piedi anteriori, il capo e il grifo ;
In tutte l'altre membra pareva quale
Era la madre, e chiamasi Ipogrifo.

Ainsi pour le plumage, les ailes, les pieds de devant, la

tête et le bec, l'hippogriffe est semblable au griffon; mais pour tout cela, le griffon lui-même est semblable à l'aigle.

Le train de derrière du griffon est d'un lion; celui de l'hippogriffe, d'un cheval.

L'hippogriffe n'a donc rien d'un lion; et il faut le définir : animal fabuleux, moitié aigle et moitié cheval, né d'un griffon et d'une jument.

Historiquement. Je le dis historiquement, et vous devez le prendre à la lettre.

(Balzac. Lettre à M. de Lionne, 4 août 1650.)

Huguenot. . . que Mons^r le duc mist tel ordre en ses pays, que ceulx de Genève ne fussent point oultragés, leurs disant *traytres ayguenots* : lequel oultrage et injure ne pourroient endurer.

(*Journal du syndic Jean Balard*, avril 1526. *Mémoires de la Société d'histoire de Genève*, X. 60.)

Humour. Hatzfeld : Néologisme.

Ils (*les Anglais*) ont ce qu'ils appellent *humour*, qu'ils prétendent leur être singulier. . . . Cette *humour* est à peu près ce que fait le diseur de bons mots chez les Français.

1725. (Muralt. *Lettres sur les Anglais*, II.)

Les Anglais ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gaieté, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute; et ils rendent cette idée par le mot *humeur*, *humour*, qu'ils prononcent *yumor*: ils croient qu'ils ont seuls cette humeur; que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de Corneille.

(Voltaire. Lettre à d'Olivet, 20 août 1761.)

A vrai dire, le Lexique de Corneille (édition des *Grands*

écrivains) ne cite qu'un seul exemple de *humeur*, au vers 815 de la *Suite du Menteur*.

Hurluberlu. Je soupai hier chez madame de Forcalquier; il y avait la duchesse de Villeroy, avec qui j'ai lié connaissance. C'est une hurluberlue, un drôle de corps.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 18 janvier 1767.)

M^{me} du Deffand dictait ses lettres, et son secrétaire Wiart, qui a mis *hurluberlu* au féminin, ne saurait passer pour une autorité; mais c'est pourtant un témoin de la bonne prononciation.

Hussard. Je n'ai point dit qu'il (*Grimm*) eût été houzard chez M. le comte de Friesen, qui, lui trouvant quelque esprit, l'avait fait étudier et en avait fait son secrétaire.

(Lettre de Fréron à M. de Malesherbes, 29 mars [1754] citée dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, éd. Tournoux, XVI, 257.)

Houzard est pris là dans un sens que n'indiquent ni Littré, ni Hatzfeld.

Hydrophobe. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762. Le chien... enragé... par sa morsure rend la personne hydrophobe.

1661. (Comenius. *Janua linguarum*, éd. de Duez, page 84.)

Hypercritique. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1703.

A nos seigneurs académiques,

Nos seigneurs les hypercritiques,...

(Ménage. *Requête des dictionnaires*.)

Iconoclaste. Luther et les luthériens ont condamné les brise-images.

(Bossuet. *Réflexions sur l'écrit de M. Molanus*, III, 2.)

Idiome. Je m'accoutumais à réfléchir sur l'élocution,

sur les constructions élégantes : je n'exerçais à discerner le français pur de mes idiomes provinciaux.

(J.-J. Rousseau. *Confessions*, III.)

Ignorer. Le sens de l'allemand *ignoriren* : faire comme si on ignorait, est-il étranger au verbe français ?

Ces actes ne sont point ecclésiastiques ; l'Eglise n'a pas besoin de les connaître : Rome peut les ignorer de loin. Combien de fois le Saint-Siège en a-t-il toléré de plus forts !

(Fénelon. Lettre au Père Daubenton, 12 avril 1714.)

Illuminisme. M^{me} de Staël a employé dans le même sens la forme *illumination* :

Que serait-ce si je parlais des exemples qu'il reste encore d'intolérance superstitieuse, de piétisme, d'illumination.. ?

(*De l'influence des passions*, II, 4. *De la religion*.)

Note. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Montesquieu.

Ce mot se rencontre plusieurs fois dans la traduction qu'Amyot a donnée du traité de Plutarque : *Apothéogmes des Lacédémoniens*.

Immunité. Par le mot d'*immunité*, on entend ordinairement le droit d'asile ou de franchise ; car le respect de la Religion a fait regarder les lieux saints comme des lieux de sûreté, où il n'était permis d'exercer aucune violence, même pour arrêter les criminels. . . . Voilà en quoi consiste l'*immunité* que l'on appelle *locale*. Il y en a encore deux autres espèces : l'*immunité réelle*, qui exempte les biens ecclésiastiques des charges publiques ; et l'*immunité personnelle* qui en exempte les clercs et les religieux.

(Fleury. *Introduction au Droit ecclésiastique*, II, 7.)

Imparfait. *La terre était informe et toute nue, les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. — La terre était, les ténèbres couvraient,*

l'esprit de Dieu *était* : ces expressions par l'imparfait du verbe, n'indiquent-elles pas que c'est pendant un long espace de temps que la terre a été informe, et que les ténèbres ont couvert la face de l'abîme ?

(Buffon. *Epoques de la nature.*)

Impersonnel. L'Académie dit : « Certains verbes peuvent quelquefois devenir impersonnels », et elle en donne des exemples, soit à ce mot *impersonnel*, soit aux mots *arriver, entrer, résulter, sortir, tomber, venir*, etc.

Malgré l'expression : « Certains verbes », les verbes qui s'emploient ainsi à l'impersonnel ne sont pas en nombre limité. Je ne crois pas que le verbe *errer*, par exemple, ait été jamais employé ainsi avant M. Sully Prudhomme :

La Grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords,
Scintillait bien avant qu'elle fût regardée,
Bien avant qu'il errât des pâtres en Chaldée.

Ces verbes accidentellement impersonnels sont surtout des verbes neutres ou pronominaux ; quelquefois aussi, des verbes passifs. Ex. :

Je ne suis point surpris de la conduite de ce malheureux Jean-Jacques ; mais j'en suis très affligé. Il est affreux qu'il ait été donné à un pareil coquin de faire le *Vicaire savoyard*.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 14 juillet 1766.)

Improbabilité. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1776.

Si la victoire de Lissa est aussi complète que le roi de Prusse le dit, s'il y a vingt mille prisonniers, comme il s'en vante, malgré l'improbabilité du nombre.....

(Voltaire. Lettre à Tronchin, 3 janvier 1758.)

Inabordable. Chénier était un homme à la fois violent et susceptible de frayeur ; inhabordable au raisonnement, quand on voulait combattre ses passions, qu'il respectait comme ses dieux pénates.

(M^{me} de Staël. *Considérations sur la Révolution*, III, 25.)

Incognito. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1647.

Et peut-être que je vous apparaitrai tout d'un coup en votre chambre, et fendrai la nuée... avec dessein, de plus, de demeurer quelque temps auprès de vous, mais absolument *incognito*, et sans me manifester à qui que ce soit.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 28 déc. 1641.)

Incommunicable. Je vous chercherais des louanges... propres à Votre Eminence, incommunicables à tout autre qu'Elle.

(Balzac. Lettre au cardinal Mazarin, 17 novembre 1647.)

Incunable. Acad. : « Qui date des premiers temps de l'imprimerie. Il se dit substantivement des livres imprimés antérieurs à l'an 1500. »

Le mot doit son origine au livre de Beughem, cité par Hatzfeld : *Incunabula typographiæ*, Amsterdam, 1688 ; c'est un catalogue des livres imprimés au 15^e siècle : ce qui concorde avec la date de 1500, marquée par l'Académie. Mais l'usage courant ne s'arrête pas à cette date : on voit des impressions gothiques du commencement du 16^e siècle, qualifiées d'incunables.

Indélicat. Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1812.

Il n'y a rien de plus indélicat que de reprocher les services qu'on a rendus.

1802 (M^{me} de Staël. *Delphine*, II, 31.)

Indévotion. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1584.

Et quant à la démolition de la dite esglise parroissiale,..... il viendra à grande incommodité et indevotion des habitants, lesquels, pour la commodité d'icelle, au cœur et milieu de la ville, sont de tant plus esmus et inclinés à devotion.

(Mémoire de la ville de Chambéry, 9 août 1567, dans les *Mémoires de la Société savoisiennne d'histoire*, VII, 163.)

Indifférentisme. L'esprit de tolérance peut avoir deux principes très différents : un principe d'indifférentisme, et un principe d'équité naturelle.

(Vernet. *Lettres critiques d'un voyageur anglais*, éd. de 1766, page 146.)

Individualiser. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1796.

Etes-vous fils de Dieu ? Etes-vous le fils de Dieu ? Ce sont deux propositions essentiellement différentes, puisque le mot *fils*, en tant que précédé de l'article, est, dans la seconde, un substantif individualisé : au lieu que dans la première, il n'est qu'adjectif.

Tels sont ceux (*les adjectifs*) qui par eux-mêmes individualisent le nom commun : *ce, mon, notre, ton, votre, son, leur*. . . .

1767. (D'Olivet. *Remarques sur la langue française*, pages 178 et 179.)

Inexact, inexactitude. Hatzfeld. Exemples les plus anciens, de 1701.

Inexact. Ce mot peut avoir sa place aussi bien qu'*inexactitude* ; mais il ne faut point d'affectation.

1689. (Andry de Boisregard. *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*.)

Inexprimable. « On ne doit pas, dit Vaugelas, mettre le relatif après un nom sans article. » Règle fautive, que personne ne suit à la rigueur, et qui en bien des occasions, rendrait les plus belles pensées inexprimables, et nous obligerait à chercher de froides et insipides périphrases.

(Desfontaines. *Racine vengé*, p. 129.)

Influenza. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1803.

. . . l'épidémie courante qu'on appelle l'influenza.

(Lettre de madame d'Epinay au conseiller Tronchin, du

17 juillet 1782. citée par Perey et Maugras. *Dernières années de madame d'Épinay*, p. 562.)

Infructueux. Lorsqu'un arbre est infructueux, on l'amène à fruit en enlevant de l'écorce à ses branches.

(Buffon, *La statique des végétaux*, de Hales, trad. de l'anglais. Chap. IV.)

Innombrablement. Il faut que je vous parle de mon petit chien : je l'aime à la folie ; il aboie, il mord, il a innombrablement d'ennemis. Je le bats, mais il ne se corrige point.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole. 28 mai 1777.)

Inoculer. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1752.

FRANCALEU

Voilà ma pièce au diable, et mon théâtre à bas.

DAMIS

Comment donc ?

FRANCALEU

Trois acteurs, l'amant, l'oncle, le père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé ; l'autre aux eaux ; l'autre mort.

1738 (Piron. *La Métromanie*, I, 4.)

Inoffensif. Pourquoi voudrait-on affliger une créature aussi inoffensive que moi ?

(M^{me} de Staël. *Delphine*, I, 3.)

On retenait en exil un colonel anglais, homme d'une bonté et d'une obligeance parfaites, et suivant l'expression anglaise, tout à fait inoffensif.

(M^{me} de Staël. *Dix années d'exil*, II, 8.)

In partibus. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Des évêques qu'on nomme *in partibus*, c'est-à-dire des évêques auxquels Rome avait donné des titres tirés des églises de certains pays où la religion catholique est éteinte.

C'est ainsi, par exemple, que le Pape a donné à M. Codde le titre d'archevêque de Sébaste en Arménie.

(Fénelon. Lettre à M^r, 12 juin 1705.)

Insolvabilité. Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1671.

L'insolvabilité d'un homme qui devait une somme d'argent assez considérable à l'intimé, lui ayant fait perdre presque tout ce qu'il avait de bien. . . .

1634 (Lemaistre. *Plaidoyer pour un mari qui a tué le père de sa femme.*)

Intempestif. Vous ne devez pas briser son cœur, en l'immolant tout à coup à des vertus intempestives.

(M^{me} de Staël. *Delphine*, IV, 6.)

Investigation. Quand j'ai hasardé le mot *investigation*, j'ai voulu rendre un service à la langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déjà connu, et qui n'a point de synonyme en français.

(J.-J. Rousseau. *Lettre sur une nouvelle réfutation de son Discours par un académicien de Dijon.*)

Irrémissiblement. A été employé par Voltaire dans le sens de : sans remettre, sans renvoyer à plus tard ; c'est un sens que l'Académie, Littré et Hatzfeld ne donnent pas :

Je vous demande en grâce de cacheter sur le champ *Eriphile*, ou de me l'envoyer irrémissiblement par la poste.

(Lettre à M. de Cideville, 9 mai 1732.)

Jaboteur, jaboteuse. Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1799.

Cette belle-mère est une jaboteuse singulièrement impertune.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 20 mars 1772.)

Jeunesse. Mais c'est assez nous défendre, comme si nous étions coupables d'une jeunesse.

(Patru. *Plaidoyer pour un jeune Allemand.*)

Justice. Votre justice (*fourches patibulaires*) est prête à tomber... vous seriez au désespoir que quelque mécréant fût écrasé sous la chute d'un gibet.

(Lettre de Hennin à Voltaire, 29 novembre 1766.)

Lait. Peut-on dire : manger du lait ?

D'un côté le sein de la mère
M'offre du lait pour en manger.

(S. François de Sales. *Traité de l'amour de Dieu*. V. 2.)

Vous, en pareille circonstance,
Voici ce que vous auriez fait :
Vous auriez mangé votre lait,
Et conservé votre innocence.

(Boufflers. *Aline, reine de Goleonde*. *Épître liminaire*.)

Landgraviat. Hatzfeld a défini *margraviat* : « Dignité de margrave. — Principauté d'un margrave » ; tandis qu'il ne donne à *landgraviat* que la définition : « Dignité de landgrave ».

Cette province (*l'Alsace*) est divisée en haute et basse ; la haute est un landgraviat.

(Davity. *Les États du monde*, éd. de 1648.)

Evidemment, landgraviat signifie là : principauté d'un landgrave.

Langage. Cercle vicieux du dictionnaire Hatzfeld, qui définit *langage* : « expression de la pensée par la parole » ; et *parole* : « expression de la pensée par le langage articulé ».

Laquais. « Valet de livrée, destiné principalement à suivre son maître ou sa maîtresse. *Grand, petit laquais. Laquais en grande, en petite livrée. Il a trois ou quatre laquais. Il a toujours deux laquais derrière sa voiture.*

« Proverbialement et familièrement, *mentir comme un laquais*, mentir avec impudence, mentir habituellement.

« On dit dans un sens analogue, *avoir l'âme d'un laquais*, avoir l'âme basse. »

L'article qu'on vient de lire est copié dans le dictionnaire de l'Académie. Les éditions du 18^e siècle ne donnaient que le premier paragraphe de cet article ; le second a été ajouté dans l'édition de 1835 ; le troisième, dans l'édition de 1877. On voit que le sens de ce mot s'est progressivement noirci et avili.

Le 25 novembre 1600, M. de Bèze, âgé de 82 ans, partit de la ville (*de Genève*) pour aller vers le roi (*Henri IV*)... qui le reçut en toute bénignité... Se ramenturent réciproquement le temps qu'il y avoit de trente et tant d'années qu'ils ne s'étoient vus. M. de Bèze lui ayant souhaité tout bien, et qu'il voudroit estre plus jeune de trente ans pour le servir, mesme de laquais, lui recommanda le bien des Eglises.

(Isaïe Colladon. *Journal*.)

Laissons volontier les sureminences aux ames sureslevées : nous ne méritons pas un rang si haut au service de Dieu ; trop heureux serons-nous de le servir en sa cuisine, en sa paneterie, d'estre des laquais, portefaix, garçons de chambre.

(S. François de Sales. *Introduction à la vie dévote*. III, 2.)

Bernardin de Saint-Pierre a raconté un entretien qu'il eut un jour avec Rousseau :

Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me répartit, hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh, si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais, pour mériter d'être son valet de chambre. »

(*Etudes de la nature*, dernière note.)

Sainte-Beuve, dans les *Causeries du lundi* (3^e volume, article du 4 novembre 1850), cite ce passage, et ajoute : « On sent le manque de goût jusque dans l'émotion. Rousseau,

pendant quelque temps, a été laquais ; on s'en aperçoit. Il ne hait ni le mot ni la chose. »

Cette parole de Sainte-Beuve est sévère, et injuste. Comme Théodore de Bèze, comme saint François de Sales, — comme Pascal et madame de Maintenon : voir les citations que donne Littré, — Rousseau a employé le mot de *laquais* dans le sens pur et simple de *domestique attaché à la personne* : ce qui constitue une position humble et subalterne, mais non pas vile et ignoble.

Enfin, et mieux que tout ce qu'on vient de lire, deux lignes d'un grammairien autorisé vont nous montrer combien peu autrefois étaient haïssables, comme le dit Sainte-Beuve, ou méprisables, et le mot de *laquais*, et la chose :

On n'est pas dégradé de sa noblesse pour avoir été laquais.

(Girard. *La justesse de la langue française.*)

Laure. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Saint-Simon.

La première (*de deux maisons religieuses*) était une laure pour les anachorètes, dont les cellules étaient disposées de rang comme les maisons d'une rue, suivant le sens du mot grec *layra*, qui signifie *vieus*.

(Arnauld d'Andilly. *L'échelle sainte*, de S. Jean Climaque. Justification particulière du 5^e degré.)

Lessif.

J'ai beaucoup de tesmoins encores pleins de vie,
Qui les formes ont veu de mainte et mainte ortye
Dans le salé lescifs de leur cendre esoulé,
Lescifs qui, par le froid s'estant un jour gelé,
Dans son cristal glacé tellement représente
Racine, feuille, tige et fleur de ceste plante,
Que l'œil discerne tout, la reconoit soudain !
La bouche aussi la nomme...

(Du Chesne de la Violette *Le grand miroir du monde*, II.)

Lettre de cachet. Au mot *cachet*, Littré avait donné une excellente définition de la *lettre de cachet* : « Lettre au cachet du roi, et contenant un ordre de sa part. En particulier, lettre d'exil ou lettre d'emprisonnement. » Au mot *lettre*, Littré reprend l'expression : *lettre de cachet*; mais il n'en indique que le dernier sens : « Lettre close spéciale par le moyen de laquelle on envoyait, sans jugement, un particulier dans une prison d'Etat ou en exil. »

De même Hatzfeld, qui dit au mot *cachet* : « Lettres de cachet, lettres portant le cachet royal, et, spécialement, celles qui contenaient un ordre d'emprisonnement ou d'exil. »

— Et au mot *lettre* : « Lettre de cachet, par laquelle un particulier était envoyé au nom du roi, sans jugement, dans une prison d'Etat. »

Comme exemple de l'expression : *lettre de cachet*, dans le sens général de *lettre au cachet du roi et portant un ordre de sa part*, on peut voir, dans l'*Histoire de l'Académie française*, par Pellisson, le texte d'une lettre de cachet de Louis XIII, en date du 30 décembre 1635, adressée au Parlement pour le presser de procéder à l'enregistrement des Lettres patentes qui fondaient l'Académie française.

Lévrier. Je suis aussi lévrier qu'autrefois, toujours impatient, obstiné...

(Voltaire. Lettre au président de la Marche, 18 janvier 1761.)

Lez. Le *Dictionnaire* (officiel) *des postes* paraît préférer la graphie *les*. J'ai relevé une soixantaine de noms où figure cette particule; dans plus des trois quarts, j'ai trouvé *les*; les autres se partagent également entre *lez* et *lès*.

Si cette particule n'a jamais figuré dans un nom de lieu, celui qui l'emploierait quand même, pourrait s'autoriser de

l'exemple de Voltaire qui, dans une lettre de juin 1770 au marquis de Jaucourt, lui parle de Ferney-lez-Versois.

Lézarde. Hatzfeld : Fente qui a l'aspect d'un lézard exposé au soleil.

N'est-ce pas plutôt : *fente par laquelle passent les lézards à travers un mur* ; et par extension, *toute fente semblable* ?

Liberté.

Ne dire à tous venans tout cela que l'on pense,...
Ne suivre en son parler la liberté de France.
Et pour répondre un mot, un quart d'heure y songer,...
Voilà, mon cher Morel, dont je rougis de honte.
Tout le bien qu'en trois ans, à Rome, j'ay appris.

(Du Bellay. *Les Regrets*, sonnet 85°.)

Il y a une liberté française, et il n'est pas que vous n'ayez entendu prononcer ce mot, qu'on répète, et qu'on fait sonner haut dans les pays étrangers. Cette liberté consiste à oser se dispenser de certaines lois de leur politesse, et à ne pas se gêner plus qu'on ne trouve à propos ; à oser se pencher dans son fauteuil quand on est las de s'y tenir droit, à demander à boire et à manger en tous temps chez les personnes que l'on connaît, à dire que le vin n'est pas bon, et en d'autres choses de cette importance.

(Muralt. *Lettres sur les Français*, I.)

J'use, mon cher monsieur, de la liberté française, en vous protestant sans cérémonie que vous avez en moi le partisan le plus dévoué, l'admirateur le plus sincère, et déjà le meilleur ami que vous puissiez avoir en France.

(Voltaire. Lettre à Goldoni, 24 septembre 1760.)

Libertin. Il a ce qu'ont commun tous les Libertins, de se jouer de l'Écriture sainte, la transfigurant à son plaisir par folles allégories.

(Calvin. *Épître contre un certain cordelier, supposit de la secte des Libertins*, 1547. — *Opera Calvini*, VII, 346.)

Libertinage. Je suis toujours resté le même, craignant Dieu sans peur de l'enfer, raisonnant sur la religion sans libertinage.

(J.-J. Rousseau. *Lettre à M. de Beaumont.*)

Ligne. Les statuts de Bouxières enjoignent aux demoiselles présentées de prouver au Chapitre une filiation noble, tant de quatre lignes paternelles que de quatre lignes maternelles.

(Loyseau de Mauléon. *Mémoire pour le chapitre de Bouxières.*)

Miéry n'était point mon oncle. Il n'était ni le frère de mon père, ni le frère de ma mère. Le sang qui coulait dans ses veines était étranger au mien. Il n'était même, ni de ma famille paternelle, ni de ma famille maternelle. Jamais il ne porta le nom ni les armes d'aucune de mes lignes.

(Loyseau de Mauléon. *Mémoire pour le sieur de Valdañon.*)

La langue française est si pauvre en termes généalogiques, qu'il faut soigneusement recueillir ces anciens sens des mots *ligne*, *descente*, etc.

Liquoreux. Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1619.

Prez, champs, vergers, et liquoreux vignoble.

1572 (Peletier, du Mans. *La Savoie*, II, 14.)

Lit. Littré cite une phrase de J.-J. Rousseau, dans le livre IX des *Confessions* ; le philosophe genevois parle de ses relations avec madame d'Épinay : « Il n'y avait que l'excuse d'être à plat de lit, qui pût me dispenser d'accourir à son premier mot. »

Littré dit que cette locution, à *plat de lit*, paraît être genevoise. Toujours est-il qu'on en peut citer d'analogues : à fleur d'eau, à rez de chaussée. Il est vrai que l'absence de l'article a quelque chose d'archaïque. L'ancienne langue disait : à *chef de tour* ; et nous disons : *au bout du compte*.

Litée. Les premières habitudes influent même sur les animaux, jusqu'à détruire en eux l'instinct naturel. Lycorgue en montra un exemple frappant aux Lacédémoniens, dans deux chiens de chasse, pris de la même litée, dans l'un desquels l'éducation avait tout à fait triomphé de la nature.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Etudes de la nature*, VII.)

Loi. Littré : Il se dit quelquefois d'une religion.

Qu'il plaise à Messieurs de Berne mander aux predicantz de Neuchastel de laisser vivre chacun en sa loy (*religion catholique ou religion protestante*) sans les villipender ni contraindre.

(Avis du Conseil de la comtesse de Neuchâtel, 1531. *Musée neuchâtelois*, 1897, page 118.)

Le Roy ne veult que vos predicans vieignent pour prescher à ses subjects autre loy nouvelle que ceste-là qu'ilz tieignent de present, comme aucuns de vos dictz predicans se sont vantés qu'ils feroient.

(Lettre du président Pellisson aux Syndics et Conseil de Genève, 16 août 1537. *Les Archives de Genève*, Genève. 1877. page 171.)

De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin
Le traite en frère ;....
... c'est là l'un des points de leur loi.

(La Fontaine. *La souris métamorphosée en fille*.)

De la loi des chrétiens l'ineffable mystère.....

(Voltaire. *Poème sur la loi naturelle*.)

Les Juifs... sont souvent injuriés et maltraités du peuple, et font paraître un attachement admirable pour leur loi, puisqu'un Juif qui se fait chrétien est fait gentilhomme.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Observations sur la Pologne*.)

Lord. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Ma négligence va si loin, que je n'ai pas vu la cérémonie du jugement d'un lord, qui s'est rendu depuis que je suis à Londres.

1725 (Muralt. *Lettres sur les Anglais*, VI.)

Leurs capitaines partagèrent avec eux les terres des vaincus : de là ces margraves, ces lords, ces barons, ces sous-tyrans, qui disputaient souvent avec leurs rois les dépouilles des peuples.

(Voltaire. *Lettres sur les Anglais*, IX.)

Quand *lord* est suivi d'un nom propre, on supprime aujourd'hui l'article : lord Palmerston, lord Salisbury. Au 18^e siècle on ne l'omettait pas.

Le suffrage du lord Chesterfield a un très grand poids : de tous les Anglais, c'est peut-être celui qui a écrit avec le plus de grâces.

(Voltaire. Lettre au roi de Prusse, 16 août 1774.)

Lorsque. L'autorité des autres saints n'est indubitable que lors, dit ce même père, qu'il est bien constant qu'ils ont parlé comme le reste des orthodoxes.

(Bossuet. *Préface sur l'Instruction pastorale de M. de Cambrai*, CXXV.)

Loustig. Mon frère le capitaine est le loustig du régiment, . . .

(Voltaire. Lettre aux auteurs du *Journal encyclopédique*, insérée dans le n^o du 15 juillet 1762. — Elle est antérieure au *Dictionnaire philosophique*, où ce mot, d'après Hatzfeld, aurait été employé pour la première fois.)

Machine. Il m'a assassiné avec trois grands manuscrits, ou plutôt avec trois grandes machines in-folio.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 15 août 1636.)

Mais. Le donateur ajoute enfin : *mais demeureront* ; cette particule *mais* a je ne sais quelle force, je ne sais quelle énergie !

(Patru. *Plaidoyer pour la Fontaine-Desprez.*)

Maitre. Ces êtres si minces, si frivoles, si insignifiants, si incommodes, qu'on appelait autrefois petits-maitres...

(M^{me} d'Epinay. *Conversations d'Emilie*. XV. — Elles ont été publiées en 1774).

•

Maitresse. Littré : 5^e fille ou femme recherchée en mariage, ou simplement aimée de quelqu'un. — Hatzfeld : *vieilli*. Etre la maitresse de quelqu'un, être aimée de lui.

Littré, qui cite sous le n^o 5 une longue série d'exemples, ne les partage pas selon les deux sens distincts qu'il a réunis sous un même chiffre :

- a) jeune personne qu'on se propose d'épouser;
- b) fille ou femme qui possède le cœur d'un homme.

Et Hatzfeld n'indique que le sens *b*). Ces deux sens se confondent souvent sans doute. Ex. :

M. votre père vous menace de vous déshériter, si vous épousez la demoiselle dont vous êtes amoureux. Il y a deux partis à prendre : le parti héroïque, qui est de préférer la belle tendresse à tout ; et le parti bourgeois, qui est de ne pas vouloir perdre quinze mille livres de rente pour une maitresse.

(Fontenelle. *Lettres du chevalier d'Her****, 44.)

Mais Littré, dans son Supplément, donne du sens *a*) un exemple très net. Cet ancien sens est encore très bien compris au 18^e siècle. Ex. :

Puisque notre jeune gentilhomme, a dit Locke, est prêt à se marier, il est temps de le laisser auprès de sa maitresse.

(J.-J. Rousseau. *Emile*, au commencement du Livre V.)

M. John est promis dans son pays à une jeune demoiselle... Cette lettre est de la mère de sa maîtresse.

(J.-J. Rousseau. *Emile*, à la fin du Livre V.)

Nous devons être heureux de tous les maux qui ne nous arrivent pas, comme la maîtresse de l'*Avare* est riche de ce qu'elle ne dépense point.

(Voltaire. Lettre à madame du Deffand, 3 octobre 1764.)

Et de même, le sens *b*), il y a cent ans, n'était pas encore sorti de l'usage.

L'amant aimé est à la fois étranger à l'envie, et indifférent aux injustices des hommes;... sa pensée est à sa maîtresse.

(M^{me} de Staël. *Lettres sur J.-J. Rousseau*, II.)

Le soldat français a pour ses drapeaux un sentiment qui tient de la tendresse; ils sont l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une maîtresse.

(Napoléon 1^{er}. 25^e bulletin de la Grande Armée, daté de Schœnbrunn, 16 novembre 1805.)

Cette phrase de Napoléon est peut-être le dernier exemple qu'on puisse citer de l'ancien sens du mot *maîtresse*. Une dizaine d'années plus tard, on voit le sens actuel entièrement établi, quand un des généraux de Napoléon, s'adressant au roi Louis XVIII, lui disait : Vous êtes notre *légitime*; mais l'Empereur est notre *maîtresse* !

Plus anciennement, ce nom de *maîtresse*, qui était donné (sens *a*) à une fiancée, un mari pouvait le donner à sa femme :

N'attendez point de parole de moi en ce triste accident qui, m'ayant ravi ma chère moitié, m'a séparé de moi-même. Dieu m'avait donné une femme selon mon cœur... En ce naufrage, qui a conduit ma maîtresse au port de la félicité,

et m'a laissé dans la mer des larmes et des douleurs, j'aurai soin...

(*Lettres missives*, 21 : à Toulouse, 14 mai 1627, dans les Œuvres du sieur d'Olive du Mesnil.)

Maman. On appelait *maman* la maîtresse de maison, quand on était familier avec elle. Voltaire appelait *maman* sa nièce madame Denis, qui tenait son ménage aux Délices et à Ferney (lettres à madame de Florian, édition Moland, n° 6.587 ; au docteur Tronchin, n° 3.939 ; au conseiller Tronchin, n° 5.340 ; à Gabriel Cramer, lettre publiée par M. Bengesco (Voltaire, *Bibliographie*, III, 311) ; à d'Argental, éd. Moland, n°s 5.483, 5.615, etc. ; à Hennin, n°s 6.539, 7.120, etc. ; à Chabanon, n°s 7.191, 7.197, etc.)

Grimm écrivait dans sa *Correspondance littéraire*, avril 1758 : « Maman Denis, malgré sa laideur amère, a toujours été fort galante. » Il connaissait cette appellation familière de *maman*, par les lettres de madame d'Epinay, qui avait vu aux Délices Voltaire et madame Denis.

Marie Corneille, qui habitait Ferney en 1763, parlant à madame Denis, l'appelait *maman* (lettre de Voltaire à d'Argental, 26 janvier 1763).

De même Jean-Jacques Rousseau, quand il vint s'établir chez madame de Warens, dans l'été de 1729 : « *Petit* fut mon nom, dit-il ; *maman* fut le sien. »

(*Confessions*, livre III.)

Mandarin. Hatzfeld : *Tuer le mandarin*, ne pas avoir le scrupule de s'enrichir par la ruine d'une personne inconnue (allusion à un passage d'un écrivain disant que s'il suffisait de pousser un bouton pour faire mourir un vieux mandarin inconnu au fond de la Chine, et s'enrichir par sa mort, peu d'hommes s'en feraient scrupule).

On a cherché inutilement ce passage ⁽¹⁾ dans les œuvres de plusieurs philosophes, J.-J. Rousseau entre autres ; en définitive, on n'a rien trouvé de mieux que ces lignes de Chateaubriand, citées par Littré dans son *Supplément* :

« Je m'interroge, je me fais cette question : Si tu pouvais, par un seul désir, tuer un homme à la Chine, et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce désir ? »

(*Génie du christianisme*, livre VI, chap. 2. *Du remords et de la conscience*.)

A ce texte de Chateaubriand, manque le mot essentiel de *mandarin* ; on ne le voit apparaître que plus tard, sous la plume de Balzac et d'Alexandre Dumas :

As-tu lu Rousseau ? Te souviens-tu de ce passage où il demande à son lecteur ce qu'il ferait, au cas où il pourrait s'enrichir en tuant par sa seule volonté un vieux mandarin de la Chine ?

(Balzac. *Le Père Goriot*.)

Le mauvais côté de la pensée humaine sera toujours résumé par ce paradoxe de Rousseau, *vous savez* : le mandarin qu'on tue à cinq mille lieues, en levant le bout du doigt.

(Dumas. *Monte-Cristo*, 3^e volume, chap. IV. *Toxicologie*.)

Marabout. Dans une lettre datée du samedi 6 décembre 1738, où madame de Graffigny décrit l'appartement de Voltaire à Cirey, elle mentionne « une pendule soutenue par des marabouts de forme singulière. »

Que veut dire ici marabout ? Littré et Hatzfeld indiquent plusieurs sens ; aucun ne satisfait. J'imagine que les mara-

(1) Voir dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, une quinzaine d'articles sur cette question ; notamment III, 433 ; IX, 361 ; X, 360 et XII, 322.

bouts qui soutenaient cette pendule étaient des statuettes de maures coiffés de turbans.

Marivaudage. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, XVIII^e-XIX^e siècle.

O le beau marivaudage que voilà !

(Diderot. Lettre à M^{me} Volland, 6 novembre 1760.)

Marivauder. Hatzfeld : Néologisme.

La belle occasion de marivauder !

(Diderot. Lettre à M^{me} Volland, 28 octobre 1760.)

Marmot, marmotte. Tout le monde paraît occupé profondément d'une marmotte qui n'est point jolie.

(Voltaire. Lettre à Cideville, 5 sept. 1739.)

Il s'agissait de la fille aînée de Louis XV, qui avait quinze ans, et allait épouser un infant d'Espagne.

La tête de ce pauvre homme est renversée ; son économie cède à la passion qu'il a pour cette marmotte.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 19 avril 1779.)

Marotique. Une seule lettre de nos *Selectes* vaut plus sans comparaison que.... toutes les épîtres marotiques des deux amis (*Voiture et Costar*).

(Balzac. Lettre à Chapelain, 6 nov^r 1645.)

Mât. Littré et Hatzfeld omettent *mât vénitien* : mât portant à son sommet des banderoles ou des flammes, et planté à l'occasion d'une fête dans une rue ou place publique. Ces mâts sont dits vénitiens, parce qu'ils sont imités des trois mâts qu'on voit à Venise sur la place Saint-Marc, et qui portaient autrefois les bannières de Chypre, de Candie et de Morée.

Mèche. « Il n'y a pas mèche. » On peut se demander si dans cette phrase, qui correspond pour le sens à l'italien :

non c'è mezzo, le mot mèche ne dériverait pas de *mezzo*. Le double z italien donne ordinairement en français le son ss (carosse, cuirasse, esquisse, populace.) Mais *guazzo* a donné gouache.

Si l'on admet cette étymologie, on expliquera de même l'expression : être de mèche avec quelqu'un.

Médiatiser. Hatzfeld : Médiatiser une principauté germanique, c'est l'affranchir de l'autorité immédiate de l'Empereur.

Cette définition donne une idée fausse : un prince médiatisé n'est pas *affranchi* ; il est *déchu* du privilège de dépendre immédiatement de l'Empereur.

Meeting. Hatzfeld : Néologisme.

En Angleterre, l'église dominante donne le nom d'assemblée, *meeting*, aux églises de tous les non-conformistes.

(Voltaire. *Questions sur l'Encyclopédie*, art. *assemblée*.)

Mélodrame. Rousseau... voulait faire adopter en France les mélodrames ; il en donna Pygmalion pour exemple.

(M^{me} de Staël. *Lettres sur J.-J. Rousseau*, V.)

Messe. Ce mot de *messe* signifie *renvoi* : parce qu'autrefois, au commencement de l'action du sacrifice, on renvoyait, c'est-à-dire on faisait sortir de l'Eglise les catéchumènes et les pénitents.

(Bossuet. *Prières ecclésiastiques*. La messe.)

Métaphysiquer. Leurs promenades solitaires n'avaient sûrement pas d'autre but que de métaphysiquer sur la morale, la vertu, l'amour, et tout ce qui s'ensuit.

(Madame d'Epinaÿ. *Mémoires*, éd. Boiteau, II. 307.)

Méthodique. Les médecins méthodiques ont toujours en bouche cette maxime, que « les contraires sont guéris

par leurs contraires » : et les spagyriques célèbrent une sentence opposée à celle-là, disans que « les semblables sont guéris par leurs semblables. »

(S. François de Sales. *Traité de l'amour de Dieu*, XI, 20.)

Cela ne concorde ni avec le sens que Littré et Hatzfeld attribuent aux mots *médecin méthodique*, ni avec la définition que Littré donne du mot *spagyrrique*.

Mien. Les *miens*, les *tiens*, les *siens*, les *nôtres*, les *vôtres*, les *leurs*. Quand ces six mots sont employés pronominalement, ils se correspondent parfaitement, et les dictionnaires devraient les qualifier de la même manière. C'est ce qui n'est pas arrivé.

Dictionnaire de l'Académie

Mien. Adjectif possessif. *Vos affaires sont les miennes.*

Tien. Adj. possessif. *Voilà mes livres ; où sont les tiens ?*

Sien. Adj. possessif. *Mes intérêts et les siens sont les mêmes.*

Nôtre. Pronom possessif. *Vos intérêts sont les nôtres.*

Vôtre. Pronom possessif. *Il a pris ses livres et les vôtres.*

Leur. Adj. possessif. *Leur*, précédé de l'article *le, la, les*, s'emploie pronominalement. *Les gens sages conservent leurs amis, et les fous perdent les leurs.*

Dictionnaire de Littré

Mien. Adj. possessif. 3° Avec l'article défini et sans substantif. Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens. Racine. *Iphigénie*, II, 4.

Tien. Adj. possessif. 2° Le plus ordinairement, il se construit avec l'article défini et ne se met jamais devant un substantif. Voici mes livres ; où sont les tiens ?

Sien. Adj. poss. 1° Avec l'article *le, la, les*. Nos écrits sont mauvais ; les siens valent-ils mieux ? Boileau, *Epîtres*, II.

Nôtre. 1^o Adj. poss. qui s'emploie sans substantif et avec l'article défini *le, la, les*. Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ? Racine, *Bérénice*, IV, 5.

Vôtre (le, la) Adj. possessif sans son substantif. Rome a ses droits. Seigneur ; n'avez-vous pas les vôtres ? Racine, *Bérénice*, IV, 5.

Leur. Adj. poss. 4^e Leur précédé de l'article *le, la, les*, s'emploie pronominalement. Les gens sages conservent leurs amis, et les fous perdent les leurs.

Dictionnaire de Hatzfeld

Mien. Adj. 2^o Absolument (le substantif sous-entendu). L'auteur de tes maux et des miens. Racine. *Iphigénie*, II, 1.

Tien. Adj. poss. 3^o Absolument. Le substantif étant sous-entendu. Ce livre est le tien.

Sien. Adj. 3^o Absolument. Le substantif étant sous-entendu. Nos écrits sont mauvais ; les siens valent-ils mieux ? Boileau, *Épîtres*, 2.

Nôtre. Adj. poss. En sous-entendant le substantif déjà exprimé. Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres. La Fontaine. *Fables*, II, 6.

Vôtre. Adj. poss. En sous-entendant le substantif déjà exprimé. J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre. Racine. *Athalie*, II, 7.

Leur. Adj. poss. En sous-entendant le nom de la chose. Il n'y avait point de puissance plus inévitable, ni plus tyrannique que la leur. Bossuet. *Histoire universelle*, II, 3.

Mièvreté,... condamné au plus horrible supplice pour une mièvreté.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 25 mai 1767.)

Milliaire. Presque jamais notre sainte mère ne datait ses lettres du milliaire.

(*Épître dédicatoire des Lettres de madame de Chantal*, 30 juillet 1644.)

Million. Hatzfeld : Erym. Dérivé de *mille*.

Ce mot ne vient-il pas de l'italien *milione* ?

Milord. On employait autrefois ce mot avec l'article :
...sans attendre de voir si la dignité de Protecteur
serait conservée en la personne de M. le milord Richard
[Cromwell]. . .

Je ferai chercher deux beaux barbes pour les envoyer au
milord Faulconbrige.

(Mazarin. Lettres à M. de Bordeaux, 1658.)

Mitigé. Littré : *S. M.* Les mitigés, se disait, sous la
Fronde, de ceux qui avaient des opinions modérées.

Soixante ans après la Fronde, Fénelon employait encore
cette expression :

Si les mitigés étaient sincèrement zélés pour la bonne
cause, . . .

(Lettre à M^{me}. 20 janvier 1714.)

Mois. Hatzfeld a donné, pour les mois du calendrier ré-
volutionnaire, des définitions qui ne sont parfaitement
exactes que pour un seul des douze mois, celui de messi-
dor. J'énumère ces mois dans leur ordre.

Vendémiaire. « Premier mois du calendrier républicain,
commençant le 22 septembre. » — Le 1^{er} vendémiaire an IV
correspond au 23 septembre 1795; de même en l'an VIII,
en l'an IX, en l'an X, en l'an XI; de même en l'an XIII, en
l'an XIV. Le 1^{er} vendémiaire an XII correspond au 24 sep-
tembre 1803. (*Manuel pour la concordance des calendriers*

républicain et gregorien [par Louis Rondonneau]. Paris, 1805; seconde éd., 1806.)

Brumaire. « Deuxième mois du calendrier de la république française, commençant le 23 octobre et finissant le 21 novembre. » — Le 1^{er} brumaire an I correspond au 22 octobre 1792; de même en l'an II, en l'an III; de même en l'an V, en l'an VI, en l'an VII.

Frimaire. « Troisième mois du calendrier républicain, du 21 novembre au 20 décembre. » — Le 1^{er} frimaire an IV correspond au 22 novembre 1795; de même en l'an VIII, en l'an IX, en l'an X, en l'an XI; de même en l'an XIII, en l'an XIV. Le 1^{er} frimaire an XII correspond au 23 novembre 1803.

Nivôse. « Quatrième mois du calendrier républicain, du 21 ou 22 décembre au 20 ou 21 janvier. » — Il fallait dire : au 19 ou 20 janvier. — Le 1^{er} nivôse an XII correspond au 23 décembre 1803.

Pluviôse. « Cinquième mois du calendrier républicain, du 20 janvier au 18 février. » — Le 1^{er} pluviôse an IV correspond au 21 janvier 1796; de même en l'an VIII, en l'an IX, en l'an X, en l'an XI; de même en l'an XIII. Le 1^{er} pluviôse an XII correspond au 22 janvier 1804.

Ventôse. « Sixième mois du calendrier républicain, commençant le 20 février. » — Le 1^{er} ventôse an I correspond au 19 février 1792; de même en l'an II, en l'an III, en l'an V, en l'an VI, en l'an VII. Le 1^{er} ventôse an XII correspond au 21 février 1804.

Germinal. « Septième mois du calendrier républicain, du 21 mars au 19 avril. » — Le 1^{er} germinal an VIII correspond au 22 mars 1800; de même en l'an IX, etc., jusqu'en l'an XIII.

Floréal. « Huitième mois du calendrier de la république

française, commençant le 20 avril et finissant le 19 mai. » — Le 1^{er} floréal an VIII correspond au 21 avril 1800; de même en l'an IX, etc., jusqu'en l'an XIII.

Prairial. « Neuvième mois du calendrier républicain, du 20 mai au 18 juin. » — Le 1^{er} prairial an VIII correspond au 21 mai 1800; de même en l'an IX, etc., jusqu'en l'an XIII.

Messidor.

Thermidor. « Onzième mois du calendrier républicain, du 19 juillet au 17 août. » — le 1^{er} thermidor an VIII correspond au 20 juillet 1800; de même en l'an IX, etc., jusqu'en l'an XIII.

Fructidor. « Douzième mois du calendrier républicain, du 18 août au 16 septembre. » — Le 1^{er} fructidor an VIII correspond au 19 août 1800; de même en l'an IX, etc., jusqu'en l'an XIII. — On sait que le calendrier républicain cessa d'être en usage à compter du 1^{er} janvier 1806.

Moment psychologique. Hatzfeld a donné de cette expression deux définitions qui ne concordent point. Au mot *moment* : *Fig. Néolog.* Circonstance déterminante de la résolution. — Au mot *psychologique* : Le moment où l'âme est dans l'attente de quelque chose qui doit s'accomplir.

Un de leurs journaux ⁽¹⁾, la *Gazette de la Croix*, si j'ai bonne mémoire, avait écrit sur ce sujet (*le retard du bombardement de Paris*) un article où il essayait de calmer l'impatience de ses compatriotes : « Soyez tranquilles, leur disait-il; on les bombardera; mais M. de Bismark sait ce qu'il fait; c'est un malin. Il attend le moment psychologique. »

(1) Celui qui retrouverait le texte allemand de l'article qui fit tant de bruit, et qui rechercherait les commentaires qu'on en fit dans les journaux de Paris, ferait un travail intéressant.

Et l'écrivain prouvait que le bombardement n'ayant d'autre effet que celui d'agir sur l'imagination, il fallait choisir juste l'heure où cette imagination était le plus propre à être ébranlée : il était bon que nous eussions d'abord souffert de la faim, puis de la guerre civile ; et qu'alors le bombardement, venant par là-dessus, produirait le résultat qu'on serait en droit d'espérer : ce serait le moment psychologique.

Vous pensez si l'on avait ri chez nous de ce *moment psychologique*. Le mot était devenu à la mode, et avait passé dans la conversation ordinaire. On disait couramment : « J'ai faim ; c'est le moment psychologique de se mettre à table. »

(Sarcey. *Le Siège de Paris*, page 303.)

Das psychologische Moment ne signifie pas du tout : le moment ou l'instant psychologique ; en effet, *moment* n'a pas chez les Allemands le même sens qu'en français. Ils s'en servent pour désigner les divers éléments d'un problème : quand on assiège une ville, on ne doit pas, pensent-ils, négliger l'élément psychologique ; nous dirions qu'il faut tenir compte du moral, agir sur le moral des assiégés.

(Colani. *Le Courrier littéraire*, 25 septembre 1877. Page 635.)

Mon. Le dictionnaire de l'Académie désigne mon, ton, son, comme adjectifs possessifs. Mais il dit au mot *soûl* : *soûl* s'emploie comme substantif avec les pronoms possessifs *mon, ton, son*, pour dire : Autant qu'il suffit, autant qu'on veut.

Mondainement. N'ayez pas peur que j'augmente mondainement ma dépense.

(Bossuet. Lettre au maréchal de Bellefonds, 9 sept. 1672.)

Monde. Les deux mondes, les deux moitiés de la terre habitée, l'ancien et le nouveau continent.

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.

(Voltaire. *Alzire*, scène première.)

Les trois mondes, titre d'un ouvrage de La Popelinière
(Paris, 1582.)

Monseigneur. On serait cité devant l'Official, si parlant d'un évêque, on ne l'appelait monseigneur.

(La Faye. *Réplique chrétienne à la réponse de M. F. de Sales, se disant évêque de Genève*, 1604. p. 62.)

Je veux bien néanmoins vous défendre de m'appeler monseigneur; car encore que c'est la coutume de deçà d'appeler ainsi les évêques, ce n'est pas la coutume de delà; et j'aime la simplicité.

(S. François de Sales. Lettre à madame de Chantal, 21 novembre 1604.)

Voici un fidèle recueil de ce que feu monseigneur le cardinal du Perron a fait imprimer de son vivant, et de tout ce qu'il a laissé, qui n'estoit encore mis en lumière, et qui a esté conservé, tant par feu monsieur l'Archevesque de Sens, son frère, que par monsieur du Perron son neveu...

(*Avis de l'imprimeur au lecteur*, en tête des Œuvres du cardinal du Perron. 1629.)

Si les évêques sont princes, et si leur dignité est égale ou supérieure à celle des rois, ferons-nous difficulté d'appeler un prélat monseigneur; et l'estimerons-nous moins qu'un grand d'Espagne, ou qu'un comte d'Angleterre?

(Balzac. *Lettres*, VI. 58. A M. Girard. — Dans le même recueil, on trouve cependant des lettres adressées à *monsieur* l'évêque d'Angoulême, à *monsieur* Coeffeteau, évêque de Marseille, à *monsieur* l'évêque de Nantes.)

Dans un discours adressé à M. Colbert, membre de l'Académie. M. Charpentier avait débuté de la sorte; *Monsieur* (car vous nous avez ordonné de vous parler ainsi); paren-

thèse d'autant plus remarquable, qu'elle montre le prix que ce ministre attachait à l'égalité académique. Ce trait de modestie ne fut pas imité par un prélat académicien; il trouva bon et peut-être il exigea que, dans un discours que M. Charpentier jugea à propos de lui adresser dans un jour d'assemblée publique, cet académicien l'appelât *monseigneur*. Le harangueur n'aurait pas dû ignorer que l'académie n'a jamais donné ce titre aux évêques.

(D'Alembert. *Eloge de Charpentier*.)

Monsieur. Comme elle appelait toujours le Roi, *Sire*. Sa Majesté lui a dit de l'appeler dorénavant *Monsieur*, ce qui décide le rang et le traitement de duchesse de Bourgogne.

(Bossuet. Lettre à son neveu, 5 novembre 1696.)

Mont. Dans l'expression *promettre monts et merveilles*, est-ce que *mont* = *montagne*, comme le dit Hatzfeld? Ne serait-ce pas l'ancienne forme *mont* de notre mot *monde*?

Montré. Quand on jouera *Cassandre*, mon avis est que Clairon ou Dumesnil soit Statira, et quelque jeune actrice bien montrée soit Olympie.

(Voltaire. Lettre à M. d'Argental, 23 novembre 1761.)

Morguer.

Trois conseillers et quatre bons bourgeois
 Au près de là criaient à pleine tête,
 Et se morguaient d'un air très malhonnête.

(Voltaire. *Guerre civile de Genève*, chant V.)

Motival. Les conjonctions motivales renferment dans la force de la liaison une idée de motif. Elles sont huit : afin [*de* ou *que*], parce que, puisque, car, d'autant que, comme, aussi, attendu.

(Girard. *Les vrais principes de la langue française*, XII).

Mouette. Hatzfeld : Oiseau de mer.

Mais nous avons des mouettes au bord du lac Léman.

Moule. Je vous demandai quelques moules de bois de chauffage, et vous me les donnâtes en présence de ma famille.

(Voltaire. Lettre à M. de Brosses, 20 octobre 1761.)

Mousser. Faire mousser : faire valoir une chose au-delà de sa valeur (Litttré).

Faire mousser une personne : la vanter en l'élevant très haut (Hatzfeld).

On dirait, d'après Litttré, que *faire mousser* ne s'emploie qu'en parlant des choses; d'après Hatzfeld, que *faire mousser* ne se dit que des personnes.

Moyen âge. Je résume le compte rendu que M. Kurth a donné (*Qu'est-ce que le moyen âge?* Bruxelles, 1898, 33 pages) de l'origine de cette locution :

Dans les premières éditions du *Dictionnaire de l'Académie*, jusqu'à celle de 1798, on lisait : « On appelle auteurs du moyen âge les auteurs qui ont écrit depuis la décadence de l'empire romain *jusque vers le dixième siècle*, ou environ. »

Moyen âge en effet a signifié d'abord une période de l'histoire du latin, intermédiaire entre la haute époque, l'âge classique, et la basse latinité. Ducange, en 1678, prenait *media* dans ce sens, quand il a institué son célèbre ouvrage : *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*.

C'est Christophe Keller (Cellarius) qui paraît avoir le premier, dans le titre de son livre : *Historia mediæ ævi, a temporibus Constantini magni ad Constantinopolim a Turcis captam, deducta*, Jena, 1688, prolongé cette période de l'histoire jusqu'à la limite actuelle.

Mythologiste. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Voltaire.

Le *Pantheum mythicum*, après tous les mythologues, dit qu'Apollon....

1697. (*L'Enterrement du Dictionnaire de l'Académie*, page 81.)

Naissant. Littré : Tête naissante, tête nouvellement rasée, où les cheveux commencent à repousser.

Misson, dans son *Nouveau voyage d'Italie*, Lettre XXVI, a fait le portrait de la reine Christine de Suède :

« Elle a.... les cheveux châtain clair, longs comme le travers de la main, poudrés et hérissés, sans coiffure en tête naissante... »

Si je comprends bien, une coiffure en tête naissante est celle où la brosse a aplati sur la tête les mèches de cheveux.

Naroues. En l'ode seconde du premier livre, tu trouveras ce mot *Naroues*, duquel usaient les anciens Gaulois, qui signifie les Parques, mot qui (encores qu'il ne soit plus dès long tens en usage) toutefois doit estre r'appellé... je l'ai tiré d'un vieil romant rymé, en ces vers :

Les Naroues ce malencontre
Lui avoient fillé, si m'aïst Diex.

J'ai encore trouvé Navondes (que nous disons, en écorchant le latin, Naïades).

(Claude de Buttet, *Amalthée*. L'auteur au lecteur.)

Naturalisme. Le premier exemple qu'on ait trouvé de ce mot est dans les *Fables* de Lamotte (II, 14) publiées en 1719 :

Nous autres inventeurs de fables,
Nous pouvons, s'il nous plaît, donner pour véritables
Les chimères des temps passés.
Un fait est faux? N'importe. On l'a cru : c'est assez.
Phénix, Sirènes, Sphinx, sont de notre domaine.
Ce Naturalisme menteur
Sied bien dans une fable : et le vrai qu'il amène
N'en perd rien aux yeux du lecteur.

Ce naturalisme menteur... peut être paraphrasé ainsi : Cette mythologie païenne, ces êtres fictifs, éclos dans l'imagination humaine abandonnée à sa pente naturelle.

Les définitions de Littré : « Qualité de ce qui est produit par une cause naturelle », et de Hatzfeld : « Conformité à la nature », ne s'accordent pas avec le premier emploi de ce mot.

Naturé. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Condillac.

Après la description de Nature naturee, je viens bastir ce bas univers sur les quatre piliers des Elemens, que je fonde par les plus fermes arguments des philosophes, m'estendant sur ceste matiere bien au long...

1593. (Du Chesne de la Violette. *Le grand miroir du monde*. Préface.)

Navondes.

Nymphes des eaux,....
Gentiles sœurs, et folâtres Navondes,
Couvrez vos fronts d'un vert jonc triumphal,
Et saillés hors du liquide crystal.
Pour arriver en ces vertes épondes ⁽¹⁾.

(Claude de Buttet. Amalthée, 1^{re} éd., XXXIII.)

Noble. La qualité de *Noble* n'est point un titre de noblesse, dans la généralité de Lyon.

(*Remontrance des médecins de Lyon*, en 1696, dans les *Mémoires de l'Académie de Lyon*, tome VI, Lyon, 1901, page 480.)

Noblesse. Hatzfeld : La noblesse ancienne reprend ses titres ; la nouvelle conserve les siens. *Charte de 1830*.

C'est la Charte de 1814 qu'il fallait citer ; le mot *reprend* était déplacé en 1830, et il ne s'explique que parce que l'article a passé tel quel d'une Charte dans l'autre.

⁽¹⁾ Ital. *Sponda*, bord, rive.

Noli me tangere. Expression d'origine biblique :
Evangile selon saint Jean, XX, 17.

Nonchaloir. Je crois que le plus grand des malheurs est de naître faible; il n'y a de remède à cela que le repos et le nonchaloir : ce mot est gaulois, mais vous l'entendrez.
(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 11 déc. 1773.)

Non-sens. La demande est donc précisément ce qu'on appelle en anglais un *non sens*.

(Joseph de Maistre. *Du Pape*. I, 3.)

Ce mot existait en ancien français, comme le montrent les exemples cités par Littré et Hatzfeld ; mais il me semble qu'en français moderne, il vienne de l'anglais *nonsense*.

Nouveau. Hatzfeld définit l'adjectif *nouveau* : 1° Qui apparaît pour la première fois, ou est apparu depuis peu de temps. Allons voir la pièce nouvelle. 2° Qui apparaît après un autre qu'il remplace. Le nouvel an.

De nouveau, locution adverbiale, ne se rattache aujourd'hui qu'à la seconde signification ; et Hatzfeld le définit : Pour la seconde fois, en ajoutant la seconde tentative à la première.

Autrefois, cette loc. adv. se rattachait aussi au premier sens de l'adjectif. Dans le privilège du roi, qui est daté du 16 mars 1616, du *Traité de l'amour de Dieu*, de saint François de Sales, il est dit que l'imprimeur « désire faire imprimer de nouveau ce livre ». Or la permission d'imprimer la première édition est datée du 26 mai 1616, et l'achevé d'imprimer, du dernier jour de juillet 1616.

Il est clair que « de nouveau » dans le privilège, signifie : pour la première fois.

Nutation. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1759.

D'Alembert a publié en 1749 ses *Recherches sur la pré-*

cession des équinoxes et sur la nutation de l'axe de la terre, dans le système newtonien.

O. Continuez votre retraite, et dites *ô* en silence, n'y ajoutant rien. O adorer ! ô louer ! ô délivrer ! . . . ô être ardent ! ô être fidèle ! Qu'y a-t-il de moins qu'un ô ? mais qu'y a-t-il de plus grand que ce simple cri du cœur ?

(Bossuet. Lettre à la sœur Cornuau, 16 décembre 1695.)

Obit. Vendredi, je célébrerai, en attendant mon *obit*, l'anniversaire de mon sacre.

(Bossuet. Lettre à son neveu, 17 septembre 1696.)

Office. Hatzfeld omet un sens spécial de ce mot, que Littré indique sous le n° 4 : Terme de diplomatie. Avis, message, pièce.

M. d'Oubril . . . serait obligé d'écrire à sa cour, si son office était totalement dédaigné, ou suivi d'une réponse qui n'offrit aucune sorte d'explication satisfaisante . . . Je pense qu'il conviendrait de faire d'abord un accusé de réception à M. d'Oubril, lui exprimer le regret de n'avoir pu mettre son office sous les yeux de V. M.

(Talleyrand. Lettre à Napoléon, 29 juillet 1804.)

Oïl. Au mot *trouvère*, l'Académie écrit langue d'*oïl*, sans tréma sur l'*i*. Est-ce une faute d'impression, ou l'orthographe *oïl* est-elle admise ?

Ombre. Ce mot avait au moyen âge le sens d'*image répléchie dans l'eau*.

Il (*Narcissus*) musa tant à la fontaine.
Qu'il ama son ombre demaine.

Roman de la Rose, vers 1502.

Il s'est acotés sor le puis
Qui n'estoit que toise et demie
Parfons: si ne meschoisi mie.

En l'ève qui ert bele et clere,
L'ombre de la dame qui ere
La riens el mont que plus amot.

Le lui de l'Ombre, vers 882.

Dans la fable de La Fontaine, *le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*, le mot *ombre* a encore cet ancien sens. C'est un archaïsme dont la plupart des lecteurs ne se doutent pas : ils prennent le mot *ombre* dans le sens courant.

Opposition. Un sens particulier de ce mot : *le parti opposé au gouvernement*, est d'origine anglaise ; comme le montre ce passage d'une lettre de madame du Deffand à Walpole, du 7 janvier 1772 : Il est du bel air actuellement d'être dans ce qué nous appelons aussi l'opposition.

Oppressivement. Mon ambition est uniquement concentrée dans le rétablissement de mon commerce et de ma marine ; et oppressivement, l'Angleterre s'oppose à l'un et à l'autre.

(Napoléon. Lettre à l'empereur d'Autriche, 3 nov. 1805.)

Or. *Or Dieu dit...* le mot *or* suppose des choses faites, et des choses à faire.

(Buffon. *Epoques de la nature.*)

Ord. Ils (*les habitants de la Rochelle, lors du siège de 1628*) ont mangé pour vivre tout ce qu'on pourrait manger pour mourir ; ils se sont nourris de tout ce qu'il y a de plus ord et de plus sale en la nature.

(Patru. *Plaidoyer pour le sieur de la Rochellelie.*)

Organisation. Aux deux sens que Hatzfeld indique pour ce mot (1. Etat d'un corps organisé ; 2. Etat d'un ensemble constitué en vue d'une action à accomplir), il y a lieu, je crois, d'en ajouter un troisième : Constitution d'un ensemble capable de durée et d'action.

Je laisse à discuter à ceux qui en savent plus que moi, si notre âme existe avant, ou après l'organisation de notre corps.

(Voltaire. *Lettres sur les Anglais*, XIII.)

Où. Les précautions ne sauraient être excessives, où la faute est irréparable.

(Massillon. *De la vocation à l'état ecclésiastique.*)

Outrageux. J'ôterai, si vous voulez, le mot d'*outrageuse*, quoiqu'il soit dans Boileau et dans Corneille.

(Voltaire. Lettre au comte d'Argental, septembre 1744.)

Outrecuider. Vous serez bientôt outrecuidé d'un mémoire sur Tournay.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 23 juin 1759.)

Pajoniste. On peut voir ce que Littré a écrit sur ce mot ; à sa place j'aurais rédigé l'article ainsi :

Partisan de Pajon, pasteur protestant et professeur de théologie à Saumur, mort en 1685, dont le système sur la grâce fut vivement discuté en son temps.

Un de ces protestants indifférents : Sociniens, Pajonistes, Arminiens, si l'on veut ; car tous ces noms symbolisent fort. . .

(Bossuet, 6^e *Avertissement aux protestants*, III. 17.)

Palabre. Les Jésuites introduisaient dans leurs livres et cherchaient à franciser certains mots tirés de l'espagnol. *Palabre*, en espagnol *palabra* (parole) est un de ces mots. Il se trouve notamment dans un écrit du père Petau contre Antoine Arnauld, c'est-à-dire dans ses *Remarques judicieuses sur le livre de LA FRÉQUENTE COMMUNION*, et dans une *Réponse des Jésuites à l'Apologie de l'Université*.

(Ch. Nisard, préface aux *Mémoires* de Garasse, p. xxvii.)

Palafitte. Le nom allemand de *Pfahlbauten* (construction sur 'pilotis) proposé par M. Ferdinand Keller, et au-

jourd'hui très populaire en Allemagne et en Suisse, a été adopté par les archéologues italiens sous la forme de *palafitta*. C'est cette appellation de *palafitte* que nous proposons d'introduire dans notre langue.

(Desor. *Les palafittes ou constructions lacustres*. 1865.)

Paraboliquement. L'écriture ne s'explique que paraboliquement sur l'état des âmes séparées des corps.

(Marie Huber. *Sentiments différents de quelques théologiens. sur l'état des âmes séparées des corps*, lettre VIII.)

Parenthèse. Il y avait autrefois deux caractères, qu'on nommait *parenthèses*, faites en ligne courbe comme des espèces de croissants. On les plaçait de façon qu'ils répondaient l'un à l'autre par leur côté concave, pour enfermer ce qu'on insérait dans le milieu d'un discours comme un hors-d'œuvre, et par là le détacher de ce qui le précédait et le suivait. Aujourd'hui ils ne sont plus en usage, parce que la virgule suffit pour les courtes parenthèses, et que les longues ne sont plus souffertes dans le style.

(L'abbé Girard. *Les vrais Principes de la langue française*, xv (1747.)

Voilà un bel exemple de ce qu'a dit Horace : *Multa renascentur quae jam cecidere*.

Parpaillot. Hatzfeld : Mot provençal, signifiant proprement « papillon », appliqué d'abord comme terme d'injure aux sectateurs de Calvin.

N'y a-t-il pas eu là plutôt, au temps où les protestants mouraient sur le bûcher, une allusion cruelle aux papillons qui viennent se brûler à la flamme des chandelles ?

Cette idée se retrouve dans un des écrits de Sagon contre Marot :

Dieu gard Marot : car, s'il est infidèle,
Il se viendra brûler à la chandelle !

Partir. Hatzfeld : (Blason.) Partager en parties égales. *Ecu parti*; et elliptiquement : *Il porte parti d'or et de gueules*.

Hatzfeld avait bien défini l'écu coupé : (Blason) *Ecu coupé*, écu divisé en deux parties par une ligne horizontale.

Il fallait dire que l'*écu parti* est partagé en parties égales par une ligne verticale.

Pasquinade. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1680.

Si j'entreprenais les Italiens, je les battrais en ruine, avec leurs faibles et misérables pasquinades.

(Balzac. Lettre à Conrart, 2 janvier 1651.)

Passion. Le père (*Garasse*) qui n'entend pas le français, ne sait pas qu'avoir de la passion pour quelque chose, se prend ordinairement pour le simple mouvement d'une légère affection, qui nous fait plaisir à quelque objet agréable, comme on dit : J'aime cette couleur avec passion, ou cette senteur.

(Théophile. *Œuvres*, éd. Alleaume, II, 272.)

Patard. Le blé avait enchéri à Tournay, avant mon départ, de dix patards sur la rasière.

(Fénelon. Lettre à l'abbé de Beaumont, 16 mai 1702.)

Patchouli. C'était le parfum que Lavinia préférait : c'était une espèce d'herbe aromatique qui croît dans l'Inde, et dont elle avait coutume jadis d'imprégner ses vêtements et ses meubles. Le parfum de patchouli, c'était tout un monde de souvenirs, toute une vie d'amour; c'était une émanation de la première femme que Lionel avait aimée.

(Georges Sand. *Lavinia*.)

Patraque. Les plaisirs de Paris n'ont pas été dérangés un instant (*par les événements du 30 prairial an VII*). On

s'est dit, à Tivoli, *qu'on allait être pis que jamais*. On appelle la patrie, *la patruque*.

(La Fayette. Lettre à madame de Tessé, 14 juillet 1799.)

Pâtre. Despréaux, admirateur passionné des bergers de Théocrite et de Virgile, quelquefois plus pâtres que bergers...

(D'Alembert. *Éloge de Segrais*.)

Pécheur. *Dieu ne veut pas la mort du pécheur*. C'est une parole d'origine biblique : « Je ne veux point la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur : retournez à moi, et vivez ! » Ezéchiel, XVIII, 32.

Peine. C'est parmi les gens de peine que l'on trouve encore quelques vertus.

(Bernardin de Saint-Pierre. *Voyage à l'île de France*, III.)

Pensionnaire. La définition de Littré : « élève à demeure dans une maison d'éducation », et celle de Hatzfeld : « élève qui est en pension », laissent échapper un sens essentiel de ce mot : jeune fille qui est encore dans l'âge ingrat, ou qui en est à peine sortie, et qui en a les manières ; c'est l'allemand *backfisch* :

.... des grimaces, des moqueries ; des haussements d'épaules : enfin de petites vengeances de pensionnaire.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 2 novembre 1769.)

Cette jeune femme, en face de ces passions qu'elle excitait, avait des imprudences, des confiances, des curiosités presque d'une enfant ou d'une pensionnaire.

(Sainte-Beuve. *M^{me} Récamier*.)

Perfectibilité. Le premier ex. de ce mot, d'après Hatzfeld, se trouverait au XVIII^e siècle, dans les *Mémoires* de Trévoux, cités par le Dictionnaire de Trévoux, édition de 1771. Mais ouvrez ce Dictionnaire : vous y voyez que la cita-

tion des *Mémoires* est empruntée à un compte-rendu du *Discours sur l'inégalité*, de Jean-Jacques Rousseau. Vous êtes donc renvoyé à ce Discours, qui a paru en 1755, et où on lit en effet : « L'homme rependant par la vieillesse ou d'autres accidents, tout ce que sa *perfectibilité* lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même. »

Perfidie. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1635.

« Perfidie, *perfidia, malitia, sceleratezza.* »

(*Tesoro de las tres lenguas*. Genève, 1609.)

Perfidie a peut-être été emprunté à l'italien.

Perturbatif. Sa Majesté sera suppliée de le faire supprimer (*un ouvrage de M. Cailly, intitulé DURAND COMMENTÉ*) comme pernicieux, et perturbatif de la tranquillité de l'Eglise et du royaume.

(Bossuet. Lettre à l'évêque de Bayeux. 9 février 1701.)

Pesant. Tout ce qu'il dit me paraît pesant sans avoir de poids.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 15 novembre 1771.)

Péter. Hatzfeld cite une phrase d'une comédie de Regnard : *Nous plaiderons, morbleu, nous plaiderons; la gueule du juge en pétera*; et il en interprète les derniers mots en ces termes : « nous lui rompons la tête. »

Je les comprends autrement, et je crois qu'il faut les traduire : « La bouche du juge crachera un jugement. »

Petit-gendre. Le Chabrilan, petit-gendre de madame d'Aiguillon, a perdu, au trente et quarante, 73,000 francs.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 3 avril 1768. Le marquis de Chabrilan avait épousé en 1766 la petite-fille de la duchesse douairière d'Aiguillon.)

Au moment où la Révolution de 89 a l'air de faire trêve, il [Chateaubriand] part pour l'Amérique du Nord, muni des

instructions de M. de Malesherbes, dont son frère aîné était le petit-gendre.

(Sainte-Beuve. *Chateaubriand*, 3^e leçon.)

Ce mot est rarement employé ; mais il est aussi bien formé que petit-fils et petit-neveu ; et la langue française est si pauvre en termes généalogiques, que le lexicographe doit recueillir avec soin tous ceux qui peuvent être employés.

Pétitionner. Hatzfeld : Ex. le plus ancien. de 1792.

Littre a donné pour ce verbe une citation de Saint-Evremond.

Petit-neveu. Je vous entretiendrai aujourd'hui d'un vieux fou, qui est Pierre Corneille, petit-neveu (à la mode de Bretagne) de Pierre Corneille (*du grand Corneille*).

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 29 mars 1766.)

Pétrissable. Hatzfeld : Néologisme.

Littre a donné pour cet adjectif une citation de Buffon.

Philippique. Hatzfeld : Ex. le plus ancien. de 1798.

J'ai renoncé pour jamais aux philippiques et à toutes les matières querelleuses.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 20 décembre 1637.)

Philosopher. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, dans Montaigne.

C'est une chose de belle apparence, qu'un homme se retire des compagnies communes, pour philosopher en son secret.

(Calvin. *Opera*, IV, 871.)

Je philosophe en ce lac argentin.

Qu'allons nous donc en vain philosophant ?

(Buttet. *Œuvres*, éd. Scheuring, pages 329 et 332.)

Piano. Hatzfeld : Ex. le plus ancien. de 1778.

Cela est assez bon pour un piano-forté, qui est un instrument de chaudronnier en comparaison du clavecin.

(Voltaire. Lettre à madame du Deffand, 8 décembre 1774.)

Pied. Nous ne passons par aucune ville considérable, dont il ne fasse le tour sur les remparts, et cela le plus souvent de son pied mignon : car on ne trouve pas partout des carrosses.

(Le Pays. *Relation d'un voyage en Flandre.*)

Pierre. Littré dit : « Par exagération. Les pierres mêmes parleront, se dit de quelque fait révoltant qui soulève la conscience publique. » Cette locution est d'origine biblique. A l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, quelques-uns des pharisiens de la foule lui dirent : « Maître, réprimande tes disciples ! » Et il leur répliqua : « Je vous déclare que si ceux-ci viennent à se taire, les pierres crieront. » Luc. XIX. 40.

Piétiste. Littré, et l'Académie d'après lui, donnent de ce mot la définition suivante : Membre d'une secte chrétienne (*Acad.* : d'une secte protestante) qui s'attache à la lettre de l'Evangile.

Cette définition n'est pas bonne. Un piétiste est un protestant qui se détache de l'église nationale de son pays, en aspirant à une piété plus vivante et plus intime. Le mot est venu d'Allemagne, et je ne sais si on en trouverait un exemple plus ancien que celui-ci :

Vous avez sans doute ouï dire qu'il y a dans les cantons suisses protestants une espèce de quietistes. On les appelle *la Société philadelphique*, ou *Fraternité piétiste*.

(Bayle. Lettre à Jançon, 8 octobre 1699.)

Plâtreux. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1616.

Cicéones Thraciens, ne trouvez pas estrange
Qu'une vostre fontaine en pierre le bois change,
Qu'elle emmarbrisse encor de ses plastreuses eaux,
A quiconques en boit, les molastres boyaux.

1593. (Du Chesne de la Violette. *Le grand miroir du monde*, livre 6^e.)

Pléiade. Hatzfeld : « Figurément, la *pléiade poétique*, groupe de sept poètes, à Alexandrie; en France, au 16^e siècle ».

Ce que c'est que de manquer de littérature, même quand on est un homme de grand talent ! Dans son discours du 15 septembre 1867, à Nantes, M. Rouher, célébrant M. Billault, termine en disant que l'histoire lui assignera sa place « au premier rang de cette *Pléiade* de grands hommes qui, depuis 1789, ont illustré nos assemblées parlementaires ». Or la *Pléiade* n'est composée que de *sept* étoiles, de *sept* noms; et depuis 1789, si l'on choisit *sept* grands orateurs seulement, M. Billault ne sera ni au premier rang, ni même l'un des sept. Mais M. Rouher n'a jamais su, littérairement pas plus qu'astronomiquement, ce que c'est qu'une *Pléiade* : de là sa faute. Il a cru évidemment que *Pléiade* signifie simplement une grande quantité.

(Sainte-Beuve. *Nouveaux Lundis*, XIII; note de l'article sur Joachim du Bellay.)

M. Rouher avait-il si grand tort ? Le mot *pléiade*, sans majuscule, ne s'emploie-t-il pas dans le sens de *groupe*, plus ou moins nombreux, *d'hommes de talent* ?

Plein. Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous souhaite tout plein de bonnes années.

(Voltaire. Lettre à M. Bertrand. 7 janvier 1771.)

Pleurnicher. Pour l'intercalation de *n*, remarquer un

mot de notre parler romand : *piorne*, femme qui se plaint toujours.

Plentre, poltron. N'a-t-on pas là deux formes du même mot, au cas sujet et au cas régime, comme *gars* et *garçon*, avec métathèse de la lettre *l* ?

Plongeon. A l'historique de ce mot, Littré cite des vers de Desportes :

Ores demy lassé je me conche sur l'herbe,
Ores plus mesnager, j'aide à serrer la gerbe,
A faire des plongeurs et les bien entasser,
De crainte que le vent les fasse renverser.

Le lecteur ne comprend pas ce que veulent dire les mots *entasser des plongeurs*. Littré aurait dû emprunter au dictionnaire de Trévoux la mention qu'il fait d'un sens particulier de ce mot : « On appelle *plongeurs*, en plusieurs provinces, les gerbes entassées et renversées ».

Poêle ou poile. Ils font des siphons, des aimants, des lunettes, des pompes, des baromètres, des chambres noires : leurs tapisseries sont des multitudes d'instruments de toute espèce : vous prendriez le poêle d'un paysan pour un atelier de mécanique, et pour un cabinet de physique expérimentale.

(J.-J. Rousseau. *Lettre à d'Alembert*.)

Dans cet exemple, comme dans les trois autres que donne Littré, l'emploi du mot *poêle*, dans le sens de *chambre chauffée*, est localisé en dehors des frontières de la France.

Politicien. Hatzfeld : Dérivé de *politique*, d'après le type latin *politicus*.

Ce mot ne vient-il pas de l'anglais *politician* ?

Pompon. Les termes de pompons et de calotins, mots que j'ai vu naître dans notre langue...

(Voltaire. Lettre à M. Lacombe, 13 juin 1763.)

Port. Il y a une demy-douzaine de villes, pour le moins, qui se vantent d'avoir le suaire de la sepulture (de Jésus-Christ) tout entier, comme Nice... item une ville de Lorraine, assise au port d'Aussoys (*item, oppidum quoddam Lotharingiae, Alsatiæ vicinum*, dit la traduction latine).

(Calvin. *Traité des reliques*. Opera, VI. 424.)

Port a ici le même sens que dans « port d'Espagne » (Chanson de Roland).

Pote. Pardonnez à ma main droite, un peu pote, si je vous ennuie par une main étrangère.

(Voltaire. Lettre à M. de Chauvelin, 14 mars 1759.)

Pouding. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1754.

Plusieurs Français m'ont assuré qu'un certain manger, que les Anglais nomment *podding*, était un mets exquis ; et je ne puis croire qu'il vaille mieux que nos franchipanes.

1721. (Saint-Hyacinthe. *Lettres écrites de la campagne*.)

Pour. Dans les extraits des mémoires de madame d'Épinay, donnés par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras (*La jeunesse de madame d'Épinay*, page 257) je remarque une phrase : « Pardi ! le prétendu se fait bien attendre. *Qu'est-ce que c'est que ça pour un amoureux ?* » qui passerait pour un germanisme (*Was für ein....*) si on la rencontrait dans les écrits d'un Suisse.

Pourtant. Ce mot a passé de son premier sens : *pour tout cela, en raison de tout cela*, au sens opposé : *malgré tout cela*.

Les exemples suivants, où *pourtant* a été pris par l'écrivain dans le premier sens, et pourrait être pris par le lecteur dans le second, peuvent servir à montrer combien la transition a été naturelle et facile :

.... et se, en son corps deffendant, il avoit occis Charlot, pour tant n'estoit pas digne de mort.

(*Romania*, XXIX, 213.)

Si quelqu'un ne peut comprendre tout le contenu, il ne fault pas qu'il se désespère pour tant ; mais qu'il marche toujours oultre, espérant qu'un passage lui donnera plus familièrement exposition de l'autre.

(Calvin. *Opera*, III, xxii.)

Préadamite. Un évêque, qui avait de la naissance, en était si fier qu'il ne parlait que de l'antiquité de sa race. Il croyait sa noblesse, pour ainsi dire, préadamite.

(Lesage. *Mélange amusant*.)

Précédent. Lord Byron est encore à Genève ; toute la société a refusé de le voir. Vous voyez que s'il arrive à Florence, il y aura *a precedent*, comme disent les Anglais, pour lui faire éprouver quelque mortification.

(Sismondi. Lettre à madame d'Albany, 11 juillet 1816.)

Prédécès. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1690.

Si la femme qui, par le second mariage, a perdu la propriété des libéralités de son premier mari, la reprend par le prédécès de ses enfants ?

1638. (Œuvres du sieur d'Olive du Mesnil. *Questions notables du Droit*. III, 20.)

Prédéterminant. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Les anciens Dominicains, qui ont réfuté les protestants, ne paraissaient pas prédéterminants. On croit que Bannès est le premier qui a développé cette opinion.

(Fénelon. Lettre au père Lami, 16 juillet 1706.)

Préfinition. L'autre (*thèse*) se sert de cette doctrine (*de Molina*) comme tirée de saint Augustin même, dans le

livre de *bono perseverantiae*, et propre à établir les préinitions de Suarez.

(Bossuet. Lettre à son neveu, 30 décembre 1696.)

Préhistorique. Définition de tous les dictionnaires : Antérieur à l'histoire.

Bien ; mais alors il fallait indiquer au mot *histoire* un sens essentiel : époque sur les évènements de laquelle on a des renseignements écrits. *Depuis le commencement de l'histoire. L'histoire a commencé avec les plus anciens monuments de l'Egypte et de la Chaldée.*

Préjugé. Un des sens de ce mot a été ainsi défini : Opinion adoptée sans examen. *Acad.* — Opinion qu'on reçoit, qu'on s'est faite sans examen. *Litttré.* — Opinion qu'on s'est faite sans examen. *Hatzfeld.*

La définition de Littré me semble meilleure que celle de Hatzfeld, puisque beaucoup de préjugés sont héréditaires.

Preneur. On nous fait, tant dans ce livre que dans plusieurs autres qui nous viennent de France, une étrange peinture des femmes de Paris. Elles sont devenues, dit-on, grandes buveuses d'eau-de-vie, et grandes preneuses de tabac, sans compter les autres excès.

(Bayle. Lettre à Dubos, 29 octobre 1696.)

Presbytérien. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1718.

Le gouvernement ecclésiastique d'Ecosse est presbytérien : c'est-à-dire qu'ils se gouvernent par des Consistoires, Colloques, Synodes provinciaux et nationaux . . . Les Evêques exercèrent sur les Presbytériens autant de violence que les catholiques aient jamais fait sentir aux protestants.

1715. (Georges-Louis Le Sage. *Remarques sur l'Angleterre.*)

Prétexter. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, dans Corneille : *Edipe*, tragédie représentée pour la première fois le 24 janvier 1659.

Si l'on veut bien parler, on ne dira pas *ambitionner*, *occasionner*, d'*ambition* et d'*occasion*, non plus que *prétexter*, pour *prendre prétexte*. Je sais bien qu'ils sont dans la bouche de la plupart du monde, mais non pas dans les écrits des bons auteurs.

1647. (Vaugelas. *Remarques sur la langue française.*)

Prêtraille. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1572.

... ceste infame prestraille

Les a establis dues et chefs de la bataille.

1555. (Conrad Badius, cité dans les *Opera Calvini*, V, xlix.)

Prévôt. Au nombre des sens de ce mot, Littré indique : « Dans quelques églises, cathédrales et collégiales, le bénéficié qui était le chef du chapitre » ; tandis que d'après Hatzfeld, le prévôt est seulement « le chef du chapitre d'une église collégiale ».

La *Bibliothèque sacrée, ou Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, de Richard et Giraud, donne raison à Littré : « En général, dit cet ouvrage, dans les cathédrales et collégiales de Languedoc, Dauphiné et Provence, la dignité de prévôt était la première, comme celle de doyen dans les autres provinces de France. »

A Genève, comme dans les provinces du midi, le chapitre de l'église cathédrale de Saint-Pierre avait à sa tête un prévôt ; et il a compté, parmi ses prévôts, saint Anthelme et saint François de Sales.

Primeur. Dans l'historique de ce mot, Littré cite un passage d'Olivier de Serres, où *primeur* a le sens de raffine-

ment. Pris dans ce sens, *primeur* dérive de l'espagnol *primor*.

Dans le dictionnaire français-espagnol d'Oudin (1645) on trouve : *Primeur, primor*; avec une astérisque indiquant que le mot *primeur* est ancien, ou hors d'usage.

Principipule. Les méchants font parler les sots pour leur servir ensuite d'écho, et mon principipule (*sic*) est un des meilleurs instruments de ce genre d'opération.

(Benjamin Constant. Lettre à Madame de Nassau, 8 janvier 1794. *Journal intime et lettres*. Paris, 1895, page 185.)

Procrastination. Elle s'est laissée aller à une sorte de procrastination, mêlée de découragement.

(Benjamin Constant. Lettre à Madame de Nassau, du 7 octobre 1809.)

Ce démon de la procrastination, que Benjamin Constant avait déjà nommé, et que lui-même (*Fauriel*) connaissait si bien, l'emporta.

(Sainte-Beuve. *Portraits contemporains*. IV. 241.)

Tâchez qu'il n'y ait pas d'hésitation et de procrastination.

(Guizot. Lettre à M. Vitet, du 19 février 1871.)

Cp. Littré. *Additions au supplément*. — Le plus ancien exemple que je connaisse de ce mot, est dans une lettre du 10 août 1784, adressée par Georges-Louis Le Sage à Reybaz : « Mes procrastinations passées vous ont rendu très défiant. » Galiffe. *D'un siècle à l'autre*. I, 166.

Promesse. Les dictionnaires omettent : Absolument, *les promesses* : ce que Dieu a promis.

L'Eglise toujours renouvelée suivant les promesses, ne vieillit jamais.

(Fénelon. Lettre à l'abbé Passionei, 22 novembre 1713.)

Hatzfeld : *Théologie catholique*. Les enfants de la pro-

messe, les élus. — Mais cette expression est d'origine biblique ; elle est chrétienne par conséquent, et non pas seulement catholique. Saint Paul a dit : Ceux qui sont enfants d'Abraham selon la chair, ne sont pas pour cela enfants de Dieu ; mais ce sont les enfants de la promesse, qui sont réputés être les enfants d'Abraham. *Épître aux Romains*, IX. 8.

Protestant. *Papiste* et *Calviniste* sont les deux termes de faction. *Huguenot* est votre nom de guerre, imposé à vos premiers pères fortuitement et par le hasard. Ce nom ne loue ni ne blâme : il marque et distingue seulement. Je voudrais bien que *protestant* fût aussi usité en France, qu'en Allemagne ; et je m'en servirais très volontiers, si le peuple l'entendait.

(Balzac. Lettre à Courart, 14 août 1651.)

Provincial. Hatzfeld cite pour ce mot un exemple du XIII^e siècle. Mais dans le sens de : *qui est de la province, et non pas de Paris*, ce mot ne remonte qu'au règne de Louis XIII.

Je confesse que je suis le plus rustique provincial qui soit d'ici à Paris.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 20 décembre 1640.)

Je n'ai plus que des pensées provinciales et rustiques.

(Balzac. Lettre à M. de Borstel, Livre VI, lettre 34.)

Psaume. Hatzfeld définit ce mot : cantique religieux. Mais tous les cantiques sont religieux. Cette définition ne dit pas quels sont les cantiques à qui on donne le nom de *psaume*. L'Académie et Littré avaient donné une définition à laquelle il fallait se tenir.

Puisque. *Acad.* : Conjonction servant à marquer une cause.

Littéré : Conjonction qui marque la cause.

Le génie de la langue, en donnant ce sens à un dérivé de *post*, semble être tombé dans le piège du sophisme : *post hoc, ergo propter hoc*, contre lequel tous les traités de logique nous mettent en garde.

Pulmonaire. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1611.

On voit partout l'odorant ponliot :
Assez y sont en leurs lieux ordinaires
Et l'hépatique, et les deus pulmonaires.

1572. (Peletier, du Mans. *La Savoie*, III, 466.)

Punch. D'après Hatzfeld, ce mot, au 18^e siècle, ne se rencontrerait que sous la forme *ponche*.

... à peu près comme si quelqu'un, pour démontrer la bonté du punch, donnait une liste des gosiers anglais qui en boivent dans les tabagies.

(Toussaint. *L'Abeille du Parnasse*, 5 décembre 1750.)

Puritain. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, dans Bossuet.

Mais MM. Hatzfeld et Darmesteter avaient publié (*le Seizième siècle en France*, II, 231) un morceau de Ronsard où se trouve ce mot.

Quaker. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Ces *Kouacres* ou *trembleurs* sont ainsi nommés du mot de *quaken*, qui veut dire *trembler*, parce qu'ils affectent de trembler, quand ils prophétisent ou quand ils prient.

1695. (Catron. *Histoire des Anabaptistes*.)

Les Quakers ou *trembleurs* sont une des curiosités d'Angleterre. L'on les connaît par leurs habits, qui sont d'une simplicité extraordinaire... Ils ne tirent jamais le chapeau, etc.

1715. (Georges-Louis Le Sage. *Remarques sur l'Angleterre*.)

J'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre.

1734. (Voltaire, *Lettres sur les Anglais*.)

Qualifié. Comme exemple de l'emploi de ce mot dans le sens de : *qui a des titres de noblesse*, Littré cite une phrase de Voltaire, dans l'*Essai sur les mœurs* : « Les Genevois eurent la hardiesse de faire pendre treize officiers qualifiés. »

On permettra à un Genevois de remarquer en passant, à cette occasion, qu'il y a là une erreur de Voltaire, déjà relevée au 18^e siècle par le pasteur Jacob Vernet dans les *Lettres critiques d'un voyageur anglais*. Le nom de quelques-uns des treize pendus suffit à montrer qu'ils n'étaient pas tous *qualifiés* : Jacques Bovier, dit le caporal la Lime, de Seyssel; Pierre Mathien, d'Uzès, cardeur, etc.

Qualité. Les célèbres avocats peuvent tenir rang parmi les gens de qualité.

(Bonhours. *Suite des remarques sur la langue française*, article : *maison des champs*.)

Le Père de la Chaise... qui était gentilhomme, voulait être homme de qualité.

(Saint-Simon. Mémoires, édition Boislisle, XIV, 103.)

Quartaïeul. L'Almanach de Gotha (année 1899, page 42) emploie la forme *quadrisaïeul*. *Quartaïeul* vaut mieux; c'est une forme qui correspond avec celle de *quintaïeul*.

Quartier. terme de généalogie, est très mal défini par l'Académie, que Littré et Hatzfeld ont copiée : Chaque degré de descendance dans une ligne, soit paternelle, soit maternelle.

On désigne sous le nom de quartiers, dans un tableau d'ascendants, les quatre aïeuls et aïeules, ou les huit bisaïeuls et bisaïeules, ou les seize trisaïeuls et trisaïeules, ou

les trente-deux quartaïeuls et quartaïeules, ou les soixante-quatre quintaïeuls et quintaïeules, etc., jusqu'auxquels on poursuit l'ascendance d'une personne : lesquels aïeuls, bisaïeuls, etc., devaient tous appartenir à la noblesse, pour que la personne qui descendait d'eux pût obtenir certains privilèges : par exemple, l'entrée dans un chapitre noble.

« Il y aurait des difficultés sur certains chapitres, où l'on trouve des évêques de l'Eglise anglicane. Ces quartiers sont bons, et même en honneur, selon les lois et l'usage d'Angleterre. On dit même qu'ils sont reçus sans hésitation dans l'ordre de Malte ; mais ils pourraient surprendre un chapitre de chanoinesses, qui n'est pas accoutumé à de telles idées. »

(Fénelon. Lettre à M^{rs}, 24 septembre 1713.)

Quatre-vingts. Hatzfeld cite une phrase de Buffon : La mort termine, *ordinairement à l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans*, la vieillesse et la vie.

Mais Buffon a dit : ordinairement *AVANT* l'âge de quatre-vingt-dix ou cent ans....

Quatuor. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1835.

Il n'y a point de vrais quatuor, ou ils ne valent rien.

1767. (J.-J. Rousseau. *Dictionnaire de musique*, au mot *quatuor*.)

Quelque. Il y a quelque deux cents ans.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 3 avril 1765.)

Voltaire était contemporain de l'abbé Girard qui prétendait, nous l'avons vu, que *quelque* n'était plus en usage dans le sens de *environ*. Voltaire, qui a employé ce mot adverbialement dans l'exemple qui précède, l'avait employé adjectivement dans celui qui suit :

Il vaudrait mieux vous accommoder avec un libraire qui se chargerait des frais et des risques, en vous donnant cinquante

ou soixante pistoles. . . Encore une fois, je crois qu'il vaudrait mieux, pour vous, conclure votre marché à quelque cinquantaine de pistoles, pour vous épargner les embarras et les craintes inséparables de pareilles entreprises.

(Lettre à Thierrot, 20 juillet 1724.)

Queue. Ce banc n'a nulles marques de seigneurie : il n'est point à queue, comme on parle en ces matières; il n'y a ni armes peintes ou gravées; il n'y a ni bras, ni clôture: et ne diffère en rien d'un simple banc de paroisse.

(Patru. *Factum pour le sieur des Réaux.*)

J'avoue que je ne sais pas ce que c'est qu'un *banc à queue*.

Qui. Vous verrez que j'ai adouci, dans cette nouvelle copie, une partie des choses que vous craignez qui ne révoltent.

(Voltaire. Lettre à M. de Cideville. Ce samedi.... 1732. Ed. Moland, n° 297.)

Le sieur Rey est parti de là pour faire insérer dans la *Gazette de Hollande* un article très indiscret, très choquant, que je crains qui ne vous fasse de la peine, et qui m'en fait encore plus, à divers égards.

(J.-J. Rousseau. Lettre à Duchesne, 6 février 1763.)

Il est des malheurs qu'on croit qui pourraient cesser.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 15 novembre 1771.)

Voilà une tournure commode. On serait heureux qu'elle fût autorisée par l'Académie. « D'après les règles actuelles, un pronom relatif ne peut pas avoir pour antécédent un autre pronom relatif » dit M. Clédât à propos de cette phrase de Joinville : *ce que je croi, qui ne plaist mie à Dieu.* (*Extraits de la Chronique de Joinville*, page 11.)

2. **Ramasser.** Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1606.

La les marrons, quand les neiges tout couvrent,
Vous vont guidant, par les chemins qu'ilz ouvrent.
Puis, quand faudra par dega repasser,
Le long du val vous viendront ramacer.

1572. (Peletier, du Mans. *La Savoie*, II, 581.)

Ramuscule. La musique est, dans la sphère du sentiment, un instrument d'analyse infiniment plus délicat que la langue parlée. Tandis que celle-ci n'a qu'une cinquantaine de mots : *rêverie, espérance, tristesse, passion, allégresse*, etc., pour rendre les divers états du sentiment, la musique peut exprimer cent, deux cents, mille nuances de chacun de ces états. Le dernier, le plus délié ramuscule du langage, n'est pour la musique encore qu'une grosse branche informe : elle se charge, c'est son privilège, de l'analyser, de la subdiviser, de la ramifier en tiges, feuilles, nervures, fibrilles, indéfiniment.

(Amiel. *Grains de mil*, page 188.)

Rapporter. Incidemment, en donnant des exemples de l'emploi du mot *rapporter*, l'Académie formule une règle de syntaxe : *On ne doit point séparer le relatif Qui du substantif auquel il se rapporte.*

C'est dans l'édition de 1740 que cette règle a été introduite par l'abbé d'Olivet, et celui-ci l'avait déjà formulée en 1738 dans ses *Remarques sur Racine*, à propos de deux vers d'*Andromaque* :

Phénix même en répond, qui l'a conduit exprès
Dans un fort, éloigné du temple et du palais.

« On ne saurait être, disait l'abbé d'Olivet ⁽¹⁾, trop ré-

(1) Dans la seconde édition des *Remarques sur Racine* (1767) les termes de cette remarque ont été légèrement modifiés ; c'est ce dernier texte que je reproduis.

servé à formuler des règles générales; et cela me regarde plus que personne. Mais pourtant notre syntaxe ne se fera pas toute seule. Vaugelas ne l'a pas épuisée, à beaucoup près. Quant à Ménage et au père Bouhours, ils ne consultent guères que l'usage, et rarement ils remontent aux principes. Il serait donc à souhaiter que chaque particulier, à mesure qu'il croit avoir découvert une règle nouvelle, eût le courage de la proposer, afin qu'elle fût examinée à loisir. J'appelle *règles nouvelles*, celles qui ne se trouvent pas encore dans nos grammairiens.

« Telle est la règle fondamentale, que je propose en ces termes : *Quand le pronom relatif Qui est un nominatif*, il ne saurait être séparé du substantif auquel il se rapporte.

« Je dis : *quand c'est un nominatif*, parce qu'il ne l'est pas toujours; car il est régime quelquefois, mais d'une préposition, comme : *la personne pour qui je m'intéresse; la personne de qui l'on vous a dit du bien*.

« A l'égard des phrases où *Qui* forme une répétition, par exemple : « Un auteur qui est sensé, qui sait bien sa langue, qui médite bien son sujet, qui travaille à loisir, qui consulte ses amis, est presque sûr du succès » : tous ces *Qui*, par le moyen du premier, touchent immédiatement leur substantif; et par conséquent, il n'y a rien là que de conforme à la règle générale.

« Présentement, on voit en quoi consiste la faute que je reprends dans ce vers :

Phénix même en répond, qui l'a conduit exprès

« Il y a une séparation totale entre le *Qui* et son substantif. »

L'abbé Desfontaines, dans son *Racine vengé, ou Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les œuvres de Racine* (1739) semble acquiescer à la règle posée

par l'abbé d'Olivet : « En général, dit-il, je crois qu'il a raison. Mais, en vers, il ne faut pas prescrire des lois si sévères. La censure de M. l'abbé d'Olivet attaque une foule de poètes qui se sont exprimés ainsi. »

Cette règle nouvelle était en effet contraire à un usage constant chez les poètes, et chez les prosateurs aussi, comme le montre la série des exemples que j'ai recueillis :

Les gens m'ennuyoient qui parloient.

(*L'amant rendu cordelier à l'observance d'amour*, vers 692.)

Celui n'exerce point règne, mais briganderie, qui ne règne point à cette fin : de servir à la gloire de Dieu. Or celui est abusé qui attend longue prospérité en un règne qui n'est point gouverné par le sceptre de Dieu, c'est à dire sa sainte Parole.

(Calvin. *Institution chrestienne*. Epistre au roy de France. Première édition française, citée par M. Doumergue : *Calvin*, Lausanne, 1899, page 510.)

Il est piquant de remarquer que Calvin, dans une édition postérieure, a changé ces deux phrases : comme si, deux siècles avant l'abbé d'Olivet, il eût prévu que ce grammairien poserait la règle que nous avons vue. Calvin a corrigé son texte ainsi :

Celui qui ne règne point à ceste fin de servir à la gloire de Dieu, n'exerce point règne, mais brigandage. Or on s'abuse si on attend longue prospérité, etc.

(*Calvini Opera*, III, 12 et 13. Les éditeurs y ont reproduit l'édition publiée en 1560 de la traduction française de l'*Institution*.)

Mais plus loin, dans cette édition de 1560, on voit d'autres phrases où se retrouve la liberté de la syntaxe. Ex :

Celuy estoit au nombre des Peres, qui a nié qu'au sacrement de la Cene. sous le pain soit enclos le corps de Christ.

(*Calvini Opera*, III, 22.)

Celuy seroit bien mal accompagné de jugement, qui voudroit fonder sur quelque raison, ou tirer en consequence les verves et caprices d'un poëte-melancholique et fantastiq.

(Ronsard. *Épître au lecteur*. *Œuvres*, éd. Blanchemain, VII. 144.)

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes.

(Malherbe. *Prière pour le roi Henri le Grand, allant en Lrimousin*.)

Mon cœur. La Chenée revint au soir, qui m'apporta de vos nouvelles, non de vos lettres.

(Henri IV. Lettre à Marie de Médicis, 1608. *Revue des autographes*, n° 337.)

Force gens ont fait de grandes actions, qui ont commencé leur vie par de grandes fautes.

(Balzac. Lettre à Boisrobert. 4 août 1623.)

Cet Italien avait quelque raison, qui appelait bons anges les diables qui guérissent de la fièvre.

(Balzac. Lettre à son frère, 25 janvier 1624.)

Je n'ai jamais recommandé de procès. sans faire une infinité d'incongruités. Pour vous, monsieur, vous n'en seriez pas de même, qui êtes capable de tout.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 24 février 1641.)

Si donc vous avez quelques raisons pour me consoler, qui ne soient point tirées de Sénèque, ...

(Voiture. *Lettres amoureuses*, n° 20.)

Leurs lettres en font foi, qu'elle vient de me rendre.

(Corneille. *Sertorius*, I.)

N. B. — Voltaire, dans son commentaire sur les tragédies de Corneille, met en note à ce passage : « Cela n'est pas

français; il faut : Leurs lettres qu'elles viennent de me rendre en font foi. » — A vrai dire, il s'agit ici du pronom *que*, et non pas du pronom *qui*.

Quand le pronom relatif est séparé du démonstratif par un verbe qui est entre deux, alors il faut mettre la particule *là*, comme *ceux-là se trompent, qui croient, etc.*

(Vaugelas, *Remarques*, éd. Chassang, I, 447.)

On voit qu'en formulant sa *règle nouvelle*, l'abbé d'Olivet se mettait en désaccord avec Vaugelas.

Il est temps que Dieu suscite des disciples intrépides au Docteur de la grâce, qui, ignorant les engagements du siècle, servent Dieu pour Dieu.

(Pascal. *Lettres provinciales*, II.)

Un homme n'est-il pas fou, qui croit être sage en ne s'amusant et ne se divertissant de rien ?

(M^{me} de Sévigné. Lettre à madame de Grignan, 10 février 1672.)

Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui détaché de toute autre cause et ne tendant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Église.

(Bossuet. *Oraison funèbre de la princesse Palatine*.)

Un roi a été donné à nos jours, que vous nous pouvez figurer en cent emplois glorieux et sous cent titres augustes : grand dans la paix et dans la guerre, au dedans et au dehors, dans le particulier et dans le public; on l'admire, on le craint, on l'aime.

(Bossuet. *Discours de réception à l'Académie française*.)

La déesse, en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnaît l'Eglise.

(Boileau. *Le Lutrin*, I.)

Une fille en sortit, que sa mère a celée.

(Racine. *Iphigénie*, dernière scène.)

N. B. — Ici encore, comme dans les passages cités de Corneille et de Bossuet, il s'agit du pronom *que*; mais il y a une telle analogie entre les deux pronoms, qu'il n'était pas à propos d'écarter ces exemples.

Tel soulage les misérables, qui néglige sa famille et laisse son fils dans l'indigence; un autre élève un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années.

Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font ce qu'ils doivent.

(La Bruyère. Des jugements. 80. 81.)

Elle craint que vous n'ayez d'autres choses à demander, qui tirent à conséquence contre madame l'abbesse.

(Fénelon. Lettre à Bossuet, 16 décembre 1694.)

Que celui-là se montre, qui puisse seulement avancer que j'aie jamais applaudi un de ces écrits dont le mérite consiste à flatter la malignité humaine.

(Voltaire. Lettre aux auteurs du *Nouvelliste du Parnasse*, juin 1731.)

Celui-là certes a eu raison, qui a dit que Jean-Jacques descendait en droite ligne du barbet de Diogène, accouplé avec une des couleuvres de la Discorde.

(Voltaire. *Notes sur une lettre à M. Hume*. 1766.)

Un coup d'œil m'atteignit, que je ne cherchais pas.

(Sainte-Beuve. *Consolations*, IV.)

Ceux-là peuvent comprendre le Christ, qui y ont cru.

(Renan. *L'Avenir de la science*, page 291.)

Une voix est en nous, que seules les bonnes et grandes âmes savent entendre, et cette voix nous crie sans cesse :

« La vérité et le bien sont la fin de la vie ; sacrifie tout le reste à ce but. »

(Renan. *Réponse à M. Pasteur.*)

On remarquera que les exemples, si nombreux jusqu'à la fin du XVII^{me} siècle, se font rares après Fénelon.

De nos jours, l'ancienne liberté s'est retrouvée ; et il serait facile de réunir des phrases empruntées aux meilleurs auteurs vivants, dans lesquelles la règle posée par l'abbé d'Olivet, sanctionnée encore aujourd'hui par l'Académie, est violée sans scrupule.

Rarissime. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1798.

Notre langue n'a aucun nom qui soit de lui-même superlatif ; car pour ceux d'*Illustrissime*, *Excellentissime*, *Eminentissime*, *Sérénissime*, qui sont des formules de titres ; et pour quelques autres que l'usage peut avoir introduits dans la conversation, comme *bellissime*, *rarissime*, ce sont des termes qu'elle a empruntés de la langue italienne, et qui n'étant point du génie de la nôtre, ne sont ici regardés que comme étrangers.

1706. (Regnier Desmarais, *Grammaire.*)

Ravaler. La phrase de Rousseau : *Ravaler le ventre d'un magot*, citée par Littré comme exemple du sens 1°, serait mieux placée comme exemple du sens 6°.

Recez. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1798.

Littré a donné pour ce mot une citation de Voltaire.

Réformé. Musset a dit dans *la Coupe et les lèvres* :

Vous trouverez, mon cher, mes rimes bien mauvaises :

Quant à ces choses-là, je suis un réformé.

Je n'ai plus de système, et j'aime mieux mes aises.

Je ferai remarquer que pour l'exactitude du sens, il ne faudrait pas dire un *réformé* ; car les *réformés*, c'était précé-

sément ceux qui prétendaient à bien rimer, et à réformer la poésie ; et les réformés en religion, les calvinistes, n'étaient pas non plus des plus coulants. Musset a voulu dire un *relâché*.

(Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tome XI. *Notes et pensées*, CLXI.)

Il me semble que Musset, en parlant d'un *réformé*, entendait non pas un *chrétien réformé*, mais un *officier réformé*, qui n'est plus au service, qui est à son aise et fait ce qui lui plaît, n'obéit plus à la consigne et n'est plus soumis à la discipline militaire.

Réformer. Hatzfeld : « III. Retirer du service (ce qui y est devenu impropre). Réformer un officier. » — Mais un militaire peut avoir été réformé, simplement par raison d'économie.

.... des Français réformés par la paix, et qui, faute de mieux, allaient faire le métier de brigands en Pologne.

(Lettre du roi de Prusse à Voltaire, datée du 1^{er} novembre 1772 dans l'édition de Kehl, et dans celle de Moland, du 2 du même mois.)

Régleur. Un sens que l'Académie, Littré et Hatzfeld ont laissé de côté, est celui-ci : ouvrier qui règle la marche des montres.

La Société des Arts, à Genève, donne des diplômes de *régleur* à ceux qui s'entendent le mieux en cette partie.

Rehaussement. Une peinture faite à plaisir avec les couleurs et les rehaussements de la poésie.

(Théophile. *Épître d'Actéon à Diane*.)

Religion. Quant à la fin de votre Institut, il ne la faut pas chercher en l'intention des trois premières sœurs qui commencèrent, non plus que celle des Jésuites au premier des-

sein qu'eut saint Ignace : car il ne pensait à rien moins qu'à faire ce qu'il a fait par après, comme de même saint François, saint Dominique, et les autres qui ont commencé des religions.

(S. François de Sales. *Entretiens spirituels*, XIII. Œuvres, éd. de dom Mackey, VI, 227.)

Reliquaire. Je vous conjure de me faire faire à Paris un fort petit reliquaire d'or d'une très belle façon, et de me l'apporter quand vous reviendrez. J'y veux mettre un petit morceau de la mâchoire de saint Louis.

(Fénelon. Lettre à l'abbé de Langeron, 12 mai 1709.)

Remarque. J'ai trouvé plusieurs plantes de remarque, dans des lieux où elles ne sont point indiquées.

(J.-J. Rousseau. Lettre à Malesherbes, sans date.)

Remarquer. Je vous ai, Messieurs, tantôt remarqué que.....

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti*.)

Remuable. Manuel était un homme remuable, entraîné par ses passions, mais capable de mouvements honnêtes.

(M^{me} de Staël. *Considérations sur la Révolution*, III, 10.)

Rendre. Littré, sous le chiffre 28, cite un passage d'une lettre de J.-J. Rousseau à madame d'Épinay : « Elle [Thérèse] est sa maîtresse absolue, va, vient, sans compte rendre. 13 déc. 1766. »

Cette lettre est de l'année 1756. Rousseau y parle de la mère Le Vasseur, et non pas de Thérèse.

Répondre. Il y a bien de la différence, comme tout le monde sait, entre répondre une requête, et répondre à une requête.

(Desfontaines. *Racine vengé*, page 123.)

Respectueux. Le langage politique et officiel aime employer aujourd'hui cet adjectif avec un régime qui lui est joint par la préposition de : particularité que Littré et Hatzfeld n'indiquent pas.

Ce qu'il a été ici, vous le savez tous : administrateur scrupuleux et vigilant ; respectueux des prérogatives de vos mandataires élus, mais gardien jaloux des droits qui lui appartenaient comme représentant du pouvoir central.

(Discours de M. Laffon aux obsèques de M. Barrême, préfet de l'Eure, 18 janvier 1886.)

Rester. « C'est une faute, remarque Littré, de se servir de *rester* au lieu de *loger* ou *demeurer*. » Beaumarchais a employé le mot *rester* en ce sens-là dans le *Barbier de Séville*, II, 2.

— FIGARO. Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit ; pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains, des joues, des dents, des yeux . . . ROSINE. Qui reste en cette ville ? FIGARO. En ce quartier.

Révolter. Se révolter, dans le sens de *passer au catholicisme*, était une expression courante chez les protestants du 17^e siècle.

Vous savez que Papin s'est révolté.... Papin eut beau chercher du pain en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, il y trouva partout la porte fermée. Ainsi la faim le fit retourner en France, où il a remis à M. l'évêque de Meaux les lettres, etc.

(Bayle. Lettre à Minutoli, 11 novembre 1692.)

Revue. Quand je vous écrivis que vous rendissiez compte de temps en temps à votre ancien confesseur, je ne voulais

pas dire que vous fissiez des revues ; car il suffit que ce soit d'année en année, à celui que vous voudrez.

(S. François de Sales. Lettre du 14 août 1618, à une religieuse.)

Rider. Hatzfeld cite à ce mot les vers de Corneille :

Le temps... saura faner vos roses,
Comme il a ridé mon front.

qui sont, dit-il, dans les *Stances à une marquise*. Lisez : dans les *Stances à Marquise*. Marquise était le nom de baptême d'une actrice, la Duparc, à qui ces vers sont adressés. Marquise, dit M. Bleton ⁽¹⁾, était un prénom assez répandu à Lyon. Brouchoud le relève un bon nombre de fois, sur les seuls registres de la paroisse Saint-Nizier, pendant la période correspondante [au séjour de Molière à Lyon].

Rien. Les quatre mots du grand apôtre nous doivent servir d'épithème : *Opportune, importune, in omni patientia et doctrina* : il met la patience la première, comme plus nécessaire, et sans laquelle la doctrine ne sert pas de rien.

(S. François de Sales. Lettre à un évêque, sans date.)

Cp. les *Femmes savantes*, acte II, 6^e scène :

Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

Roguement. Il répond au roi, plus roguement que jamais, que c'était trop presser un homme de bien.

(Matthieu. *Histoire de Henri IV*, Livre V, 3. § 9.)

Roi. Les trois Rois, les mages venus pour rendre hommage à l'enfant Jésus.

Quant à l'imposition des noms qui se fait au saint baptême, afin d'en exclure toutes profanations, avons ordonné de défendre que nul n'ait à imposer le nom de Claude, ou les

⁽¹⁾ *Molière à Lyon*, dans le Livre d'or du deuxième centenaire de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.

noms de ceux qu'on a appelés les trois Rois (*Balthasar, Gaspard, Melchior*) d'autant qu'ils ont été appliqués à l'idolâtrie en ce pays, et à quelque manière de sorcellerie.

(*Ordonnances ecclésiastiques de l'église de Genève. 1609. article 41.*)

Roides... Aliénation de quelques îles, bois et rives de la rivière de l'Allondon, en faveur des habitants de Dardagny, afin de leur servir de communes pour y faire pâturer leur bétail, et y couper le bois nécessaire pour leur affouage... acte de cession des îles, que l'on prétend avoir été fait déjà en l'an 1321, par Valerius de Dardagny, aux conditions que chacun de ceux qui tiendraient des bêtes pour la charrue, en feraient annuellement trois corvées ou journées, et chacun des autres, trois roides ou journées d'homme...

(Document déjà cité au mot *Corvée*.)

Romancer. Toutes les histoires de l'Astrée ont un fondement véritable; mais l'auteur les a toutes romancées, si j'ose user de ce mot: je veux dire que pour les rendre plus agréables, il les a toutes mêlées de fictions, qui quelquefois sont des fictions toutes pures, mais le plus souvent ce ne sont que voiles, d'un ouvrage exquis, dont il couvre de petites vérités.

(Patru. *Eclaircissement sur l'histoire de l'Astrée*.)

Romand. Aussi s'estendoit la domination du dict royaume (*le second royaume de Bourgogne*) sur trois langues principales et différentes l'une de l'autre, c'est assçavoir: germanique, romande ou walonne, et italienne.

(Bonivard. *Chroniques de Genève*, l. 14.)

On appelle *le Pays roman* cette partie du canton de Berne où l'on parle français. On l'appelle aussi *le Pays de Vaud*.

(*Mémoires pour servir à l'histoire des troubles arrivés en Suisse à l'occasion du Consensus. 1726, p. 44.*)

Il y a dans mon petit pays roman — car c'est son nom — beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues.

(Voltaire. Lettre à madame de Fontaine, datée de Monrion près Lausanne, 6 mars 1757.)

Vous me parlez, monsieur, d'un voyage philosophique vers mon petit pays roman. Vos lettres inspirent le désir de voir celui qui les écrit. Ma retraite serait très honorée, et je serais charmé.

(Voltaire. Lettre à Sénac de Meilhan, datée des Délices près Genève, 4 juillet 1760.)

Romantique. Dérivé de *roman*, dit Hatzfeld. — Emprunté de l'anglais *romantic*, à ce qu'il semble.

Plusieurs Anglais tâchent de donner aux leurs (*à leurs jardins*) un air qu'ils appellent en leur langue *romantic*, c'est-à-dire à peu près : pittoresque.

1745. (L'abbé Le Blanc. *Lettres sur les Anglais*, 52.)

Dans un article intitulé : *Classisch und romantisch (Studien und Wandertage*, Frauenfeld, 1890, page 243) Breitinger a remarqué que le mot anglais *romantick* est signalé comme un néologisme dans le *New world of words* de Philipps, Londres, 1706; et comme le dictionnaire de Johnson donne de ce mot des exemples tirés des œuvres d'Addison et de Thomson, il se demande si ce ne sont pas les traducteurs de ces écrivains anglais qui ont introduit en français le mot *romantique*.

On prend quelquefois le mot *classique* comme synonyme de perfection. Je m'en sers ici dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens, et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. Cette division se rapporte également aux deux ères du monde : celle qui a pré-

cédé l'établissement du christianisme, et celle qui l'a suivi.

(M^{me} de Staël. *De l'Allemagne*. II, 11.)

Le mot *romantique* se disait des caractères et des paysages qui rappelaient les romans, et il s'employait comme synonyme de romanesque. Wieland, par analogie, s'en servit, en allemand, pour désigner le pays où fleurit l'ancienne littérature romane. Le premier traducteur français qui rencontra le mot dans cette acception, le commenta : « le pays des fées » ; un autre traduisit : « le pays des romans » ; un troisième mit tout simplement : « les régions romantiques » ; et le mot, que l'on trouva commode parce qu'il était indéterminé, entra par un contresens dans l'usage de la littérature.

(Sorel. M^{me} de Staël, page 171.)

Rompre. Rompre avec quelqu'un, rompre en visière à quelqu'un : voilà des expressions autorisées, que donnent tous les dictionnaires. Quelques écrivains disent : rompre en visière avec quelqu'un ; et je me demande si cette expression est correcte. Mais nous n'avons plus aujourd'hui ce qu'on avait au XVII^e siècle, des hommes de goût, de bons grammairiens, pour discuter de pareilles questions.

Il (*M. Renan*) a rompu en visière avec ce pédantisme de la critique qui...

(Gabriel Monod. *Renan, Taine, Michelet*. Préface, xiii.)

Ronds. Si on trouve peu de diamants parangons et peu de perles bien rondes, on trouve assurément encore moins d'amis parfaits et bien purs. Quelque autre, pour faire la pointe, dirait : « et bien ronds » ; car nous disons cela de ceux qui sont francs, et avec qui on peut traiter amitié sans crainte.

(D'Ablancourt. *Seconde lettre à Patru*.)

Rondeau... es rondeaux et assemblées des mondains.

(S^t François de Sales. *Estendart de la sainte Croix*, II, 6.
— Voir le dictionnaire Godefroy, au mot *rondel*.)

Rosaire. Hatzfeld : Etym. ; Emprunté du latin du moyen âge *rosarium*.

Ce mot pourrait être venu de l'italien *rosario*.

Rose. Cercle vicieux dans le dictionnaire Hatzfeld, qui définit *rose* : « fleur du rosier » — *rosier* : « arbuste de la famille des rosacées » — et *rosacées* : « famille de plantes dont la rose est le type. »

Roseau. Sainte-Beuve a critiqué une expression employée par Fénelon : « Hélas, madame, qu'attendiez-vous des hommes ? Vous ne les connaissiez donc pas ? Ils sont faibles, inconstants, aveugles ; les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent, les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La créature est un roseau cassé : si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut vous soutenir, et vous perce la main. » Ce sont, dit Sainte-Beuve, les touches énergiques chez Fénelon. L'expression toutefois est-elle aussi ferme et aussi exacte de tout point que l'aurait eue en pareil cas Pascal ou Bossuet ? Ce *roseau cassé*, ce roseau résistant et sec, qui perce la main quand on s'y appuie, est-il bien de la même nature que le roseau qui *plie*, et qui, par conséquent, se dérobe ? Fénelon n'a-t-il pas associé dans une même image deux roseaux d'espèce différente ? Je rougis presque de hasarder ce doute littéraire, à propos d'une belle pensée morale.

(Sainte-Beuve. *Causeries du lundi*, article du 27 mars 1854, sur Fénelon.)

Mais ce n'est pas Fénelon qui a imaginé cette expression : *le roseau cassé qui perce la main*. Elle est biblique : *Livres des Rois*, livre II (ou IV, selon une autre numérotation), chapitre xviii, v. 21 ; et Isaïe, ch. xxxvi, v. 6.

Roter. Verbe neutre, disent tous les dictionnaires. Calvin l'emploie comme verbe actif :

Et ce vilain gueux de l'hostière, en routtant le vin qu'il a beu, cuide persuader que vessies sont nuées.

(*Opera Calvini*, IX. 134).

C'est ce que les éditeurs de Calvin appellent avec trop d'indulgence : *Stil' galliei lepida jocositas*.

Rouiller. Ce philosophe de nos amis, duquel vous vous êtes ressouvenue si à propos, qu'il fait quelquefois les petits yeux, a rouillé les yeux en la tête, quand je lui ai lu cet endroit de votre lettre.

(Voiture. Lettre LVIII, à M^{de} de Rambouillet. — Voir le dictionnaire Godefroy, au mot *roeiller*.)

Sable. EMILIE : N'est-il pas joli de jaser comme cela, d'un lit à l'autre, jusqu'à ce que l'homme au sable s'empare des yeux ? — LA MÈRE : Voilà, par exemple, une expression un peu triviale !

(Mme d'Epinay. *Les conversations d'Emilie*, XX.)

Sacriste. On dit que le pape a quelque envie secrète de se défaire de son sacriste, et que celui-ci voudrait fort aller mourir en son pays qui est celui dont il est question (*L'ègè*.)

(Fénelon. *Mémoire adressé au père Le Tellier*, 1710.)

Sagacité. Comme il arrive que l'œil, destiné à voir tout ce qui est hors de lui, ne se voit point néanmoins lui-même, ainsi l'esprit de l'homme est-il pénétrant, subtil, plein (si j'ose employer ce terme) de sagacité pour tout le reste, hors pour la conscience qui est son œil, et par où il doit se connaître.

(Bourdalone. *Sermon de la parfaite observation de la loi*.)

Sain. *Sanior pars*, au moyen âge, était une formule usitée, dont l'écho se retrouve parfois chez les écrivains français.

Voici donc comment on définit le bon usage : c'est la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps.

(Vaugelas. *Remarques sur la langue française*, préface.)

Il s'agit de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain.

(Voltaire. Lettre au roi de Prusse, octobre 1757.)

La bourgeoisie de Genève est la plus saine partie de la République, la seule qu'on soit assuré ne pouvoir dans sa conduite se proposer d'autre objet que le bien de tous.

(Rousseau. *Lettres écrites de la montagne*, IX.)

Convaincus que la partie saine de la nation française abhorre les excès d'une faction qui la subjugué, et que le plus grand nombre des habitants attend avec impatience le moment du secours, pour se déclarer ouvertement contre les entreprises odieuses de leurs oppresseurs. S. M. l'Empereur et S. M. le Roi de Prusse les appellent, et les invitent à retourner sans délai aux voies de la raison et de la justice, de l'ordre et de la paix.

(*Déclaration de S. A. S. le duc de Brunswick*, 25 juillet 1792.)

Ce malheureux manifeste est un des derniers écrits où l'on ait employé l'expression : *saine partie*. Elle est antipathique au génie démocratique, qui veut croire que tout est sain dans le peuple ; elle serait tellement impopulaire qu'on se compromettrait en l'employant : on l'abandonne.

Savoir. Dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, du père Bouhours, qui parurent en 1671, le cinquième entretien roule sur le *Je ne sais quoi*. « Les Italiens, remarque un des interlocuteurs, emploient en toutes rencontres leur *non*

sò che; on ne voit rien de plus commun dans leurs poètes. . . Les Espagnols ont aussi leur *no seque*, dont ils usent à toute heure. »

Il semble que l'emploi de cette expression soit en français un emprunt fait aux langues du Midi.

Schelling. Notre bourse se vide furieusement; car les chelins s'en vont ici dru et menu. On ne ferait pas faire un pas à un Anglais, si le chelin ne marche pas le premier. Pour moi, je n'entends point leur langue : mais il m'est avis qu'ils ne disent autre chose que *chelin*, *chelin*, et *chelin*, éternellement.

(Le Pays. *Amitiés, Amours et Amourettes*. Relation d'un voyage d'Angleterre.)

Scurrilité. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1546.

. . . une jaserie dissolue, laquelle en latin se nomme *scurrilité*, en nostre langage *plaisanterie*.

1544. (Calvin. Préface des *Disputations chrestiennes en manière de devis*, par Viret. *Calvini Opera*, IX. 863.)

Septuor, Sextuor. L'Académie, en 1877, a admis ces deux mots dans son dictionnaire.

On sait que *quatuor*, au pluriel, ne prend point d's. On se demande en conséquence ce qui en est de *sextuor* et de *septuor* : s'il faut leur faire suivre la règle générale des substantifs, ou régler leur pluriel sur l'analogie de *quatuor*.

C'était à l'Académie à prononcer. Elle a passé outre sans rien dire.

Seriner. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1812.

Mon livre, embellis-toy du beau et doux ramage
Qu'entourent les oiseaux qui vivent en servage :
J'oy ja parmi mes vers le serin seriner.

1593. (Du Chesne de la Violette. *Le grand miroir du monde*. 6^e livre.)

Serpent. Nous appelons *serpents* ces sortes d'articles à surprise qui se glissent dans un journal contre sa ligne, les opinions et le sentiment de ses rédacteurs habituels.

(Louis Veillot, dans l'*Univers* du 12 avril 1875.)

Siècle. Ives de Chartres, qui a vécu jusqu'au commencement du onzième siècle. . . — *Il est mort en 1116.*

Il y en a qui, descendant vers la fin du dixième siècle, donnent cette gloire au cardinal Damien. — *Le cardinal Damien est mort en 1072.*

Le cardinal Bellarmin ne met l'origine des chanoines réguliers qu'en l'an onze cent neuf ou dix. Je le répète : il ne met leur origine qu'au commencement du onzième siècle.

Leur nom même, en l'an mille, était inconnu dans toute l'Eglise ; on ne le trouve nulle part que vers la fin du dixième siècle.

Innocent second, qui vivait vers le milieu du onzième siècle. . . — *Le pape Innocent II a régné de 1130 à 1143.*

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti.*)

On voit que Patru appelait *dixième siècle* celui que nous appelons *onzième* ; et *onzième siècle*, celui qui est pour nous le *douzième*.

Signer. Quant à la formule que vous avez voulu m'éviter en ne vous signant pas, c'était un soin superflu, car je n'écris rien que je ne veuille avouer hautement, et je n'emploie jamais de formule.

(Rousseau. Lettre à M. Daniel de Pury, 30 décembre 1762.)

Pour le nom du destinataire de la lettre, voir le *Musée neuchâtelois*, année 1872, pages 53 et suivantes, 109 et suivantes.

Cp. Humbert. *Glossaire genevois*. II, 184.

Style. Mon père était trop naturel pour donner aux lettres le genre d'attention qu'il faut pour qu'il y ait pro-
ment du style, c'est-à-dire quelque chose de soutenu et de
soigné.

(M^{me} de Staël. *Du caractère de M. Necker*. Œuvres, XVII, 81.)

Subodorer. Hatzfeld : Emprunté du latin *subodorari*.

Ce mot ne vient-il pas de l'italien *subodorare* ?

Substantialité. Hatzfeld : Néologisme.

Tousjours querans substancialité . . .

(Bourdigné. *Pierre Faifeu*, vers 213.)

Suffragant. Le projet de mandement commun aurait
beaucoup plus de force qu'un modèle qui ne viendrait que
de quatre suffragants de Paris : ceux-ci paraîtraient ligés
par politique contre leur métropolitain.

(Fénelon. *Mémoires sur les formes avec lesquelles il con-
vient de recevoir la Bulle*, septembre 1713.)

Surcomposé. Acad. : « Terme de grammaire. Il se dit
des temps des verbes dans la conjugaison desquels on
redouble l'auxiliaire *avoir* ». — Mais il y a des temps sur-
composés où c'est le verbe *être* qui est l'auxiliaire. Au mot
partir, en effet, Acad. donne l'exemple suivant : Vous n'avez
pas été plus tôt parti qu'il est arrivé.

Ces temps surcomposés sont employés rarement, et quel-
quefois l'usage en a été blâmé. Ainsi l'éditeur des *Mémoires
sur Voltaire*, de Wagnière (Paris, 1826), après avoir dit dans
sa préface que le style de Wagnière « n'est pas exempt de
quelques expressions et tournures qui se ressentent un peu
du territoire suisse, son pays natal ⁽¹⁾, met en note, à la
page 31 du tome premier :

(¹) On sait que Wagnière était né en 1739 à Rueyres au pays de
Vaud. Il était fils du régent du village.

« Wagnière écrit ici : *les secours qu'ils ont eu reçus*. Cet emploi inusité du verbe auxiliaire *avoir* est une de ces expressions étrangères dont nous avons parlé dans la Préface. Elle revient assez souvent. . . Nous nous sommes permis d'ôter partout cette répétition de l'auxiliaire, pour le moins inutile, et très choquante pour l'oreille. »

De même, un auteur français qui a passé à Genève les dernières années de sa vie, Poulain de la Barre, dans son *Essai des remarques particulières sur la langue française pour la ville de Genève* (Genève, 1691, page 27) condamne absolument l'emploi des temps surcomposés.

Mais l'Académie en autorise l'usage ; son dictionnaire en donne des exemples aux mots *après*, *avoir*, *peupler* ; quelques grammairiens, Meigret au 16^e siècle, Buffier au 18^e, les mentionnent comme pouvant être employés : et les meilleures plumes s'en sont servies :

Combien que je n'eusse point occasion de me desplaire au travail que j'y avoye pris (*à son livre de l'Institution de la religion chrétienne*) toutefois je confesse que jamais je ne me suis contenté moy-mesme, jusques à ce que je l'ay eu digéré en l'ordre que vous y verrez maintenant.

(*Calvini Opera*, III. 6.)

Je crains beaucoup que ma négociation ne soit guère utile, nonobstant beaucoup de faveur que je reçois de presque tous les grans, et mesme du Roy, depuis que j'ay eu presché devant Sa Majesté.

(S. François de Sales. Lettre à M. de Quæx, 21 mai 1602.)

J'ai fait une folie, étant jeune ; et le bonhomme Heinsius l'a publiée vingt-cinq ans après que je l'ai eu faite.

(Balzac. Lettre à Chapelain, 15 octobre 1637.)

Après qu'on a eu parlé ce matin à une (*enfant du village*) pendant une heure, voilà tout ce qu'elle avait retenu : « Qu'est-ce que Dieu ? » Réponse : « Oui ».

(M^{lle} d'Aumale, secrétaire de madame de Maintenon. *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1901, page 737.)

Ils se sont mis à travailler dès que je les ai eu logés.

(Voltaire. Lettre au cardinal de Bernis, 11 mai 1770.)

Après que l'aveugle a eu dicté cette lettre, on lui a dit que...

(Voltaire. Lettre à M. de la Verpillière, 27 avril 1771.)

Hélas ! disait l'abbé de Dangeau, à peine ai-je eu prouvé à cet étourdi l'existence de Dieu, que je l'ai vu tout prêt à croire au baptême des cloches.

(D'Alembert. *Eloge de l'abbé de Dangeau*.)

Quand madame de Vernon a été partie, je me suis retrouvée plus mal qu'avant son arrivée.

(M^{me} de Staël, *Delphine*, III, 3.)

... quand vous avez eu assez pleuré, vous vous êtes retiré à Patmos avec votre aigle...

(Sainte-Beuve. *Les Consolations*, préface adressée à Victor Hugo.)

Quand la France a eu réalisé son programme révolutionnaire, elle a déconvert à la Révolution toute espèce de défauts.

(Renan. *Histoire du peuple d'Israël*, IV, 186.)

Dans tous ces exemples, le verbe est au passé de l'indicatif. L'Académie, au mot *avoir*, autorise aussi l'emploi de cette forme au passé du conditionnel : *Sans lui, j'aurais eu diné de meilleure heure*.

Tabagie. L'auteur (des *Observations critiques sur l'Histoire de France de Mézeray*, Paris, 1700 : c'était le sieur de Lesconvel) s'est servi du mot *tabagie*, que je n'ai trouvé dans aucun dictionnaire. Il est aisé de deviner qu'on appelle ainsi les lieux où l'on va fumer du tabac.

(Bayle. Lettre à Marais, 16 janvier 1702.)

Tableau. Ce mot a eu le sens de portrait.

Souffrez que l'Académie française se plaigne de sa fortune. Elle n'a rien tant souhaité que de contempler cette divine Princesse... mais, bon Dieu ! que d'amertume parmi cette joie, quand elle pense que dans un moment elle va perdre, et peut-être pour jamais, votre adorable présence.... Cependant, madame, votre tableau nous consolera, si rien nous peut consoler dans notre infortune. Votre image en votre absence sera le plus cher objet de nos yeux ; nous lui rendrons nos hommages, nos respects ; nous lui ferons nos sacrifices.

(Patru. *Harangue à la reine Christine.*)

J'ai fait les diligences qu'il fallait, pour vous procurer les tableaux des princes.

(Bossuet. Lettre à son neveu, 7 juin 1696.)

Tant. Ce passage m'a fait lire la harangue d'Ausone tout entière : sans cela je ne me fusse jamais avisé d'y mettre le nez. Et tant que je sache tous les bons auteurs par cœur, j'en lirais pas une ligne de ces autres-là.

(Voiture. Lettre à M. Costar. CXXV.)

Tant que... a dans cette phrase le sens de *jusqu'à ce que...*

Tante. La lettre initiale du mot tante est venue au commencement de ce mot par redoublement, comme cela a lieu dans quelques noms de baptême : ainsi Nanon et Nanette, dérivés de Anne : — et surtout plusieurs noms où ce redoublement est combiné avec l'aphérèse de la première syllabe ou des premières syllabes ; ainsi Babet pour Elisabeth, Toton pour Margoton, Pimpette pour Olympe, Ninique pour Véronique ; en italien Pippo dérivé de Filippo ; Nanni, de Giovanni ; Peppo, de Giuseppe ; Gigi, de Luigi : etc. ; en an-

glais, Bob, de Robert ; et en français, de même : *fanfan*, de *enfant*.

Teinturier. Figurément : Celui qui élabore, corrige, refond les œuvres auxquelles un autre met son nom. (Littre.)

Cet emploi figuré du mot *teinturier* date de la comédie de *l'avocat Patelin*, par Brueys et Palaprat (1706).

M. PATELIN : Parbleu ! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue. — M. GUILLAUME : Je le crois ; c'est couleur de marron. — M. PATELIN : De marron ? Que cela est beau ! Gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là. — M. GUILLAUME : Oui, oui, avec mon teinturier. — M. PATELIN : Je l'ai toujours dit : il y a plus d'esprit dans cette tête-là que dans toutes celles du village.

(Acte I, Scène 6.)

Elle (*madame du Châtelet*) s'est brouillée avec un géomètre allemand qu'elle avait à ses gages. M. Guillaume, dans *l'avocat Patelin*, invente des couleurs pour ses draps, avec son teinturier. La susdite savante dame a, dit-on, fait de même.

Lettre de l'abbé Le Blanc au président Bouhier, citée par Desnoiresterres. (*Voltaire*, II, 319.)

Temps. Je me souviens que la czarine me fit des reproches, dans le temps, d'avoir laissé imprimer la lettre qu'elle m'avait adressée.

(D'Alembert. Lettre à Voltaire, 12 août 1770.)

Tentateur. Celui qui tente : c'est la définition de l'Académie et de Littré. Elle est trop générale, puisque *tentateur* ne se dit pas de celui qui fait une tentative.

Hatzfeld a voulu parer à cette objection en définissant *tentateur* : celui qui cherche à tenter. Mais on peut chercher à faire une tentative, et l'objection reparait. Le mieux ne

serait-il pas de définir *tentateur* : celui qui induit, ou cherche à induire en tentation ?

Tente. 2. Le cardinal Carpegne était malade; son chirurgien lui enfonçait de petites tentes de linon. . .

(Voltaire, *Sottise des deux parts*.)

Tiret. J'ose supplier Votre Majesté de jeter un coup d'œil sur les lignes, marquées par un tiret, de cette lettre de M. de Chauvelin.

(Voltaire, *Lettres au roi de Prusse*, éd. Moland, 2284.)

Est-ce que *tiret* désigne ici un trait vertical placé à la marge de la lettre ? Ou bien un trait horizontal, qui en souligne tout un passage ? — Toujours est-il que le mot *tiret*, dans la phrase de Voltaire, a un sens qu'on ne retrouve pas dans les dictionnaires.

Tolle. J'ai été à une représentation de cette pièce (*les Philosophes*); j'ai dit très naturellement que je n'en étais pas contente, et qu'à la place des philosophes, j'aurais beaucoup plus de mépris que d'indignation contre un tel ouvrage; si cela ne paraît pas suffisant, et s'il faut crier *tolle* contre leurs ennemis, j'avoue que je n'ai point pris ce parti.

(M^{me} du Delfand. Lettre à Voltaire, 23 juillet 1760.)

Tome. Le volume peut contenir plusieurs tomes, et le tome peut faire plusieurs volumes. Mais la reliure sépare les volumes, et la division de l'ouvrage distingue les tomes.

(Girard. *La justesse de la langue française*.)

Tour d'ivoire.

Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme,
Hugo puissant et fort, Vigny soigneux et fin,
D'un destin inégal, mais aucun d'eux en vain,
Tentaient le grand succès et disputaient l'empire.
Lamartine régna: chanteur ailé qui soupire,

Il planait sans effort. Hugo, dur partisan.
(Comme chez Dante on voit, Florentin ou Pisan,
Un baron féodal) combattit sous l'armure,
Et tint hant sa bannière au milieu du murmure.
Il la maintient encore: et Vigny, plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait.

(Sainte-Beuve, *Pensées d'août*, 1837. Epître à M. Villemain.)

Quand Sainte-Beuve réimprima ces vers en 1863, il remarqua que cette expression: *tour d'ivoire*, avait eu du succès; elle demeurait attachée au nom de M. de Vigny. Depuis lors, l'emploi en est devenu plus général.

« Ton cou est comme une tour d'ivoire » est-il dit dans le *Cantique des Cantiques* (VII, 5); et la piété chrétienne, en s'adressant à la sainte Vierge, emploie cette expression biblique; *turris eburnea* ! L'alliance de ces deux mots était ainsi établie déjà, quand Sainte-Beuve a fait de cette expression un usage nouveau, qui s'est établi à son tour.

Traductrice. Pour celui qui donne rang à Mademoiselle de Gournay entre les auteurs modernes, et l'appelle poète et philosophe, il me semble qu'il n'a pas commis une pareille incongruité que l'on s'imagine; ni celui qui lui a demandé depuis quand elle avait changé de sexe, n'a pas dit un si bon mot qu'on ne puisse lui répondre: c'est une règle, posée pour certaine par le grammairien Théodoze, et alléguée par un vieux interprète d'Ovide, que les noms qui signifient quelque dignité ou quelque profession, ne sont pas moins féminins que masculins, comme *dux*, *tyrannus*, *philosophus*. . . Vous me demanderez peut-être si le latin et le grec doivent donner lois aux autres langues: à quoi je vous répondrai qu'en mon particulier j'ai jusqu'ici suivi l'usage: et que je dis bien qu'une femme a été conseillère d'une telle action, mais non pas jugesse d'un tel procès: qu'elle a été mon avocate, mais non pas qu'elle a été mon orateur.

Que si l'usage d'une langue naissante, ou à tout le moins peu cultivée, n'est pas encore bien assuré ; et si nous ne sommes pas assez confirmés dans une chose nouvelle, comme l'est notre grammaire et notre manière de parler : en ce cas là, à mon avis, il faut prendre conseil de l'oreille, et choisir ce qui la choque le moins, et ce qui est le plus doux à la prononciation. Par exemple, je dirai plutôt que Mademoiselle de Gournay est poète, que poétesse ; et philosophe que philosophe. Mais je ne dirai pas si tôt qu'elle est rhétoricien, que rhétoricienne ; ni le traducteur, que la traductrice de Virgile. Notre langue est encore vague, et dans les irrésolutions et les doutes.

(Balzac. Lettres. VI, 57. A. M. Girard.)

Transmigration. Posons que messieurs (*les chanoines*) de Notre-Dame, d'un commun accord, quittent leur église pour se renfermer dans un couvent. Qu'ils prennent, si vous voulez, la Règle même de Pacome, que ce saint anachorète reçut autrefois de la main d'un ange. Et je vous demande, pourraient-ils, après cette transmigration. . .

(Patru. *Plaidoyer pour le prince de Conti.*)

Transpositif. Les langues de la seconde classe ne suivent d'autre ordre, dans la construction de leurs phrases, que le feu de l'imagination. Le nom de *transpositives* leur convient parfaitement. Le latin, l'esclavon et le moscovite sont de cette espèce.

(Girard. *Les vrais principes de la langue française.* I).

Très. « On a contesté, dit Littré, si *très* pouvait se mettre devant un substantif. Cela est peu usité ; mais l'usage de bons auteurs y autorise. »

Aux exemples que Littré cite, ajoutez :

J'ai tort, madame ; j'ai très tort.

(Voltaire. Lettre à madame du Deffand, 10 août 1772.)

Trestous se dit pour dire *tous sans exception*; mais il ne vaut rien, et ne s'écrit jamais.

(Vaugelas. *Nouvelles remarques*.)

M^{me} du Deffand est peut-être la dernière qui ait employé cette expression :

Votre dernière lettre, monsieur, est divine. Savez-vous l'envie qu'elle m'a donnée ? c'est de jeter au feu tous les volumes de philosophie, excepté Montaigne, qui est le père à tretous.

(Lettre à Voltaire, 28 octobre 1739.)

Tri. Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1798.

J'étais si excédé de brochures, de clavecin, de tri, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs et de grands soupers, que....

(J.-J. Rousseau. *Confessions*, IX.)

Tril, Trille. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1812.

Voilà un trille.... Que ce trille est froid et de mauvaise grâce !

(*En note.*) Je suis contraint de franciser ce mot pour exprimer le battement de gosier que les Italiens appellent ainsi, parce que, me trouvant à chaque instant dans la nécessité de me servir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'était pas possible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

(J.-J. Rousseau. *Lettre sur la musique française*, 1753.)

Trine.

De quel rosier et de quelles épines
Cueillit Amour les roses de ton teint ?
De quel bel or, qui pur tout autre éteint,
Redora-il ces blondelettes trines ?

(Claude de Buttet. *Amalthée*, VIII.)

Truculence. Ce peuple de fer, espris de rage, conceut en ses mœurs barbares tant de truculence contre les deux ostages, que jamais menasses ne furent plus horribles.

(Marion. *Plaidoyers*, XII.)

Ubiquité. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1812.

Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité... toutes ces idées... qui n'ont rien d'obscur pour le peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout...

(J.-J. Rousseau. *Emile*, livre III.)

Litré avait cité pour ce mot un exemple de Voltaire.

Un. Litré : « On dit *un* au pluriel : *les uns*. Cela paraît contradictoire avec le sens du mot. Voici la filiation de cet emploi : le latin mettait *unus* au pluriel, il ne s'agissait que d'une seule chose : *satis una superque Vidimus excidia*. VIRG. *Aen.* II. L'ancien français, qui avait du latin l'emploi de *unus* au pluriel, a étendu cet emploi, et fait de *uns*, *unes*, un article indéfini pluriel. Cet article indéfini pluriel est devenu sans peine *les uns*. »

Il me semble que *les uns* n'étant jamais employé qu'accompagné de *les autres* — on a dit d'abord *l'un et l'autre*, ou *l'un... l'autre...*; et plus tard *les uns et les autres*, *les uns... les autres...* — c'est le pluriel *les autres* où il n'y a pas de difficulté, qui a entraîné l'emploi de *les uns*.

Un. Litré dit au mot *article* : « Il y a deux articles, l'article défini : *le, la, les*; l'article indéfini : *un, une*; » — tandis qu'il dit au mot *un* : « Il° *Un, une*, s'emploient très souvent, non pas pour désigner spécialement le nombre, mais pour signifier un objet dont il n'a pas encore été question, et dont on ne nous fait rien connaître, sinon qu'on n'en suppose pas plusieurs. La plupart des grammairiens le nomment en cet emploi, article indéfini. Un paon muait, un geai prit son plumage. La Fontaine, *Fables*, IV, 9. »

Pourquoi Littré, si décisif quand il était au mot *article*, hésite-t-il quand il arrive au mot *un* ? Pourquoi ne dit-il pas rondement, comme le dictionnaire Hatzfeld : *Un, une, article indéfini* ?

C'est que Littré a l'œil sur l'Académie, et que celle-ci n'est pas d'accord avec elle-même. On le voit bien, quand on rapproche les articles qui suivent, de son dictionnaire :

ARTICLE, en termes de Grammaire, celle des parties du discours qui précède ordinairement les noms substantifs. *Le* est l'article du nom masculin. *La* est l'article du nom féminin. *Les* est l'article pluriel du masculin et du féminin.

INDÉFINI se dit en Grammaire, de ce qui exprime une idée vague et générale qu'on n'applique point à un objet particulier et déterminé. *Un* est article indéfini dans cette phrase : Un homme sage doit toujours, etc.

UX. Substantif numéral. . . Un est aussi adjectif : *Un homme. Une femme.*

Aux mots *article* et *un*, l'Académie semble ne connaître, en fait d'articles, que *le, la, les* ; tandis qu'au mot *indéfini*, elle semble admettre l'existence de l'article indéfini.

Le fait est que la *Grammaire générale et raisonnée* (1660) dite *Grammaire de Port-Royal*, avait distingué l'article défini, *le, la, les*, et l'article indéfini : *un, une* ; — et que l'abbé Regnier, qui eut tant de part, comme nous l'avons vu, à la rédaction du dictionnaire de l'Académie française, n'a pas voulu admettre l'existence de l'article indéfini. Il dit à ce sujet, dans son *Traité de la Grammaire française*, publié en 1706 : « Quoiqu'il n'y ait proprement d'autres articles dans notre langue que ceux dont nous venons de parler (*le, la, les*) il y a cependant d'habiles grammairiens qui en admettent un autre, auquel ils donnent le nom d'article *indéfini*, pour le distinguer du premier qu'ils appellent *défini*. Ce second article est,

selon eux, *un, une*. . . Le plus solide fondement de cette opinion est l'autorité du grand homme (*Arnauld*) qui l'a avancée dans la *Grammaire générale et raisonnée* ; car du reste, il y a plusieurs raisons qui la doivent faire rejeter. Et premièrement, etc. »

Dans une des dernières éditions de son dictionnaire, l'Académie, au mot *indéfini*, a adopté une rédaction qui reconnaît l'existence de l'article indéfini ; mais elle n'a pas songé à introduire, aux mots *article* et *un*, les modifications qui eussent été la conséquence du parti qu'elle venait de prendre. C'est un des exemples du laisser aller qu'on remarque çà et là dans son dictionnaire

Unanimement. J'aimerais mieux mourir que de manquer jamais en rien à la religieuse dépendance qui est due au Saint-Siège, dans une matière où il s'agit de ses Constitutions, unanimement reçues par toute l'Eglise.

(Fénelon. Lettre au père Le Tellier, 12 mars 1711.)

Universaux. Et de même que tous les universaux et tous les manifestes qui grossissent un ouvrage ne font point connaître le fond des affaires et les ressorts de la politique, ainsi. . .

(Voltaire. Lettre à M. Norberg, 1744. Texte original, reproduit par M. Bengesco : Bibliographie de Voltaire, III. 8.)

Universaux est pris ici dans le sens de *lettres circulaires*, sens que Hatzfeld omet, et que Littré a trop restreint. Il me semble, dans la définition qu'il en a donnée.

Vaccine. C'est nous qui avons hasardé le nom de *petite vérole des vaches* d'après l'anglais *cow-pox*. Le nom de *petite vérole des vaches* est incommode. C'est ce qui nous engage à hasarder un autre nom. En latin, on appellerait cette maladie *variola vaccina*. Ce nom francisé serait la *va-*

riole vacrine. Pour l'abréger, nous l'appellerons à l'avenir la *vacrine*.

(*Bibliothèque britannique*, 1799, II, 311.)

Vague. Dans ces vers de Ronsard :

Icy chanter, là pleurer je la vy.
Icy sourire, et là je fu ravy
De ses discours par lesquels je desvie :
Icy s'asseoir, là je la vy danser :
Sur le mestier d'un si vague penser,
Amour ourdit la trame de ma vie.

le mot *vague* n'a-t-il pas le sens de l'*ital.* *vago* : agréable, gracieux ?

Vampire. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de 1762.

Dom Calmet a publié en 1751 son *Traité sur les apparitions d'esprits et sur les vampires*.

Vandale. Hatzfeld : Ex. le plus ancien, de Diderot.

Je ne sais rien de si honorable pour les ouvrages de M. Despréaux, que d'avoir été commentés par vous, et lus par Charles XII. Vous avez raison de dire que le sel de ses satires ne pouvait guère être senti par un héros vandale.

(Voltaire. Lettre à Brossette, 14 avril 1732.)

Il y aura toujours, dans notre nation polie, des âmes qui tiendront du Goth et du Vandale; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts.

(Voltaire. Lettre à... ? 20 juin 1733.)

Vandale a été emprunté à la titulature des rois de Suède : *rex Suecorum, Gothorum et Vandalorum*. C'est là que Voltaire a remarqué ce mot, quand il écrivait l'histoire de Charles XII. Cette titulature rapproche les Goths et les Vandales; or *gothique* était déjà synonyme de *barbare*, et de même *goth* : Voltaire a dit, dans le *Temple du Goût*, que la *Critique*

fièrement repoussait

Le peuple goth, qui sans cesse avançait.

Cessez de prodiguer des épithètes vandales et hérules à ceux qui doivent écrire l'histoire.

(Voltaire. Lettre à M. Nordberg, 1744.)

Voltaire, qui a mis en circulation ce mot de *vandale*, l'a surtout employé quand il l'a eu retrouvé dans la titulature des rois de Prusse :

Nous Frédéric, par la grâce de Dieu, roi de Prusse, margrave de Brandebourg, archi-chambellan et prince électeur de l'Empire romain, souverain duc de Silésie, souverain prince d'Orange, Neuchâtel et Valengin, comme aussi de la comté de Glatz, duc de Gueldre, de Magdebourg, Clèves, Juliers, Bergue, Stettin, Poméranie, des Cassubes et *Vandales*, de Mecklembourg, comme aussi de Crossen . . . (. . . in Geldern, zu Magdebourg, Cleve, Züllich, Berge, Stettin, Pommern, der Cassuben und *Wenden* ⁽¹⁾, zu Mecklenburg und Crossen Herzog...)

Cette titulature est celle du grand Frédéric ; mais le titre de *duc des Vandales* figurait déjà dans celle de son grand-père, et remonte plus haut sans doute.

On passe devant le Louvre, et on gémit de voir cette façade cachée par des bâtiments de Goths et de Vandales.

-(Voltaire. *Des embellissements de Paris*, 1750.)

Les Berlinoïses veulent avoir de l'esprit, parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers, dans le pays des Vandales ? . . . Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie ; car il y en a toujours.

(Voltaire. Lettre à madame Denis, 24 août 1750.)

Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris,

(1) La traduction de *Wenden* par *Vandales* est-elle bonne ? Les barbares du V^m siècle, qui portaient le nom de Vandales, et les *Wenden* de la Lusace sont-ils peuples de même race ?

et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse ? . . . Je ne suis point naturalisé Vandale, et ceux qui liront l'*Histoire de Louis XIV* verront bien que je suis Français.

(Voltaire. Lettre à madame Denis, 24 décembre 1751.)

Les Français sont retombés dans la barbarie, nos sybarites deviennent tous les jours Goths et Vandales.

(Voltaire. Lettre au marquis de Thibouville, 15 avril 1752.)

Le roi de Prusse . . . voulait que je retournasse à Potsdam. Je lui ai demandé la permission d'aller à Plombières; je vous donne en cent à deviner la réponse : il m'a fait écrire par son factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie. Voilà qui est bien horriblement vandale.

(Voltaire. Lettre à madame Denis, 15 mars 1753.)

Avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié, et la victime des Vandales ?

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 19 août 1753.)

Le père (*du grand Frédéric*) était un véritable Vandale . . . On peut juger si ce Vandale était étonné et fâché d'avoir un fils plein d'esprit, de grâces, de politesse et d'envie de plaire.

(Voltaire. *Mémoires*, écrits en 1759.)

Vendredi. En définissant ce mot, Hatzfeld a fait une inadvertance, qui saute aux yeux quand on rapproche les définitions qu'il donne des noms de chaque jour de la semaine :

Dimanche, le premier jour de la semaine.

Lundi, le second jour de la semaine, celui qui suit le dimanche.

Mardi, jour de la semaine qui suit le lundi.

Mercredi, jour de la semaine qui suit le mardi.

Jendredi, le *cinquième* jour de la semaine.

Vendredi, *cinquième* jour de la semaine.

Samedi, le septième jour de la semaine.

A vrai dire, aujourd'hui que nous sommes si éloignés des premiers temps de l'Eglise chrétienne, où les chrétiens n'avaient pas encore substitué le dimanche au sabbat, où le samedi, pour eux comme pour les Juifs, était le jour du repos, il semble que le lundi devrait être considéré comme le premier jour de la semaine, et le dimanche comme le septième et dernier.

Vergetier. Saint Crépin est le saint des cordonniers; sainte Barbe est la sainte des vergetiers; mais la vérité est le saint des philosophes.

(Voltaire, Lettre au marquis d'Argence, 1^{er} oct. 1759.)

Vert. Littre : Figurément « Si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec ? » Bossuet. Hist. II, 8.

Litre n'a pas reconnu là une parole de Jésus (Evangile selon saint Luc, XXIII, 31.)

Vicaire. Il n'est que vicaire apostolique, c'est-à-dire un missionnaire étranger à ces Eglises, qui est venu, par une pure et simple commission du pape, pour travailler en son nom.

(Fénelon, Lettre à M^{re}, 12 juin 1705.)

Vieux. Acad. : qui est fort avancé en âge. — Littré : qui est avancé en âge. — Hatzfeld : qui a vécu longtemps. — Mais à quel âge commence-t-on à être vieux ?

Je ne cite que pour mémoire *les Sept âges de l'homme*, de Ronsard (édition Blanchemain, VII, 419). Ronsard énumère successivement *l'enfance*, qui dure 4 ans ; la *puérilité*, 10 ans ; l'*adolescence*, 8 ans ; la *jeunesse*, 19 ans ; l'*âge viril*, 15 ans ; la *vieillesse*, 12 ans ; enfin l'*âge caduc*. A ce compte, on entre dans la vieillesse à cinquante-six ans accomplis, et Ronsard dit de ce sixième âge :

Le six, sous Jupiter, dans douze ans fait son cours,
Jusqu'en l'an soixante-huit : âge nommé vieillesse.

On veut quelquefois cacher ses faibles, ou en diminuer l'opinion, par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit : « je suis ignorant », qui ne sait rien : un homme dit : « je suis vieux », il passe soixante ans ; un autre encore : « je ne suis pas riche », et il est pauvre.

(La Bruyère, *Caractères*, XI.)

On voit que selon La Bruyère, passé soixante ans, on est vieux sans conteste. Mais il y a plus. Madame de Maintenon écrivait à son frère, le 7 août 1683 : *Vous êtes vieux* ; et d'après la *France protestante*, seconde édition, I, 524 et 538, il serait né dans les premiers mois de 1634. Charles d'Aubigné est mort en mai 1703, âgé de 69 ans. Quand il reçut la lettre de sa sœur, il était seulement dans sa cinquantième année. Or madame de Maintenon, qui savait sans doute l'âge exact de son frère, était une personne judicieuse et précise, qui parlait une langue excellente, et connaissait très bien le juste emploi des mots.

Attaché à V. M. depuis seize ans par ses bontés prévenantes, appelé par elle dans ma vieillesse, rassuré par ses promesses sacrées contre la crainte attachée à une transplantation qui m'a tant coûté. . .

(Voltaire. Lettre au roi de Prusse, 1^{er} janvier 1753.)

Je ne demande rien, sinon que ce prince connaisse qu'après lui avoir été passionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieillesse, . . .

(Voltaire. Lettre à M. Roques, 18 mai 1753.)

Le roi de Prusse m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie.

(Voltaire. Lettre à madame Denis, 9 juillet 1753.)

Ainsi Voltaire, à trois reprises, répète que quand il alla

s'établir à Berlin dans l'été de 1750, — il avait 55 ans — il était déjà dans sa vieillesse.

Je suis accablé de tous côtés, dans une vieillesse que les maladies changent en décrépitude.

(Voltaire. Lettre à d'Argental, 2 décembre 1754. — Il venait d'avoir accompli sa soixantième année.)

J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la conversion du maréchal de Turenne. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme aussi persuadé que moi qu'un vieux général, un vieux politique, et un vieux galant, ne change point de religion par un coup de la grâce.

(Voltaire. Lettre au président Hénault, 1^{er} février 1752.)

Turenne, né le 16 septembre 1611, a fait sa conversion le 23 octobre 1668. Il avait cinquante-sept ans.

Vous les trouverez (*des personnages de la tragédie* : le Duc de Foix) à peu près tels que vous les vouliez ; mais on s'apercevra toujours qu'ils sont les enfants d'un vieillard.

(Voltaire. Lettre au marquis de Thibouville, 15 avril 1752.)

Dans son *Journal intime*, publié par M^{lle} Melegari (Paris, 1895, page 58), Benjamin Constant, parlant du professeur genevois Prevost, dit de lui : « M. Prevost a plus d'esprit réel que M. Pictet. Mais il a des idées vieilles, de l'humeur contre les idées nouvelles, du désordre dans la tête. Il lutte *comme un vieillard* contre les écoles qui se sont élevées depuis que ses idées sont arrêtées. »

A cette date, peu après la mort de M. Necker de Germany (31 juillet 1804) mentionnée page 56, et avant le 9 août (page 59), le professeur Pierre Prevost, né le 3 mars 1751, avait cinquante-trois ans.

« Vous ne pouvez vous faire une idée de ce que c'est que la lettre de Sainte-Beuve. Il paraît que depuis douze ans, il notait tous les signes de malveillance de Babou. Décidément,

voilà un vieillard passionné avec qui il ne fait pas bon se brouiller. »

(Lettre de Bandelaire, du 28 février 1859. *Catalogue d'autographes* de M. Noël Charavay, janvier 1900. — A la date de cette lettre, Sainte-Beuve avait 54 ans.)

L'autre jour, chez madame de Boigne, le préfet de police a cru consoler ces dames en leur disant que le choléra n'atteignait que les vieilles femmes ; et comme elles ont paru un peu surprises du compliment, il a ajouté : Quand je dis les vieilles femmes, c'est passé soixante ans.

(Baron de Barante, *Souvenirs*, VII, 437.)

Il faut noter deux époques très distinctes dans la vie de madame Récamier : sa vie de jeunesse, de triomphe et de beauté, sa longue matinée de soleil qui dura bien tard jusqu'au couchant ; puis le soir de sa vie après le soleil couché, je ne me déciderai jamais à dire sa vieillesse. — *M^{me} Récamier est morte à 71 ans.*

(Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, I.)

En définitive, une fois la soixantaine atteinte, la vieillesse est arrivée, incontestablement. Et si l'on veut qualifier de vieillard un homme qui a dépassé quelque peu l'âge de cinquante ans, on est appuyé par des écrivains autorisés. Mais s'il s'agit de l'autre sexe, c'est une autre chose.

« On ne peut parler de vieillesse pour une femme morte à cinquante-huit ans. »

(Perey et Maugras, *Dernières années de madame d'Épinay*, page XI.)

Vigne. A Rome... je me plaisais extrêmement à visiter les vignes : c'est ainsi que l'on appelle plusieurs jardins, plus beaux que le Luxembourg ou les Tuileries.

(Scarron, *Le roman comique*, chap. XIII.)

Il était question d'un bon vieux radoteur de philosophe qui habite une vigne de ces environs. . .

(Frédéric II. Lettre à Voltaire, 17 février 1770.)

Ville. « Coucy-la-Ville, — dit le *Dictionnaire de Géographie* de Vivien de Saint-Martin, article Coucy-le-Château — n'est plus qu'un village de 350 habitants, situé à deux kilomètres du château. »

Le géographe semble croire que *ville* a dans ce nom de lieu le même sens qu'il a aujourd'hui en français ; tandis qu'il ne fait qu'y garder son ancien sens de *village*, *groupe d'habitations rurales*, lequel est plus voisin que le sens actuel, du sens du mot latin *villa*. Ville-la-Grand est un village savoyard de quelques centaines d'habitants, et n'a jamais été ce que nous appelons une ville. — De même Comps-lagrandville, en Rouergue.

Dans quelques couples de noms de lieu, on retrouve le mot *ville*, au sens de *village*, opposé à d'autres mots :

1. Antigny-la-ville. — Antigny-le-château.
2. Mailly-la-ville. — Mailly-le-château.
3. Trye-la-ville. — Trye-château.
4. Bagé-la-ville. — Bagé-le-Châtel.
5. Saint-Hliers-la-ville. — Saint-Hliers-le-bois.
6. Goumoëns-la-ville. — Goumoëns-le-Jux.
7. Lans-le-villard. — Lanslebourg.

Vite. La cycloïde a un grand nombre de propriétés très singulières ; et celle d'être la courbe de la plus vite descente, n'est pas une des moins remarquables.

(D'Alembert, *Eloge de M. Bernoulli*.)

Voilette. Hatzfeld : Néologisme.

On y voit son Nautil qui apprend dedans l'eau
A tirer l'aviron : la coque est son bateau,

De sa queue lui sort une peau tendrelette
Qu'il tend, et qui lui sert d'une prompte voilette.

1593. (Du Chesne de la Violette. *Le grand miroir du monde*, livre 6^e.)

Voir. Peut signifier prévoir :

Nous sommes un peu embarrassés pour faire imprimer la version italienne des Remarques : Anisson (*libraire*) qui n'en voit ici aucun débit, n'y veut pas entrer.

(Bossuet. Lettre à son neveu, 21 déc. 1698.)

Voir. *Beauvoir* est le nom d'une quarantaine de localités françaises. Il serait intéressant, pour l'histoire du sentiment du beau, de savoir à quelle date remontent les plus anciens de ces noms ; et pour la grammaire historique, de déterminer la date des plus récents : la langue moderne n'employant plus comme substantif que le participe féminin *vue*, tandis que l'ancienne langue se servait aussi de l'infinitif *voir*.

Vol. Votre ambassadrice... je ne la verrai guères... il me semble que je ne prends point avec eux. Je n'ai pas le vol de vos ambassadeurs ; milady Hertfort ne faisait nul cas de moi.

(M^{me} du Deffand. Lettre à Walpole, 3 février 1767.)

Vordes. Nous avons fait un tour de jardin que je trouvais petit ; cette porte qui est à l'extrémité, et en face du salon, me trompait ; je ne savais pas qu'elle s'ouvrit dans les vordes, et que ces vordes en étaient. Nous les avons parcourues.

Ces vordes me charment : c'est là que j'habiterais. (23 août 1759).

Vous comptez encore sur quelques beaux jours que vous n'aurez pas. Adieu les jolies promenades ! Adieu la verdure des vordes ! (22 septembre 1761).

(Diderot. Lettres à mademoiselle Volland.)

Nous avons près de Genève un hameau d'Evordes (Esvorde, dans un acte de 1201).

Zoologie. Hatzfeld. Ex. le plus ancien, de 1762.

...la science qu'on nomme zoologie.

1751. (Diderot. *Explication du système des connaissances humaines*, faisant suite au Discours préliminaire de l'Encyclopédie.)

Post-scriptum. — Au mot *fois*, j'ai cité une lettre de Voltaire d'après l'édition de Kehl. En la lisant dans l'édition Moland, je vois qu'un mot a été ajouté : « Morillo est d'une nécessité absolue ; il est le père de sa fille, *encore* une fois, et on ne peut se passer de lui. »

Avec ce nouveau texte, ma remarque n'a plus de base. Mais que faut-il penser de l'addition du mot *encore* ? A-t-elle été faite d'après l'autographe ? J'imagine que c'est un éditeur hardi qui l'a prise sous son bonnet.

La Correspondance de Voltaire a grand besoin de trouver un éditeur scrupuleux et un bon annotateur.

COMPTE - RENDU

DES

TRAVAUX DE L'INSTITUT

PENDANT L'ANNÉE 1899

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles. physiques et mathématiques.

Cette Section a entendu, au cours de l'année 1899, les communications suivantes :

M. le Dr Jean Roux. Description de quelques nouvelles espèces d'infusoires.

M. E. PITARD. Mensurations de 51 crânes de criminels français morts en Nouvelle-Calédonie.

M. Th. TOMMASINA. Nouvelles recherches sur les propriétés des limailles métalliques et la télégraphie sans fil.

M. le prof. Emile YUNG. Le plankton d'eau douce et son mode de dosage.

M. le Dr Otto FUHRMANN. Le plankton du lac de Neuchâtel.

M. le Dr Otto FUHRMANN. Description de nouvelles espèces de ténias des oiseaux.

M. Lucien CHAVAN. Les installations téléphoniques du réseau genevois.

La Section a eu le regret de perdre deux de ses membres effectifs : MM. les professeurs *Isaac Mayor* et *Denis Monnier*, décédés, et un membre honoraire, M. *Etienne Ritter*, docteur ès sciences, démissionnaire.

Elle a reçu, en qualité de membres honoraires, M. le Dr *Emile Steinmann* et M. *Lucien Chavan*, fonctionnaire à l'administration des téléphones.

Elle a nommé membres correspondants :

MM. *Jules Wiesner*, professeur à l'Université de Vienne.

A.-E. Vogl, » » »

Ernst Hæckel, » » de Jéna.

II

Section des Sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire.

Dans le cours de l'année 1899, la Section a tenu cinq séances ordinaires.

Elle a entendu les lectures suivantes :

M. REBER. Sur les monuments à sculptures préhistoriques en Suisse.

M. le prof. Paul DUPROIX. L'Ecole positiviste.

M. le prof. BROCHER DE LA FLÉCHÈRE. Contrebande de guerre et violation de la neutralité.

MM. NICOLE et MOREL. Un papyrus latin concernant l'histoire des légions romaines en Egypte.

Dans le cours de l'année 1899, la Sous-section d'économie sociale a tenu trois séances ordinaires

Elle a entendu les lectures suivantes :

M. DE GIRARD. Les vœux de l'Union suisse des arts et métiers en faveur des syndicats obligatoires, étudiés à la lumière de l'histoire corporative.

M. A. KRAFFT. Les constructions modernes au point de vue de la sécurité et de la salubrité.

M. H. APPLA. Raiffeisen et la coopération agricole en Allemagne.

III

Section de Littérature.

Dans le cours de l'année 1899, la Section a eu cinq séances, où ont été entendues les lectures suivantes :

M. ULLMO. *Picquart*, poème.

M. le prof. E. REDARD. Le dernier roman de Stevenson, traduction d'un fragment.

M. LOUIS MAYSTRE. *Souvenirs de Hollande*.

M. BRESSLER. Poésies diverses.

M. ZBINDEN. Etude sur Quintilien.

M. JULLIARD. *La Turquie contemporaine*, fragment.

M. GRANGES. *La Cloche*, traduction en vers du poème de Schiller.

M. BONIFAS. *L'Esprit qui tue*, nouvelle.

M. BOGEY. *Cabotins*, comédie.

M. SCHNEEGANS. *L'Innocente*, le *Mauvais œil*, nouvelles.

M. KAUFMANN. Etude sur Victor Cherbuliez.

M. ULLMO. *La Fille de Jephté*, poème.

M. Alf. DEFOUR. Causerie à propos de l'*Inquiet*, roman de M. S. Cornut.

M. JULLIARD. *L'Art d'être amable*, fragment.

M. DUVILLARD. Poésies diverses.

IV

Section des Beaux-Arts.

Cette Section a tenu dix séances ordinaires et une séance de membres effectifs, dans lesquelles elle s'est occupée, entre autres, de l'organisation du concours pour un diplôme de l'Institut, et a entendu les deux communications suivantes :

M. le prof. ZIEGLER. Sur un perspecteur de son invention.

M. JEANMAIRE, peintre. Voyage en Angleterre et visite à l'exposition du peintre Burnes Jones.

M. CHARVET, inspecteur des musées et écoles d'Art de France (membre correspondant). L'Art.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture.

La Section a tenu six séances de membres effectifs, une séance industrielle et deux assemblées générales. La Section s'est occupée, d'accord avec le Cercle des agriculteurs et la Classe d'agriculture, de démarches à faire, couronnées de succès, pour l'élévation de la subvention de l'Etat en faveur de la reconstitution du vignoble genevois. Tous les prix d'encouragement, votés pour l'exercice 1898 à diverses écoles du canton, ont été maintenus pour 1899. Des prix ont en outre été mis à la disposition de l'Association des maraichers de Genève et de la Société helvétique d'horticulture.

La Section a entendu les communications suivantes :

M. FONTAINE-BORGEL. Notice sur Jérémie Panzier, joaillier genevois, attaché à la cour impériale de Russie (1716-1779).

M. Emile SERVER. De la fabrication des boîtes de montres en plaqué, avec exhibition des produits de son atelier.

M. ZIEGLER. Démonstration d'un perspectiveur de son invention.

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DES SECTIONS

PENDANT L'ANNÉE 1900

L'Institut a publié, en 1900, le tome XVIII de ses *Mémoires* et le tome XXXV de son *Bulletin*.

I

Section des Sciences naturelles, physiques et mathématiques.

Cette Section a entendu, en 1900, les communications suivantes :

M. le prof. D^r H. OLTRAMARE. De la syphilis tertiaire.

M. le D^r Jean ROUX. La faune infusorienne des environs de Genève.

M. TH. TOMMASINA. Du rôle de l'éther dans la transmission de l'énergie.

M. le prof. D^r H. OLTRAMARE. La pisciculture aseptique.

M. le prof. Emile YUNG. L'Ecole internationale de l'exposition.

M. CH. MARGOT. Sur les interrupteurs électrolytiques pour bobines d'induction.

M. le prof. Emile YUNG. Des effets de l'inanition sur l'intestin.

M. le Dr STEINMANN. De la thermo-électricité des alliages.

M. le prof. Emile YUNG. Des effets de l'inanition sur la structure de la cellule musculaire.

II

Section des Sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire.

Pendant le cours de l'année 1900, la Section a tenu sept séances ordinaires, et elle a entendu les lectures suivantes :

M. ULLMO. De la signification historique du Christianisme.

M. le prof. Paul DURROIX. Projets de réforme de l'enseignement secondaire en France.

M. Henri FAZY. Avant l'Escalade.

M. DU BOIS-MELLY. Familles féodales éteintes et châteaux disparus, qui ont existé dans l'ancien comté de Genève.

M. le prof. E. RITTER. Un correspondant de Jean-Jacques Rousseau, l'abbé de Carondelet.

Le Groupe d'économie sociale a entendu les lectures suivantes :

M. ALMÉRAS. La paix et la liberté par la justice dans le travail.

M. ULLMO. Sur les assurances.

M. ROY. La réforme de l'orthographe.

III

Section de Littérature.

Cette Section a tenu, pendant l'année 1900, une séance familière et quatre séances ordinaires.

A la séance familière a été discutée la question de l'application de la méthode directe dans l'enseignement des langues : rapports de MM. Bally, Zbinden, Mercier.

Aux séances ordinaires ont été présentés les travaux suivants :

M. le prof. RITTER. *Les quatre dictionnaires français. — La Savoie* (de Jaques Pelletier).

M. RUDHARDT. *La Poésie de l'Enfance*.

M. BLANCHARD. *Vain présage*, nouvelle.

M. SCHNEEGANS. *Le Ressuscité, Un Incompris*, nouvelles.

M. BONIFAS. Fragment de « *Genève qui s'en va* ».

M. A. DUFOUR. *Syrinx*, poème.

M. Ed. TAVAN. *Révélations d'un ancien Maudronnier*, fantaisie spirite.

M. MONNIER. Divers.

M. AVENNIER. *Le Petit Prince, Il était un petit navire*, contes.

M. H. CHAPPUIS. *Avant les élections*, comédie.

M. E. JULLIARD. *L'Art de plaire*, fragments.

IV

Section des Beaux-Arts.

Cette Section a tenu onze séances ordinaires, au cours desquelles elle a entendu les communications suivantes :

M. REUTER. L'art décoratif en Angleterre; conseils pratiques sur la décoration des intérieurs.

M. ZIEGLER. Sur un nouveau perspectiveur spécial pour architectes.

M. LE GRAND ROY. Rapport sur l'Exposition universelle de Paris, en 1900, au point de vue artistique.

Deux séances ont été consacrées aux biographies de *Th. Darier*, *F. Poggi*, *J. Vailly* et *H. Silvestre*, membres de la Section, décédés.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture.

Cette Section a tenu neuf séances et a entendu les communications suivantes :

M. CHAMPENDAL. La fabrication de la bière.

M. Jean NICODÉ. Cultures des fraisiers. — Culture de l'asperge. — L'apiculture dans le canton de Genève.

M. BABOUD (de Fribourg). Sur la conservation des légumes et des fruits.

Comme l'année précédente, il a été offert des prix aux élèves des Ecoles secondaires rurales, à ceux des Cours agricoles, aux apprentis horticulteurs, à l'Ecole de mécanique, etc.

Le Cercle des Agriculteurs, la Classe d'Agriculture et la Section d'Industrie et d'Agriculture de l'Institut avaient organisé un concours pour vignes reconstituées et pépinières ; nous avons participé pour une bonne part aux frais occasionnés par celui-ci.

COMPTE-RENDU
DES
TRAVAUX DES SECTIONS
PENDANT L'ANNÉE 1901

I

**Section des Sciences naturelles. physiques
et mathématiques**

La Section a entendu au cours de l'année 1901 les lectures de :

M. Th. TOMMASINA. Les théories modernes de la physique.

M. le prof. E. YUNG. Expériences démontrant que les corps minéraux peuvent exécuter des mouvements pseudopodiques, analogues à ceux des amibes.

M. Th. TOMMASINA. Expériences relatives aux phénomènes des radioconducteurs.

M. C. MARGOT. Sur la résonance téléphonique.

II

**Section des Sciences morales et politiques. d'archéologie
et d'histoire.**

Pendant l'année 1901, cette Section a tenu deux séances ordinaires et elle a entendu les lectures suivantes :

M. ULLMO. Les origines du socialisme.

M. COMBOTHÉCRA. Critère distinctif des subdivisions territoriales de l'Etat.

III

Section de Littérature

Cette Section a tenu en 1901 cinq séances. Les travaux suivants ont été présentés :

M. le prof. E. REDARD. Quelques mots sur Louis Duchosal.

M^{lle} Berthe VADIER. *Le mariage de Pluton*, conte.

M. SPIESS. Poésies.

M. A. DUFOUR. Poésies.

M. E. JULLIARD. *Le tombeau de St-Dromadaire*, légende.

M. le prof. WERTHEIMER. *La poésie chez les Hébreux*.

M. TONNEAU. Bluette.

M^{me} ROSEN-DUFAURE. Poésies.

M. BURKHARDT. Etudes sur T. Combe.

M. SCHNEEGANS. *Le Rosier de la Morte*. — *Fantaisie humoristique*.

M. le prof. P. OLTRAMARE. *Un drame bouddhiste*

M. GRANGER. Ballades.

M. DELPHIN. La bibliothèque de notre Théâtre.

M. BONIFAS. *Esculade*, pièce.

M. ULLMO. *Jean Lorrain*, poème.

M. BOGEY. *Une carte postale*, comédie.

IV

Section des Beaux-Arts

Cette Section a tenu dix séances. Il a été proposé dans la séance d'avril l'organisation d'un concours de gravure sur bois et dans la séance de mai, la nomination d'une commission devant s'occuper de l'élection des jurés dans les expositions municipales d'art. Cette commission a tenu cinq séances. La Section a entendu une communication de M. Jeanmaire sur Neuchâtel pittoresque, et une autre de M. Le Grand Roy, sur les arts du dessin.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture

Pendant l'année 1901, cette Section a tenu six séances de membres effectifs et sept assemblées générales.

Elle a décidé d'ouvrir un concours de vergers et a pris part à celui qui a eu lieu pour la bonne tenue des fermes.

Elle a envoyé des prix à la Société d'Horticulture de Genève, à l'occasion de son exposition de septembre.

La Section a entendu les communications suivantes :

M. Jean NICODÉ. La culture maraîchère dans la région parisienne. — Des eaux d'égout de Paris et de leur utilisation. — Conférence sur l'agriculture.

M. GRAZIEB, ingénieur. — Les services électriques de la Ville de Genève.

M. le Dr STEINMANN. Les principes du téléphone Poulsen.

M. ZIEGLER. Divers perfectionnements apportés au perspecteur Ziegler.

M. VULLETTY. Appareil à désaimanter les montres influencées par une dynamo. — Rapport sur l'exposition industrielle de Vevey.

M. PAUL RUDHARDT. Les installations électriques du canton de Neuchâtel en général, et celle de la Combe Garot en particulier.

M. ELMER. Le fonctionnement des coupe-circuits à haute tension.

M. MERKL. L'industrie du verre.

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DES SECTIONS

PENDANT L'ANNÉE 1902

I

Section des Sciences naturelles. physiques et mathématiques.

Pendant les sept séances de l'année 1902, cette Section a entendu les conférences suivantes :

M. le prof. E. YUNG. Les variations quantitatives du plankton dans le lac Léman.

M. le prof. E. YUNG. Sur l'olfaction chez les gastéropodes terrestres.

M. le Dr BRIQUET. Résultats scientifiques d'une exploration botanique dans les montagnes de la Corse (avec projections lumineuses).

M. le Dr HOCHREUTNER. Observations faites au cours d'une exploration botanique dans le Sud Oranais (avec projections lumineuses).

M. le Dr BRIQUET. La systématique du genre *Knautia*.

M. P. RUDHARDT. Des accidents dus à l'électricité et des causes de la mort dans ces accidents.

M. le Dr Ed. CLAPARÈDE. Des associations d'idées et expé-

riences sur l'influence des narcotiques dans ces phénomènes.

M. TOMMASINA. Les phénomènes d'inductions radiantes et la nature vectorielle des phénomènes électrostatiques.

M. MARGOT. Quelques méthodes pratiques pour la mesure de la conductibilité calorifique.

La Section a contribué par sa souscription au monument élevé à la mémoire de G. de Mortillet, ancien membre correspondant. Ont été nommés membres émérites : MM. les professeurs M. *Thury*, *Reverdin* et *Prévost* ; et membres effectifs MM. les D^{rs} *Briquet*, *Hochreutiner* et *Ladame*. M. le prof. *E. Yung* a donné sa démission de secrétaire, après avoir rempli ses fonctions à la satisfaction générale pendant 22 ans. Il a été remplacé par M. le D^r *Hochreutiner*.

II

Section des Sciences morales et politiques d'archéologie et d'histoire.

Dans le cours de l'année 1902, la Section a tenu deux séances ordinaires et elle a entendu les lectures suivantes :

M. le prof. H. BROCHER DE LA FLÈCHÈRE. La réformation et la science juridique.

M. le prof. Paul DUPROIX. La Nouvelle Atlantide de Bacon et la question mathésionomique.

M. ULLMO. Cause de la crise industrielle.

III

Section de Littérature

Pendant l'année 1902, la Section de littérature a eu deux séances de membres effectifs et trois séances ordinaires.

Les travaux suivants ont été présentés :

M. AVENNIER. Causerie sur trois jeunes auteurs.

M. SPIESS. Poésies diverses.

M. CUENDET. Pièces humoristiques.

M^{lle} DUPUIS. Poésies.

M. KAUFMANN. Lettre sur les *Causeries genevoises*.

M^{lle} B. VADIER. *La Revanche de Célémène*, comédie.

M. RUDHARDT. Etude sur M. T. Combe.

M. E. JULLIARD. Poésies.

M. le prof. WERTHEIMER. Causerie sur la philologie
hébraïque.

M. ANSALDI. Poésies.

IV

Section des Beaux-Arts

Au cours des neuf assemblées générales de la Section, les conférences suivantes ont été faites :

M. le prof. HÉBERT. Quelques côtés de l'activité de la Section des Beaux-Arts, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

M. ZIEGLER. Genève en 1602 et exposition d'un tableau de Genève à cette époque, vue panoramique exécutée par M. Ziegler.

M. DOUJON, peintre. Commentaires de son exposition d'études dans la salle de nos réunions.

Il y a eu en outre : deux séances de la commission du concours de gravure sur bois et délivrance de prix (200 fr.);

quatre séances de la commission pour la revision du règlement des expositions municipales ; une séance du bureau de la Section sur ce même objet.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture

Pendant l'année 1902, cette Section a organisé un concours de jardins fruitiers pour 1903 et pris l'initiative d'un mouvement pour la création, à Genève, d'un musée industriel.

Il y a eu cinq séances de membres effectifs et neuf assemblées générales, au cours desquelles les travaux suivants ont été présentés :

M. CAMPICHE. Présentation de régulateurs et horloges électriques de son invention. — Cadran électrique avec manipulation pour enseigner l'heure aux enfants.

M. JOSSEKON. Fermetures pour bouteilles irremplissables à nouveau. — Vis crampons pour chaussures de montagne. — Bouchon-compteur et bouchon-verseur, etc.

M. NICODER. Le miel et ses falsifications. — Une nouvelle maladie des pommes de terre : la filiosité. — Rapport sur le concours de vergers 1902. — Renseignements sur les nouvelles variétés de légumes distribués au printemps. — Présentation de légumes.

M. VERTNER. Démonstration de la sonpape Nodon pour la transformation directe des courants alternatifs en courants continus. — Appareils de sécurité employés dans les exploitations de tramways. — L'air liquide et ses applications.

M. VULLIÉTY. Rapport de la commission du Musée industriel.

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DES SECTIONS

PENDANT L'ANNÉE 1903

L'Institut genevois a célébré en 1903 le cinquantième anniversaire de sa fondation. Un compte rendu détaillé de la célébration du cinquantenaire paraîtra dans le tome XXXVII du Bulletin ⁽¹⁾. A cette occasion, M. le prof. Duvillard a publié, sous les auspices de l'Institut, un volume intitulé : *Le Cinquantenaire de l'Institut national genevois. 1853-1903*. Documents, travaux contenus dans les *Mémoires* et le *Bulletin*, liste des membres effectifs. Vol. in-8, 124 pages, 5 portraits hors-texte. Genève 1903, H. Kundig, éditeur.

I

Section des Sciences naturelles, physiques et mathématiques

Quelques changements ont été opérés dans la composition du Bureau. M. J. Bourquin a été délégué pour remplir les fonctions de secrétaire pendant la mission de M. le Dr Hochrentiner à Java. En novembre M. le prof. G. Oltramare a demandé pour raison d'âge, à être relevé de ses fonctions

⁽¹⁾ Le compte rendu a été distribué par avance sous la forme d'un tiré-à-part, au commencement de l'année 1904.

présidentielles. Un nouveau président sera désigné dans la première séance de 1904.

Les communications qui ont été faites pendant l'année 1903, sont les suivantes :

M. le Dr HOCHREUTNER. Sur les dunes sahariennes.

M. le Dr BRIQUET. Sur quelques volumes parus du grand ouvrage ayant pour titre : *Die Vegetation der Erde*, publiés par les professeurs Engler, de Berlin, et Drude, de Dresde.

M^{lle} STEPHANOVSKA. Etude des cellules nerveuses.

M. le prof. H. OLTRAMARE. Quelques espèces nouvelles de poissons qui pourraient servir à repeupler nos eaux.

M. le prof. BARD. Théorie de la spécificité cellulaire.

M. le Dr BRIQUET. Sur le Jura méridional au point de vue floristique.

M. le Dr HOCHREUTNER. Une Composée nouvelle du Sud-Oranais.

M. TOMMASINA. Notice sur l'éclairement.

M. TOMMASINA. La nature et la cause de la gravitation universelle.

M. François LACHENAL. Observations sur les anciennes lignes téléphoniques du Stand de Plan-les-Ôuates.

M. le prof. E. YUNG. Nouvelles expériences relatives à l'olfaction chez les mollusques terrestres.

M. François LACHENAL. Observations sur le cri du grillon.

M. le prof. E. YUNG. La parthénogenèse expérimentale.

II

**Section des Sciences morales et politiques
d'archéologie et d'histoire.**

Cette Section a entendu en 1903 les travaux suivants :

M. le prof. Eug. RITTER. Jules Vuy, souvenirs personnels, années d'enfance et d'études.

M. ULLMO. Extension de la loi sur la responsabilité civile.

III

Section de Littérature

Cette Section a pris une part particulièrement active à la célébration du cinquantenaire de l'Institut genevois, non seulement par des travaux littéraires, mais encore par la publication d'un ouvrage dû à M. le prof. Duvillard, président de la Section.

Les travaux suivants ont été présentés au cours des deux séances d'effectifs et des six séances ordinaires.

M. Jules COUGNARD. Prélogue en vers (séance du Cinquantenaire).

M. CH. BONIFAS. Poésies (séance du Cinquantenaire).

M. BLANCHARD. Causerie sur le serment d'Hippocrate.

M. TONNEAU. *Une cure Miraculeuse*, saynète.

M. le prof. NICOLE. Traduction en vers de Bacchylide et de l'Anthologie grecque.

M. HARVEY. *Marc Monnier et son professeur d'anglais. Le Guillaume Tell de Sheridan Knowler.*

M. le Chanoine GROSS (correspondant). Poésies.

M. CUENDET. Poésies diverses.

M. E. JULLIARD. *Le harem du Sultan et son organisation*.

M. GRANGER. Ballades allemandes.

M. VULLIÉTY. *Les Festspiele* de la Suisse.

M. SPIESS. Poésies diverses.

M^{lle} B. VADIER. *L'Odyssée d'un pinson*, nouvelle. Poésies.

M. COURTHION. *Le Secret de la vieille Marthe*, nouvelle.

M. COUGNARD. *La Rapière de la verdure*, nouvelle.

M^{me} ANSALDI. *Hiver*, poésie.

M^{lle} KNÉS. Poésies diverses.

M. SPIESS. Causerie sur Jean Rictus.

M. CHAPTISAT. Poésies diverses.

M. ULLMO. Poésies diverses.

M. KAUFMANN. Amiel et Cherbuliez, lecture.

M. L. MAYSTRE. Pages détachées.

IV

Section des Beaux-Arts

Au cours des sept séances de l'année 1903, la Section s'est occupée d'une requête au Conseil d'Etat relative à la Tour de l'Escalade. Elle a élaboré, présenté et voté une liste de jurés pour l'exposition municipale des Beaux-Arts, en 1903. Enfin, elle s'est occupée d'un projet de loi concernant la conservation des monuments historiques de Genève.

Section d'Industrie et d'Agriculture

Les communications suivantes ont été faites pendant les trois séances de membres effectifs et les cinq assemblées de membres honoraires tenues cette année :

M. A. GULLOT. — Culture de l'œillet, race lyonnaise à tige de fer. — Un voyage d'études en Algérie, au point de vue cultural. — Causerie sur les caoutchouquiers.

M. J. NICODÉ. Proposition d'exposition agricole, à Genève, en 1905.

M. G. PRÉVOST. Avantages du système actuel d'agriculture sur l'ancien.

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1899, approuvés par l'Assemblée générale

Receettes		Dépenses	
Solde disponible au 1 ^{er} janvier 1899 . . .	Fr. 4,761 60	Allocation à la Section des Beaux-Arts (1898)	Fr. 400 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	Allocation à la Section d'Industrie et d'Agriculture (1898).	» 400 —
Vente des diverses publications	» 146 90	Indemnité du secrétaire général	» 300 —
Intérêts à la Banque de Genève	» 87 30	» bibliothécaire	» 300 —
		Frais d'impression	» 536 25
		Menus frais pour la bibliothèque	» 17 05
		Éclairage et chauffage	» 145 —
		Grafification annuelle à la conciergerie du Bâtim. Electoral	» 50 —
		Prime d'assurance	» 38 70
		Frais de reliure	» 245 —
		Frais de port et d'expédition de livres	» 26 —
		Frais divers	» 116 65
		Total	Fr. 2,594 65
Total des recettes			
A déduire les dépenses			
Solde disponible			

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1900, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
Solde disponible au 1 ^{er} janvier 1900 . . .	Fr. 7,401 45	Allocation de la Section d'Industrie et d'Agriculture (1899)	Fr. 400 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	Allocation de la Section des Beaux-Arts (1899 et 1900).	» 800 —
Produit de la vente des publications. . . .	» 24 20	Allocation de la Section de Littérature (1899 et 1900).	» 800 —
Intérêts à la Banque de Genève.	» 164 —	Indemnité du secrétaire général	» 300 —
		» bibliothécaire	» 300 —
		Frais d'impression	» 2,324 45
		Menus frais pour la bibliothèque	» 65 55
		Eclairage et chauffage.	» 218 —
		Gratification annuelle à la concierge du Bâtiment Electoral	» 50 —
		Prime d'assurance	» 38 70
		Frais de reliure	» 354 65
		» divers.	» 284 05
		Total des dépenses	Fr. 5,935 40
Total des recettes	Fr. 12,589 35		
A déduire le total des dépenses. . . .	» 5,935 40		
Excédent des recettes	Fr. 6,653 95		

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1901, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
Solde disponible au 1 ^{er} janvier 1901 . . .	Fr. 6,653 95	Allocation de la Section d'Agriculture et d'Industrie (1900)	Fr. 400 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	Allocation de la Section de Littérature (1901)	» 400 —
Versement de M. le prof. Nicole pour frais de tirage du II ^e fascicule de son mémoire	» 447 —	Allocation de la Section des Beaux-Arts (1901)	» 400 —
Recu de la librairie Henry Kündig pour publications vendues	» 93 90	Indemnité du secrétaire général	» 300 —
Intérêts à la Banque de Genève	» 155 50	» bibliothécaire	» 300 —
		Frais d'impression	» 3,281 15
		Eclairage et chauffage	» 160 35
		Gratification au concierge du Bâtim ^{ent} Electoral	» 25 —
		Prime d'assurance	» 58 70
Total des recettes	Fr. 12,020 35	Frais de relure	» 207 35
» dépenses	» 5,829 55	» divers	» 227 —
		Total des dépenses	Fr. 5,829 25
Excédent des recettes	Fr. 6,190 80		

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1902, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
Solde disponible au 1 ^{er} janvier 1902 . . .	Fr. 6,190 80	Allocation de la Section d'Industrie et d'Agriculture (1901)	Fr. 100 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	Allocation de la Section de Littérature (1902)	» 100 —
Intérêts à la Banque de Genève	» 131 90	Allocation de la Section des Beaux-Arts (1902)	» 400 —
		Indemnité du secrétaire	» 300 —
		» bibliothèque	» 300 —
		Frais d'impression	» 2,724 —
		Menus frais pour la bibliothèque	» 19 65
		Eclairage et chauffage	» 210 95
		Gradification annuelle à la Conciergerie du Bâtiment Electoral	» 50 —
		Prime d'assurance	» 38 79
		Frais de reliure	» 327 60
		Souscription de l'Institut pour le centenaire de l'Escalade	» 500 —
		Frais divers	» 81 41
Total des recettes	Fr. 11,322 70		
» dépenses	» 5,752 31		
Excédent des recettes	Fr. 5,570 39	Total des dépenses	Fr. 5,752 31

Comptes de l'Exercice 1903, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
Solde disponible au 1 ^{er} janvier 1903	Fr. 5,570 39	Allocation de la Section d'Industrie et d'Agriculture (1903)	Fr. 400 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	Allocation de la Section de Littérature (1903)	» 400 —
Solde du compte Kündig, libraire	» 10 70	Allocation de la Section des Beaux-Arts (1903)	» 400 —
Intérêts à la Banque de Genève	» 129 —	Indemnité du secrétaire général	» 300 —
		» bibliothécaire	» 300 —
		Frais d'impression	» 876 —
		Menus frais de la bibliothèque	» 16 30
		Eclairage et chauffage	» 226 30
		Gratification annuelle à la concierge du Bâtiment Electoral	» 50 —
		Prime d'assurance	» 38 70
		Brochage de volumes du <i>Bulletin</i>	» 196 30
		Frais de célébration du cinquantième de l'Institut	» 800 —
		Frais divers	» 224 —
Total des recettes	Fr. 10,710 09	Total des dépenses	Fr. 4,227 80
A déduire total des dépenses	» 4,227 80		
Excédent des recettes	Fr. 6,482 29		

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Discours de M. le prof. Eug. RITTER, président de l'Institut genevois, à la séance annuelle du 21 mars 1900	1
Victor Cherbuliez, recherches généalogiques, par M. le prof. Eugène RITTER	8
Les épigrammes de Martial et le témoignage qu'elles apportent sur la société romaine, par M. le prof. Paul OLTRAMARE	37
Science et culture, par M. Alfred DUFOUR	61
De l'importance des monuments à sculptures préhistoriques, par M. B. Reber	71
Hygiène des constructions modernes au point de vue de la sécurité et de la salubrité, par M. Antony KRAFFT	119
Discours de M. le prof. Eug. RITTER, président de l'Institut genevois, à la séance annuelle du 26 mars 1901	137
Les progrès de l'anthropologie en Suisse, par M. le Dr Eug. PITTARD	143
La lutte contre la tuberculose à Genève, par M. le Dr F. FERRIÈRE	165
<i>Le Songe de Berthelier</i> . Projet de pièce de fête en 10 tableaux, avec musique (orchestre, chœurs et soli), par M. Ch. BONIFAS	209

	Pages
Discours de M. le prof. Eug. RITTER, président de l'Institut genevois, à la séance annuelle du 8 avril 1902 (Saint François de Sales et la nouvelle édition de ses œuvres)	233
Jules Vuy. Esquisses et souvenirs. Mes années d'enfance et d'études	249
Les quatre dictionnaires français, par M. le prof. Eug. RITTER	291
Compte rendu des travaux de l'Institut genevois pendant les années 1899-1903	535
Comptes de l'Institut genevois pour les années 1899-1903.	558

AS
322
I55
t.36

Institut national genevois
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
